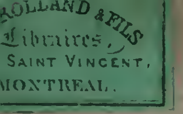
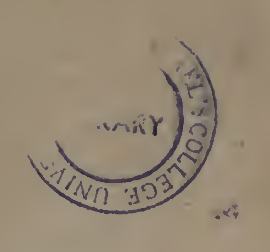

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01877254 1


ROLLAND & FILS
Libraires,
SAINT VINCENT,
MONTREAL.



ŒUVRES

DE

AUGUSTE NICOLAS

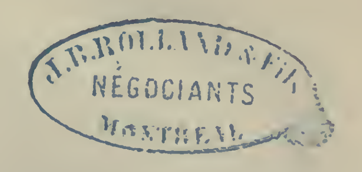
TROISIÈME PARTIE

LA

VIERGE MARIE

VIVANT DANS L'ÉGLISE

II


J. B. ROLLAND & FILS
NÉGOCIANTS
MONTRÉAL

Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.

Vaton frères

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier, Capiomont fils et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

LA

VIERGE MARIE

ET

LE PLAN DIVIN

NOUVELLES

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME

Ex libris REV. BARDOU

PAR

AUGUSTE NICOLAS

SEPTIÈME ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE APPROBATION DE FEU MONSEIGNEUR DANIEL

TOME QUATRIÈME

LA VIERGE MARIE

VIVANT DANS L'ÉGLISE

PARIS

VATON FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

75, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 75

1869

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laviergemarieetl04nico

LA VIERGE MARIE

VIVANT DANS L'ÉGLISE

LIVRE TROISIÈME

EXPOSITION HISTORIQUE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

SES ORIGINES, SES DÉVELOPPEMENTS, SES TRIOMPHES, SES INSTITUTIONS, ET SES ŒUVRES DANS LE MONDE.

CHAPITRE PREMIER

ANTIQUITÉ DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE. — IMPORTANCE DE LA QUESTION. — POSITION RESPECTIVE DE CEUX QUI L'AGITENT.

La première question qui se présente dans cette nouvelle exposition est celle de l'*Antiquité* du culte de la Sainte Vierge.

L'Antiquité du culte de la Très-Sainte Vierge est un des sujets qui éveillent le plus la curiosité de notre temps. Il en est des découvertes archéologiques ou historiques, sur ce point capital de la Genèse chrétienne, comme des découvertes de la géologie par rapport à la Genèse biblique : tout le monde s'en émeut, catholiques, protestants, incrédules même. Une des attaques les plus ardentes de l'hérésie contre le Catholicisme ayant été d'accuser l'Église d'innovation et de superfétation dans le culte de la Mère de Dieu, il en est resté ce pré-

jugé avoué ou secret chez beaucoup de chrétiens, que l'Église était en effet vulnérable sur ce point. Et l'Église ne pouvant être d'institution divine, assistée de l'Esprit de Dieu, que si elle est absolument invulnérable, absolument infaillible, l'Institution de l'Église et tout le Catholicisme se trouve engagé dans la question.

Sans doute, ce serait le raisonnement inverse qui devrait résoudre cette question, ou même la prévenir, comme il en était dans les siècles de foi. On devrait dire : L'Église a les promesses et l'assistance divines, elle est infaillible : donc le culte de la Très-Sainte Vierge, tel que le Catholicisme le pratique et l'autorise, est exempt d'erreur; on ne saurait le mettre en question. Mais tel a été l'ébranlement produit par le rationalisme jusque dans les âmes fidèles, que la foi de nos jours tressaille à la découverte des témoignages de la haute antiquité du culte de la Très-Sainte Vierge, comme si elle échappait à un naufrage. Et telle est aussi, eu égard à cette disposition, l'importance de ces témoignages, ils donnent au Catholicisme un tel lustre d'antiquité et d'intégrité, que nous avons vu des incrédules ébranlés à la simple vue d'une peinture des catacombes comme à une évocation de la primitive Église venant déposer contre les préjugés de l'hérésie et de l'ignorance en faveur de l'Église des derniers temps.

On pourrait comparer la situation des âmes à cet égard à celle d'une famille dont la descendance serait contestée, et qui, faisant remonter sa généalogie plus ou moins haut, aurait perdu la trace de sa filiation immédiate par rapport à la source de sa légitime illustration, qu'un adversaire ardent lui conteste. Cet adversaire, cadet dégénéré de cette famille dont il veut supplanter

les aînés, ne se contente pas de ne tenir aucun compte de la possession d'état, des présomptions et des traditions les plus enracinées et les plus notoires ; il ne se contente pas d'exiger des preuves et des titres que la confiance même dans le droit qu'il attaque a fait négliger et qui pourraient être légitimement suppléés par la prescription, il s'érige, avec l'audace des mauvais plaideurs, en accusateur public ; il diffame, il calomnie ; il déconcerte le bon droit jusqu'à le faire abandonner par nombre de ceux qui le soutenaient et à le rendre chancelant chez les autres. Que dans cette situation, des titres perdus viennent à être retrouvés, d'autres mieux déchiffrés, tous bien rassemblés, et que la démonstration de l'état contesté jaillisse d'une exposition savante : quel renversement de situation ! quelle péripétie ! Ceux qui étaient restés fidèles dans le bon droit y sont affermis ; ceux qui l'avaient abandonné y sont ramenés ; plusieurs de ceux même qui le contestaient abjurent la guerre aveugle qu'ils lui avaient faite ; et les obstinés sont confondus.

Tel sera le premier résultat de l'Exposition historique que nous allons entreprendre, si nous n'y faisons pas trop défaut.

CHAPITRE II

PREUVES DE LA HAUTE ANTIQUITÉ DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE COMME CULTE ÉVANGÉLIQUE, BIBLIQUE ET MYTHIQUE.

Les Protestants, adversaires déclarés du culte de la Sainte Vierge, et qui trouvent des auxiliaires si complaisants dans les Jansénistes, les Rationalistes et les pseudo-Catholiques, s'arment contre ce culte d'un rigorisme impitoyable touchant la justification de son antiquité. Ils ne peuvent lui contester au moins quatorze à quinze siécles de pleine existence, et décliner le *fait* éclatant, le fait immense du Concile d'Éphèse, en l'an 431, décernant, ou plutôt maintenant à Marie, dans un temple qui lui était déjà consacré, et aux acclamations enthousiastes de tout l'Orient, le titre et les honneurs de Mère de Dieu fondés sur la Divinité de Jésus-Christ son Fils qui était niée par l'hérésie Nestorienne. Mais ni cette antiquité déjà si vénérable, ni le transport unanime de toute la Chrétienté attestant dès lors une antiquité de beaucoup plus haute encore, ni enfin le lien, le nœud si étroit qui parut en cette mémorable circonstance entre le culte de la Maternité divine de Marie et la Divinité de Jésus-Christ, n'ont le pouvoir de les toucher et de les satisfaire. Moins chrétiens que protestants, le triomphe du dogme fondamental de la Divinité du Christ ne peut leur faire pardonner celui de la glorieuse Maternité de Marie, et ils se conduisent à l'égard de ce grand Concile comme de vrais Nestoriens.

Il faut donc remonter plus haut : mais jusqu'où? et par quelles preuves faut-il montrer le culte de la Mère de Dieu en possession des honneurs qu'on lui conteste? Oh! c'est ici que nos adversaires sont d'une exigence que rien ne peut satisfaire. Plus nous remontons, plus nous prouvons, plus ils deviennent difficiles, plus cette antiquité qu'ils exigeaient de nous cesse d'être l'antiquité du moment qu'elle nous est acquise. Le quatrième siècle, le troisième siècle même, ces siècles des Augustin, des Chrysostôme, des Jérôme, des Ambroise, des Épiphane, des Basile, des Athanase, des Éphrem, des Denys d'Alexandrie, des Cyprien, des Grégoire de Néo-Césarée, des Origène, ces siècles vénérables où la foi chrétienne grandit dans le martyre et sortant des catacombes se dresse et se personnifie dans ce qu'il y eut jamais de plus grand sur la terre par le génie et la sainteté, sont entraînés dans un commun mépris avec les siècles inférieurs, du moment qu'ils s'inclinent devant Marie. « Ce culte, dit Bayle, n'a commencé dans l'Église « *que* trois ou quatre cents ans après l'Ascension de « Jésus-Christ. Il est né du penchant naturel à tous les « hommes à imaginer la Cour céleste semblable à celle « des Rois de la terre, dans laquelle les femmes ont « ordinairement beaucoup de pouvoir ; de l'intérêt sor- « dide des prêtres et des moines, qui ont vu que ce « culte était très-lucratif ; des faux miracles qu'on a « forgés, etc., etc. [1] »

Ce jugement dégrade-t-il les illustres et saints génies que j'ai évoqués ou Bayle lui-même ? Fait-il injure au Catholicisme qui les compte pour *Pères* ou au Protestan-

[1] Dict. crit., *Junon*.

tisme qui les renie ? Je le laisse à penser. Le culte de la Sainte Vierge ne date *que* du quatrième siècle, dites-vous : que diriez-vous donc s'il ne datait, comme vous, que du *seizième ?*. Il se recommande de ce qu'il y eut de plus grand et de plus saint dans l'Église : que serait-ce donc s'il avait pour fondateur un Luther et un Henri VIII ?... Il est né du penchant naturel des hommes à faire le ciel à l'image de la terre, de l'intérêt sordide des prêtres et des moines, des faux miracles, etc. : que serait-ce donc si, au lieu de cette banale et vague imputation que dément hautement le caractère des grands siècles où vous faites vous-même remonter ce saint culte, il était né patemment, comme la Réforme, de la luxure des moines, jetant le froc pour le mariage ; de la cupidité des princes, secouant le joug de l'Église pour se jeter sur ses dépouilles ; et du déchaînement de toutes les passions contre tous les freins? Que serait-ce donc si ses fondateurs eux-mêmes disaient « qu'il fut en Allemagne l'ouvrage de l'in« térêt, en Angleterre celui de l'amour, et en France « celui de la nouveauté[1], » ou que « parmi cent de ses « sectateurs on en trouverait à peine un seul qui le soit « devenu par aucun autre motif que pour pouvoir s'a« bandonner avec plus de liberté à toutes sortes de vo« luptés et d'incontinences[2] ?... »

Il faut en convenir, les exigences du Protestantisme nous font beaucoup d'honneur, si nous les mesurons sur ses licences. Sa haine contre un culte aussi antique, aussi chaste et aussi humble que celui de Marie est la conséquence logique et partant le naïf témoignage de la nouveauté, de l'incontinence et de l'orgueil.

[1] Frédéric le Grand, *Mémoires de Brandebourg.*
[2] Calvin, *Comment.* 11, *in epist. Petri.*

Mais entrons plus avant dans la question, et, pour en saisir tous les aspects, divisons-en l'étude en deux paragraphes :

1° Culte évangélique et biblique de Marie;

2° Culte mythique et universel.

§ I.

Culte Évangélique et Biblique de Marie.

— Il est vrai, dira-t-on, telles sont les déplorables origines de la Réforme, et elle n'a pas le droit d'être exigeante. Mais qui ne sait qu'elle n'a ainsi jeté tous les jougs que pour revenir au plus antique et au plus sacré de tous, au joug de l'Évangile? L'Évangile, voilà ce à quoi elle a tout sacrifié, tout immolé, tout ramené. C'est donc au tribunal de l'Évangile qu'elle traduit le culte de la Sainte Vierge, c'est au pied de l'Évangile qu'il faut le mesurer.

— N'incidentons pas; ne demandons pas de quel Évangile il est question; si c'est de l'Evangile de Luther, de l'Évangile de Zwingle, de l'Évangile de Calvin, de l'Évangile d'Henri VIII, de l'Évangile de Socin, de l'Évangile de Strauss, etc., etc.? puisqu'il y a autant d'Évangiles contradictoires qu'il y a de sectes dans la Réforme, et d'individus dans ces sectes. Prenons l'argument comme il nous est présenté. La Réforme renie la Tradition pour l'Évangile; nous qui ne renions pas l'Évangile pour la Tradition, et qui tenons à la fois l'un et l'autre, nous de qui la Réforme tient l'Évangile même

qu'elle nous oppose, acceptons le jugement de l'Évangile.

I. — L'Évangile donc. Nous faisons plus que l'accepter, nous l'invoquons à l'appui du culte de Marie comme le roc vif dans lequel le premier anneau historique de ce culte vient se sceller; comme la haute source d'où il jaillit et d'où nous le verrons se continuer sans interruption, à travers les trois premiers siècles, jusqu'à ce concile d'Éphèse d'où l'on voudrait faire partir son antiquité.

Nous avons déjà consacré un volume entier à cette démonstration; nous avons montré *la Vierge Marie d'après l'Évangile*, rayonnante de toutes les lumières et de toute la sainteté dont ce saint Livre est la manifestation; expressément signalée à notre culte et le recevant déjà dans l'Évangile des bouches les plus saintes et les plus célestes. Qu'a-t-on répondu, que peut-on répondre à cette exposition?

Quel culte plus évangélique que celui qui ouvre l'Évangile par cet hommage du Ciel même : *Ave gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus;* que celui qui nous représente Marie coopérant par le libre consentement de sa foi, de sa virginité, de son humilité au mystère initial du Christianisme; couverte de l'ombre de la Vertu du Très-Haut, investie du Saint-Esprit, et concevant dans son sein virginal le Fils de Dieu? — Quel culte plus évangélique que celui qui nous représente Marie, Mère de Dieu, respirant avec lui d'un même souffle, palpitant d'un même sang, le portant dans ses entrailles et le communiquant par sa voix à Jean-Baptiste et à Élisabeth qui l'honorent de leur tressaille-

ment et de leur transport ; à Jean-Baptiste qui reçoit par Marie la grâce qu'il doit annoncer à tous les hommes ; à Élisabeth qui, remplie du divin Esprit, s'écrie d'une grande voix : *Vous êtes Bénie entre toutes les femmes, et le Fruit de votre ventre est béni ;* qui lui rend comme à LA MÈRE DE SON SEIGNEUR le culte le plus profond de sa vénération, qui lui attribue la dispensation de la grâce dont elle vient de ressentir le frémissement, et qui la publie *Bienheureuse, pour avoir cru*, et pour avoir frayé par là à Dieu l'*accomplissement* de toutes ses miséricordes?... — Quel culte plus évangélique que celui qu'au même instant et en extension des paroles d'Élisabeth le Verbe de Dieu lui-même décerne à sa Mère, et le Saint-Esprit à son Épouse, dans ce sublime *Magnificat* qu'ils lui inspirent, où *toutes les générations* futures sont appelées à honorer successivement Marie de ce même culte que vient d'inaugurer Élisabeth, parce que le *Tout-Puissant* a fait en elle de *grandes choses?...* — Quel culte plus évangélique que celui que continuent à lui rendre les Bergers et les Mages, les Juifs et les Gentils adorant l'*Enfant* dans les bras de *Marie sa Mère*, le saint vieillard Siméon associant cette Mère, dans sa prophétie, à toutes les contradictions auxquelles doit être en butte son divin Fils, et plus particulièrement à ce *glaive de douleur* qui doit les unir dans le grand supplice : *et tuam ipsius animam pertransivit gladius?...* — Quel culte plus évangélique que ce culte filial de confiance, de tendresse et d'abandon que Dieu enfant a voulu lui-même rendre à Marie, en faisant du sein virginal où il avait déjà puisé la vie humaine son trône, son refuge, son aliment, son oreiller ; que ce culte de soumission qu'il a voulu lui rendre encore avec tout l'éclat

de la sagesse qu'il avait fait briller dans le temple, et qu'il a voulu prolonger dans l'obscurité la plus glorieuse pour Marie jusqu'à trente ans : *et erat subditus illis?* — Quel culte plus évangélique que celui de la divine déférence du Fils de Dieu à une seule parole de Marie, avançant pour elle l'heure de sa manifestation, par le grand miracle de Cana, et nous constituant redevables à sa maternelle influence de l'ouverture de ses miracles, de la foi de ses Disciples et par eux de celle du monde? — Quel culte plus évangélique que celui que décerne à Marie la femme de l'Évangile, s'écriant dans le ravissement de la parole de Jésus : *Bienheureux le ventre qui t'a porté, bienheureuses les mamelles que tu as sucées!* et que Jésus lui-même relève par ce propos : *Bien plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent*, ratifiant ainsi la parole d'Élisabeth à Marie : *Bienheureuse vous qui avez cru*, et celle de l'Évangéliste : *Or, Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur?* — Quel culte plus évangélique enfin que celui que Marie a conquis sur la reconnaissance et l'amour du genre humain en l'enfantant si douloureusement au pied de la Croix par sa maternelle Compassion, et que l'auguste Victime elle-même a institué par ce testament suprême : *Mère, voilà votre Fils : Fils, voilà votre Mère?*

Vous en appelez à l'Évangile! eh bien, voilà l'Évangile : c'est le culte de Marie à sa plus haute source. Cela est si vrai, que le culte catholique de Marie ne se compose que de l'Évangile : c'est l'*Angelus*, c'est le *Magnificat*, c'est la commémoration de l'*Annonciation*, de la *Visitation*, de la *Nativité*, de la *Purification*, de la *Présentation* et de la *Compassion*, c'est la lecture pure

et simple de toutes ces pages du saint Livre où Marie est glorifiée; et en les citant je n'ai fait que rappeler la liturgie du culte de Marie.

Vous donc qui voulez vous soustraire à ce culte, qui l'attaquez et l'insultez, vous le pouvez; mais en déchirant l'Evangile, en abjurant le Christianisme. Il ne s'agit pas même ici d'interprétation, il s'agit de simple lecture, il s'agit de croyance à Jésus-Christ.

Voici un singulier aveu de cette vérité.

Bayle, qui, dans l'article *Junon* de son Dictionnaire, nous a dit que le culte de Marie n'a commencé qu'au quatrième siècle, et qu'il est né de l'*intérêt sordide des prêtres*, etc., etc.; le même Bayle, dans son article *Nestorius*, estime que « tout ce que l'on a dit de plus outré « touchant Marie *coule naturellement* du titre de *Mère « de Dieu;* et que, quand même on se serait borné à la « seule qualité de *Mère de Jésus-Christ*, comme le vou- « lait Nestorius, on en aurait *infailliblement* tiré les « mêmes conséquences. »

Bayle a philosophiquement raison; tout ce qu'il y a de plus outré, — si quelque chose l'est, — dans le culte de la Sainte Vierge, coule *naturellement* du titre de Mère de Dieu. Le Christianisme, en effet, a donné de Dieu en Jésus-Christ une si haute idée de sainteté, de sagesse, d'amour, de puissance, de victorieuse majesté, il a tellement relevé l'idéal Divin, la notion de Dieu, que dire de Marie qu'elle est *Mère de Dieu*, c'est lui reconnaître une prérogative si haute, si prodigieuse, qu'elle surpasse tout entendement et qu'elle réclame tout honneur; que « dans « cet *unique mot*, comme dit Luther, tout honneur est « contenu pour Marie, et que personne ne pourrait pu- « blier à sa louange des choses plus magnifiques, eût-il

« autant de langues qu'il y a de fleurs et de brins d'herbe « sur la terre, d'étoiles dans le ciel et de grains de sable « dans la mer[1]. » Se borner même à la seule qualité de *Mère de Jésus-Christ*, comme l'entendait Nestorius, c'est-à-dire comme n'ayant donné le jour qu'à un homme, mais à un homme à qui Dieu même serait venu se joindre dans le sein qui l'aurait conçu, c'est encore lui laisser une telle gloire qu'elle aurait droit à un culte exceptionnel; et la preuve, c'est que les Nestoriens lui rendent un tel culte. Ce qui est *outré*, ce n'est donc pas le culte que nous rendons à Marie, c'est l'Évangile qui la salue et la préconise Mère du Seigneur par la voix de l'Ange et par le souffle même du Saint-Esprit dans Élisabeth. — Voilà ce qui est *outré*, si quelque chose l'est dans le culte que nous rendons à Marie. Que faut-il donc faire pour lui refuser ce culte, et que font ceux qui le lui refusent? Ils tombent au-dessous des Nestoriens; ils renient l'Evangile; ils abjurent le Christianisme.

Libre à eux; mais à une condition : c'est qu'ils ne se prétendront plus chrétiens; c'est qu'ils nous abandonneront l'Évangile comme ils nous ont abandonné la Tradition; c'est qu'ils ne viendront plus dire que le culte de la Sainte Vierge est né *de l'intérêt sordide des prêtres* et ne date que du quatrième siècle; c'est qu'ils confesseront avec Bayle que, né du titre de *Mère de Dieu* ou même de *Mère de Jésus-Christ*, il date de l'Évangile qui préconise en Marie ce titre ineffable, *il en coule naturellement*.

Cela est acquis.

[1] *Super* Magnificat *Comment.*, t. V, p. 85, Oper. omn., 1554.

Ainsi le culte de la Sainte Vierge date de l'Évangile.

II. — Il date de plus haut. Il n'est pas seulement un culte *Évangélique ;* il est aussi et au plus haut degré un culte *Biblique.*

L'Évangile même le dit expressément : « Tout ceci s'est fait afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : « VOICI QUE LA « VIERGE CONCEVRA ET ENFANTERA UN FILS, A QUI ON « DONNERA LE NOM D'EMMANUEL, QUI SIGNIFIE DIEU « AVEC NOUS [1]. »

LA VIERGE MÈRE était donc offerte à l'admiration et au culte de l'univers dès les temps antérieurs à l'Évangile, comme *le Prodige*, selon l'expression d'Isaïe, de l'union de Dieu avec son ouvrage. Cette préconisation de Marie remonte, bien avant Isaïe, aux Patriarches, à Abraham, à qui Marie elle-même rattache le culte que toutes les générations lui rendent depuis lors jusqu'à la fin des temps, *sicut locutus est ad Patres nostros Abraham et semini ejus in sæcula* [2], et, avant Abraham même, au premier couple humain et au premier acte de l'histoire, qui nous représente Marie dans cette *Femme* qui doit reprendre sur le Serpent l'avantage qu'Ève lui avait si déplorablement cédé, et devenir pour tout le genre humain restauré la nouvelle *Ève* : *Inimicitias ponam inter te et* MULIEREM, *inter semen tuum et semen illius, et Ipsa conteret caput tuum.*

Voilà l'origine historique du culte de la Vierge. Il date de là. Et par combien de prophéties, de figures

[1] Matth., I, 22.
[2] Cantique *Magnificat.*

et de symboles n'a-t-il pas été rappelé et entretenu dans le monde ? Nous avons fait de cette vérité le sujet d'une étude spéciale. Il suffit ici de l'énoncer.

Marie est la seule créature qui ait occupé le monde avant d'y paraître, et qui n'ait cessé de l'occuper depuis ; qui remplisse ainsi tous les temps, et qui soit, selon la belle expression de saint Bernard, « l'affaire des siècles, » *negotium sæculorum*.

Elle doit ce culte indéfectible à Jésus-Christ en tant qu'elle est sa Mère, à Jésus-Christ qui *est avant qu'Abraham fût*[1], — *qui est hier, aujourd'hui, à jamais*[2], et qui étant Fils de Marie comprend Marie dans cette pérennité historique de son existence et de son action ; et la comprend sans l'absorber, en la mettant au contraire en lumière, en lumière de sa divinité, comme celle qui met elle-même en lumière son humanité.

Le culte de Marie est donc un culte Évangélique, un culte Biblique ; ajoutons qu'il a été aussi dans sa haute antiquité un culte Mythique et universel. Cet aspect demande un paragraphe spécial.

§ II.

Culte Mythique de Marie.

I. — C'est une vérité que le progrès des études et des découvertes a mis et met de plus en plus hors de controverse, que tout le Paganisme, dans cet amas de fables qui a pesé sur le monde ancien comme un cauchemar,

[1] Jean, VIII, 58.
[2] Saint Paul aux Hébreux, XIII, 8.

n'était qu'une déformation de la vérité religieuse conservée dans le peuple juif. Ce peuple seul, sentinelle prophétique du Christianisme, a été tenu éveillé dans le rêve universel du genre humain ; et ce rêve, sans raison et sans conscience comme tout rêve, n'a composé ses jeux impurs que des traits de la vérité reçue à l'état primitif de veille et conservée chez le seul peuple qui ne dormait pas, jusqu'au jour où le Christianisme, secouant le monde, est venu lui crier par la grande voix de l'Apôtre : « Debout, l'heure est venue de s'éveiller. » *Hora est jam nos de somno surgere* [1].

Dans nos premières *Études* nous avons consacré des études spéciales à la démonstration complète de cette vérité, en ce qui touche *les sacrifices* et *les traditions universelles* sur *la chute primitive* et sur l'*attente du Libérateur*. Nous n'y reviendrons que pour en dégager ce qui regarde la *Vierge*, en le complétant de traits nouveaux, fruits d'études plus récentes.

Tout le Paganisme n'est qu'alliance du Souverain des Dieux avec des vierges mortelles donnant le jour à des Fils de Dieu libérateurs et bienfaiteurs des hommes, des Apollon, des Bacchus, des Hercule, des Thésée, etc. Alliances impures et honteuses, sans doute, parce que les sens livrés à eux-mêmes dans le sommeil de l'âme ne pouvaient envoyer à l'imagination que de telles impressions ; mais, alliances qui ont toutes ce double caractère étrange et uniforme : 1° que le Roi des Dieux n'a jamais de commerce secret avec des déesses, mais toujours avec de simples mortelles ; 2° que les fruits de ce commerce sont toujours des libérateurs ou des bienfaiteurs de l'humanité.

[1] Épître aux Romains, XIII, 11.

Il y a là, n'en doutons point, un fonds de vérité ; et cette vérité, quel en est l'objet sinon *la Femme* montrée dès l'origine du monde, *la Vierge* annoncée par les Prophètes comme devant enfanter, par une opération divine, le vrai Libérateur du genre humain?

Il en était de ces générations divino-humaines de libérateurs du monde comme des sacrifices, institutions figuratives du grand et unique Sacrifice qui devait tout purifier. Ces sacrifices étaient cruels comme ces générations étaient impures, parce que le tout était faux, pris comme réalité, et avait été corrompu, comme figure, par les passions qui s'en autorisaient, et par l'Esprit de mensonge, singe et usurpateur de l'œuvre de Dieu. Aussi le monde ne s'y arrêtait pas ; il recommençait toujours et multipliait sans fin et ses sacrifices et les aventures de son Jupiter. Il fallait toujours de nouvelles victimes, toujours de nouveaux libérateurs (on compte jusqu'à trente-deux Hercules), les biens qu'il poursuivait dans ces criminelles folies lui échappant toujours comme les fantômes d'un impur sommeil. C'était la fantasmagorie de la vérité. Mais la persistance et l'uniformité de ces conceptions et de ces pratiques attestaient d'autant plus la confiance traditionnelle dans cette vérité primitivement reçue, et le besoin profondément senti auquel elle répondait.

II. — Cet aperçu, qui est comme le fil du labyrinthe de l'erreur païenne dans tous ses mythes, a pour garant Tertullien, qui était parfaitement en situation d'en juger la portée au sein du paganisme qu'il combattait. Voici le langage qu'il tenait aux païens sur ce sujet ; il est remarquable :

« Il était prédit que le Maître qui viendrait éclairer, « réformer et conduire le genre humain serait le Fils de « Dieu ; non pas un fils qui rougît du nom de fils et des « désordres de son père, qui dût le jour à l'inceste « d'une sœur, à la faiblesse d'une fille, à l'infidélité « d'une épouse étrangère, à un père métamorphosé en « serpent, en taureau, en oiseau, en pluie d'or (vous « reconnaissez là votre Jupiter). Le Fils de Dieu n'est « pas même né d'un mariage ; sa Mère ne connaissait « aucun homme. Je vais vous expliquer sa nature pour « vous faire entendre le mystère de sa naissance[1]. » Ici, à l'aide de la comparaison du soleil qui est dans le rayon qu'il darde, et de ce rayon qui n'est pas une séparation, mais une extension de la substance du soleil, Tertullien donne une admirable explication du Verbe, Esprit d'un Esprit, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière ; autre en propriété, non en nombre ; en ordre, non en nature ; sorti de son principe sans le quitter ; puis il dit : « Ce « rayon de Dieu, *comme il a toujours été prédit*, est « descendu dans une Vierge, s'est fait chair dans son « sein ; il naît Homme-Dieu, et c'est le Christ. Recevez « toujours cette fable *semblable aux vôtres*, en atten- « dant que je vous montre comment on prouve la divi- « nité du Christ. Ceux qui parmi vous ont inventé des « fables pour détruire la vérité que je vous annonce, *sa-* « *vaient que le Christ devait venir*[2]. » — Revenant plus loin sur ce sujet, il dit : « L'antiquité de nos Livres « Saints étant établie comme je l'ai montré, il me serait « aisé de démontrer qu'ils ont été le trésor d'où les Sages

[1] *Apologét.*, ch. XXI.

[2] *Apologét.*, XXI.

« venus ensuite ont tiré toutes leurs richesses (nous ver-
« rons tout à l'heure les Livres Saints eux-mêmes témoi-
« gner de ce fait). *Quel est le poëte, quel est le sophiste*
« *qui n'ait puisé dans les Prophètes?*... et lorsqu'ils y
« trouvaient quelque chose qui pouvait servir à leurs
« vues, ils se l'appropriaient. Ne regardant pas nos
« Écritures comme divines, ils ne se faisaient pas scru-
« pule de les altérer; ne pouvant d'ailleurs avoir l'intel-
« ligence de bien des passages voilés même pour les Juifs
« à qui ces Livres appartenaient... Et comment s'étonner
« qu'ils aient défiguré de la sorte des livres si anciens,
« puisque des hommes sortis de leurs écoles ont cor-
« rompu les nouveaux livres des Chrétiens?...

« A *tous* ces corrupteurs de l'Évangile nous opposons
« l'argument invincible de la Prescription. C'est dans la
« vérité même que, par la suggestion des Esprits trom-
« peurs, ils ont trouvé des *matériaux* pour élever leurs
« systèmes d'erreurs. Ce sont ces Esprits qui ont infecté
« notre salutaire doctrine par un alliage impur. Ce sont
« eux qui ont inventé des fables *à l'imitation* de nos
« dogmes, pour affaiblir la croyance due à la vérité, et
« se l'attirer à eux-mêmes tout entière. » Ici Tertullien
présente la mythologie païenne comme la parodie des
croyances chrétiennes, puis il continue : « Or, qu'est-ce
« qui a pu donner aux poëtes et aux philosophes l'idée
« de fictions si semblables à nos mystères, sinon nos
« mystères mêmes, d'ailleurs beaucoup plus anciens?
« Nos mystères doivent donc paraître beaucoup plus
« croyables et plus certains, puisqu'on croit même ce
« qui n'en est que l'ombre et l'image. *Dira-t-on que les*
« *poëtes et les philosophes sont les inventeurs de la*
« *Fable?* Il s'ensuivra donc que nos mystères seront

« l'image *de ce qui leur est postérieur*, ce qui est contre « l'essence des choses : *Jamais l'ombre n'est avant le* « *corps, ni la copie avant l'original*[1]. »

Cet argument de la *Prescription*, cette hache que Tertullien savait si bien manier, frappe par le pied tout un savant système qui a eu quelque succès à la fin du dernier siècle : le système de Dupuis sur l'*Origine des Cultes*, où, par l'analogie grossière et impure, mais cependant réelle des fables païennes avec les mystères chrétiens, cet impie érudit avait tenté de prouver que ceux-ci n'étaient que la provenance et le plagiat de celles-là. Le sens moral a suffi pour faire justice de cette conception titanique, qui a été partager, dans la poussière de l'oubli, le sort de tant d'autres que le Christianisme n'a pas même eu besoin de combattre pour les enterrer. On a senti, sans se donner autrement la peine de s'en rendre compte, que la pureté et la sainteté n'avaient pu éclore de l'infamie et du crime; que Jésus n'avait pas pour concept Bacchus ou Hercule, et la Vierge, Léda ou Danaé. Vient maintenant l'argument de la *Prescription*, fondé sur l'autorité prophétique des mystères chrétiens, qui culbute tout ce système par cette simple réflexion : *Jamais l'ombre n'est avant le corps, ni la copie avant l'original.*

Mais le système de Dupuis n'est pas seulement renversé, il est retourné; et il profite au Christianisme de toute l'érudition dont il s'était armé contre lui. L'ouvrage de Dupuis, en effet, est plein de science, forcée un peu sans doute, comme toute science qui est au service d'un système, mais en général exacte, parce qu'elle avait pour

[1] *Apologét.*, ch. XLVII.

elle, en un sens, la vérité; la vérité du rapport d'analogie qui existe entre les fables du Paganisme et les Mystères chrétiens. L'erreur de Dupuis n'est que dans la conséquence qu'il a tirée de ce rapport, en faisant venir l'original de la copie, au lieu de faire venir la copie de l'original; abusant à cet effet de la *postériorité* de nos Mystères en tant qu'accomplis, par la dissimulation de leur *antériorité* en tant que prédits. Cette antériorité, du reste, se présentait de toute part à lui; nous allons voir comment il s'y dérobait.

III. — De ces observations générales venons maintenant à l'application.

Sans nous assujettir à l'érudition de Dupuis, mais sans nous priver des éléments certains qu'elle nous fournit, en les contrôlant et en les complétant, nous ferons d'abord remarquer avec lui que « tous les mystagogues « du monde ancien faisaient entendre cet oracle : *Une* « *Vierge concevra et enfantera.* »

L'attente du Libérateur, tellement répandue dans le monde ancien que l'impie Boulanger, dans son *Antiquité dévoilée*, l'appelle une *chimère universelle*, entretenue par une *multitude d'oracles qu'on ne comprenait pas*, et qui tous, désignant l'apparition de cet *Être extraordinaire* à l'Orient pour les peuples d'Occident, à l'Occident pour les peuples de l'extrême Orient, convergeaient vers la Judée, qu'on pourrait appeler *le Pôle de l'espérance de toutes les nations;* cette attente prodigieuse dont Tacite et Suétone assignent la source antique dans les livres sacerdotaux des Juifs, *antiquis sacerdotum litteris*, comportait ordinairement la croyance à la naissance de ce céleste Médiateur d'une Mère Vierge,

associée à sa destinée libératrice et au culte dont il était l'objet. C'étaient autant d'échos de la grande voix de Moïse et d'Isaïe, répétant la finale de leur prophétie sans en retenir le sens, et l'accommodant aux fantaisies de l'imagination dévoyée des mystagogues et des poëtes.

Sans revenir sur ce qu'on a dit si souvent de la célèbre églogue de Virgile, qui, lui-même, fait remonter à une antiquité prophétique la donnée de ce poëme où Jésus-Christ est reconnaissable à des traits si exceptionnels que saint Augustin disait : « Il n'y a aucun être, Jésus-« Christ excepté, à qui le genre humain puisse dire :

« Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
« Irrita perpetuâ solvent formidine terras [1]; »

sans revenir donc sur le caractère général de ce témoignage admirable de l'attente prophétique de Jésus-Christ dans le monde païen, remarquons seulement la part considérable qui y est faite à la *Mère* de ce Pacificateur universel.

Chose singulière! la mère qui, le père vivant, ne comptait pour ainsi dire pas dans le régime païen, et qui était toujours effacée par le père, efface ici le père, si bien que celui-ci est resté une énigme pour la postérité, dans un temps cependant où les personnages romains se détachent vivement sur la scène de l'histoire. Par contre, tout ce qui peut faire considérer l'enfant comme d'origine céleste, comme Fils du grand Dieu, est prodigué :

— Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

[1] S. Aug., Epist., CCCLVIII, *ad Martianum*.

— Ille Deûm vitam accipiet. . . . . . .
— Cara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum.

Puis l'attention est concentrée sur la *chaste maternité* qui doit enfanter au monde ce grand Fils de Jupiter :

Tu modo *nascenti puero,* quo ferrea primum
Desinet, acto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina. . . . .

Et puis ce ne sont pas les hauts faits du héros qui, plus tard, dans le cours de sa carrière, opéreront la rénovation de l'univers ; c'est une influence innée, qui datera de son berceau ; c'est de sa naissance que commenceront à courir les siècles nouveaux :

Teque adeo decus hoc ævi, te consule *inibit,*
Pollio; *et incipient magni procedere menses.*

C'est ce Dieu *enfant* qui verra toute la nature lui apporter le tribut de sa rénovation, et le serpent, symbole de tout mal, expirer à ses pieds :

At tibi prima, *puer!* nullo munuscula cultu
. . . .
Occidet et serpens. . . .

Cette importance souveraine, donnée à l'*enfance,* fût-ce d'un héros, non comme espérance, remarquez-le bien, mais comme *actuelle influence*, n'était pas moins en dehors des mœurs romaines et païennes que l'importance donnée à *la mère.* L'une, du reste, appelle l'autre,

et l'on conçoit ce que projette de bonheur et de gloire sur celle-ci tout ce qui est dit de ce merveilleux enfant, que cette mère va donner au monde, et que le monde va saluer dans ses bras.

Mais le poëte ne nous laisse pas le soin de tirer cette conséquence. Il veut lui-même faire honneur à cette heureuse mère de la gloire de son fruit, et lui en décerner les prémices. Après avoir fini de chanter cette gloire, après avoir épuisé tout ce que le génie exalté par l'enthousiasme peut produire de sublimes accents, après avoir défié en combat de louange Orphée et Apollon lui-même, il s'adresse à son héros, à son Dieu, rayonnant de tout l'éclat dans lequel il vient de le montrer, et que lui dit-il?

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
Incipe, parve puer, cui non risere parentes,
Nec Deus hunc mensa, Dea nec dignata cubili est.

C'est par ce tableau vraiment raphaëlesque que Virgile termine son chant; s'approchant d'aussi près qu'il était possible à un païen du culte de la Mère de Dieu, et nous laissant un des monuments les plus expressifs de la foi du monde ancien dans l'avenir de ce culte, au moment même où les Mages venus de l'extrême Orient l'inauguraient à Bethléem.

IV. — Ceux-ci y avaient été préparés par des traditions chaldéennes non moins transparentes que celle que nous venons d'admirer dans le poëte latin.

Un savant respectable, dont les lettres et l'amitié pleurent la perte, M. Félix Lajard, de l'Institut, dans la lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire sur les traditions universelles, et qu'on peut lire à la fin du second volume de mes *Études philosophiques*, disait : « Une « autre tradition que vous avez eu soin de rapporter, « nous montre que, d'âge en âge, chez les Perses et dans « tout l'Orient, s'était transmise une prédiction de Zo-« roastre qui annonçait que *le Libérateur naîtrait* « *d'une Vierge*. Cette prédiction se trouve, en effet, « dans les passages que plus haut j'ai extraits des livres « mêmes du disciple des Chaldéens[1]. » M. Lajard n'hésite pas à voir l'origine de cette tradition dans l'Écriture sainte, pour laquelle les Chaldéens et les Perses, si souvent en rapport avec les Juifs, avaient une prédilection singulière. Leur système religieux de Mithra lui apparaît avec raison, nous allons le voir, comme un *témoin irrécusable* de ces analogies. Il rappelle enfin avec beaucoup d'à-propos ce passage décisif des Livres Saints eux-mêmes où il est dit que les peuples païens *rechercheraient des copies du Livre de la loi* POUR EN TIRER LES IMAGES DE LEURS DIVINITÉS. — *Et expanderunt* (*Juda et fratres ejus*) *libros legis* DE QUIBUS SCRUTABANTUR GENTES SIMILITUDINEM SIMULACRORUM SUORUM[2].

Tous les orientalistes et leur prince à tous, Plutarque, non suspect de vouloir faire cadrer les mythes du paganisme avec les mystères chrétiens qu'il ignorait, nous font connaître le mythe persan de *Mithra* sous des traits

[1] Cette tradition avait été attestée par un des premiers orientalistes, d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, article *Zardascht*.

[2] Mach., III, 48.

qui, sauf l'erreur des deux principes, sont la figure de Jésus-Christ. Le nom même de *Mithra* exprime cette similitude, puisqu'il veut dire MÉDIATEUR, celui *qui intercède et qui moyenne*, comme dit Plutarque, entre le bon Dieu *Oromanie* et les hommes confiés à ses soins, contre le Prince du mal, *Arimane*[1].

Or, ce Dieu médiateur et libérateur, *Mithra*, devait naître d'une Vierge, et cette naissance virginale était l'objet d'un culte prophétique dans tout l'Orient, d'où il s'était répandu en Occident.

Dupuis rapporte la découverte d'un monument de Mithra à Oxford, en 1747, consignée dans le *Paleograph Brit.* de William Stukellay (p. 149 et 150), où l'on voit, parmi les figures qui sont en bas, *une femme qui va allaiter son enfant*. L'auteur anglais qui a fait une dissertation sur ce monument, détaille tous les traits qui peuvent établir le rapport qu'il y avait entre les fêtes de la naissance du Christ et celles de la naissance de Mithra. Un jour, dit-il, dans l'année, les Romains célébraient la grande fête de Mithra, lequel était spécialement honoré dans un antre qui lui était consacré. Les Perses appelaient cette fête la *Nuit de lumière* ou la naissance de Mithra. Il ajoute que les anciens Druides célébraient cette même nuit par une illumination générale, et que ce culte mithriaque s'était répandu dans tout l'empire romain, et surtout en Gaule et dans la Grande-Bretagne.

Dupuis tire de ce monument la conséquence générale à tout son système, que la naissance du Christ est un *calque* de la naissance de Mithra. Le savant anglais est

[1] *Traité d'Isis et Osiris.*

d'un autre avis, que Dupuis nous fait ainsi connaître :
« L'auteur *pieusement* regarde cette fête comme une
« fête patriarcale, imaginée d'après les notions prophé-
« tiques sur la naissance du Messie, car le véritable sens,
« dit-il, de ce mot est Médiateur (ou *Mithra*) dans la
« langue persane. La notion originaire de Mithra, conti-
« nue-t-il, est venue du Messie, attendu par tout le
« monde dès le commencement. » — Après avoir consigné cette opinion du savant anglais, croyez-vous que Dupuis la discute? Elle en vaut la peine, ce semble, puisqu'elle frappe directement la conclusion de son système avec l'autorité d'une science dont lui-même se sert. Mais le mot *pieusement* dont il a caractérisé cette opinion a tout dit contre elle, et le dispense de toute autre réponse.
« Nous ne ferons pas de réflexion sur une aussi pitoyable
« raison, ajoute-t-il, les hommes pour qui nous écrivons
« n'en ont pas besoin... »

Dupuis avait bien raison, les hommes pour qui il écrivait n'avaient pas besoin de *réflexion*, ils n'en étaient même pas capables. Mais quelle époque que celle où les préjugés de l'impiété prenaient de telles coudées avec la critique !

Une autre tradition chaldéenne faisait naître Mithra d'une pierre. C'est encore, sous une autre forme, la même tradition que celle qui le faisait naître d'une Vierge. Elle provient, en effet, de la prophétie que Daniel fit entendre dans la Chaldée même, à Babylone, en explication du songe de Nabuchodonosor; prophétie où le Messie naissant d'une Vierge est représenté sous la figure d'une PIERRE *qui se détache*, SANS LA MAIN D'AUCUN HOMME, *de la montagne*, et frappant tous les royaumes représentés par les divers métaux de la statue, devient

une grande montagne qui remplit toute la terre[1]. Nul doute que cette prophétie dut faire une profonde impression chez es peuples où elle fut prononcée avec tout l'éclat de la circonstance historique qui y donna lieu, et que c'est de là que vient, chez ces mêmes peuples, la tradition que le Médiateur devait naître d'une *pierre*.

V. — Le mythe d'Isis est justement rapporté par Dupuis comme présentant aussi avec le mystère chrétien de la *Vierge Mère* une telle analogie, qu'il n'est pas permis d'admettre qu'ils aient été étrangers l'un à l'autre. Le culte d'Isis était originaire de l'Égypte où on le retrouve partout, et d'où il s'était répandu dans le monde Grec, dans le monde Romain et dans la Germanie. Nous avons fait connaître cette fable dans nos *Études*, et nous avons montré son rapport certain avec nos prophéties. Ce rapport consiste en ceci, que le caractère propre d'Isis est la maternité ; que cette maternité a pour fruit un descendant nommé Horus, lequel combat le génie du mal, Typhon, qui a rempli de maux toute la terre, et lui enlève la domination sans la détruire entièrement, pour que le combat demeure. Isis est représentée comme ennemie elle-même du serpent Typhon, éteignant et amortissant sa rage et sa fureur. Tels sont en raccourci les traits généraux de cette fable d'après Plutarque. C'est évidemment l'*Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius, et ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus* de la Genèse.

Sans doute cette fable, telle qu'elle est exposée dans le curieux traité d'*Isis et Osiris* de Plutarque, est des

[1] Daniel, II, 34, 35, 44, 45.

plus confuses, empreinte de ce mélange d'idéalisme panthéiste et de matérialisme grossier qui caractérise les mythes de l'Orient, et Plutarque lui-même, qui a augmenté cette confusion en versant dans son traité tout ce qu'il avait recueilli çà et là sur ce sujet, sans souci de le coordonner, dit très-naïvement : « Il faut faire usage de « ces fables, non comme si elles pouvaient nous instruire « à fond, mais seulement pour prendre dans chacune « les traits de ressemblance qui servent à éclaircir le « sujet qu'on traite[1]. » Mais sans user de cette liberté, en prenant, au contraire, ce qui résulte, non de chacune, mais de l'ensemble de ces fables, nous maintenons la parfaite fidélité de ces trois acteurs du mythe Égyptien : Isis *Mère*, — Horus son Fils, *Libérateur*, — Typhon, *Génie du Mal*, combattu et surmonté, sans être détruit, par Horus et par Isis.

Maintenant que de traits particuliers viennent compléter et achever, sans qu'il y ait besoin de commentaire, la ressemblance d'Isis avec la Femme de la Genèse, avec la Vierge d'Isaïe, avec la Mère de Jésus !

Ainsi Isis était appelée par les Égyptiens tantôt *Muth*, tantôt *Athuri*, tantôt *Méthyer*. Or, le premier de ces noms (c'est Plutarque qui parle) signifie *Mère*, le second *Habitation mondaine d'Horus* (ce qui implique une *habitation céleste* et une double existence, divine et humaine, dans Horus), et le troisième est composé de deux mots qui veulent dire *Plein* et *Cause*[2]. — (*Gratia plena — Causa salutis*[3].)

[1] Traduct. de Ricard.

[2] *Traité d'Isis et Osiris*, traduct. de Ricard, édit. Chapentier, p. 375.

[3] Saint Irénée.

Isis conçoit Horus par la vertu d'Osiris. Et qu'est-ce qu'Osiris ? « Osiris, dit Plutarque, dont le nom dérive « de deux mots qui signifient *saint* et *sacré*, est l'Être « par essence, la Substance purement intelligible, le « Souverain Bien, le premier Principe de qui la nature « corporelle et sensible reçoit des idées, des formes, « des images qui sont imprimées en elle comme les « sceaux sur la cire. » Les âmes humaines, continue Plutarque, tant qu'elles sont unies aux corps et soumises aux passions, ne peuvent avoir de participation avec Dieu (Osiris), que par les faibles images que la philosophie en retrace à leur intelligence et qui ressemblent à des songes obscurs. Mais lorsque, dégagées de leurs liens terrestres, elles sont passées dans le séjour de la sainteté, alors ce Dieu devient leur Chef et leur Roi. Elles sont fixées en lui par la contemplation de cette beauté ineffable dont elles ne peuvent se rassasier. « C'est cette beauté dont on voit Isis toujours éprise, « la poursuivre, s'attacher intimement à elle, et par un « effet de cette union, communiquer aux êtres qu'elle « produit toutes sortes de biens [1]. »

On voit par cette doctrine tout ce qu'il y a de saint, de céleste et de conforme au mystère chrétien dans le caractère d'Isis. Ce caractère ressort encore de l'identité d'Isis et de Minerve, honorée dans le temple de Saïs selon Plutarque et Ératosthène [2].

VI. — Cela ressort plus encore de l'identité d'Isis et d'Io dans la fable grecque de ce nom. Io, la même

[1] *Traité d'Isis et d'Osiris*, p. 381.

[2] Ératosthène désigne aussi sous le nom d'Isis la constellation zodiacale de la *Vierge*, *Mère* du Soleil. ÉRASTOTHÈNE, c. 3.

qu'Isis [1] est rendue mère par Jupiter. Mais comment? Ce Jupiter, si dissolu dans toutes ses communications avec les mortelles, respecte ici la virginité et l'honore par un prodige de fécondité : *Jupiter posera sur le front d'Io sa main caressante, et ce léger toucher suffira.* Elle donnera le jour à un enfant dont le nom rappellera la virginale origine, *Epaphus*, qui veut dire *toucher légèrement;* et qui sera le LIBÉRATEUR de l'homme déchu, le RÉDEMPTEUR de l'homme réprouvé, de *Prométhée.* Telle est la fable grecque d'Io ou d'Isis, telle que nous l'avons développée dans nos *Études*, d'après le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, qui appelle Io LA CHASTE VIERGE [2]. Et cette idée de *Virginité féconde* est d'autant plus significative ici, qu'elle est unique dans toute la mythologie sensuelle des Grecs.

Revenant à l'Isis Égyptienne, nous remarquerons cette dernière particularité, d'après Plutarque, qu'Isis portait à son cou, pendant le temps de sa grossesse, un talisman qui signifiait PAROLE VÉRITABLE, *Verbum verum*, et que ses couches étaient l'objet d'une fête dans toute l'Égypte [3]. L'usage antique de cette fête est mentionné dans *la Chronique d'Alexandrie* de la façon suivante :

« Jusqu'aujourd'hui, dit l'auteur, l'Égypte a con-
« sacré les couches d'une Vierge, et la naissance de son
« Fils qu'on expose à l'adoration du peuple. Le roi Pto-

[1] CHOMPRÉ, et tous les dictionnaires de la fable.

[2] Traduction d'Alexis Pierron, p. 37. — Voir nos ÉTUDES, t. II, p. 99 et suivantes. — Voir aussi notre ART DE CROIRE, au chapitre : *Les païens témoins de la vérité du christianisme*, où nous avons apporté de nouveaux documents à l'appui de cette vérité.

[3] RICARD, p. 382, 383.

« lémée ayant demandé la raison de cet usage, les « Égyptiens lui répondirent que c'était un mystère en- « seigné à leurs pères par un *prophète* respectable [1]. »

Au surplus, l'image d'Isis et de l'enfant mystérieux qu'elle allaite, se retrouve encore partout dans les antiquités égyptiennes ; nos musées en sont remplis ; et cette représentation si multipliée atteste la généralité du culte antique de la *Vierge Mère*, et autorise ce que dit Dupuis, qu'il n'y avait pas de maison ni de carrefour où son image ne se trouvât.

VII. Les antiquités gauloises sont venues aussi déposer en faveur de l'antiquité et de l'universalité prophétique du culte de la Mère de Dieu.

Tout le monde a entendu parler de l'origine druidique de la dévotion à Notre-Dame de Chartres, attestée par cette inscription trouvée sur un autel païen :

VIRGINI PARITURÆ
DRUIDES.

Ce qui faisait dire à M. Olier que « cette dévotion était « la première du monde par son antiquité, puisqu'elle « a été érigée *par prophétie* [2]. » — Chartres, point central de la Gaule, nous dit César dans ses *Commentaires*, avait un *lieu consacré* où les Druides se réunissaient à certain temps de l'année [3].

Ce témoignage du culte gaulois de la Vierge-Mère

[1] Chron. d'Alex., p. 366. — Traduit par Dupuis d'après le texte qu'il cite à l'appui, en faisant observer, suivant son système, que le mot PROPHÈTE *n'a pas le sens qu'il paraît avoir*. Cela est commode.

Vie de M. Olier, t. I, p. 69.

CÉSAR, *de Bello gallico*, lib. VI, n. 13.

n'est pas isolé : on retrouve des traces de ce même culte dans plusieurs endroits où les Druides avaient établi leur siége. Guibert, abbé de Nogent, l'un des hommes les plus graves de son siècle, rapporte que son monastère avait été bâti sur l'emplacement d'un bocage sacré, où les Druides sacrifiaient à la Mère future du Dieu qui devait naître : *Matri futuræ Dei nascituri* [1]. Chasseneux, dans son histoire des coutumes de Bourgogne, raconte à peu près la même chose de deux autres églises, l'une près d'Autun, et l'autre près de Dijon. La même inscription se lisait aussi dans l'église de Fontaine, près du château où naquit saint Bernard [2]. Enfin un savant du dix-septième siècle, qui s'est particulièrement attaché à l'étude des antiquités et des traditions druidiques, nous apprend que les Gaulois adoraient dans le secret de leurs sanctuaires, la déesse *Isis*, ou LA VIERGE DE LAQUELLE UN FILS ÉTAIT ATTENDU [3].

Ce culte de la Vierge avait pénétré dans l'Occident du monde ancien, dans la Germanie, les Gaules et la Grande-Bretagne, sous l'enveloppe du mythe d'Isis ou de celui de Mithra et probablement de tous les deux. Tacite autorise ce sentiment en nous apprenant, dans ses *Mœurs des Germains*, que les Suèves sacrifiaient à Isis, et que la figure d'un vaisseau qui entrait chez eux dans ce culte annonçait qu'il leur avait été apporté [4]. César, dans ses *Commentaires*, dit de son côté que les mystères druidiques répandus dans les Gaules y avaient été apportés d'Angleterre, et que de son temps encore ceux qui vou-

[1] GUIBERT, *De vita sua*, lib. II, cap. 1.
[2] Histoire des coutumes de Bourgogne.
[3] ELIAS SCHEDIUS, *De Diis germanis*, cap. XIII.
[4] TACITE, *De Moribus Germanorum*, IX.

laient en être bien instruits faisaient un voyage aux Iles Britanniques [1].

La découverte du monument de *Mithra*, en Angleterre, dont nous avons parlé plus haut, vient confirmer l'explication que nous tirons de toutes ces données ; et enfin Faber, savant auteur anglais qui a écrit sur l'*Origine de l'Idolâtrie païenne* [2], rattache tous ces mythes du Libérateur et de la Vierge Mère à la prophétie d'Isaïe et à celle de Balaam. Elles avaient été apportées, dit-il, dans la Grande-Bretagne et l'Irlande par les Druides, disciples des Mages, et originaires de la Chaldée, dont les peuples, voisins des Juifs, leur empruntaient les mystères qu'ils accommodaient ensuite à leurs Divinités, — DE QUIBUS SCRUTABANTUR GENTES SIMILITUDINEM SIMULACRORUM SUORUM, comme disent nos Livres Saints.

VIII. — Nous avons parcouru le cercle de la démonstration historique de l'antiquité et de l'universalité du culte de la Vierge, avant notre ère.

Il en résulte que ce culte évangélique, tel que nous le pratiquons aujourd'hui, fondé sur la dignité de Mère de Dieu, consacré par tous les honneurs que l'homme, que l'Ange, que Dieu lui-même rendent à Marie dans l'Évangile, n'est que la suite accomplie du culte prophétique dont la Vierge-Mère était l'objet chez les Juifs, et qui, de ce foyer sacré, avait rayonné en mythes divers chez toutes les nations païennes.

Dans ces mythes profanes de Mithra, d'Isis, d'Io, dans ces mystères abominables, même, de la conception

[1] CÉSAR, *De Bello gallico,* lib. VI, 13.

[2] FABER, *Origine de l'idolâtrie païenne,* t. III, in-4.

divino-humaine de tous ces libérateurs et demi-dieux que je ne veux pas nommer, c'est la Vierge-Mère qui se trouvait enveloppée et honorée; car toutes ces erreurs étaient fondées sur une vérité qui n'est autre que la Maternité divine de Marie. Si dans tous ces médiateurs qui devaient délivrer le monde de l'empire du mal, Mithra, Horus, Épaphus, Apollon, Hercule, Thésée, l'Enfant Dieu chanté par Virgile et tant d'autres, il est permis de voir des ombres plus ou moins informes ou difformes, mais parfaitement reconnaissables, de Jésus-Christ, et la confirmation de cette parole : *Iste erit expectatio gentium*, nécessairement on doit voir des ombres de la Vierge Marie dans les mères de ces libérateurs, et la vérité de ces autres paroles : *Inimicitias ponam inter te et mulierem; — Ecce Virgo concipiet et pariet.*

Tirons donc de toutes ces indignes fables, faisons-leur rendre, comme une usurpation et comme un témoignage, la seule vérité qui les soutenait, la vérité du culte universel de Marie avant l'Évangile; après quoi, rejetons-les avec horreur et redisons avec Tertullien : « Loin « toutes ces impures et grossières images, loin toutes « ces impudiques supercheries d'Isis, de Cérès, de Mi- « thra! Le rayon de Dieu, fils de l'Éternité, devait se « détacher lui-même des célestes hauteurs, comme il « avait été prédit. Il est enfin descendu, s'est reposé sur « un front virginal, et le grand mystère du genre hu- « main s'est accompli : nous adorons un Homme-Dieu, « nous révérons une Vierge-Mère. »

CHAPITRE III

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA PRIMITIVE ÉGLISE.

ATTESTÉ PAR LES ÉVANGILES APOCRYPHES, LES PEINTURES DES CATACOMBES ET LES ANCIENNES LITURGIES.

Pour la Vierge Marie comme pour Jésus-Christ, inséparables, et ne faisant dans le rapport qui les unit qu'un seul prodige sur lequel repose toute la Religion, le grand prodige du *Verbe fait chair*, l'Évangile est tout à la fois le terme et le départ historique du culte : le terme pour les siècles antérieurs à l'Incarnation ; le départ pour les siècles postérieurs. La chaîne religieuse des temps, depuis l'origine jusqu'à la fin du monde, a une double portée qui se relie en Jésus-Christ, qui se noue en Marie, si justement appelée le nœud des mystères du Christ, *Nodus mysteriorum Christi*.

Comme donc le Christianisme des temps anciens professait le culte de la *Vierge devant enfanter*, le Christianisme des temps nouveaux professe le culte de la même *Vierge ayant enfanté*. Le sein Virginal de Marie est ainsi comme le centre vital autour duquel gravitent tous les siècles, et d'où ils reçoivent l'influence de grâce qui les féconde pour l'éternité.

L'histoire vient confirmer cette belle vérité, après comme avant l'Évangile, sans laisser un seul temps, un seul jour de solution de continuité dans le témoignage qu'elle lui rend.

Sans doute, la situation du Christianisme naissant, resserré dans la masse du monde païen avant qu'il ne l'eût convertie, et durant le travail si colossal de cette conversion, ne devait pas être la même que lorsque, vainqueur et parvenu du Golgotha au Capitole, il prit en main les rênes du monde Chrétien. Nous reviendrons sur cet aperçu pour expliquer la réserve de la primitive Église à l'égard du culte de la mère de Dieu. En ce moment il suffit de l'indiquer pour apprécier, eu égard à cette réserve, la valeur des témoignages que nous allons rapporter.

Le premier est tiré des Évangiles apocyphes.

§ I.

Évangiles apocryphes.

I. — On appelle de ce nom des récits composés sur le même fond que les quatre Évangiles canoniques, à une époque contemporaine ou voisine de ceux-ci, et qui forme ce qu'on a justement appelé le *Cycle évangélique*, ayant pour objet de remplir les lacunes que l'austère simplicité du récit sacré laissait à la tradition ou à l'imagination, et différents des vrais Évangiles : 1° en ce qu'ils ne sont pas inspirés ; 2° en ce qu'ils se sont produits sous des noms d'auteurs supposés ; 3° en ce qu'ils sont mêlés parfois de fantaisies pieuses et légendaires que la critique désavoue.

Ces monuments (je parle des apocryphes orthodoxes, et non de ceux qui furent l'expédient des premières hérésies contre l'Église) ont cependant une réelle importance qu'à un certain point de vue une critique judicieuse doit apprécier.

D'abord il est permis d'y voir, sur plusieurs points, des événements vrais, dont la tradition vivante dans les souvenirs publics du temps s'est déposée dans ces récits; et de ce nombre est, par exemple, la Présentation de la Sainte Vierge au temple. Ensuite, dans ce qui est douteux ou inexact, quant aux faits en eux-mêmes, il faut y voir, comme dans toute légende, même fausse, une empreinte de l'esprit du temps, des dispositions des âmes, de l'impression faite en elles par les événements qui ont eu lieu et par les personnages qui ont agi dans l'histoire. Nous avons l'histoire, l'Évangile, et nous en recevons telle ou telle impression; une impression d'admiration et de culte pour la Mère du Christ. Mais ce sentiment, qu'on prétend être conçu sous l'empire d'un préjugé catholique postérieur à l'Évangile, ne résulte-t-il pas de l'Évangile même et des événements dont il fait le récit? Là est la question. Or, quelle meilleure manière de la résoudre, que de consulter l'impression immédiate, naïve, spontanée, que l'histoire évangélique a faite dans la société contemporaine? Eh bien! les Apocryphes sont des témoins vivants de cette impression; c'est le cortége populaire de Jésus et de Marie qu'il nous est donné d'approcher, et en qui nous voyons, de qui nous recevons l'idée et le sentiment qu'ils ont produit dans les masses, le degré de culte dont ils ont été l'objet. Il n'importe pas de savoir précisément si tout ce qu'on en a dit est vrai : là-dessus la critique peut se donner carrière; il s'agit de savoir ce qu'on en pensait, l'idéal qu'on s'en était formé, et c'est uniquement pour cela qu'il s'agit de savoir ce qu'on en a dit. Ce qu'on en a dit, même mêlé de fables, non-seulement ne nuirait pas à la révélation de ce qu'on en pensait, mais le

ferait connaître davantage, en le montrant jusqu'à ce degré où l'imagination émue n'a pas assez de la vérité et se satisfait par l'invention; et la même critique qui rejette celle-ci garde et recueille l'idéal qui s'y trouve contenu.

« Ces récits familiers et anecdotiques faits au foyer, « sous la tente, aux champs, dans les haltes des cara- « vanes, dit un critique distingué qui a attaché son nom « à un travail remarquable sur ce sujet, contiennent un « vivant tableau des mœurs populaires de l'Église nais- « sante. Là, mieux que partout ailleurs, se peint la vie « intérieure de la société chrétienne. Nulle part on « n'étudiera mieux la transformation qui s'opérait alors « sous l'influence du Christianisme dans les rangs infé- « rieurs. La riche source d'idées et de sentiments, ou- « verte par le nouveau culte, s'y épanche avec abondance « et liberté. Il se peut que ce que ces livres nous racon- « tent de la Sainte Vierge et de ses parents, de Jésus et « de ses Apôtres ne soit point très-exact, cela même est « probable; mais les usages, les pratiques, les habitudes « qu'ils révèlent involontairement sont véritables. Évi- « demment ils prêtent aux personnages sacrés des dis- « cours qu'ils n'ont jamais tenus; mais s'ils leur ont « prêté telle conduite, telle démarche, telles paroles, « c'est qu'elles étaient dans l'esprit du temps, c'est « qu'on les croyait dignes de ceux à qui on les attribuait. « Ces légendes sont donc, à vrai dire, un commentaire « populaire de l'Évangile, et le mensonge même en est « vrai[1]. »

[1] M. DOUHAIRE, *sur les Évangiles apocryphes*, travail inséré dans l'*Université catholique*, t. V.

Ce n'est pas que tout soit invention dans les Apocryphes, système que le rationalisme allemand n'a pas craint de pousser jusqu'à l'absurde en l'étendant même aux Évangiles canoniques; car quelle serait la base de l'idéal et d'un tel idéal, et comment aurait-il pu sortir d'une société qui lui était si contraire et s'imposer à elle d'une manière si prodigieuse? Évidemment cette base est historique au plus haut degré : à savoir, les quatre Évangiles canoniques de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, dont l'authenticité, la sincérité, la véracité, on l'a montré cent fois, sont inimitables. Viennent ensuite les Évangiles d'auteurs supposés, ou apocryphes, mais orthodoxes; ne contenant rien qui soit contraire aux doctrines et aux faits exposés dans les Évangiles canoniques, se rattachant même exactement à leur contenu, et s'efforçant seulement de les étendre davantage, de présenter au lecteur une vie plus complète du Fils de Marie, plus accommodée aux idées et aux sentiments que l'Évangile même venait de former dans les âmes; faits en un mot *d'après la donnée* de l'Évangile. Les *Apocryphes* viennent ainsi se ranger autour, mais à distance, des *Canoniques*, comme la chronique autour de l'histoire, la supposant sans la compromettre; la montrant écrite, non-seulement dans les Livres sacrés, forts de tous les caractères de la vérité historique et de toutes les garanties de l'inspiration, mais dans les émotions et dans les bruits de la foule, et rendant à l'Évangile un double témoignage, par la ressemblance et par la différence : par la ressemblance, en montrant l'Évangile dans les âmes avec des amplifications dont la naïveté, même dans ce qui est d'invention, atteste la vérité du fond et n'est qu'une manière de la traduire; par la différence, en

faisant néanmoins ressortir la majestueuse simplicité, la céleste véracité des Évangiles tracés à la manière de Dieu, par leur comparaison avec les Évangiles amplifiés à la manière de l'homme.

Tel est le caractère des Apocryphes qu'il importait de bien discerner avant d'en faire usage. Cet usage va consister à établir que le culte que nous décernons à la Mère de Dieu résulte, non-seulement de l'Évangile, ce que nous avons montré, mais de l'impression de l'Évangile telle qu'elle a été ressentie par les premiers Chrétiens.

II. — Nous possédons trois Évangiles apocryphes uniquement relatifs à la Mère de Dieu, naïve expression du culte que l'Évangile avait inspiré pour elle dans les âmes. Ce sont le *Proto-Évangile de saint Jacques*, — l'*Histoire de la Nativité de Marie et de l'Enfance du Sauveur*, — et l'*Evangile de la Nativité de sainte Marie*. Ils sont d'origine très-ancienne. Nous savons par des témoignages positifs que l'*Evangile de saint Jacques* remonte au premier âge de l'ère chrétienne ; saint Justin au second siècle en fait mention[1] ; Clément d'Alexandrie réfute les inventions qui y sont contenues ; Tertullien, Origène et saint Épiphane y font allusion[2]. Les deux autres, l'*Histoire* et l'*Evangile de la Nativité*, sont évidemment de la même famille et sortent de la même inspiration. Outre ces trois Évangiles, nous avons l'*Evangile de l'Enfance* et l'*Histoire de Joseph le charpentier*, qui reflètent, le premier surtout, sur Marie, l'éclat le plus touchant, et qui sont l'un et l'autre de la

[1] *Dial. cum Tryph.*, 78.

[2] SANCT. ÉPIPH. *adv. Hæret.*, lib. III, t. II, *Collyridiani*, n. 5.

même époque[1]. Enfin Epiphane, le moine, nous révèle l'existence de trois autres légendes qui ne nous sont point parvenues : l'une qui embrassait la vie entière de la Sainte Vierge, les deux autres consacrées au récit de ses dernières années et de sa mort.

Tous ces récits sont éclos du sentiment d'admiration, de vénération, de bénédiction dont la Vierge Marie est l'objet dans l'Évangile, pour sa dignité de Mère de Dieu. Sentiment qui éclate dans l'exclamation sortie de la foule : *Bienheureux le sein qui t'a porté et bienheureuses les mamelles que tu as sucées!* et qui, épuré par la réponse que Jésus-Christ fit à cette exclamation, se trouve si hautement consacré par Siméon, par Élisabeth, par l'Ange, ou plutôt par l'Esprit même de Dieu qui les animait. C'est là le germe des Apocryphes.

Les Apocryphes portent principalement sur la partie de la vie de la Sainte Vierge que l'Évangile a laissée dans l'ombre, la partie antérieure à l'Annonciation. C'est comme l'*avant-scène* de l'Évangile, d'où le nom de *Proto-Evangile* donné à l'un d'eux. L'Évangile, avec une simplicité et une économie de récit admirable, entre en scène, pour ainsi parler, sans nous faire connaître la Vierge Marie autrement que comme *Vierge pleine de grâce* et *Mère du Fils du Très-Haut*. Un Ange, député du ciel, la salue telle, en vue du grand mystère qui va s'accomplir, et c'est ainsi seulement qu'elle est montrée. Quelle divine convenance! Tout y est commandé par le suprême objet de l'Évangile : Jésus-Christ; et il n'est question de la Vierge qu'à son sujet. Qu'était-elle avant?

[1] MOELHEER, *La Patrologie des trois premiers siècles*, t. II, p. 565 et 567.

Comment s'était passée sa jeunesse, son enfance? Quelle était son origine? — Qu'importe? détails oiseux relativement à l'Objet capital. — « L'Ange Gabriel fut envoyé « de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à « *une Vierge* qu'un homme de la maison de David, « nommé Joseph, avait épousée; et *cette Vierge s'appe-* « *lait Marie.* » Voilà tout, et l'action commence. Assurément cela n'est pas de l'homme; et les Apocryphes, en s'étendant sur la nativité et l'enfance de Marie, font ressortir, par le contraste, ce caractère inimitable du divin récit.

Ce n'est pas qu'ils ne soient pas autorisés par l'Évangile même à ce culte des antécédents de Marie, car ce culte est justifié par la grandeur de son sujet, par l'admiration et la vénération qui lui sont dues, par l'induction la plus rationnelle d'une prédestination qui enveloppe toute sa vie; tout cela résulte de l'obscurité même où l'Évangile a plongé l'enfance et la nativité de Marie pour ne mettre en lumière que son éminente dignité de Mère de Dieu. Que résulte-t-il, en effet, de ce divin procédé de l'Évangile? Il en résulte que c'est de Jésus-Christ que Marie tire toute sa distinction, toute sa personnalité, toute sa destinée; qu'elle est *Marie de Jésus*, comme l'appelaient excellemment les premiers chrétiens. Mais c'est là précisément sa grandeur. L'isoler dans cette grandeur, c'est donc la glorifier davantage. « Elle est là, « posée en admiration à tous les regards, dit un Père de « la primitive Église, la Vierge Mère du Roi, Seigneur « Dieu des armées, comme un Trône sublime élevé pour « la gloire de Celui qui l'a édifié[1]. » C'est montrer dès

[1] Ecce cœlum, ecce Thronus sublimis et elevatus ad ejus gloriam qui

lors que tout dans l'enfance, dans la naissance, dans la conception, dans l'existence en un mot de la Sainte Vierge, a dû être prédestiné, préordonné, *édifié* en vue de Jésus-Christ. L'Évangile, en ne disant rien des antécédents de la Sainte Vierge pour ne la montrer, tout à coup, que dans sa grandeur de Vierge pleine de grâce, et de Mère de Dieu, réagit ainsi sur ces antécédents de toute cette grandeur à laquelle il les sacrifie ; il en dit plus que les Apocryphes, et autorise tout ce qu'ils en disent. Voilà le sentiment chrétien, évangélique par excellence, et c'est ce sentiment qui a inspiré le *Proto-Evangile de saint Jacques*, l'*Histoire* et l'*Evangile de la Nativité*.

Pénétrons maintenant dans ces récits[1].

III. — On y représente le mariage de Joachim et d'Anne, parents de Marie, comme étant demeuré longtemps stérile. La douleur qu'ils en éprouvent, et surtout celle d'Anne, y est peinte avec des expressions poétiques de la plus touchante vérité. Joachim, affligé d'être le seul des Justes qui ait été privé de postérité, ému plus particulièrement au souvenir d'Abraham, ne veut plus reparaître devant sa femme, il s'enfonce dans le désert avec ses troupeaux et ses pâtres. Il y fixe sa tente et il y jeûne quarante jours et quarante nuits, disant dans son cœur : Ma prière sera ma seule nourriture. Anne,

est fabricatus, Virgo Mater Regi Domino Sabaoth, specialissima illic statuitur. S. METHODIUS.

[1] Nous allons plus particulièrement nous attacher au *Proto-Évangile de saint Jacques*, comme au plus ancien ; nous signalerons en note les variantes de l'*Histoire de la Nativité*. Quant à l'*Évangile de la Nativité*, il n'est qu'une abréviation des deux autres.

laissée par lui en proie à une double douleur, celle de son veuvage et de sa stérilité, écarte les consolations de Judith, sa servante, qui vient lui rappeler que le jour de la grande fête du Seigneur approche et qu'il faut l'honorer par des habits et un air de fête. Elle revêt néanmoins ses habits de noce, mais c'est pour recevoir un affront plus éclatant en étant chassée du temple comme stérile. Cependant, seule, dans son jardin, assise sous un laurier, elle adresse à Dieu une fervente prière pour qu'il la bénisse ainsi qu'il a béni les entrailles de Sara; puis, levant les yeux au ciel, sa vue rencontra sur l'arbre un nid de passereau, et sa douleur éclata en ces touchantes paroles : « Hélas! à quoi suis-je « comparable? Puis-je être comparée aux oiseaux du « ciel? Mais les oiseaux du ciel sont féconds devant « vous, Seigneur. Puis-je me comparer aux animaux « de la terre! Mais les animaux de la terre sont féconds « devant vous, Seigneur. Puis-je me comparer aux fleu- « ves et à la mer? Mais les fleuves et la mer ne sont pas « frappés de stérilité, et, calmes ou émues, leurs eaux « peuplées de poissons chantent vos louanges. Je ne puis « non plus me comparer aux plaines, car les plaines por- « tent leurs fruits en tout temps, et leur fertilité vous « bénit, ô Seigneur! Cependant, Seigneur tout-puis- « sant, qui avez donné de la postérité à toutes créatu- « res, et qui faites qu'elles se réjouissent de leurs petits, « je vous rends grâce, puisque vous avez voulu que « seule je fusse exclue des faveurs de votre bonté; car « vous connaissez, Seigneur, le secret de mon cœur; « j'avais fait vœu, dès le commencement de mon voyage, « que si vous m'aviez donné un fils ou une fille, je « vous l'aurais consacré dans votre saint temple. »

Comme elle disait cela, l'Ange du Seigneur lui apparut disant : « Ne crains point, Anne, car *ton rejeton est dans le conseil de Dieu, et ce qui naîtra de « toi* SERA EN ADMIRATION A TOUS LES SIÈCLES JUSQU'A « LEUR CONSOMMATION[1].... »

Voilà l'idée qu'on avait, dans la primitive Église, de la Vierge Marie; prodige obtenu par la sainteté dans l'épreuve, conçu à l'avance dans le conseil de Dieu, et prédestiné à l'admiration du monde, à jamais.

Cependant l'Ange du Seigneur avertit également Joachim que sa prière ainsi que celle d'Anne est exaucée[2]. Le patriarche, transporté de reconnaissance, appelle ses pasteurs, dispose un triple sacrifice, et se dirige avec ses troupeaux vers sa demeure[3]. Anne, qui était sur sa

[1] *Proto-Évangile de saint Jacques* et *Histoire de la Nativité.*

[2] « Sache, au sujet de ta femme, qu'elle concevra une fille qui sera « dans le temple de Dieu, et l'Esprit-Saint reposera en elle, et sa bé- « nédiction sera sur toutes les femmes saintes ; de sorte que nul ne « pourra dire qu'il y en eût jamais une pareille et qu'il y en aura « dans la suite des siècles une autre semblable ; et son rejeton sera « béni et elle-même sera bénie, et elle sera établie la Mère de la bé- « nédiction éternelle. » (*Histoire de la Nativité.*) Ces paroles sont évidemment la paraphrase de la Salutation angélique, de l'exclamation d'Élisabeth et du *Magnificat*, et elles témoignent toute la portée de l'Évangile pour le culte de Marie dans l'esprit des premiers chrétiens. Ces témoignages évangéliques, qui sont pour nous lettre morte, étaient alors vivants et retentissants.

[3] Parmi les détails que nous supprimons à regret, se trouve celui-ci, dans l'*Histoire de la Nativité :* — Le Patriarche adore l'Envoyé de Dieu et se dit son SERVITEUR. Et l'Ange lui dit : *Ne dis pas, Je suis ton Serviteur, mais : Je suis ton* COMPAGNON ; *car* NOUS SOMMES *les Serviteurs* D'UN SEUL SEIGNEUR. Telle a toujours été la doctrine de l'Église ; ainsi l'avons-nous montré dans l'*Exposition théorique.* Ici elle répond heureusement au reproche d'*idolâtrie*, et fait voir de quelle pure source sort le culte de la Mère de Dieu, même dans les Apocryphes.

porte, l'aperçoit, elle court au-devant de lui et se jette à son cou, disant : « Je connais maintenant que le Sei-« gneur Dieu m'a bénie, car j'étais veuve et je ne le « suis plus ; j'étais stérile et j'ai conçu (prophétiquement, « comme l'explique saint Épiphane). » — Et Joachim reposa le même jour dans sa maison.

Mais (admirable scrupule de continence!), Joachim ne veut pas toucher au bienfait du Seigneur qu'il ne soit justifié. Le lendemain il va au temple, demande à Dieu un signe qui lui donne l'assurance qu'il est béni, et connaissant à ce signe qu'il n'y a pas de péché en lui, il descend justifié de la maison du Seigneur, vient dans sa maison : *et Anne conçut.*

Le neuvième mois, Anne enfanta une fille et lui donna le nom de *Marie*. Lorsque l'enfant eut six mois, sa mère la posa à terre pour voir si elle se tiendrait debout. Et l'enfant fit sept pas en marchant, puis vint se jeter dans les bras de sa mère. Et Anne dit : « Vive le Sei-« gneur mon Dieu! tu ne marcheras pas sur la terre « jusqu'à ce que je t'aie offerte dans le temple du Sei-« gneur. » Et elle la sanctifia dans son lit et tout ce qui était souillé, elle l'éloignait de sa personne à cause d'elle. Et elle appela des filles juives, sans tache, pour soigner l'enfant.

On ne peut méconnaître dans tout ceci la croyance à la conception immaculée de Marie. Purifiés par l'âge et surtout par la sainteté de tout ce qui tient aux sens, les auteurs de Marie ne lui donnent l'existence que pour la consacrer d'une manière particulière au Seigneur, et ne se regardent, n'agissent à son égard que comme les gardiens de cette fleur de pureté jusqu'à ce qu'elle lui soit offerte. « C'est ainsi, dit le savant auteur de la *Symbo-*

« *lique*, Moehler, que la primitive Église s'exprimait au « sujet de la conception sans tache de Marie[1]. »

Quand l'enfant eut accompli sa première année, Joachim donna un grand festin où il convia les Princes des prêtres, et les Scribes, et tout le sénat, et tout le peuple d'Israël. Et il offrit des présents aux Princes des prêtres, qui bénirent l'enfant, disant : « Dieu de nos pères, « bénis cette enfant, et donne-lui un nom QUI SOIT CÉLÉ- « BRÉ DANS TOUTES LES GÉNÉRATIONS. » Et tout le peuple dit *Amen*... Et les parents de Marie la présentèrent aux Prêtres qui la bénirent disant : « Dieu de gloire, abaisse « tes regards sur cette enfant et accorde-lui UNE BÉNÉ- « DICTION QUI NE CONNAISSE PAS DE BORNE... » Et sa mère (cette mère qui avait été naguère chassée du temple comme stérile !) la prit des mains des Prêtres, la mit au sein, et chanta ce cantique devant tout le peuple : « Je chanterai la louange du Seigneur, mon « Dieu, parce qu'il m'a visitée, et qu'il a enlevé de « dessus moi l'opprobre dont me couvraient mes enne- « mis. — Le Seigneur a mis en moi LE FRUIT ABONDANT « DE LA JUSTICE. — Qui annoncera aux fils de Ruben « qu'Anne la stérile allaite ? — Écoutez, écoutez, tribus « d'Israël, voici qu'Anne allaite ! »

Ceci est tout simplement du sublime ; sublime plutôt biblique qu'évangélique, il est vrai, et cela même convient ; sublime humain, si l'on veut, comparé au sublime divin de la *Visitation* et du *Magnificat ;* mais qui n'exprime que plus naïvement le profond sentiment d'admiration et d'exaltation pour la grandeur de Marie que l'Évangile avait imprimé dans les âmes, le culte qui

[1] *La Patrologie des trois premiers siècles*, t. II, p. 568.

s'attachait dès l'origine du Christianisme à cette incomparable personnalité.

Vient ensuite la scène de la *Présentation* définitive de la petite Marie au temple : scène ravissante de délicatesse chrétienne, qui montre (surtout après le cri de la nature que nous venons d'entendre) combien était spirituel et généreux ce sacrifice où devait être consommée dans la grâce la Vierge que Dieu se destinait.

Marie a deux ans ; Joachim pressé par la crainte de Dieu d'accomplir le vœu que lui et Anne avaient fait, veut la conduire au temple. Anne, retenue par la peur que l'enfant, encore trop jeune, ne *redemande son père et sa mère*, et ne se donne pas assez généreusement au Seigneur (admirable scrupule de la part d'une mère !), est d'avis qu'on attende la troisième année. Joachim dit : Attendons. La troisième année de Marie ayant sonné, Joachim dit : « Appelez les vierges sans tache « des Hébreux et qu'elles prennent des lampes, et « qu'elles les allument, et *que l'Enfant ne se retourne « pas en arrière*, et que son esprit ne s'éloigne pas de la « maison de Dieu. » Les vierges agirent comme il le prescrivait, et le prince des Prêtres reçut l'Enfant, l'embrassa et dit : « Marie, le Seigneur a DONNÉ DE LA GRAN- « DEUR A TON NOM DANS TOUTES LES GÉNÉRATIONS, et, à la « fin des jours [1] le Seigneur *manifestera en toi le prix « de la Rédemption d'Israël.* » Et il la plaça sur le troisième degré de l'autel, et le Seigneur répandit sa grâce sur elle, et elle tressaillit de joie, en dansant avec ses pieds, et toute la maison d'Israël la chérit [2]. Et ses

[1] Des jours de la *Loi*; expression biblique.

[2] « Elle monta en courant les quinze degrés, sans regarder en ar-

parents descendirent, admirant et *louant Dieu de ce que l'Enfant ne s'était pas retournée vers eux.*

Admirable détachement ! sublime dévouement ! si admirable et si sublime que la vérité du mystère sort ici de la beauté du récit ; que toute la Catholicité le célèbre dans une fête des plus anciennes, la fête de la *Présentation de la Sainte Vierge;* et que le vénérable fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, M. Olier, voit et montre à ses lévites, dans cette scène incomparable, le plus parfait modèle en même temps que le plus puissant patronage de la Cléricature franchissant les degrés du sanctuaire [1] !

Voilà ce qu'au *deuxième siècle* on admirait et on ressentait touchant la Sainte Vierge, sa naissance, son enfance, et les saintes dispositions dont elle était le fruit prédestiné et immaculé jusque dans ses auteurs. Voilà le sentiment *public* à son égard.

Notre intention n'est pas de faire connaître les Apocryphes si ce n'est pour en tirer la preuve que nous nous sommes proposée. Le reste du *Proto-Évangile de saint*

« rière et sans demander ses parents, ainsi que les enfants font d'or-
« dinaire ; et tous furent remplis de surprise à cette vue, et les prêtres
« du temple étaient saisis d'étonnement. » *Histoire de la Nativité.*

[1] « Les Clercs, dit M. Olier, contempleront la Sainte Vierge se pré-
« sentant au temple, comme Patronne de la Cléricature, comme pleine
« de son esprit, et donnant l'exemple de la séparation du siècle et de
« l'application à Dieu. Possédée de l'Esprit de Dieu tout-puissant,
« tout ardeur, tout amour, elle monte seule les degrés du temple à
« trois ans, nous apprend par là que Dieu est le supplément de nos
« infirmités, et elle vient ratifier solennellement en ce jour ce qu'elle
« avait fait dans le premier moment de sa vie. Elle entre dans un ou-
« bli du monde, une mort d'elle-même, dans un abandon à Dieu, un
« amour et un zèle qui ne se peuvent comprendre. *Elle ne regarde*

Jacques raconte le mariage de Marie avec Joseph, le miracle de la baguette fleurie désignant ce patriarche pour être le gardien de la Vierge ; puis le récit vient se rencontrer avec l'Évangile sur l'Annonciation, la Visitation, le soupçon de Joseph, la Nativité de Notre-Seigneur, et l'adoration des Mages, déparant la céleste simplicité de l'Évangile par des détails oiseux ou même parfois ridicules qui ne se rencontrent pas dans la première partie que nous avons analysée, comme si la témérité de toucher au récit évangélique avait porté malheur à l'écrivain.

IV. — L'*Histoire de la Nativité* s'étend avec plus de complaisance que le Proto-Évangile de saint Jacques sur le séjour et la céleste éducation de Marie dans le temple. Il y a là un tableau très-édifiant et qui montre la pureté d'esprit avec laquelle on concevait la Vierge Marie. L'alliance de la vie active et de la vie contemplative est montrée en elle par cette règle qu'elle s'était imposée de

« *point derrière elle* ; elle ne pense point, en quittant le monde grossier et corrompu, si elle aura besoin de rien au service de Dieu, si « ce grand Dieu lui suffira pour toutes choses ou non. Elle ne pense « point à sa maison, à ses parents ; elle s'abandonne à Dieu dans une « confiance merveilleuse, sans retour quelconque sur elle ni sur rien « de créé ; elle nous apprend ainsi à vivre en l'Esprit de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, entièrement abandonné aux soins de son Père. » (*Vie de M. Olier*, t. II, p. 261.) — M. Olier ne dit rien des parents de la Sainte Vierge, parce qu'il ne s'adressait qu'aux Clercs ; mais que leur conduite est admirable de fidélité, de générosité ! d'autant que l'amour des parents pour leurs enfants est plus fort que celui de ceux-ci pour eux, et qu'on peut dire que c'est eux qui avaient inspiré ou développé dans la petite Marie ce dévouement sans retour avec lequel elle se donna à Dieu, et qui lui avaient appris *à ne pas regarder en arrière*.

s'appliquer à l'oraison depuis le matin jusqu'à la troisième heure, et de se livrer au travail manuel depuis la troisième heure jusqu'à la neuvième ; et dans ces exercices, comme dans tout son être, elle surpassait, elle édifiait et ravissait tout le monde. Cependant ayant atteint quatorze ans, Marie, à la différence de toutes ses compagnes, déclare vouloir persévérer dans la virginité ; ce que le grand prêtre fait connaître au peuple en ces termes : « Depuis que ce temple a été élevé par Salo-
« mon, il a contenu un grand nombre de vierges admi-
« rables, filles de rois, de prophètes, de pontifes ; quand
« elles ont atteint l'âge convenable, elles ont pris des
« maris, et elles ont plu à Dieu en suivant la coutume de
« celles qui les avaient précédées. Or voici : il s'est in-
« troduit, avec Marie, une nouvelle manière de plaire au
« Seigneur, car elle a fait à Dieu la promesse de persé-
« vérer dans la virginité, et il me paraît que, d'après
« nos demandes et les réponses de Dieu, nous connaî-
« trons à qui elle doit être confiée. »

L'*Histoire de la Nativité* reproduit le *Proto-Évangile* dans le reste de la vie de Marie devenue Mère de Jésus. Il y est fait mention de plusieurs prodiges, imaginés, si l'on veut, comme événement ; mais vrais comme signification de l'amour de Jésus enfant pour Marie. Nous n'en rapporterons qu'un seul, qui a inspiré à l'Albane une de ses toiles le plus suaves, et sur lequel il s'est essayé avec amour plusieurs fois. La Sainte Famille, fatiguée par la chaleur et par la marche, dans sa fuite en Egypte, s'arrête sons un palmier, au pied duquel Joseph s'empresse de faire descendre et asseoir Marie. Marie jetant les yeux sur la cime du palmier et la voyant couverte de fruits, dit à Joseph : « Je désirerais, s'il était

« possible, avoir un de ces fruits. » Et Joseph de répondre : « Je m'étonne de votre parole lorsque vous « voyez combien sont élevés les rameaux de ce palmier; « pour moi, je suis préoccupé de notre manque d'eau « et je ne sais où m'en procurer. » Alors l'enfant Jésus qui était dans les bras de la Vierge Marie, sa mère, dit au palmier : « Arbre, incline tes rameaux et nourris ma « mère de tes fruits ! » Aussitôt, le palmier inclina sa cime jusqu'aux pieds de Marie, on put recueillir les fruits qu'il portait, et tous s'en nourrirent. Et le palmier restait incliné, attendant, pour se relever, l'ordre de Celui à la voix duquel il s'était abaissé. Alors Jésus lui dit : « Relève-toi, palmier, et sois le compagnon de mes « arbres qui sont dans le paradis de mon Père. Et que « de tes racines jaillisse une source pour étancher notre « soif. » Et aussitôt le palmier se releva, et des sources d'eau très-limpide et d'une fraîcheur extrême jaillirent de ses racines, et la Sainte Famille se désaltéra. — Le lendemain, comme ils partaient, Jésus se tourna vers le palmier, et dit : « Je te l'ai dit, palmier, j'ordonne qu'une « de tes branches soit transportée par mes Anges et soit « plantée dans le paradis de mon Père. Pour te récom- « penser, je veux qu'on dise à tous ceux qui auront « vaincu dans le combat pour la foi : Vous avez mérité « la palme de la victoire. » Comme il parlait ainsi, voici que l'Ange du Seigneur apparut, se tenant sur le palmier, et il prit une des branches, et il s'envola par le milieu du ciel, tenant cette branche à la main.

N'est-ce pas là une charmante manière de représenter l'amour de Jésus pour Marie sur la terre, comme gage du crédit de Marie auprès de Jésus dans le ciel? Et puis quel touchant symbole de la part de Marie dans la

victoire du chrétien que cette palme élevée à devenir la couronne du vainqueur dans le ciel pour s'être abaissée aux pieds de Marie sur la terre! Quelle idée cela ne nous donne-t-il pas de l'élévation de Marie elle-même et des priviléges de son humilité! Il y a dans toute cette charmante légende comme une gracieuse émanation de l'esprit chrétien qui ravit l'âme.

V. — L'*Evangile de l'enfance de Jésus*, beaucoup plus ancien que l'*Histoire* et que l'*Evangile de la Nativité*, touche aux temps apostoliques. Il paraît indigne d'attention tant il est tissu de contes ridicules. On pourrait le croire composé, dit Moehler, dans le but de décrier les miracles de Jésus-Christ en les exagérant, si l'époque à laquelle ce livre remonte, l'innocence de l'auteur qui perce dans toutes les pages, et l'effet que l'on sait qu'il faisait sur ses lecteurs n'écartaient une semblable idée.

Cependant dans cette légende même, si on peut et doit rejeter la fable, on ne peut dédaigner l'affabulation, la moralité. Elle est trop remarquable comme croyance populaire à la bénédiction de Dieu en Marie se répandant sur les chrétiens qui y ont recours; comme confiance en la puissance de son crédit et de son intercession.

Ainsi la Sainte Famille voyageant, vint dans une ville où se trouvait une malheureuse femme démoniaque dont ont fait le tableau, du reste très-vraisemblable. Marie la vit, dit le récit, et fut touchée de compassion, et aussitôt Satan abandonna cette femme, et il s'enfuit sous la forme d'un jeune homme, en disant : « *Mal-* « *heur à moi à cause de toi, Marie, et à cause de ton*

« *Fils!* » La honte de cette malheureuse revenue à elle-même, et la reconnaissance de ses parents, sont ensuite très-convenablement racontées.

Une autre femme avait deux enfants, malades tous deux; l'un mourut et l'autre était près de trépasser; sa mère le prit dans ses bras et le porta à Marie en versant un torrent de larmes et lui dit : « O ma Maîtresse, viens « à mon secours et aie pitié de moi ! » et elle lui expose son malheur. Marie eut pitié d'elle, lui fit placer son enfant dans le lit où avait dormi Jésus, et l'enfant revint à la vie. Alors la mère dit : « O Marie, je connais que la « vertu de Dieu habite en toi, au point que ton Fils « guérit les enfants aussitôt qu'ils l'ont touché. »

Ce n'est pas au moyen âge, c'est *au second* ou au *premier siècle* qu'on professait une telle confiance dans le miséricordieux secours de Marie. Et qu'on remarque bien tout ce qu'il y a de *correct*, doctrinalement parlant, dans cette croyance : c'est à cause de son Fils, c'est par son Fils et dans son Fils, que Marie est secourable; c'est lui qui guérit : elle *procure* seulement la guérison.

Il n'y a pas un seul de ces miracles qui ne porte ce caractère. Ainsi, une femme ayant un fils près de succomber à un mal inexorable, le mène à Marie et la trouve baignant Jésus. Et cette femme dit : « *O Marie,* « *vois mon fils qui souffre cruellement!* » Marie l'entendant lui dit : « Prends un peu de cette eau avec la-« quelle j'ai baigné mon Fils et répands-la sur le tien. » Ainsi fit la femme, et son fils, après un profond sommeil, se réveilla complétement guéri. Cette mère, pleine de joie, revint trouver Marie qui lui dit : « *Rends grâce à* « *Dieu de ce qu'il a guéri ton fils.* » Ce petit miracle est des plus expressifs, comme confiance dans la bonté

et dans le pouvoir de Marie, à qui il suffit de dire pour toute prière : « *Vois, mon fils souffre,* » et comme attribution du miracle à la vertu de Jésus et à l'action de Dieu qui seul *a guéri* l'enfant, et à qui Marie reporte la reconnaissance de ceux à qui elle a procuré le bienfait. Marie n'est là que comme médiatrice auprès du Médiateur Jésus, de qui elle dit à une autre femme qui lui demandait une guérison : « *Que la miséricorde du Seigneur Jésus soit sur toi !* »

Voilà la dévotion à la Sainte Vierge, dans toute sa pureté doctrinale, établie et pratiquée dès l'aurore du Christianisme. Elle n'est que la suite de celle que nous offre l'Évangile dans la grâce apportée à saint Jean et dans l'hommage si profond d'Élisabeth, puis dans le miracle de Cana si extraordinairement accordé à la demande de Marie; deux miracles *typiques* de sa miséricordieuse médiation, l'un de l'ordre spirituel, l'autre de l'ordre temporel : tous deux écoulements de la grande médiation de la Maternité divine de Marie, qui a guéri la race humaine par l'enfantement du Sauveur.

Il y a dans l'*Evangile de l'enfance* un miracle admirablement symbolique de cette guérison du genre humain par l'Incarnation. Il est raconté qu'une femme noble étant devenue victime de l'Esprit maudit sous la forme d'un serpent qui s'enlaçait autour de son corps, rencontra Marie et le Seigneur Jésus sur son sein. Elle pria la Vierge sainte de lui permettre de porter et d'embrasser le divin Enfant. *Marie y consentit*, et aussitôt que cette femme eut touché l'Enfant, Satan l'abandonna et s'enfuit. — La femme noble, c'est la race humaine que le serpent de l'idolâtrie enlaçait de ses venimeux replis. Dès qu'il lui a été donné de prendre l'Enfant du sein de

Marie et de l'embrasser, elle a été délivrée : mais il a fallu que *Marie y consentît.*

C'est cette même médiation secourable de Marie dont les Apocryphes nous font voir le culte passé dans la croyance et dans les mœurs des premiers Chrétiens. Les Apocryphes sont les témoins irrécusables de cette vérité.

Je dis les *témoins*, non les *fondements*. Qu'on ne dise pas, en effet, que nous faisons reposer la dévotion à la Mère de Dieu sur les Apocryphes. Nous avons prévenu cette difficulté dans ce que nous avons dit précédemment du rôle de ces écrits. Le fondement de la dévotion à Marie, médiatrice des grâces de Jésus, c'est l'Évangile, c'est la Maternité divine de Marie. Les Apocryphes ne sont que les témoins de l'existence de cette dévotion chez les premiers Chrétiens.

Qu'on ne dise pas non plus que comme témoins ils ne sont pas dignes de foi étant discrédités par les fables dont ils abondent. Nous avons encore prévenu cette difficulté. *Doctrinalement* ils sont orthodoxes, purs de toute superstition et exagération : *historiquement* ils témoignent hautement de la croyance au pouvoir de Marie, du recours à sa divine Maternité pour en recevoir les grâces de Jésus. Il n'importe que les faits particuliers qui sont racontés se soient passés ou non. Ils n'ont rien du reste, en ce qui touche notre sujet, que de très-vraisemblable. Ce qui est certain, c'est qu'ils expriment l'idée, la croyance, les mœurs religieuses du temps ; et c'est tout ce qu'il faut[1].

[1] Dans un Évangile apocryphe des Valentiniens, hérétiques du *commencement du second siècle*, qui, écartant les faits et se plaçant

Ainsi, le culte de la Vierge Marie, dans la primitive Église, est attesté par les Évangiles apocryphes.

§ II.

Peintures des Catacombes.

Le culte de la Vierge Marie est, en second lieu, attesté par les peintures des Catacombes.

Tout le monde a entendu parler des découvertes des Catacombes, et de la science des Marchi et des Rossi à les interpréter. Ces savants archéologues ont été comme les *Cuvier* de ces *couches* fossiles du monde chrétien, avec une précision plus incontestable encore que celle que l'illustre géologue a apportée dans l'explication des catacombes de la nature ; tout le protestantisme s'en est ému, beaucoup des siens ont été touchés de ces saintes apparitions des premiers siècles, venant témoigner en faveur de notre foi avec la majesté du martyre subi pour elle, et réduisant au silence de la confusion et du res-

dans une région purement métaphysique, appauvrissaient la notion de Dieu et de Jésus-Christ par un système d'émanation dont Jésus-Christ était le dernier produit, et qui devaient par conséquent ne tenir aucun compte de Marie dont la divine maternité les confondait. On voit cependant qu'ils avaient reçu la plus haute impression touchant cette Vierge sainte, à laquelle ils disent par la bouche de Jésus : « Tu es « heureuse, Marie, au-dessus de toutes les femmes qui sont sur la « terre, car tu seras le pleurôme de tous les pleurômes (la plénitude de « toutes les plénitudes), et la fin de toutes les fins. » *Le Livre de la fidèle Sagesse.*

Voir pour cet écrit, comme pour les autres *Apocryphes* que nous avons cités, le *Dictionnaire des Apocryphes,* publié par l'abbé Migne.

pect ceux qu'ils n'amenaient pas à la confession de la vérité.

Le protestantisme, d'accord avec le sens humain que le Christianisme est venu réformer, ne voit en général dans l'Évangile que le Christ docteur et réformateur ; un *Livre* est son seul symbole ; la *Parole* son seul instrument : un Dieu qui ne parle pas, un Dieu *enfant* ne lui dit rien. Que si ce Dieu, en cet état, est l'objet de l'adoration, on le souffre à peine, et que si cette adoration de l'Enfant comprend, comme cela doit être, la vénération de la Mère dont il est le fruit et sur laquelle sa divinité se reflète, on s'en scandalise, on crie à l'idolâtrie. En un mot, le protestantisme a de l'éloignement pour Jésus Enfant parce qu'il ne peut l'adorer sans vénérer Marie sa Mère.

Or, il a contre lui l'Évangile, qui produit surtout à nos adorations l'*Enfant avec Marie sa Mère*. Il n'a pas moins contre lui les idées et les sentiments des premiers Chrétiens, comme nous venons de le voir par le témoignage des Apocryphes.

Les peintures des Catacombes viennent à leur tour témoigner de cette doctrine, que viendront attester plus lumineusement encore les écrits des Pères apostoliques et de leurs successeurs dans leur lutte contre l'hérésie.

Les peintures des Catacombes ont produit dans tout le protestantisme un désappointement qu'on n'a pas su dissimuler, et qui prouve l'importance de leur découverte pour le culte de la Mère de Dieu.

Nous allons nous borner à deux ou trois exemples, mais qui seront suffisants.

I. — Dans son grand ouvrage sur les monuments de

l'art chrétien primitif, le Père Marchi décrit ainsi la crypte de *Marie et de l'Enfant Jésus* dans les Catacombes de Sainte-Agnès.

« Au-dessus du petit autel de cette crypte, on voit « une figure de la Vierge, à mi-corps ; elle est assise, « ayant sur ses genoux le divin Enfant. Pour ôter toute « équivoque, le peintre a gravé à droite et à gauche le « double monogramme du Christ. La divine Mère étend « les bras pour prier. L'Enfant ne fait pas ce geste pour « marquer la distance infinie qui sépare le Fils de la « Mère. La Mère est une créature, la plus puissante des « créatures, mais seulement par son pouvoir d'inter- « cession et de prière, tandis que le Fils est tout-puis- « sant par lui-même [1]. »

Le Père Marchi ajoute que cette peinture appartient aux dernières années du second siècle.

Dès le second siècle, le culte de la Mère de Dieu unie à son divin Fils et l'intercédant pour les hommes, était donc reçu parmi les Chrétiens, et s'exprimait par des images. Je dis le *Culte*, ces peintures en effet se trouvent dans des chapelles, au-dessus de l'autel même, qui n'était que le tombeau des martyrs, sur lequel on célébrait les Saints Mystères. De sorte qu'on a là tout à la fois le culte de la Vierge, le culte des martyrs, le culte des reliques et celui des images ; en un mot, tout le Catholicisme : la condamnation la plus complète de la Réforme, n'ayant détruit tout cela qu'en s'autorisant de la primitive Église qui revient aujourd'hui la désavouer. — Ces images étaient sans doute secrètes, furtives comme

[1] *Monumenti delle arti Christiane primitive nella Metropoli del Christianesimo*, p. 152, 157.

le culte, éclairées seulement par les torches de la proscription et du martyre ; mais elles n'en sont que plus sacrées ; et leurs traces enfumées, rongées, martyres elles-mêmes de la nuit et du temps, n'en expriment que mieux la vénérable antiquité de notre foi.

Des découvertes modernes sont venues jeter un grand jour sur la multiplicité de ces représentations primitives de la Mère de Dieu, avec cette circonstance remarquable que très-souvent on trouve la Vierge seule sans le divin Enfant.

Dans la peinture des Catacombes de Sainte-Agnès dont nous venons de parler, la Vierge est représentée étendant les bras pour prier : l'Enfant-Dieu et son monogramme la font connaître. Or un grand nombre d'autres peintures représentent une femme dans la même attitude de prière, mais seule ; c'est la même peinture moins l'enfant. L'idée que ce pût être la Vierge Marie n'avait pas arrêté d'abord l'attention, et le nom général d'*Orantes* avait été donné à ces figures. Cependant plusieurs d'entre elles ayant été trouvées portant écrit, les unes le nom de *Maru*, les autres celui de *Maria*, le Père Marchi y vit des représentations de la Vierge Marie. Ce qui le confirma dans cette pensée, c'est que ces peintures étaient trouvées dans des chapelles où elles faisaient le pendant de la figure de Notre-Seigneur, sous l'emblème du bon Pasteur. M. De Rossi ne se rangea pas d'abord à ce sentiment, sans toutefois le contredire. Il le soumit à l'épreuve d'une longue investigation, et c'est après avoir formé sa conviction par tous les éléments de la critique la plus attentive qu'il a fini par le partager. Une découverte des plus explicites semblait d'ailleurs réclamer en faveur de cette conclusion : c'est celle

d'une peinture du troisième siècle, semblable aux précédentes, mais avec cette inscription :

MARIA VIRGO
MINESTER DE
TEMPVLO GEROSALE[1].

Celle-là était bien la Vierge Marie dans son ministère souverain de prière, se préparant dans le temple à devenir elle-même le temple du Saint-Esprit et le tabernacle du Fils de Dieu. Mais les autres *Orantes*, absolument semblables, sauf l'inscription, portant même quelques-unes le nom de *Maria* ou incorrectement *Mara*, ne sont-elles pas autant de figures de Marie, autant de témoignages de son culte chez les premiers Chrétiens? Voilà ce que la science a conclu par la plus légitime induction.

II. — Mais les magnifiques découvertes de M. le chevalier De' Rossi sont venues produire à nos regards, sous le jour de la plus complète évidence, des témoignages *Apostoliques*, mêmes, du culte de la Mère de Dieu.

Grâce à la belle entreprise de M. Perret, si parfaitement exécutée par le crayon de M. Savinien Petit, nous avons pu parcourir ici les catacombes romaines du troisième et de la fin du second siècle. Lorsque ces curieux dessins furent soumis à l'Assemblée constituante pour en obtenir le crédit nécessaire à leur publication, nous nous

[1] *Hagioglypta sive Picturæ et Sculpturæ sacræ antiquiores explicatæ a Joanne l'Heureux*, p. 36, édité par M. le comte de l'Escalopier.

rappelons l'impression que fit à tous l'image de la Vierge et de l'Enfant-Dieu. Un représentant de la montagne fut frappé du caractère *césarien* de la figure de l'Enfant, et il dit tout haut qu'il y voyait la preuve de la très-haute antiquité de cette peinture.

Les récentes découvertes de M. De' Rossi ont distancé encore ces grands témoignages. Le cimetière de Domitilla a livré à sa science ses trésors et ses secrets, et, sur ses pas, nous pénétrons dans *le premier siècle*[1]. M. Charles Lenormant, revenant de parcourir ces catacombes, nous en a fait, dans le *Correspondant*, un rapport où l'autorité de M. De' Rossi est doublée de la sienne, et où il nous fait partager les impressions que son âme catholique a ressenties dans ce berceau sépulcral de notre foi.

« Avant mon dernier voyage de Rome, dit-il, et sur « la seule inspection des dessins de M. Savinien Petit, « j'étais déjà convaincu que la peinture chrétienne re- « monte jusqu'aux époques florissantes de l'art romain; « mais à ce moment c'était encore une hardiesse que de « parler des productions du troisième siècle. Aujour- « d'hui, fort de la conviction parfaitement raisonnée « de M. De' Rossi, et j'oserais dire de nos communes

[1] Voici l'historique du cimetière de *Domitille*, vulgairement connu sous le nom de Catacombes de Saint-Nérée et Saint-Achillée. Sabinus, frère de Vespasien, avait une fille nommée Domitilla, qui fut convertie à la foi chrétienne par deux capitaines de ses gardes, Nérée et Achillée, tous deux chrétiens. Ceux-ci ayant été martyrisés, Domitilla donna à l'Église un de ses champs pour y déposer leurs corps et creuser un lieu souterrain de sépulture et de réunion à l'usage des chrétiens. Elle fit faire à cet effet une chapelle ornée à l'antique, dans un style de décors et de peinture qui porte la date incontestable de ce temps. C'est dans cette chapelle que se trouvent les peintures dont il va être parlé.

« observations, je ne crains pas d'affirmer qu'on peut « refaire toute une histoire de la peinture chrétienne « depuis la fin du *premier siècle* ou le commencement « du second jusqu'au quatrième. Ces vieux titres de « noblesse se déroulent avec une évidence incontes« table. » — « J'avais visité la chambre sépulcrale de « la pyramide de Caïus Cestius la veille du jour où « M. De' Rossi me conduisit au cimetière de Domitilla; « j'avais donc dans la mémoire, et pour ainsi dire dans « les yeux, l'empreinte toute fraîche d'une décoration « peinte à date certaine, le tombeau païen dont je « parle ayant été construit l'an 32 avant Jésus-Christ. « Quand je me trouvai dans la première salle de la « catacombe, où s'offre à la voûte une figure chrétienne « du bon Pasteur, je ne crus pas avoir changé d'époque, « et pour peu, les deux décorations, celle de la veille « et celle du jour, m'auraient fait l'illusion d'avoir été « tracées par la même main. » — « Cependant mon « aimable et savant guide ne voulait pas me laisser sous « le coup de cette première émotion, il tenait à l'aug« menter encore. Après m'avoir fait voir des figures du « Christ et des Apôtres, qu'on croirait, sauf le sujet, « enlevées des murs d'Herculanum, ainsi que des sym« boles évidents des mystères eucharistiques, il me « mena dans une autre chambre où la Vierge, tenant « son divin Fils sur ses genoux, se montre recevant les « présents des Rois Mages. O douce et puissante compa« raison! Raphaël a certainement vu plusieurs peintures « des catacombes, et il en a profité. Son Adam et Ève « du plafond de la salle *della Signatura* au Vatican, se « retrouve presque identiquement au cimetière de Do« mitilla. A son tour, la Vierge de la même catacombe

« a la grâce chaste et la souplesse d'une madone de Ra-
« phaël. La foi du catholique s'exalte en reconnaissant,
« à d'indubitables preuves, le culte de la Mère de Dieu
« établi jusque dans les plus hautes époques de la pri-
« mitive Église. L'artiste et le savant s'émerveillent de
« l'antiquité d'un type dont le moyen âge avait gardé
« l'empreinte, et que la Renaissance ramena à sa pre-
« mière élégance[1]. »

Cette émotion si naturelle à l'âme catholique découvrant les traits de ses auteurs, et les assises de sa foi, paraîtrait, dans tout autre, avoir prévenu le jugement. Chez M. Lenormant, elle témoigne la profondeur de la conviction, et en est la plus haute garantie.

Pour ceux, cependant, qui préféreraient une information tout au moins plus froide, et même adverse par le garant dont elle se recommande, nous citerons ce passage du *second Rapport de M. Desjardins à Son Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en date du* 8 *janvier* 1857, *sur une mission scientifique en Italie.* On y verra en même temps la portée de ces découvertes par l'émotion qu'elles causent dans le monde protestant.

« M. De'Rossi, dit ce jeune et recommandable sa-
« vant, distingue trois cimetières vers la voie Ap-
« pienne, et trois autres vers la voie Ardeatine. Les
« plus curieux, après celui de saint Callixte, sont ceux
« de Domitilla du *premier siècle*, à l'ouest du précé-
« dent, et dans lequel les travaux se poursuivent en ce
« moment, et de Saint-Prétextat au sud-est et en deçà
« de la basilique de Saint-Sébastien. Le centre histo-

[1] *Correspondant* du 25 février 1859.

« rique de la catacombe de Domitilla est reconnu. C'est
« là que doivent se trouver les sépultures de saint Nérée
« et de saint Achillée, et des martyrs *contemporains de*
« *l'Apostolat*. Les peintures déjà découvertes offrent le
« plus grand intérêt. Il est remarquable que dans les
« cimetières retrouvés par M. De' Rossi figure le portrait
« de la Vierge, ce qui semble bien établir que ce culte
« remonte aux premiers temps de l'Église. Les protes-
« tants d'Allemagne se sont émus et alarmés de tant de
« précieux témoignages religieux découverts par un
« savant catholique dont le travail n'est soumis à aucun
« contrôle. Des attaques directes et parties de très-
« haut ont été publiées à Berlin; mais M. Heuzen, le
« premier à Rome, quoique appartenant au culte ré-
« formé, a courageusement élevé la voix pour défendre
« la probité scientifique de M. De' Rossi, dont le carac-
« tère et le dévouement exclusif à la grande cause de la
« vérité sont au-dessus de tout soupçon. L'acte coura-
« geux de M. Heuzen, acte qui honore autant son au-
« teur que celui qui en est l'objet, n'a d'ailleurs surpris
« personne, et ceux qui ont l'honneur de le connaître
« n'attendaient pas moins de lui. Votre Excellence me
« pardonnera de saisir avec empressement cette occasion
« de rendre ici témoignage au caractère d'un homme
« dont l'Europe connaît déjà le savoir éminent et
« auquel, pour ma part, je dois de si importants secours
« dans l'accomplissement de la tâche qui m'a été
« confiée[1]. »

Voilà les savants et honorables garants de l'antiquité *Apostolique* du culte de la Vierge d'après les peintures

[1] *Revue des Sociétés savantes*, février 1858.

des Catacombes. Ce témoignage vient se joindre à celui des Évangiles apocryphes, pour ne permettre aucun doute sur la vérité historique de ce culte public, suite immédiate de l'Évangile d'où il découle.

Un troisième témoignage vient concourir surabondamment à cette démonstration, celui des *Liturgies*.

§ III.

Anciennes Liturgies.

Nous avons déjà fait connaître, par des citations, la place faite à la Vierge Marie dans ces Liturgies. Nous avons abrégé d'autant ce que nous avons à en dire ici.

I. — Ce troisième témoignage, livré à lui-même, demanderait une longue étude pour ressortir dans toute sa force. Mais les deux témoignages précédents (les Évangiles apocryphes et les peintures des Catacombes) viennent en quelque sorte au-devant pour diminuer cette tâche, du moins pour lui prêter fondement.

En effet, dans ces chapelles souterraines des Catacombes, quelles prières, quelles louanges devait-on proférer? quelles mémoires devait-on célébrer? quel culte, en un mot, quelle liturgie devait-on pratiquer? Évidemment, une liturgie qui comprît la louange et l'invocation de Marie, après l'adoration de Jésus-Christ et le culte du Dieu suprême. Les images qu'on y voit encore le disent hautement. Ces images, en effet, sont *liturgiques*. Elles représentent la Vierge Marie dans son ministère de Mère, et en même temps dans une attitude d'intercession, montrant ainsi à la fois le fonde-

ment de son pouvoir et l'usage qu'elle en fait pour nous. Et où sont placées ces images? dans des chapelles, au-dessus de l'autel même où se consommait le sacrifice et d'où s'élevaient les prières. Évidemment c'est là toute une liturgie du culte de Marie; liturgie muette qui suppose nécessairement, et même *a fortiori*, la liturgie parlée et chantée. L'image corporelle, en effet, est un revêtement de la pensée plus sensible encore que la parole. Que si le culte de vénération pour la Vierge Marie se traduisait par des images, combien plus par des prières et par des vœux! Ces images supposent donc un culte liturgique d'honneur et d'invocation à la Mère de Dieu.

D'autre part, les Évangiles apocryphes nous révèlent les idées et les sentiments qui avaient cours dans la société chrétienne touchant la Mère de Dieu; c'étaient ceux de la louange et de l'invocation. Tout le *Proto-Evangile de saint Jacques*, ainsi que l'*Histoire* et l'*Evangile de la Nativité*, montrent quel culte d'admiration et de louange on nourrissait pour Celle qu'on appelait *la Mère de la bénédiction*, de qui on disait qu'*elle serait en admiration à tous les siècles à venir*, et dont on se plaisait à raconter la conception merveilleuse, l'enfance immaculée, la consécration si généreuse au Seigneur, la vie si sainte dans le temple, et le vœu si nouveau de virginité. Et le rapport de ces Évangiles de la Nativité et de la Présentation avec les peintures des Catacombes, n'est-il pas rendu manifeste par ces *Orantes* portant le nom de *Maria*, ou même l'inscription *Maria Virgo minister templi Jerusalem?* — Pareillement l'*Evangile de l'Enfance* nous fait entendre les invocations des premiers Chrétiens à Marie, et nous fait voir, par les miracles

qui y sont racontés, les secours qu'ils en attendaient : « O ma Maîtresse, viens à mon secours, et aie pitié de « moi ! — O Marie, je connais que la vertu de Dieu « habite en toi, au point que ton Fils guérit les enfants « aussitôt qu'ils l'ont touché. » — « O Marie, vois mon « fils qui souffre cruellement, etc., etc. » Tels étaient les sentiments des premiers Chrétiens dans le cours de la vie, et qu'ils devaient porter au pied des autels. Et lorsque, au-dessus de ces autels, nous voyons les représentations de la Vierge Mère, nous y retrouvons ces sentiments dans le culte régulier de leur objet.

Les peintures des Catacombes et les Évangiles apocryphes se rendent ainsi un mutuel témoignage. Les Apocryphes sont le commentaire des peintures, et les peintures sont la consécration des croyances contenues dans les Apocryphes. Dans ceux-ci nous avons le sentiment public, dans celles-là la formule plastique de leur objet.

Mais entre ce sentiment et cet objet devait se trouver un langage consacré, qui précisât et épurât ces sentiments en les mettant en rapport avec leur objet, et ce langage c'est *la Liturgie*. Les Apocryphes et les peintures, en se rendant réciproquement témoignage, rendent donc un témoignage commun à une Liturgie contemporaine, c'est-à-dire Apostolique. Ils l'impliquent virtuellement.

Que cette Liturgie Apostolique vienne maintenant à être découverte, et qu'elle nous offre une consonnance parfaite avec les peintures et les Apocryphes, nous n'en serons pas étonnés, pas plus qu'on ne l'est de la découverte d'un fait dont l'existence était déjà démontrée par le raisonnement, et cette démonstration rationnelle, qui

aurait pu suppléer cette découverte, lui prête à plus forte raison son appui contre les objections intéressées de ceux dont elle blesse les préjugés.

C'est ainsi que les Évangiles apocryphes et les peintures des Catacombes viendraient au besoin prêter appui aux Liturgies Apostoliques en faveur du culte de la Mère de Dieu.

II. — Mais ces Liturgies se soutiennent très-bien elles-mêmes. Ce sont les Liturgies connues sous les noms de saint Marc, de saint Jacques ou d'un autre Apôtre, et qui ont toujours été réputées d'origine Apostolique.

La grande objection qu'on élève contre cette antique origine, c'est qu'elles n'ont été fixées par écrit que vers le cinquième siècle. Le fait est vrai, mais la conséquence est fausse. *Les mêmes témoignages*, en effet, qui prouvent que la Liturgie n'a pas été mise par écrit dans les premiers siècles, prouvent aussi qu'elle a été soigneusement conservée par tradition dans chaque Église. C'était un mystère que l'on voulait cacher aux païens et qui se transmettait par l'usage journalier et commun des fidèles unis aux pasteurs : le plus sûr et le plus infaillible de tous les moyens de conservation, parce qu'il est multiple et un. Il ne faut pas raisonner sur l'authenticité de ces Liturgies comme sur un ouvrage particulier d'un Père ou d'un Apôtre. Apprises par cœur et récitées journellement par les Chrétiens, c'est le monument de la croyance et de la pratique d'une Église entière, ayant l'autorité, non-seulement d'un saint personnage, quel qu'il soit, mais la sanction publique d'une société nombreuse de pasteurs et de fidèles qui s'en est servie con-

stamment. C'est tout un peuple qui, par la forme de son culte et par les expressions de sa piété, rend témoignage de sa croyance sous le feu des persécutions. Qu'importe dès lors la date de leur rédaction par écrit, si précédemment et en remontant jusqu'aux Apôtres on les voit journellement mises en usage par des Églises entières? Les noms de ces Apôtres leur ont été donnés légitimement et témoignent de leur origine Apostolique. Il a été naturel de nommer *Liturgie de saint Pierre* celle dont on se servait dans l'Église d'Antioche; *Liturgie de saint Marc*, celle qui était suivie dans l'Église d'Alexandrie; *Liturgie de saint Jacques*, celle de Jérusalem, et ainsi des autres. On ne prétendait pas pour cela que ces divers personnages les eussent réellement écrites, mais qu'elles venaient d'eux, par tradition, dans les Églises qu'ils avaient fondées.

Ce qui est certain, c'est que la vérité de cette origine et la fidélité de cette tradition se trouvèrent attestées à l'époque de leur rédaction de deux façons : matériellement et moralement. Matériellement, par la conformité qui se trouva pour le fond entre ces Liturgies des différentes Églises du monde; moralement, par la notoriété incontestée alors de leur origine Apostolique. Et quel témoignage plus décisif de cette notoriété que ces paroles du pape saint Célestin, écrivant, en l'an 428, aux Églises des Gaules : « Faisons attention au sens des prières sa-
« cerdotales qui, *reçues par tradition des Apôtres dans*
« *tout le monde*, sont d'un usage *uniforme* dans *toute*
« l'Église catholique, et par la manière dont nous de-
« vons prier, apprenez ce que nous devons croire[1]. »

[1] Recueil de D. Coustant, *Epist.*, 95, 217, etc.

Maintenant, dans ces Liturgies, dont l'Apostolicité est ainsi établie, nous trouvons des *commémorations* de la Sainte Vierge d'une admirable conformité avec les peintures liturgiques des Catacombes, et avec les sentiments de vénération et de confiance envers Marie qui respirent dans les Apocryphes : « De nouveau et encore de nou- « veau, y est-il dit, faisons mémoire de la vraiment « bienheureuse et préconisée par toutes les générations « de la terre, sainte, bénie, toujours Vierge Marie « Mère de Dieu. » — « Souvenez-vous d'Elle, Sei- « gneur Dieu, et par ses prières pures et saintes, par- « donnez-nous, ayez pitié de nous, exaucez-nous. » « — « Bénie soit Marie et béni soit le Fruit qui d'elle « est sorti. » — « Par les prières de la Mère de la « Vie, Mère de Dieu, Marie, et celles de tous les « Saints, etc. [1]. »

III. — Mais une objection subsidiaire se produit ici et mérite que nous l'examinions.

Il est vrai, dit-on, nous lisons ces témoignages du culte de la Mère de Dieu dans les Liturgies dont vous parlez. Ces Liturgies, il est vrai encore, peuvent, doivent même être considérées comme primitives, apostoliques. Mais n'a-t-on pas pu, n'a-t-on pas dû très-légitimement, et sans altération, y interpoler, de temps en temps, quelques termes destinés à professer nettement la foi de l'Église contre les hérétiques ? L'hérésie Nestorienne, vaincue au concile d'Éphèse, n'a-t-elle pas dû notam-

[1] Voir pour ces citations et les autres notre *Exposition liturgique* ci-dessus, t. I, p. 661.

ment donner lieu à ces professions de foi liturgiques de dates postérieures touchant le dogme de la Maternité divine de Marie, et n'est-ce pas de cette source que sont venues se joindre et se mêler au fleuve apostolique ces glorifications de la *Mère de Dieu?*

Nous avouons la vérité du fait qui sert de base à cette observation ; mais nous nions sa portée contre le témoignage liturgique du culte primitif de la Sainte Vierge. Le titre de *Mère de Dieu* donné à Marie ne date pas du concile d'Éphèse : on le trouve avec la plus grande effusion de louange, nous le verrons, dans les écrits des Pères antérieurs au cinquième siècle, de saint Jean Chrysostome, de saint Épiphane, de saint Éphrem, de saint Athanase et d'autres. On sait aussi que Julien l'Apostat faisait un grief aux Chrétiens d'appeler sans cesse ainsi la Mère de Jésus: *Vos Mariam Deiparam vocare non cessatis;* et enfin le soulèvement de tout le peuple quand un disciple de Nestorius contesta pour la première fois la légitimité de ce titre, prouve que la dévotion publique en était en possession. La présence de cette glorieuse appellation dans les Liturgies Apostoliques, peut donc très-bien soutenir son antiquité par rapport au concile d'Éphèse. Néanmoins, je conviens que, pour protester contre l'hérésie Nestorienne, il est probable qu'à l'époque de ce concile on a formulé plus nettement et plus fréquemment dans les Liturgies le dogme de la divine Maternité. Mais c'est là tout. En conclure que tout ce qui est mémoire, éloge, invocation de la Vierge Marie, dans ces Liturgies, date également de là est tellement abusif, tellement contraire au contexte général des Liturgies, aux autres témoignages du culte primitif de Marie que nous avons fait ressortir, et à ceux

plus importants encore que nous réservons pour le prochain chapitre, que cela ne peut se soutenir.

Du reste, nous avons un argument qui tranche la difficulté. C'est celui qui est tiré de la Liturgie des Nestoriens eux-mêmes, contre lesquels on aurait introduit dit-on, la louange et l'invocation de Marie dans les Liturgies Apostoliques. Il est certain que les Nestoriens n'ont pas pu inscrire leur propre condamnation dans leur liturgie, et qu'ainsi le titre de *Mère de Dieu* n'y est pas donné à Marie ou qu'il en a été retiré ; et cela prouve qu'ils sont bien séparés de l'Église sur ce point. Que si, néanmoins, sauf cette appellation, ils ont conservé tout ce qui constitue le culte de Marie dans la Liturgie Apostolique, la difficulté tirée de l'interpolation de ce culte après le concile d'Éphèse tombe devant ce fait. Or dans leur Liturgie, qu'ils appellent *des Bienheureux Apôtres*, les Nestoriens ont *continué* à honorer Marie d'un culte d'invocation des plus fervents : « Mère de Notre-Sei-
« gneur, y dit le prêtre, priez pour moi le Fils unique
« qui est né de vous, pour qu'il me remette mes man-
« quements et mes péchés, et qu'il reçoive de mes mains
« débiles et pécheresses ce sacrifice que ma faiblesse
« offre sur cet autel par votre intercession pour moi,
« Mère Sainte[1] ! » Et dans leurs livres de prières, ils ont des hymnes nombreux à la Mère du Christ. Tant il est vrai, en principe, que « tout ce que l'on a dit de
« plus outré, comme parle Bayle, touchant Marie, coule
« naturellement, même de la seule qualité de Mère de
« Jésus-Christ, comme le voulait Nestorius ! » Tant il

[1] RENAUDOT, *Commentarium ad Liturgiam Copticam*, p. 235, t. Ier de sa collection des Liturgies Orientales.

est vrai, en fait, que ce culte de Marie, antérieur au concile d'Éphèse et maintenu chez les Nestoriens malgré la profonde scission qui les a retranchés de l'Église, trouve, dans cette scission même, à l'épreuve de laquelle il a résisté, le plus fort témoignage de l'antiquité Apostolique à laquelle hérétiques et orthodoxes le font remonter!

Ainsi le témoignage Liturgique se soutient tout seul. Il reçoit néanmoins, du double témoignage des peintures des Catacombes et des Évangiles apocryphes, un appui qu'il leur rend, pour composer un triple et indestructible témoignage historique de l'Antiquité primitive et Apostolique du culte de la Mère de Dieu.

Mais nous avons à dérouler un titre plus victorieux encore, celui des écrits et des combats de l'Église des trois premiers siècles, et de la glorieuse part que la Vierge Marie a prise au laborieux enfantement de notre foi.

CHAPITRE IV

TRIOMPHES DE MARIE SUR LES HÉRÉSIES ; — GLORIEUX TÉMOIGNAGES QUE LUI ONT RENDUS LES TROIS PREMIERS SIÈCLES CHRÉTIENS.

Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo!

Cet antique verset de nos Liturgies, retranché par le Jansénisme du Bréviaire Parisien, a paru peut-être excessif à quelques-uns de nos lecteurs. En quoi, se sont-ils dit, la Vierge Marie a-t-elle détruit les hérésies, et *toutes* les hérésies, et par tout *l'univers*, et *seule?* N'est-ce pas là une de ces pieuses imaginations qui ne résistent pas au contact d'une sérieuse dogmatique et surtout de l'expérience et de l'histoire?

Une sérieuse dogmatique et une connaissance approfondie de l'histoire donnent précisément raison à ce trait de louange; et c'est le cas d'appliquer le mot de Bacon que peu de science éloigne de la Religion et que plus de science y ramène.

Ce verset catholique répond, comme accomplissement, au verset biblique qui prédit la lutte entre le serpent et la femme, et le triomphe de celle-ci sur cet antique fauteur de toutes les hérésies. Il n'est pas plus faux que *la Femme,* bénie entre toutes, a combattu et écrasé la semence de Satan, qu'il n'était faux qu'elle devait le faire. Ceux qui tiennent pour vraie cette prophétie fondamentale de notre Religion n'ont pas le droit de s'éton-

ner de son accomplissement, et ils devraient l'accepter de confiance. Que si néanmoins ils veulent le mettre en question, qu'ils se joignent du moins à nous pour le voir sortir justifié d'une étude consciencieuse.

Durand de Mende, dans son *Manuel des divins Offices*, touchant passagèrement cette question, la pose et la résout ainsi :

« Comme il y a encore une infinité d'hérésies qui pul-
« lulent, on a coutume de demander comment peut être
« vrai ce qui est dit dans le neuvième répons de l'Office
« de la Purification de Marie, que la Bienheureuse Vierge
« a exterminé toutes les hérésies? A cela nous répon-
« dons qu'elle l'a fait autant qu'il était en elle, parce que
« *c'est elle qui a rendu visible Celui qui était invi-*
« *sible*. Car d'abord on ne pouvait le trouver; les uns
« le cherchaient parmi les délices de la chair, les autres
« au sein des richesses, d'autres dans des livres de phi-
« losophie, et il ne s'y trouvait pas... Maintenant per-
« sonne ne peut s'égarer dans sa voie à moins qu'il ne le
« veuille; d'où il est dit manifestement dans Isaïe :
« *Voici qui sera la voie droite*[1]. »

Cette explication est dogmatiquement vraie et historiquement certaine.

Marie a rendu visible Celui qui était invisible et qui est *la Voie et la Vérité*. Grâce à elle, impossible donc, à moins qu'on ne le veuille, de s'égarer de droite et de gauche hors de la voie et de la vérité; que si on le veut, que si on sort et s'écarte des *termes* de la vérité par l'hérésie, impossible de le faire sans être aussitôt dénoncé par cette rectitude même de la voie d'où on sort

[1] Livre VII, chap. VII, *de la Purification de Sainte Marie.*

et que Marie a rendue visible. De sorte que, en rendant la vérité visible, Marie a rendu visible l'erreur, l'a exterminée par cela même.

Et ce que Marie a fait une fois en enfantant l'Invisible, elle le maintient, elle le réalise dans toutes ses applications. Toute la vérité religieuse consiste dans le rapport de l'infini et du fini, du divin et de l'humain par Jésus-Christ, qui est lui-même infini et fini, Dieu et homme tout ensemble, et qui s'agrége, comme membre d'un corps dont il est le Chef, quiconque veut entrer dans le temple universel de la vérité. Toute erreur, toute hérésie a donc consisté, de près ou de loin, à fausser la vérité religieuse, c'est-à-dire le rapport du fini et de l'infini, c'est-à-dire la notion de Jésus-Christ type et fondement de ce rapport. Or Jésus-Christ n'étant ce qu'il est, Fils de Dieu né homme de Marie, que par Marie, Marie est la démonstration la plus rigoureusement exacte de Jésus-Christ, soit qu'on nie son humanité, soit qu'on nie sa divinité, soit qu'on nie la personnalité qui supporte en lui ces deux natures. Elle est comme le *gond* sur lequel roule cette Porte des cieux, comme le *seuil* d'où se déroule cette Voie qui conduit à la vie, comme le *phare* d'où cette Vérité rendue visible rend visible tout écueil.

Dogmatiquement, il est donc vrai de dire que Marie extermine toutes les hérésies.

Historiquement, ai-je dit, cela est certain, et c'est ici que nous entrons dans l'objet propre de la présente étude : c'est ici pareillement que nous nous trouvons dans la plénitude de notre sujet : *la Vierge Marie vivant dans l'Église.*

Je mets en thèse historique que l'Église est redevable

à Marie de tous les triomphes remportés sur les hérésies, et que les honneurs dont elle a toujours entouré cette Vierge Sainte, non-seulement sont le juste prix de ces triomphes, mais en ont été, et en seront toujours les instruments. De sorte que glorifier Marie a toujours été dans l'Église professer la foi et confondre l'erreur.

C'est ce qu'il faut montrer d'abord pour les trois premiers siècles de l'Église, où les adversaires du culte de la Vierge retranchent leur opposition, se fondant sur le prétendu silence de cet âge d'or du Christianisme à l'égard de Marie. — Nous n'invoquerons que des témoignages d'une authenticité incontestée; nous nous priverons de tous ceux qui, à tort ou à raison, ont été mis en question, et, appuyant ainsi cette exposition sur des éléments irréfragables, nous la réduirons à une simple appréciation de bonne foi.

Voici la liste de nos témoins; ils sont respectables :

Saint Jean l'Évangéliste.
Saint Ignace, Martyr.
Saint Justin.
Saint Irénée.
Tertullien.
Clément d'Alexandrie.
Origène.
Saint Archélaüs.
Saint Grégoire de Néocésarée.
Sainte Justine et saint Cyprien d'Antioche.
Saint Cyprien de Carthage.

Nous verrons dans le chapitre suivant la continuation de cette chaîne d'or dans le quatrième siècle.

I. — Le premier témoignage qui se présente, et qui s'enchaîne étroitement à l'Évangile, puisqu'il est de la même main, c'est l'Apocalypse de saint Jean.

Il est dit dans ce livre des révélations :

« Et un grand signe parut dans le ciel : Une Femme « revêtue du soleil, et la lune était sous ses pieds, et sur « sa tête une couronne de douze étoiles. — Elle était « grosse et en travail, et criait, tourmentée par les dou- « leurs de l'enfantement. Et l'on vit un autre signe dans « le ciel : Un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix « cornes; et sur ces sept têtes sept diadèmes... Et le « dragon se tint devant la Femme qui allait enfanter, « pour dévorer son Fils après qu'elle aurait enfanté. Et « elle enfanta un Enfant mâle qui devait régir toutes les « nations avec une verge de fer; et son Fils fut élevé « vers Dieu et vers son trône... Et il se fit un grand « combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient « contre le dragon... Et ce grand dragon, l'antique ser- « pent, qui est appelé diable et Satan, fut précipité et « ses anges avec lui... Et après que le dragon eut vu qu'il « avait été précipité, il poursuivit la Femme qui avait « enfanté l'Enfant mâle... Et le dragon s'irrita contre « la Femme, et il s'en alla faire la guerre à ses autres en- « fants (ou, plus littéralement, dit M. de Lamennais, au « reste de sa semence[1]). »

Si c'est de la Vierge Marie qu'il est parlé dans cette vision, il faut convenir que rien ne manque à ce témoignage de son culte et de sa gloire. Son antiquité est Apostolique au plus haut degré, puisqu'il est d'un Apôtre même. Son caractère est plus qu'apostolique en quelque

[1] Apocalypse, ch. XII.

sorte, puisque cet Apôtre est l'Évangéliste saint Jean, le bien-aimé du Fils de Dieu, substitué à Jésus pour être fils de Marie, et qui, dépositaire de cette Mère survivante, secret confident des mystères du Verbe opérés en elle, commensal de sa vie terrestre, avait évidemment grâce d'état pour la connaître et parler d'elle, sans aucune illusion. Et dans quel éclat nous la montre-t-il, d'autant plus vif par le contraste de l'obscurité où il l'avait connue sur la terre? C'est *un grand signe* (ainsi l'avait désignée Isaïe), non plus sur la terre, mais *dans le ciel*. Le *soleil* la revêt, la *lune* est sous ses pieds, les *étoiles* ceignent sa tête. A peine trouve-t-il dans le monde assez de rayons pour nous en tracer quelque image, dit Bossuet; et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Quel témoignage! — Voilà, après l'Évangile, où remonte le culte de la Vierge Marie.

Mais est-ce bien de la Vierge Marie qu'il est question dans ce passage? Nous le croyons avec Bossuet, tous les Pères, et l'Église. On le conteste cependant, on dit que c'est de l'Église que saint Jean a voulu parler.

Oui, c'est de l'Église; inutile de discuter ce point : nous en convenons; mais c'est aussi de Marie, de Marie type et figure de l'Eglise. Nous allons le montrer.

Que ce soit de Marie, c'est ce qui paraît au premier abord. Son enfant, son fils la fait suffisamment connaître. Cet Enfant *qui devait régir toutes les nations avec une verge de fer*, est le Messie ainsi désigné par les Prophètes; et ce *Fils qui a été élevé vers Dieu et vers son trône*, est Jésus monté au ciel par son Ascension. — Marie n'est pas moins reconnaissable à ce *Dragon*, *l'antique Serpent* qui veut dévorer l'Enfant, et *qui fait la guerre*

à la Femme et à ses autres enfants, ou au *reste de sa semence*. C'est textuellement la première prophétie de la Genèse : *Et le Seigneur Dieu dit au serpent : Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta semence et sa semence.*

S'agit-il de l'Église dans cette prophétie de la Genèse? Non. Il s'agit de la Femme d'où devait naître le Libérateur, de Marie. Donc il s'agit de Marie dans le passage de l'Apocalypse qui y fait visiblement allusion. — Quant à ces douleurs de l'enfantement qui paraissent ne pas convenir à Marie, parce que physiquement elle a enfanté sans douleur, elles lui conviennent moralement et mystiquement, c'est-à-dire dans le sens de l'Apocalypse, parce qu'elle a enfanté le Fils de Dieu à une vie de douleur et d'immolation dont le glaive l'a transpercée elle-même, selon la parole de Siméon. — Il s'agit donc bien là de Marie.

Au reste, voici la parole de saint Augustin sur ce sujet, non comme opinion personnelle, ce qui serait déjà beaucoup, mais à titre d'information, à titre de témoignage de l'enseignement transmis et reçu de son temps dans l'Église. Parlant à son peuple il lui dit :

« *Vous avez reçu* comme article de Symbole la « croyance en la protection de Celle qui enfante, contre « les venins du Serpent. Dans l'Apocalypse de l'Apôtre « Jean, il est écrit que le Dragon se dressait en face de « la femme qui allait enfanter, pour dévorer son Fils « aussitôt qu'il serait né. *Personne de vous n'ignore* « que ce Dragon c'est le Diable ; et que CETTE FEMME « SIGNIFIE LA VIERGE MARIE qui, immaculée, a enfanté « notre Chef immaculé ; et qui a aussi fait voir en soi la « figure de l'Église, en cela que de même qu'enfantant

« un Fils elle est restée vierge, de même l'Église enfante « les membres de ce Chef, sans perdre sa virginité [1]. »

Voilà dans quel sens il est parlé de l'Église et de Marie dans ce passage de l'Apocalypse : de Marie directement, de l'Église figurativement.

Le vénérable M. Olier a écrit là-dessus une belle page : « Jésus-Christ, qui a promis de vivre dans les « saintes âmes, dit-il, n'a communiqué sa vie à per« sonne avec autant de plénitude qu'à sa très-sainte « Mère. La communication qu'il en a faite au corps de « l'Église est elle-même bien inférieure à celle-là. « Marie est comme un sacrement sous lequel il distribue « ses biens et ses grâces ; et c'est à cette source si fé« conde que les Clercs doivent aller puiser la vie de « Jésus-Christ. Saint Jean a vu tout cela : il représente « la Très-Sainte Vierge comme une femme revêtue du « soleil, portant sur sa tête une couronne de douze « étoiles, figure des Apôtres, et ayant la lune sous ses « pieds ; nous apprenant par là que, toute remplie et « pénétrée de Jésus-Christ, figuré par le soleil, elle « remplit à son tour tous les Apôtres et l'Église, et leur

[1] Accepistis et Symbolum, protectionem Parturientis contra venena Serpentis. In Apocalysi Joannis Apostoli scriptum est hoc, quod staret draco in conspectu mulieris quæ paritura erat, ut cum peperisset, natum ejus comederet. Draconem Diabolum esse, nullus vestrûm ignorat. Mulierem illam Virginem Mariam significasse, quæ caput nostrum integra integrum peperit, quæ etiam ipsa figuram in se sanctæ Ecclesiæ demonstravit : ut quomodo filium pariens virgo permansit, ita et hæc omni tempore membra ejus pariat, virginitatem non amittat. — *De Symbolo ad catechumenos*, II, cap. I. — « Saint Augustin, dit Bos« suet, nous assure que la femme de l'Apocalypse est la Sainte Vierge ; « et il serait aisé de le faire voir par plusieurs raisons convaincantes. » (*Sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge.*)

« donne tout ce qu'ils ont de lumière et de splendeur. « Elle paraît encore avec le Dragon sous ses pieds ; et « c'est pour marquer que tous les Apôtres, les disciples, « les prêtres et les autres ministres de la hiérarchie « de l'Église, jusqu'aux exorcistes, tiennent et reçoi- « vent de Jésus-Christ, en Elle, la puissance de fouler « aux pieds et d'écraser la tête du Serpent (*accepistis* « *et Symbolum*, *protectionem Parturientis contra ve-* « *nena Serpentis*) ; conséquemment à ce dessein, Dieu « a voulu que, quoique sa sainte Mère ne fût point pré- « sente à la Cène, ne devant pas être faite visiblement « prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, elle fût cepen- « dant dans le Cénacle, pour y recevoir l'esprit et la « grâce apostolique ; apprenant par là à l'Église que ja- « mais elle ne serait renouvelée qu'en la société de « Marie et qu'en participant à son esprit [1]. »

Ainsi, loin de nier qu'il s'agisse de l'Église dans l'Apocalypse, je m'en prévaux pour montrer, par ce grand témoignage Apostolique, l'antiquité de la doctrine de Marie figure et sacrement de l'Église, de *Marie vivant dans l'Église*, enfantant non-seulement le Chef mais les membres, non-seulement le Christ mais les chrétiens, *ses autres enfants*, comme le dit excellemment l'Apôtre. Nous retrouverons cette doctrine dans les Pères, notamment dans Clément d'Alexandrie et dans saint Augustin ; mais qu'il est donc beau et concluant contre ceux qui contestent notre filiation de Marie et le

[1] Manuscrits de M. Olier cités dans sa vie, p. 253, t. II. — Pour rendre sensible cette doctrine, M. Olier fit exécuter par Le Brun une magnifique composition, représentant la Vierge dans le Cénacle recevant, au-dessus des Apôtres, la plénitude de l'Esprit-Saint, qui se dirige ensuite sur eux et sur le reste de l'Assemblée.

culte qu'à ce titre nous lui devons, de voir cette qualité d'*enfant de Marie* attestée par saint Jean, qui le premier, et au nom de tous, en a été revêtu par Jésus-Christ au pied de la croix! Doctrine admirable et qui enveloppe tout le Christianisme dans la forme de son exposition. Car quelle manière plus expressive et plus formelle de dire que nous sommes les enfants de Dieu, que de dire que nous sommes les frères de son Fils, *Premier-né* de Marie? Et quelle manière plus expressive et plus formelle de dire que nous sommes les frères de ce divin Fils, que de nous nommer *les* AUTRES *enfants* de Marie, et *le* RESTE *de sa semence?*... Enfin quelle manière plus sublime de désigner cette nouvelle Ève, cette Mère des chrétiens à notre culte et à notre recours, que de nous la montrer dans cet éclat de gloire qui réunit et concentre toute la lumière des astres, et dans cette inimitié qui soulève toutes les fureurs de Satan!

Ces fureurs qu'elle soulève et qu'elle déjoue par sa Maternité divine étaient les fureurs des premières hérésies, notamment l'hérésie des *Docètes* qui niaient la vraie humanité du Fils de Dieu, son réel enfantement de Marie; contre-partie de l'hérésie des *Ébionites*, qui niaient sa divinité, sa génération éternelle du Père. Contre ceux-ci saint Jean avait déjà écrit son *In principio erat Verbum;* contre ceux-là son *Caro factum est;* et, dans son Épître, son *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ*, attestant par l'expérience de l'ouïe, de la vue et du tact que c'était une humanité *palpable* et une chair réelle que le Fils de Dieu avait prises dans le sein de Marie.

Cette hérésie, qui niait l'humanité du Christ, l'Incar-

nation du Verbe, se prolongeant sous les mille formes du Docétisme, du Gnosticisme, du Marcionisme et du Manichéisme, harcela l'Église durant quatre cents ans, et saint Augustin la traitait encore comme une hérésie contemporaine. C'est cette hérésie, disent les plus savants interprètes, que saint Jean avait particulièrement en vue dans ce Dragon à plusieurs têtes, voulant dévorer par sa négation l'*Enfant mâle* que la Femme avait enfanté dans des douleurs et dans des cris qui attestaient la *réalité* de cette Maternité si douloureuse.

Nous voyons donc là, dès le début, ce que nous ne cesserons de voir dans le parcours des quatre premiers siècles chrétiens, deux actes, deux spectacles connexes : la Vierge exterminant l'hérésie et glorifiée par la foi, manifestant Jésus-Christ et manifestée par Jésus-Christ, manifestant son humanité et manifestée par sa divinité, le revêtant de chair et revêtue par lui de lumière, *et vestis illum et vestiris ab illo.*

II. — Le second témoignage historique de ce caractère et de cette action de Marie dans l'Église vient s'enchaîner étroitement à celui de saint Jean, puisqu'il est de son disciple, saint Ignace, martyr.

Ce Père apostolique, qui a beaucoup plus agi qu'écrit, et dont les épîtres vénérées respirent une odeur de martyre, nous a laissé des gages extrêmement précieux de la même doctrine. C'est surtout à combattre l'hérésie des Docètes qu'il s'applique, c'est à maintenir contre eux la réalité de l'être humain en Jésus-Christ, la réalité de sa naissance et de sa mort, de l'Incarnation et de la Rédemption. Il répète donc avec solennité que Jésus-Christ Notre-Seigneur et Dieu, est *chair et esprit, de*

Marie et de Dieu[1]*;* qu'il *a été porté dans les entrailles de Marie* selon la dispensation de Dieu[2]; qu'il est de la race de David, qu'il est *sorti de Marie*, qu'il est *vraiment né*, qu'il a mangé et bu, qu'il a *vraiment* souffert, et a été immolé sous Ponce-Pilate[3]; qu'il *est né vraiment de la Vierge*, qu'il a été vraiment sous Ponce-Pilate et Hérode le tétrarque cloué pour nous dans sa chair, etc.[4]; qu'en un mot l'*Invisible s'est rendu visible*, et l'Impassible passible par amour pour nous[5]. Voilà ce qu'on trouve à chaque page des Épîtres que nous a laissées ce grand Martyr, dont le sang s'est confondu avec celui des Apôtres.

Chose admirable! jusque dans les termes, cette antique doctrine est celle que nous chantons tous les jours au pied des autels de Jésus et de Marie :

Ave *Verum* corpus natum
De Maria Virgine,
Vere passum, immolatum
In cruce pro homine.

Ce mot *verum* se trouve répété des deux parts

[1] Carnalis et spiritualis, et *ex Maria et ex Deo*. — *Ad Ephesios*, cap. VII.

[2] *In utero gestatus est à Maria juxta dispensationem Dei*. — *Id.*, *ibid.*, cap. XVIII.

[3] Qui ex genere Davidis, qui *ex Maria*, qui *vere natus est*, edidit et bibit, *vere* passus est sub Pontio Pilato, *vere* crucifixus et mortuus est. — *Ad Trallianos*, cap. IX.

[4] Natum *vere ex Virgine*, *vere* sub Pontio Pilato et Herode tetrarcha clavis confixum pro nobis in carne. — *Ad Smyrnæos*, cap. I.

[5] Invisibilem propter nos visibilem, impatibilem propter nos patibilem. — *Ad Polycarpum*, cap. III.

avec la même intention, l'intention d'appuyer la notion et l'œuvre de Jésus-Christ sur la Maternité divine de Marie.

Je dis l'œuvre de Jésus-Christ; car Jésus-Christ n'a souffert et n'est mort vraiment, que si vraiment il est né de Marie. En niant la réalité de l'Incarnation du Fils de Dieu en Marie, les Docètes niaient donc implicitement la Rédemption. Ces deux mystères se tiennent, *vere natum*, *vere passum*, dans saint Ignace, comme dans l'hymne de saint Thomas.

Les Docètes niaient encore par cela même l'Eucharistie, qui est la réunion sacramentelle de l'Incarnation et de la Rédemption, puisqu'elle est la *Présence réelle et substantielle* de cette même chair du Christ qui a souffert sur la croix, et qui n'a pu souffrir sur la croix que parce qu'elle est née de Marie. Saint Ignace, *au premier siècle*, professait cette doctrine eucharistique en reprochant aux Docètes de la nier par suite de leur négation de l'Incarnation. « Ils s'abstiennent, disait-il, de l'Eucharistie, « parce qu'ils ne reconnaissent pas avec nous que l'Eu- « charistie est la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « cette chair qui a souffert pour nos péchés et que le « Père a ressuscitée, dans sa miséricorde[1]. » Chair *réelle* dans l'Eucharistie, comme sur la Croix, comme dans Marie, selon la doctrine Apostolique, puisque les Docètes ne s'en abstenaient que parce qu'ils niaient en principe cette *réalité* de la Maternité divine de Marie, fon-

[1] Ab Eucharistia abstinent, eo quod non confiteantur Eucharistiam carnem esse Salvatoris nostri Jesu Christi, quæ pro peccatis nostris passa est, quamque Pater benignitate sua suscitavit. — *Ad Smyrnæos*, cap. VII.

dement de toutes les autres réalités. Quel témoignage contre les Protestants!

Ainsi sur la Maternité de Marie portent le dogme de l'Incarnation, le dogme de la Rédemption, le dogme de l'Eucharistie : trois degrés de l'Amour divin par lesquels il nous relève de la mort, et nous élève au partage de sa vie. Tout cet édifice de notre destinée en Jésus-Christ est fantastique si la Maternité de Marie ne le rend pas réel.

C'est ainsi qu'*en rendant l'Invisible visible*, la Bienheureuse Vierge exterminait, dès l'origine, l'hérésie des Docètes; c'est ainsi que, par ce glorieux office, elle continuait sa Maternité et se recommandait à notre culte.

III. — Un troisième monument de ce ministère de Marie dans la primitive Église suit de près celui-là. Il est tiré de saint Justin, au second siècle, vers l'an 167; de saint Justin, qui, dans son amour et sa poursuite du vrai, avait traversé toutes les écoles de philosophie, et n'avait trouvé ce qu'il cherchait qu'aux pieds de Jésus-Christ, pour lequel il donna son sang. Pendant que les Docètes, avons-nous dit, attaquaient l'humanité de Jésus-Christ et disaient qu'elle n'avait été qu'une apparence, les Ébionites niaient sa divinité. Cette hérésie juive s'appuyait précisément sur la Maternité de Marie et sur la réalité de l'être humain en Jésus-Christ, que niaient les Docètes, pour en exclure l'être divin. Pour eux, le Christ était un homme comme nous, mais ce n'était qu'un homme. Marie l'avait bien enfanté, et elle était bien sa mère, mais elle l'était devenue comme toutes les femmes, par un homme, Joseph, son époux.

C'est là tout le fond de l'attaque que saint Justin déjoue dans son célèbre dialogue contre le Juif Tryphon. « Ce que vous prétendez, disait celui-ci, que ce Christ a « préexisté Dieu avant tous les siècles et qu'ensuite « il est né et a été fait homme, et qu'il n'est pas *homme* « *des hommes*, non-seulement répugne au sens com- « mun, mais est insensé[1]. » — « C'est une chose in- « croyable et impossible, et vous perdez votre peine à « démontrer que Dieu soit né et qu'il n'ait pas dédaigné « de se faire homme[2]. »

La question ainsi soulevée se posait entre Tryphon et Justin de la façon suivante : Jésus-Christ est-il homme des hommes, ou homme de Dieu ?

Pour la résoudre, saint Justin se trouvait, ce semble, plutôt embarrassé que servi par Marie, dont la maternité avait été la ressource de saint Ignace contre les Docètes. Et cependant c'est par Marie qu'il la tranche. — Comment cela ? — Par sa *Virginité*, qui découvre la divinité du Verbe, comme sa Maternité en manifeste l'humanité. Et pour établir cette angélique Virginité et la divine conception dont elle a été le tabernacle, saint Justin avait le grand argument des Prophéties, que Tryphon en sa qualité de Juif recevait, dont il était même l'aveugle témoin devant l'incrédulité païenne. Les mêmes Prophéties, disait saint Justin, qui prouvent la vérité de la mission de Jésus-Christ en qui seul elles s'accomplissent, annoncent qu'il naîtra miraculeusement d'une Vierge et qu'il sera Dieu, Dieu enfant, Dieu avec nous. Saint Justin, entre autres prophéties, accule Tryphon à la grande

[1] *Dialog. cum Tryph.*, XLVIII.
[2] *Ibid.*, LXVIII.

prophétie d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet*. Tryphon essaye d'épiloguer sur le mot *Virgo* et de soutenir qu'il faut lire *adolescentula*. Mais saint Justin lui ferme la bouche par l'autorité des *Septante*, dont la traduction providentielle, antérieure de trois siècles à l'événement, présentant les plus hautes garanties humaines d'exactitude, et regardée comme presque inspirée par les Juifs eux-mêmes, porte *la Vierge*. Saint Justin entoure ensuite ce sens de toutes les explications résultant de l'ensemble du texte, notamment de cette raison décisive, que Dieu par son Prophète n'annoncerait pas un Prodige fait pour étonner le ciel et la terre, s'il ne se fût agi que d'un enfantement naturel.

La Vierge Marie manifestait ainsi la divinité du Christ contre les Ébionites par sa Virginité. Et ce rôle important de la Vierge n'était pas présenté par saint Justin comme passif et purement instrumental : non, il était compris dès lors comme actif et coopérateur. Ici, à l'aurore même de la doctrine, apparaît ce grand parallélisme entre Ève et Marie, qui donne à celle-ci pour le bien la même importance que celle-là a eue pour le mal. Ce parallélisme se trouve dans saint Justin, antérieur à saint Irénée où on le fait ordinairement remonter. « Le Christ, « dit le Philosophe-Martyr, a été fait homme de la Vierge, « pour que la voie par laquelle la désobéissance a pris « son origine du Serpent fût celle par où elle serait con- « jurée. Ève, en effet, encore vierge et intacte, ayant « reçu la parole du Serpent, enfanta la révolte et la « mort. Et Marie Vierge, ayant reçu la foi et la joie, « l'ange Gabriel lui annonçant l'heureuse nouvelle, à « savoir que l'Esprit du Seigneur surviendrait en elle, « que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre,

« et que naîtrait d'elle le Fils de Dieu, répondit : *Qu'il « me soit fait selon votre parole.* Et bientôt naquit d'elle « Celui que nous avons démontré tel par tant de témoi- « gnages des Écritures, par qui Dieu confond le Serpent « et les anges et les hommes qui lui ressemblent[1]. »

C'est ainsi qu'on comprenait le ministère de Marie dans l'humanité, à l'aurore du Christianisme ; c'est par sa foi et son acquiescement à la parole de Dieu que le monde a été sauvé, comme c'est par la crédulité et la désobéissance d'Ève qu'il avait été perdu. Marie balance Ève. Elle est l'Ève du monde racheté, c'est-à-dire la *Mère des vivants*. Et comme elle nous a donné une fois le Fruit de vie, elle ne cesse de le garantir et de l'attester contre toutes les hérésies qui le disputent à notre foi.

IV. — Rien de plus constant, de plus persistant, de plus éprouvé que cette doctrine en ce premier âge. Ce qui faisait sa vérité et sa force, et ce qui la recommande au plus haut point à notre appréciation, c'est qu'elle n'était pas spéculative et théorique, mais éminemment pratique et agissante ; c'est qu'elle *fonctionnait* contre

[1] *Dialog. cum Tryph.*, cap. C. Dans sa première Apologie, chap. LXVI, saint Justin professe la foi à l'Eucharistie et à la réalité de la chair et du sang du Christ, nourriture des fidèles, en la faisant reposer, comme saint Ignace, sur la réalité de l'Incarnation. Nous recommandons encore ce décisif témoignage aux Protestants ; en voici le texte : *Quemadmodum* per Verbum Dei caro factus Jesus Christus Salvator noster *et carnem et sanguinem* habuit nostræ salutis causa ; *sic* etiam illam, in qua per precem ipsius verba continentem gratiæ actæ sunt, *alimoniam*, ex qua sanguis et carnes nostræ per mutationem aluntur, *incarnati illius Jesu* ET CARNEM ET SANGUINEM *esse edocti sumus.*

Où est la ressource de l'hérésie en face de tels témoignages ?

les hérésies, et qu'elle justifiait sa vie par son action. Ainsi, après saint Ignace et saint Justin, voici saint Irénée qui la prend en main. Saint Irénée, *cet homme de Dieu antique*, comme l'appelait saint Augustin, disciple de Polycarpe, qui l'était lui-même de saint Jean ; qui avait sucé le lait apostolique en sa première jeunesse et qui disait : « Ce que j'ai entendu dans ce temps-là par « la grâce de Dieu, je ne l'ai pas mis par écrit, mais je « l'ai déposé dans mon cœur et je l'ai renouvelé, par la « même grâce de Dieu, chaque jour avec simplicité [1]. » Saint Irénée qui, à cette simplicité, fidèle organe des Apôtres, joignait une instruction des plus variées puisée dans la lecture des philosophes et des poëtes grecs, et qui devait à cette double éducation apostolique et philosophique une justesse extraordinaire de jugement, une clarté et une étendue de vues des plus rares, et une dialectique des plus habiles ; saint Irénée enfin qui soutenait et employait tous ces avantages avec une droiture et une fermeté de conviction que couronna le martyre ; c'est ce grand oracle de l'Église apostolique, à la fois témoin de l'Orient et de l'Occident, qui va maintenant parler.

Il n'y a pas un article du Symbole catholique rejeté au seizième siècle par les protestants, l'Épiscopat, la suprématie de Rome, la Tradition gardienne et interprète des Écritures, le culte de la Vierge Marie, la Présence réelle, dont l'Apostolicité ne se trouve attestée par saint Irénée.

En ce qui regarde Marie, réunissant l'argument de saint Ignace contre les Docètes, et celui de saint Justin contre les Ebionites, il fait du mystère de la Vierge Mère

[1] Épître à Florinus, citée par Eusèbe.

comme une arme à deux tranchants. Par sa *Maternité*, il frappe les Docètes en maintenant la réelle humanité du Fils de Dieu; et par sa *Virginité*, il frappe les Ébionites en maintenant la divinité du Fils de Marie. Il démêle par ce moyen les mille nœuds de cette double hérésie; il les dénoue, il les tranche, et il en dégage l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ, le grand dogme de l'Incarnation, centre vivant du Plan divin dont il déroule la magnifique économie. Il représente le Verbe, *récapitulant* en soi la création, par un procédé semblable à celui dont il avait usé pour l'opérer. « Adam n'avait pas été *fait* d'un autre homme, mais du limon de la terre et de Dieu. Pareillement il ne devait pas être *refait* de l'homme, mais d'une Vierge et de Dieu; d'une Vierge cette fois, non du limon, à raison de la supériorité de ce nouvel Adam sur le premier, tout en conservant la similitude. » Et puis aussi pour une autre belle raison. C'est que le nouvel Adam appelait une nouvelle Ève pour être complet, et pour que ce qui devait sauver fût la contre-partie de ce qui avait été créé; d'autant que ce qui avait été créé (le premier Adam) était comme le dessin de ce qui devait sauver (du second Adam), le *type du futur*, comme dit saint Paul, de Jésus-Christ préformé en lui, et qui par conséquent devait être conforme à son ébauche. Par cette magnifique porte, saint Irénée entre dans cet aperçu du Plan divin qu'il appelle la *recirculation*, où la nouvelle Ève, Marie, est présentée à notre hommage et à notre recours avec une si riche importance. Ici il faut laisser parler le grand Docteur, en nous rappelant que c'est l'Antiquité apostolique de l'Orient et de l'Occident qui se fait entendre par sa bouche :

« Conséquemment à ce Plan, dit-il, Marie Vierge nous « apparaît obéissante et disant : *Voici la servante du* « *Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole,* « comme Ève désobéissante alors qu'elle était encore « vierge. De même que celle-ci ayant Adam pour époux, « mais étant cependant vierge encore (car ils étaient « nus tous deux dans le Paradis et ils n'en rougissaient « pas), fut désobéissante et devint par là pour elle et « pour tout le genre humain une cause de mort : ainsi « Marie Vierge, quoique épouse, a été par son obéis- « sance *Cause du salut du genre humain* et du sien « propre. Ainsi de Marie en Ève a eu lieu la recircula- « tion, pour que ce qui avait lié ne fût pas délié autrement « que par le retour sur elles-mêmes des attaches dont « l'assemblage faisait le nœud, de façon que les pre- « mières ligatures fussent dénouées par les secondes et « que les secondes déliassent à leur tour les premières... « Ainsi le nœud de la désobéissance d'Ève a été défait « par l'obéissance de Marie : et ce que la Vierge Ève « avait lié par son incrédulité, la Vierge Marie l'a délié « par la foi [1]. »

[1] IREN., *Contra hæreses*, lib. III, cap. XXII. — Consequenter ergo et Maria Virgo obediens invenitur, dicens : « Ecce ancilla tua, Domine, fiat mihi secundum verbum tuum. Eva vero inobediens : non obedivit enim, adhuc cum esset virgo. Quemadmodum illa virum quidem habens Adam, virgo tamen adhuc existens (erant enim utrique nudi in Paradiso, et non confundebantur) inobediens facta, et sibi et universo generi humano causa facta est mortis : *sic et Maria* habens prædestinatum virum, et tamen virgo, obediens et sibi et *universo generi humano* CAUSA *facta est salutis.* — Sic ea quæ est a Maria in Evam *recirculatio* significatur : quia non aliter quod colligatum est solveretur, nisi ipsæ compagines alligationis reflectantur retrorsus ; ut primæ conjunctiones solvantur per secundas, secundæ rursus liberent pri-

Cette magnifique vue est une des plus complètes, étant une des plus hautes qu'on puisse avoir du Christianisme. Sa simplicité est sublime. Trois aspects la constituent : l'homme tombé, objet de la divine miséricorde, *Thèse* de la religion ; — l'homme racheté, contre-partie de l'homme tombé, *Antithèse* ; — et l'homme tombé et racheté, le monde Adamique et le monde Chrétien se pénétrant dans l'embrassement du Calvaire pour composer l'homme divin, *Synthèse*. — En trois mots : la *Nature* adamique, la *Grâce* chrétienne, la *Gloire* divine. Il faut entendre encore saint Irénée revenant ailleurs sur cette merveilleuse trilogie :

« L'Incarnation du Verbe divin et son obéissance « dans la chair ont eu pour effet de retirer de nous la « faute commune. Car il ôte la désobéissance commise « dans l'origine par l'homme auprès de l'arbre.... Il ré- « pare par son obéissance sur le bois la désobéissance « commise auprès du bois, manifestant en soi, à la face « de l'Univers, la hauteur, la longueur et la largeur de « ce mystère, et (comme l'a dit un ancien) ramenant, « par l'extension de ses mains, deux peuples à un seul « Dieu. Deux mains étendues, en effet, parce que deux « peuples étaient distants aux deux extrémités de la « terre; et une seule tête au milieu, parce qu'un seul « Dieu sur tous, par tous et en tous[1]. »

mas... Sic autem et Evæ inobedientiæ nodus solutionem accepit per obedientiam Mariæ : quod enim alligavit virgo Eva per incredulitatem, hoc virgo Maria solvit per fidem.

[1] Iren., *Contra hæreses*, lib. V, cap: xvii. — Quoniam enim per lignum amisimus illud, per lignum iterum manifestum omnibus factum est, ostendens altitudinem et longitudinem, et latitudinem in se : et (quemadmodum dixit quidam de senioribus) per extensionem ma-

On conçoit, dans un tel plan, comment l'antithèse étant l'exacte contre-partie de la thèse, la Vierge Marie a, auprès de l'Adam Sauveur, un rôle immense et universel, mesuré en quelque sorte sur celui d'Ève auprès de l'Adam coupable. Aussi saint Irénée, continuant, dit encore : « Ainsi Ève produisit une génération coupable, con-« damnée à la mort, jusqu'à ce que de Marie, Mère de Dieu, « sortît une génération nouvelle. Comme celle-là, séduite « par le discours de l'Ange des ténèbres, s'enfuyait de « Dieu, ayant enfreint sa parole; de même celle-ci, sa-« luée par un Ange de lumière et obéissante à sa parole, « a mérité de concevoir un Dieu. Et celle-là ayant suc-« combé à la désobéissance, celle-ci a été portée à l'o-« béisance, *afin que la Vierge Marie devînt l'Avocate « de la Vierge Ève*. Ainsi, comme le genre humain avait « été enchaîné à la mort par une Vierge, il a été délivré « par une autre Vierge, la balance ayant été mise en « équilibre par la désobéissance d'une Vierge dans un « bassin et l'obéisssance d'un autre Vierge dans l'autre. « Car le péché du premier homme a été effacé par le châ-« timent du premier-né; la ruse du Serpent par l'inno-« cence de la Colombe, et les chaînes qui nous tenaient « rivés à la mort ont été détachées[1]. »

num, duos populos ad unum Deum congregans. Duæ quidem manus, quia et duo populi dispersi in fines terræ : unum autem medium caput, quoniam et unus Deus super omnes, et in omnibus nobis.

[1] Iren., *Contra hæreses*, lib. V, cap. xix. — .... Quemadmodum enim illa per Angeli sermonem seducta est ut effugeret Deum, prævaricata verbum ejus ; ita et hæc par Angelicum sermonem evangelizata est ut portaret Deum, obediens ejus verbo. Et si ea inobedierat Deo ; sed hæc suasa est obedire Deo, *ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata*. Et quemadmodum adstrictum est morti genus humanum per virginem, *salvatur per virginem :* æqua lance disposita, virginalis in-

Ce langage doit fermer la bouche et imposer un silence éternel aux contempteurs du culte de la Vierge Marie ; car, quelle autorité plus imposante que celle d'un si grand homme qu'Irénée, Saint, Docteur, Confesseur, Défenseur de la foi, Évêque, Martyr ! Quelle tradition plus haute, étant immédiatement Apostolique ! Quelle louange plus forte que d'attribuer à l'obéissance de Marie le salut du genre humain, de l'appeler la *Cause* de ce salut et l'*Avocate* du coupable ! Enfin, quel fondement plus large et quelle justification plus glorieuse que de tirer ce panégyrique de Marie du plan divin, et de l'opposer comme un boulevard à l'hérésie ! Saint Augustin, au quatrième siècle, appelait saint Irénée *antique*, et citant cet éloge de Marie, il s'en faisait une arme contre l'hérétique Julien. Quel n'est donc pas le poids de cette arme sur les Juliens modernes !

V. — Saint Irénée écrivait ainsi vers l'an 203. Cet héritage de doctrine qu'il avait recueilli, après saint Justin, des Pères Apostoliques, ne resta pas sans successeurs, et le premier qui se présente n'est pas vulgaire : c'est Tertullien, écrivant, en l'an 207, son livre de *la Chair du Christ*, contre ces mêmes hérésies qu'avaient combattues saint Irénée, saint Ignace et saint Jean lui-même.

Le but de toute hérésie est de nier Jésus-Christ. Elles le font de bien des façons qui, si contradictoires qu'elles soient en théorie, s'accordent parfaitement dans la tac-

obedientia, per virginalem obedientiam. Adhuc enim protoplasti peccatum per corruptionem primogeniti emendationem accipiens, et serpentis prudentia devicta in columbæ simplicitate, vinculis autem illis resolutis per quæ alligati eramus morti.

tique. Nier que le Dieu soit homme, ou que l'homme soit Dieu en Jésus-Christ, c'est également nier l'*Homme-Dieu*, l'Incarnation du Verbe; c'est rompre également le lien qui joint le ciel et la terre. Seulement, dans les trois premiers siècles, chose convaincante pour notre foi! la divinité du Crist était si éblouissante par les prodiges de son action dans le monde, que l'hérésie eut encore meilleur jeu à nier son humanité, comme indigne de cette divinité si glorieuse. Mais, soit qu'elle niât son humanité, soit qu'elle niât sa divinité, elle ne le faisait jamais franchement, tant l'une et l'autre, tant le Christ tout entier était manifeste. De là une multitude de sectes *obliques* dans ces deux grands ordres de négation. Ainsi l'Ébionisme, qui niait sa divinité, n'osait pas dire qu'il n'était qu'un homme ordinaire, et se partageait en ce point en plusieurs sectes. Les uns disaient que c'était un homme né de Marie et de Joseph, mais qui avait reçu des dons excellents de sagesse; d'autres, que le Saint-Esprit était descendu en lui à son baptême; d'autres, qu'il était né de Marie et du Saint-Esprit, mais qu'il n'avait pas préexisté à cette conception; d'autres, qu'il avait préexisté comme une création du Père, supérieure à toutes les autres, mais inférieure à la Divinité; d'autres, enfin, qu'il était une irradiation de la Divinité, mais non une personne divine: telles sont les sectes qui pullulaient dans la négation de la divinité du Christ, et qui, comme on le voit, étaient obligées de composer avec la vérité, qui ne composait pas avec elles. — Quant à l'autre négation, qui s'attaquait à l'humanité du Christ, elle n'était pas moins discordante: les uns prétendant que la chair du Christ avait été fantastique; les autres, que c'était une chair spirituelle; d'autres, que c'était une vraie chair prise des sub-

stances de l'air, non sortie du sein d'une femme; d'autres, qu'elle était tombée du ciel; d'autres, que c'était un corps emprunté des astres, qui avait passé par le sein de Marie, mais qui n'avait pas été fait de sa substance. Toutes ces sectes de la négation de l'humanité du Christ tournaient ainsi autour de la foi, et l'attaquaient insidieusement.

L'Église combattait ces hérésies les unes par les autres. Mais surtout elle les tenait toutes en échec par son argument héroïque : le virginal enfantement de Marie. C'est ce que nous avons vu, c'est ce que nous allons revoir dans Tertullien, et ce que nous verrons encore dans la suite. Admirable uniformité, qui faisait de plus en plus ressortir le dogme de la Maternité divine, et le recommande à notre culte, par cette continuité de services, comme le Palladium de la foi.

Tertullien oppose à Marcion, qui niait la chair du Christ, tous les mystères de la naissance et de l'enfance du Sauveur où la vérité de l'Incarnation a été manifestée en Marie et par Marie : l'Annonciation, la Nativité, l'Épiphanie, la Circoncision, la Purification. Marcion voulait effacer ces mystères évangéliques, comme l'hérésie moderne en a effacé la commémoration. « Ne « sont-ce pas là, ô Marcion ! lui dit Tertullien, les « beaux conseils par lesquels tu as eu l'audace de vou- « loir effacer tant de preuves originales de l'humanité « de Jésus-Christ, pour nous priver d'autant de témoi- « gnages de la vérité de sa chair [1] ? » Tertullien fait voir ensuite, conformément à saint Ignace, comment la Rédemption et l'Incarnation sont solidaires, et s'ap-

[1] *De carn. Christ.*, cap. II.

puient toutes deux sur la naissance du Christ, qu'il appelle le *préjugé de la vérité de sa chair* : « Jésus-Christ « ayant été envoyé pour mourir, il a dû naître néces- « sairement afin qu'il pût mourir : il n'y a que ce qui « naît qui est accoutumé de finir par la mort ; la nais- « sance et la mort forment une dette réciproque. » — La chair du Christ étant la matière de son sacrifice et de la participation eucharistique par laquelle nous sommes régénérés, elle est comme *le pivot du salut.* « Sa génération virginale de Marie est donc le fonde- « ment de notre régénération. » — C'est par la chair, d'ailleurs, que nous participons à la chute de nos premiers parents, c'est par la chair que nous devons en être relevés. Aussi l'Apôtre appelle-t-il le Christ *le nouvel Adam*. Tertullien entre par cet aperçu dans la doctrine de l'antithèse de la Réparation et de la Chute déjà professée par saint Irénée et par saint Justin, et il l'expose à son tour avec toutes ses glorieuses conséquences pour Marie : « Dieu, dit-il, par une opération contraire « à celle du Démon, a voulu reprendre son image dont « le Démon s'était rendu maître. Ève étant encore « vierge, une parole était entrée dans son âme, qui y « avait élevé l'édifice de la mort ; il fallait donc que le « Verbe de Dieu entrât dans une vierge pour y rétablir « l'édifice de la vie, *afin que ce qui s'était perdu par le* « *sexe de la femme fût recouvré par le même sexe*. Ève « avait cru le serpent : Marie a eu créance à ce que lui « a annoncé Gabriel ; le crime que l'une avait commis « en croyant, l'autre *en croyant aussi l'a effacé*[1]. »

En opposant ainsi la Maternité de Marie à ceux qui

[1] *De carn. Christ.*, cap. XVII.

niaient l'humanité du Fils de Dieu, Tertullien ne néglige pas de faire valoir sa Virginité contre ceux qui niaient la divinité du Fils de Marie. « Il n'était pas con-« venable, dit-il, que le Fils de Dieu naquit de la se-« mence de l'homme, de peur que s'il était tout fils de « l'homme, il ne fût point Fils de Dieu, mais tel que « nous dussions en croire Ébion qui veut qu'il n'ait été « qu'un homme [1]. » Ainsi, chose admirable ! comme la Mère atteste l'homme en Jésus-Christ, la Vierge atteste le Dieu, et *la Mère-Vierge*, *l'Homme-Dieu*.

Tertullien termine en montrant que le virginal enfantement de Marie est ainsi le désespoir et la confusion de toutes les hérésies, et l'argument invincible de la Religion. « Ainsi, dit-il, nous voyons l'accomplissement de « cette parole prophétique que Siméon prononce sur « cet Enfant nouveau-né, Notre-Seigneur Jésus-Christ: « Il sera, dit-il, à plusieurs un sujet ou de résurrection « et de salut, ou de perte et de damnation, et un signe « de contradictions. » C'est le *signe* de la naïssance de Jésus-Christ annoncé par Isaïe. « Pour cela, dit-il, le « Seigneur lui-même vous donnera un signe, *une* « *Vierge concevra et enfantera un Fils*. » Nous recon-« naissons donc ce signe de contradictions : *La con-* « *ception et l'enfantement de la Vierge Marie*, signe « dont ces hérétiques disent : Elle a enfanté, et elle n'a « pas enfanté ; elle est vierge et elle n'est pas vierge... « De notre côté, nous ne doutons point comme du « leur, et ce que nous croyons n'est point livré à « une suspension ambiguë : la lumière parmi nous est « la lumière ; et les ténèbres, les ténèbres ; ce qui est,

[1] *De carn. Christ.*, cap. XVIII.

« est ; ce qui n'est pas, n'est pas. Celle qui a enfanté, a « enfanté ; et si elle a conçu étant vierge, elle a été « femme dans l'enfantement, en telle sorte cependant « que l'intégrité a été conservée [1]. »

VI. — A ce grand témoignage de la doctrine, faisant reposer la foi sur la Maternité divine de Marie, témoignage si unanime et si fortement enchaîné de saint Ignace à Tertullien, succède immédiatement celui de Clément d'Alexandrie, qui écrivait vers l'an 217. Clément d'Alexandrie, qu'il suffit de nommer pour nommer la science la plus vaste de son temps, le réservoir de toutes les connaissances humaines, la littérature, la philosophie, l'éloquence, et qui, après avoir promené son ardeur par toute la terre, n'assouvit sa soif de vérité que dans le Christianisme ; Clément d'Alexandrie qui, selon qu'il nous l'apprend lui-même, « étudia sous les maîtres et « évêques les plus distingués, dont quelques-uns étaient « même les disciples des Apôtres, pour s'instruire de « la véritable Tradition Apostolique [2], » expose dans son *Pédagogue* une doctrine où la Vierge Marie est préconisée avec d'autant plus d'honneur que, comme dans les témoignages précédents, elle l'est pour la solidarité active de son ministère dans l'économie du salut humain, pour la vie incessante qu'elle nous y donne : de telle sorte que son culte n'est pas gratuit, mais importe à l'œuvre de Dieu.

Chez Clément, de même que chez saint Ignace, la

[1] *De carn. Christ.*, cap. XVIII.

[2] *Stromat.*, I, I.

communion de Dieu avec son ouvrage a commencé seulement, mais ne s'est pas consommée par l'Incarnation ; elle se poursuit par l'Eucharistie ; elle se consomme par la formation des fidèles et de l'Église, corps mystique de Jésus-Christ. L'Incarnation, l'Eucharistie, l'Église : voilà donc les trois transformations de la vie élevant à l'union de Dieu les êtres déchus : voilà l'*Éducation pédagogique* de l'humanité. Or, que Marie ait coopéré à l'Incarnation et qu'il en résulte pour elle une gloire incomparable, c'est ce que nous avons vu cent fois, et cela seul suffirait pour l'honorer ; mais l'Incarnation se poursuit dans l'Eucharistie, et le ministère de Marie se poursuit avec l'Incarnation. Il en résulte que, Mère du Chef, elle est, par lui, Mère des membres; qu'elle les enfante et les nourrit dans l'Église, comme étant l'Église elle-même dans son rapport le plus élevé avec Dieu. Et pour être propre à cet éminent ministère d'*union*, elle a reçu elle-même un privilége d'*unité* qui est le plus grand après celui de la Trinité, à laquelle ce privilége l'associe. « Mystérieuse merveille ! s'écrie Clé-« ment d'Alexandrie, dans son admirable langage. Le « Père de toutes choses est *un ;* le Verbe de toutes choses « est *un ;* le Saint-Esprit est *un* et le même partout. La « Mère et la Vierge sont *une*. Je lui donne avec joie le « nom d'*Eglise*. Cette Mère unique n'eut point de lait, « parce qu'elle n'avait pas été épouse [1] ; mais elle est en

[1] Cette opinion n'aurait-elle pas pour elle l'autorité de la tradition apostolique, à laquelle saint Clément dit avoir pulsé sa doctrine ? Ne trouverait-elle pas sa consécration dans la prophétie d'Isaïe : « Une « vierge concevra et enfantera un Fils, dont le nom sera Emmanuel. « *Il mangera du beurre et du miel*, BUTYRUM ET MEL MANDUCABIT ? » Enfin la doctrine catholique et apostolique de saint Clément, d'après

« même temps Vierge et Mère ; immaculée comme une « vierge, mais tendre comme une mère : laquelle appelle « ses enfants auprès d'elle et les nourrit d'un lait sacré, « du Verbe devenu enfant. C'est pour cela qu'elle n'eut « point de lait, ou plutôt qu'elle eut pour lait ce bel en- « fant de son cœur ; le corps de Jésus-Christ, qui, par le « Verbe qui lui est uni, élève la jeune génération que le « Seigneur lui-même a enfantée dans la douleur, et dont « il est le précepteur, le nourricier et l'éleveur. *Mangez*, « a-t-il dit, *ma chair et buvez mon sang ;* c'est là la « nourriture toute particulière qu'offre le Seigneur ; il « nous présente sa chair, il verse son sang, et rien ne « manque plus à la croissance de l'enfant [1]. »

laquelle Marie n'était pas Mère de Jésus pour Lui, mais pour nous, ses autres enfants, qu'elle devait nourrir de Jésus comme de son lait, ne donne-t-elle pas à cette circonstance un caractère auguste qui fait penser le cœur et qui émeut l'esprit ? — Il est vrai qu'on peut opposer le *Beata ubera quæ suxisti*, de l'Évangile ; mais c'est qu'on croyait Jésus *fils du Charpentier*, et que la virginité de Marie était voilée sous la condition d'épouse.

[1] O miraculum mysticum? Unus quidem est universorum pater. Unum est etiam Verbum universorum, et Spiritus sanctus unus, et ipse est ubique. Una autem sola est mater Virgo : mihi autem placet eam vocare *Ecclesiam*. Lac non habuit Mater hæc sola, quoniam sola non fuit mulier. Virgo est autem simul, et Mater : integra quidem et inviolata ut Virgo : amans autem, ut Mater : quæ suos accersens infantulos, sancto lacte, nempe Verbo infantili, enutrit. Ideo autem lac non habuit, quod lac esset hic infantulus pulcher et conjunctus, scilicet corpus Christi, novum cœtum Verbo nutriens : quem ipse Dominus carnali dolore peperit : quem ipse fasciis alligavit Dominus, pretioso sanguine. O sanctum partum ! ô sanctas fascias ! Verbum est omnia infanti, et pater, et mater, et pædagogus, et altor : « Comedite, inquit, meam carnem et bibite meum sanguinem. » Hæc convenientia alimenta nobis suppeditat Dominus, et carnem præbet, et effundit sanguinem : et ad incrementum nihil deest infantulis. — *Pædagogus*, liv. I, cap. VI.

Cet enfant est chacun de nous, et collectivement c'est l'Église, engendrée et nourrie du sang de Jésus-Christ, engendrant, nourrissant elle-même de ce sang divin les enfants spirituels qui naissent en elle. « L'Église est « donc comme Marie, dit Clément d'Alexandrie : elle est « Vierge ; car elle est pure de toute hérésie qui souille le « corps de Jésus-Christ par une semence humaine : elle « est Mère ; car ce n'est que par son intervention et en « elle que naissent et sont nourris les Chrétiens. » Mais si l'Église est comme Marie, c'est que Marie est la forme vivante de l'Église, et que c'est par elle que Dieu verse dans l'Église la vie et la fécondité : fécondité divine qui, après avoir produit le *Premier-né* de Marie selon la chair, produit *ses autres enfants,* membres de ce Premier-né selon l'esprit. L'assimilation de l'Église et de Marie est dans le même rapport que l'assimilation des membres avec le Chef. Elles sont une même Mère, comme nous sommes avec Jésus-Christ un seul Corps ; et dans cette unique maternité, Marie a la supériorité de l'enfantement du Chef par qui et en qui se fait l'enfantement des membres. L'Église est ainsi comme l'expansion de la maternité de Marie : elle est le sein mystique de Marie enfantant le corps mystique de Jésus-Christ.

Quelle admirable doctrine ! combien glorieuse pour Marie et pour l'Église ! combien son antiquité n'est-elle pas vénérable, et ne la recommande-t-elle pas à notre respect et à notre amour ! Elle n'était pas propre à Clément d'Alexandrie ; car outre que cet arrière-disciple des Apôtres l'avait recueillie dans leur tradition, nous l'avons vue personnifiée dans la Femme de l'Apocalypse, tout à la fois Marie et l'Église, selon l'enseignement catholique attesté par saint Augustin, et nous la retrouvons dans

tous les écrits de ce premier âge. Ainsi dans les Actes des martyrs de Lyon et de Vienne en l'an 177, parlant de ceux qui avaient d'abord apostasié la foi, mais qui, ramenés par l'exemple de ceux qui l'avaient généreusement confessée, étaient rentrés dans son giron, il est dit : « Rien ne saurait égaler la joie de LA VIERGE MÈRE, « lorsqu'il lui fut permis d'embrasser de nouveau comme « vivants ceux qu'elle venait de rejeter de son sein « comme morts. Car, par les martyrs, la plus grande « partie de ceux qui avaient renié furent de nouveau « reçus dans son sein, portés et réchauffés par une nou- « velle vie [1]. » C'est de l'Église qu'il est parlé là, mais de l'Eglise identifiée par l'allusion comme par l'expression à la Vierge Mère. — On donne évidemment là à l'Église le nom de *Vierge Mère*, comme Clément d'Alexandrie donne à la Vierge Mère le nom d'*Église*.

Ainsi *Marie vivant dans l'Église* est la croyance de l'Église dès les premiers temps.

VII. — Mais poursuivons notre exposition. A Clément d'Alexandrie succède le grand Origène, son disciple, l'étonnement et l'admiration du monde par l'étendue de ses connaissances, l'éclat de son enseignement, l'énergie de son caractère, la douceur et l'humilité de son âme dans le mouvement universel de son action. Il eût été trop long de recueillir dans ses œuvres tout ce que lui a inspiré son culte pour la Mère de pureté, pureté à laquelle il s'immola lui-même. Citons seulement ces paroles de son commentaire sur saint Matthieu : « Cette Vierge

[1] Épître sur les martyrs de Lyon, attribuée à saint Irénée, ch. XII.

« Marie est appelée Mère du Fils unique de Dieu, digne « Mère d'un digne Fils, Mère immaculée d'un fils saint « et immaculé, Mère unique d'un Fils unique[1]. » — « Prenez Marie comme un trésor céleste qu'on vous « donne à garder, fait-il dire par l'Ange à Joseph, « comme toutes les richesses de la Divinité, comme la « plénitude de la Sainteté, comme une Justice parfaite. « Prenez-la, et la conservez comme la résidence du Fils « unique de Dieu, comme son temple honorable, comme « le don de Dieu, comme Celle qui est en propre au « Créateur de toutes choses, comme la demeure imma- « culée du royal et céleste Époux[2]. » Saint Bernard, dans les pieux élans de sa dévotion envers Marie, a-t-il jamais dit rien de plus effusif? Le langage humain peut-il rien exprimer de plus sublime que ce rapport de dignité, de pureté, de sainteté et de gloire entre une créature et le Fils de Dieu? Telle était la dévotion à Marie au troisième siècle, par une succession de doctrine qui remonte au premier.

VIII. — Cette succession nous apparait après Origène dans saint Archélaüs, son disciple, comme lui-même l'était de Clément d'Alexandrie, qui l'était de saint Irénée : car tel est l'enchaînement historique de cette exposition, que ce ne sont pas des témoignages individuels et isolés que nous produisons, mais un seul grand témoignage continu et solidaire dans ses organes successifs.

Ce que nous allons rapporter de saint Archélaüs est aussi important qu'intéressant et peu connu.

[1] *Homil. I in Matth.*, ch. 1.
[2] *Id., ibid.*

Archélaüs, homme d'une haute intelligence, plein de feu et de génie, comme on peut le reconnaître aux écrits qu'il nous a laissés, se rendit surtout célèbre, vers l'an 277, par ses discussions avec Manès, qui a donné son nom à la grande hérésie du *Manichéisme*. Manès, dont le nom propre était Cubricus, fils d'un affranchi de Perse, élevé par la charité d'une dame bienfaisante, avait recueilli de Térébinthe, disciple lui-même de Scythianus, un écrit en quatre livres contenant ce système de religion philosophique emprunté à Zoroastre et tourné en hérésie chrétienne sous le nom de Manichéisme. Il forma le projet de le répandre au loin. Échappé de la prison où il avait été jeté pour avoir échoué dans une cure qu'il avait tentée sur un prince persan, il commença à prêcher sa doctrine en Mésopotamie. Ayant entendu parler d'un chrétien de Caschar, nommé Marcellus, comme d'un homme universellement respecté par sa piété, il jugea que son entreprise acquerrait un grand poids s'il pouvait le gagner à ses vues. Il chercha à s'introduire auprès de lui par une lettre qu'il lui adressa d'avance. Le succès parut d'abord répondre à ses intentions. Marcellus invita Manès à descendre chez lui. Mais Manès avait compté sans la vigilance du pasteur, de l'évêque de Caschar, d'Archélaüs. Archélaüs, informé par Marcellus de ce qui se passait, et voulant favoriser la manifestation de la vérité, mais prévenir aussi toute séduction possible, organisa une discussion publique à laquelle devaient présider des hommes versés dans plusieurs branches de la science, et choisis du milieu des païens. Nous possédons encore les Actes de cette discussion, dont saint Épiphane, saint Cyrille de Jérusalem et Socrate ont cité des fragments ;

et leur authenticité, dit le savant auteur de *la Symbolique,* est incontestable[1].

Nous ferons grâce à nos lecteurs de l'exposition du Manichéisme; qu'il nous suffise de dire qu'il était greffé sur le Gnosticisme, comme celui-ci sur le Docétisme, en ce point particulier qu'on y niait l'Incarnation, prétendant que le Fils de Dieu n'était pas *né* de Marie, mais qu'il était venu et qu'il avait seulement *apparu* par son entremise. Sauf cette négation, en laquelle seule se rencontraient ces hérésies, rien n'est plus multiple et divergent, nous l'avons vu, que les systèmes qu'elles substituaient à l'Incarnation. C'était une hydre à mille têtes qui, par ce seul point, formait un corps. La première conférence se passa en préludes où Manès dut naturellement exposer son système. Sans toucher encore à la grande négation qui le rattachait à toutes les hérésies antérieures, il déclara qu'il était le Paraclet promis par Jésus-Christ, ayant mission de purifier le Christianisme; puis il passa à sa doctrine manichéenne des deux principes. Archélaüs n'eut pas de peine à réduire à l'absurde ce tissu de contradictions. Manès se déroba à la confusion par la fuite. Il vint à Diodoris, dans les environs de Caschar, et là, il essaya de prendre sa revanche avec un prêtre nommé Diodore, pieux, mais n'ayant pas assez d'instruction pour lutter contre un adversaire aussi captieux que Manès. Ce prêtre, dans son embarras, eut recours à Archélaüs, qui lui envoya un petit traité sur la liaison intérieure de l'Ancien et du Nouveau Testament contre l'unité desquels Manès s'élevait surtout dans les discours

[1] *La Patrologie des trois premiers siècles*, œuvre posthume de Mœhler, traduite par Jean Cohen, t. II, p. 262.

qu'il tenait au peuple. Diodore se servit avec assez d'adresse de cette instruction dans une discussion avec Manès; mais tout à coup Archélaüs lui-même reparut et recommença la lutte avec celui-ci.

Cette fois la controverse, ayant pour témoins et pour juges un public mêlé de fidèles et de païens dont la curiosité et l'émotion étaient surexcitées par ces péripéties de la lutte, tomba sur le dogme de l'Incarnation. Voici comment; nous traduisons en abrégeant :

Manès ayant provoqué une séance solennelle où il se flattait d'étourdir Diodore, cette séance s'ouvrit, et il commençait à porter à Diodore les premiers coups, lorsque Archélaüs parut, comme nous l'avons dit, dans l'assemblée, et, embrassant Diodore, le salua par un saint baiser. Diodore et les assistants admirèrent dans ce secours inopiné l'œuvre de la divine Providence. Manès baissa le ton et le sourcil et laissa voir son désir de battre en retraite. Archélaüs, calmant d'un geste la bruyante émotion de l'assemblée, se mit à exposer l'état antérieur de la controverse et comment Manès s'y était dérobé; puis il dit à celui-ci de choisir lui-même le point de la discussion où elle serait reprise, ses juges restant les mêmes que ceux qui avaient été précédemment choisis. — Manès alors se posa en victime, disant qu'il voyait bien qu'on voulait lui faire un mauvais parti; mais qu'il était prêt à souffrir la persécution, les supplices, la mort, suivant en cela la conduite des Apôtres et les préceptes de Jésus-Christ. — Il ne s'agit pas de cela, répliqua Archélaüs, cette assemblée ne se laissera pas surprendre par ce vain subterfuge : il s'agit de savoir qui de nous deux est dans la vérité. C'est toi, Manès, qui est venu porter la mort dans les

âmes; fais-nous donc connaître en quoi tu fais consister leur salut; et, je le répète, choisis toi-même le terrain de la controverse. Manès, pressé, cherchait encore à décliner la discussion avec Archélaüs sous prétexte qu'il fallait qu'il la finît avec Diodore, se flattant après cela, et Diodore vaincu, d'amener Archélaüs lui-même au bercail, hors duquel il était errant, dit-il, selon la parole de Jésus, *qui a apparu sous une apparence d'homme, il est vrai, mais qui cependant ne fut pas homme.*

« Tu ne penses donc pas qu'il soit né de la Vierge « Marie, reprit Archélaüs.

« — Loin de moi, dit Manès se redressant avec la sou- « plesse du serpent, loin de moi d'admettre que Notre- « Seigneur Jésus-Christ soit descendu par les organes « honteux d'une femme. Lui-même, en effet, déclare « que c'est du sein du Père qu'il est descendu lorsqu'il « dit : « Qui me reçoit, reçoit Celui qui *m'a envoyé;* » « et : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais celle de « Celui qui *m'a envoyé;* et : « Je n'ai *été envoyé* qu'aux « brebis perdues d'Israël, » et bien d'autres témoignages « de cette sorte qui indiquent qu'il est *venu* et qu'il n'est « pas *né*. Que si tu te flattes, Archélaüs, d'être plus « autorisé que Lui, de savoir mieux que Lui la vérité, « ce n'est donc plus Lui mais toi que nous devons « croire. Il parlait comme toi celui qui vint lui dire « un jour : *Marie, ta mère et tes frères t'attendent « dehors*. Mais Lui blâma ce propos, et dit : « Quelle est « ma mère et qui sont mes frères? » et il montra que sa « mère et ses frères n'étaient autres que ceux qui fai- « saient sa volonté. Que si cependant tu persistes à sou- « tenir que Marie est sa mère, tu le peux assurément; « il n'est pas douteux, en effet, et il résulte de ce texte

« que de cette même mère il a eu des frères ; mais dis-« nous donc, ces frères sont-ils nés de Joseph ou de « l'Esprit-Saint? Voici donc que nous aurons plusieurs « Christs, si tu dis que ceux-ci sont nés de l'Esprit-Saint. « Que s'ils n'en sont pas nés, comme cependant ils sont « ses frères, inévitablement il faut admettre, qu'après « l'opération du Saint-Esprit, après l'ambassade de Ga-« briel, cette Vierge si chaste, cette Église immaculée[1] « s'est unie à Joseph. Que si cela te paraît absurde et « indigne, d'où feras-tu sortir ces frères? Que si tu ne « peux leur assigner d'origine et qu'ils ne soient pas « ses frères, comment Marie est-elle sa mère?... D'autre « part, l'apôtre Pierre, le plus éminent de tous, ayant, « parmi toutes les opinions qui circulaient sur Jésus, « fait entendre cette profession de foi : « Vous êtes le « Christ, le Fils du Dieu vivant, » Jésus aussitôt le béa-« tifia, parce que « mon Père céleste, dit-il, t'a révélé « cela. » — Voyez maintenant de quelle manière diffé-« rente Jésus accueille ce qu'on dit de lui. A celui qui « avait dit : « Voici ta mère qui est dehors, » il répond : « Quelle est ma mère? » A celui qui lui dit : « Tu es le « Christ, Fils du Dieu vivant, » il décerne la béatitude. « Que si tu veux, après cela, qu'il soit né de Marie, il « ment donc Lui et son apôtre Pierre. Que si Pierre dit « vrai, c'est donc le premier propos qui est faux, et ma « cause est gagnée[2]. »

[1] Cette dénomination ironique d'*Église* donnée à la Sainte Vierge montre que ce langage était reçu, conformément à la doctrine de Clément d'Alexandrie exposée plus haut.

[2] *Acta disputationis Archelai Episcopi Mesopotamiæ et Manetis hæresiarchæ.* — La sophistique de ce langage de Manès était très-bien figurée par la bizarre incohérence de son costume. Il avait des brode-

Prise dans ce filet subtil d'apparente vérité, l'assemblée tout émue ne voyait pas ce qu'Archélaüs pouvait répondre[1]. Mais le tumulte s'étant apaisé, Archélaüs prit la parole, et, commençant par défaire la trame de Manès, il n'eut pas de peine à montrer que tout son artifice avait consisté à présenter dans un sens général et absolu des textes qui n'avaient qu'un sens circonstanciel et relatif. Et pour démasquer cet artifice par des analogies, il cita cette réponse de Jésus à Pierre qui écartait, par un mouvement d'amour, le présage de sa passion et de sa mort : « *Retire-toi, Satan, parce que tu ne sais pas ce qui est de Dieu.* » Il rappela que lorsque les Démons, confessant la divinité du Christ, s'écriaient : « Nous te connaissons, tu es le Saint de Dieu, » Jésus les gourmanda et les fit taire. Il aurait dû les béatifier comme Pierre, ajouta-t-il, si c'est pour la vérité de sa réponse que celui-ci fut béatifié. Que si cela cependant vous paraît absurde, c'est qu'il faut reconnaître que les paroles de l'Évangile doivent être prises selon le lieu, le temps, les personnes, les choses, les circonstances auxquels elles se rapportent. Partant de cette règle de sens commun, Archélaüs fit voir ensuite que la réponse de Jésus : *Qui sont ma mère et mes frères*, était dans *la situation* de son Apostolat et ne doit pas en être détournée. Jésus, dit très-justement Archélaüs, était dans cette cir-

quins fort élevés, un manteau de différentes couleurs, et qui représentait quelque chose d'aérien ; un grand bâton d'ébène à la main, un livre babylonien sous le bras, une jambe enveloppée d'une étoffe rouge, et l'autre d'une étoffe verdâtre : vrai costume de jongleur et de magicien.

[1] His auditis, turbæ permotæ sunt, veluti rationem veritatis continentibus, et Archelao nil habente quod his posset opponere.

constance comme un roi qui, s'étant avancé en armes contre l'ennemi, et faisant ses plans et ses dispositions pour le saisir et le subjuguer, environné d'adversaires et tout absorbé dans sa royale entreprise, se voit interrompu par un importun qui vient l'entretenir de ses affaires domestiques. C'est sur cet importun et non sur sa mère que tombe le désaveu de Jésus.

Après avoir ainsi fait justice par le bon sens des subtilités sophistiques de Manès, Archélaüs quitta le labyrinthe des textes où l'hérésie a toujours voulu égarer et faire trébucher les questions, et se plaça sur le terrain large et découvert de la doctrine. Là, il fut écrasant de logique. Il fit reculer l'hérésiarque d'abîme en abîme jusqu'au néant, en montrant que toute la chaîne des vérités religieuses et même morales est suspendue à la Maternité divine de Marie. Citons ce discours dont le laconisme égale la force. C'est un symbole de foi qui devrait être gravé sur tous les autels de Marie :

« Mais montrons ouvertement à tous combien ton as-
« sertion recèle d'impiété. Si, comme tu le dis, le Christ
« n'est pas né, sans nul doute il n'a pas souffert ; car
« souffrir est impossible à qui n'est pas né. Que s'il n'a
« pas souffert, il faut faire disparaître jusqu'au nom de
« Croix[1]. La Croix supprimée, Jésus n'est pas ressuscité
« des morts. Que si Jésus n'est pas ressuscité des morts,
« aucun autre ne ressuscitera. Que si nul ne doit ressus-
« citer, il n'y aura pas de jugement. Il est certain, en
« effet, que si *je* ne ressuscite pas, *je* ne serai pas jugé[2].

[1] Nous retrouverons ce raisonnement dans la bouche de saint Cyrille contre Nestorius, au concile d'Éphèse.

[2] Cette proposition s'induit de l'Évangile, qui ne parle que du juge-

« Que s'il ne doit pas y avoir de jugement, c'est gratui-
« tement qu'on observerait les commandements de Dieu :
« il n'y a plus lieu de se contraindre; mangeons et
« buvons, car nous devons mourir demain. Toutes ces
« choses s'enchaînent pour celui qui nie que Jésus soit
« né de Marie. Si au contraire tu confesses cette nais-
« sance de Marie, la passion la suit nécessairement; la
« résurrection la passion; le jugement la résurrection;
« et tous les préceptes de l'Écriture sont sauvés. Ce n'est
« donc pas là une vaine question, mais elle contient
« beaucoup de choses dans ce seul mot. DE MÊME DONC
« QUE TOUTE LA LOI ET LES PROPHÈTES SONT CONTENUS
« DANS LE DOUBLE PRÉCEPTE, DE MÊME TOUTE NOTRE ES-
« PÉRANCE EST SUSPENDUE A L'ENFANTEMENT DE LA BIEN-
« HEUREUSE MARIE[1]. »

ment général, en vue duquel a lieu le jugement particulier, l'individualité *humaine* réclamant l'intégralité de l'être humain, par conséquent la résurrection du corps sans lequel l'*homme* n'est pas.

[1] Sed et amplius adhuc omnibus ostendere cupio, ut agnoscant universi, assertio tua quantum impietatis obtineat. Si enim, secundum tu dicis, non est natus, sine dubio nec passus est; pati enim qui natus non est impossibile est. Quod si non est passus, Crucis nomen aufertur. Cruce autem non suscepta, nec Jesus ex mortuis resurrexit. Quod si Jesus ex mortuis non resurrexit, non aliquis alius resurget. Quod si nullus resurget, nec judicium erit. Certum est enim quia si non resurgam, nec judicer. Quod si non judicium erit, frustra erit observatio mandatorum Dei : nullus abstinentiæ locus est; manducemus et bibamus, cras enim moriemur. Hæc autem omnia connectis negans quod de Maria natus est; si enim confessus fueris eum de Maria natum, et passio subsequatur necesse est, et passionem resurrectio, et resurrectionem judicium; et salva nobis erunt Scripturæ præcepta. Non ergo jam vana est quæstio, sed plurima in hoc verbo : SICUT ENIM OMNIS LEX ET PROPHETÆ IN DUOBUS SERMONIBUS CONSTANT, ITA ETIAM NOSTRA OMNIS SPES IN BEATÆ MARIÆ PARTU SUSPENSA EST.

Est-ce là un témoignage de la doctrine qui fait reposer sur Marie toute la foi du genre humain, et qui nous la montre exterminant les hérésies? Témoignage antique assurément, puisqu'il précède de près de deux cents ans le Concile d'Éphèse, et dont la force se répartit dans toute la chaîne des autres témoignages auxquels il vient se lier[1].

IX. — Dans le même temps, et plus anciennement même, car c'est en l'an 240, un témoignage plus vivant encore de la vie et de l'action de Marie dans l'Église se produisait.

Une des plus grandes figures de l'Église et des plus extraordinaires qui aient paru dans cette succession d'hommes divins qui en sont les Pères, est certainement saint Grégoire de Néocésarée, à qui les Grecs avaient donné le nom de Grand, et qui est plus connu sous le nom *Thaumaturge*, à cause des prodiges qu'il opérait et qui le firent apparaître avec la puissante majesté d'un *autre Moïse*, comme on l'appelait encore. Né dans le paganisme, sous le nom de Théodore, d'une ancienne famille noble, dans la province du Pont, il se livra de bonne heure à l'étude avec son frère Athénodore, à l'école d'Origène, qui leur fit parcourir successivement la logique, la physique, les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la philosophie morale, et enfin la théologie.

[1] Pour finir l'histoire de Manès, il se déroba à son redoutable adversaire, et s'en alla retomber dans les mains de ce roi de Perse dont son empirisme était accusé d'avoir fait mourir le fils, et qui le fit écorcher vif. Sa peau, remplie de paille, fut exposée aux portes de la ville, où on la voyait encore du temps de saint Épiphane et de saint Cyrille.

Gagné à la foi par l'intelligence, il fut nommé évêque de Néocésarée, province entièrement païenne, et qu'il convertit au Christianisme à coups de miracles, dont le bruit se répandit dans le Nord et dans tout l'Orient. Parmi les ouvrages qu'il nous a laissés, et dont quelques-uns, comme le *Panégyrique d'Origène*, sont des chefs-d'œuvre littéraires, se trouve un écrit bien court, puisqu'il n'est que de vingt lignes, mais dont l'origine et la destinée sont bien grandes.

Voici ce qui est attesté par saint Grégoire de Nysse et saint Basile, qui en tenaient la connaissance de leur aïeule, à qui saint Grégoire de Néocésarée lui-même avait raconté le fait : nous le transcrivons de saint Grégoire de Nysse.

Consacré évêque, et sur le point d'aller prendre possession de son siége, saint Grégoire était allé dans la retraite se préparer à l'exposition qu'il devait faire à son peuple des mystères de la foi. Le mystère de la Trinité le tenait en grande perplexité, ayant reçu de son maître Origène, pour qui il avait la plus grande vénération, un enseignement qui n'était pas conforme au commun sentiment des Catholiques. Partagé par cette divergence de doctrine, il s'efforçait en vain de la concilier, et ne savait à quel parti s'arrêter, lorsque, une nuit, lui apparut clairement un personnage ayant l'aspect auguste d'un vieillard, d'une beauté sacrée et presque divine, respirant dans tout son être et répandant autour de soi la grâce et la sainteté. Épouvanté à cette vue, Grégoire se dresse sur son lit, et demande à ce personnage qui il est et quel est l'objet de sa venue. Celui-ci l'ayant rassuré d'une voix douce, lui disant qu'il était envoyé par l'ordre de Dieu pour le tirer des

doutes où il était touchant la vraie doctrine, Grégoire remettait ses sens et commençait à considérer le mystérieux vieillard avec une joie mêlée d'étonnement, lorsque celui-ci étendit la main comme pour lui montrer dans la direction de ce geste quelque chose qui était à l'opposite de son regard. Grégoire, suivant cette indication, se retourne et voit une autre apparition ayant l'aspect d'une femme au-dessus de la condition humaine par l'excellence et la majesté de son caractère. Saisi d'une nouvelle terreur à cette vue, il détournait les yeux, ne sachant de nouveau que croire de cette apparition dont il ne pouvait soutenir l'éclat (car ce qui la rendait surtout prodigieuse, c'est que, en pleine nuit, elle répandait une clarté pareille à celle de l'embrasement d'une torche), lorsqu'il entendit ces deux personnages conférer entre eux de la doctrine qui faisait l'objet de ses perplexités, et en l'instruisant de cette doctrine, se faire connaître eux-mêmes à lui. Il entendit, en effet, celle qui lui apparaissait sous l'aspect d'une femme inviter l'Évangéliste Jean à découvrir et à exposer à ce jeune homme le mystère de la vraie piété; et Jean répondre qu'il était prêt à complaire en cela à la Mère du Seigneur. Puis, l'exposition de la doctrine ayant eu lieu de la manière la plus précise et la plus catégorique, les deux personnages disparurent.

Tel est le récit de saint Grégoire de Nysse. Il ajoute que Grégoire écrivit aussitôt cette céleste déclaration de foi, qu'il en fit dans la suite le texte de son enseignement à son Église de Néocésarée, et que l'autographe en resta dans cette Église, où on le voyait encore, comme un patrimoine et un legs divin sur lequel la foi de ce peuple se maintint exempte de toute hérésie.

Baronius, en rapportant cet événement, ajoute à son tour, touchant la destinée de cet écrit, que cette règle de foi divinement octroyée à Grégoire a été connue dans toute l'Église tant de l'Orient que de l'Occident, y a été gardée religieusement comme un dépôt sacré venant du Ciel même, et qu'à trois cents ans de là, au cinquième concile œcuménique de Constantinople, elle fut récitée comme un oracle de la vraie foi[1].

[1] Voici cette exposition de foi, dont la portée est surtout relative aux difficultés qui préoccupaient saint Grégoire, et dont la lumineuse précision respire une divine grandeur et comme une *dictée* du ciel.

Unus Deus, Pater Verbi viventis, Sapientiæ subsistentis, et Potentiæ ac characteris sempiterni : perfectus perfecti genitor, Pater Filii unigeniti. — Unus Dominus, solus ex solo, Deus ex Deo. Character et imago Deitatis, Verbum efficax. Sapientia, constitutionis rerum universarum comprehensiva, et virtus atque potentia universæ creaturæ effectiva. Filius verus, veri Patris, invisibilis, ejus qui est invisibilis ; et incorruptibilis, corruptioni non obnoxii ; ac immortalis, mortis prorsus nescii ; et sempiternus, sempiterni. — Unusque Spiritus Sanctus, ex Deo existentiam habens, et qui per Filium apparuit, scilicet hominibus : imago Filii, perfecti perfecta ; vita, viventium causa ; fons sanctus, sanctitas, sanctificationis suppeditator ; in quo manifestatur Deus Pater, qui super omnia est, et in omnibus ; et Deus Filius, qui per omnia est. — Trini-

Un Dieu, Père du Verbe vivant, de la Sagesse subsistante, et de la Puissance dans son empreinte éternelle : parfait Auteur du Parfait, Père du Fils unique. — Un Seigneur, seul du seul, Dieu de Dieu. Empreinte et image de la Divinité, Verbe efficace. Sagesse comprenant la constitution de l'univers, vertu et puissance effective de l'universalité des créatures. Vrai Fils du vrai Père, invisible de l'invisible ; incorruptible de celui que ne peut atteindre la corruption ; immortel de celui dont n'approche jamais la mort, éternel de l'éternel. — Un seul Esprit-Saint, tirant son existence de Dieu, et qui par le Fils a apparu aux hommes ; image du Fils, parfaite du parfait ; vie et cause des vivants, source sacrée, sainteté communicatrice de la sainteté ; en qui est manifesté Dieu le Père qui est au-dessus de tout et en tout ; et le Fils

Assurément, de quelque façon qu'on considère cet événement, il n'est pas possible de ne pas y voir un grand témoignage de la vie doctrinale de Marie dans l'Église, et du culte dont elle était l'objet au troisième siècle. Le fait est croyable, vraisemblable, et moralement certain. — Croyable, car pour ne pas croire aux apparitions, il faudrait ne pas croire à l'Évangile et aux Apôtres qui rapportent des apparitions, telles que celles des Anges, celles de Moïse et d'Élie, celles de Notre-Seigneur à ses disciples après sa Résurrection, et à saint Étienne et à saint Paul après son Ascension. — Vraisemblable, car il n'y a rien dans cette apparition qui ne soit convenable et conforme à la raison chrétienne. Le rapport de la Vierge et de saint Jean est tout naturel, ce disciple ayant été plus particulièrement instruit des mystères du Verbe par celle en qui ces mystères s'étaient opérés; et toutefois ce n'est pas la Vierge même qui enseigne saint Grégoire directement, mais elle le fait enseigner par saint Jean avec la convenance de son sexe et la double autorité de son caractère de *Reine des Apôtres*, et de *Mère du*

tas perfecta, quæ gloria et æternitate, ac regno atque imperio non dividitur, neque abalienatur. Non igitur creatum quid, aut servum in Trinitate: neque superinductitium aliquid et adventitium, quasi prius non existens, posterius vero adveniens. Non ergo defuit unquam Filius Patri, neque Filio Spiritus; sed immutabilis, et invariabilis eadem semper manet Trinitas.

Dieu, qui est dans tout. — Trinité parfaite, qui en gloire et en éternité, en gouvernement et en souveraineté, ne connaît ni division ni séparation. — Rien donc de créé, rien de dépendant dans la Trinité : nulle survenance ou accroissement, comme n'existant pas à l'origine et venant se joindre secondairement. Le Père n'a donc jamais été sans le Fils, ni le Fils sans l'Esprit; immuable et invariable, la Trinité subsiste la même toujours.

Disciple bien-aimé. Du reste, rien de singulier ni de légendaire dans cette apparition, elle a vraiment le caractère apostolique : la simplicité dans la grandeur. — Enfin elle est moralement certaine, car l'impression profonde et universelle qu'elle a faite dans l'Église, le culte particulier de souvenir dont elle a été l'objet à Néocésarée, le témoignage si pur de saint Grégoire de Nysse et de saint Basile garantissant la vérité de ce récit de la bouche de saint Grégoire de Néocésarée ; et enfin, le caractère si saint et si vénérable de ce grand homme : tout concourt à la faire recevoir.

Mais ne croirait-on pas, malgré tant de sages raisons, à cette apparition, la croyance universelle dont elle a été l'objet au troisième siècle attesterait du moins la haute idée qu'on avait en ces premiers temps de la Sainte Vierge, de sa souveraineté apostolique, de son action spirituelle dans l'Église, de son ministère continu de mère et de médiatrice de la vérité. Ce n'est là, du reste, que la réalisation visible du caractère attribué à la Vierge Marie par la doctrine Apostolique. Cette apparition sort de toute cette doctrine antérieure, et elle y rentre comme une conséquence et un effet. C'est la Vierge Marie s'attestant elle-même, comme l'attestaient les Docteurs et les Oracles de la foi depuis saint Jean.

X. — Un autre témoignage du même pouvoir, de la même médiation de Marie, — non plus dans l'ordre de la doctrine, mais dans l'ordre des mœurs, — et de l'usage où l'on était au troisième siècle de l'invoquer, est rapporté par saint Grégoire de Nazianze dans son panégyrique de saint Cyprien d'Antioche. L'histoire en est touchante.

Cyprien, dit-il, encore étranger à la foi du Christ, et adonné aux pratiques de la magie, s'enflamma d'amour pour une Vierge chrétienne, nommée Justine. Dans le délire et l'aveuglement de son ardeur, il ne craignit pas (comme le Faust de notre âge) d'invoquer l'assistance du démon pour réduire la pudeur de la vierge qui était l'objet de sa poursuite. Celle-ci, bien que détestant ce honteux amour (car elle s'était entièrement consacrée au Christ pour être son épouse), ne put pas ne pas ressentir les atteintes de Satan et les traits enflammés de la passion. Dans cette tourmente, elle eut recours, comme elle le devait, au Dieu tuteur et gardien de son innocence. Mais elle invoqua en même temps la Vierge Marie pour qu'elle tendît une main secourable à sa virginité chancelante : *Et Mariam Virginem rogans ut periclitanti virgini opem ferret*, accompagnant cette invocation de jeûnes et de pénitences qui sont comme les armes de la continence. Cette invocation de Marie ne fut pas stérile. Par elle, Dieu, rendu plus propice, non-seulement délivra la Vierge qui le suppliait, mais guérit Cyprien lui-même de sa folle passion, et en fit son disciple et son apôtre.

Cet exemple de l'invocation de Marie et cette expérience de sa protection sont communs et journaliers dans la vie chrétienne. *Qui est-ce qui a jamais entendu dire*, comme nous le redisons après saint Bernard, *qu'aucun de ceux qui se sont mis sous sa protection et qui ont réclamé son assistance ait été abandonné ?* On a prétendu, cependant, que ce culte d'invocation de Marie était étranger aux premiers siècles. Les Évangiles apocryphes, les peintures des Catacombes, et les anciennes Liturgies ont déjà montré le contraire. Nous avons de

plus ici un témoignage historique formel. Que peut-on y répondre ? Mélanchthon s'en est tiré par cette échappatoire que *les erreurs de la piété ne peuvent être opposées à la parole de Dieu, et que, dans tous les âges, les âmes, même saintes, ont eu leurs faiblesses*[1]. Et M. Bordas-Demoulin ne trouve aussi à y objecter que ceci : « On « cite Justine, qui prie d'abord Dieu, ensuite Marie, « de la secourir. Cependant sainte Pélagie, que saint « Chrysostome représente dans un danger imminent de « perdre sa vertu, ne s'adresse point à Marie. Une jeune « fille, dont saint Ambroise rapporte l'histoire, étant « exposée à un danger pareil, invoque Dieu et ne parle « point de Marie. Voilà néanmoins les cas ou jamais de « l'implorer, si recourir à elle eût été en usage[2]. »

Mais d'abord, qui a dit à M. Bordas-Demoulin que sainte Pélagie, et la jeune fille dont parle saint Ambroise, n'aient pas invoqué la Vierge Marie? De ce que saint Chrysostome et saint Ambroise ne l'ont pas rapporté ou l'ont ignoré, s'ensuit-il que cela ne soit pas ? Et quand bien même ce recours à Marie n'aurait pas eu lieu de la part de ces pieuses vierges, cela détruit-il le *fait* de l'invocation de Justine rapporté par saint Grégoire de Nazianze? Et que l'on remarque bien une chose, c'est qu'à l'époque des deux exemples négatifs qu'oppose M. Bordas-Demoulin, le culte de Marie était répandu dans l'Église, et que saint Jean Chrysostome et saint Ambroise, panégyristes de ces deux vierges, « fai- « saient leurs délices de la dévotion à Marie, » comme le

[1] Philip. Melanchthon, *Libr. de Eccles.*

[2] *Marianisme substitué au Christianisme*, ch. VIII, p. 81 du livre intitulé *Les Pouvoirs constitutifs de l'Église*, par Bordas-Demoulin.

dit M. Demoulin lui-même [1]. D'où il suit que ce qui ferait défaut dans le témoignage de ces deux vierges se trouverait surabondamment compensé par celui bien plus éclatant de leurs historiens. Si une vierge chrétienne, de nos jours, omettait d'invoquer Marie, cela prouverait-il qu'on n'invoque pas Marie de notre temps? Eh bien, on peut dire qu'il en était de même du temps de saint Chrysostome et de saint Ambroise, puisque, de notre temps même, la dévotion à Marie s'enflamme à celle de ces deux grands Saints. — Quant au faux-fuyant de Mélanchthon, que, *dans tous les âges, les âmes, mêmes pieuses, ont eu leurs faiblesses, dont on ne peut tirer argument contre la Parole de Dieu*, il est aisé de répondre que la *Parole* de Dieu, l'*Évangile*, s'élève précisément contre les contempteurs du culte de Marie, et que la *faiblesse* de sainte Justine a été celle de Siméon, d'Élisabeth, de l'Ange Gabriel, du Saint-Esprit, de Jésus-Christ, de Dieu lui-même : nous l'avons vu. Secondement, la question n'est pas là, mais uniquement dans le *fait* de savoir si l'invocation de Marie, la croyance à son assistance étaient pratiquées dans les trois premiers siècles ; et sous ce rapport, l'exemple de sainte Justine, ou si vous voulez sa faiblesse, est, nous l'avons encore vu, celle de tous les grands oracles de cet âge, à commencer au moins par saint Irénée, qui appelle Marie l'*Avocate* d'Ève et *la Cause* de notre salut, à remonter même à saint Jean et aux Apôtres qui, d'après le témoignage de saint Augustin, ont enseigné à l'Église « la « croyance salutaire à la protection de Marie contre les « venins du Serpent. » ACCEPISTIS ET SYMBOLUM PRO-

[1] Même page.

« TECTIONEM PARTURIENTIS CONTRA VENENA SERPENTIS.

C'est cette antique croyance que sainte Justine mit en pratique, et dont elle et saint Cyprien d'Antioche ressentirent les merveilleux effets. Car, pour achever leur touchante histoire, délivrés l'un et l'autre d'une passion criminelle qui les aurait divisés dans le mal, ils furent unis dans le bien, jusqu'à mêler leur sang par le martyre qu'ils subirent ensemble pour le Christ, et à la gloire de sa Sainte Mère, qui vainquit en eux le Serpent.

XI. — Ce n'est pas toutefois qu'à cette époque de lutte sanglante la dévotion à Marie se soit déployée comme elle l'a fait depuis. Non, et nous en déduirons bientôt les raisons, que tout le monde peut déjà pressentir. En face du Paganisme, le Christianisme tout entier se ramassait, pour ainsi dire, dans la seule confession de Jésus-Christ. *Je suis Chrétien :* voilà tout le symbole des Martyrs. Mais ce que nous osons dire, et l'exemple de sainte Justine aussi bien que les peintures des Catacombes nous y autorisent déjà, c'est que, dans le secret du cœur, et, si j'ose ainsi dire, dans les catacombes de l'âme, comme dans celles du sol, la douce figure de Marie, l'invocation de sa protection devait avoir un culte étroitement lié à celui de Jésus-Christ.

Cette vérité ressort d'un écrit important : c'est la lettre de saint Cyprien, évêque de Carthage, sur le martyre de saint Mappallicus, en 250, lettre où se trouve exposée ce que l'on pourrait appeler la doctrine du martyre, que ce grand évêque devait si généreusement pratiquer. Une courte citation suffira :

« Cyprien aux martyrs et aux confesseurs de Jésus-
« Christ salut, en Dieu le Père.

« La foi est un combat dont les martyrs sont les héros « et le Christ le chef glorieux. Une fois il a vaincu pour « nous, et toujours maintenant c'est Lui qui triomphe « avec nous. Il le dit lui-même : Quand on vous saisira, « ne préméditez pas ce que vous devrez répondre; car « ce ne sera pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre « Père qui parlera en vous. — C'est ce que l'on a vu « tout à l'heure; c'est la voix même de l'Esprit-Saint « qui a parlé par la bouche du Martyr, quand au milieu « des tortures il a dit au Proconsul : « *Demain, tu ver-* « *ras un combat.* On l'a vu ce combat céleste, et le « serviteur de Dieu y a été vainqueur. C'est bien de ce « combat que parlait le prophète Isaïe, quand il disait : « Un violent combat s'engage avec les hommes; car « Dieu lui-même y prend part; » et pour mieux s'expli- « quer il ajoute : « *Voici qu'une Vierge concevra et* « *enfantera un Fils auquel sera donné le nom d'Em-* « *manuel.* » C'est *là* le combat de notre foi. »

C'est là en effet le combat chrétien, sous quelque forme qu'il se produise, combat contre les hérésies, combat contre la force au dehors, combat contre les passions au dedans; car c'est toujours le même ennemi que nous avons en face : l'Enfer. « Ce combat, — est-il dit dans le panégyrique général des Martyrs, composé à la fin de l'ère des Persécutions par le diacre et l'archiviste de Constantinople, Constantin, — remonte au Paradis terrestre : c'est l'*Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius;* c'est le combat qui apparut à saint Jean entre la *Femme* dont le Fils avait été élevé au ciel, et le Serpent qui s'en alla faire la guerre *à ses autres enfants ;* c'est encore, comme le disait Tertullien, ce combat, ces contradictions que le vieillard

Siméon prophétisa sur l'Enfant divin et dont le *signe* est la conception et l'enfantement de la Vierge ; c'est enfin ce combat dont la Vierge elle-même chantait la victoire quand elle disait : *Fecit potentiam in brachio suo, Dispersit superbos, Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* La Vierge nous apparaît ainsi de toute part dans le Cirque, et il n'est pas possible de ne l'y pas voir. »

« Ce combat ayant en effet pour chef le Fils de Dieu, il est évident que c'est par l'enfantement de la Vierge qu'il a été engagé, puisque c'est par cet enfantement que ce Chef divin est descendu dans l'arène, a pris part au combat, est devenu Dieu avec nous, a revêtu l'infirmité et la mortalité de notre nature, a pu souffrir et mourir, et par là, comme l'ont fait après Lui et pour Lui tous les autres martrys, clouer l'ennemi à l'instrument de son supplice, et tuer la mort en la recevant. Et dans cette arène ouverte ainsi par Marie, et dont la Croix est le trophée, le premier et le plus grand martyr, après le Chef, est cette même Vierge qui l'y a introduit ; car elle l'a introduit par une Maternité dont la tendresse incomparable lui a rendu propres toutes les douleurs de son divin Fils, avec une plénitude qui a été comme l'Océan de tous les martyres, et qui nous la fait apparaître la plus proche de la Croix après le grand Martyr qui y est cloué : *Juxta Crucem.* Du pied de cette Croix où elle nous a enfantés par sa Compassion, nouvelle mère des Machabées, elle soutenait les Martyrs, ses autres enfants ; elle triomphait du Dragon. »

C'est donc à juste titre que l'Église triomphante après les persécutions, sortant des Catacombes, et prenant possession de ce *Panthéon* où l'intrépidité de ses Con-

fesseurs avait défié tous les dieux et tous les crimes que l'idolâtrie y encensait, consacra ce temple du mensonge et de la force *à tous les Martyrs*, dont les ossements vénérés y furent transportés, et au-dessus d'eux, *à la Mère de Dieu*, *Reine des Martyrs*, Sancta Maria ad Martyres.

Ainsi s'offrent à nous les trois premiers siècles de l'Église, avec cet imposant enchaînement de témoignages qui nous font voir en Marie le plus grand instrument de Jésus-Christ contre l'Ennemi du salut humain.

CHAPITRE V.

DÉPLOIEMENT DU CULTE DE MARIE, APRÈS LA SOUMISSION DU MONDE A JÉSUS-CHRIST.

A l'avénement de Jésus-Christ au trône des Césars, vaincus puis vainqueurs par sa Croix, le culte de Marie entra, ainsi que tout le Christianisme, dans une phase nouvelle. On veut que ce ne soit qu'à partir du cinquième siècle et du Concile d'Éphèse que ce culte ait pris son développement, ou même sa naissance. C'est là une grande méprise historique. Sans doute, comme nous le verrons, le Concile d'Éphèse proclama plus solennellement qu'on ne l'avait jamais fait le titre de *Mère de Dieu* en Marie. Mais pourquoi? Parce que Nestorius avait entrepris de nier ce dogme comme renfermant celui de la divinité de Jésus-Christ. Cette négation de Nestorius était bien évidemment une *nouveauté*, à moins qu'on ne prétende que la croyance à la divinité de Jésus-Christ ne date aussi que du cinquième siècle. Contre cette nouveauté l'Église protesta. Par quoi? Par l'*antiquité* de la croyance qu'elle attaquait. Le Concile d'Éphèse est donc un éclatant témoignage de cette antiquité du culte de Marie, loin d'en être un de sa nouveauté. Du reste les faits sont là pour qui les sait, et nous allons les rappeler pour qui les ignore. Disons seulement déjà que l'hérésie remplissant au Concile

d'Éphèse le rôle auquel Dieu l'a condamnée à jamais, de provoquer le triomphe de la vérité, le culte de Marie gagna à l'attaque de Nestorius un développement nouveau, mais qui était le terme d'un développement précédent, lequel datait du quatrième siècle, conséquence lui-même de la doctrine des trois premiers siècles en remontant jusqu'à Jésus-Christ. Le Concile d'Éphèse fut comme le pic le plus élevé d'une chaîne de montagnes qui part des Apôtres, et dont les ondulations solidaires accusent un même mouvement.

C'est ce mouvement qu'il nous faut dessiner pour le quatrième siècle, dans sa double liaison avec les trois premiers siècles et avec le cinquième, entre lesquels il est le trait d'union.

A partir du quatrième siècle, le culte de la Sainte Vierge prend un caractère nouveau : c'est le caractère laudatif et déprécatif, venant se joindre au caractère doctrinal qu'il avait eu surtout jusque-là. Je dis surtout, parce que si ce caractère doctrinal a dominé dans les trois premiers siècles, il n'a pas exclu les deux autres, pas plus que ceux-ci quand ils ont pris le dessus n'ont exclu celui-là. De tous temps on a loué et invoqué Marie, de tout temps ce culte a été fondé sur la doctrine raisonnée de sa divine Maternité.

Dans les trois premiers siècles, seulement, ce culte laudatif et déprécatif était contenu et réservé. Rien n'est plus aisé à concevoir.

Dans ces trois siècles de lutte gigantesque entre la doctrine de l'unité de Dieu et la tourbe des divinités de la fable, entre la folie de la croix et la sagesse qui sacrifiait aux idoles, entre la force morale qui bravait la mort et la

force brutale qui s'épuisait à la donner, le Christianisme dut se réduire, dans la bouche et dans la vie extérieure de ses confesseurs, à ce qu'ils ne pouvaient taire sans crime, à ce qu'ils devaient publier sur les toits. Il dut présenter, si j'ose dire ainsi, le moins de surface possible, sans s'effacer entièrement, pour entrer dans le cœur du Paganisme à la manière d'un coin, dont le tranchant, si mince qu'il soit, résume toutes les parties par une solidarité qui s'étend jusqu'à sa base, à laquelle il fraye le chemin.

Ce coin est le Christianisme, le Catholicisme, avec tout le déploiement de ses mystères, de sa doctrine et de son culte, avec le culte par conséquent de la Vierge Marie tel qu'il se fit recevoir plus tard. Présenter ce culte dès le premier abord eût été vouloir faire entrer le coin par la base. Tandis que le réserver n'était nullement le désavouer. C'était le professer et le faire entrer implicitement, déjà, par le culte de Dieu et de Jésus-Christ.

Et remarquez en cela le noble désintéressement et la sainte hardiesse de l'Église. Quand nous disons que présenter d'abord le culte de la Vierge Marie eût été compromettre l'introduction du Christianisme dans le monde païen, ce n'est pas qu'il eût eu, par là, plus de difficulté à se faire recevoir. Au contraire, il aurait eu trop de facilité. Une mère et un enfant, une Isis et son Horus, une femme mère d'un Dieu eût été se ranger naturellement parmi toutes ces mères d'aventure qui avaient donné le jour à des dieux. Mais l'erreur et la corruption païennes auraient dénaturé ce culte angélique, et avec lui celui de Jésus-Christ. Attiré par un appât idolâtrique, le paganisme y aurait mordu, mais il l'aurait ab-

sorbé, il aurait passé sans transformation du culte de la mère des dieux à celui de la Mère de Dieu, et ce succès eût été funeste par sa facilité même ; aussi avons-nous vu dans Tertullien que le Christianisme se dégageait tant qu'il pouvait de ce côté, et qu'il évitait tout rapprochement avec le paganisme. Non que le mystère de la Vierge Mère ne soit ce qu'il y a de plus digne de la piété des hommes après Dieu et après Jésus-Christ, mais parce que le paganisme n'était pas assez éclairé ni assez pur pour le comprendre.

Il fallait donc présenter le Christianisme par son côté le moins compromettant pour sa sainteté, quoique le plus compromettant pour sa popularité et pour son triomphe : par la Croix de Jésus-Christ, *scandale aux Juifs, folie aux Gentils*. Il fallait que Jésus-Christ passât le premier, si j'ose ainsi dire, et fût reçu seul avec le grand dogme de l'unité de Dieu dont il était le restaurateur. Il fallait que la Croix seule eût l'honneur divin de la conversion du monde. Après cela, les cœurs étant ployés, purgés, refaits, l'idolâtrie étant balayée, le culte virginal de Marie pouvait venir sans danger d'être dénaturé, et avec tous les dons et toutes les grâces qui en découlent.

On sera convaincu de cette vérité si l'on observe que le SECRET DES MYSTÈRES devant les infidèles et les catéchumènes embrassait tout l'intérieur du Christianisme, et s'étendait jusqu'à l'explication de la divinité de Jésus-Christ, qu'on ne donnait complétement qu'au baptême, même au temps d'Origène[1]. « Celui qui est *initié*, dit-il, « connaît la chair et le sang du Verbe de Dieu. Ne nous

[1] Homil., IX, *in Levit.*

« arrêtons donc pas aux choses que connaissent ceux « qui savent, et qui *ne peuvent être manifestées à ceux* « *qui ignorent*[1]. » Le motif de cette réserve apparaît dans cette objection de Celse : « Ils pourraient avoir « quelque raison de se défendre d'adorer les dieux, s'ils « n'adoraient qu'un seul Dieu; mais ils adorent un « homme né depuis peu[2]. » Sans doute Origène répondait à cela que *le Père et le Fils ne sont qu'un*, et que Jésus *est avant qu'Abraham fût*, étant la Vérité, le Verbe et la Sagesse de Dieu. Mais il ne descendait pas dans l'exposition intérieure de l'Incarnation du Verbe, et se bornait à en défendre les abords, sachant très-bien à quel préjugé et à quelle inintelligence des choses divines il avait affaire; inintelligence telle, que Celse ajoutait : « Si vous adorez le Fils de Dieu avec son Père, « il s'ensuit donc que vous devez aussi adorer *ses mi-* « *nistres*[3]. »

Qu'on juge d'après cela de l'effet qu'aurait produit dans le monde païen le culte public de la Sainte Vierge ! Pour les païens, c'eût été un sujet de retourner contre les Chrétiens le reproche d'idolâtrie; pour les Chrétiens à peine sortis de l'idolâtrie, c'eût été un danger d'y retomber.

Pour cette raison, autant qu'à cause des persécutions, l'Église chrétienne, durant les trois premiers siècles, s'abstint de tout culte public; elle n'eut, à peu d'exceptions près, ni temples, ni autels, ni statues : l'image même de Jésus crucifié ne fut exposée que plus tard, et

[1] Homil., III, *in Genes.*
[2] ORIGÈNE contre Celse, liv. VIII, nº 12.
[3] *Id. ibid.*, nº 13.

Celse, qui reprochait aux Chrétiens comme une idolâtrie d'adorer Jésus-Christ, leur reprochait en même temps de n'avoir aucune forme de culte[1].

C'en est assez pour réduire à ce qu'elle vaut l'objection contre l'antiquité du culte de la Sainte Vierge tirée de ce que ce culte n'avait aucun caractère public dans les trois premiers siècles. Voici, au surplus, la réponse qu'y fait, sans le savoir, un honorable et zélé Protestant de nos jours, à propos de l'esthétique chrétienne : « N'oublions « pas, dit-il, que l'élément humain à cette époque était « profondément souillé par le paganisme. Il n'était pas « possible, dès le premier jour, de le reconquérir tout « entier au Christianisme. Certaines sphères où la Reli- « gion du Christ a non-seulement le droit, mais encore « la mission d'exercer son action, lui étaient nécessaire- « ment fermées aussi longtemps que la civilisation repo- « sait sur des bases païennes[2]. »

Ceci est vrai, et ne cesse pas de l'être en s'appliquant au culte de la Sainte Vierge : « L'Église des pre- « miers siècles, dit Thomassin, craignait que l'idolâ- « trie qu'elle renversait à si grand'peine ne se relevât. « C'est pourquoi elle eut un culte, à la vérité, pour « la Mère de Dieu, *Deiparam coluit quidem*, mais de « telle sorte que ce culte ne fût une pierre d'achoppe- « ment pour personne. Les païens ayant adoré des « mères de leurs faux dieux, il eût été à craindre que « plusieurs ne retombassent dans la même erreur au « sujet du culte de Marie, Mère du Dieu véritable... Mais

[1] ORIGÈNE contre Celse; liv. VIII, n°s 19 et 20.

[2] M. DE PRESSENSÉ, *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, t. II, p. 265.

« après que Nestorius se fut déchaîné contre la Maternité « divine de Marie, et que le Concile d'Éphèse l'eut fou- « droyé, chacun sentit le devoir de rendre à Marie de « plus grands honneurs. La Religion chrétienne ayant « alors poussé des racines plus profondes et l'idolâtrie « étant extirpée, on put divulguer la dignité et la gloire « de cette incomparable Vierge, et on dut le faire pour « fermer la bouche à l'impiété de l'hérésie qui osait la « ravaler[1]. »

Sur cela, qu'on mesure maintenant la force des témoignages que nous avons produits pour les trois premiers siècles. Si, malgré tant de raisons de s'abstenir de toute manifestation, de toute profession glorieuse pour Marie, on l'opposait incessamment à toutes les formes de l'hérésie comme Mère et comme Vierge, manifestant l'humanité et la divinité de Jésus-Christ; si on ne craignait pas de donner à son action une portée aussi grande que celle de la première mère du genre humain sur sa postérité, de l'appeler la *Cause* de notre salut, notre *Avocate*, et la nouvelle *Ève;* si on l'appelait encore *Église*, enfantant les Chrétiens, et les nourrissant de Jésus-Christ comme de son lait; si on faisait dépendre toute doctrine et toute morale religieuse de sa divine Maternité; enfin si elle s'attestait elle-même par des *apparitions* d'où jaillissait la lumière de la doctrine, et par des secours moraux qui, dans les cœurs qui l'invoquaient, changeaient les ardeurs les plus criminelles en un céleste amour courant au martyre, quelle profondeur et quelle force de vérité tous ces témoignages ne révèlent-ils pas?

[1] THOMASSINUS, *De Dierum festorum celebratione*, lib. II, cap. XX, n° 10.

Que plus tard on se répande en panégyriques et en invocations de Marie dont la ferveur épuise toute la richesse du langage humain; qu'on lui élève des autels, des statues, des sanctuaires, des cathédrales; qu'on déploie les pompes les plus splendides du culte de la vénération, de la confiance et de l'amour : cela n'égalera pas pour sa gloire ce culte doctrinal que lui ont rendu les trois premiers siècles. Car ce n'est pas d'une manière oratoire et jaculatoire, toujours suspecte d'exagération, qu'on parlait alors de Marie, c'est dogmatiquement; c'est au pied de la stricte vérité qu'on mesurait toute l'étendue de sa grandeur, et qu'on la jugeait si immense, qu'on s'est toujours tenu, depuis, en deçà.

N'oublions pas enfin que, dans ce temps-là même, les temples, les autels, les images, les invocations liturgiques, rien ne manquait au culte de Marie; seulement tout cela était sous terre, dans les Catacombes, où nous le retrouvons aujourd'hui, et où on le pratiquait alors avec une intensité de croyance et de ferveur qui était en raison du péril et du mystère. C'est de ce culte souterrain, comme de sillons retournés par le tranchant de la persécution et arrosés par le sang des martyrs, qu'ont germé nos cathédrales, nos sanctuaires, nos fêtes, nos pompes à l'honneur de Marie; et tel type de la Vierge que le suave pinceau de Raphaël a offert à notre pieuse admiration, n'est qu'une inspiration, nous l'avons vu, de la touche chrétienne du *premier siècle*.

Le quatrième siècle, dont nous devons traiter dans ce chapitre, présente comme la première éclosion de ce culte, ainsi contenu dans les trois premiers, perçant la

couche à peine déblayée de l'idolâtrie, et s'élançant déjà si richement de certaines bouches, que les nôtres ne peuvent, après elles, que bégayer.

Nous allons nous borner à sept témoignages, d'ailleurs assez éminents, et dignes de succéder à ceux qui précèdent. Ce sont :

Saint Éphrem.
Saint Épiphane.
Saint Athanase.
Saint Grégoire de Nazianze.
Saint Ambroise.
Saint Jean Chrysostome.
Saint Augustin.

Quels hommes! quels Saints! quelle suite de la chaîne que nous avons déjà parcourue de saint Ignace à saint Cyprien!

I. Le plus ancien de tous, saint Ephrem, est précisément le plus riche de louange et de prière à Marie. On voit en lui le plus beau jet de l'Antiquité chrétienne honorant la Mère de Dieu. Fils d'un prêtre du dieu Abnil en Nubie, il se déclara de bonne heure pour la foi chrétienne, et devint un de ses plus grands confesseurs contre l'idolâtrie et l'hérésie. Les Syriens, après quinze siècles, l'ont encore en grande vénération, et l'appellent le Docteur du monde et le Prophète de leur nation. Ce grand Saint fut amené à glorifier Marie par la doctrine de sa divine Maternité, fondement et argument de la foi chrétienne contre l'hérésie. Continuant l'argumentation des trois premiers siècles, dans cent soixante-trois Traités contre les mille formes de ce Protée, il eut à

répondre aux Manichéens, qui attaquaient le mariage comme émanant du mauvais principe, à cause de la chair qui en est l'élément. Voici comment il le fit, et avec quelle verve il confond par Marie les disciples de Manès :

« Comment se fera la propagation du genre humain ? « Je sais qu'ils poussent le délire jusqu'à prétendre que « la femme peut devenir mère par l'influence des purs « esprits. Marie est l'unique et l'incomparable qui, de- « venue mère sans le concours de l'homme, soit restée « vierge ; parce qu'il ne se peut rien concevoir de diffi- « cile à Dieu. Ce serait en vain que nous admirerions « cette merveille, s'il était au pouvoir des Anges, comme « ils le disent, de l'opérer. Le Démon aurait beau jeu « alors en faisant des vierges mères pour les opposer à « la Mère de Dieu. Sa fourberie peut singer tous les ca- « ractères de notre foi : pour ce qui est de la Vierge, « sa malice échoue ; il n'a pas sa pareille à nous opposer. « Il a pu se procurer quelques vieux matois, qu'il appelle « ses saints, séduits et séducteurs, jouant le personnage « de prophètes, comme autrefois le mystagogue Baal, et « les substituer aux vénérables pontifes de l'Église, pen- « sant surprendre ainsi les simples. Il a fabriqué des « émissaires à l'instar des Apôtres du Christ, et parmi « les infidèles il a pu dresser des autels au nom du Père, « du Fils et du Saint-Esprit. Il a pu contrefaire la « continence, la pauvreté, l'abstinence, le zèle de la « prière. Ce maître fourbe a pu pousser ses entreprises « sous ce couvert. Impossible à lui de représenter la « Vierge Mère : notre Vierge lui a rivé le clou. *Ejus* « *astum revicit Virgo nostra* [1]. »

[1] S. EPHRÆM, Syri Operum classis III, sermo CX, *advers. Hæreses*, XIX.

Combattant ailleurs l'hérésie qui niait la *réelle* incarnation du Fils de Dieu, et se servant pour cela de l'exemple souvent employé de la perle : « Considère, « dit-il, le ministère d'une chair aussi imparfaite que « celle du coquillage dans la formation de la perle : et « crois la réelle formation du Christ de la femme... « O grands mystères ! ô célestes croyances ! Que la na- « ture enfante ce qui lui est étranger, et qu'un fruit « naisse d'elle sans le concours de l'homme. La Vierge « est rendue mère, la nature produit, un sein nourrit, « une jeune fille aide et coopère... Comment n'aurait- « il pris que le semblant de l'enfantement, Celui qui « a voulu participer à la nature, à l'essence, et à la pé- « riode de l'enfantement ? Le Christ a crû dans un sein, « alors que, comme Dieu, il n'avait besoin de per- « sonne ; et il est né fils d'une femme, alors qu'il était « Fils de Dieu. Il a connu Marie pour Mère ; et par elle « la Divinité a embrassé l'humanité.. .. et qu'on n'ob- « jecte pas l'indignité de la nature qu'il a prise dans « ce sein virginal : comme la foudre explore toutes « les parties du lieu qu'elle visite, ainsi fait Dieu. « Et comme elle illumine jusqu'aux plus secrètes, de « même aussi le Christ purifie ce qu'il y a de plus caché « dans la nature qu'il s'approprie. Ainsi a-t-il purifié la « Vierge ; et il en est sorti de telle sorte qu'il montrât « que là où est le Christ, là toute pureté est consom- « mée... — Au lever du soleil tout reluit dans la na- « ture ; et quand il s'élance de l'horizon, cet astre illu- « mine l'univers : que ne ferait-il pas dans la couche « où il se renfermerait tout entier ?... Si le Christ illu- « minant Paul du haut du ciel des clartés de sa grâce, « l'a promu à la piété, a fait d'un loup une brebis, d'un

« persécuteur un Apôtre, un foyer de charité d'une « âme sanguinaire, et d'une nature indomptable et in- « traitable un instrument docile et souple à ses des- « seins, combien plus le Verbe divin, lorsqu'il s'est ren- « fermé dans le sein de Marie, a-t-il dû la purifier et la « sanctifier [1] ! »

On voit là ce qu'on a déjà vu, et ce que nous reverrons plus amplement encore, comment toute la doctrine chrétienne est intéressée au culte de la Sainte Vierge. Il n'est pas croyable, disaient toutes les hérésies, que Dieu soit né d'une femme; et cela n'est pas croyable, parce que c'est indigne de sa majesté. A cela l'Église répondait: Ce serait indigne de sa majesté, s'il s'était ainsi abaissé sans élever à soi la nature qu'il a prise dans le sein de Marie. Mais il s'est moins appauvri dans ce sein virginal qu'il ne l'a enrichi. Il s'y est anéanti, il est vrai, mais en Dieu; comblant de ses grandeurs et de sa sainteté la demeure mortelle qu'il s'est choisie, faisant d'elle un Ciel. Et qu'elle a dû être la gloire de ce Ciel, puisqu'il a contenu la Majesté que les cieux eux-mêmes ne peuvent contenir, puisqu'il a été l'Orient d'où le Soleil de la grâce et de la vie s'est levé sur l'univers! Ainsi les grandeurs de la Mère rachètent les abaissements du Fils dont elles sont l'ouvrage : elles le montrent élevant à soi tout ce à quoi il s'abaisse, et le glorifient en raison même de son anéantissement. C'est ce que Marie a publié la première: « Mon âme glorifie « le Seigneur, parce qu'il a fait en moi de *grandes* « *choses*, et qu'il s'est montré le Tout-Puissant. »

De là toutes les louanges décernées à Marie: *ex hoc*

[1] Sermo CXLVIII, *De supernaturali B. Virginis partu*, XX.

Beatam me dicent omnes generationes. Elles rétorquent contre l'hérésie et l'incrédulité de tous les âges le grand scandale du Verbe fait chair.

Saint Éphrem, répondant aux mêmes préjugés d'indignité de la naissance du Fils de Dieu d'une femme, disait encore : « Il est vrai ; mais est-ce par une semence « reçue du dehors que la Vierge l'a enfanté ? Loin de « là, mais en lui prêtant sa seule substance, sans mou- « vement charnel ; et ce n'est pas de pierres taillées et « ciselées avec un outil que la Sagesse s'est édifié « cette demeure. On n'a pas entendu le bruit du fer « dans l'édifice : car l'homme n'a pas opéré en Marie, « mais la Vierge seule. Les pierres en étaient déjà toutes « polies par elles-mêmes et toutes ciselées : je veux dire « que Dieu a pris notre nature en Marie sans le con- « cours de l'homme, mais épurée par l'exquise chas- « teté de cette Vierge, et la Divinité est demeurée im- « maculée dans une si grande pureté [1]. »

Quel idéal de pureté cette doctrine ne révèle-t-elle pas en Marie, et qui ne comprend que le culte de cette pureté, le culte de la Vierge, est comme l'enveloppe en quelque sorte du culte de Jésus-Christ, et préserve la foi chrétienne du grossier contact de l'impiété !

Le capital de cette doctrine des Pères, c'est que le Verbe, en se faisant petit enfant dans le sein de Marie, n'a rien perdu, rien suspendu même des grandeurs et des gloires de sa Divinité, et n'a fait que les voiler par ménagement pour notre faiblesse. D'où suit que c'est de Dieu, dans la plénitude de sa Majesté, que Marie est la mère : ce qui vaut à cette Vierge incomparable un

[1] Sermo CXLVIII, *De supernaturali B. Virginis partu*, XX.

honneur d'autant plus grand, un culte d'autant plus important, que celui de la Divinité de Jésus-Christ y est engagé comme dans son plus beau temple et son plus bel ouvrage.

Ainsi saint Éphrem, dans un sermon sur la *Nativité de Notre-Seigneur*, voulant glorifier le divin Enfant, glorifie nécessairement la Mère, tellement qu'on ne sait de l'une ou de l'autre louange quelle est celle qu'il s'est proposée, tant elles se tiennent en se pénétrant réciproquement : « Marie portait, dit-il, ce petit Enfant, qui dissimulait sous son silence la science qu'en toute langue « il inspirait. Le Très-Haut était sustenté du lait de « Marie, alors que de sa prodigue largesse il allaitait « l'Univers ; et lorsqu'il reposait dans le sein de sa Mère, « le monde reposait dans son sein. Quand son corps « était en formation dans le sein de la Vierge, sa puis« sance reliait les membres de tous les corps ; lorsque « sa conception s'élaborait, il élaborait lui-même les « premières formes de tout ce qui a vie. Par l'infusion « de sa propre vertu, Marie a pu Le porter portant Lui« même tout [1]. »

Cette sublime opposition, qui a reçu depuis tant et de si beaux développements, apparaît là plus que précédemment. Cette manière de faire ressortir le Mystère chrétien dut se produire plus particulièrement à partir du quatrième siècle, parce que c'est vers cette époque que fut instituée distinctement la fête de la Nativité de Notre-Seigneur. On avait enveloppé jusque-là cette fête dans celle de l'*Epiphanie*, pour ne pas trop livrer, sans doute, à l'indiscrétion païenne le chaste et

[1] Sermo IV, *In Natalem Domini* III.

grand mystère de l'enfantement virginal du Fils de Dieu. Mais on dut célébrer ce mystère à la fin, pour protester contre les hérésies qui l'attaquaient, et on le fit de telle sorte, comme nous le voyons pour la première fois dans saint Éphrem, que ce fut une profession éclatante de ce fondement de notre foi.

Cette célébration de la Nativité de Notre-Seigneur non-seulement comprenait celle de la Maternité divine de Marie, comme nous venons de le voir, mais elle donna lieu à un culte de celle-ci plus distinct.

C'est ce qui nous apparaît dans les admirables *Panégyriques de la Mère de Dieu* qui suivent, dans saint Éphrem, les *Sermons de la Nativité de Notre-Seigneur*. Ces deux cultes de la Mère et du Fils sortent l'un de l'autre, et rentrent l'un dans l'autre. Leurs Genèses se confondent : ils s'attestent réciproquement. Je ne connais pas de confirmation plus décisive de la thèse soutenue dans cet ouvrage que ce *fait historique* dont saint Éphrem nous offre les monuments, *un siècle avant le Concile* d'*Ephèse*.

Et ce qui est admirable, c'est que le culte de la Sainte Vierge, non-seulement comme culte d'honneur, mais comme culte d'invocation, sort là *tout armé*, en quelque sorte, du culte de Jésus-Christ ; je veux dire avec tout l'éclat qu'il a eu depuis. Nous retrouvons là, comme sur l'arbre d'où elles ont été cueillies et transplantées, les plus belles louanges et les plus belles prières que nous redisons aujourd'hui : l'*Inviolata*, le *Sub tuum*, le *Dignare me laudare te*.

Saint Éphrem a composé trois sermons *à la Louange de Marie Mère de Dieu*, et douze *Prières à la Mère de Dieu*. Nous allons les analyser, comme les premiers grands

témoignages du culte lautadif et déprécatif de Marie dans le Christianisme établi.

Le premier sermon *De Laudibus Dei Genitricis Mariæ*, commence par célébrer la miséricordieuse condescendance qui a porté Dieu dans le mystère de l'Incarnation à accommoder sa grandeur effrayante à notre faiblesse. Puis, *pour ne rien dérober*, dit-il, *à la Vierge Marie de la gloire qui lui est due*, il reprend la chose de plus haut, en montrant, par le simple récit évangélique de l'Incarnation, comment s'est opéré ce grand Mystère.

De ces prémisses sort naturellement la louange de Marie : « Marie donc est devenue aujourd'hui pour nous « un Ciel portant la Divinité qui l'a choisie entre l'uni-« versalité des Vierges, pour être l'instrument de notre « salut. En elle, les prédictions de tous les Justes et « Prophètes ont abouti ; d'elle, cet Astre dont la divine « splendeur est devenue la lumière de ceux qui mar-« chaient dans les ténèbres a surgi. » Saint Éphrem énumère ensuite toutes les figures bibliques sous lesquelles Marie a été préconisée comme devant porter le salut du monde, puis il termine par l'antithèse antique de la faute et de la réparation, où Marie a un si grand rôle. « A l'origine, la faute de nos premiers parents a « fait entrer la mort dans l'humanité, mais aujourd'hui, « par Marie, nous sommes promus de la mort à la vie ; « à l'origine, le Serpent s'emparant des oreilles d'Ève, a « injecté par là le venin qui a gangrené tout le corps ; au-« jourd'hui, Marie, prêtant l'oreille de la foi à la parole « de Dieu, a introduit par là l'Auteur de l'éternelle fé-« licité du monde. »

Tel est le premier sermon de saint Éphrem à la louange de Marie. On y retrouve la doctrine des trois

premiers siècles, et comme le thème traditionnel du culte de la Mère de Dieu dans le dégagement de sa formation.

Le second sermon, *De Sanctissimæ Dei Genitricis Virginis Mariæ laudibus*, n'est pas autre chose : seulement nous avons là le jet, et comme l'explosion harmonique de la doctrine.

« *Inviolata, integra, planeque pura ac casta Virgo*
« *Dei Genitrix Maria.* O immaculée, intacte, toute pure
« et toute chaste, Vierge Mère de Dieu, Marie, Reine de
« tous, espoir des désespérés, notre très-glorieuse Dame,
« toute bonne et tout excellente ; plus élevée que les cé-
« lestes Intelligences ; plus éclatante que les rayons du
« soleil et que les éclairs de la foudre ; plus en honneur
« que les Chérubins ; plus pénétrante que les Esprits aux
« multiples regards ; plus sainte que les Séraphins, et
« sans comparaison plus élevée en gloire que toutes les
« célestes Phalanges. Unique espoir de nos pères, gloire
« des Prophètes, prédication des Apôtres, honneur des
« Martyrs, joie des Saints, concert de toutes les Hiérar-
« chies, couronne de toutes les Vierges et de tous les
« Saints, et, dans l'éclat et la splendeur du rang que vous
« occupez, inaccessible !... »

A ces louanges, qui forcent et qui brisent toutes les expressions, plusieurs de mes lecteurs seront tentés de murmurer le mot d'exagération et d'exaltation. Exaltation, oui ; mais exagération, aucune. Exaltation légitime : et quel est celui que Dieu n'exalterait pas, si ce n'est Dieu lui-même ? Devant Lui, les Séraphins tremblants se voilent la face de leurs ailes : et un œil mortel pourrait soutenir sa Majesté ! Et s'il en est ainsi de Dieu, comment ne serait-ce pas après Dieu de son trône, de son sanc-

tuaire, de son tabernacle, du foyer et de l'orient d'où il s'est levé dans les hauteurs du ciel, de sa MÈRE ? Sans doute, en l'état où il s'est montré, ce n'était qu'un enfant, et cette mère n'était qu'une femme, ce qu'il y a de plus humble et de plus faible. Mais la foi que je suppose, et à laquelle seule je parle, voit dans cet enfant le même Dieu qui règne dans le ciel, et même un plus grand Dieu, si j'ose ainsi dire, par le prodige de son anéantissement, qui confond plus l'entendement que l'éclat naturel de sa Majesté ; éclat qui, pour être caché, intérieur, concentré, ne consacre que plus l'humanité qui le contient et le sein virginal qui l'a reçu immédiatement du ciel pour le produire ainsi à la terre. — Mettez d'un côté toutes les expressions de saint Éphrem que vous êtes tentés de taxer d'exagération, et de l'autre côté ne mettez que la seule expression de Mère de Dieu, et si vous êtes de force à soulever la balance, vous me direz quel est le bassin qui pèse le plus.

C'est cette grandeur incommensurable de Mère de Dieu, qui inspire et qui épuise toute louange, parce qu'elle se mesure sur Dieu lui-même, et qu'elle le professe et le glorifie dans le prodige de son abaissement. *Tout cela*, comme dit Bayle, *coule naturellement du titre de* Mère de Dieu.

Saint Éphrem, continuant ce beau panégyrique, revient, après toutes ces louanges, à cette divine Maternité qui les justifie, et il la fait briller sous des images bibliques qui en divisent les rayons.

« Encensoir d'or, Lampe ardente, Urne admirable « contenant la manne du ciel, Table où la loi écrite « est apportée aux mortels, Arche véritable, Charte « divine... O Buisson incombustible dans son embrase-

« ment, Verge fleurie d'Aaron : vous êtes en effet cette « Verge véritable dont votre Fils est la fleur, cette Tige « par qui la racine de David et de Salomon a germé le « Christ, notre Créateur, le Dieu et Seigneur tout- « puissant, et le seul Très-Haut ! C'est vous qui avez « engendré le Dieu-Homme, vierge avant, vierge du- « rant, vierge après l'enfantement... Par vous nous « sommes réconciliés au Christ notre Dieu, votre Fils « très-doux. »

Cette dernière pensée, qui présente la Vierge comme étant pour nous auprès de Jésus-Christ ce que Jésus-Christ nous est auprès de Dieu, *Médiatrice auprès du Médiateur*, conduit saint Éphrem au second caractère du culte de la Sainte Vierge, après la louange, l'*Invocation :* doctrine aussi ancienne que le Christianisme, nous l'avons vu, mais dont la pratique, renfermée jusque-là dans les Catacombes, éclate ici pour la première fois dans toute son effusion :

« Vous êtes l'unique et secourable Avocate des pé- « cheurs et des perdus ; vous êtes le port assuré des « naufragés ; vous êtes la rédemption et la libération « des captifs ; vous êtes le soutien des solitaires, et l'es- « poir des séculiers. Nous nous réfugions sous votre pro- « tection, ô sainte Mère de Dieu, *Sub tuum præsidium* « *confugimus, o sancta Dei genitrix !* Nous nous abri- « tons sous les ailes de votre piété et de votre miséri- « corde ; protégez-nous, gardez-nous, de peur que « l'Ennemi acharné à notre perte, Satan, ne triomphe « insolemment de nous. Nous n'avons de confiance qu'en « vous, ô Vierge sincère ! Sous vos aisselles maternelles, « ô Patronne ! nous abritons nos misères, et nous vou- « lons être appelés vos clients. »

Ces belles invocations paraîtront peut-être excessives, même après ce que nous avons dit pour justifier les louanges qui les précèdent. En effet, dira-t-on, on conçoit très-bien comment ces louanges, si grandes qu'elles soient, ne font pas ombrage à Jésus-Christ, et même le mettent en lumière; puisque, se rapportant toutes à la dignité de Mère de Dieu en Marie, elles professent, elles exaltent la divinité de Jésus-Christ. Mais il n'en est pas de même de ces invocations : elles effacent ce Christ Médiateur en donnant sa fonction à Marie; elles effacent Dieu même, en quelque sorte, en demandant à Marie seule le salut et la guérison.

Rien de plus fondé que cette objection, si c'était *omisso medio* que s'exerçait le pouvoir que nous invoquons en Marie; si ce pouvoir, de la même nature que celui du Christ, le franchissait pour agir auprès de Dieu, et encore plus à la place de Dieu. — Mais c'est le contraire qui a lieu. — Marie est invoquée comme *Patronne :* elle relève donc Dieu auprès duquel elle nous assiste de son *intercession.* Secondement, Marie est invoquée comme *Mère :* elle relève donc le Christ, son Fils, d'où lui vient et auprès duquel s'exerce tout son pouvoir. Quand nous lui disons : « Nous n'avons « *de confiance qu'en vous*, etc., » cela doit s'entendre *à cause de votre Maternité*, et par conséquent *auprès de votre Fils.* L'équivoque n'est pas possible, parce que le fondement même de l'invocation en prévient l'abus.

C'est ce qu'a déjà fait entendre saint Éphrem, en ouvrant ses invocations par l'expression de cette vérité qui en est le fondement : *Par vous nous sommes réconciliés au Christ notre Dieu, votre Fils très-doux;* et c'est ce

qu'il déploie immédiatement après dans les paroles qui suivent :

« Prosternés à vos pieds, nous vous supplions de nos « cris et de nos prières, de peur que votre doux Fils, « notre Sauveur, qui donne la vie à tout ce qui respire, « justement offensé par la multitude des crimes dont « nous sommes chargés, ne nous rejette, et que nos âmes « misérables ne deviennent la proie du Lion, ou que, « comme le figuier stérile, il ne nous arrache. C'est « pourquoi nous vous implorons pour que nous puis- « sions *aborder en sûreté le Christ*, et être reçus dans le « royal séjour des bienheureux, etc., etc. »

Et que cette terreur du Christ, qui nous fait recourir au patronage de Marie pour l'aborder, ne paraisse pas offensante pour sa qualité de Sauveur; car lui-même, dans son Évangile, limite, si j'ose ainsi dire, à chaque instant cette qualité de Sauveur par celle de Juge, étant infiniment l'un et l'autre, parce qu'il est Dieu autant qu'il est homme; et c'est cela même qui donne tant de prix à son caractère de Sauveur. Et puis, en l'abordant sous le patronage de Marie, c'est le prendre par le bon côté, le côté par où il est homme, par où il est Sauveur, par où Lui-même a voulu se donner à nous; c'est correspondre à toute l'économie de notre salut.

Et admirez, je vous prie, l'harmonieuse opposition que présentent à cet égard les *louanges* et les *invocations* que nous adressons à Marie. Par les louanges, en effet, que nous décernons à la *Mère de Dieu*, que faisons-nous? Nous professons, nous glorifions la *Divinité* de son Fils Jésus, nous nous pénétrons de sa grandeur, de sa majesté, de sa sainteté formidables, jusqu'à voir dans une humble fille de notre race déchue, parce

qu'elle est sa mère, la Reine de la terre et des cieux. Mais en nous donnant ce profond sentiment de la Divinité de Jésus-Christ et en le nourrissant, le culte de louange que nous décernons à Marie aurait pour effet certain de nous anéantir de terreur, si le culte d'invocation ne venait lui faire contre-poids ; si cette même grandeur de Mère de Dieu, en élevant Marie si haut, ne la mettait à portée de nous servir auprès de son Fils par son intercession, et ne la plaçait entre Lui et nous comme le marchepied d'un trône, qui, en le rehaussant, en facilite l'accès. Par la louange nous l'exaltons jusqu'à la source des grâces : par l'invocation nous l'inclinons jusqu'au plus profond abîme de notre désespoir ; et telle est la miséricordieuse souplesse, si j'ose ainsi dire, de ce maternel instrument de notre salut, que notre confiance en Marie naît de notre vénération, et notre vénération de notre confiance. — Tel est le rapport admirable qui unit le culte d'invocation au culte de louange envers Marie, et qui nous apparaît dans l'antique monument que nous étudions.

Aussi, après avoir passé de la louange à l'invocation, saint Éphrem revient de l'invocation à la louange, et termine par l'association de ces deux sentiments. Nous regrettons d'être obligé d'abréger.

« Remplissez ma bouche de la grâce de votre dou-
« ceur, ô Souveraine, et illuminez mon entendement ;
« ô Pleine de grâce, mettez en mouvement ma langue
« et mes lèvres, pour chanter d'un cœur joyeux vos
« louanges, et principalement pour redire la mélo-
« dieuse salutation par laquelle Gabriel vous acclama
« Vierge-Mère très-intègre de mon Dieu. Ayez pour
« agréable que je publie vos louanges, Vierge sacrée,

« *Dignare me laudare te, Virgo sacrata*, et que je re-
« dise avec délices : *Ave*, je vous salue... Je vous salue
« Marie, Souveraine pleine de grâce... Je vous sa-
« lue paix, joie, consolation et salut du monde... Je
« vous salue refuge des pécheurs, fontaine de grâce et
« de toute consolation... Je vous salue très-douce Mé-
« diatrice de Dieu et des hommes... Je vous salue
« chaste Mère du Christ, le Fils du Dieu vivant... Je
« vous salue, ô vous qui avez élevé le Christ, auteur de
« la vie ; le Christ, dis-je, très-miséricordieux Créateur
« de toutes choses, notre très-doux Seigneur Jésus, édu-
« cateur et éleveur du monde, à qui convient tout
« honneur, toute gloire, grandeur, puissance, louange,
« et magnificence en union avec le Père et le Saint-
« Esprit, maintenant, toujours et à jamais dans l'infi-
« nité. — Par les prières et les mérites de la Très-Sainte
« Mère de Dieu, Marie toujours Vierge, par l'interces-
« sion de toute l'Armée céleste, des Prophètes et Apô-
« tres, des Confesseurs et de tous les Saints, ayez pitié
« de votre créature, ô Dieu tout-puissant ; et à l'heure
« formidable de votre justice, placez à votre droite vos
« humbles serviteurs, et ne vous souvenez plus de nos
« offenses. »

Ces grandes louanges et invocations, si répandues depuis, jaillissent là dans leur première abondance : c'est pourquoi nous avons dû en citer quelque chose pour montrer que, toujours anciennes et toujours nouvelles, elles sont l'expression de la plus pure doctrine catholique dès l'âge primitif. Resserrées ou développées selon les temps, tantôt sous une forme doctrinale, tantôt sous une forme oratoire ou liturgique, au fond elles se résument dans ces deux grands titres qu'au second siècle

saint Irénée, écho des Apôtres, décernait à la Mère de Dieu : Cause *de notre salut, et notre* Avocate.

Dans son troisième Panégyrique de la Mère de Dieu, saint Éphrem loue et invoque Marie au pied de la croix : ce qui est encore digne de remarque, comme antiquité de la doctrine qui attribue à *la Compassion* de Marie une fécondité de grâce et de salut pour le genre humain; car c'est au pied de cette croix, et en raison de la part immense que Marie a prise au sacrifice de son divin Fils, que saint Éphrem, après avoir montré Marie adhérant *à cette mort qui a épanché la vie au monde*, invoque encore son aide et son secours pour qu'elle soit notre conciliatrice et notre avocate, principalement à l'heure de notre mort, et qu'elle nous fasse entrer en partage de la gloire de son Fils, comme elle est entrée en partage de ses souffrances, étant notre unique espérance *auprès du Dieu des Chrétiens* [1].

Outre ces trois sermons, nous avons dit que saint Éphrem a composé douze prières à la Mère de Dieu, *Precationes ad Deiparam*. Nous avons déjà fait connaître dans notre Exposition liturgique celle que l'on trouve dans l'Office Parisien pour la commémoration du vœu de Louis XIII. Sa magnificence est incomparable. La prière y bondit, en quelque sorte, et s'y répand comme les vagues de la mer; de la mer qui, si immense qu'elle soit, se courbe et se soumet au continent. Ainsi de la confiance catholique en Marie : elle semble devoir tout engloutir; mais remarquez toujours comme elle se replie doucement aux pieds du Dieu qui en a creusé le lit, et

[1] Threni, id est lamentationes gloriosissimæ Virginis Matris Mariæ, super passione Domini.

au sein duquel elle nous porte. Que l'on remarque bien aussi comment la mesure immense de cette confiance en Marie est celle de notre humilité et de notre indignité qui y a recours auprès de Dieu, c'est-à-dire du plus parfait de tous les sentiments de la créature coupable envers ce Dieu, qui est son Sauveur assurément, mais qui est aussi son Juge. Jamais le sentiment de la grandeur de Dieu, de sa sainteté et de sa justice, par opposition à la souillure et à la culpabilité humaines, n'a atteint une expression aussi solennelle et aussi pénétrante que dans ce recours à Marie, par qui nous le conjurons. C'est ce qui parait surtout dans les autres prières de saint Éphrem, dont nous ne citerons que quelques traits :

« Ne dédaignez pas de me secourir, dit-il à Marie, de « peur que votre indigne serviteur ne périsse à la fin; « mais usez de toutes vos supplications maternelles et « guérissez mon âme pécheresse. Couvert de confusion, « je ne saurais lever un œil assuré sur mon Dieu, si hu-« main qu'il soit, pour lui demander le pardon de mes « crimes et la guérison de mes plaies incurables. Je « n'ose lever les mains vers Celui que j'ai offensé par « tant de forfaits. *C'est pourquoi*, ma très-pure Souve-« raine, je me prosterne, misérable et confondu, aux « pieds de vos inexplicables miséricordes. — Votre Fils « unique se délecte en vos prières, et combien Lui sur-« tout, qui a voulu se mettre au nombre des serviteurs, « sera-t-il fidèle envers vous à la grâce et au décret « spécial qui vous a faite le ministre de sa génération « inénarrable pour notre rédemption ! — Que vos « prières nous préservent jusqu'à la fin de la damna-« tion, pour que, sauvés par votre patronage et votre « secours, nous rendions gloire, louange, action de grâces

« et adoration *à Dieu seul*, dans sa Trinité, Créateur de
« tous les êtres. — Ma Souveraine, Très-Sainte Mère de
« Dieu et pleine de grâce, siége enflammé de la gloire,
« souveraine de tout ce qui existe après la Trinité, con-
« solatrice après le Saint-Esprit, et médiatrice après le
« Médiateur du monde, char du soleil intelligible, pont
« du monde entier conduisant à l'inaccessible rivage,
« complément des grâces de la Trinité, tenant comme le
« second rang après la Divinité, mon salut, ma conso-
« lation, ma vie, ma lumière, mon espoir et mon re-
« fuge, voyez ma confiance et mon désir, étant celle
« qui avez la compassion et le pouvoir, comme la Mère
« de Celui qui seul est bon et miséricordieux. Vous avez
« le vouloir et le pouvoir, comme celle qui, par un
« prodige inexplicable, avez engendré l'un de la Trinité;
« vous avez de quoi le persuader, de quoi le fléchir;
« vous avez ces mains par lesquelles vous l'avez porté
« d'une façon inénarrable, ces mamelles par qui vous
« l'avez abreuvé de votre lait: rappelez-lui ces bande-
« lettes dont vous l'avez entouré, et tout ce avec quoi
« vous l'avez élevé dès son enfance; mêlez à tous ces
« gages ceux qui sont de lui, sa croix, son sang, ces
« plaies par qui nous avons été sauvés. N'éloignez pas de
« moi, je vous en supplie, votre protection, vous qui
« avez pour débiteur Celui qui a dit: « Honore ton père
« et ta mère. »

Ces magnifiques invocations ont je ne sais quoi d'apostolique et de prophétique; elles remuent tous les sentiments de la nature; elles déploient toutes les richesses de la grâce; elles agrandissent en quelque sorte l'âme humaine par un plus vaste sentiment de Dieu. Elles justifient en particulier la doctrine catholique en montrant, comme

nous l'avons expliqué, que notre confiance en Marie n'est si grande que parce qu'elle nous met en rapport avec le seul Médiateur Jésus, loin de l'effacer, que parce qu'elle nous le fait aborder par le côté où il a voulu lui-même se présenter à nous, par le côté de Fils de Marie, le côté d'homme et de Sauveur. Encore un ou deux traits à l'appui :

« En vous, Patronne, en vous Médiatrice auprès du « Dieu sorti de vous, la race humaine place sa félicité ; elle « est toujours suspendue à votre Patronage ; elle vous a « seule pour refuge et pour défense, comme celle qui « avez crédit auprès de Lui. Et moi aussi, je jette toute « ma confiance en vous qui, selon la chair, avez vrai- « ment engendré le vrai Dieu. Que vos entrailles s'é- « meuvent donc pour moi, ô Souveraine de toute pureté, « et, usant de la liberté maternelle envers votre Fils et « notre Dieu, demandez-Lui la rémission de toutes mes « iniquités passées. Vous avez, je le sais, le pouvoir « égal à la volonté, comme la Mère du Très-Haut ; c'est « pourquoi je me sens confiant jusqu'à l'audace... »

Tel était le culte chrétien envers Marie au quatrième siècle, cent ans avant le concile d'Éphèse ; culte aussi correct que complet, jaillissant de la doctrine des trois premiers siècles à une hauteur qui dépasse tout ce qu'on a dit depuis ; culte public dès cette époque, car c'est de la bouche d'un homme public et sous la forme publique de sermons et de prières qu'en sort l'expression ; et il est à remarquer que l'une de ces prières, celle que l'Église de Paris redit encore pour la commémoration du vœu de Louis XIII, est une prière évidemment nationale, et que la foi des peuples, pour qui elle est faite, a dû inspirer. Il suffit de la relire pour en être convaincu.

Saint Éphrem, à raison de son antiquité et de la plénitude de son témoignage, avait une valeur qui a dû nous arrêter un peu longtemps. Les conclusions que nous en avons déjà tirées nous permettront d'examiner plus rapidement les témoignages qui vont suivre.

II. — Celui qui se présente ensuite est de saint Épiphane, qui a traversé tout le quatrième siècle, de 310 à 403. Évêque de Salamine en Chypre, il fut aussi célèbre par son zèle que par sa charité; sa vertu le fit respecter même des hérétiques. Les plus illustres docteurs de l'Église louent à l'envi sa doctrine, son érudition et sa sainteté. Mêlé à toutes les luttes de l'Église de son temps contre l'erreur, il entreprit comme une *Histoire des Variations* universelles de l'hérésie, depuis l'origine du monde jusqu'à l'époque où il écrivait. Les hérésies qu'il décrit et qu'il réfute ainsi sont au nombre de quatre-vingts. Le seul zèle de la vérité l'a inspiré et dirigé dans ce vaste travail. Il donne un sensible exemple de ce haut désintéressement de vues en attaquant avec une égale rigueur deux hérésies opposées sur la Sainte Vierge : l'une qui la déprimait en niant sa perpétuelle virginité, c'est l'hérésie des *Antidicomarianites ;* l'autre qui l'exaltait jusqu'à lui sacrifier comme à une divinité, c'est l'hérésie des *Collyridiens.*

Cette dernière hérésie, née d'un reste de propension à l'idolâtrie parmi des populations ignorantes de l'Arabie, ne prit aucune extension. Elle est remarquable, cependant, comme justifiant la réserve qu'avait apportée l'Église à l'égard du culte public de la Sainte Vierge, tant que l'idolâtrie, régnant dans les mœurs, pouvait le dénaturer.

Saint Épiphane se conduisit contre les idolâtres de Marie dans le même esprit qui avait inspiré cette sage réserve. Il réprimait ce que celle-ci avait voulu prévenir. Il le fit sans ménagements contre l'erreur, mais avec une délicate et ingénieuse précaution pour le culte de la Vierge qui ne pouvait en souffrir.

« Il faut voir une entreprise diabolique, dit-il, dans « une pratique si entachée d'idolâtrie. Le corps de Marie « a été le temple de la sainteté, je l'avoue; cependant « elle n'a pas été Dieu. Si choisie et si supérieure qu'elle « soit, néanmoins c'est une femme de la même nature « que toute autre, quelque grands que soient les hon- « neurs qui l'ont consacrée dans son âme et dans son « corps. S'il en est ainsi, comment le sinueux Serpent « a-t-il pu faire verser les âmes dans cette erreur? par « quelles obliques et captieuses insinuations a-t-il pu les « surprendre? Que Marie soit honorée assurément : « mais que le Père seul, le Fils et le Saint-Esprit soient « adorés. Le commandement que Dieu intima au pre- « mier couple, de *ne pas manger du fruit de l'arbre*, « ne fit pas que le mal fût dans l'arbre même, mais seu- « lement que par l'arbre le crime de la révolte fût occa- « sionné. Que personne donc ne goûte de ce nouveau « fruit d'erreur formé à l'occasion de Marie. Quelque « admirable que fût l'arbre, il n'avait pas été fait pour « qu'on en mangeât. De même, quelque excellente, « quelque sainte, quelque éminemment digne d'hon- « neurs que soit Marie, il ne faut cependant pas pour « cela lui décerner l'adoration[1]. »

Que l'on compare cette manière de combattre l'abus

[1] *Sancti Epiph. adv. Hæres.*, lib. III, t. II, p. VII.

dans le culte de Marie avec le procédé des protestants et des jansénistes de notre âge. Saint Épiphane s'opposait à ce qu'on mangeât du fruit venu *à l'occasion* de l'arbre, *qui Mariæ occasione conflatus est :* nos sectaires coupent l'arbre par le pied.

C'est ce que faisaient les *Antidicomarianites* en voulant déposséder Marie de l'honneur de sa Virginité. Mais saint Épiphane ne les combattait pas avec moins d'ardeur qu'il n'avait combattu ceux qui voulaient décerner à la Vierge l'honneur de la Divinité. « O délire inouï, « s'écrie-t-il, ô monstrueuse nouveauté, bien digne de « figurer parmi tant d'autres qui ont été épargnées à nos « ancêtres et qui étaient réservées à ce siècle de renver- « sement ! de quel front osera-t-on attaquer l'incorrup- « tibilité de cette Vierge qui a mérité de devenir la de- « meure du Fils de Dieu, et d'être choisie et consacrée « entre toutes à cet unique enfantement? Par quelle « audace peut-on ouvrir la bouche, déchaîner sa langue, « et articuler une si sacrilége impiété ; au lieu de louanges « et de bénédictions, inventer de tels outrages, insulter « à cette Vierge incomparable et, pour tout dire, ré- « duire à la privation de tout honneur ce Vase digne de « tout honneur[1] ? »

On voit par ce passage quel était le culte de vénération dont Marie était en possession au quatrième siècle, comme tradition non interrompue des siècles antérieurs. L'horreur que souleva la *nouveauté* qui le lui dénie prouve hautement l'antiquité de ce culte et la professe expressément. *O inauditam insaniam! O præposteram novitatem!* C'est assurément là un témoignage considé-

[1] *Adv. Hæres.*, lib. III, t. II, p. XI.

rable de cette antiquité. — Et qui n'en serait convaincu, lorsqu'on voit saint Éphrem venir se rattacher à saint Irénée et à saint Justin pour célébrer en Marie le ministère de Mère du genre humain racheté, de nouvelle Ève. « Par la Vierge Marie, dit-il, la Vie a été introduite « dans le monde, pour que, par l'enfantement du Vivant, « elle fût la *Mère des vivants*, titre qui ne fut donné à la « première femme qu'en figure de celle-ci. La compa-« raison entre l'une et l'autre, entre Ève et Marie, n'est-« elle pas, en effet, digne d'admiration? Si Ève a été « pour le genre humain une cause de mort, et si par elle « la mort a été introduite dans l'univers, Marie a été « *une cause de vie*, et par elle la Vie s'est donnée au « monde, etc.[1]. » On le voit, le fondement du culte de Marie est toujours le même dans l'Église, quels que soient les accroissements de ce culte. Au quatrième comme au premier siècle, c'est toujours Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes, *Mère du Vivant et des vivants*, que nous révérons et que nous invoquons.

En conséquence de cet antique fondement, dégagé de toute superstition, mais vengé aussi de toute profanation, saint Epiphane nous donne lui-même, dans un discours à la louange de la Vierge Marie, la mesure du culte de vénération et de louange dont, à son époque, elle était l'objet. Cette mesure n'est pas moindre dans saint Épiphane que dans saint Éphrem, c'est-à-dire qu'elle est sans mesure.

« Misérable que je suis, dit-il, d'oser tenter de rendre « par des paroles les éblouissantes splendeurs dont « rayonne la Mère de Dieu, les incompréhensibles et

[1] *Adv. Hæres.*, lib. III, l. II, p. XVIII.

« formidables prérogatives de ce grand Propitiatoire où
« s'est consommé le mystère réconciliateur du Ciel et
« de la terre... Quelle bouche humaine pourrait proférer
« rer une louange digne de Celle qui a terrifié les Vertus
« mêmes des cieux, les Anges, les Archanges, les Principautés,
« cipautés, les Puissances, les Trônes, les Dominations,
« les Chérubins, les Séraphins et toute l'armée des
« Anges, saisis de crainte et de tremblement lorsqu'ils
« virent le même Dieu qui siége au plus haut des cieux
« être par elle incliné en terre, et qu'ils en frissonnaient
« de stupeur? Ils regardaient cette Vierge, ciel et trône,
« et ils étaient saisis, considérant Celui qui n'a pas de
« commencement descendu des hauteurs séraphiques où
« il règne pour résider en ce sein virginal... O racine
« bienheureuse qui a produit en terre cette Vie des
« cieux... Quelle n'est pas la sainteté de cette Vierge
« qui a été jugée digne de devenir l'Épouse de la
« Trinité, le lit nuptial d'où le Christ époux s'est levé
« pour la nature humaine, le trésor profond de la divine
« dispensation... O bienheureuse Vierge, Médiatrice du
« ciel et de la terre, colombe pure, ciel, temple et
« trône de la Divinité, nuée éclatante qui avez attiré
« et conduit la foudre étincelante du ciel, le Christ venu
« pour éclairer le monde; nuée céleste qui avez recélé
« en vous le tonnerre de l'Esprit-Saint, et d'où la pluie
« de ce divin Esprit a fondu sur toute la terre pour y
« produire le fruit de la foi. Sainte Marie, Vierge, *Mère*
« *de Dieu*, qui avez engendré Celui qui autrefois forma
« de boue Adam dans le paradis; *Mère de Dieu*, qui
« avez enfanté le Verbe incarné de vous; *Mère de Dieu*,
« qui avez conçu en forme d'esclave le Verbe-Dieu;
« *Mère de Dieu*, qui seule avez engendré le seul Fils

« unique de Dieu : non un Dieu temporel qui n'aurait « eu de commencement qu'en vous ; mais éternel, qui est « avant vous et avant tous les êtres... O Vierge, trésor « sacré de l'Église, Vierge que j'appellerai à la fois et « prêtresse et autel, puisqu'elle a dressé pour nous la « table et nous y a donné le Pain céleste, le Christ, pour « la rémission des péchés... Que dirai-je de plus, en-« traîné par le désir de louer la Mère de Dieu, retenu « par mon insuffisance? Je dirai encore qu'elle est le ciel « et le trône, et en même temps la croix, la croix dont « les bras sacrés ont porté le Seigneur... Les Anges ac-« cusaient Ève, maintenant ils glorifient Marie, qui a « relevé Ève tombée et a fait monter dans les cieux « Adam chassé du paradis... *Par vous*, en effet, ô « Vierge sainte, le mur de séparation a été renversé ; « par vous la paix du ciel a été départie au monde ; par « vous les hommes sont devenus des anges ; par vous la « Croix a resplendi par toute la terre ; par vous la mort « est détruite et les enfers sont dépouillés ; par vous sont « tombées les idoles, et la céleste doctrine s'est propa-« gée ; par vous enfin nous avons connu le Fils unique « de Dieu, que vous avez enfanté, Vierge sainte, Notre-« Seigneur Jésus-Christ, que tous les Anges et les « hommes adorent ; nous professons le Père sans com-« mencement, le Fils sans commencement, le Saint-« Esprit sans commencement, et nous glorifions la « Trinité indivisible et consubstantielle, au siècle des « siècles[1]. »

[1] Nous retrouverons cette forme de louange (*Par vous*, etc.) dans la bouche de saint Cyrille au Concile d'Éphèse, et nous la justifierons contre l'erreur moderne qui la méconnaît.

Voilà quelques traits détachés du discours ou plutôt du transport de saint Épiphane pour la Mère de Dieu. Tel était le culte de Marie au quatrième siècle ; culte non suspect d'exagération dans la bouche de ce grand docteur qui avait fulminé contre la *Mariolâtrie;* culte néanmoins sans mesure, comme il doit l'être dans son ordre de culte d'honneur et de charité, ayant pour objet l'incommensurable et ineffable grandeur de Mère de Dieu.

Ce serait toutefois n'avoir encore qu'une idée incomplète de la raison et de la portée de ce culte, que de ne considérer ces grandes louanges et ces sublimes invocations que comme le juste tribut d'honneur et de confiance dû à la Maternité divine de Marie, et comme l'effusion d'une ardente piété pareille à celle de saint Bernard au moyen âge. Au quatrième siècle, c'était de plus une profession de foi contre toutes les hérésies. Tous ces traits de louange, si lyriques qu'ils soient, ont toute la rigueur de la doctrine théologique la plus réfléchie; ils sont là, comme plus tard au concile d'Éphèse, autant de protestations et autant de décrets contre les Ariens, les Sabelliens, les Apollinariens, les Manichéens, toutes les hérésies qui avaient précédé et même celles qui allaient naître, telles que celles de Nestorius et d'Eutychès, confondues à l'avance par la vertu doctrinale de cette Vierge *par qui nous avons connu le Fils de Dieu.* C'est ce que nous n'avons cessé de montrer dès l'origine du Christianisme, et c'est en s'attestant ainsi par sa nécessité et, si j'ose ainsi dire, par ses glorieux services, que la Maternité divine a conquis le culte dont elle est l'objet.

III. — Cela nous apparaît plus à découvert dans les

deux illustres docteurs qui s'offrent à nous après saint Épiphane ; dans saint Athanase et saint Grégoire de Nazianze, tous deux célèbres par les grands coups qu'ils portèrent à l'Arianisme pour la foi de Nicée : le premier pour la faire triompher, le second pour la défendre.

Dans les écrits nombreux que saint Athanase consacra à cette grande lutte où tout le Christianisme était engagé, la Vierge revient à chaque instant dans son caractère de Mère de Dieu, comme la *navette*, en quelque sorte, qui sert à tisser la trame de la foi, à entrelacer et à nouer la divinité à l'humanité en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à unir le ciel et la terre. Saint Athanase s'attache surtout à montrer que, en niant que Jésus-Christ fût aussi vraiment *consubstantiel* au Père céleste qu'il était *consubstantiel* à sa Mère terrestre, toute cette trame de la destinée chrétienne était rompue ; et qu'ainsi c'était par Marie et en Marie qu'elle se nouait. Nous ne citerons qu'un seul court passage qui résume toute cette belle théologie, et qui justifie le rapport liturgique que l'Église a toujours maintenu entre le *Pater* et l'*Ave*, entre le théisme chrétien le plus élevé et l'humble dévotion à Marie :

« Le Fils de Dieu, dit ce grand docteur, s'est fait Fils « de l'homme, pour que le Fils de l'homme, c'est-à-dire « d'Adam, fût fait Fils de Dieu. Le même Verbe, en « effet, que d'en haut, d'une manière ineffable, inex- « plicable, et incompréhensible, le Père engendre dans « l'éternité, le même est engendré d'une manière infé- « rieure dans le temps par la Vierge Marie, Mère de « Dieu ; pour que ceux qui avaient été engendrés d'a- « bord de cette génération inférieure fussent réengen- « drés de la génération supérieure, c'est-à-dire de Dieu.

« Lui-même donc, Verbe de Dieu, a aussi réellement « une Mère sur la terre que nous avons un Père dans le « ciel. C'est pourquoi il s'appelle lui-même Fils de « l'homme, pour que les hommes pussent appeler Dieu « leur Père dans les cieux ; le leur enseignant par cette « prière : *Notre Père qui êtes aux cieux* [1]. »

La conséquence de cette doctrine est aussi considérable que facile à tirer. Si nous ne connaissons, si nous n'avons Dieu pour Père que par son Fils, *en tant qu'il a Marie pour mère*, il est évident que celui qui ne professe pas Marie Mère de Dieu n'a pas Dieu pour Père ; est sans Dieu : est Athée. Il connaîtra bien Dieu d'une certaine façon, d'une façon naturelle ; mais, ou le Christianisme n'est qu'une superfétation, ou cette façon naturelle de connaître Dieu est insuffisante et impuissante ; et l'expérience du monde ancien ne l'a que trop montré, en justifiant cette parole de saint Paul aux Éphésiens : « Souvenez-vous qu'étant Gentils par votre origine, vous « n'aviez point alors de part à Jésus-Christ, vivant sans « espérance et *sans Dieu* en ce monde ; parce que c'est « par le Fils que nous avons accès les uns et les autres « vers *le Père* [2]. »

[1] Idcirco enim Filius Dei filius hominis factus est, ut filius hominis, hoc est Adæ, filii Dei efficiatur. Quod enim desuper ex Patre Verbum modo ineffabili, inexplicabili, incomprehensibili, et æterne genitum est, ipsum in tempore inferius generatur ex Virgine Deipara Maria, ut qui inferius antea geniti fuerant, desuper secundo gignerentur, id est, ex Deo. Ipse igitur Matrem duntaxat habet in terra : et nos Patrem duntaxat habemus in cœlo. Quocirca Filium hominis se ipsum appellat, ut homines Deum vocarent Patrem in cœlis. *Pater noster*, inquit, *qui es in cœlis* (*De Incarnatione contra Arianos*, t. II de l'édition de Migne, p. 700).

[2] Aux Éphes., II, 11-18. — Joignez à ce passage celui que nous

Il est donc vrai que de la doctrine de saint Athanase, se rattachant à celle de saint Paul, découle cette conséquence, que celui qui ne professe par le Fils de Dieu *Fils de Marie*, et par conséquent Marie *Mère de Dieu*, est *sans Dieu dans ce monde*, et n'a pas de *Père dans les cieux*.

IV. — Quelque logique que soit cette conséquence, verrait-on de l'exagération à l'imputer aussi expressément à l'Église du quatrième siècle? — Voici saint Grégoire de Nazianze, et en lui l'Église tout entière, qui nous déchargent de ce reproche, en professant ouvertement cette doctrine.

Entre tous les écrits de ce grand Docteur, surnommé *le Théologien* par excellence, ses deux *Lettres à Cledonius contre Apollinaire* sont surtout célèbres par l'honneur qu'elles eurent d'être invoquées comme autorité au concile d'Éphèse, et plus tard encore au concile de Chalcédoine, à la grande fureur de tous les hérétiques qu'elles confondaient, non-seulement dans le présent, mais dans le passé et l'avenir.

Toutes les hérésies en effet qui s'étaient produites dans l'Église contre le dogme de l'Incarnation depuis le Docétisme, toutes celles qui se dressaient alors contre ce fondement du Christianisme, notamment l'Arianisme, et celles même qui ne s'étaient pas encore levées, mais que saint Grégoire pressentait comme celles de Nesto-

avons cité ailleurs de l'*Epître aux Galates*, IV, 4. « Dieu a envoyé « son Fils, *fait de la femme*, POUR QUE nous reçussions l'adoption des « enfants, et, étant enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de « son Fils qui crie PÈRE ! »

rius et d'Eutychès, trouvèrent là leur condamnation et leur confusion ; et par quel argument? par l'argument de la Maternité divine de Marie. Nous nous bornerons à cette sentence qui devint celle de toute l'Église dans les deux conciles qui s'en firent un arme contre l'erreur :

« Si quelqu'un ne professe pas sainte Marie Mère de « Dieu, *celui-là est en dehors de la Divinité.* Si quel-« qu'un ne confesse pas que le Christ a été formé « dans le sein de la Vierge d'une manière divine et hu-« maine, celui-là est pareillement *Athée.* » — SI QUIS SANCTAM MARIAM DEIPARAM NON CONFITETUR EXTRA DIVINITATEM EST. *Si quis Christum per Virginem tanquam per canalem fluxisse non autem in ea divino simul et humano modo formatum esse dixerit*, ÆQUE ATHEUS EST.

Ce sentiment fut salué comme le sentiment de l'*Antiquité* au concile d'Éphèse, soit parce qu'à ne le prendre que dans saint Grégoire de Nazianze il était déjà ancien à l'époque de ce concile, soit surtout parce qu'il descendait, comme nous l'avons vu, d'une antiquité plus haute encore, et qui se confondait avec celle de l'Église.

Professer Marie Mère de Dieu n'est donc pas une vaine question, comme disait saint Archelaüs au troisième siècle, *non ergo jam vana est quæstio*, et toute la Religion y est engagée. Ainsi le proclame l'Antiquité. Or, qu'est-ce que *professer* Marie Mère de Dieu, si ce n'est *honorer* et *invoquer* Marie Mère de Dieu ; de même que professer Dieu c'est l'adorer et le prier ? Le culte est la forme et la mesure de la foi à tous les degrés. Tout ce que réclame d'honneur et de piété cette grande et se-

courable dignité de Mère de Dieu est donc la forme et la profession de sa croyance, et partant de toute la Religion qui en dépend. La doctrine implique le culte ; et en montrant l'antiquité de celle-là nous avons démontré l'antiquité de celui-ci.

Aussi avons-nous vu, dès que la liberté de l'Église put le permettre, cette profession doctrinale de la Maternité divine de Marie éclater en des louanges et des invocations sublimes qui retombaient en anathèmes sur les hérésies qui la niaient, et qui n'étaient, comme elles le furent plns tard au concile d'Éphèse, que l'exposition pratique et animée de la doctrine.

V. — Saint Jean Chrysostome, dont le nom seul est un panégyrique, cet *Homère des orateurs*, devait, de sa *bouche d'or*, payer un éloquent tribut à cette belle vérité. Il l'a fait en des accents qui, même après ceux de saint Épiphane et de saint Éphrem, ont droit de se faire écouter :

« C'est une bien grande merveille, en vérité, s'écrie-t-il, « que la Bienheureuse et toujours Vierge Marie. Qui « jamais, en effet, s'est trouvé, qui pourra se trouver « jamais de plus grand et de plus illustre, Elle qui seule « dépasse par l'ampleur de sa majesté et le ciel et la « terre? Qu'y a-t-il de plus saint? Ni les Prophètes, ni « les Apôtres, ni les Martyrs, ni les Patriarches, ni les « Anges, ni les Trônes, ni les Dominations, ni les Sé- « raphins, ni les Chérubins, ni rien enfin d'entre les « choses créées, visibles ou invisibles, ne peut atteindre « à une telle grandeur et à une telle excellence. Servante « et Mère de Dieu, Vierge et Mère tout ensemble : Mère « de Celui qui a été engendré du Père avant tout com-

« mencement, et que les Anges et les hommes révèrent
« comme le Souverain Seigneur de l'univers. Voulez-
« vous savoir de combien cette Vierge l'emporte en
« puissance sur les célestes esprits ? Ceux-ci assistent
« avec crainte et tremblement, la face voilée, au trône
« de Dieu : celle-là présente le genre humain à Celui
« qu'elle a engendré, et par elle nous obtenons le pardon
« de nos crimes. Salut donc Mère, Ciel, Fille, Vierge,
« Trône de Dieu; honneur, gloire et firmament de notre
« Église : ne cessez de prier pour nous Jésus votre Fils
« et notre Seigneur, pour que par Vous nous obtenions
« miséricorde au jour du jugement, et que tous les
« biens réservés à ceux qui aiment Dieu nous soient dé-
« partis par la grâce et la bénignité de Notre-Seigneur
« Jésus-Christ[1]. »

C'est ainsi que *la profession,* c'est-à-dire *le culte* de la Maternité divine de Marie sortait de la bouche du génie et de la sainteté dans l'âge d'or de l'Église ; et c'est à cette glorieuse et sacrée Antiquité que devrait remonter le reproche d'exagération et de superstition qu'on ne craint pas d'adresser de nos jours à ce saint culte.

VI. — A cette suite de docteurs si illustres et si vénérables qu'il faudrait en accuser, nous devons joindre deux génies, deux Saints qui sont trop éminents pour être omis, quoique leur témoignage soit superflu : ce sont saint Ambroise et saint Augustin,

Ici et dans ce qui va suivre, nous sommes obligé de répondre aux paradoxes historiques et dogmatiques par lesquels l'hérésie cherche à diminuer le poids accablant

[1] Extrait de l'office *In Festis Beatæ Mariæ.*

de l'Antiquité chrétienne en faveur du culte de la Mère de Dieu. Un philosophe que nous avons eu déjà à réfuter, et dont la mémoire, protégée par une mort fidèle, a droit à nos ménagements, M. Bordas-Demoulin, s'est fait l'organe de l'erreur sur ce sujet dans son *Marianisme substitué au Christianisme*. Son attaque survit malheureusement trop à ses suprêmes sentiments pour que nous puissions la négliger. C'est à ce point de vue, et comme étant sous son nom l'erreur de l'hérésie vivante et agissante autour de nous, que nous allons y répondre. Ce sera d'ailleurs une épreuve qui fera mieux ressortir et apprécier la vérité.

L'auteur *des Pouvoirs constitutifs de l'Église*, dans ses chapitres sur *le Marianisme,* avance que : Le pre-« mier grand Saint nommé comme faisant ses délices de « la dévotion à Marie est saint Ambroise ; » puis à la page suivante, que : « Pour rencontrer quelqu'un qui se dé-« lectât dans la dévotion à la Vierge, il faudrait reculer « trois ou quatre siècles *après saint Ambroise*[1]. » Si ce n'est pas là une contradiction, cela veut dire que jusqu'au *septième siècle* il n'y a eu que saint Ambroise qui ait professé pour Marie un culte pieux. Contre cette assertion s'élèvent, nous l'avons vu, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Épiphane, saint Éphrem, saint Archélaüs, saint Grégoire le Thaumaturge, Origène, Clément d'Alexandrie, saint Irénée, saint Justin, qui tous le disputent à saint Ambroise de louange et de piété envers la Mère de Dieu. L'auteur *des Pouvoirs constitutifs de l'Eglise* parle « d'écrits apo-« cryphes où le Marianisme puise la folie et l'impiété,

[1] P. 80-82.

« et les met effrontément sous l'autorité de la saine et « savante Antiquité. » — Mais, s'il y a, en effet, des écrits apocryphes attribués à quelques Pères, nous avons eu très-grand soin de les écarter, jusqu'à nous priver de ceux qui ne sont que douteux et dont généralement on fait usage. Nous défions la critique la plus sévère de rien arguer contre l'authenticité de nos citations. Cette authenticité est notoire pour ceux qui savent ces choses, et on ne peut que la confesser. — Que reste-t-il donc pour soutenir l'étrange thèse que jusqu'au *septième siècle* il n'y a eu que saint Ambroise de particulièrement dévot à la Sainte Vierge? — Il reste à dire que les témoignages que nous avons produits n'ont pas la portée qu'on reconnaît dans celui de saint Ambroise. Or ceux même qui n'ont pas lu ce Père illustre pourront difficilement comprendre qu'il ait eu pour Marie une dévotion plus ardente que celle qui éclate dans ses devanciers. Nous nous contenterons, quant à nous, de celle-ci, et renoncerons volontiers à celle de saint Ambroise si l'on veut souscrire à cet accord : nous nous contenterons de cette sentence de saint Grégoire de Nanzianze, que : « Celui « qui ne professe pas (et qui par conséquent n'honore « pas) Marie Mère de Dieu EST ATHÉE, » et de celle de saint Archélaüs que : « De même que toute la Loi et les « Prophètes consistent à aimer Dieu, DE MÊME toute notre « espérance est suspendue à l'enfantement de la Bienheu-« reuse Marie, ITA NOSTRA OMNIS SPES IN BEATÆ MARIÆ « PARTU SUSPENSA EST. » — Nous nous contenterons des sublimes louanges et des invocations embrasées que saint Épiphane et saint Éphrem adressent à la Mère de Dieu; de la foi de sainte Justine à sa virginale protection, et de celle de saint Grégoire le Thaumaturge à sa lumi-

neuse apparition, célébrées par saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse. — Nous n'irons pas plus loin que Clément d'Alexandrie lorsqu'il « donne *avec « joie* à Marie le nom d'Église, nourrissant les Chrétiens « de Jésus-Christ comme de son lait, » et que saint Irénée et saint Justin, lorsqu'ils l'appellent l'Avocate d'Ève, et l'Ève nouvelle, ayant à la réparation la même part que l'ancienne a eue à la chute ; la Cause du salut humain. — Voilà ce que *la saine et savante Antiquité* a professé : voilà la doctrine et le culte du quatrième, du troisième, du second et même du *premier siècle*, comme l'attestent les peintures récemment découvertes dans les Catacombes de Callista. La haine ou l'amour ne font rien à cela : comme celui-ci ne l'a pas supposé, celle-là ne peut le détruire : c'est un fait ; c'est la vérité.

Revenant à saint Ambroise, la déclaration que nous discutons a donc une double portée : la première que ce grand Docteur *se délectait dans la dévotion à la Vierge ;* la seconde, c'est que cette dévotion de saint Ambroise, n'offrant et ne pouvant offrir rien de plus formel et de plus fort que tout ce que nous avons cité de ses devanciers, on doit étendre à ceux-ci, et à toute la saine et savante Antiquité, ce qu'on reconnaît dans saint Ambroise. Ce grand Saint n'a fait que les continuer sans les dépasser, on peut dire même sans les égaler. C'est pourquoi nous jugeons superflu de reproduire ici les expressions de sa piété envers Marie, d'autant que nous l'avons déjà fait dans une exposition liturgique.

VII. — Pour ce qui est de saint Augustin, les adversaires du culte de Marie ne prennent pas aussi volontiers condamnation ; ils s'élèvent contre « la mauvaise

« foi ou l'imbécillité de ceux qui mettent sur le compte « de ce Père une misérable déclamation où il est dit que « Marie est *notre espérance*, *la source de la grâce*, *la* « *médiatrice du salut et la restauratrice des siècles*[1]. »

Il est vrai qu'on cite généralement ces paroles comme de saint Augustin et qu'elles ne sont pas de lui. Bossuet, Bourdaloue, saint Bernard les lui ont cependant attribuées. Mais une critique plus avancée est venue jeter des doutes sur l'authenticité des sermons attribués à saint Augustin d'où ces paroles sont tirées, et nous-même, fidèle à la règle que nous nous sommes imposée, nous n'en aurions pas fait usage. Voilà le vrai. Mais nous nions maintenant toutes les conséquences qu'on veut en tirer.

D'abord ce qu'on appelle *misérable déclamation* a été jugé digne d'être attribué à saint Augustin par Bossuet, et n'a pu passer pour être de ce beau génie que par analogie avec ses autres productions. En second lieu, dans le doute, il est très-permis, sans *mauvaise foi ou imbécillité*, surtout quand on est saint Bernard, Bossuet ou Bourdaloue, de citer ces beaux sentiments comme étant de saint Augustin, alors qu'on ne fait pas de la critique bibliographique, et qu'on se propose seulement d'édifier. — En troisième lieu, on ne prouve rien contre l'antiquité du culte de la Sainte Vierge en écartant ces sentiments comme n'étant pas de saint Augustin, au cinquième siècle, lorsqu'on est obligé de convenir qu'ils sont de saint Épiphane et de saint Éphrem au quatrième, de saint Archélaüs et de Clément d'Alexandrie au troisième, de saint Irénée et de

[1] M. Bordas-Demoulin, *des Pouvoirs constitutifs de l'Eglise*, p. 82.

saint Justin au deuxième, et de l'Église apostolique au premier. — En quatrième lieu, ces sentiments sont ceux de saint Augustin.

Ils sont de saint Augustin dans la partie de ses écrits dont l'authenticité est incontestée. Nous allons nous borner à une seule citation, parce qu'elle renferme et dépasse tout ce qu'on avait dit jusqu'à lui de plus formel pour le culte filial du genre humain envers Marie. En effet, tout ce que nous avons fait connaître jusqu'ici de la doctrine des anciens Pères, si magnifique qu'il soit, est uniquement et exclusivement renfermé dans le ministère de *Mère de Dieu* en Marie. C'est par cet enfantement divin seul, médiatement et indirectement dès lors, qu'elle a coopéré à notre salut et qu'elle en est la cause. Ce n'est que comme *Mère du Vivant* qu'elle est la *Mère des vivants*. Saint Augustin va plus loin, et tire de cette doctrine ce qui y était contenu assurément, mais ce qui n'avait pas encore été aussi formellement exprimé. Outre la maternité divine, il reconnaît en Marie une maternité directe à notre égard. Marie a deux maternités : l'une selon la chair, l'autre selon l'esprit. Selon la chair, elle est Mère du Chef; selon l'esprit, elle est Mère des membres. Cette seconde maternité ne saurait se confondre avec la première; car loin que, selon l'esprit, elle ait enfanté le Chef, elle est née de Lui comme nous tous. Cette maternité selon l'esprit est donc une maternité propre, distincte et directe à notre égard. Elle est notre Mère immédiatement. Comment cela? *En coopérant par sa charité à notre naissance spirituelle* dans l'Église. Voici le texte de saint Augustin; il est tiré de son *Traité de la Virginité*, chapitre VI :

« Cette unique Femme est selon l'esprit, aussi bien

« que selon la chair, Mère et Vierge. Elle est Mère, en « effet, selon l'esprit, non de notre Chef, je veux dire « du Sauveur, de qui plutôt elle est elle-même ainsi « née, parce que tous ceux qui ont cru en Lui, et au « nombre desquels elle est, sont appelés les fils de l'Époux; « mais elle est *pleinement* ainsi Mère des membres, c'est- « à-dire de nous, parce qu'elle coopère, par sa charité, « à la naissance des fidèles dans l'Église. Par le corps, « elle est d'ailleurs mère du Chef lui-même... Marie « seule est donc Mère et Vierge selon l'esprit et selon « la chair. »

Voilà les sentiments de saint Augustin. Ils dépassent, comme on voit, ceux qu'on repoussait comme une *misérable déclamation* indigne de cet illustre Père. Marie n'est pas seulement la *Médiatrice du salut*, elle en est *la Mère; Notre Mère;* et elle l'est *pleinement,* PLANE MATER. Ses titres à notre culte ne se bornent pas à nous avoir tous enfantés dans un seul qui est le Christ, elle nous enfante encore chacun en particulier au Christ. Comme elle a coopéré par sa foi à lui donner notre vie humaine, elle coopère par sa charité à nous donner sa vie divine. C'est ce que vit saint Jean dans l'Apocalypse lorsque lui apparut la *Femme* à l'*Enfant mâle* et SES AUTRES ENFANTS, à qui le Dragon fait la guerre. Car le même saint Augustin nous apprend que selon la foi venue jusqu'à lui, *cette Femme signifie la Vierge Marie*, et que sa protection est souveraine contre les venins du serpent. *Accepistis et symbolum protectionem Parturientis contra venena serpentis*[1].

Ces sentiments de saint Augustin sont décisifs, et ter-

[1] De Symbolo ad catechumenos.

minent dignement l'enquête que nous venons de faire entendre sur l'antiquité du culte de la Très-Sainte Vierge. Ils réagissent en effet sur la doctrine Apostolique d'où ils découlent, et nous font voir dans quel sens direct et formel la Vierge y était considérée comme *l'Ève* de la nouvelle alliance, et *la Cause* de notre salut ; dans le sens effectif de vraie Mère de tous les vivants, les enfantant par le concours de sa charité à la vie de la grâce, les nourrissant du Verbe incarné comme de son lait, et les préservant ou les guérissant des venins du serpent par sa protection secourable.

« C'est sur ce solide fondement, dit Bossuet, après « avoir cité ces sentiments de saint Augustin, que sont « appuyés tous les éloges que l'Église a toujours décer- « nés à la Sainte Vierge, et dont on peut voir un modèle « dans le concile d'Éphèse qui est le troisième général[1]. »

Donnons maintenant une attention particulière à ce grand Concile.

[1] *Avertissement sur les Litanies de la Sainte Vierge.*

CHAPITRE VI

LE CONCILE D'ÉPHÈSE.

Il est convenu, parmi tant d'erreurs de convention qui ont fini par se faire recevoir, que c'est au concile d'Éphèse que le culte de la Très-Sainte Vierge prend sa source. Ce qui précède démontre surabondamment qu'il est plus vrai de dire que c'est à ce célèbre concile qu'il afflue. Ou plutôt, et c'est là ce qui fait illusion, il est également vrai de dire que c'est à lui qu'il afflue et que c'est de lui qu'il s'épanche. Il y afflue comme un fleuve, distillé d'abord des vapeurs du ciel sur les hauts sommets Apostoliques, alimenté des plus purs écoulements de la doctrine chrétienne successivement exprimée par les Pères des trois premiers siècles; jaillissant ensuite des Catacombes, où la corruption autant que la fureur du paganisme lui avait fait creuser son cours mystérieux, et bouillonnant dans saint Épiphane et dans saint Éphrem avec une abondance où tous les siècles postérieurs ont été puiser; puis roulant dans ses flots vigoureux les débris de cent hérésies balayées sur son chemin, et arrivant ainsi, dans la plénitude croissante de son cours, au cinquième siècle, où l'hérésie Nestorienne entreprend de l'arrêter, et le fait déborder sur le monde.

Cette entreprise était nouvelle. Aucune hérésie jusque-là n'avait attaqué directement la Maternité divine

de Marie. Une seule avait voulu nier sa perpétuelle Virginité, et nous avons vu quelle horreur elle avait soulevée. Ce n'est pas que le mystère du Verbe fait chair eût été respecté. Nous avons vu, au contraire, que toutes les hérésies, depuis le Docétisme jusqu'à l'Arianisme, s'étaient ameutées contre ce fondement de la foi du monde. Mais quoique le dogme de la Maternité divine fût évidemment impliqué dans toutes ces attaques, il ne les avait ressenties que par contre-coup. Il avait même été l'instrument qui avait servi à les briser, et qui avait grandi en les brisant. Le dogme de la Maternité divine était au fort de son règne lorsque l'ennemi vint l'attaquer; et il ne l'attaqua qu'à cause de cette victorieuse puissance qui avait triomphé de toutes les hérésies antérieures, et qui le désignait à sa fureur. Le Serpent se retourna contre le talon qui l'écrasait. Il voulut livrer sa grande bataille contre l'Enfant, en s'en prenant, cette fois, à la Femme qui le manifestait, et dont il avait appris, à ses dépens, toute l'importance.

Tout justifie l'exactitude historique de cette appréciation. L'expression de *Mère de Dieu, Deipara* ou *Théotocos*, était répandue dans l'Église depuis longtemps. « Vous, chrétiens, vous ne cessez d'appeler Marie Mère « de Dieu, » *Vos Mariam Deiparam vocare non cessatis*, disait l'empereur Julien; et tous les écrits des Pères du quatrième siècle sont émaillés de cette expression. Toutefois ce n'est guère que cent ans avant le concile d'Éphèse qu'elle commença à prendre un caractère doctrinal et à devenir la formule abrégée de la foi. Mais ce qu'elle exprimait était professé avec la plus grande suite et le plus grand éclat, nous l'avons vu, depuis les Apôtres; et saint Cyrille, dans sa lettre aux

solitaires de l'Égypte contre Nestorius, avait raison de dire : « C'est la foi que les Disciples nous ont transmise, « quoiqu'ils ne se soient pas servis de ce terme ; c'est « aussi la doctrine que nous avons reçue des saints « Pères[1]. »

Une preuve sensible de ceci, c'est que toutes les objections faites par Nestorius contre le titre de *Mère de Dieu* étaient renouvelées des anciennes hérésies chrétiennes contre l'Incarnation du Verbe. C'est ce qui fut lumineusement déduit par Cassien de Marseille, dans le *Traité de l'Incarnation* que ce savant prêtre composa sur l'invitation du Pape saint Célestin contre l'hérésiarque. — Par contre, tous les arguments et tous les anathèmes dont on usa contre Nestorius avaient déjà servi contre ces vieilles hérésies. Ce ne furent pas saint Cyrille et les Pères d'Éphèse seulement qui condamnèrent Nestorius, mais, par leur bouche, ce furent saint Grégoire de Nazianze, saint Athanase, saint Épiphane, saint Archélaüs, Tertullien, saint Irénée, saint Justin, saint Ignace et tout le Collége apostolique ; ce fut le saint Évangile posé sur un autel au milieu du concile : preuve solennelle de l'Apostolicité du culte de la Mère de Dieu.

Nous avons dit toutefois que l'hérésie de Nestorius était une *nouveauté ;* voici en quoi :

L'hérésie, que Cassien comparait très-justement à l'hydre de la Fable, avait mille têtes. Cependant, comme elle faisait corps contre l'Incarnation du Verbe, elle se bifurquait dans ces mille têtes en deux grandes négations correspondantes aux deux natures dont l'union personnelle compose le mystère de cette Incarnation divine. Elle

[1] LABBE, *Concil. Ephes.*

se résumait, comme nous l'avons vu, dans l'Ébionisme, secte juive qui niait que Jésus-Christ fût Dieu, et dans le Docétisme qui niait que Jésus-Christ fût homme[1]. Or, Nestorius, après toutes ces hérésies jusqu'à lui séparées en deux branches, vint les cumuler, en niant que Jésus-Christ fût Dieu et homme *tout à la fois*. Il s'exposait par là au feu croisé de tous les Pères qui avaient précédemment combattu soit les Ebionistes, soit les Docètes ou Manichéens. Mais il se flattait de leur échapper et de pouvoir décliner toute solidarité avec ces hérésies, en reconnaissant (et c'est en cela en effet qu'il en différait) qu'il y avait dans le Christ un Dieu et un homme. Mais comme il prétendait que le Dieu et l'homme étaient *deux*, il perdait tout le bénéfice de sa concession, et restait sous le double coup qu'il pensait éviter. Il eut beau rapprocher l'homme et le Dieu jusqu'à les fondre, en quelque sorte, l'un dans l'autre, et cela dès le sein de Marie, il ne fit par là que tomber dans une autre hérésie, celle de la confusion des deux natures, sans sortir de la première, celle de la *dualité* de personne. Restait toujours que Dieu et l'homme étaient *deux* dans le Christ, et que par conséquent il n'y avait pas unité de

[1] Dans l'*Ébionisme*, en effet, combattu à l'origine par l'apôtre saint Jean au début de son Évangile, puis par saint Justin contre le Juif Tryphon, rentrent l'Arianisme et toutes ses sectes combattues par les Pères du quatrième siècle; et dans le *Docétisme*, combattu aussi à l'origine par le même apôtre saint Jean dans ses Épîtres et son Apocalypse, et par saint Ignace, son disciple, rentrent le Gnosticisme, le Marcionisme. et le Manichéisme, combattus successivement par saint Irénée, Tertullien, saint Archélaüs, saint Épiphane et saint Augustin. — C'est une belle preuve de la permanente unité de la Doctrine catholique, que les éternelles *redites* de l'hérésie, sous toutes ses variations.

personne. Il n'y avait pas non plus union de natures, laquelle ne se fait que dans l'unité de personne : il n'y avait rien de ce qui est le gage et le fondement du salut humain. L'homme restait séparé de Dieu.

C'est ce qui fut très-lumineusement déduit, dès le commencement de l'hérésie de Nestorius, par saint Proclus, évêque de Cysique, dans une circonstance singulière de cette grande épreuve de la foi.

Nestorius était encore dans toute la puissance de sa dignité de Patriarche de Constantinople. Il venait cependant de laisser percer son hérésie en soutenant un de ses prêtres, nommé Anastase, qui, dans la chaire de son église, s'était élevé contre le titre de *Mère de Dieu*. Professant néanmoins un très-grand respect pour Marie, et par là couvrant la marche de son dessein, il invita Proclus, évêque de Cysique, son suffragant, à venir honorer une solennité de la Vierge de l'éloquence de sa parole. Le saint évêque, instruit de ce qui s'était passé, monta dans cette chaire d'où l'erreur venait de faire sa première irruption, résolu à profiter *de cette heureuse et juste occasion*, dit-il lui-même, *de faire entendre d'utiles vérités*. En effet, rappelant les anciennes décisions de la foi, et prévenant celle qui devait frapper Nestorius à Éphèse, il professa que : « Dire que « Jésus-Christ est un pur homme, c'est être Juif; — « dire qu'il est seulement Dieu et qu'il n'a point la na- « ture humaine, c'est être Manichéen; — et enseigner « que le Christ et le Verbe divin sont deux, c'est être « séparé de Dieu[1]. »

Par ces généreuses paroles, saint Proclus écrasait le

[1] LABBE. *Concil. Ephes.*, p. 11.

Nestorianisme à peine éclos, en face de Nestorius dans toute la majesté de son sacerdoce. Il dénonçait en lui les anciennes hérésies accouplées par une doctrine qui, en professant que le Christ et le Verbe étaient deux, cumulait en effet, et l'Ébionisme selon lequel le Christ n'avait pas la nature divine, et le Manichéisme selon lequel le Verbe n'avait pas pris la nature humaine; et qui, par la négation de l'*unité* de personne, rompait le nœud de l'union des deux natures, c'est-à-dire de l'homme avec Dieu.

Nestorius put d'autant moins dévorer la leçon, que tout l'auditoire, s'associant aux intentions de Proclus, l'avait fort applaudie. Il se leva donc immédiatement, et ajoutant, selon l'usage et le droit du Métropolitain, quelques paroles à celles de l'orateur, il s'efforça d'insinuer qu'on ne devait pas dire absolument que Dieu ou le Verbe soit *né de Marie*, ni qu'il soit mort, mais seulement qu'il était uni à celui qui est né et qui est mort.

On voit par là comment s'engagea la lutte. Ce fut sur le terrain de la Maternité divine de Marie professée par le culte qu'on lui rendait. Le Christ né de Marie, et le Verbe né de Dieu, étaient-ils associés seulement, ou bien était-ce *le même*, né de Dieu dans l'éternité, et de Marie dans le temps? *le même*, Dieu et homme, ou plutôt Dieu-homme? En un mot, qui résumait et tranchait tout, Dieu était-il né de Marie? Marie était-elle proprement *Mère de Dieu?* Ce nom prodigieux, MÈRE DE DIEU, — THEOTOCOS, — devait-on le donner à Marie avec tout l'honneur qu'il réclame? devait-on le lui refuser? — Là était toute la question de l'Incarnation, c'est-à-dire de vie ou de mort du Christianisme dans le monde.

L'ennemi avait donc conçu une attaque aussi habile que hardie en ramassant toutes ses forces sur ce seul point. Mais il avait un malheur, le malheur de toute hérésie : celui de venir trop tard ; celui de trouver la place prise par la vérité, et tellement prise et fortifiée qu'il ne put que s'y briser. Le culte doctrinal de Marie, professant et honorant en elle la dignité de Mère de Dieu, était dès lors enraciné dans l'Église, ou plutôt l'avait été de tout temps, n'ayant fait que se développer avec l'Église dans le monde. Constantinople, patriarcat de Nestorius, était depuis sa fondation, qui remontait à un siècle, *la ville de Marie*, par la solennelle dédicace que Constantin avait faite de cette capitale de son empire à la Mère du Sauveur, au milieu des Pères de Nicée [1], et sous le pontificat de saint Sylvestre, qui érigeait lui-même à Marie, dans le *Forum* romain, le temple *Libera nos a pœnis*, en reconnaissance de la cessation d'une peste par l'intercession de la Vierge [2]. Plusieurs temples érigés dans le même temps au culte de Marie, dans les Lieux Saints, par l'impératrice Hélène, et dans les Gaules par les évêques qui y implantèrent la foi, témoignaient également de la dévotion séculaire du monde envers la Mère de Dieu, dès que le culte eut la liberté de se produire. Mais la solennité de la fête de Marie, pour laquelle Nestorius lui-même invita saint Proclus à prononcer un discours dans l'église de Constantinople, témoigne plus directement encore de quel honneur public la Vierge était dès lors en possession. Le discours de Proclus, que nous avons encore,

[1] NICÉPHORE, lib. VII, cap. XLIX.
[2] BARONIUS, p. 324.

par les magnifiques éloges de Marie qu'il contient, nous donne la mesure de ce culte. L'orateur débuta ainsi :

« L'attente de cette nombreuse et célèbre assem-
« blée, Frères, provoque, en ce jour de fête, et la
« parole et la louange ; et la solennité présente fournit
« une heureuse et juste occasion de faire entendre à cet
« auditoire d'utiles vérités. C'est la matière, en effet,
« de la chasteté même et de la sainteté, autant que de
« la juste gloire de la femme, que ce prodige inouï de la
« Vierge-Mère. Voici que la terre et la mer honorent
« cette Vierge auguste, et, dans leur empressement à la
« servir, lui font cortége comme les satellites de sa gran-
« deur : celle-ci en courbant ses flots apaisés sous la
« nef du navigateur, celle-là en frayant aux pas du
« voyageur des routes paisibles. La nature tressaille,
« les femmes sont en honneur, la nature humaine mène
« des chœurs et chante des hymnes, la Virginité est
« glorifiée, la Très-Sainte Mère de Dieu, Marie, nous
« réunit tous dans un même transport... »

Suivent des éloges splendides de Marie, fondés sur cette dignité de Mère de Dieu qui fait d'elle comme *l'unique Pont par où Dieu, a communiqué avec les hommes*, et qui nous fait adorer le vrai *Emmanuel*, Dieu même fait homme [1].

Tel était le culte de Marie, en face même de Nestorius, et dans son Église.

Mais ce qui fit surtout éclater la profondeur de ce culte dans les âmes et dans les mœurs, ce fut ce qui se passa dans la même Église, lorsque, à l'instigation de Nestorius, voulant réparer l'échec qu'il avait reçu de la

[1] Labbe, *Concil. Ephes.*, p. 10-18.

parole de saint Proclus, Dorothée, évêque de Marcianople, osa devant le peuple assemblé proférer ces paroles : « Anathème à celui qui dit que Marie est Mère « de Dieu ! » A ce blasphème, tout le peuple jeta un grand cri et s'enfuit de l'Église, où il ne revint plus [1].

Ce cri du peuple chrétien, si unanime et si spontané, était le vrai anathème ; car il était vraiment le cri de l'Antiquité, le cri de l'Évangile, le cri du Saint-Esprit, qui, par la voix d'Élisabeth, avait proclamé Marie Mère de Dieu.

Que fut-ce donc à Éphèse, lorsque l'Univers chrétien, soulevé contre Nestorius, l'appela devant ses cent quatre-vingt-dix-huit Évêques assemblés, pour y entendre sa condamnation ! Cette ville, désignée pour la tenue du concile par l'empereur Théodose, et du consentement de Nestorius lui-même qui se flattait d'y prévaloir par ses intrigues, semblait prédestinée à ce grand événement. L'idolâtrie avait eu à Éphèse son temple le plus fameux, le temple de la grande Diane aux multiples mamelles, *magnæ Dianæ multimammiæ*, mythe impur de je ne sais quelle fausse virginité et de quelle fausse maternité que le céleste mystère de la Vierge-Mère devait confondre. Le tremblement de terre, parti du pied de la Croix, où la Mère de Jésus était *debout*, avait renversé cette ville des premières entre toutes les villes d'Asie, au rapport de Pline l'Ancien [2]. Saint Paul,

[1] Dom CEILLIER, t. III.

[2] Maximus terræ memorià mortalium extitit motus Tiberii Cæsaris principatu, duodecim urbibus Asiæ una nocte prostratis : quarum nomina sunt Ephesus... — « Le plus grand tremblement de terre de mémoire d'homme arriva sous le règne de Tibère, et renversa en une nuit douze villes d'Asie : savoir Éphèse... » (PLIN. NATUR., lib. II, cap. LXXXIV.)

qui avait failli y être immolé à Diane, la convertit à Jésus-Christ, et la laissa à saint Jean, qui la gouverna et y habita avec la Sainte Vierge [1], d'où lui est venu le nom moderne *Aia-Solouk*, qui veut dire le *saint Théologien*, et qui est le nom que l'on donnait à saint Jean [2]. Enfin, à l'époque du Concile, les reliques du bien-aimé Disciple y étaient gardées comme un trésor, et la Sainte Vierge y avait une grande église sous le nom de SAINTE-MARIE.

C'est dans ce temple, dont les pierres publiaient la gloire de Marie, que le concile s'assembla. On sait de quels anathèmes contre Nestorius, de quelles louanges pour Marie, de quelles acclamations enthousiastes il retentit; et comment toute la ville, tout l'Univers chrétien qui y était représenté, devint un plus grand temple, où Marie, parmi les transports des peuples, fut maintenue dans la possession du culte qu'on avait voulu lui ravir, et qui, par ce solennel triomphe, reçut sa suprême consécration.

Voici comment l'erreur moderne essaye de réduire la portée de ce grand événement.

Après avoir dit que, pour trouver quelqu'un qui se délectât dans la dévotion de la Vierge, il faudrait reculer trois ou quatre siècles après saint Ambroise, l'auteur des *Pouvoirs constitutifs de l'Eglise* ajoute : « Cela « n'empêche que les Pères n'aient souvent parlé du « grand rôle qu'elle a rempli dans le sauvement du « monde, mais avec la sagesse chrétienne qui les ca-

[1] IRENEUS, lib. III, cap. III. — LABBE, *Epistola synodica Concil. Ephes.*

[2] BOUILLET, *Dictionnaire,* au mot *Ephèse.*

« ractérise. S'il leur arrive, comme à saint Cyrille d'A-
« lexandrie, au Concile d'Éphèse, dans une espèce
« d'hymne, de rapporter à Marie ce que Jésus a fait,
« c'est évidemment une figure de style fort ordinaire,
« où l'on prend l'instrument pour l'ouvrier, et non pas
« une doctrine théologique. D'ailleurs saint Cyrille
« parle devant les Pères du Concile d'Éphèse, qui vien-
« nent de condamner Nestorius refusant à la Vierge le
« titre de Mère de Dieu, c'est-à-dire niant la Divinité
« de Jésus-Christ. Ainsi, célébrer Marie comme Mère
« de Dieu, c'est proclamer la Divinité de Jésus-Christ;
« dire que *par elle les fidèles obtiennent le baptême*,
« que *par elle les Églises ont été fondées*, que *par elle*
« *l'idolâtrie a été détruite*, que *par elle les nations sont*
« *attirées à la pénitence*, et le reste, c'est uniquement
« dire que Jésus-Christ est Dieu. C'est lui, Fils de Dieu,
« que l'orateur glorifie sous le nom de Marie; et en
« exaltant ce qu'il appelle les *œuvres* de Marie, il ne fait
« que proclamer divines les œuvres de Jésus-Christ. »

Il est donc vrai que saint Cyrille au Concile d'Éphèse, et tous les Pères qui avaient précédé, avaient sur la Vierge Marie un même sentiment, et que c'était la *Sagesse chrétienne* qui parlait par leur bouche lorsqu'ils s'écriaient : « Nous vous saluons, ô Marie, Mère
« de Dieu, vénérable trésor de tout l'univers, flambeau
« qui ne peut s'éteindre, couronne de la virginité,
« sceptre de la foi orthodoxe, temple incorruptible,
« lieu de Celui qui n'a pas de lieu, par laquelle nous a
« été donné Celui qui est appelé Béni par excellence et
« qui est venu au nom du Seigneur. C'est par Vous que
« la Trinité est glorifiée, que la Croix est célébrée et

« adorée par toute la terre ; c'est par Vous que les cieux « tressaillent de joie, que les Anges sont réjouis, que « les Démons sont mis en fuite, que le Démon tenta- « teur est tombé du ciel, que la créature tombée est « mise en sa place ; » et le reste, qui finit par ces mots : « Adorons la Très-Sainte Trinité, en célébrant par nos « hymnes Marie toujours Vierge et son Fils Jésus-Christ « Notre-Seigneur à qui appartient tout honneur et toute « gloire aux siècles des siècles[1]. » — Cette doctrine est donc celle de la saine et savante Antiquité.

Reste à savoir maintenant si *ce n'est là qu'une figure de style fort ordinaire où l'on prend l'instrument pour l'ouvrier, et non pas une doctrine théologique*. C'est bien là la question, en effet, entre l'Église et ceux qui, n'osant pas rompre ouvertement avec l'Antiquité, ont recours à cet expédient et à ce biais pour en éluder la doctrine.

Éprouvons la valeur de leur sentiment.

Que Marie soit ou ne soit pas *Mère de Dieu*, n'était-ce pas au concile d'Éphèse, entre Nestorius et l'Église, une question de *doctrine théologique?* — Bien évidemment ; et c'était même là l'unique objet du concile. — Cette qualité, ce titre de *Mère de Dieu*, n'était-il qu'*une figure de style* dans la pensée de ceux qui l'attribuaient à Marie? — C'est bien là, en effet, ce que prétendait Nestorius; mais voici ce que lui répondait le concile par la bouche de saint Cyrille : « Si l'Incarnation du « Verbe n'est qu'une *figure*, si la Vierge n'a pas *réellement enfanté Dieu*, le Verbe, sorti de Dieu le Père,

[1] Discours de saint Cyrille au Concile d'Éphèse, traduction de Bossuet. — LABBE, *Concil. Ephes.*

« n'a donc pas pris la semence d'Abraham, ne s'est donc « pas assimilé à ses frères, et ainsi tout ce qui constitue « la cause de notre salut se réduit à néant du moment « qu'on répudie la Maternité divine. Ce point accordé, « toute notre foi s'évanouit entièrement. La Croix, sa- « lut et vie du monde, tombe, et tombe avec elle la « confiance du genre humain [1]. »

Que si la Maternité divine n'est pas une figure, que si c'est *quelque chose en soi* que d'être Mère de Dieu, que si c'est une dignité, et une dignité qui surpasse tout entendement, comment aurait-elle été sans honneur, dans la pensée du Concile, ou ce qui est la même chose, sans un honneur proportionnel à son étendue? quelle autre manière même y a-t-il de reconnaître une dignité que de l'honorer? Professer la doctrine, ici, c'est donc rendre l'honneur; et rendre l'honneur, c'est professer la doctrine. Lors donc que saint Cyrille, *dans une espèce d'hymne*, comme on dit, célèbre si fort Marie, lorsqu'il épuise la langue de la vénération et de la louange pour la glorifier, il ne fait que professer la doctrine par le culte, et par un culte qui, si fervent qu'il soit, est encore inférieur à la doctrine, inférieur à la dignité de *Mère de Dieu* qu'elle reconnaît. Toutes ces louanges du Concile n'étaient que des décisions. C'étaient autant de manières d'exprimer la foi et de foudroyer l'erreur.

Il est très-vrai que dans le titre de Mère de Dieu, confirmé et célébré en Marie, c'était le dogme de la divinité de Jésus-Christ qui avait été mis en question et qui triomphait. Cela est très-vrai. Mais pour cela même la dignité de Mère de Dieu devait être exaltée. J'ajoute,

[1] Labbe, *Concil. Ephes.*, p. 55.

et c'est ici surtout que je romps avec l'erreur que je combats, qu'elle devrait être exaltée *en soi*, quoique à cause de Jésus-Christ; et non pas seulement comme une pure manière de professer Jésus-Christ.

L'erreur à ce sujet tient à tout un système que nous avons réfuté déjà dans notre *Exposition théorique du culte de la Sainte Vierge.* Elle consiste à penser que la Divinité qui est en Jésus-Christ, étant évidemment supérieure à toute dignité, même à celle de Mère de Dieu, doit absorber toute gloire et tout honneur, ou ne les permettre qu'*en figure*.

Cette doctrine est radicalement antichrétienne, et, en s'autorisant du beau zèle de sauver la gloire de Jésus-Christ de toute usurpation idolâtrique, elle aboutit, même dans ses plus jaloux partisans, à la négation du Christianisme, à l'effacement de Jésus-Christ, à la véritable idolâtrie.

En effet :

Dire que Jésus-Christ, unique source, assurément, de toutes les gloires que nous révérons dans la Vierge et les Saints, retient à Lui toutes ces gloires sans qu'ils en reçoivent aucun écoulement, c'est nier le Christianisme même, qui n'est autre chose qu'un écoulement de la grâce et de la gloire dont Jésus-Christ est la source à tous les Anges et à tous les Saints, à commencer par sa Mère qui, la première, en a reçu la plénitude. Le Fils de Dieu est venu faire une œuvre dans le monde; et c'est de cette œuvre qu'il a voulu tirer sa gloire et celle de son Père. Cette œuvre quelle est-elle, si ce n'est de nous élever à la dignité d'enfant de Dieu et de cohéritier de Jésus-Christ, c'est-à-dire au partage de sa gloire? Il a donc mis sa gloire à nous la communiquer. Nous la

refuser les uns aux autres, c'est donc la Lui refuser; c'est anéantir l'œuvre d'où il la tire. Or, en qui cette gloire serait-elle reconnue et révérée, si elle ne l'était dans sa Mère?

Jésus-Christ n'est CHEF que parce qu'il a des membres qu'il glorifie et dont le plus éminent est sa Mère. Supprimer l'honneur des membres ou le réduire à n'être qu'une figure, c'est supprimer, c'est réduire à une pure figure l'honneur de CHEF.

Sans aucun doute Marie a été l'instrument de Jésus-Christ pour l'accomplissement de cette œuvre d'où il tire sa gloire; mais instrument qui, pour cela même, a été d'abord son chef-d'œuvre; à ce point que Lui-même, l'Ouvrier, a voulu en être fait. De sorte qu'à moins de priver Jésus-Christ, de priver Dieu de toute la gloire qu'il s'est proposée dans son œuvre, il faut honorer premièrement ce *chef-d'œuvre;* l'honorer réellement, c'est-à-dire distinctement, en soi; à cause même de son Auteur.

Penser autrement, c'est rompre avec la raison. Ce n'est pas moins rompre avec l'Évangile.

En effet, lorsque l'Archange envoyé de Dieu à Marie la salue *Pleine de grâce et Bénie entre toutes les femmes*, n'est-ce là qu'une figure de style sous laquelle Jésus-Christ seul est honoré, et Marie, à cause même de Jésus-Christ, n'est-elle pas honorée réellement, distinctement? Quand Élisabeth, ou plutôt le Saint-Esprit par sa bouche, ajoute à la bénédiction de l'Ange *et le Fruit de votre ventre est béni*, n'y a-t-il pas là bien évidemment deux objets distincts de bénédiction : *Marie* bénie *et son Fruit* béni? Quand Marie elle-même proclame que *le Tout-Puissant lui a fait de grandes choses* et que

toutes les générations à venir la salueront, comme l'Ange et Élisabeth viennent de la saluer, *Bienheureuse*, ne sont-ce pas des grandeurs réelles, faites en propre à Marie, *fecit mihi?* N'est-ce pas un culte personnel dont elle sera l'objet, *me dicent?* Et n'est-ce pas *à cause* même de ce culte, *quia*, — *ex hoc*, — que Marie GLORIFIE LE SEIGNEUR? — Voilà la sagesse chrétienne prise à sa source. — Eh bien, c'est avec cette même sagesse et dans ce même esprit que saint Cyrille et tous les Pères qui l'ont précédé, que le Concile et que l'Église ont préconisé la Vierge Marie, honorant d'autant plus par là Jésus-Christ qu'ils ne renfermaient pas sa gloire en Lui-même, comme s'il eût été tout le corps dont il a voulu se faire le Chef, mais qu'ils déployaient cette gloire à ses membres, d'où elle lui revient plus magnifiquement.

C'est ce que signifient clairement ces grandes louanges données par saint Cyrille à Marie, et par lesquelles il publiait d'autant plus hautement la divinité de Jésus-Christ, qu'il exaltait Marie à cause qu'elle était sa *Mère*, la saluant, comme telle, *vénérable Trésor de tout l'univers, Flambeau qui ne se peut jamais éteindre, Couronne de la Virginité, Sceptre de la foi orthodoxe, Temple incorruptible, Lieu de Celui qui n'a pas de lieu, par laquelle nous a été donné Celui qui est venu au nom du Seigneur*... Éloges qui évidemment sont propres à Marie et distincts de ceux de Jésus-Christ autant que *le temple* est distinct du *Dieu* qui le consacre, *le lieu* de *Celui qui n'a pas de lieu*, et *Celui qui est venu* de *Celle* PAR QUI *il nous a été donné*.

Ce dernier trait commence la série de ceux qui, plus particulièrement, selon la fausse interprétation que je combats, ne seraient qu'une figure où l'instrument

serait pris pour l'ouvrier : « C'est *par vous* que la Tri-
« nité a été glorifiée, *par vous* que la Croix a été adorée,
« *par vous* que l'idolâtrie a été détruite, *par vous* que
« les Églises ont été fondées et les nations attirées à la
« Pénitence, etc., etc... » Eh bien, là même, il n'est pas vrai que l'instrument soit pris pour l'ouvrier, et il importe au plus haut point de ne pas laisser passer cette équivoque, à la faveur de laquelle tout le système se relèverait.

« A remonter au principe, dit le bon sens théologique
« du Père Petau, il est certain que tous les biens qui
« ont été départis au genre humain l'ont été *par Marie*,
« autant qu'il est certain qu'elle est vraiment la Mère de
« Dieu et du Christ, et que par Lui tous les vrais biens
« nous sont acquis. Car on impute d'ordinaire et avec
« raison le fruit à l'arbre comme à son principe : et tout
« ce que le fruit apporte d'utilité on le rapporte com-
« munément à l'arbre. De là l'axiome si souvent em-
« ployé dans les écoles des philosophes, que ce qui est
« la cause de quelque cause passe pour être aussi la
« cause de ce qui a été produit par celle-ci. C'est pour-
« quoi de même que le Christ est pour nous l'origine de
« tous les biens, de même la Vierge sa Mère peut jus-
« tement être considérée comme étant, à sa manière, la
« racine et le principe de ces mêmes biens. De là vient
« que les plus anciens et les plus graves Docteurs, après
« avoir attribué excellemment le salut à Notre-Seigneur
« Jésus-Christ comme au premier Médiateur, le rap-
« portent à Marie comme à la cause seconde de ce grand
« ouvrage, Médiatrice et Patronne des Chrétiens [1]. »

[1] *Theolog. dogmat. de Incarnat.*, lib. XIV, cap. IX-XI.

Il est donc vrai, à la lettre, que, *par Marie*, tout ce que Jésus-Christ a fait a été fait, et cela est vrai doublement. En premier lieu, en effet, Jésus-Christ lui-même, l'Auteur de toutes les merveilles de la grâce dans le monde, est le *Fruit* de Marie, de son sein, plus que cela, de sa *volonté*, de sa *foi*, à qui le Saint-Esprit lui-même attribue l'accomplissement de tout le Plan chrétien par ces paroles formelles : « Bienheureuse vous qui avez *cru*, « *parce que* tout ce qui vous a été annoncé de la part du « Seigneur s'accomplira[1]. » BIENHEUREUSE, en effet, reprend Calvin lui-même, *d'autant qu'en recevant par foi la Bénédiction qui lui était offerte,* ELLE A OUVERT LE CHEMIN A DIEU POUR ACCOMPLIR SON ŒUVRE[2]. — Sur quoi Bossuet : « Je pose pour *premier principe*, que Dieu « ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-« Christ par l'entremise de Marie, il ne se contente pas « de se servir d'elle comme D'UN SIMPLE INSTRUMENT pour « ce glorieux ministère; il ne veut pas qu'elle soit UN « SIMPLE CANAL d'une telle grâce, mais un instrument « VOLONTAIRE qui CONTRIBUE à ce grand ouvrage, non-« seulement par ses excellentes dispositions, mais ENCORE « par un MOUVEMENT DE SA VOLONTÉ[3]. »

Est-ce formel ?

En second lieu, Marie n'a pas eu seulement cette part active une fois, dans la production de Jésus-Christ, elle a eu, elle a cette même part constamment dans la production du Christianisme, dans la formation de l'Église, dans la conversion du monde, dans la naissance des fidèles qui se succéderont, et dans la dispensation de

[1] Luc, I, 45.
[2] *Comment. sur l'harmon. évangél.*, p. 21.
[3] Premier sermon pour le jour de la Nativité.

toutes les grâces qui auront cours dans le monde. — Comment cela ? — Parce que, dit Bossuet, « Dieu ayant « une fois voulu que la volonté de la Sainte Vierge « coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux « hommes, ce premier décret ne se change plus, et « TOUJOURS nous recevons Jésus-Christ par l'entremise « de sa charité[1]. » Doctrine que Bossuet, nous l'avons vu, n'a fait que puiser dans les Pères, qui professent tous avec saint Augustin, que Marie n'est pas seulement mère du Chef selon la chair par la coopération de sa foi, mais qu'elle est aussi *pleinement* la Mère des membres selon l'esprit, *parce qu'elle* COOPÈRE *par sa charité à la naissance des fidèles dans l'Église.*

« C'est sur ce *solide fondement*, dit expressément « Bossuet (et non pas sur *une simple figure de style*, « comme le prétendent les détracteurs du culte de Ma- « rie), que sont *appuyés* tous les éloges que l'Église a « toujours décernés à la Sainte Vierge et dont on peut « voir un modèle dans le concile d'Éphèse[2] ? »

La question nous paraît maintenant vidée. Elle l'est à l'honneur de Marie et de tous les chrétiens dont la cause est identifiée à la sienne, comme nous l'avons vu dans notre *Exposition théorique.* Elle ne l'est pas moins à la gloire de Dieu et à la confusion, non-seulement de l'impiété, mais de l'idolâtrie.

Oui, de l'idolâtrie; car, chose remarquable, tous ces systèmes qui se couvrent du beau rôle de venger la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, et qui nous accusent de *Marianisme* et de *Mariolâtrie*, conduisent droit à

[1] Quatrième sermon pour la fête de l'Annonciation.

[2] *Avertissement sur les Litanies de la Sainte Vierge.*

l'Idolâtrie. C'est de l'idolâtrie, en effet, de *prendre l'instrument pour l'ouvrier*, comme ils voudraient qu'on l'eût fait au concile d'Éphèse ; car c'est prendre la créature pour le Créateur. La doctrine janséniste, comme la grande hérésie dont elle est une filiation, aboutit à la déification de l'individu par son absorption en Dieu, au Panthéisme, et à toutes ces doctrines *humanitaires* qui en sortent comme du *puits de l'abîme*. Nous évitons précisément cet abîme en distinguant Marie de Jésus-Christ, et avec Marie tous les Saints et toutes les créatures, par l'honneur même que nous leur rendons ; honneur qui, si grand qu'il soit, non-seulement ne peut jamais faire ombrage à la Divinité, mais la glorifie d'autant plus qu'il est plus grand, puisque nous honorons en eux ses serviteurs, les œuvres de sa grâce, et les hérauts de sa gloire. Nous ne publions Marie *Bienheureuse* que parce que Dieu a regardé *la bassesse de sa servante*, que parce qu'il lui a fait *de grandes choses*, que parce qu'elle *glorifie le Seigneur*.

« Adorons donc la Très-Sainte Trinité, » conclut la grande voix du concile d'Éphèse ; — en quoi faisant ? — « en célébrant, par nos hymnes, Marie toujours Vierge « et son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Non pas uniquement Jésus-Christ ; mais aussi (ET) Marie : et même d'abord Marie, puis Jésus-Christ. — Et pourquoi ? n'est-ce pas là une interversion fâcheuse et qui trahit le *Marianisme* ? — Gardons-nous de le croire, et admirons, au contraire, l'exactitude et la sagesse de la doctrine dans les transports mêmes qu'elle inspire. Il y a là un grand enseignement, que le Saint-Esprit avait déjà donné dans l'Évangile par la bouche d'Élisabeth disant à Marie : « Vous êtes Bénie entre toutes les femmes,

« ET LE FRUIT de votre ventre est BÉNI, » et que le même esprit de vérité inspire au Concile comme la conclusion doctrinale de la grande vérité qui venait de triompher, à savoir, que c'est Marie qui nous introduit auprès de Jésus-Christ, comme c'est Marie qui a introduit Jésus-Christ auprès de nous ; que c'est Marie qui le manifeste et qui le reflète par la gloire même qu'elle en reçoit; que c'est Marie MÈRE DE DIEU, qui démontre Jésus-Christ DIEU.

M. Bordas-Demoulin en convient : « Saint Cyrille, dit-« il, parle devant les Pères du Concile d'Éphèse, qui vien-« nent de condamner Nestorius refusant à la Vierge le « titre de Mère de Dieu, c'est-à-dire niant la Divinité de « Jésus-Christ. *Ainsi, célébrer Marie comme Mère de* « *Dieu, c'est proclamer la Divinité de Jésus-Christ*[1]. »

Nous sommes d'accord. Reste la conclusion à tirer. Donc *ne pas célébrer Marie*, s'offenser de son culte, le dénigrer et le diminuer, c'est... *ne pas professer la Divinité de Jésus-Christ;* c'est s'engager sur les traces de Nestorius, et se rendre très-suspect de son hérésie.

L'erreur, rompant ouvertement ici avec la raison, conclut tout le contraire; elle se pose même comme la gardienne du *Christianisme* contre le *Marianisme*, qu'elle nous accuse de vouloir lui substituer.

Mais, ô logique vengeresse de la Vérité ! ô confirmation exemplaire de la Doctrine ! écoutez :

« On appelle Marie Mère de Dieu. *Il le faut bien*, « puisque Jésus-Christ est Dieu. *Mais* s'ensuit-il qu'elle « soit sa mère, en tant qu'il est Dieu ? Non sans doute. « Elle n'est sa mère qu'en tant qu'il est homme. Elle

[1] *Des Pouvoirs constitutifs de l'Eglise*, p. 83.

« seule, pour sa part de femme, contribue à le former « par génération. Le Père ou le Saint-Esprit, qui est la « vertu du Père, n'y interviennent que par création, « comme ils n'interviennent que par création pour le « produire chaque fois que le pontife consacre; comme « ils n'interviennent que par création pour produire le « premier homme. Du même coup qu'ils concourent à « former son humanité en créant, ils *fondent*, *ils identifient* LA PERSONNE HUMAINE avec LA PERSONNE DIVINE, « qui seule reste, et unit les deux natures divine et hu-« maine [1]. »

Est-ce Nestorius, est-ce M. Bordas-Demoulin qui a écrit ces lignes? Ce qui est clair, c'est qu'elles expriment le Nestorianisme : *la dualité de personne* en Jésus-Christ; la négation de *Dieu Fils de Marie*.

Voilà le dernier mot des attaques dirigées contre les prétendus excès du culte de Marie, même lorsqu'elles se couvrent du zèle de l'honneur de Jésus-Christ, même lorsque ce zèle est sincère, quand il n'est pas soumis, quand il veut être plus sage et plus jaloux que l'Église.

Grande et triste leçon qui, par ce déplorable écart d'un philosophe d'ailleurs chrétien, doit prouver à tous que le culte de la Mère de Dieu importe en tout temps au culte de son divin Fils, et qu'en tout temps se vérifie cette louange composée par le Concile d'Éphèse, et résumant l'histoire du Christianisme qui y triompha : *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo!*

[1] *Des Pouvoirs constitutifs de l'Eglise*, p. 69.

CHAPITRE VII.

LE CULTE DE MARIE DEPUIS LE CONCILE D'ÉPHÈSE, — INSTITUTION DES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE.

Nestorius fut le grand promoteur du culte de Marie. En voulant le déprimer, il le consacra; en voulant le refouler, il le provoqua. Il mit dans le plus grand jour, et ramassa comme dans un centre lumineux cette vérité qui était diffuse dans toute la doctrine de l'Église depuis les Apôtres, que la Maternité divine de Marie est l'argument héroïque de la Divinité de Jésus-Christ, et comme le *Palladium* du Christianisme. Il donna à cette vérité, et au culte qui la professe, sa forme la plus achevée et sa justification la plus éclatante. Il donna aux peuples chrétiens toute la conscience de leur piété envers la Mère de Dieu. En ce sens, il est vrai de dire que le culte de Marie date du Concile d'Éphèse au cinquième siècle, comme dans un autre sens il a été vrai de dire qu'il y aboutit. Le fleuve devient cataracte, par le seul fait de l'obstacle qui, ramassant la puissance jusque-là successive et plénière de son cours, élève son niveau à une hauteur d'expérience et de vérité, d'où il s'épanche sur le monde.

C'est cette nouvelle phase du culte de Marie qu'il nous faudrait décrire. Mais les proportions en sont si vastes, qu'il faut y renoncer; ce seraient des volumes au lieu de chapitres qu'il faudrait pouvoir y consacrer.

C'est ce qui fait que cela n'est pas nécessaire. Loin de contester cette plénitude de la dévotion du monde à la Vierge après le concile d'Éphèse, on l'objecte comme une innovation sans fondement et sans racines dans les siècles primitifs. Ce qui importait, c'était donc de montrer ces fondements, ces racines de la dévotion à la Vierge qui se déploya au cinquième siècle, dans le quatrième siècle, dans le troisième, dans le deuxième, et jusque dans le premier. C'est ce que nous avons fait. C'est ce qui était à faire; car ces premiers siècles ne sont pas, en général, assez fouillés, assez connus; tandis que les siècles postérieurs ont de nombreux historiens et de nombreux apologistes. Et c'est précisément ce grand jour jeté sur cette dernière phase historique de la dévotion à la Vierge qui a nui à la première, en la rejetant dans l'ombre, ou ce qu'il y a de pis dans le faux jour de documents apocryphes qui faisaient d'autant plus croire que le fondement y faisait défaut. Nous avons dû suivre une marche inverse. Nous avons évoqué ces premiers siècles peu connus ou masqués sous le badigeon d'une fausse science, et nous les avons fait apparaître dans la native autorité de la doctrine Apostolique. Les témoignages que nous avons produits, depuis saint Jean jusqu'à saint Cyrille, n'ont rien qui les dépasse, j'oserais même dire qui les égale dans tous les prodiges de la dévotion à Marie qui ont rempli le moyen âge. Les cathédrales de Chartres, de Reims et de Paris sont des monuments merveilleux sans doute de cette dévotion; mais ce qui est plus grand et plus vivant encore, c'est la doctrine, c'est la piété qui en a inspiré la création; ce sont les louanges et les invocations à Marie dont elles retentissent; c'est l'âme et le souffle de ces grands

corps. Or, c'est là ce que nous avons tenu à montrer dans l'exposition qui précède.

Nous avons en un mot écrit pour *prouver :* maintenant il ne resterait plus à écrire que pour *raconter*. Assez d'autres l'ont fait, pour que nous n'ayons pas à le refaire, et la terre entière raconte la gloire de la Mère de son Sauveur.

Nous n'allons donc tracer ici que quelques grands traits du tableau de la vie et du culte de Marie dans la succession des siècles chrétiens, depuis le concile d'Éphèse.

Comme nous l'avons vu, Nestorius trouva le culte de la Mère de Dieu en possession de monuments séculaires que le Christianisme lui avait élevés dès qu'il avait pu élever quelque chose sur le sol païen. Constantin consacrant la capitale de son empire à la Vierge, au milieu de tous les évêques qui venaient de professer la foi à Nicée[1], sa mère, sainte Hélène, élevant dans les Saints Lieux trois sanctuaires à Marie : l'un, qui enveloppait l'humble demeure de Nazareth où Marie avait, à la salutation de l'Ange, conçu divinement le Fils de Dieu; l'autre, à la grotte de Bethléem où elle l'avait donné au monde; et le troisième, sur le chemin du Calvaire où la tradition disait qu'elle l'avait rencontré[2] : ces dédicaces et monuments, dis-je, avaient été comme la première prise de possession du monde converti, par Marie.

A cette première époque remonte l'érection à Rome, par le Pape Libère, de *Sainte-Marie-Majeure*, appelée ainsi parce que ce fut l'église *Patriarcale* élevée par le

[1] ZONARAS, *Annalium* lib. III. — NICEPHORUS, *Ecclesiast. histor.*, cap. XXVI.

[2] *Ibid.*, BEDA, ADRICOMIUS et alii.

Christianisme à Marie, comme celle de Latran à Notre-Seigneur; appelée aussi précédemment *Sainte-Marie à la Crèche*, et primitivement *Sainte-Marie à la neige*, à cause d'un miracle qui détermina sa première érection, et dont la commémoration est l'objet d'une fête qui se célèbre au 5 août[1]. — Pareillement, l'église consacrée à Marie par le pape saint Sylvestre sous le nom de *Libera nos à pœnis* au milieu du *Forum*, et celle de *Sainte-Marie au delà du Tibre*, dont Baronius fait remonter la construction au pape saint Callixte, au troisième siècle, à la faveur de la tolérance d'Alexandre Sévère déférant à la foi de Mamée sa mère, nous montrent, comme à ciel ouvert, l'antiquité de ce culte virginal dont le cimetière de Callista vient de nous livrer la souterraine présence.

Ce qui est certain, c'est que dès que l'Église l'a pu, sans aucun des inconvénients que nous avons signalés, elle a pratiqué par un culte public et solennel la doctrine de louange et de recours à la Mère de Dieu qu'elle n'a cessé de professer par ses Conciles, ses Docteurs et ses Pères. La dévotion à la Vierge est née avec tous les peuples chrétiens. Ce que nous venons de montrer à Constantinople et dans tout l'Orient, puis à Rome, se passait en Espagne et dans les Gaules. Les sanctuaires de *Notre-Dame del Pilar* à Saragosse, de *Notre-Dame d'Atocha* ou de *Theotoca* à Madrid, de *Notre-Dame du Port* à Clermont, de *Notre-Dame des Dons* à Avignon, de *Notre-Dame des Grâces* à Arles, de *Notre-Dame de la Daurade* à Toulouse, de *Notre-Dame de Soulac* dans le diocèse de Bordeaux, de *Notre-Dame de Roc-Ama-*

[1] BENOIT XIV, *de Festis*, lib. II, cap. VII.

dour dans le diocèse de Cahors, de *Notre-Dame* d'Amiens, de *Notre-Dame* de Chartres, de *Notre-Dame* de Paris, peuvent exercer plus ou moins la critique par leur prétention de remonter au cinquième, quatrième, troisième, deuxième et même premier siècle du Christianisme; mais ce qui paraît incontestable, c'est qu'ils remontent à l'introduction même du Christianisme dans ces diverses contrées, par les premiers Apôtres et Évêques qui y portèrent la foi.

Les Papes et les Évêques ont été les premiers inaugurateurs et toujours les plus fervents zélateurs du culte de la Mère de Dieu.

Il faut reconnaître aussi que, par une suite du même dessein qui a voulu rendre le monde redevable de sa régénération à la femme, les femmes ont eu une juste part d'influence à l'établissement du Christianisme, et l'ont à bon droit consacrée par le culte de Celle qui les honore, et dont le sein virginal a été le premier et le plus beau temple chrétien. Callista, Mamée, Hélène, Clotilde, expliquent à ce point de vue la chapelle de la Vierge dans les Catacombes de saint Nérée et saint Aquilée, Sainte-Marie au delà du Tibre, la dédicace de Constantinople à Marie, et Notre-Dame de Paris.

L'impératrice Pulchérie, qui, par l'éminente pureté de son caractère, eut un si grand ascendant sur Théodose II, son frère, puis sur Marcien, son époux, avec qui elle vécut vierge, est encore un exemple éclatant de cette même influence. Pendant qu'elle concourait à la convocation des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, elle faisait élever à la Vierge, dans Constantinople, trois basiliques magnifiques et longtemps célèbres, l'église des Bluquernes, celle de Chalcopratée et celle des Guides. Dans

la première étaient vénérées les bandelettes qui avaient entouré le corps sacré de Marie dans le sépulcre; dans la deuxième, la ceinture virginale qu'elle avait revêtue pendant sa vie; et dans la troisième, l'image si célèbre de ses traits angéliques attribuée au pinceau de saint Luc[1].

Dans ce même cinquième siècle et dans le suivant, de nouveaux temples splendides furent élevés à Marie, dans Constantinople, par les empereurs qui se succédèrent, notamment par Léon Ier et par Justinien; et non-seulement à Constantinople, mais à Jérusalem, à Alexandrie et à Carthage. La reconnaissance vint se joindre à la foi et à la piété dans ces grands témoignages de Religion; car Marie, par les bienfaits que son intercession attirait du ciel sur l'Église, sur les empereurs et sur les peuples, répondait au culte de louange et d'invocation qu'elle en recevait. C'est la belle réflexion que le vénérable Baronius fait au sujet de Justinien. « La « Mère de Dieu et Justinien, dit-il, parurent combattre « de bienfaits et d'offices. Comme celui-ci, en effet, « défendait contre les Nestoriens le titre éminent de la « Vierge, sa dignité de Mère de Dieu, elle le fit arriver « au souverain pouvoir; et comme il érigeait à la gloire « de sa bienfaitrice de nombreux sanctuaires, notam- « ment la belle basilique de Jérusalem, il lui fut donné « de subjuguer toute l'Afrique : ce dont il se montra de « nouveau reconnaissant par l'érection de plusieurs « autres temples à Carthage. Ainsi l'homme et Dieu « semblent lutter de mutuels services; de telle sorte ce- « pendant que Dieu l'emporte toujours, et qu'il ne reste « à l'homme qu'un moyen de le vaincre, qui est de con-

[1] Baronius, an. 450. — Nicéphore.

« fesser par des actions de grâces que Dieu le surpasse « en bienfaits[1]. »

Ce combat de ce que l'Église a fait pour Marie et de ce que Marie a fait pour l'Église, et ce qui en est revenu de gloire à Dieu et de grandeur au monde, est un des plus beaux spectacles de l'histoire. Chaque monument élevé à Marie, depuis la basilique impériale jusqu'au simple autel de gazon, chaque fête, chaque louange fondée ou introduite à son honneur, est un témoignage de ses bienfaits autant que de la confiance qui les invoque. Constantinople cent fois sauvée des fléaux de la nature ou des barbares, et autant de fois reconnaissante par de nouveaux honneurs rendus à la Mère de Dieu; l'empire d'Orient soutenu ainsi par la protection de Marie, jusqu'à ce que les empires d'Occident aient achevé de s'élever sous la même protection : voilà ce qui ressort de mille traits de l'histoire de l'Église qu'on peut lire partout, et que nous n'avons pas le temps de rapporter.

Les temples supposaient les fêtes et tout le culte. Il faut donc croire que la Vierge Marie a eu des fêtes consacrées à son honneur dès qu'elle a eu des temples, c'est-à-dire au moins dès le quatrième siècle. Il ne faudrait cependant pas en juger d'après des sermons pour ces fêtes, qu'on trouve dans les œuvres de quelques Pères du quatrième ou même du troisième siècle. Ces sermons leur ont été abusivement attribués, si ce n'est pour le fond qui se retrouve plus ou moins dans leurs autres écrits, au moins dans leur forme de *sermon* ou d'*homélie* pour telle ou telle fête de la Sainte Vierge.

[1] Baronius, an. 534.

Les fêtes de la Purification, de l'Annonciation et de l'Assomption sont les plus anciennes des fêtes de la Vierge. Cependant leur institution régulière paraît postérieure au concile d'Éphèse. Faudrait-il en conclure que la Vierge n'a eu de culte public qu'à dater du concile d'Éphèse et que vers le *septième siècle*, comme on le prétend avec plus de partialité que de critique? Tout ce que nous avons vu s'élève contre cette opinion. La dévotion de l'Église envers Marie a devancé toujours, et quelquefois de plusieurs siècles, l'institution liturgique de ses fêtes. Puis, les premières et les plus glorieuses fêtes de Marie ont été celles de son divin Fils, notamment les fêtes de l'Épiphanie et de la Nativité. C'est ce qui paraît avec le plus grand éclat dans les louanges et les prières composées en l'honneur de Marie par saint Épiphane et saint Éphrem, à l'occasion de ces mystères. Enfin, quelle plus grande solennité que la dédicace de Constantinople à Marie par le premier empereur chrétien? Quelle fête permanente qu'un temple comme celui de Sainte-Marie à Éphèse! Quelle solennité de culte ne suppose pas l'invitation faite par Nestorius lui-même à saint Proclus de venir célébrer Marie dans l'église de Constantinople, le panégyrique que ce saint évêque y prononça, et le cri de tout le peuple fuyant ce temple profané par la première apparition de l'hérésie! Voilà le culte de Marie *avant* le Concile d'Éphèse et dès le quatrième siècle.

Thomassin, dont la sévère critique ne fait grâce de rien en cette matière, après avoir établi que la fête de la Purification fut instituée par Justinien au sixième siècle, contrairement à Baronius qui la fait remonter à saint Gélase, au cinquième siècle, fait remonter lui-même

plus haut le culte public de Marie. « Il ne faudrait pas « croire cependant, dit-il, qu'avant Justinien il n'y avait « pas eu en Orient de fête de Marie qui fût observée; « car Nicéphore et Cédrénus rapportent que Pulchérie « éleva dans Constantinople un temple appelé aux *Bluquernes*, sans parler de la basilique beaucoup plus « ancienne de Sainte-Marie à Éphèse, où le Concile ful- « mina ses anathèmes contre Nestorius. Ces temples « supposent évidemment des solennités en rapport avec « leur consécration, ne serait-ce que celle de leur dédi- « cace. Enfin, dans l'histoire de saint Théodose, on « rencontre souvent la mention de fêtes consacrées à la « Sainte Vierge de la manière suivante : *Ce jour-là était « un jour de fête, la fête de la Vierge Mère de Dieu, « et à cause de la grande pompe et solennité de sa cé- « lébration, un grand concours de peuple se trouvait « là*. Quel était l'objet propre de cette fête? Nous l'igno- « rons; mais il n'est pas douteux qu'elle était de beau- « coup antérieure à Justinien[1]. »

Pareillement, pour la fête de l'Annonciation : après avoir montré que sa trace la plus ancienne apparaissait au concile de Tolède et au concile de Constantinople, au septième siècle, Thomassin relève très-judicieusement ce motif de son institution par le premier de ces conciles, que *la Mère ne saurait avoir de plus grande fête que celle de l'Incarnation du Verbe dans son sein, et que par conséquent cette fête de la Mère doit être solennisée comme celle de la Nativité même du Fils;* puis il en conclut que ce même motif a dû faire célébrer beaucoup plus tôt la fête de la Maternité divine de Marie : « Je suis

[1] THOMASSINUS, *de Dier. festor. celebrat.*, lib. II, cap. XI.

« porté à croire, dit-il, que quoique dans saint Augus-
« tin et dans saint Épiphane, soigneusement examinés,
« on ne trouve pas trace de la fête proprement dite de
« l'Annonciation, cependant cette fête était pieusement
« observée par un grand nombre de fidèles, et que la
« coutume s'en établissant peu à peu dans mainte Église,
« arriva ainsi à sa régulière institution par le concile, qui
« se fonde lui-même sur ce que *dans un grand nombre*
« *d'Églises éloignées et éparses sur la terre, cette fête*
« *avait déjà cours*. Je ne craindrais pas d'aller trop loin,
« ajoute Thomassin, en reportant à *deux ou trois cents*
« *ans* plus tôt cette dévotion pieuse et privée, qui a été
« la première source d'où, s'étendant et se propageant,
« les plus augustes solennités de la République Chré-
« tienne sont arrivées à leur formelle institution[1]. »

Enfin, après avoir établi que la fête de l'Assomption ne saurait être reportée plus haut que le sixième ou le cinquième siècle, Thomassin dit encore : « Plusieurs
« s'étonneront que nous n'assignions pas une origine
« plus ancienne à cette grande solennité. Mais les mo-
« numents de l'Antiquité sur lesquels nous nous fon-
« dons sont là ; tout le monde peut les apprécier. Ce
« n'est pas à dire que le culte de la Mère de Dieu ne
« soit de beaucoup plus ancien. Ainsi Sozomène rap-
« porte que dans l'oratoire appelé *Anastasie*, donné à
« Constantinople par saint Grégoire de Nazianze, de
« fréquents miracles avaient lieu, et que la Mère de Dieu
« y apparaissait souvent. De fait, on trouve dans les plus
« anciennes Liturgies la mémoire de Marie, ainsi que
« des Anges, des Patriarches et des Prophètes, avant

[1] THOMASSINUS, *de Dier. festor. celebrat.*, lib. II, cap. XIII.

« qu'aucune fête eût été établie en leur honneur. Le « culte de Marie était si bien en vigueur, que les Collyridiens donnèrent dans l'abus de l'idolâtrie à son « sujet, comme nous le voyons par saint Épiphane. « Enfin, nous ne devons pas perdre de vue que plusieurs « fêtes du Sauveur étaient communes à sa Mère, savoir « les fêtes de l'Incarnation, de la Nativité, de l'Épiphanie et de la Présentation dans le temple [1]. »

Nous tenions à citer ce langage d'un critique non suspect de légèreté ou de partialité, parce que, sans rien sacrifier de la rigueur historique, il ne permet pas à l'hérésie ni à l'indévotion d'en tirer avantage, aux dépens de cette saine appréciation qui doit pénétrer les faits pour les bien juger, et qui constitue la philosophie de la critique. Il en résulte, ce que nous tenions à établir, que la postériorité de l'institution des fêtes de la Sainte Vierge n'affaiblit nullement l'antériorité et l'antiquité de son culte tel que nous l'avons exposé précédemment.

La dernière observation de Thomassin nous paraît, surtout, décisive. On ne pouvait pas se passer, si j'ose ainsi dire, de la Mère, dans la célébration des mystères du Fils, qui lui-même la mettait en lumière. C'est ainsi que, dès le premier siècle, le mystère de l'Épiphanie était représenté dans la chapelle du cimetière de Callista par la peinture de la Vierge offrant son divin Fils à l'adoration des Mages, et recevant elle-même l'hommage dû à une si auguste Maternité. Qu'était-ce donc du mystère de l'Incarnation, où cette virginale Maternité était le temple même et comme le foyer du mystère? Pouvait-on fêter l'Incarnation sans fêter la Vierge en qui et par qui

[1] THOMASSINUS, *de Dier. festor. celebrat.*, cap. XX.

elle s'était opérée? sans fêter l'Annonciation? Et quelle plus grande fête, puisqu'elle se trouvait par là élevée à la hauteur même de celle de l'Incarnation! C'est pourquoi, lorsque la fête de l'Annonciation en fut détachée plus tard, le concile de Tolède jugea devoir la célébrer avec autant de solennité que celle de la Nativité même du Verbe, *cujus utique ita debet esse Festum solemne, sicut est ejusdem Nativitas Verbi*, à cause de cette glorieuse communauté de la Mère et du Fils qui faisait dire au même concile: *Nam quod Festum est Matris, nisi Incarnatio Verbi?* Ainsi l'on peut dire que, par une touchante pénétration, la Mère était fêtée d'abord dans la fête du Fils, comme le Fils le fut ensuite dans la fête de la Mère. Cette fête de l'Annonciation, ainsi née de celle de l'Incarnation, devint ensuite comme le principe d'où émanèrent les autres fêtes de la Vierge, notamment la Nativité, la Purification et l'Assomption. Telle est là genèse des fêtes de la Sainte Vierge.

D'ailleurs ce culte affectait dès lors, comme aujourd'hui, des modes très-divers, indépendamment de la célébration de ces grands mystères. Ainsi, c'était le culte des états plus privés de la vie de la Sainte Vierge, comme ses fiançailles, l'attente de son enfantement, ses joies et ses douleurs maternelles; c'était le culte de ses reliques ou de celles de sa divine Maternité, telles que sa demeure de Nazareth, sa ceinture, son suaire, son image, la crèche où elle avait déposé l'Enfant-Dieu, la tunique, ouvrage de ses mains, dont elle l'avait revêtu; c'était le culte commémoratif de ses communications et apparitions, de ses bienfaits et de ses miracles, origine et aliment de tant de sanctuaires; enfin c'était, sous des titres sans nombre, le culte de ses priviléges et de ses vertus. Le

culte de la Mère de Dieu a tendu dès son origine à ce caractère filial et affectif qui se nourrit de tout ce qui touche à son objet, et qui se partage en mille manières de l'honorer, de l'imiter et de l'invoquer, pour arriver, comme par autant d'accès appropriés à nos besoins et à nos faiblesses, à l'union avec Jésus-Christ et avec Dieu, selon la divine économie du Christianisme. Ce caractère privé et spontané du culte de Marie a devancé le culte plus solennel de ses mystères, et l'a produit. C'est ce qu'atteste la dédicace des premiers temples qui lui ont été consacrés, avant l'institution liturgique de ses fêtes.

A l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire au sixième siècle, la sagesse inspirée du grand saint Benoît donnait aux ordres religieux de l'Occident ces règles immortelles qui sont restées la base générale sur laquelle ils se sont tous élevés, et où se trouve résolu, par l'expérience de douze siècles de vie et de vertus surhumaines, le problème que la sagesse antique avait si vainement agité dans les monstrueuses chimères de sa *République*. Le culte de la Sainte Vierge qui, dans la Liturgie de saint Basile, législateur des ordres monastiques de l'Orient, avait eu une si riche part d'invocation et de louange, ne devait pas avoir une moindre importance aux yeux purs et pénétrants de saint Benoît. Par un statut exprès de ses constitutions monastiques, il prescrit, d'une manière absolue et générale, que dans chaque monastère il y ait un Oratoire élevé à la gloire de la Mère de Dieu, et que son autel y ait l'honneur de la première station de la Procession qui doit se faire tous les dimanches. La suite va nous apprendre combien, sur ce point comme sur les autres, saint Benoît avait deviné les conditions morales de la vie monastique et ses virginales affinités.

Cependant la Vierge justifiait elle-même son culte en y répondant par d'éclatantes marques de sa maternelle puissance. A Constantinople et à Rome elle faisait cesser soudain une peste dont la longue dévastation menaçait d'engloutir la fleur de l'humanité. A Rome surtout, la Papauté, dans un de ses plus augustes représentants, saint Grégoire le Grand, faisait, à la face de l'univers, l'expérience de la céleste protection de Marie, et en éprouvant ses bienfaits, lui vouait de nouveaux honneurs. Au plus fort de la contagion, le Vicaire de Jésus-Christ, toute la population se traînant sur ses pas, fait processionnellement le tour de la ville au chant invocateur des *Litanies*, instituées pour la première fois à ce dessein, et portant dans ses mains l'image de la Vierge attribuée au pinceau de saint Luc. Le prodige, sollicité par une confiance si suppliante, ne se fit pas longtemps attendre et n'éclata pas à demi : l'infection de l'air se dissipait sur les pas de saint Grégoire, comme si elle eût fui devant l'image de Celle qui a désinfecté le monde du péché. En même temps le *Regina cœli lætare* était entonné du haut du ciel par un Ange, et l'Église de la terre, par la bouche de son Pontife, y joignait l'invocation qui termine cette *Antienne*, qu'elle n'a cessé depuis lors de chanter. Puis, sur le môle d'Adrien appelé depuis *Château Saint-Ange*, l'Ange exécuteur de la colère céleste apparaissait remettant l'épée dévastatrice dans le fourreau, comme il a été représenté depuis. Cet événement, trop considérable et trop public pour avoir pu être supposé, nous est raconté par les historiens les plus graves et les plus savants, notamment par le *Mabillon* de l'Italie, Charles Sigonius [1].

[1] *De Regno Italiæ*, lib. I.

Saint Grégoire était bien fait, d'ailleurs, pour être l'intercesseur auprès de Marie, et par Marie auprès de Dieu, de ce grand acte de clémence, lui dont la piété envers la Mère de Dien s'exhalait par ce beau panégyrique : « C'est assurément de la Bienheureuse Vierge « qu'Isaïe a parlé lorsqu'il a dit qu'il y aurait une mon- « tagne de la maison du Seigneur dont les fondements « seraient assis sur la cime des plus saintes montagnes, « Elle qui a surpassé par la dignité de son élection la « hauteur de toutes les créatures les plus chéries et les « plus favorisées de Dieu. N'est-ce pas, en effet, une « Montagne bien élevée que Marie, puisque, pour avoir « l'honneur de concevoir le Verbe éternel, elle a dû « pousser la grandeur de ses mérites par delà tous les « chœurs des Anges, jusqu'au trône même de la Divi- « nité [1] ? »

Mais Marie ne se montrait pas mère seulement par les effets : elle intervenait en attestant sa vie et sa présence dans l'Église par des apparitions figuratives ou personnelles qui, déchirant le voile de l'invisible derrière lequel elle ne cessait d'agir, récompensaient la fidélité des siens et enflammaient leur confiance. C'est ce que nous avons vu déjà au troisième siècle dans l'apparition de la Vierge à saint Grégoire le Thaumaturge. C'est ce qui eut lieu au septième siècle, dans une pareille apparition à saint Ildefonse, archevêque de Tolède. Les historiens de la vie de ce grand Saint et la tradition de toute l'Espagne racontent, qu'en reconnaissance du zèle éloquent avec lequel Ildefonse avait, dans des écrits qui nous sont restés, défendu

[1] *In libros Regum*, I, cap. I.

la virginité de Marie contre une hérésie renouvelée d'Helvidius, un jour du 18 décembre, auquel toute l'Espagne célébrait le Message de l'Ange Gabriel à Marie, cette Vierge Sainte apparut environnée d'Esprits célestes à son panégyriste, portant dans ses mains le livre même qu'il lui avait consacré, et lui fit don, en retour, d'une chasuble éclatante de blancheur. Une fête commémorative de ce prodige fut instituée au quatorzième siècle par un concile de Tolède ; la Faculté de théologie de Paris, au seizième siècle, faisait reposer sur cet événement la doctrine que les âmes peuvent, par la permission divine, venir visiter les vivants ; et la Sorbonne l'avait fait représenter sur les vitraux de son église.

Mais ici notre rôle d'historien court grand risque de discrédit auprès de certains esprits, je ne dis pas déistes ou athées, mais chrétiens protestants, et même catholiques. Et comme nous aurons nombre d'autres faits merveilleux à relater dans ce rapide exposé de la vie de Marie dans l'Église, nous sentons le besoin de nous expliquer sur un système de déni de croyance à ces faits dont le résultat serait de nous faire perdre aux yeux de ses partisans la dignité d'un homme sensé, et encore plus d'un philosophe chrétien ; dignité qui nous est nécessaire pour l'honneur de notre sujet, et à laquelle nous tenons pour notre honneur propre.

Ce sujet vaut la peine que nous suspendions notre exposition historique par une courte dissertation, et que nous lui ouvrions à cet effet un chapitre.

CHAPITRE VIII

ÉTUDE SUR LA CRÉDIBILITÉ AUX MIRACLES EN DEHORS DE L'ÉVANGILE.

I. — Il faut convenir de l'embarras légitime où se trouvent les âmes les mieux intentionnées, à la vue des faits merveilleux dont sont tissus les récits de la Vierge et des Saints, alors que plusieurs de ces faits paraissent inadmissibles, et que leur mélange avec d'autres plus croyables, sans *criterium* certain pour dégager l'histoire de la légende, tient l'esprit en suspens sur l'ensemble de ces manifestations du monde surnaturel.

Deux dispositions se disputent alors l'esprit : la simplicité qui croit tout, la présomption qui rejette tout.

Entre ces deux dispositions, il y a le droit ou même le devoir de la critique.

Ce droit s'étend à tout, même, en un sens, aux miracles évangéliques, ainsi qu'à tous les autres fondements historiques de la Religion ; notre soumission devant être toujours *raisonnable*. De là toutes les apologétiques et démonstrations par lesquelles la Religion provoque elle-même la critique. Seulement, il y a cette différence entre les miracles consignés dans les Écritures et ceux qui sont survenus depuis, que les premiers ont pour eux la double garantie de l'histoire et de l'inspiration et qu'ils s'imposent en même temps à notre raison et à

notre foi, comme les titres primordiaux de la Révélation divine inclus sous le sceau de l'Esprit-Saint; tandis que les seconds n'ont qu'un caractère purement historique, qui permet la négation, le doute ou la confiance, selon le degré de crédibilité que la critique individuelle leur reconnaît.

Mais la critique a ses obligations autant que ses droits, et la première de toutes est de s'assurer du principe, et, pour ainsi dire, de la philosophie dont elle doit s'inspirer. Une critique sans philosophie et sans principe, ou qui procéderait d'un faux principe, ne pourrait que s'égarer au hasard ou à coup sûr.

La première chose à déterminer en cette matière, sauf à discerner ensuite ses modes d'applications, c'est donc le principe d'où doit procéder la critique, la disposition dont elle doit s'inspirer.

La disposition qui prévaut aujourd'hui dans grand nombre d'âmes, je ne dis pas rationalistes, mais chrétiennes, c'est de croire presque exclusivement aux miracles de l'Évangile, et de professer une grande rigueur, pour ne pas dire un parti pris de négation, à l'égard de tous les autres miracles qui appartiennent à la simple histoire de l'Église et de la Religion. C'est de réputer incroyable, en matière de miracle, tout ce qui n'est pas article de foi.

Je n'hésite pas à dire que c'est là une faiblesse contraire à l'essence de la foi, et désavouée par la raison.

Elle est contraire en effet à l'essence de la foi cette disposition qui en porte à si grand'peine le joug qu'elle a hâte de le jeter aussitôt qu'elle en est libre, et qui, se vengeant en quelque sorte de la nécessité de croire ce qui est d'obligation sur ce qui ne l'est pas, se donne le

plaisir de l'incrédulité en sûreté de conscience. C'est une foi de contrainte et non d'amour, une foi de mercenaire et non de fidèle; et l'on croit mal ce qu'il faut absolument croire, quand on ne veut rien croire au delà. Car enfin, pour bien croire aux prodiges de l'amour divin, il faut croire à cet amour même. Que si vous croyez à cet amour, pourquoi douter si fort de ce qui en est le témoignage? Pourquoi l'emprisonner dans un cercle officiel au delà duquel vous lui échappez? Pourquoi le tenir à distance, et ne pas lui permettre d'entrer avec l'homme dans un commerce de communications et de prodiges?... Cette disposition écarte ces prodiges, et vous avez raison, en ce qui vous touche, de ne pas y croire. Mais où votre erreur devient téméraire, c'est quand vous généralisez ce qui ne vous est que personnel, et que vous réduisez systématiquement la puissance de Dieu à votre suffisance et son amour à votre réserve. A ce compte, les miracles mêmes que vous êtes obligé de croire ne se seraient jamais accomplis, puisque ces miracles, qui ont déterminé la foi du monde, ont été déterminés eux-mêmes par la *foi volontaire* de ceux qui en ont été l'objet, et pour qui ils n'étaient pas encore *article de foi*. C'est ce qu'exprimait cette parole du Sauveur, qui était comme le considérant de chacun de ses miracles : *Soyez guéri, votre foi*, ou même *votre confiance*, FIDUCIA, *vous a sauvé*. Le premier et le plus grand miracle de la Religion, l'Incarnation du Verbe, s'est ainsi opéré par la foi volontaire de Marie à une apparition, l'apparition de l'Ange et son incroyable message. Plus tard, quand ce Verbe incarné ouvrit le cours de ses prodiges par le miracle de Cana, c'est encore à la foi héroïque de sa Sainte Mère qu'il céda, foi volontaire

et spontanée jusqu'à l'importunité. Les prodiges dont la croyance est obligatoire, sont donc eux-mêmes le fruit d'une croyance facultative pareille à celle à laquelle vous vous refusez. D'où suit que, par ce refus systématique, vous allez virtuellement contre le principe qui a fait ce que vous croyez.

Ce principe, c'est l'amour : l'amour de Dieu, capable de tout faire pour l'homme; l'amour de l'homme, capable de tout croire de Dieu.

L'amour ne doute de rien, parce qu'il est capable de tout. « Il tente plus qu'il ne peut, dit très-bien l'auteur « de l'*Imitation*, il ne s'inquiète pas de l'impossible, « parce qu'il croit tout possible et tout permis. Il ne « connaît point de bornes; mais il s'emporte au delà de « toutes bornes. » Tout amant ferait des miracles s'il le pouvait. Qu'est-ce donc du suprême Amour identique à la Toute-Puissance! Le miracle, considéré en soi, est donc *probable* dans l'ordre de l'Amour divin. Pour y croire, il faut croire à cet amour, et pour cela il faut aimer. *Celui qui n'aime point*, dit le Disciple bien-aimé, *ne connaît point Dieu; car Dieu est amour*[1]. Et celui qui aime croit à l'amour qu'il ressent, et à ses miracles.

C'est ce que déduit, avec son sens et sa grâce ordinaires, saint François de Sales, dans un des chapitres de son TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU, intitulé : *Histoire merveilleuse du trespas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont Olivet.*

« J'ay trouvé une histoire, dit cet aimable Saint, laquelle, pour estre extrêmement admirable, n'en est

[1] Jean, *épît.* I, ch. IV, 8.

« que plus croyable aux amants sacrés, puisque, comme « dit le saint Apôtre, *la Charité croit* très-volontiers « *toutes choses*[1]... surtout quand ce sont choses qui « exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les « hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu; d'au- « tant que la Charité, qui est reyne souveraine des ver- « tus, se plaist, à la façon des princes, ès choses qui « servent à la gloire de son empire et domination. Et « bien que le récit que je veux faire ne soit ny tant publié « ny si bien témoigné comme la grandeur de la mer- « veille qu'il contient le requerrait, il ne perd pas pour « cela sa vérité; car, comme dit excellemment saint Au- « gustin, à peine sçait-on les miracles, pour magnifi- « ques qu'ils soient, au lieu mesme où ils se font; et « encore que ceux qui les ont vus les racontent, on a « peine de les croire; mais ils ne laissent pas pour « cela d'estre véritables; et en matière de Religion, « les âmes bien faites ont plus de suavité à croire les « choses èsquelles il y a plus de difficulté et d'admira- « tion. »

Tel est le principe et comme la philosophie de la critique en matière de miracles; telle est la disposition qu'il faut y apporter. Cela ne fait pas croire sans critique, mais cela fait croire selon la critique qui convient au sujet; et sans laquelle on n'évite la crédulité, que pour tomber dans cette fausse finesse du paysan qui, pour ne pas être dupe, se fait un principe d'incrédulité obstinée aux merveilles de la science, jusqu'à refuser de les voir de peur de les admettre, tandis qu'il donne toute sa confiance aux sorciers.

[1] I ad Cor. XIII, 7.

II. — Cette incrédulité s'est posée de nos jours avec éclat, par la plume d'un écrivain qui se donne le privilége de mettre son autorité à la place de la raison. « Le « premier principe de la critique, a dit M. Renan, est « que le miracle n'a point de place dans le tissu des « choses humaines, pas plus que dans les faits de la « nature. »

Il faut être bien à bout de raison contre la foi, pour se donner de telles licences! Émettre une proposition sans autre fondement que son assertion (comme celle que *le miracle n'a point de place dans le tissu des choses humaines*), c'est ce que, jusqu'à nos jours, on a appelé un *préjugé*. — Ne pas admettre l'examen des faits qui peuvent éclairer la raison sur la valeur de ce préjugé, le soustraire à la critique, c'est avoir un parti pris d'aveuglement; c'est se permettre avec luxe la faiblesse qu'on déplore dans les autres. — Mais le comble de la licence, c'est de poser ainsi le *préjugé* comme premier principe, de quoi? de la *critique* même; c'est-à-dire de cette science dont le propre, comme l'étymologie du mot l'indique, est de *juger*.

Un tel excès est un aveu de la vérité qu'on veut nier. Il trahit la peur du miracle par les précautions qu'on prend contre le fait. Quel hommage, en effet, rendu à l'existence d'une vérité, que de ne pouvoir la nier sans poser un éteignoir sur la lumière! Quelle est la vérité, quelle est la science au monde qui pourrait subsister avec cette méthode expéditive que le premier principe de la critique est de décréter que cette vérité ou cette science n'existe pas? et la critique elle-même ne tombe-t-elle pas la première sous le coup de cette méthode, sans qu'il lui reste la ressource de

réclamer, puisque c'est en son propre nom qu'on l'immole[1]?

M. Renan croit n'avoir affaire qu'aux bonnes âmes, et il ne leur épargne pas la pitié. Voici une leçon qui lui arrive d'un tout autre côté :

« C'est une sotte présomption, dit Montaigne, d'aller « dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous « semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire « de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre la « commune. Condamner ainsi résolûment une chose « pour fausse et impossible, c'est se donner l'avantage « d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté « de Dieu et de la puissance de notre nature ; et il n'y a « point de plus notable folie au monde que les ramener « à la mesure de notre capacité et suffisance. Quand « nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de « saint Hilaire, passe ; son crédit n'est pas assez grand « pour nous ôter la licence d'y contredire : mais de « condamner d'un train de pareilles histoires, me semble « singulière impudence... C'est une hardiesse dange-« reuse et de conséquence, oultre l'absurde témérité « qu'elle traisne quant et soy, de mespriser ce que nous « ne concevons pas : car après que, selon votre bel en-« tendement vous avez estably les limites de la vérité et « de la mensonge, et qu'il se trouve que vous avez né-« cessairement à croire des choses où il y a encore plus

[1] La méthode tranchante, sous des formes placides, de M. Renan et de son école, est en dialectique ce que la révolution est en politique. C'est la révolution passée dans les procédés de l'esprit. La Critique est le tribunal révolutionnaire : la Religion est mise hors la loi ; et la loi des suspects est appliquée à la Raison, comme étant d'intelligence avec la Foi.

« d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous êtes « déjà obligé de les abandonner[1]. »

Ce haut bon sens s'adresse à tous ceux qui nient le miracle, soit en dedans, soit en dehors de l'Évangile ; et c'est même plus particulièrement à ce dernier ordre d'incrédulité que s'adresse Montaigne.

L'axiome de M. Renan soulève la répulsion de tous ceux qui n'ont pas abjuré la foi à l'Évangile et à l'ordre surnaturel : et cependant ils l'autorisent eux-mêmes s'ils bornent systématiquement leur foi aux miracles de l'Évangile ; car ils partent comme lui du préjugé que *le miracle n'a point de place dans le tissu des choses humaines*. Seulement ils appliquent ce préjugé en dehors de l'Évangile, au lieu que M. Renan, plus logique, l'applique en dedans comme en dehors. Ils raccourcissent le bras de Dieu, et M. Renan le lie.

Montaigne leur a parlé tout à l'heure au nom de la raison : qu'ils écoutent maintenant Bourdaloue parlant au nom de la conscience :

« Je sais qu'il y a de ces esprits mondains et préten-« dus forts, qui, par la plus bizarre conduite, veulent « des miracles pour croire, et ne veulent croire nul « miracle ; qui, pour éviter un excès, donnent dans un « autre beaucoup plus dangereux, c'est-à-dire, qui, « pour ne se laisser pas entraîner aux erreurs popu-« laires par une crédulité trop facile, s'obstinent contre « les faits les plus avérés par une incrédulité opiniâtre ; « qui ne reconnaissent ni les miracles des premiers « siècles, parce qu'ils sont trop éloignés d'eux, ni ceux « de ces derniers siècles, parce qu'ils sont trop près

[1] *Essais*, liv. III, chap. XI, *Des Boiteux*.

« d'eux, comme si de nos jours le bras de Dieu s'était « raccourci; qui néanmoins voudraient d'ailleurs ré- « duire tout au témoignage de leurs yeux, comme s'il « n'y avait rien de croyable dans le monde que ce qu'ils « ont vu ou ce qu'ils voient; comme si Dieu, pour les « convaincre, devait faire sans cesse de nouveaux pro- « diges; comme s'il fallait, à un esprit droit et sage, « d'autres preuves qu'une tradition commune et appuyée « sur la parole de tant de témoins. Non, mes chers au- « diteurs, ne nous piquons point de cette prudence pro- « fane, si contraire à la docilité chrétienne; ne croyons « pas sans raison à tout esprit, l'Apôtre nous en a aver- « tis, et c'est l'avis que je vous donne moi-même; mais « aussi, sans raison, ne nous faisons pas une maxime « générale de contredire tout ce qui ne se trouve pas « conforme à nos vues, et qui nous paraît hors des voies « ordinaires. Quand donc on nous parle de ces merveilles « qui ne purent avoir d'autre principe que la toute- « puissance de Dieu, adorons la vertu divine qui opère « de telles œuvres, et rendons à la vérité reconnue et si « solidement prouvée l'humble et le juste hommage de « notre soumission[1]. »

III. — De ce qui précède que faut-il conclure? une chose bien simple, c'est que nous sommes placés en face des miracles postérieurs à l'Évangile, dans la même situation qu'en face de tous les autres faits historiques, et que nous devons les éprouver de la même façon : de telle sorte que là où ils nous paraissent suffisamment établis, nous devons les admettre sans plus de difficulté;

[1] Sermon pour la fête de Notre-Dame des Anges.

ou même avec une inclination plus déclarée pour ces témoignages de la puissance et de la bonté du Dieu que nous adorons; c'est que nous devons être plus préoccupés de la crainte de refuser notre croyance à de vrais miracles que de celle d'en admettre de douteux ou même de faux; parce que, même dans ceux-ci, nous croyons, en principe, à quelque chose qui est incontestablement et grandement vrai : la toute-puissance et l'amour de Dieu, que dénient implicitement ceux qui ne croient pas aux miracles.

Outre les règles générales de la critique historique, l'Église a à son usage, pour les procès de la canonisation des Saints et la constatation des miracles qui en sont les titres, une critique dont la rigueur, si elle était appliquée à l'histoire, y ferait justice de bien des faits que nous croyons sans difficulté, et sur lesquels nous basons nos convictions et nos opinions les plus arrêtées et les plus reçues[1]. En dehors de cette épreuve, il y a nombre d'autres miracles auxquels on n'a pas eu lieu de l'appliquer, et qui restent livrés à notre appréciation, sous

[1] Un gentilhomme anglais, protestant, étant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention, il dit en le rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit dans « l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes que « ceux-ci, nous n'aurions aucune peine à y souscrire. — Eh bien, ré- « pondit le prélat, de tous ces miracles qui vous paraissent avérés, « aucun n'a été admis par la congrégation des Rites, parce qu'on ne « les a pas crus suffisamment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des Saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Église romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait des miracles.

la responsabilité de notre raison et de notre foi. Un seul critérium est indiqué par les Docteurs pour signaler les faux miracles; il consiste dans ces trois caractères : la *fréquence*, le caractère propre du miracle étant d'être insolite et ardu, selon l'expression de saint Thomas; l'*inutilité*, lorsque le miracle n'a pas de raison d'être dans la manifestation de la vérité ou de la sainteté; enfin le *défaut d'autorité* dans les historiens et les témoins.

Telle est la critique en matière de miracle. Par ce dernier caractère, elle rentre dans la critique générale et ordinaire, sauf le principe dont elle doit s'inspirer, comme nous l'avons établi ci-dessus, à savoir *la présomption*, non de tel miracle, mais *du miracle*, pris en soi, comme *chose qui exalte et magnifie l'amour de Dieu envers les hommes ou l'amour des hommes envers Dieu*, selon le beau sentiment de saint François de Sales.

Avons-nous réussi à convaincre le lecteur de cette belle et solide vérité? nous n'osons pas encore nous en flatter; et nous sentons en lui des difficultés que nous devons exposer et discuter en toute sincérité, pour l'entière satisfaction de son esprit et l'acquit de notre tâche.

§ II.

Comment voulez-vous, dira-t-on, que la *présomption* soit le principe de la critique en matière de miracle, puisqu'elle ne l'est pas pour les simples faits de l'ordre naturel et humain? Pour ces faits, au milieu desquels nous sommes plongés, et qui ont déjà pour eux le cours général des choses, c'est la simple *possibilité* qui est le

principe : et pour les miracles qui ont contre eux cet ordre de la nature qu'ils renversent, ce serait la présomption, la probabilité ! ! ! Qui dit miracle ne dit-il pas, selon l'expression que vous avez vous-même citée de saint Thomas, une chose *ardue* et par conséquent improbable ; et faut-il moins que la parole de Dieu et l'inspiration de ses historiens pour y croire ?

Tout au moins, ajoute-t-on, le miracle est-il chose *extraordinaire*, puisque sa *fréquence* est un des signes de sa fausseté. Lors donc qu'on le voit partout, comme dans les siècles de foi, il est d'autant plus suspect de fausseté et d'illusion.

Enfin, si nous prenons, ainsi que nous devons le faire, les miracles de l'Évangile comme type des vrais miracles, nous serons choqués de l'étrangeté de la plupart des miracles qu'on propose à notre croyance ; et leur naïve analogie avec les idées et les mœurs du temps où ils se seraient passés, achève de démontrer qu'ils n'en sont que la légende et que la poésie.

Telles sont bien les plus fortes difficultés qu'on peut faire.

Voici les réponses : elles veulent attention.

I. — Je n'accorde pas, d'abord, que les miracles aient contre eux l'ordre naturel et humain. Le miracle est *au-dessus* et en dehors de l'ordre naturel, comme la Puissance divine d'où il émane, mais il n'est pas *contre* l'ordre naturel. L'ordre naturel n'y résiste pas ; on peut dire même qu'il y aspire comme à un état supérieur. Seulement il en est *incapable ;* et c'est en ce sens que je conviendrai que le miracle est, non-seulement improbable, mais *impossible* selon l'ordre naturel.

Mais selon l'ordre *surnaturel*, le miracle est possible, et même probable autant que cet ordre l'est lui-même. Par là le miracle est évidemment *dans l'ordre*. Il est dans l'ordre surnaturel ; il est même dans l'ordre naturel, en tant que cet ordre est *préordonné* pour l'ordre surnaturel et qu'il s'y rapporte. Nous avons dans l'Évangile un éclair de cette belle vérité. Sur le point d'opérer le grand miracle de la guérison de l'aveugle-né, le Sauveur dit à ses disciples, qui lui demandaient pourquoi cet homme était né aveugle : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui « l'ont mis au monde, mais C'EST AFIN QUE LES ŒUVRES « DE LA PUISSANCE DE DIEU ÉCLATENT EN LUI [1]. » Ainsi, voici un fait naturel, la cécité de cet homme, dont la raison d'être, dont la cause finale était *le miracle* de sa guérison. Ce miracle n'était donc pas contre l'ordre naturel, mais selon cet ordre, en tant que fin supérieure et surnaturelle. Il en est ainsi de tous les miracles ; et s'il nous était donné de voir, tout l'ordre naturel nous apparaîtrait gravitant ainsi vers l'ordre surnaturel du miracle. Et n'est-ce pas, dans cet aveugle, l'histoire de tout le genre humain ? Le genre humain était comme un seul homme aveugle, quand le Fils de Dieu est venu le visiter. Pourquoi était-il arrivé à ce degré effrayant d'aveuglement et de corruption que nous présente le monde païen, si ce n'est AFIN QUE LES ŒUVRES DE LA PUISSANCE DE DIEU ÉCLATASSENT EN LUI ? C'est là comme la loi de l'histoire, gravitant autour de la Croix et du grand miracle de son triomphe ; du triomphe de la souffrance, de l'ignominie et de la faiblesse sur la volupté, sur l'orgueil et sur la force, par la seule vertu du Crucifié : mi-

[1] Joan., IX, 3.

racle le plus grand de tous, et miracle *continu*, dans la sphère duquel nous respirons; miracle *multiple*, autant qu'il y a dans le monde de cœurs chrétiens qui en ressentent les effets et de prodiges de la foi et de la charité qui en sont les fruits.

En vue de ce centre qui en régit toute l'économie, l'ordre surnaturel a toujours existé dans le monde, et toujours il a produit des miracles. Avant la chute, l'état de l'homme innocent était un état général de miracle. Depuis la chute, la vie prophétique de tout un peuple dans le monde n'a été qu'une succession de miracles, jusqu'au miracle par excellence : DIEU FAIT HOMME, ses œuvres, sa mort et son triomphe. Ce triomphe est la dilatation de l'ordre surnaturel, du seul peuple juif à tout l'Univers, et sa perpétuité victorieuse dans l'Église. Et maintenant, comment le miracle, qui avait toujours eu cours, aurait-il cessé, alors que sa source a débordé sur le monde, et a été instituée dans l'Église pour y être ouverte à jamais. Le Christianisme tend par tous ses mystères et tous ses sacrements à élever l'homme à un état surnaturel de grâce, à effectuer dans les membres ce qui a eu lieu dans le Chef : une vie de miracle. Ce divin Chef l'a déclaré solennellement. « En vérité, en vérité, « je vous le dis, celui qui croit en moi fera lui-même « les œuvres que je fais, et en fera encore de plus « grandes. » Et il ajoute cette belle explication : « Et « tout ce que vous demanderez à mon Père en mon « nom, *je le ferai*, afin que le Père soit glorifié dans le « Fils[1]. » Nous avons dans cette divine parole le moyen et le but du miracle : le moyen, c'est Jésus-Christ lui-

[1] Joan., XIV, 12.

même mû par la foi du fidèle : JE LE FERAI. Le but, c'est que le Père soit glorifié dans le Fils, et le Fils dans ses frères. Ainsi, c'est l'auteur des miracles de l'Évangile qui annonce devoir faire Lui-même, par la foi de ses disciples, tous les autres miracles qui auront lieu dans la suite des temps; et cela dans le même but que les miracles de l'Évangile. La distinction qu'on voudrait établir entre ces deux sortes de miracles est donc réprouvée par l'Évangile même. Ils sont du même ordre. Ils se recommandent de la même autorité et de la même fin. C'est la continuation ou même le déploiement de ce cours de miracles qui a toujours existé dans le monde, et dont Jésus-Christ, qui est la Vertu de Dieu, est l'unique Auteur. L'effet a suivi la parole. L'histoire de l'établissement du Christianisme, a dit le Déiste lui-même, n'est qu'une *histoire de prodiges*[1]. Ces prodiges ont été *plus grands* que ceux que nous lisons dans l'Évangile, de toute la différence qu'il y a entre un seul homme et tout le genre humain ressuscité. La source ne saurait en être épuisée; car elle tient à la Vertu toujours présente et toujours active de Jésus-Christ dans l'Église, et à la portée indéfinie de cette parole : *Celui qui croît en moi fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes.* Aussi, même dans nos temps dégénérés, que de miracles moraux s'opèrent dans la conscience chrétienne ! que de miracles sensibles, même, dans l'action extérieure de la prière et dans la puissance des œuvres ! quel rayonnement de miracle autour des âmes saintes ! Le monde ne s'en doute pas; et cependant lui-même ne subsiste que par la vertu de

[1] J.-J. ROUSSEAU.

ces miracles qu'il nie. Quant aux miracles plus saillants, mais non moins merveilleux, de la guérison de maux naturellement incurables, de la domination de la nature par la foi, et de l'intervention du surnaturel dans le tissu des choses humaines, les exemples, même de nos jours, en sont moins rares qu'on le croit. Il n'est personne, vivant dans le monde religieux, à qui Dieu n'ait fait la grâce de pouvoir s'assurer de la vérité de quelqu'un de ces miracles. Seulement, l'humilité et la discrétion les dérobent à une grossière publicité. En somme, il y a plus de vrais miracles inconnus que de faux miracles publiés; et ce sont les vrais qui font croire aux faux.

Les miracles ont donc leur probabilité, comme les faits simplement humains. Ils sont même plus probables, en ce sens qu'ils procèdent d'une loi plus indépendante, et qu'ils ont pour eux un gage plus souverain: l'amour d'un Dieu qui non-seulement est venu, est mort, et a triomphé par miracle; mais qui vit, se renouvelle et se multiplie au milieu de nous, et au dedans de nous, à l'état permanent de *miracle*. Saint Louis était dans le vrai lorsque, prosterné au pied du Saint-Sacrement, il répondit à quelqu'un qui le pressait de venir en toute hâte voir une apparition de Notre-Seigneur dans une église voisine: « Je n'ai pas besoin « d'y aller pour y croire. »

II. — Est-ce à dire que le miracle ne soit pas chose extraordinaire? Non certes. Le miracle est à la fois probable et extraordinaire: probable en soi, extraordinaire selon la dispensation de Dieu, qui ne l'accorde qu'à

la foi et à la sainteté, selon les intérêts de notre salut et de sa gloire.

De là vient, — et ceci répond à la seconde difficulté, — que, dans les âges de foi, le miracle était plus fréquent. Cela s'explique par cette foi qui les obtenait. Loin que ce grand nombre de miracles les rende suspects, il confirme la loi de leur production par la proportion de l'effet avec la cause, des *montagnes transportées* avec le *grain de foi* plus abondant. Cela ne détruit pas ce que nous avons posé d'abord, que la *fréquence* est un signe des faux miracles ; parce que cela doit toujours s'entendre dans un sens relatif, et que, relativement à la foi et à la sainteté qui les opéraient, les vrais miracles, aux âges de foi, n'étaient pas fréquents, quoiqu'ils le fussent, relativement à l'incrédulité et à l'impiété modernes. Comme il y a des saints en qui la grâce du miracle a été plus abondante, tels que saint Grégoire le Thaumaturge, saint Martin, et, dans les âges postérieurs, saint François de Paule, ainsi y a-t-il des temps plus *fertiles en miracles,* des temps en quelque sorte *Thaumaturges.* De nos jours le miracle est rare, parce que rare est la foi. Le Fils de l'Homme ne fit plus de miracles quand il fut aux mains des Scribes et des Pharisiens, et qu'il comparut devant Pilate et devant Hérode. Il n'en fit plus durant sa Passion, lui qui en avait tant fait au sein des multitudes croyantes de la Judée. Ainsi n'en fait-il presque plus de nos jours, après en avoir tant fait au moyen âge. Sa Divinité s'abstient, pour la consommation de notre épreuve ou de notre châtiment. Mais qu'il ressuscite, que la sainteté reparaisse, et de plus grands miracles s'accompliront. — Il est remarquable, du reste, que l'incrédulité, qui tarit

la source des miracles, ouvre celle des prestiges, comme on ne le voit que trop en ces temps. Aussi est-il prédit, que, lors de ce règne de l'Antechrist qui devra précéder le final triomphe du Fils de l'Homme, alors qu'il n'y aura plus de foi sur la terre, des prestiges de toutes sortes se disputeront la crédulité.

III. — Reste la troisième difficulté : le *caractère* des miracles,[1] différents de ceux de l'Évangile, et si naïvement empreints des idées et des mœurs du temps qui les raconte qu'ils n'en seraient que la légende.

Il ne faudrait pas exagérer cette difficulté, et il nous serait aisé de la réduire notablement en citant tel ou tel miracle de l'Évangile qui a une couleur de moyen âge, et tel et tel miracle du moyen âge qui a un caractère évangélique. Cependant, en somme, il est vrai que les miracles se ressentent du milieu où ils se sont passés.

Mais, d'abord, pour peu qu'on y réfléchisse, on verra qu'il n'est pas possible qu'il en soit autrement ; et que c'est même là un caractère de vérité dans les miracles. Un miracle est un acte de la Toute-Puissance de Dieu, se manifestant aux hommes par des signes surnaturels qui les touchent dans *la situation* où ils se trouvent. Il est donc rationnel que le miracle se ressente de cette situation pour laquelle il est fait. Un inventeur de miracle, uniquement préoccupé du côté divin de cet acte, se gardera de ce côté humain que la bonté de Dieu ménage toujours dans ses relations avec les hommes, et qui donne aux vrais miracles un cachet inimitable de naïveté.

C'est là, du reste, le caractère propre et constant

du Christianisme, et la conséquence du principe qui le régit dans tout le cours de son histoire. Il est conforme à la grande idée que le Christianisme nous a donnée de la condescendance de Dieu pour la nature humaine, que des événements miraculeux prennent, pour ainsi dire, la couleur de la relation qui existera entre Dieu et l'homme au moment de leur accomplissement. Si l'humanité, à différentes époques de son histoire, a été placée dans des états différents à l'égard de Dieu, Dieu a dû assortir chacune de ses dispensations à chacun de ces états, non-seulement dans l'ordre spirituel et invisible, mais, par suite, dans l'ordre sensible et phénoménal. Comme Dieu s'est assorti à l'humanité en général en se faisant homme, *in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo*[1], il a dû s'assortir à chaque âge particulier de l'humanité, en y adaptant ses diverses manifestations. L'histoire de la Religion confirme de tout point cette loi de miséricordieuse convenance. De même, en effet, qu'elle témoigne que l'humanité n'a jamais été, à aucune époque de son histoire, sans relation surnaturelle avec son Sauveur, de même elle nous montre chacune de ces relations sous un aspect correspondant à ces diverses phases. Combien le caractère des relations surnaturelles de l'homme avec Dieu était autre avant la Chute et après la Chute! Combien autre, encore, avant la Rédemption et après la Rédemption! Assurément les miracles de l'Ancien Testament ont un caractère bien tranché de différence avec ceux du Nouveau. En y regardant de près, on trouverait même une grande variété d'interventions miraculeuses dans chacun de ces

[1] *Ad Philippenses*, II, 7.

deux grands âges, et on distinguerait celles des époques Patriarchale, Mosaïque, Prophétique, Théocratique et Politique du peuple de Dieu. Dans l'Évangile même, chaque miracle de Notre-Seigneur n'est-il pas accommodé à la situation et au caractère de ceux qui en sont l'objet? Sur le mont Thabor, il se transfigure glorieusement aux yeux du Prince des Apôtres; aux Disciples cheminant vers Emmaüs, il apparaît en voyageur; pour Madeleine il a l'aspect du jardinier. La diversité si touchante des figures qu'il revêt dans ses nombreuses paraboles se rattache à la même loi. C'est un Maître, c'est un Père, c'est un Roi, c'est un Pasteur, c'est un Vigneron, c'est un Semeur, c'est un Époux, que sais-je? ce sont toutes nos situations et toutes nos relations qu'affectent l'immuable Sagesse et l'éternel Amour.

Par suite de la même économie, nous devons nous attendre à voir le reste de l'histoire de la religion venir se refléter dans tout le cours des merveilleuses relations du Rédempteur avec les rachetés jusqu'à la fin des temps. Ce sera de la poésie, si l'on veut; mais ce ne sera pas de la fiction : caractère inimitable de la vraie Religion.

Ce point de vue redresse bien des singularités choquantes dans nombre de miracles dont la touchante convenance nous échappe faute de les rapporter à leur objet, et de les voir en quelque sorte dans leur cadre. Autre devra être l'apparition de la Vierge à un docteur ou à un évêque, tels que saint Grégoire de Néocésarée et saint Ildephonse, autre à de pauvres petits bergers; et celle-ci nous paraîtra ridicule et absurde par des circonstances qui la rendent précisément vraisemblable. Un peu plus de philosophie, en attendant la foi, et nous y verrons plus clair.

IV. — Nous croyons avoir posé les vrais principes et répondu aux principales difficultés qu'on peut se faire en cette matière, sinon avec tout le développement que comporte un sujet si riche et si peu exploré, du moins à la satisfaction d'un esprit bien fait et d'une âme sincère.

Il n'en résulte pas qu'il faille tout admettre aveuglément en fait de miracles; loin de là, il faut tout éprouver. Mais il faut tout éprouver avec une grande propension à croire à l'amour de Dieu et à ses prodiges. C'est là une présomption et même une prévention, si l'on veut, mais une prévention légitime, qui ne dispense pas de la critique, mais qui la rend plus conforme à son objet, plus philosophique dans le bon sens du mot. Être bien prévenu, c'est n'être que juste à l'égard d'un amour qui nous a déjà donné tant de gages.

Cette règle est d'autant plus judicieuse et salutaire que, dans plusieurs cas, la critique ne pourra pas arriver à une entière conviction sur le *fait* du miracle, et qu'elle laissera l'âme flottante au gré de ses dispositions, également exposée au danger de croire le faux et à celui de rejeter le vrai. Ce qui est convenable, en ce cas, autant que rationnel, c'est de réserver une grande part à la possibilité ou même à la probabilité du miracle, et d'y voir tout au moins une signification touchante et respectable de l'amour et de la foi.

C'était là le sentiment d'un homme souvent regretté et qui ne saurait trop l'être. Nous sommes heureux de notre accord de vues avec lui sur ce sujet : « Pour « nous, écrivait Ozanam, qui présumons assez de la « bonté de Dieu et de la dignité de l'homme, pour ne « point croire impossibles des communications fré-

« quentes entre le monde invisible et le monde visible ; « pour nous qui avons confiance dans le droit sens du « peuple chrétien, et qui portons respect à ses convic- « tions, la légende n'est point une vaine fable. Nous sa- « vons que l'Église n'exige point notre assentiment à « des récits miraculeux qui ne sont pas consignés dans « les Écritures divines, et dont plusieurs peut-être ne « soutiendraient pas l'épreuve d'une rigoureuse criti- « tique ; mais, s'ils ne subjuguent pas notre esprit, ils le « charment et le captivent. *Nous les admettons comme « vrais jusqu'à preuve contraire ;* et si leur vérité his- « torique et positive vient à s'évanouir, nous y trou- « vons toujours quelque vérité morale qui donne une « valeur réelle au symbole dont elle s'était revêtue[1]. »

En ce qui regarde la Très-Sainte Vierge, par qui s'est fait le miracle par excellence de l'Incarnation du Verbe, et l'ouverture des autres miracles qui ont déterminé la foi du monde, les miracles sont d'autant plus présumables que c'est le propre de son Ministère de continuer à nous les obtenir. Mais il y faut de la foi et de la piété : c'est la condition de ce surnaturel commerce. Nous ne voyons pas dans l'Évangile qu'il ait été fait de miracles pour les physiciens et pour les experts. Les miracles n'en sont pas moins certains, et il n'y a pas de sanctuaire de la Vierge qui n'en offre de palpables témoignages.

L'histoire de son culte dans le monde est une histoire de miracles intérieurs ou extérieurs, moraux ou sensibles : c'est là l'origine et l'aliment de ses innombrables sanctuaires. C'est surtout par la fécondité morale de ce

[1] *Deux Chanceliers d'Angleterre*, p. 233, note IV.

culte, par la correction des mœurs, par la conversion des âmes, par la guérison des maux spirituels, par les victoires remportées sur les passions, par le règne des plus délicates comme des plus fortes vertus, c'est par tous ces miracles moraux que sont attestés les miracles sensibles qui s'opèrent souvent par son entremise. Je crois des témoins qui se font égorger, disait Pascal; moi, je crois des témoins qui se *convertissent*.

CHAPITRE IX.

TABLEAU HISTORIQUE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DEPUIS LE SEPTIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS. — CONCLUSION.

Nous venons d'allumer, au double flambeau de la raison et de la foi, comme un fanal, à l'aide duquel chacun pourra se diriger dans l'histoire des merveilles du culte de la Sainte Vierge.

Les raconter nous-même, serait une tâche impossible et inutile à notre point de vue, comme nous l'avons expliqué plus haut. Nous allons nous borner à en montrer comme le panorama.

Si nous nous plaçons sur une hauteur pour embrasser le cours général de ce culte, nous serons saisis d'admiration en voyant son déploiement continu à travers les âges. Sans rien perdre, sans rien changer des richesses dont l'ont doté les siècles primitifs, il en acquiert incessamment de nouvelles. Le temps, qui enlève toujours ce qu'il apporte, perd ici ce caractère universel de succession. Il ne peut ni diminuer ce culte, ni même le borner, il ne peut que le faire croître. C'est un fait non-seulement permanent, mais toujours croissant dans le monde, et par conséquent toujours *vivant*. Il n'y a que ce qui vit réellement qui demeure, il n'y a que ce qui vit qui grandit; et vivre ainsi dans un monde où tout succombe, ne peut provenir que de Dieu.

On peut dire, sans crainte de se tromper, que tout

ce qu'il y a eu de grand, de saint, de fort, de fécond, de créateur et de civilisateur dans le monde chrétien, s'est inspiré de la dévotion à Marie, et lui a fait hommage de son action et de son éclat. L'histoire du culte de Marie est facile à indiquer autant que difficile à traiter : c'est l'histoire entière de l'Église et de l'humanité.

Les deux grands foyers qui, au septième siècle, rayonnaient dans le monde, Rome et Constantinople, étaient des foyers de dévotion à Marie.

Chaque Pape, en passant sur le siége de Rome, en consacrait quelque monument en le dédiant à Marie, et plaçait la ville éternelle et les destinées de l'Église sous son puissant Patronage, par de nouvelles formes de prières et de nouveaux honneurs. Ainsi Boniface IV consacrait à la Mère de Dieu et à la mémoire des Martyrs ce Panthéon qui avait résumé toutes les monstruosités de l'idolâtrie universelle, et faisait à Marie l'honneur de ce grand triomphe de son Fils sur les faux dieux. Jean VII faisait rebâtir avec la plus grande magnificence la basilique de Sainte-Marie-Majeure, incendiée sous Honorius III, y exposait à la vénération universelle l'image de la Sainte Vierge que la tradition attribuait à saint Luc; et pour perpétuer ce témoignage de sa dévotion à la Mère de Dieu, se faisait représenter lui-même dans la basilique de Saint-Pierre, au pied d'un somptueux autel de Marie, dans tout l'éclat du Pontificat suprême, et lui offrant ce temple rebâti avec cette inscription :

Joannes indignus Episcopus fecit
Beatæ Dei Genitricis servus.

Sergius élevait aussi à Marie le temple de *Sainte-Marie*

in via lata, sur le lieu même de l'hôtellerie où saint Paul et ses disciples avaient demeuré, et instituait des processions publiques au chant des Litanies de la Vierge, pour les fêtes de la Purification, de l'Annonciation et de la Nativité.

Constantinople le disputait à Rome en recours et en dévotion à Marie. [Placée par son fondateur sous la protection spéciale de la Mère de Dieu, dotée par la piété d'Hélène, puis de Justinien, de temples somptueux consacrés à ce culte, elle ne cessait de lui confier ses destinées. Assaillie par les peuples barbares qui l'environnaient, elle les repoussait toujours par des victoires où la Providence avait visiblement une grande part, que la dévotion publique rapportait d'autant plus justement à Marie que Marie elle-même semblait la revendiquer par des signes célestes de protection. Telles étaient les manifestations de la confiance et de la reconnaissance publiques envers Marie dans tous ces grands événements, qu'on peut dire que l'histoire de Constantinople est l'histoire du culte national de l'Empire pour la Mère de Dieu. Ce culte s'exprimait surtout par la vénération publique pour une célèbre image de Marie, appelée *Nicopeia*, ou Distributrice de la victoire, que les empereurs avaient coutume de prendre avec eux en partant pour les combats, et qui, en temps de paix, était révérée dans la superbe basilique du Phare comme la gardienne de la cité.

Ces barbares eux-mêmes qui l'assiégeaient, et qui devaient finir par la subjuguer à l'heure marquée par la Providence, les Sarrasins, renfermaient dans leur sein un homme des plus grands par l'intelligence, par la science, par l'influence, entre ceux qui ont marqué dans

l'histoire de l'humanité, et qui fut un des plus grands serviteurs et des plus éclatants panégyristes de Marie. J'ai nommé saint Jean de Damas. Fils d'un vizir et devenu lui-même, à force de lumières et de mérite, grand vizir à la cour des Califes, malgré la foi chrétienne dont il faisait profession et qui lui fit embrasser plus tard la vie religieuse, Jean de Damas initia les Arabes à la philosophie grecque, et appliqua à la scolastique la méthode d'Aristote. L'érudition, la justesse, la force et la précision caractérisent les écrits dogmatiques qu'il nous a laissés, autant que le feu et l'éloquence de l'âme animent ses compositions oratoires. Au jugement de Bellarmin, il surpasse les théologiens qui l'ont précédé, et il a ouvert des routes nouvelles à ceux qui l'ont suivi. Arnaud et même Claude l'appellent le saint Thomas de l'Orient. Cette grande intelligence, soutenue par le caractère le plus noble et les mœurs les plus saintes, se voua d'une manière spéciale au culte de la Mère de Dieu, et lui légua les plus riches inspirations de son génie. Telle était sa dévotion envers elle, que sa main ayant été tranchée par l'ordre du Calife, pour avoir soutenu le culte des images alors proscrit, on raconte que le Saint obtint de la Sainte Vierge que cette main fût miraculeusement rétablie pour continuer à l'employer à la défense de la vérité.

Il est extrêmement remarquable que la civilisation chrétienne menacée dès son berceau, si longtemps et sur tous les points, par les Infidèles, ait été constamment sauvée par des succès extrêmes, qui toujours et partout ont été imputés à la protection de la Sainte Vierge. La victoire définitive de Lépante, au seizième siècle, apparaît sous ce rapport comme le dernier acte d'un grand drame dont

les nombreuses péripéties se prolongent et se renouvellent dans tous les siècles antérieurs, et présentent toujours le même caractère.

Ainsi, ce qui avait lieu d'une manière si fréquente et si éclatante à Constantinople aux septième et huitième siècles, se produisait également, quoique au sein de mœurs toutes différentes, en Espagne et dans les Gaules. Inondée par l'invasion des Maures, l'Espagne était sur le point de voir s'éteindre jusqu'à la dernière étincelle de foi chrétienne, et n'avait plus pour se relever qu'une poignée de braves retirés dans une misérable grotte de la Cantarabie, sous le commandement de Pélage. Cette grotte, convertie par ces généreux chrétiens en sanctuaire de la Vierge, leur inspire une telle confiance et une telle ardeur, qu'ils fondent sur leurs ennemis et en délivrent l'Espagne. L'Espagne reconnaissante consacra à jamais la grotte de Cavadonga à la Mère de Dieu. En France, l'épée de Roland va se tremper en quelque sorte dans le vœu qu'il en fait à Notre-Dame de Roc-Amadour, et le dernier soupir de ce héros est pour la fondation d'un sanctuaire de la Vierge, dans cette vallée de Roncevaux qui devait retentir à jamais de son chant de guerre contre les ennemis de la Chrétienté.

L'homme le plus extraordinaire de ce temps par l'intelligence et par la science, et qui était à la cour de Charlemagne ce que saint Jean Damascène était à celle des Califes, le célèbre Alcuin, vouait également sa plume à la même cause et au même culte. Au titre de *Restaurateur des Études*, il joignit celui de *Défenseur de la Foi*, et il le justifiait excellemment en défendant, avec autant de force que de douceur, la Maternité di-

vine de Marie contre l'invasion du Nestorianisme appuyé par Félix d'Urgel et par Élipan, et dont la condamnation fut l'objet de plusieurs conciles à Narbonne, à Frioul, à Ratisbonne, à Francfort, à Aix-la-Chapelle, e enfin à Rome[1].

Tous les événements profitaient au culte de Marie comme étant par excellence le culte chrétien et la profession la plus naïve de cette foi qui enfantait le nouveau monde en soutenant l'ancien. Paris assiégé pa les Normands présentait le même spectacle que Constantinople assiégée par les Sarrasins. Dès le commencement du siége, la ville s'était placée sous la protec tion de Notre-Dame, dont le temple déjà antiqu remontait à Childebert. La statue de la Vierge étai promenée processionnellement autour des rempart pendant la bataille. Les archers l'invoquaient en lan

[1] Cette hérésie, qui menaça toute la chrétienté à cette époque comme on le voit par la multiplicité et la diversité de ses répressions différait cependant, quant à la forme, de celle de Nestorius, en ce sen qu'on y professait que Jésus-Christ était bien Dieu et homme tout en semble, Dieu fait homme, mais *par adoption*; de même que nou sommes faits enfants de Dieu. C'était renverser tout le Christianisme Car, précisément, pour que nous puissions être faits enfants de Die par adoption, il faut que cette adoption vienne se greffer sur la *nature*; sur notre fraternité *naturelle* avec Jésus-Christ. Suivant cett disposition, le Fils de Dieu devait donc se faire Fils naturel de l'homme et pour cela *être fait de Marie*. C'est ce qui ressort de cette lumineus parole de saint Paul : « Dieu a envoyé son Fils, *fait de la femme*, pou « que nous reçussions l'adoption des enfants, et étant enfants, Dieu a « envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie Père. » Ce trois lignes de saint Paul résument tout. C'est l'histoire et la doctrine de la Religion tout entière dans la triple opération successive de Die Père, Fils et Saint-Esprit s'employant au salut de l'homme, et faisan rouler toute l'économie de ce plan divin sur la *femme*, Marie.

çant leurs traits; l'ennemi la prenait pour but des siens sans pouvoir jamais l'atteindre; et chaque succès des assiégés était rapporté à Marie par une illumination de toute la ville au moyen de flambeaux de cire blanche en son honneur.

Ces farouches Normands finirent par s'établir en France; mais le Ciel ne les y reçut qu'à charge d'hommage-lige envers sa Reine, dont ils devinrent, partout où ils se répandirent, les plus généreux et les plus dévots serviteurs. Le premier acte de foi de Rollon, baptisé à Notre-Dame de Rouen, fut de rebâtir ce temple avec la plus grande magnificence, de faire à Notre-Dame de Bayeux de larges concessions de terres, de doter non moins richement Notre-Dame d'Évreux; et jusqu'à sa mort il ne cessa de témoigner ainsi de sa piété envers *Madame Sainte Marie.* Ses aventureux successeurs fondaient partout des sanctuaires à la Sainte Vierge. Du fond de la Pouille, où ils faisaient reculer cinq cent mille Sarrasins devant cinq cents lances normandes, Tancrède et Robert Guiscard envoyaient à l'évêque de Coutances des trésors affectés à la construction de cette féerique cathédrale de Sainte-Marie, qui arracha à Vauban ce cri d'admiration: « Quel est le fou sublime qui a jeté « cette merveille dans les airs? »

Le grand travail de formation qui fermentait sur tous les points de l'Europe, et dont la foi chrétienne était comme le levain, se produisait universellement par la dévotion à la Sainte Vierge. Ce culte de la pureté et de la douceur, interposé entre la justice du Ciel et les crimes de la terre, agissait par contraste sur la licence et la violence de ces temps babares, en apprivoisait les instincts désordonnés, et en dégageait ce caractère chevale-

resque qui, consacrant la force à la protection officieuse de la faiblesse et de l'innocence, préludait à l'adoucissement des mœurs et à la justice des lois. La Suède, le Danemark, la Norvége, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, sortirent ainsi des ténèbres de la barbarie, sous l'influence d'un culte qui devenait pártout national, et qui partout avivait les plus pures inspirations de la conscience.

Des Ordres chevaleresques s'instituèrent pour honorer ce culte en s'honorant de sa profession, et pour en pratiquer les dévotions et les vertus. Ainsi furent fondés l'Ordre de Sainte-Marie de l'Étoile, par le pieux roi Robert; l'Ordre de Sainte-Marie du Lys, par don Garcie de Navarre; et l'Ordre des frères hospitaliers de la Sainte Vierge, plus connus sous le nom de chevaliers Teutoniques, qui contribuèrent si puissamment à la civilisation de l'Allemagne.

Mais ce furent surtout les Ordres religieux qui manifestèrent la fécondité civilisatrice du culte de Marie. De la souche patriarcale de saint Benoît ne tardèrent pas à sortir des jets vigoureux qui tous, dans leurs diverses directions, venaient s'incliner aux pieds de Marie. Il n'en est pas un seul qui ne se soit fait gloire de lui appartenir par quelque consécration spéciale. Pour ne parler, quant à présent, que des trois Ordres relativement les plus anciens, l'Ordre de Cîteaux, celui des Chartreux et celui de Fontevrault, nous voyons le premier fondé par le bienheureux Alberic, sous le patronage de la Vierge Mère de Dieu. Elle-même, suivant la tradition d'où cet Ordre tire sa noblesse, remit au fondateur les constitutions qui devaient le régir, lui apporta la coule ou robe blanche qui devait en être le vêtement

virginal, et lui promit à jamais sa protection miséricordieuse. On sait par quels travaux et par quelles vertus ce grand Ordre honora et honore encore, après huit siècles, la virginité de Marie, en fécondant et sanctifiant la terre de ses sueurs. — C'est également sous la protection spéciale de Marie que saint Bruno plaça son héroïque fondation, et c'est un sanctuaire de la Sainte Vierge, la chapelle *de Casalibus*, qui fut le centre autour duquel la Chartreuse fleurit. On rapporte même que le départ prématuré de ce saint fondateur, obéissant à la voix d'Urbain II qui l'appelait en Calabre, ayant failli compromettre le succès de son premier établissement en France, cet établissement fut raffermi et prit une nouvelle naissance par le vœu que, sur un avertissement du Ciel, les saints religieux contractèrent de réciter l'Office de la Sainte Vierge tous les jours. — Quant à l'Ordre de Fontevrault, si célèbre par la puissance et la richesse des grands dévouements qu'il inspira pour arracher à la corruption et sanctifier par la pénitence les malheureuses victimes de l'immoralité publique, sa fondation fut due à la touchante pensée de réaliser, dans un ordre d'hommes et de femmes, la filiale relation que le Rédempteur mourant établit entre son Disciple bien-aimé et sa sainte Mère, par ce testament suprême : *Mère, voilà votre Fils : Fils, voilà votre Mère* [1]. Les célèbres mères-abbesses de Fontevrault, qui furent souvent de royale lignée, honoraient ainsi, par le caractère de leur insti-

[1] Cet Ordre, qui comptait près de soixante maisons ou prieurés en France, et qui fut gouverné par plusieurs princesses de la Maison de Bourbon, n'existe plus. L'abbaye-mère a reçu une destination qui n'est pas faite pour consoler de l'ancienne : une maison de correction a remplacé une maison de pénitence.

tution, la divine institution de Marie *Mère du genre humain*.

Cependant l'Europe, qui avait été jusque-là sur la défensive, dans cette lutte gigantesque de la civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane, de la Croix contre le Croissant, se disputant les destinées du monde, ne se contenta pas d'avoir refoulé le débordement dans son lit : elle s'arracha elle-même du sien, pour aller délivrer l'Orient de cette puissance infidèle qui menaçait toujours l'Occident. Une pensée religieuse, la délivrance du Saint-Sépulcre d'où s'était levée la Lumière sur le monde, fut le grand ressort d'un intérêt éminemment social et politique. Deux hommes furent surtout alors les organisateurs de ce mouvement européen : Urbain II et Pierre l'Ermite. Or, tous deux, obéissant au sentiment public autant qu'à la dévotion qui les animait, associèrent solennellement la céleste intercession de Marie à la vertu de la Croix de son divin Fils dans cette grande entreprise. Telle fut la signification de la couleur blanche donnée à la croix portée par les Croisés. A la même intention, Urbain II, dans le concile de Clermont, institua la récitation de l'Office de la Sainte Vierge pour tous les clercs, d'où cette dévotion gagna les laïques des deux sexes, qui partout appelaient la protection de Marie sur les armes de la Chrétienté. Pierre l'Ermite institua de son côté, pour l'armée qu'il guidait, la pratique plus abrégée de la récitation du Chapelet, laquelle amena celle de l'*Angelus*. Car pour que la récitation du Chapelet se fît avec ensemble, on y convoquait les armées par le son de la cloche au milieu du jour, et ce fut là le premier *son de l'Angelus*, qui plus tard fut étendu au commencement et à la fin de la journée. On

raconte que tant que les Croisés furent fidèles à ces pieuses invocations à la Vierge, la victoire leur fut fidèle, et qu'elle cessa de l'être quand ils devinrent infidèles eux-mêmes à cette sainte discipline de la foi, garantie de celle des mœurs.

A cette époque vivait saint Anselme, si grand par la pensée, plus grand encore par la sainteté : alimentant l'une et l'autre au foyer de la dévotion à la Mère du Verbe incarné, dont il défendit et préconisa les priviléges avec une ampleur que nous avons souvent eu lieu d'admirer. C'est à lui que remonte la première introduction dans l'Occident de la fête de l'*Immaculée Conception* de Marie, déjà usitée en Orient, et dont quelques esprits trouvent la décision dogmatique *prématurée* au dix-neuvième siècle.

L'Angleterre, où saint Anselme occupait le siége de Cantorbéry, était alors en proie à la tyrannie de la conquête normande. On sait combien était profonde la haine qui divisait les deux races des oppresseurs et des opprimés. Eh bien, tel était l'empire de la dévotion à Marie, qu'elle triomphait de cette division, et qu'on voyait les deux peuples réunis s'en aller fraternellement, le bourdon à la main, en pèlerinage à Notre-Dame de Racdecliff et à Notre-Dame de Worcester, où lady Warwick, l'épouse du *faiseur de rois*, consacrait des vêtements somptueux à l'ornement des autels de la Sainte Vierge.

L'Espagne, déjà riche de nombreux sanctuaires à la Vierge, combattant sous l'étendard de la Vierge des sept douleurs, remportait sur les Maures la grande victoire de Las-Navas, et élevait de ses mains reconnaissantes le temple de Notre-Dame de la Victoire à Tolède. Son

saint roi Ferdinand attribuait pareillement à la protection de la Sainte Vierge ses conquêtes de Cordoue, de Jaen et de Murcie; et Alphonse le Sage composait des cantiques à la gloire de la Mère de Dieu, et fondait un nouvel Ordre de chevalerie en son honneur.

Le Portugal, attribuant également à la protection de Marie la défaite de cinq princes maures dans les plaines de l'Alentéjo, fondait en son honneur le superbe monastère de l'Alcobaça, et se consacrait nationalement à Notre-Dame de Clairvaux. — A l'autre extrémité de l'Europe, le Danemark entreprenait deux croisades contre les païens du Nord en l'honneur de la Sainte Vierge, et la Pologne battait ceux de la Prusse et de la Poméranie au chant du fameux *Boga Rodziça*, hymne belliqueux à la Reine du Ciel.

Le culte de Marie ne connaissait ni frontières, ni nationalités, ni races : tout ce qui était chrétien relevait de son empire, et le faisait servir à étendre celui de Jésus-Christ.

Mais c'était surtout en France, et plus particulièrement à Chartres, que ce grand culte avait comme son foyer, d'où il rayonnait au loin. La seule foi chrétienne ne peut l'expliquer, si elle n'eût été enflammée par de réels prodiges, par des *miracles*, attestant la céleste correspondance de Marie aux hommages qu'on lui rendait; miracles non-seulement de l'ordre providentiel, comme les succès des entreprises confiées à son patronage, mais de l'ordre sensible et réellement surnaturel.

C'est ce qui nous est attesté par des relations contemporaines réunissant tous les caractères d'authenticité, de véracité, de notoriété, en un mot de crédibilité que la critique historique peut désirer, avec ce cachet de

plus qui est le sceau de tous les autres : la sainteté des narrateurs et *la conversion* des témoins.

Bien que les détails et les citations nous soient interdits par la rapidité de notre marche, nous allons cependant nous les permettre un peu. Voici un document de l'an 1145, qui nous peint au vif la foi de nos pères et les prodiges qu'elle obtenait en retour de ceux qu'elle faisait.

« Au révérend père Théodoric, évêque d'Amiens, « Hugues, pontife du diocèse de Rouen, prospérité « éternelle en Jésus-Christ. — Les œuvres du Seigneur « sont grandes et toujours proportionnées à ses volon- « tés ! C'est à Chartres que des hommes commencèrent « à traîner humblement des chariots et des voitures « pour élever une église, et que leur humilité fit jaillir « des miracles. Le bruit de ces merveilles s'est répandu « de toutes parts, et enfin a réveillé notre Normandie « de son engourdissement. Nos fidèles après avoir de- « mandé notre bénédiction, ont voulu se rendre en ces « lieux (à Chartres), et accomplir leurs vœux. Puis sont « revenus à travers notre diocèse, et dans le même « ordre, retrouver l'église de notre évêché leur mère, « bien résolus à n'admettre dans leur société personne « qui n'eût auparavant confessé ses péchés et fait péni- « tence, qui n'eût déposé toute haine et tout mauvais « vouloir, qui ne fût rentré en paix et en sincère con- « corde avec ses ennemis. Avec de semblables résolu- « tions, l'un d'eux est nommé chef, et sous son com- « mandement, tous, humblement et en silence s'attellent « à des chariots, offrent des aumônes, s'imposent des « privations, et versent des larmes... Ainsi disposés, ils « sont témoins en tous lieux, mais surtout dans nos

« églises, de nombreux miracles opérés sur les malades « qu'ils conduisent avec eux, et ils ramènent guéris ceux « qu'ils avaient amenés infirmes [1]. »

Ces merveilles ont été consignées avec encore plus de précision et de détail dans une sorte de journal tenu par un témoin oculaire, dont la véracité respire dans chaque mot de son récit et fait mouvoir en quelque sorte sous nos yeux ce qu'il expose. C'est l'*Histoire des miracles qui se sont faits par l'entremise de la Sainte Vierge dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives, dans sa première restauration en* 1140, adressée par frère Haymon, abbé de cette abbaye, à ses frères de Toresbery. Mabillon, dans le tome VI des *Annales de Saint-Benoît*, avait déjà donné de ce précieux récit un extrait qui a été depuis fréquemment cité [2], en promet-

[1] Dom Bouquet, *Recueil des Historiens des Gaules.* — Même témoignage de Robert du Mont : « Ce fut à Chartres, dit-il, que l'on « vit pour la première fois des hommes traîner, à force de bras, des « chariots chargés de pierres, de bois, de vivres et de toutes les pro- « visions nécessaires aux travaux de l'église, dont on élevait alors les « tours. Qui n'a pas vu ces merveilles, n'en verra jamais de sembla- « bles, non-seulement ici, mais dans la Normandie, dans toute la « France, et dans beaucoup d'autres pays ; partout l'humilité et la « douleur, partout le repentir de ses fautes et l'oubli des injures, « partout les gémissements et les larmes. On peut voir des hommes, « des femmes même se traîner sur les genoux à travers des marais « fangeux, et se frapper cruellement le corps en présence de nombreux « miracles, au milieu des chants et des cris de joie. »

[2] Le voici de nouveau dans ses principaux passages : « Qui a ja- « mais vu des princes, des seigneurs puissants dans le siècle, des « hommes d'armes, et des femmes délicates plier leur cou sous le « joug auquel ils se laissent attacher comme des bêtes de somme, pour « charrier de lourds fardeaux ? On les rencontre par milliers, traî- « nant parfois une seule machine, tellement elle est pesante, et trans- « portant à une grande distance du froment, du vin, de l'huile, de la

tant de donner dans l'appendice la relation entière; mais cet appendice, édité par Martenne, ne contient pas la pièce, et nous l'aurions probablement perdue et ignorée à jamais si dom Planchette ne l'avait sauvée en en faisant la traduction. Ce savant religieux a donné pour épigraphe à cette traduction ces paroles de Tertullien, qui expriment sa ferme croyance au récit qu'il reproduit : *Mea est possessio, olim possideo, prior possideo, habeo origines firmas ab ipsis Authoribus quorum fuit res.* « Je suis en possession, en possession an-« térieure, en possession originaire, et je la tiens fer-« mement des propres Auteurs en qui s'est passée la « chose. »

Ce sentiment du traducteur sera celui de tout lecteur de bonne foi. Il ne pourra douter des miracles qu'il *voit* en quelque sorte, tant le récit les lui rend présents dans leur vivante actualité, en pleine publicité, et avec de telles circonstances d'événement, et un tel accent de récit, qu'il faut ne pas avoir le sens du vrai pour ne pas en être frappé. Les miracles racontés sont au nombre

« chaux, des pierres, et autres matériaux pour les ouvriers! Rien ne « les arrête, ni monts, ni vaux, ni même les rivières; ils les traver-« sent, comme autrefois le peuple de Dieu. Mais la merveille est que « ces troupes innombrables marchent sans désordre et sans bruit;.... « leurs voix ne se font entendre qu'au signal donné; alors ils chan-« tent des cantiques ou implorent merci pour leurs péchés.... Arrivés « à leurs destinations, les confrères environnent l'église; ils se tien-« nent autour de leurs chars comme des soldats dans leur camp; à la « nuit tombante on allume des cierges, on entonne la prière, on « porte l'offrande sur les reliques sacrées; puis les prêtres, les clercs, « et le peuple fidèle, s'en retournent avec grande édification, chacun « dans son foyer, marchant avec ordre, en psalmodiant et priant pour « les malades et les affligés. » — Quel miracle qu'une telle foi ne produisît pas de miracles!

de soixante, dont les témoins oculaires vivaient encore. Ce nombre en était plus considérable, comme le donne à penser la partie du manuscrit qui était parvenue jusqu'au traducteur. Nous n'en citerons qu'un seul, qui pourra donner une idée des autres. Nous laissons au lecteur le soin d'admirer tous les traits de la physionomie de ce vivant récit.

« Il y avait entre ces durs et lents de cœur à croire « des choses si sensibles, un certain Robert, notre voi-« sin du village de Courcy, qui, par un entêtement « étrange, et par un endurcissement presque invincible, « ne voulait rien croire de ce qui était rapporté. Il in-« sultait au contraire à ceux qui les lui racontaient, et « leur reprochait leur simplicité ; jurant qu'il n'en croi-« rait rien qu'il n'eût vu quelque chose de grand, qui « fût au-dessus des forces de la nature. Mais la Mère de « Jésus-Christ et de tous les fidèles jeta bientôt les yeux « de sa clémence sur cet opiniâtre, et trouva dans sa « maison même le moyen que je m'en vais dire, pour « triompher de son incrédulité. — Il y avait dans sa « maison une fille de douze ans, ou plus, nommée Ma-« thilde, qu'il nourrissait avec d'autres pauvres, qui « était de telle sorte infirme et perclue de tous ses « membres, que, bien loin de se pouvoir lever de terre, « elle ne pouvait même s'aider de ses mains ni de ses « genoux pour ramper sur la terre ; mais (spectacle di-« gne de compassion), elle se tournait sur un côté et « sur une épaule dans la boue des places publiques et « dans les marais, et était si misérable en tout point, que « personne ne la pouvait regarder sans pleurer. Cepen-« dant la femme de ce Robert, touchée de la misère de « cette fille, pressait sans cesse son mari de faire pré-

« parer son chariot pour la porter à Chartres. Non pas
« (lui dit-il, en se moquant); mais que l'on la porte à
« Saint-Pierre, où l'on crie qu'il se fait des miracles. On
« l'élève à l'heure même sur le char, qui par hasard
« était alors tiré par des femmes, et de crainte qu'elle
« ne tombât, l'un de nos serviteurs, nommé Roger, la
« tenait sur le char, car elle ne pouvait s'y tenir d'elle-
« même. Mais Jésus-Christ, toujours bon, et toujours
« prêt à faire du bien aux hommes, la regarda inconti-
« nent du même œil dont il a coutume de regarder les
« affligés, et ne la méprisa point. Je le dis encore une
« fois, il la regarda et la délivra ; car ses membres, qui
« étaient froids et comme morts, commencèrent sou-
« dain à se réchauffer et comme à ressusciter par la vertu
« du feu invisible et divin qui les ranimait. Les nerfs,
« qui s'étaient retirés et séparés de leurs jointures, re-
« prirent leur place naturelle et composèrent un corps
« tout nouveau avec une vigueur entière et un usage
« parfait de tous ses membres. Je suis guérie! s'écria-
« t-elle alors à haute voix. Le serviteur qui la tenait en-
« tre ses mains, étonné à la vue de ce miracle, com-
« manda à celles qui tiraient le char de s'arrêter
« (comme c'était la coutume, lorsqu'il se faisait quel-
« que miracle sur le chemin) ; elles obéirent et elles
« apprirent avec admiration ce qui s'était passé. Voyant
« sur ses pieds celle qu'elles avaient vue couchée, elles
« n'en pouvaient croire à leurs yeux, elles pensaient
« être fascinées ; elles la voyaient redressée et toute
« saine, et ne le croyaient pas, et ne pouvaient se satis-
« faire de considérer et d'admirer ce prodige. Cepen-
« dant elle s'écria : Descendez-moi vitement, je suis
« sauvée, je suis entièrement guérie, descendez-moi et

« je tirerai le char avec vous ! Et étant descendue, elle « se leva droite sur les pieds et s'approchant du char, « elle leur fit connaître la vérité de ce qu'elle avait dit, « en tirant avec elles, d'une allégresse indicible. Ce « fut alors que toutes ces femmes transportées, élevant « leurs yeux et leurs voix vers le ciel, et leurs visages « tout baignés de larmes, donnèrent gloire à Dieu et à « sa Sainte Mère. Les peuples arrivèrent en foule de « toutes parts au bruit de ce grand miracle ; ils s'amas- « sent autour d'elle, et arrêtent les yeux sur elle avec « autant d'application que s'ils ne l'avaient jamais vue. « Et en effet c'était elle, et ce n'était pas elle : car elle « paraissait plus belle qu'auparavant, et je ne sais quoi « de céleste reluisait dans son visage. Et pour ne vous « pas arrêter davantage, ces femmes lui ayant offert, à « l'envi l'une de l'autre, de quoi s'habiller plus décem- « ment, elle fut conduite comme en triomphe par les « Religieux accompagnés de tout le peuple, qui chantait « des hymnes et des cantiques, et offerte ensuite devant « l'autel de sa chère Libératrice. Les cloches sonnèrent, « et toute l'église remplie de joie retentit de la gloire « du Seigneur.

« Ce prodige fut incontinent publié, et Robert ne « l'ignorait pas, mais il ne pouvait encore vaincre la « dureté de son cœur. Il envoya un messager pour s'en- « quérir avec toute l'exactitude de tout ce qui s'était « passé, et apprendre tout ce qui en était. Il lui rap- « porta que la chose était comme on la lui avait dite. « Il en dépêcha un second, qui lui confirma de même à « son retour ; inutilement encore, car il ne put se ré- « soudre à le croire. Enfin Robert, inspiré du ciel, vint « lui-même au monastère ; il entre dans l'église, il voit

« cette fille qui retournait saine de l'autel, il l'admire, « il s'étonne, elle le salue et lui la salue, aussi fort civi- « lement, il pleure de joie, il se jette sur la terre, il « rend des actions de grâces à Dieu, non-seulement de « ce qu'il avait guéri la malade, mais aussi de ce que la « dureté de son cœur était amollie. Et depuis ce jour-là « il ne cessait point de publier les miracles avec un zèle « égal à l'impudence qu'il avait eue pour les com- « battre. »

Nous terminerons cette digression par cette réflexion du pieux et savant traducteur, à l'adresse de tous les Roberts de notre âge : « Dieu veuille que dans nos jours « on voie heureusement mourir dans le cœur des fidè- « les cette défiance des bontés de Dieu, qui ne vient que « d'un orgueil secret, qui met le plus ordinaire ob- « stacle aux effets de sa puissance; et qu'au lieu d'elle, « on y voie ressusciter cette confiance animée d'une foi « et d'une simplicité semblable à celle qui a mérité d'être « récompensée de Dieu dès ce monde, par les interces- « sions de la Très-Sainte Vierge, d'un si grand nombre « de miracles. »

Reprenons maintenant la marche de notre exposition.

Nous avons aussi bien, au milieu de nous, des témoins encore vivants de ces miracles, et qui nous les racontent éloquemment. Ce sont ces basiliques, ainsi élevées par une foi qui ne pouvait enfanter de tels miracles, qu'en étant mue elle-même par des miracles. C'est là le levier, c'est là le souffle qui a dressé, qui a lancé dans les airs ces prodiges de pierre : les cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Strasbourg, de Paris, de Reims, de Coutances, de Bayeux, de Rouen, de Séez, de Cler-

mont, du Puy, de Mende, de Bayonne, pour ne nommer que les principales; cathédrales *toutes* consacrées à la Vierge, et qui, proportionnées au sentiment de ses grandeurs, semblent dire comme elle : *Fecit mihi Magna qui Potens est*[1].

L'époque de leur première construction vit naître un homme qui, résumant toutes les inspirations des siècles primitifs, en les renouvelant au foyer de son individualité puissante, devait en enrichir son âge et les temps nouveaux. J'ai nommé saint Bernard : l'homme le plus visiblement providentiel, et, si j'ose ainsi dire, nécessaire dans l'économie des destinées de la foi et de la vérité, comme soutenant seul le poids de son temps à une égale distance du passé et de l'avenir qu'il relie. Cet homme prodige, qui réunissait en lui, pour ainsi parler, la chrétienté tout entière dans une de ses plus grandes phases, fut par excellence le dévot serviteur et le fervent panégyriste de Marie : tellement, qu'il n'a plus rien laissé ce semble à dire après lui sur ce sujet, et qu'il a part dans tout le culte d'honneur et d'invocation qu'on peut rendre à la Très-Sainte Vierge.

Cependant Dieu, qui veut toujours laisser faire aux hommes l'épreuve de leur faiblesse, pour que nous sentions à la fois et notre liberté et le besoin que nous avons de son secours, avait permis à la licence et à l'erreur de prévaloir à un degré menaçant pour la civilisation et pour l'Église. Le relâchement des mœurs avait ouvert la porte

[1] Trente de nos cathédrales sont consacrées à la Très-Sainte Vierge. Avec celles que nous venons de nommer, ce sont : Auch, Avignon, Cambray, Digne, Évreux, Fréjus, Gap, Grenoble, Luçon, Marseille, Montauban, Moulins, Nancy, Nîmes, Rodez, Tarbes et Verdun. Quant aux autres églises ou sanctuaires dédiés à Marie, ils sont innombrables.

à l'hérésie sous son masque éternel de réforme. Le monde était plein de faux *pauvres* et de faux *prêcheurs*, et l'épée de Montfort ne pouvait plus retenir la chute de l'édifice social miné par le mensonge. Dans ce suprême péril, Dieu suscita deux hommes de sa droite pour le conjurer : un vrai prêcheur pour l'opposer à l'hérésie, un vrai pauvre pour l'opposer à la licence : saint Dominique et saint François. Mais comme si rien ne pouvait se faire dans l'Ordre chrétien sans la coopération de cette Vierge qui l'a enfanté, c'est principalement par Marie que ces deux grands Saints sauvèrent la société : saint Dominique par *le Rosaire*, saint François par *la Portioncule*. Le rationaliste sourit à ces deux noms. Que faut-il cependant pour que l'admiration succède en lui au mépris ? Moins d'orgueil et plus de lumière. Quelques mots suffiront pour éclairer qui voudra l'être.

L'hérésie des Albigeois, dans ses multitudes de sectes, n'était au fond, on le sait, que le *Manichéisme* : c'est-à-dire, en religion, la négation de la Maternité divine de Marie, de la réelle Incarnation du Fils de Dieu ; en morale, la négation du mariage et de la famille ; en politique, la négation de la justice et de la propriété : la dissolution totale de l'ordre religieux, moral et social[1]. Merveilleuse justification de la doctrine catholique dans la succession des âges ! ce que produisait ainsi le Manichéisme au treizième siècle, est exactement ce que saint Archelaüs dans sa discussion avec Manès, au troisième siècle, l'accusait de porter en soi, en mon-

[1] Voir la justification de ceci dans notre ouvrage sur *le Protestantisme et les hérésies*, t. II, p. 476.

trant, par un sorite admirable, que toute la chaîne des vérités religieuses, morales et sociales, est suspendue à la Maternité divine de Marie, *in Beatæ Mariæ partu suspensa est*. C'est ce que le même sens catholique fit très-bien comprendre à saint Dominique. C'est pourquoi il posa pour première base de son action la profession de foi à la Maternité divine de Marie, la récitation multipliée de l'*Ave Maria* qu'avaient surtout en horreur les hérétiques. Il institua à cet effet le Rosaire, qui est cette profession de foi répartie en quinze dizaines, entrecoupées de *Pater*, marquées par autant de grains qui en sont le moyen mnémonique, et dont l'enchaînement forme comme *une couronne ou chapeau de fleurs*, dit heureusement Mézerai, *pour mettre sur la tête de la Reine des Anges*, d'où vient le mot *Chapelet*. Le chapelet, ou quelque chose d'analogue, existait bien précédemment; mais Dominique lui donna un sens doctrinal, qu'il n'avait pas jusqu'à lui. Il en fit une arme. Il fit plus. Sur cette récitation multipliée de la profession de foi au mystère de l'Incarnation, que l'uniformité pouvait rendre monotone, il distribua, comme sur le *thème* capital de la foi, tout l'enseignement catholique, en quinze méditations sur les principaux et les plus touchants mystères de la Religion. Il en fit par là comme une petite somme théologique, comme un cathéchisme à l'usage du peuple, réunissant le double caractère d'enseignement et de prière, pour entretenir la foi dans les esprits, en même temps que son amour pratique dans les cœurs. Les effets du Rosaire répondirent à sa conception. Les Frères prêcheurs en firent le texte et comme l'instrument de leurs prédications. Après avoir exposé la vérité de cha-

que mystère, ils récitaient avec tout le peuple la dizaine du Rosaire qui y correspondait, et, par cette alternative d'instruction et de prière, s'éclairant et se vivifiant réciproquement dans une action saintement dramatique, ils ramenaient les multitudes égarées à la foi. Le génie ne suffirait pas pour expliquer cette merveilleuse invention qui a conquis l'universalité et la perpétuité, signes certains des grandes choses : il faut y voir l'inspiration de la sainteté.

Elle n'éclate pas moins dans l'institution de l'Indulgence de la Portioncule par saint François. La mission de saint François était de combattre la licence, et l'attachement immodéré aux biens terrestres qui la nourrit. A cet effet, lui, né riche, se fit pauvre et leva, ou plutôt releva dans le monde, le saint étendard de la pauvreté volontaire déployé par Jésus-Christ. Mais cette pauvreté évangélique n'a de prix qu'au point de vue du Royaume de Dieu qu'elle nous procure. Établir une voie d'échange et comme un sacré négoce entre la pauvreté et les biens célestes, était donc le vrai moyen de la faire apprécier. Mais comment? Par quelle entremise? Par l'entremise du souverain négociateur Jésus-Christ ; mais de Jésus-Christ fléchi par la toute-puissante intercession de Marie. Telle fut la conception de saint François. En voici l'exécution. Il existait près d'Assise une toute petite chapelle dédiée à Sainte Marie des Anges, et bâtie sur une *portion* de terrain appartenant à des Bénédictins, d'où lui était venu le nom de *la Portioncule.* C'est dans cet humble sanctuaire que François avait eu la première inspiration de son évangélique dessein. Abandonnée et délabrée, jusqu'à ne servir plus que de retraite à des pâtres et à leurs troupeaux, la pauvre Portioncule,

comme autrefois l'étable de Bethléem, n'en était que plus propre à faire éclater la céleste richesse de la sainte pauvreté. Saint François obtint facilement l'abandon de cette masure, il se bâtit une cabane à côté, et ce fut là le berceau d'un des plus florissants Ordres de l'Église : ce fut là réellement *Sainte Marie des Anges ;* car c'est de là que sont sortis tant d'Apôtres, de Confesseurs, de Martyrs, d'Évêques, de Cardinaux, de Souverains-Pontifes même, de Docteurs, de Théologiens et d'hommes illustres en tous genres, qui ont vivifié le monde de leur séraphique sainteté. C'est là que Marie les a formés ; là, qu'elle leur a donné le lait de cette éminente et sainte doctrine dont ils ont été remplis ; là que, par une fécondité virginale, elle les a multipliés pour les répandre ensuite jusqu'aux extrémités de la terre. Or, le levier de cette prodigieuse action fut l'*Indulgence plénière*, que, par l'intercession de Marie, Jésus-Christ même accorda à saint François en faveur de tous ceux qui feraient une visite de dévotion à la Portioncule. Grâce éminente par sa nature, par la manière immédiate et miraculeuse dont elle fut accordée, et par les fruits universels de bénédiction et de sainteté qu'elle a produits ; car, ratifiée par plusieurs papes, étendue à toutes les chapelles de l'Ordre en tous lieux, elle vit les multitudes altérées aller s'y retremper comme dans un bain de vie et de salut.

Ainsi grandissait et s'étendait le culte de la Vierge par le réciproque retour des grâces que sa maternelle intercession épanchait au monde, et des hommages de filiale et reconnaissante dévotion que le monde lui décernait.

L'Ordre de Saint-François, comme un de ceux qui

avaient le plus éprouvé les puissantes prérogatives de Marie, fut aussi des plus généreux à les préconiser. C'est ce saint Ordre, en effet, qui, le premier, a fait une profession publique de reconnaître et de soutenir l'Immaculée Conception de la Vierge, dans les chaires, dans les écoles, dans les universités, dans les congrégations, dans les conciles ; qui la fit célébrer par des Offices, et qui enfin, par la défense obtenue de la contester, prépara de loin le décret immortel qui a fait, de nos jours, une obligation de la croire.

Cependant, d'autres Ordres se formaient ou se réformaient selon les besoins des temps, venant se résumer toujours dans ces deux tendances de l'âme humaine : la vie active et la vie contemplative se fécondant réciproquement pour sanctifier le monde. Marie, qui vécut si parfaitement de ces deux vies, fut encore la Mère de deux nouvelles familles religieuses qui les exprimaient, et accrut par elles celle de son Fils. Elle inspira directement l'Ordre éminemment actif de La Merci, pour la rédemption des captifs, par une triple apparition à saint Pierre Vélasque, à Raimond de Pennafort et au prince Jean d'Aragon ; et elle ranima l'Ordre excellemment contemplatif du Carmel par le don qu'elle fit à saint Simon Stock du *Scapulaire*, en y attachant des priviléges de préservation qui en ont fait comme le bouclier de la milice chrétienne, justifiant tous les jours dans le monde l'antique croyance de l'Église *à la protection de Celle qui enfante, contre les venins du serpent*[1]. — De nouveaux honneurs, de nouvelles fêtes s'ensuivirent pour Marie :

[1] Saint Augustin déjà cité.

la fête de Notre-Dame de La Merci, et la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui accrurent le trésor de sa Liturgie.

Comme elle avait enfanté ces institutions, Marie les soutenait et les vivifiait : et cette action se faisait sentir par des inspirations individuelles dans l'ordre de la science ou de la sainteté qui, pour n'être pas toujours miraculeuses, n'en étaient pas moins surnaturelles, et autorisaient les pieuses légendes par lesquelles la foi de ces temps les symbolisait. C'est ainsi que pour exprimer la relation si remarquable que présentait la science d'Albert le Grand avec sa dévotion pour la Très-Sainte Vierge, on raconte qu'étant dans son jeune âge d'une paresse d'intelligence à désespérer tout enseignement, la Mère du Verbe, touchée de sa piété, le retint, sur le point où il était de renoncer à l'étude, et lui accorda, sur sa demande, le don de la philosophie, en lui prédisant, toutefois, que, pour avoir préféré cette science à celle de son Fils, elle lui serait retirée avant la fin de sa carrière, et qu'il retomberait dans l'infirmité intellectuelle où il était au commencement. On ajoute que trois ans avant sa mort, comme il était en chaire, captivant l'admiration de la multitude de ses auditeurs par l'éclat de sa parole, ses facultés s'obscurcirent soudain, et que lui-même, se souvenant alors de ce qui lui avait été prédit, et donnant des larmes à l'évanouissement de sa gloire, en révéla le secret à ses élèves, qui l'accompagnèrent dans sa retraite des témoignages de leur religieuse et sympathique émotion. — On rapporte également de saint Pierre de Vérone, ce grand docteur qui paya du martyre son zèle pour la vérité, qu'étant à discuter contre

des hérétiques, et troublé un moment par la subtilité de leur argumentation, il retrouva, dans une invocation à Marie (comme notre Bossuet dans sa conférence avec Claude), des lumières supérieures pour les confondre ou les éclairer. — Nous ne dédaignerons pas enfin de rapporter, ne fût-ce que comme emblème de la foi suave dont était alors parfumée la science, ce qu'on raconte du bienheureux dominicain Ægidius. Voyant venir à soi un célèbre docteur de son Ordre, et intérieurement averti que c'était pour lui demander la solution d'une difficulté dont la science ne pouvait délivrer sa foi touchant la Virginité de la Mère de Dieu, le Bienheureux s'avança à sa rencontre et, frappant la terre de son bâton, un beau lis en sortit à cette parole : Frère prêcheur, sainte Marie est Vierge *avant* l'enfantement; frappant une seconde fois la terre, un nouveau lis en sortit à cette parole : Frère prêcheur, sainte Marie est Vierge *pendant* l'enfantement; enfin frappant une troisième fois la terre, un dernier lis sortit en confirmation de cette troisième profession de foi : Frère prêcheur, sainte Marie est Vierge *après* l'enfantement.

Un prodige plus avéré dans son événement historique, et plus universel dans sa signification providentielle, marqua la fin du treizième siècle. Je veux parler de la translation de l'humble demeure de Marie, par les Anges, de Nazareth à Lorette. Ceux qui veulent qu'un miracle soit prouvé par une démonstration tellement irrésistible que la confiance chrétienne n'ait aucune part dans son admission, pourront douter de ce prodige, comme ils devront douter de tous les autres sans exception, en fussent-ils même les témoins. Mais ceux

qui, mus par cette religieuse confiance, voudront seulement qu'elle soit justifiée par des preuves raisonnables aux yeux d'une sage critique, devront ajouter foi à un événement qui a pour lui l'autorité : 1° des écrivains les plus recommandables, comme Canisius, Baronius, Rinaldus, Tursellin, etc. ; 2° des enquêtes et rapports qui furent faits par l'ordre de Clément VII et de l'examen le plus sévère de la congrégation des Rites ; 3° des constitutions de Paul II, de Léon X, de Paul III, de Paul IV et de Sixte V ; 4° enfin des miracles nombreux qui se sont opérés et qui s'opèrent encore souvent dans la sainte chapelle de Lorette. Benoît XIV, après avoir cité et adopté ces autorités différentes, ajoute : « Nous ne pouvons nous contenir en voyant des « gens qui se piquent d'érudition et de finesse d'esprit « murmurer des paroles de doute sur la vérité d'un évé« nement qui a pour lui les plus sages et les plus grands « noms de la critique ; » et il oppose à ces faux sages Bollandus, Papebrock, son continuateur le P. Alexandre, Théophile Raynaud, Baillet lui-même, le P. Honoré de Sainte-Marie, Graveson, Guido-Grandus, Calmet, Muratori, etc., qui tous admettent comme incontestable la vérité de cette histoire qui émut en son temps tous les peuples de la chrétienté[1].

Quoi qu'il en soit de l'incrédulité de ceux qui ne peuvent admettre qu'un corps soit transporté d'un point à un autre de ce globe par une Puissance qui emporte incessamment ce globe lui-même dans l'espace, nous nous bornerons à indiquer ici la raison philosophique de ce prodige. Elle est fort belle. Tous les

[1] Benoit XIV, *De Festis B. V. Mariæ*, cap. xvi.

peuples de race païenne, bien que convertis au Christianisme, devaient disparaître, un seul excepté : le peuple romain, grâce à la Papauté qui le conserve et dont il méconnaît trop souvent le bienfait. Ainsi tous ces grands foyers de la civilisation antique : Alexandrie, Carthage, Antioche, Éphèse, Constantinople, illustrés par les premiers prodiges de la foi et de la science chrétiennes, après avoir communiqué la lumière et la vie à l'Occident, devaient s'éteindre. Quelque chose de caduc se faisait sentir dans ces races païennes relativement à la civilisation de l'Évangile, trop généreuse pour qu'elles pussent la contenir sans se rompre, comme de vieilles outres auxquelles on confie un vin nouveau, ou la porter sans fléchir, comme ce colosse aux pieds d'argile à qui on avait voulu adapter une poitrine d'airain et une tête d'or. Il fallait des peuples neufs et des races fortes à l'Esprit de Dieu. Aussi voit-on pendant ces douze siècles de survivance, calculés par la Providence sur le temps nécessaire à la formation des peuples d'Occident, l'empire d'Orient chanceler de plus en plus sur sa base et ne subsister que par une succession de prodiges que lui-même était le premier à confesser. Ces prodiges, d'après son propre témoignage, étaient tous dus à la spéciale protection de cette Vierge qui avait enfanté le monde nouveau, et qui influait visiblement sur ses destinées. Aussi était-il d'usage à Byzance de porter sur le char de triomphe, comme celle qui avait réellement remporté les victoires qu'on y célébrait, cette célèbre *Nicopéia*, cette image de la Vierge *Distributrice de la Victoire*, à laquelle semblaient attachées les destinées de l'Orient.

Quand ces destinées furent accomplies, quand l'heure

du *Movebo candelabrum* eut sonné, la main qui avait soutenu l'Empire dut se retirer, ou plutôt en transporter la succession à l'Occident, devenu majeur pour la recueillir. C'est alors que cette humble demeure de Nazareth, où s'était levée du sein de la Vierge *la Lumière qui devait éclairer toutes les nations*[1], fut transportée de l'Orient à l'Occident, comme le foyer de famille passe à l'héritier.

Voilà la grande et belle signification du prodige de Lorette, qui s'atteste lui-même, on peut le dire, par sa raison providentielle, autant que par l'impression de foi et de vie qu'on éprouve dans ce sanctuaire de grâce où nous avons tous été engendrés.

Que si on opposait à cette interprétation le Saint-Sépulcre laissé en Orient, sans que tous les efforts de la chrétienté aient pu le délivrer, nous dirions qu'il y a là une autre signification non moins admirable : c'est que Dieu, qui *a fait les nations guérissables*, a voulu laisser sur cette terre d'infidélité un gage et un germe de *résurrection*, et que si, en effet, comme tout l'annonce, l'Orient doit ressusciter, il ressuscitera du Saint-Sépulcre, du foyer catholique des Lieux Saints.

Le treizième siècle, que couronna ce céleste prodige, l'avait attiré, en quelque sorte, par sa dévotion enthousiaste envers Marie. Ce culte animait, consacrait tout : la vie religieuse, la vie privée, la vie publique, les institutions, les mœurs, les monuments, les arts. Ce chaste idéal de la femme chrétienne, joignant dans une même Maternité la famille humaine à la Paternité céleste par la Fraternité de Jésus-Christ, fut le point suprême

[1] Luc, II, 32.

où vinrent s'épanouir l'imagination et le cœur de tout le moyen âge : merveilleuse floraison de piété et de poésie qui retombait en fruits de grâce, de vertu, et de sainteté. C'était comme une émulation universelle à la célébrer et à l'invoquer, non-seulement dans ces proses, séquences, antiennes, répons, dont le pieux génie des Herman Contract et des Adam de Saint-Victor avait accru le trésor antique de sa Liturgie, et dont les multitudes charmées faisaient retentir les voûtes des grandes basiliques élevées en son honneur, mais dans ces poésies errantes, comme la chevalerie de ce temps, où les trouvères de Provence, les cantadours de la Guyenne, les bardes bretons, les *chantres d'amour* de l'Allemagne, les romanceros espagnols, les gondoliers de l'Adriatique, allaient redisant les joies, les douleurs, les grandeurs, et les miséricordes de Marie; et dans ces concours académiques connus sous le nom de *Puys* ou *Palinods*, où la société tout entière mettait le plus bel éloge de *la Dame de tout le monde*, au prix de la gloire d'une palme d'or.

Le quatorzième siècle recueillit et accrut encore ce trésor de piété envers Marie, que lui transmettaient les âges anciens. A travers tous les schismes religieux, et tous les déchirements politiques et sociaux de cette époque funeste, il n'y eut d'unité en quelque sorte que pour le culte de Marie. L'Anglais, exécuteur de la justice céleste contre les cupides et sacriléges dissensions des partis français, se croisa pour cette grande entreprise au nom de la *douce Vierge Marie*, l'invoquant dans les combats sous les noms de *Sainte Marie! Notre-Dame d'Arundel! Notre-Dame d'Arleton!* et suspendant les marches et les batailles pour célébrer en tout lieu les

solennités consacrées à son culte. Et lorsque le Ciel voulut retirer la France de dessous les décombres de sa ruine, et purger son sol généreux des insolentes occupations d'un ennemi oublieux de la faveur de ses succès, ce fut du modeste sanctuaire de Notre-Dame de Bermont et du pied de l'ermitage de Sainte-Marie que la vierge de Vaucouleurs, *terrible comme une armée rangée en bataille*, déploya cette bannière blanche portant ces deux noms libérateurs : *Jésus ! Marie !* qui jetait la terreur et la fuite dans les rangs anglais, et qu'elle mena le Roi aux pieds de Notre-Dame de Reims pour y recevoir son sacre.

Deux grandes figures à cette époque encadrent, au second plan, la rayonnante apparition de Jeanne d'Arc : l'une, est celle de « la femme la plus illustre peut-être « du quinzième siècle, si Jeanne d'Arc n'était pas arri« vée[1], » Christine de Pisan ; l'autre est celle du grand chancelier de l'Université, du patriotique conseiller des princes, de l'oracle du concile de Constance, et de l'auteur présumé de l'*Imitation*, Jean Gerson. Ces deux grandes âmes, qui s'accordèrent si bien pour flétrir l'immoralité du *Roman de la Rose*, et pour célébrer Jeanne d'Arc[2], se rencontrèrent aussi dans la dévotion

[1] Expression de M. Paulin-Pâris.

[2] Voici trois couplets qui donneront l'idée du poëme de Christine de Pisan sur Jeanne d'Arc, dont elle avait vu le prodige.

Une fillette de seize ans,
N'est-ce pas chose fors nature?
A qui armes ne sont pesans,
Ains semble que sa norriture
Y soit, tant y est forte et dure !
Et devant elle vont fuyant
Ses ennemis, ne nul n'y dure.
Elle fait ce, mains yeulx voïant.

Si rabaissez, Anglais, vos cornes ;
Car jamais n'aurez beau gibier.
En France ne menez vos sornes*
Matez estes en l'eschiquier.
Vous ne pensiez pas l'autr'ier**
Où tant vous monstriez périlleux ;
Mais n'estiez en cour ou sentier,
Où Dieu abat les orgueilleux.

* Sornettes. — ** l'autre jour.

à Marie, comme à la haute source des pures et nobles inspirations. Christine nous en a laissé un touchant témoignage dans une prière à Notre-Dame, en dix-huit strophes, où elle invoque la Vierge Marie sous tous les titres que la foi nous apprend à lui donner, et où elle appelle sa secourable protection sur tous les intérêts de la Religion et de la Patrie alors si cruellement sacrifiés[1]. — Gerson se porta le champion de l'immaculée Con-

N'a-elle le Roy mené au sacre,
Que tousjours tenait par la main!
Plus grant chose oncques devant Acre
Ne fut faite; car, pour certain,
Des contrediz y ot tout plain.
Mais, maulgré tous, à grant noblesse
Y fu receu, et tout à plain
Sacré, et là ouy la messe.

[1] Nous nous décidons, malgré sa longueur, à donner ici cette belle prière, dont la bibliothèque impériale possède un manuscrit, et qui n'a été imprimée qu'une fois dans un excellent travail qu'on ne retrouve plus, l'*Essai sur Christine de Pisan* par Raymond Thomassy. La diversité des invocations de Marie, et leur rapport aux grands intérêts sur lesquels on appelle son assistance, font de cette pièce un monument de la foi et du patriotisme de Christine de Pisan, et de la détresse de la France, qui semble y parler par sa bouche.

I.

O Vierge pure, incomparable,
Pleine de grâce inextimable,
De Dieu mère très-glorieuse,
A qui te requiert secourable,
Ma prière soit acceptable
Devant toy, Vierge précieuse!
Douce Dame, si te requier
Que m'ottroies ce que je quier.
C'est pour toute crestienté
A qui paix et grant joye acquier
Devant ton Filz, et tant enquier
Que tout bien soit en nous henté.
Ave Maria.

II.

Et si, com saint Bernard tesmogne,
Celle es par qui nous prolongue
Tout mal, et qui adès ne fine
De procurer nostre besoigne
Devers Dieu, priant qu'il n'esloigne
De nous sa grâce pure et fine;
Pour sainte église à requérir
Ce vueil, qu'il te plaise acquérir
Paix et vraie tranquillité;
Et si bon pastour nous querir,
Qui tous nous face à Dieu courir.
En foy et en humilité.
Ave Maria.

III.

Vierge sacrée, pure et ferme,
Si com saint Bernard nous afferme
En son saint sermon de l'Advent,
Celle qui en foy nous conserve
Et en purté, et nous defferme
Le ciel, si comme il fu convent:
Je te pri pour tous les prélas
De saincte église, que des laz
De l'anemi tu les deffendes;
Curés et prestres leur solaz
Soit en bien faire, et jamais las
Ne soient, et que ou ciel les rendes.
Ave Maria.

ception de la Vierge, qu'il fut défendre au nom de l'Université dans un tournoi dogmatique devant le Pape à Avignon, et déploya pour l'amour d'Elle la dévotion

IV.

Ovette pure et enterine,
De toute bonté la racine,
Si com saint Jérosme nous dit,
Assise ou plus hault termine
Du ciel par la grâce divine
Après ton Filz, com fut presdit:
Pour le Roy de France te pri
Qu'en pitié tu oyes le cry
De ses bons et loyaux amis;
Paix et vraye santé descry
A luy ou livre l'escry
Où Dieu a tous ses eslus mis.
Ave Maria.

V

O tu, Vierge prédestinée
Très avant que tu fusses née,
Ainsi le dit saint Augustin,
De la Trinité ordennée,
Pour nostre sauvement donnée,
Pure et perfaitte par destin:
Pour nostre Royne de France
Te pry qu'elle n'ait jà souffrance
De peine infernal, et lui donnes
Joye et paix, et tiens en souffrance
Long-temps au monde; après l'outrance
De la mort, de son âme ordonne.
Ave Maria.

VI.

Dame des Angels très courtoise,
Si com tesmoingne saint Ambroise,
Mirouer de toutes les vertus,
Vraye humilité qui la noise
D'orgueil rabat, et qui racoise
D'yre la force et la vertu:
Paix, bonne vie et bonne fin
Donne à monseigneur le Daulphin,
Et science pour gouverner
Le peuple, qui de bon cuer fin
L'aime; et vueilles qu'à celle fin
Après le père il puist régner!
Ave Maria.

VII.

Royne, qui des maulx nous lève
Lesquelx nous empêtra dame Ève,
Si com saint Augustin raconte,
Tu es celle qui n'es pas tève
A nous expurgier de la cève
De péchié qui trop nous surmonte;
Pour les enfants du Roy prière
Te fais, Vierge très-sainguliére,
Que tu leur donnes bonne vite,
De vraye science lumière,
Et Paradis après la bière;
En eulx soit ta grâce assovie!
Ave Maria.

VIII.

Très-pure, qu'on ne puet louer
Souffisemment, tant à louer
Si sache nul, dit saint Jérosme,
De doctrine le parlouer
Et d'onnesteté le mirouer
Le pilier de foi et la cosme:
Pour le noble duc d'Orliens
Te pry, que gardes des liens
De l'anemi qui tousjours veille;
Pries ton Filz que de tous biens
Il remplisse lui et les siens,
Et l'âme en Paradis recueille.
Ave Maria.

IX.

Vierge, qui tous les péchiez doubte,
Dont en son sermon nous raconte
Saint Bernard, qui dit et recorde
Que de toy louer à droit compte
Nul n'est souffisant, et pou monte
Vers ta bonté quanque on recorde:
Pour les oncles du Roy prier
Je te vueil, et mercy crier
Que tu leur donnes Paradis,
Le royaume en paix alier,
Tout bien, joie sans détrier,
Sapience en fais et en dis.
Ave Maria.

la plus tendre à saint Joseph, qu'il chanta dans le poëme intitulé *Josephina*, et dont il fit instituer partout le culte.

X.

Trésorière, qui toutes passe
Les femmes en qui Dieu mist grace,
Si com saint Jérosme nous dit,
De sapience la grant masse
De celle qui noz maulx efface,
Et que Dieu point ne contredit :
Tous les nobles royaulx enfants
De mal et de péril deffens,
Fils, filles, dames, damoiselles.
Le laz de l'anemi pourfens,
Si qu'il ne leur quist faire offens
N'à ceulx qui sont ou eulx n'à celles.
Ave Maria.

XI.

Dame, de qui l'umain lignage
Ne se puet en ce monde ombrage
Passer, ce dit Cassiodore,
Leur patronne, leur nef, leur barge,
Qui le conduit à droit rivage
Ou temps passé et ou temps d'ore :
Et pour d'Alebreth le bon Charles
Te suppli qu'à ton doulz Fils parles,
Et pour tout le bon sang royal,
Soyent ou femmelles ou masles,
Deffens ès peines infernales,
Et qui l'aime de cuer loyal.
Ave Maria.

XII.

Fontaine pleine de pitié,
De grace et de toute amistié,
Dist saint Bernard en son sermon,
Commune à tous, bien esploitié
A qui de toy s'est acointié ;
Car de péchié romps le lymon :
Je te pri m'oroison reçois,
Et le royaume des François
De mal et de péril tu gardes,
Et d'anemis se l'aperçois
De guerre et de contens*, ançois
Que tes loyaulx amis y perdes.
Ave Maria.

XIII.

O lumière célestièle
De nous conduire la droite elle,
Si comme dit saint Anseaume (Anselme),
Qui tant portas doleur cruèle,
A la mort ton Filz qui t'appelle
Tu lui es deffense et heaume :
Pour la noble chevalerie
De France je te pri, Marie,
Et pour tous nobles ensement ;
Leur ame jà ne soit périe ;
Par toy et par eulx soit garie
France de mal et de torment.
Ave Maria.

XIV.

O engendrerèce de vie
Et de Dieu espouse et plevie,
De toy saint Bernard le recorde,
En corps et en âme ravie,
Ou hault ciel en gloire assouvie,
Fontaine de miséricorde :
Pour le clergié et les bourgeois,
Dame, prière je te fais,
Et pour marchans et pour commun ;
Prie cil qui moru en croix
Que aux âmes leur soit courtois,
Et tout bien soit entr'eux commun.
Ave Maria.

XV.

Dame de grâce, la droite ente
Qui devant Dieu nous repente,
Et ce tesmoigne saint Bernard,
Nostre moyen et nostre sente,
Nostre escu quant péchié nous tempte,
Qui pour nous prie maint et tard :
Pour tous les laboureurs de terre
Te pri que leur veuilles acquerre
Sauvement, et leur donnes grace
Que tel labour puissent pourquerre
Dont Dieu soit servi en tout erre,
Et toute la terre en soit grace.
Ave Maria.

* Contentions.

Cependant le culte chevaleresque, aussi bien que le culte liturgique de Marie, ne cessait de recevoir des accroissements : en son honneur, le roi Jean fonda l'Ordre des chevaliers de l'Étoile; Charles VI, celui de Notre-Dame de l'Espérance; Louis II, duc de Bourbon, celui du Chardon de Notre-Dame; Philippe de Bourgogne, l'Ordre de la Toison d'or; Ferdinand de Castille, celui du Vase; et Christian Ier, roi de Danemark, l'Ordre de l'Éléphant. Ces Ordres n'étaient pas purement honorifiques, mais ils emportaient tous des devoirs de dévotion, tels que le jeûne, l'aumône, la prière, et constituaient de vrais dévouements au culte de la Mère de Dieu. Ils étaient le plus souvent le mémorial et comme l'*ex-voto* de la reconnaissance nationale pour quelque grand bienfait sollicité et obtenu de la toute-puissante protection de Marie.

Il en était de même des fêtes liturgiques : ainsi fu-

XVI.

Coulombe simple, sade et blanche,
De péchié monde, pure et franche,
Si comme ton Filz t'appela
Quant de la mort passas la planche,
Et entre ses bras comme branche
Ou ciel te porta, pour cela
Te pri pour tous les trespassez
De Purgatoire, qu'effacez
Soit de leur péchié le limon;
Et soient en gloire passez,
Et de ton Filz soit enbracez
L'esperit Charles roy quint du nom.
Ave Maria.

XVII.

Vierge-mère, de Dieu ancelle,
De la Trinité temple et celle,
Saint Jérosme en fait mencion;
Après l'enfantement pucelle,
Sur toutes femmes tu es celle
Qui de grace eus prévencion;
Pour le dévot sexe des femmes
Te prie, que leur corps et leur ames
Tu ayes en ta saincte garde;
Soient damoiselles ou dames
Ou aultres, gard-les de diffames;
Et que feu d'enfer ne les arde.
Ave Maria.

XVIII.

Vierge pure, par les fontaines
De tes chastes yeulz, et les peines
Qu'à ton Filz veis en la croix,
Dist saint Anseaume, et les vaines
De son corps qui pendait en aînes
Ouvertes, te pri qu'os ma voix,
Et à ton Filz qui fut mort mis
Pour moy et pour tous mes amis
Il te plaise à faire prière;
Et la gloire, qu'il a promis
A ceulx qui ont péchié remis,
Nous ottroit et grace plainière.
Ave Maria.

rent établies la fête de la Visitation par le pape Urbain VI, pour obtenir la cessation du schisme ; l'Office des Sept-Douleurs par le concile de Cologne, pour protester contre le sacrilége vandalisme des Hussites qui insultaient à cette touchante dévotion ; la fête de la Présentation par Sixte IV ; la fête du Saint-Rosaire par saint Pie V ; et la fête du Saint-Nom de Marie par Innocent XI.

A ces deux dernières fêtes est attaché le souvenir des deux derniers grands coups portés à l'Islamisme. Les pieux fidèles auxquels on abandonne l'observance de ces commémorations ont le glorieux privilége d'acquitter, pour le monde entier, la dette de la civilisation sauvée à Lépante et à Vienne par la céleste protection de Marie. L'ignorance ou l'oubli de l'héroïsme pieux qui brisa la puissance ténébreuse du Croissant et fit définitivement prévaloir la vivifiante clarté de l'Évangile, devraient être modestes, et reconnaître dans le Catholicisme l'archiviste des plus glorieux triomphes de l'humanité, après en avoir été le promoteur. A Lépante, la puissance navale des Turcs fut anéantie par la croisade des Vénitiens et des Espagnols, commandés par don Juan d'Autriche, sous l'inspiration de saint Pie V. Ce grand pontife, nouveau Moïse, se mit lui-même à la tête d'un assaut de prières par la récitation du Saint-Rosaire dans toute la chrétienté, pour appeler le secours de Marie dans la suprême lutte où se jouaient les destinées de l'Italie et de l'Europe ; et la vision qu'il eut de la victoire, au fond de son palais, au moment même où elle se décidait sur les flots de la mer Ionienne, fut le gage de ce secours de Marie auquel on la dut : c'est la commémora-

tion de ce grand événement qui est l'objet de la fête du Saint-Rosaire. — Mais la puissance du Coran se soutenait encore par ses forces de terre, et un siècle après, marchant sur l'Allemagne au nombre de deux cent mille hommes, elle se présenta sous les murs de Vienne. Une croisade de tous les princes chrétiens, inspirée par Innocent VI et commandée par Jean Sobieski, roi de Pologne, reproduisit le drame libérateur de Lépante. Le jour où devait être livrée la bataille, Sobieski entendit de grand matin la messe, à laquelle assistèrent ses généraux, dans la chapelle de saint Léopold. Il y communia et il tint ses bras étendus en croix pendant la plus grande partie du Saint Sacrifice. La messe achevée, il se leva en s'écriant : « *Marchons à l'ennemi avec confiance, sous la protection du Ciel et sous l'assistance de la Vierge.* » Cette confiance ne fut pas vaine : les infidèles furent taillés en pièces et laissèrent sur le champ de bataille le grand étendard ottoman, symbole de la fortune de leur empire, qui, depuis ce jour et celui de Lépante, a été en décroissant. C'est en souvenir de cette délivrance que fut instituée, ou du moins étendue à toute la chrétienté, la fête du Saint-Nom de Marie, foulant réellement aux pieds le *Croissant.*

Mais l'hérésie, déchaînée au sein même de l'Europe, devait éprouver par une lutte plus intime et plus prolongée, les immortelles destinées de l'Église et de la Vérité. Ce fut surtout au culte de la Vierge et des Saints qu'elle s'attaqua. Grand témoignage de l'importance de ce culte dans le Christianisme, et qui le recommande excellemment à notre ferveur et à notre piété ! Ne dédaignons pas, ne négligeons pas ce qui est si fort consacré par les mépris de l'erreur et les profanations de

l'impiété. L'hérésie, du reste, montra dans sa haine sacrilége contre le culte de la Mère de Dieu toute la fausseté de sa double prétention. L'*Évangile* et la *Tolérance*, ces deux grands mots par lesquels elle égara les multitudes, reçurent de sa conduite à l'égard de ce saint culte le plus flagrant démenti. C'est sur l'Évangile, en effet, c'est sur les hommages qu'il rend si solennellement à Marie par la bouche de l'Ange, d'Élisabeth, du Saint-Esprit ; par la coopération à tous les grands Mystères de notre salut où il se complaît à nous la montrer, qu'est fondé le culte que nous rendons à cette Vierge auguste. C'est du titre évangélique de *Mère de Dieu* que ce culte, comme dit Bayle, *découle naturellement*. En attentant à ce culte, l'hérésie attentait donc à l'*Évangile*. Elle n'attentait pas moins à la *Tolérance* par la sauvage destruction de tant d'images, de tant d'autels, de tant de temples consacrés à Marie, sans respect pour la liberté des âmes fidèles à la foi de toutes les générations qui avaient précédé.

Une piquante et mémorable leçon fut donnée à ce sujet à la Réforme. Le fait est peu connu, et il mérite d'être rapporté. En 1528, les Calvinistes débutèrent à Paris par l'insulte et l'outrage au culte de la Mère de Dieu. Ils mutilèrent une statue de la Vierge, qui était l'objet d'une grande vénération, et lui retranchèrent la tête. Le peuple de Paris s'émut profondément de ce double attentat contre sa foi et sa liberté, et voici la double protestation par laquelle il vengea l'une et l'autre. Le roi François I[er] fit faire une nouvelle statue en argent doré, de beaucoup plus belle que la première, et la portant lui-même dans ses royales mains à la suite d'une procession immense où toute la société voulut entrer, il

fut la placer au lieu où était l'ancienne. Quant à celle-ci, elle fut recueillie dans l'état de mutilation où l'avaient mise les Réformés, et portée ensuite en grande pompe dans l'église de Saint-Gervais ; elle y fut instituée et vénérée sous le titre de *Notre-Dame de la Tolérance*. Charmant et éloquent enseignement, qui tirait parti du sacrilége contre ses auteurs, et qui faisait sortir la réparation de l'outrage[1] ! C'est ainsi que la Vierge confondait la Réforme, et continuait à justifier l'antique louange : *Gaude Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo!*

La Réforme provoqua dans le sein de l'Église une réaction de foi, de sainteté et de lumière, qui profita au culte de la mère de Dieu et le fit grandir encore dans l'humanité. La vénération et l'amour redoublèrent en raison de la profanation et du sacrilége. Tout devint temple et autel pour Marie : les carrefours des villes, les façades des maisons, les arbres des forêts, l'intérieur des demeures : l'image de Marie se voyait partout, et partout recevait les hommages de la piété chrétienne et de la plus filiale dévotion. Un art nouveau, on peut le dire, par la perfection à laquelle il fut porté, la peinture, s'inspira du céleste idéal de la Mère de Dieu, et lui voua ses créations les plus suaves. Raphaël fut comme l'épanouissement de cet art qui avait préludé depuis deux siècles par des œuvres admirables, mais qui, en lui, atteignit son apogée. Les chefs-d'œuvre de son pinceau ne furent pas localisés à l'Italie comme ceux de la plupart de ses devanciers, mais semés dans l'Europe, disputés par les souverains et les

[1] Jacobus Breuleus, *In Antiq. Paris.*

cités : même au sein de l'hérésie, ils exercèrent une sorte d'apostolat universel en faveur de la Vierge, et la vengèrent, par un culte d'admiration pour les merveilles qu'elle avait inspirées, des profanations dont tant d'autres de ses images avaient été l'objet.

Mais un apostolat plus direct était enfanté par elle, pour la gloire de son divin Fils et le salut des hommes. Un chevalier espagnol de noble race, arrêté dans le cours de ses dissipations et de ses aventures par un coup de feu reçu au siége de Pampelune, s'éveille au monde de la foi et de la grâce par l'impression d'une sainte lecture dans la retraite où il était condamné. Une nuit qu'il était prosterné devant une image de la Vierge, il se sentit si profondément touché, qu'il résolut de se consacrer au service de la Mère de Dieu. Dès qu'il est en état de sortir, il monte à cheval et se rend à l'abbaye de Mont-Serrat, pèlerinage fameux par une image miraculeuse de Marie. C'était le jour de l'Assomption. Le soldat pèlerin voulut faire, à l'exemple des anciens preux, *la veillée d'armes* devant l'autel de la Vierge. Il s'y déclare son chevalier, suspend son épée à un pilier pour marque de son renoncement à la milice séculière ; puis se retire dans une caverne où, parmi les prières et les austérités les plus propres à le mortifier pour le faire renaître, il conçoit, il crée le célèbre Institut de la Société de Jésus, qui a si excellemment justifié son titre et sa mission Évangélique par tout le bien qu'il a semé et tous les outrages qu'il a recueillis dans le monde.

Une multitude d'autres Ordres ou Congrégations naquirent en même temps, pour faire tête à l'erreur et à la licence : tous, comme ceux qui les avaient précédés,

se firent gloire de relever de Marie, et se déclarèrent ses serviteurs. La dévotion à Marie, l'exaltation de ses grandeurs et de ses priviléges fut partout un des plus vivants caractères de la réaction catholique qui enfanta le dix-septième siècle. Une pléiade de docteurs illustres par la sainteté autant que par la science, et par l'expérience de la vie spirituelle autant que par les déductions ou les illuminations de la pensée, forma comme un chœur de louange en son honneur. Il suffit de nommer Suarez, saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, M. Olier, saint Vincent de Paul et Bossuet. La doctrine elle-même sembla s'élargir pour faire à Marie une plus grande place, et toute la Religion en reçut des proportions plus vastes. Car c'est une chose remarquable, que tout ce qui élève Marie, exalte Dieu ; et que tout ce qui exalte Dieu, tourne à la plus grande gloire de Marie. Ainsi le Plan divin avait été jusque-là envisagé principalement dans le rapport de l'Incarnation avec la Chute, et dans l'antithèse de ses deux états de l'humanité élevée par la Rédemption à la synthèse de l'Union divine : magnifique plan assurément, dont nous avons admiré l'exposition dans saint Irénée; qui a été le sujet des plus riches considérations de la part de tous les Pères et de tous les Docteurs qui ont succédé, et dans lequel Marie apparaît comme la *nouvelle Ève*. Une vue plus profonde et plus haute du Plan divin distingue la théologie au dix-septième siècle, telle qu'elle ressort notamment de saint François de Sales, de Suarez, de M. Olier, du cardinal de Bérulle et de Bossuet : c'est celle que nous avons essayé d'exposer dans *la Vierge Marie et le Plan divin*, à savoir, que l'Incarnation, et par conséquent la Maternité divine de Marie, n'a pas seulement pour raison

la réparation de la Chute, mais la gloire de la Création même dans son universalité, non comme conséquence, mais comme dessein primordial. Quand nous avons exposé cette doctrine, nous ne savions pas qu'elle avait pour elle l'autorité si mesurée et si grave de Bossuet. Nous avons été heureux de la retrouver littéralement dans ces paroles de son premier sermon sur la fête de la Toussaint : « Si nous allons encore plus avant dans le « dessein de Dieu, nous trouverons quatre communica- « tions de sa nature. La première dans la Création, la « seconde se fait par la Grâce, la troisième de sa Gloire, « la quatrième de sa Personne. Et si le moins parfait est « pour le plus excellent ; donc la création regardait la « justification, et la justification était pour la communi- « cation de la gloire, et la communication de la gloire « pour la personnelle. C'est la gradation de saint Paul : « *omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem* « *Dei*[1]; Tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ ; et « Jésus-Christ est à Dieu.... » Quel doit être cet Ouvrage « à qui la création de cet univers n'a servi que de pré- « paration ! » — Cet ouvrage est l'union *personnelle* du Créateur à la créature en Jésus-Christ, par Marie. Quel surcroît de gloire n'en reçoit pas cette Vierge Sainte ! « C'est pourquoi, ajoute un savant théologien de la « même école, il est dit d'elle que *seule elle a fait le tour* « *du ciel*, parce que le Christ, qui est le cercle qui en- « ceint tout, a été enceint par elle, dit Richard de « Saint-Laurent ; ou parce que, par l'Incarnation, le « cercle de la création s'est refermé, comme dit saint « Thomas, que les créatures sorties de Dieu par le

[1] I Corinth., III, 22, 23.

« Verbe y font retour par le Verbe, et qu'ainsi ce tour « admirable de Dieu en Dieu se fait par Dieu en Ma« rie[1]. »

Comme on le voit par cette dernière citation, cette doctrine n'était pas à proprement parler nouvelle ; car il n'y a rien de nouveau dans la vérité : mais elle était nouvellement exposée *selon que, par l'attention aux saintes Écritures et à la doctrine des Anciens, on peut la découvrir*, comme dit saint François de Sales[2]. Et ainsi la gloire de Marie grandissait toujours dans l'Église.

Elle reçut en ce même temps un des plus grands hommages qui puissent lui être faits sur cette terre, l'hommage *du plus beau Royaume, après celui du ciel*. Plusieurs fois déjà la France avait éprouvé la protection spéciale de Marie en retour des vœux particuliers qu'elle lui avait faits dans des circonstances critiques pour ses destinées. Elle lui avait dû notamment saint Louis, né d'un vœu de la reine Blanche à la Maternité divine ; les grandes victoires de Bouvines, de Mons-en-Puelle et de Cassel hautement attribuées à son céleste secours par Philippe-Auguste, Philippe le Bel et Philippe le Valois, qui l'avaient invoquée dans le péril, et qui la glorifièrent dans le triomphe ; enfin la Vierge de Domremy balayant l'Anglais, et rétablissant le trône, dans sa course héroïque de Notre-Dame de Bermont à Notre-Dame de Reims, aux noms libérateurs de *Jésus* et de *Marie*. Louis XIII ne se crut pas moins redevable à Marie de la conservation de la France au milieu des trou-

[1] VINCENT CONTENSON, *Theolog. spirit.*

[2] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, chap. IV.

bles qui avaient menacé de la dissoudre, et de la naissance de Louis XIV après vingt-deux ans d'un mariage infructueux. Pour reconnaître cette protection et pour la fixer sur la France, ce pieux monarque fit à la Reine du ciel la consécration solennelle de sa couronne et de son royaume, en les plaçant sous son Patronnage par une perpétuelle dévotion. Le quinze août, fête de la céleste Assomption de Marie, fut le jour commémoratif de ce Vœu national que la France acquitte encore tous les ans après tant de bouleversements et de commotions, et auquel elle doit peut-être sa préservation et la fortune de ses armes. De ce Vœu, sembla jaillir le Grand Siècle. La piété qui l'avait inspiré respire dans tous les beaux génies qui portèrent si haut alors la gloire de l'esprit humain, et dont les deux aînés, Corneille et Bossuet, furent les plus humbles serviteurs de Marie.

Mais un des caractères les plus sensibles de la gloire de Marie a toujours été de partager les vicissitudes de Jésus-Christ et de son Eglise, et d'en sortir toujours plus éclatante. C'est ce qui devait se montrer une centième fois dans la grande épreuve du Jansénisme. — Le Jansénisme a fait avorter ce magnifique mouvement de réaction catholique que provoqua la Réforme, et dont Bossuet est le dernier tenant; il a contribué puissamment à faire verser la société chrétienne dans l'impiété du dix-huitième siècle. Cette impiété préludait, comme toujours, par un rigorisme outré, qui s'attaqua d'abord au culte de la Sainte Vierge, comme attentatoire à celui de Jésus-Christ. Nous avons déjà fait connaître ailleurs, par l'éloquente réfutation qu'en fit Bourdaloue, le manifeste de la secte à ce sujet, sous le titre

d'*Avis de la Bienheureuse Vierge à ses dévots indiscrets*. On sait aussi à quelles mutilations liturgiques se porta cette nouvelle réformation, et par quelle haine finale contre le culte de la Vierge et des Saints elle fut se confondre avec la Réforme. Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est tout ce que, dès le principe, dès son âge d'or, le Jansénisme renfermait d'orgueil sacrilége et idolâtrique, jusqu'à se mettre lui-même sur les autels à la place de la Mère de Dieu. Voici à ce sujet un document inédit que nous avons trouvé dans la salle du Chapitre de Notre-Dame de Paris, et qui porte tous les caractères de la plus immédiate authenticité.

A la suite d'une lettre autographe de saint François de Sales au R. P. Binet, sur la résistance apportée par ce Saint à la demande de la Mère Angélique d'entrer dans l'Ordre de la Visitation, on lit la note suivante d'une main contemporaine : « Lettre de la main de saint Fran-
« çois de Sales à la Mère Marie-Angélique Arnauld, qui
« transféra à Paris le Port-Royal des Champs deux ans
« auparavant, et à qui est prédite la perte de la foy chez
« elle, à moins d'un attachement inviolable à l'Église
« romaine. Cependant peu après elle reçut la doctrine
« de M. de Saint-Cyran qui la gagna, et sa sœur la
« Mère Agnès, et ses trois frères au dehors. Il disait
« qu'il n'avait connu que deux personnes qui eussent
« *la teste assez forte pour passer deux Pasques sans*
« *communier* ; c'étaient ces deux sœurs, appelant force
« d'esprit la résistance à l'Église [1]. — La susdite Mère

[1] A quelles visibles contradictions est vouée l'erreur ! Voici le Jansénisme, dont l'erreur propre est de professer que la grâce fait tout en nous, sans que nous ayons la force d'y coopérer, et qui en même

« tomba dans un tel aveuglement, qu'elle disait qu'elle « aimait mieux être canonisée (ne faisant pas de doute « qu'elle devait l'être) du pape de Port-Royal, que de « celuy de Rome. — En effet, M. de Singlin, qui suc- « céda à M. de Saint-Cyran, la déclara sainte un an « après sa mort, sous le nom de sainte Magne, et les « Messieurs changèrent en son honneur le *Sub tuum*, et « autres oraisons du Bréviaire ; et on faisait des reli- « quaires où l'on donnait de ses reliques, ayant ouvert « pour cela son tombeau. M. Chamillart, dans ses écrits, « proteste d'en avoir plusieurs, et des autres moins « étranges superstitions[1]. »

Ainsi, voici tout ce beau zèle pour l'honneur de Jésus-Christ contre les dévots *indiscrets* à la Sainte Vierge, qui aboutit à substituer le culte de la Mère Arnauld à celui de la Mère de Dieu ; à *changer pour elle le* SUB TUUM ! On reconnaît bien là l'inspiration de celui qui a dit : « Je m'élèverai au ciel, j'exhausserai mon trône au- « dessus des astres de Dieu, et je serai de pair avec le « Très-Haut[2]. »

Un tel orgueil devait être précipité. Malheureusement il entraîna avec lui la société, en la déliant du joug de l'Autorité, et la livrant à tous les emportements de la licence. Le monde s'abîma. Tout culte disparut : tout fondement moral et social fut submergé dans la tempête ; et par une dernière conséquence du principe qui avait amené cet épouvantable renversement, la Raison

temps éloigne des Sacrements qui la donnent, et prétend que nous sommes *de force* à nous en passer !

[1] On lit au bas de cette pièce : *Pièce sauvée en* 1797 *par Jacques-François Bellot, diacre de l'Eglise de Paris.*

[2] Isaie, XIV, 14.

prostituée à tous les excès se mit à la place de Dieu sur les autels, dans une personnification digne d'elle. *On changea* aussi *pour elle le* SUB TUUM, et même le TE DEUM !

Le culte de la Très-Sainte Vierge rentra alors avec celui de son divin Fils dans les Catacombes, et il y reçut, comme au commencement, l'hommage des Martyrs. Il éclata souvent aussi par leur bouche, à la face des tyrans, alors que, marchant au supplice, ils faisaient planer au-dessus des imprécations et des blasphèmes d'une multitude cannibale les angéliques strophes de l'*Ave Maris stella*, ou du *Magnificat*, commencées sur la terre et achevées dans le ciel.

L'héroïque Vendée puisait en même temps dans ce saint culte, inséparablement uni à celui de Jésus-Christ, ses résolutions les plus invincibles et ses suprêmes consolations, alors que, dans les carrefours de ses champs dévastés, ses populations proscrites invoquaient *Notre-Dame du Gros-Chêne*, ou que la récitation du chapelet interrompue par l'appel aux armes, le pieux rosaire était revêtu comme une armure au cou des combattants, tandis que les femmes et les vieillards les assistaient du redoublement de leurs prières.

Cette fidélité héréditaire au culte de la Mère de Dieu avait été accrue dans ces pieuses provinces, près de cent ans avant, par l'apostolat d'un saint missionnaire qui, dans le dépérissement de la foi, avait eu le prophétique pressentiment du réveil religieux auquel nous assistons aujourd'hui, en l'attribuant à Marie : « C'est par la Très-« Sainte Vierge Marie, écrivait il y a cent cinquante « ans, le vénérable Grignon de Montfort, que Jésus-« Christ est venu au monde, et c'est aussi par elle qu'il

« doit y régner... C'est par Marie que le salut du monde « a commencé, et c'est par Marie qu'il doit être con- « sommé... C'est pourquoi Dieu veut que sa sainte « Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus ho- « norée que jamais; il veut la révéler et la découvrir « comme le chef-d'œuvre de ses mains... Marie doit « éclater plus que jamais en miséricorde, en force et « en grâce, dans ces derniers temps... Si donc, *comme* « *il est certain*, le Règne de Jésus-Christ arrive dans le « monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la con- « naissance et du *Règne* de la Très-Sainte Vierge Marie, « qui l'a mis au monde la première fois, et le fera écla- « ter la seconde [1]. »

Parmi les titres à la canonisation de ce grand servi-teur de Dieu, dont le procès s'instruit en ce moment, ce n'est sans doute pas un des moindres que cette vue si anticipée de la rénovation du Christianisme par ce culte de Marie auquel il a si généreusement contribué. Marie elle-même, de ce haut degré de gloire où l'a élevée sur la terre la proclamation dogmatique de sa Conception Immaculée, semble projeter sur son Apôtre les rayons de cette gloire qu'il a saluée dans l'avenir, et qui lui re-vient justement dans le passé.

Cependant la tempête qui semblait avoir englouti à jamais les destinées de l'Église et de la foi en France sévit longtemps après avoir été domptée, comme ces va-gues qui prolongent sur les côtes les coups de la tour-mente apaisée sur l'Océan. Le culte chrétien, bien que rétabli dans la loi, resta en minorité dans l'opinion. Le pouvoir lui-même, qui avait rappelé la Religion, osa

[1] *Traité de la vraie dévotion à la Mère de Dieu.*

porter une main sacrilége sur son Pontife. Mais cet attentat suscita la foi dans les âmes plus que ne l'avait fait la faveur, et le culte de la Vierge en eut les prémices. Parmi les détresses et les angoisses de sa double captivité, Pie VII se confia à Marie ; et lors de son définitif rétablissement, *dans la conscience intime que cette merveilleuse vicissitude d'événements qui l'avaient ramené aux applaudissements de tout l'Univers sur son Siége, devait être attribuée à l'intercession de la Très-Sainte Mère de Dieu, dont il avait imploré et fait implorer par tous les fidèles chrétiens le puissant secours, ce saint Pontife décréta qu'une fête serait instituée en l'honneur de la Vierge-Mère, sous la dénomination d'*Auxiliatrice des Chrétiens, *à la date du 24 mai, anniversaire de son heureuse réintégration dans Rome, en souvenir perpétuel et action de grâce d'un si grand bienfait*[1].

Pie VII ne faisait, en instituant cette nouvelle fête, que suivre l'exemple de ses prédécesseurs ; il le dit lui-même dans la légende de l'Office, en rappelant la conduite de saint Pie V, au sujet de la victoire de Lépante. Le culte de Marie s'enrichissait ainsi de ses bienfaits.

Cependant l'hiver de l'impiété commençait à céder sous un nouveau souffle de vie. Le culte de la Vierge se ressentit le premier de ce réveil. Partout il se ranima comme à l'invitation du céleste Époux, redisant la suave parole du sacré Cantique : « Lève-toi, mon aimée, ma « colombe, ma belle, et viens. Car déjà l'hiver est « passé, la pluie s'en est allée et retirée, les fleurs « sont apparues en notre terre, le temps de la taille est

[1] Légende de l'Office de Notre-Dame-Auxiliatrice.

« venu et la voix de la tourterelle s'est fait entendre. »

Toutes les anciennes dévotions à la Sainte Vierge reparurent et de nouvelles vinrent s'y joindre. Deux, principalement, donnèrent à son culte un essor nouveau : le *Mois de Marie*, et l'*Archiconfrérie de son Très-Saint Cœur*.

L'institution du *Mois de Marie* est peut-être nouvelle dans sa coutume, mais, comme tout ce qui est catholique, elle est ancienne dans son esprit ; et les paroles du sacré Cantique que nous venons de rapporter et que l'Église n'a cessé d'appliquer à Marie, sont le témoignage de cet antique esprit qui associe le réveil de la grâce à celui de la nature, et qui oppose le culte de la Pureté aux séductions des créatures, et à la fermentation des sens. Le *Mois de Marie* est admirablement placé à cette époque climatérique de l'année, comme préservatif et antidote contre les *venins du Serpent*, selon l'antique doctrine de l'Église. Au surplus, ce rapport du printemps de la nature avec celui de la grâce en Marie est trop vrai pour ne pas avoir été senti de tout temps, et on en trouve un intéressant témoignage dans un vieux chapiteau de l'ancienne abbaye de Cluny, portant, au milieu d'une auréole, la figure de la Sainte Vierge autour de laquelle on lit ce gracieux hexamètre :

Ver primos flores primos adducit honores.

« Avec les premières fleurs, le printemps ramène « (pour Marie) les premiers honneurs. »

L'*Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie* se recommande par une opportunité et par des effets non moins admirables. Ç'a été une pensée vrai-

ment inspirée de Dieu, que celle de fonder dans un temps de glaciale indifférence, et dans un sanctuaire que le culte des plaisirs et des affaires au milieu duquel il est placé avait rendu complétement désert, une dévotion dont le cœur virginal et embrasé de Marie serait le foyer. Quelle confiance dans le pouvoir de Marie qu'une telle entreprise ! Mais quel succès que celui qui est venu la justifier ! Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires a pu voir son église, de la plus délaissée, devenue la plus fréquentée, non-seulement de Paris, mais de la France, et on peut dire du monde entier. Les innombrables affiliés de l'Archiconfrérie, dont elle est le siége, en ont fait comme la paroisse de la dévotion universelle à Marie. Et que de grâces, que de merveilles de foi et de religion en sont les fruits ! La multitude des *conversions* obtenues par cette dévotion, qui a spécialement pour objet de les solliciter par l'intercession de Marie, en a fait, avec l'institution du *Mois de Marie,* le moyen le plus actif de la rénovation religieuse à laquelle nous assistons.

Enfin, la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge est venue poser le comble à ce culte prodigieux dont nous avons esquissé l'histoire. Ce grand événement résume tout le mouvement de ferveur et de dévotion pour la Mère de Dieu qui a ému les siècles passés, en remontant jusqu'au concile d'Éphèse, jusqu'à l'antiquité Apostolique, jusqu'au transport d'Élisabeth saluant Marie Bienheureuse, et de Marie elle-même chantant que toutes les générations à venir la glorifieront.

Le monde ignorant et inattentif a été surpris par ce fait sublime, comme par un caprice de l'Église ou même

par un défi au rationalisme contemporain. Il ne sait pas qu'il est venu à son heure, comme le lever d'un astre sur l'horizon, à travers des espaces immenses parcourus suivant une loi de mathématique précision. Il y a deux cents ans que Bossuet ne pouvait expliquer que par *la grande prudence du Saint-Siége* que l'Immaculée Conception de Marie n'eût pas été *encore* définie [1]. Il y a quatre cent cinquante ans que Gerson, organe de l'Université dont il était le chancelier, s'écriait : « Périssent ceux qui se glorifient de la tache imprimée à la « Mère et au corps mystique [2] ! » Il y a quinze siècles que saint Augustin écrivait : « Quand il s'agit de péché, « je ne veux pas entendre parler de la Vierge Marie. » Il y a six mille ans que Dieu dit au serpent : « Je met- « trai des inimitiés entre toi et la Femme ; elle t'écra- « sera la tête, et tu te replieras en vain contre son ta- « lon. » Enfin, de toute éternité, Marie, prédestinée à être le tabernacle de la Sagesse incarnée, a pu dire avec celle-ci : « Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'é- « tais *conçue* [3]. » L'Immaculée Conception de Marie a toujours été une vérité, et l'on peut dire même, selon le dessein de Dieu, une nécessité. Seulement, la Providence, voulant déployer successivement une si grande gloire, pour mieux faire sentir la grâce qui en est le fondement, pour intéresser et associer la piété chrétienne à son triomphe, et pour en réserver la manifestation à ces derniers temps, a mis dix-neuf siècles à la formuler en dogme.

[1] Catéchisme de Bossuet.

[2] *Etude sur Jean Gerson*, par R. Thomassy, p. 191.

[3] Prov., VII, 24.

Chose admirable, et dont la considération conclut heureusement cette étude historique du culte de la Mère de Dieu, ce culte, comme nous l'avons vu, n'a cessé de croître et de monter en gloire par la mutuelle émulation des honneurs que l'Église a décernés à Marie et des grâces que Marie a obtenues à l'Église : chaque bienfait obtenu par Marie, depuis les premières victoires contre les hérésies, a été le sujet d'un hommage rendu à sa glorieuse Maternité ; et chaque nouvel hommage a valu à la terre de nouveaux bienfaits. Le culte de Marie s'est élevé ainsi sur les témoignages de sa puissance et de sa charité pour les hommes. Ç'a été comme une Assomption de Marie dans l'Église. Et comme Marie est le nœud de tous les mystères chrétiens, son triomphe profite à la Religion tout entière. Ainsi la déclaration dogmatique de sa Conception Immaculée, en portant sa gloire au comble, a été la confirmation la plus éclatante du fondement de l'édifice chrétien, savoir : le *péché originel,* que fait ressortir une exemption si singulière ; *la divinité de Jésus-Christ*, qui vaut à Marie cette exemption ; et l'infaillible *autorité de l'Église* et de son *Pontife* qui la décrète et la proclame. Spectacle bien fait pour toucher un esprit attentif, et qui a inspiré à un hérétique même cette réflexion : pendant que la Réforme en est venue à mettre en question la nécessité du baptême, et à ébranler cette première pierre de l'édifice chrétien, l'Église pose le couronnement et comme la clef de voûte qui réagit sur toutes les parties de la doctrine ; et c'est en Marie que se fait ce couronnement !

Maintenant, ce suprême honneur décerné à Marie ne sera pas moins fécond que ceux qui l'ont précédé. Il at-

tirera des grâces nouvelles sur le monde. Dieu ne se laissera pas vaincre en bienfaits. Glorifié dans sa Mère, le Seigneur Jésus se ressouviendra, à cause d'elle, de sa miséricorde envers ses frères et se montrera leur Sauveur! Et n'est-ce pas déjà un visible dessein de miséricorde et un gage de réconciliation et de paix, d'avoir inspiré à notre temps un hommage pour Marie si envié des siècles passés ; d'avoir réservé, à travers tous les âges de foi, la proclamation dogmatique de *Marie conçue sans péché*, pour un siècle conçu dans le péché, dans l'impiété et dans la révolte ? Il en sera de cette proclamation comme de celle de la Maternité divine à Éphèse. Elle ouvrira une nouvelle ère de foi ; elle fera faire au monde un pas dans ses célestes destinées ; elle le ramènera des derniers écarts de l'hérésie et du rationalisme, et le fera rentrer dans la voie royale de Jésus-Christ et de son Église, avec toute la conscience des erreurs et des maux qu'il aura traversés. Comme un adolescent grandi dans une crise qui a mis ses jours en péril, le monde se relèvera plus grand, plus éclairé, plus mûr ; et c'est à la médiation de la Mère qui lui a donné une première fois la vie, que cet illustre convalescent devra le rétablissement et le progrès. Ceci n'est pas de la prophétie : c'est déjà de l'histoire. Nous assistons à cette miséricordieuse rénovation. De toutes parts les âmes reviennent à Jésus-Christ par Marie, dont le nom seul émeut les villes et les camps. C'est là le grand signe du temps ; et comme par sa tendance on peut apprécier sa portée, c'est l'avenir que nous voyons dans le présent.

Ainsi l'avenir est à Marie, comme le passé l'a été. Parce que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante, elle est Souveraine à jamais. Pour elle il n'y a pas

d'âge, ni de déclin, ni même d'arrêt. Sur une terre qui n'est qu'un composé de débris, ses autels subsistent, ses temples s'élèvent, ses statues se dressent, après dix-neuf siècles, au-dessus de nos cités périssables et de nos empires croulants. Le roc ni le bronze ne sont assez durs pour exprimer la force et la durée de son règne. Les catacombes des premiers âges nous la font apparaître telle que de nos jours : toujours ancienne et toujours nouvelle, comme la Sagesse éternelle dont elle est le Siége au milieu de nous, qu'elle présente à nos adorations comme elle le fit à celles des Mages, et qui se donne incessamment à l'humanité par sa Maternité virginale. D'autres, après nous, prendront la plume que notre main mortelle aura laissée choir, et continueront l'exposition de cette grande merveille dont l'événement défie déjà toute explication naturelle, et que, par surcroît de prodige, Dieu a marquée à l'avance du sceau de Toute-Puissance par cette éclatante prophétie sortie de la bouche même de l'humble Vierge qui en est l'objet : VOICI : TOUTES LES GÉNÉRATIONS A VENIR M'APPELLERONT BIENHEUREUSE.

Tel a été, tel sera le culte de la Vierge Marie. Nous avons exposé son organisme, sa fonction, son histoire : il nous reste maintenant, pour l'entier acquit de notre tâche, à exposer son influence et ses effets.

LIVRE QUATRIÈME

EXPOSITION SOCIALE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

SON INFLUENCE SUR LES MŒURS, SUR LA FAMILLE, SUR LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER

INFLUENCE DU CULTE DE MARIE SUR L'ÉTAT DE LA FEMME.

Lorsque Dieu, dans les saintes Écritures, veut caractériser le prodige de la révolution qu'il fera, par son Christ, dans le monde (révolution qu'il annonce hautement deux mille ans à l'avance, pour qu'on ne puisse pas douter que lui seul en sera l'auteur), il dit : « Je « *créerai* une nouvelle terre et de nouveaux cieux. »

Ce qui est le propre de Dieu, — l'action créatrice, — ce qui le fait s'appeler, par excellence, *le Créateur*, caractérise, en effet, le Christianisme. Plus que cela même, car ce n'est pas du néant que le Christianisme a tiré un monde nouveau, mais de la plus violente opposition de principe et de nature. Il a vaincu : il est *Rédempteur*.

C'est ce qui apparaît en tout dans le Christianisme : dans la destruction universelle de l'idolâtrie et l'établissement du culte de Dieu unique, adoré en esprit et en vérité ; dans la liberté de conscience ; l'égalité des races et des individus ; le droit des gens et la fraternité des

peuples; l'affranchissement de l'esclavage; la dignité du pauvre; le prix de l'enfant; la réhabilitation domestique et le respect social de la femme.

Ce dernier ouvrage ne porte pas moins que les autres le cachet *divin* de création. Le Christianisme a créé la Femme, la Vierge, l'Épouse, la Mère, la Dame. L'asservissement et la dégradation de la femme était un fait universel dans l'Antiquité; plus que cela, c'était un principe. L'affranchissement et le culte respectueux de la femme est un fait et un principe dans tout le monde chrétien. Il y a entre ces deux états toute la distance de l'être au néant, ou plutôt toute l'opposition de la déchéance à la réhabilitation.

La réhabilitation de la femme est si bien un fait chrétien, que sa dégradation se prolonge encore dans toutes les parties de l'humanité que le Christianisme n'a pas touchées, comme pour témoigner le caractère surnaturel de ce bienfait. Ainsi se fût-elle prolongée dans le monde ancien sans le Christianisme. On a essayé sur ce point, comme sur tous les autres, de réduire l'action du Christianisme à un rôle de *renfort*, ayant accéléré seulement un travail qui se faisait déjà sentir. Quelques-uns, plus généreux envers lui, reconnaissent que, sans lui, ce travail n'aurait jamais abouti, et qu'il se bornait à une prédisposition. Nous n'admettons pas même cette dernière opinion. Nous nions ce travail. Il n'y avait dans le monde d'autre travail qu'un travail de décomposition effroyable; et jamais, en somme, le monde n'a été plus incapable de Christianisme que quand le Christianisme a triomphé : tellement, que si quelque chose a pu répondre à cette miséricordieuse opération, c'est le parfait excès et comme la maturité du mal.

Le Christianisme a inoculé au monde un *principe* créateur et vital, pris en dehors du monde, apporté du ciel. Et pour mieux faire ressortir, même, le caractère entièrement surnaturel de ce principe, il l'a appliqué, à dessein, par des moyens antinaturels ; par la folie de la croix et de sa prédiction, afin, dit saint Paul, que toute sagesse humaine fût confondue et que la vertu de Dieu n'y perdît rien : *Ut non evacuetur crux Christi.*

C'est ce principe qui a opéré la réhabilitation de la femme, comme tous les autres faits chrétiens, et cela d'une manière spéciale,

Ce principe, en effet, c'est la femme qui l'a conçu et produit ; car il n'est autre que le Verbe de Dieu né en ce monde de Marie. Comment la femme n'aurait-elle pas ressenti d'une manière toute spéciale la rédemption qu'elle a procurée à l'humanité tout entière, puisque c'est son sexe en Marie qui a été l'agent béni de cette universelle rédemption?

Sans doute, en Jésus-Christ, il n'y a ni homme ni femme, et la femme ne recueille pas un honneur distinct de l'homme dans leur commun Sauveur ; mais en tant qu'il a voulu être Lui-même le fruit de la femme, la femme trouve en Marie un principe particulier de réhabilitation.

Et cela convenait. Car, indépendamment de la déchéance commune à tout le genre humain, la femme subissait une déchéance spéciale, provenant de ce qu'elle avait été l'agent primitif de cette déchéance commune. Elle avait à remonter au niveau de l'homme au moment où l'homme allait monter au niveau du Christ ; sans quoi, elle aurait gardé dans la réhabilitation commune la proportion d'infériorité qu'elle avait dans la

commune déchéance, et le mal n'aurait pas été complétement réparé. Il convenait donc que la femme eût une part spéciale dans la réparation, contre-partie de celle qu'elle avait eue dans la faute. Et comment? En étant l'agent primitif de celle-là, comme elle l'avait été de celle-ci; en cueillant, en goûtant la première le Fruit de vie et le communiquant à l'humanité, comme elle l'avait fait pour le fruit de mort. C'est ce qui a eu lieu en Marie, justement appelée pour cela la *nouvelle Ève*. Comme toutes les femmes portaient la malédiction de la faute d'Ève, elles recueillent donc la bénédiction de la grâce faite à Marie. Marie, pour rappeler l'antique parole de saint Irénée, est non-seulement *la Cause du salut de tout le genre humain*, mais en particulier l'*Avocate d'Ève*, et elle est même l'Avocate d'Ève parce qu'elle est la Cause du salut de tout le genre humain.

Le culte de Marie a ainsi une portée aussi considérable que légitime comme réhabilitation de la femme. Il importe à cette réhabilitation, à son maintien et à son progrès. Il la caractérise admirablement dans son type le plus parfait, et la préserve non-seulement de toute déperdition, mais de tout écart et de tout excès. Qui sait ce que serait devenue, ce que deviendrait la condition de la femme, si le culte de Marie venait à fléchir dans le monde? Avec lui disparaîtrait la femme catholique qui, par le ton qu'elle donne à l'Europe, retient la femme protestante sur la pente d'une diminution déjà sensible, et nous sauve tous de la *femme libre*[1]. Qui

[1] En ce qui touche la femme protestante, pour couper court à toute méprise offensante, nous entendons dire ceci : Qu'il n'y a pas de femme protestante si parfaite, qui ne soit inférieure à ce qu'elle-même serait si elle était catholique.

peut calculer les conséquences qui en résulteraient pour les mœurs, pour la famille, pour la société et la civilisation ?

Pour mieux l'apprécier, en donnant un corps aux vérités que nous venons d'émettre, montrons :

1° Ce qu'était partout la femme avant le Christianisme ;

2° Ce qu'elle est devenue ;

3° Comment elle l'est devenue.

§ Ier.

Il n'y a qu'une voix parmi tous ceux qui ont étudié cet important sujet pour reconnaître le cachet indélébile de dégradation légale, morale et sociale, imprimé à la femme en dehors du Christianisme.

« Toutes les législations antiques, a dit M. de Maistre, « méprisent les femmes, les dégradent, les gênent, les « maltraitent plus ou moins [1]. » « S'il est un point con- « stant, dit M. Troplong, c'est l'infériorité dans laquelle « les femmes étaient placées par la religion et les con- « stitutions politiques de toutes les nations antiques [2]. »

[1] De Maistre, *Eclaircissement sur les sacrifices*, p. 22.

[2] M. Troplong, *De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains*, p. 288. — Voir encore sur ce sujet Chateaubriand, *Études historiques;* Balmès, *Du Protestantisme comparé au Catholicisme ;* M. Laboulaye, *Recherches sur la condition civile et politique des femmes depuis les Romains jusqu'à nos jours ;* et surtout le consciencieux, riche et complet travail publié dans l'*Université catholique, sur la Déchéance de la Femme et sa Réhabilitation par le Christianisme*, par notre savant et digne ami M. J.-Ch. Dabas, doyen de la Faculté

I. — Dans tout l'Orient, chez les Assyriens, dans la Perse, dans l'Inde, chez les peuples barbares de la Scythie, de la Libye et de la Thrace, la femme était dégradée par le divorce, la répudiation, la polygamie, la prostitution religieuse ou légale, la vente et le commerce qu'on en faisait. Servante ou esclave de l'homme, jouet de ses caprices, victime de sa tyrannique domination, instrument de ses plaisirs, elle ajoutait à toutes ces dégradations le malheur de les accepter et de les ratifier par une infériorité morale qui ne lui permettait pas même de les sentir.

L'Égypte, qui fut comme la mère de la civilisation antique, et où le niveau moral était réputé plus élevé qu'ailleurs, ne démentait guère de telles mœurs. La répudiation, la polygamie, l'inceste, la prostitution y étaient consacrés par les lois et par la religion même, qui mettait le comble à l'impudeur dans les fêtes d'Adonis et d'Isis, et dans ces processions cyniques connues sous le nom de *Phalléphories*, où les femmes jouaient le rôle que l'on sait. Dégradée dans ce qui distingue son sexe, la pudeur, la femme pouvait encore moins prétendre à la dignité d'épouse, de fille et de mère. Elle n'avait de ces états que les charges, non les honneurs. C'est ainsi que des lois terribles y punissaient son adultère, que l'obligation de nourrir les parents incombait aux filles, et que les femmes avaient la charge des affaires pendant que les hommes se reposaient.

des Lettres de Bordeaux. Ce dernier travail nous a beaucoup servi ; nous nous sommes fait d'autant moins scrupule d'y puiser, que notre parfaite unanimité de vues et de sentiments avec son auteur nous le rendait en quelque sorte commun, sauf le mérite qui reste le partage de notre ami.

Que dire des mœurs grecques ? Sans doute des caractères comme ceux d'Iphigénie, de Pénélope, d'Andromaque, bien que fictifs, supposent, pour avoir été conçus et goûtés, des mœurs où la fille, l'épouse, la mère, n'étaient pas sans dignité ; mais ces types, embellis par tous les dons de la poésie, n'en sont que plus propres à faire ressortir le fond de ces mœurs dans ce qu'elles avaient d'impitoyable, de déshonorant et d'asservissant pour la femme. Ainsi toute la grâce d'Iphigénie, toute la tendresse d'un père roi des rois, tout le jaloux amour d'une mère, ne peuvent sauver l'innocente vierge du couteau. Pénélope, si chaste et si fidèle, ne peut s'affranchir de la brutale tyrannie de ses prétendants, et Télémaque lui-même, son fils et son maître, lui recommande le silence et la renvoie assez rudement au travail du gynécée. Andromaque enfin, renvoyée également par Hector à sa tâche de femme, survivra à son époux et à son fils, et concubine du meurtrier de sa maison, elle sera léguée par lui à un esclave. Le voile de galanterie que la muse éminemment chrétienne de Racine a jeté sur ces situations de la femme antique ne doit pas nous faire illusion : il doit plutôt faire ressortir la réalité par son opposition avec elle. Que voyons-nous, du reste, partout, je ne dis pas encore dans le réel, mais dans l'idéal de la Grèce héroïque, que des femmes brutalement enlevées à leurs familles et à leurs maris, par les Hercule et les Thésée, dignes fils de leurs pères les dieux, par *ces chevaliers du moyen âge antique*, si différents de ceux du moyen âge catholique qui mettaient leur gloire à honorer la femme et à la protéger ? Ou bien elles sont disputées comme une proie par des rivaux que la poésie compare très-justement à des taureaux,

sans pouvoir jamais disposer elles-mêmes de leur cœur et de leur destinée, que nul ne songe à gagner par le dévouement et le respect, et qu'elles-mêmes ne songent pas à revendiquer. Toute idée d'*hommage* adressé à la femme était étrangère ou même antipathique aux mœurs de l'Antiquité. La femme ne s'appartenait pas.

Que dire maintenant de la vie réelle? La femme ne comptait pas à Athènes; séquestrée de la vie commune et extérieure et reléguée dans la solitude du gynécée, elle était dans une tutelle perpétuelle. Son mari pouvait la léguer comme un meuble. Du vivant même de celui-ci, elle pouvait, à la mort de son père, être enlevée par son plus proche parent de nom qui avait le droit d'en faire sa femme. Sous le coup de la répudiation elle ne pouvait user du divorce. Les mœurs s'y opposaient. Son sort enfin ne justifiait que trop cette plainte qui s'exhalait, pour tout son sexe, de la bouche de Médée dans la tragédie d'Euripide : « De tous les êtres vivants et doués « de raison, nous sommes les plus malheureux, nous « autres femmes; il nous faut d'abord, au prix de « sommes énormes, acheter un mari, *maître absolu de « notre personne*... Encore avons-nous de grandes chan- « ces pour qu'il se rencontre mauvais; et s'il est mau- « vais, que faire? Le divorce n'est pas honnête pour les « femmes, il ne leur est pas possible d'abdiquer leur « mari... Que nous reste-t-il donc, que de mourir[1]? »

Elles ne mouraient pas; mais, ne pouvant abdiquer leur mari, elles abdiquaient leur dignité et leur moralité par tous les goûts dépravés qu'une telle servitude devait faire éclore. Leur immoralité n'était pas patente et

[1] Eurip., *Med.*

tragique comme aux temps héroïques, parce qu'elles étaient contenues sous les verrous ; mais elles défrayaient la comédie par cet esprit de mensonge et de fourberie, ce penchant au vol, à la gourmandise, à la boisson, et tous ces vices serviles qu'Aristophane ridiculisait sur la scène avec une exagération qui n'était que le miroir grossissant de la vérité.

Athènes connaissait cependant un caractère de femme qui semblait démentir cette servile infériorité par la participation à la vie publique, sociale, intellectuelle où elle était admise avec les hommes, avec les philosophes même et les plus illustres citoyens, et dont le type est parvenu jusqu'à nous sous les traits de la célèbre Aspasie. Mais, par malheur, de telles femmes n'étaient ni épouses, ni mères, ni filles, ni presque femmes : c'était des *courtisanes*. Leur éclat même faisait leur honte. Comme le dit très-justement M. Dabas, avec les priviléges de leur condition elles en recueillaient aussi le mépris : les autres femmes n'étaient que dédaignées.

A Sparte, la femme jouissait de plus de liberté ; elle était même associée à la vie extérieure et politique des citoyens ; elle exerçait parfois un tel ascendant qu'elle le disputait aux hommes en patriotisme : c'était la *femme libre* ; mais à quel prix? Au prix de son caractère et de ses vertus propres, de la modestie, de la pudeur, de la sensibilité ; au prix d'elle-même enfin. La femme spartiate abdiquait son sexe. Vierge, elle disputait presque nue le prix de la course ou de la lutte aux jeunes gens (c'est ainsi que, suivant une heureuse expression de Montesquieu, *les lois de Sparte ôtaient la pudeur même à la chasteté*). Épouse, elle armait son mari pour le combat, et lui ordonnait de ne revenir que mort ou

vainqueur. Mère, elle enterrait avec joie le fils qu'elle avait perdu au service de la patrie, ou elle donnait elle-même la mort à celui qui s'était conduit lâchement. C'est là un héros, si vous voulez, et encore un héros barbare, mais ce n'est pas une femme. Aussi ne la considérait-on, au point de vue de son sexe, que comme une esclave publique destinée à donner des enfants à l'État. Que le mari vienne à manquer ou à être absent, les esclaves le remplacent. Les femmes se prêtent, se cèdent, s'échangent, à Sparte, comme de vils animaux. Le rapt était la forme du mariage même, comme pour ne laisser subsister aucune apparence de dignité et de liberté. Enfin, s'il faut en croire Athénée, l'ombre même de tout sentiment de cet ordre était étouffée dans l'usage d'enfermer toutes les filles à marier en un lieu obscur, où chaque jeune homme venait prendre au hasard celle qu'il devait épouser. Telle était la condition des femmes à Sparte.

La diversité des lois et des coutumes de la civilisation grecque à l'égard de la femme était donc une diversité de dégradation ; et telle était la fatalité de son sort, que là où elle semblait s'élever par sa condition sociale ou politique, c'était au prix d'une plus grande dégradation morale et naturelle.

Enfin, pour tout dire, la femme avait un rival préféré dans les goûts de l'homme, et qui la dépouillait de sa première et dernière ressource pour se faire valoir, l'appât du sexe : ce rival, c'était l'homme même. « Dans « les villes grecques, a dit Montesquieu, l'amour n'avait « qu'une forme que l'on n'ose dire ; » et Plutarque, dans son *Traité de l'amour*, pose et développe comme un principe que « quant au véritable amour, les

« femmes n'y ont *aucune part :* » et on ne le voit que trop dans le fidèle miroir des mœurs grecques que nous présente Platon. Que restait-il, après cela, à la femme... *que de mourir?* comme disait la tragédie antique.

Mais la civilisation romaine nous offrira peut-être un sort meilleur pour cette moitié du genre humain. Un appréciateur compétent a épuisé en quelques pages ruisselantes d'érudition tout ce qu'on peut dire à ce sujet. M. Troplong, dans son beau livre de l'*Influence du Christianisme sur le droit civil des Romains,* a consacré le chapitre X à l'étude de *la condition des femmes*, et il y montre tout l'asservissement légal de la femme romaine et tout l'appauvrissement moral qui en résultait. Soumises à une interdiction perpétuelle, les femmes étaient IN MANU, sous la main de l'homme. Ce n'était pas le mari seulement, mais tous les *agnats* (ou parents mâles) qui avaient cette main-mise sur la femme ; c'était l'élément viril qui l'enchaînait dans ses biens, dans son activité, dans sa disponibilité, dans sa destinée civile et sociale tout entière, qui faisait et défaisait ses unions. Jamais elle n'intervenait dans le gouvernement de la famille, encore moins dans les entreprises industrielles et commerciales, encore moins dans les affaires publiques; enfin, cette famille, où elle n'avait aucune part d'administration, se dressait comme un tribunal où elle était appelée à rendre compte de sa conduite, et d'où sortaient souvent contre elle des sentences de mort.

Cette interdiction et cette servitude, ne permettant à l'activité de la femme aucun noble exercice, la forçaient en quelque sorte à se jeter sur les vaines ou pernicieuses

satisfactions du luxe et de la sensualité, où elle achevait de perdre les titres qu'elle pouvait avoir à une meilleure destinée.

Sans doute, quelques grands caractères de femmes semblent s'élever contre ce jugement. « Je sais, dit « M. Troplong, tout ce qu'il y a à admirer dans la mère « des Gracques et dans Porcie ; mais, ajoute-t-il, gar- « dons-nous de prendre ces belles et nobles figures pour « le type des femmes romaines. La conjuration des « Bacchanales, les sourds complots contre la pudeur et « la paix publique, les divorces indécents, les adultères « audacieux, tout ce débordement de mauvaises mœurs « dépeint par les philosophes, les historiens, les satiri- « ques, et qui obligea Auguste à aller chercher dans des « lois politiques un remède que ne donnaient plus les « lois de famille, ne sont-ce pas là des preuves plus « véridiques de l'état général de la société? »

Ces dernières paroles de M. Troplong nous serviront à contester une réserve qu'il a cru devoir apporter à la conclusion qui jaillit de cette étude, que le Christianisme *seul* a fait sortir la femme de son universelle dégradation.

Je dis *universelle*, et pour justifier ce mot important, il me reste à m'expliquer sur deux peuples, deux races que nous n'avons pas encore visités : les Germains et les Juifs.

II. — Les Germains avant l'Évangile s'offrent à nous avec des mœurs différentes de tous les autres peuples, concernant la femme. Celle-ci nous y apparaît comme la chaste et féconde compagne de l'homme, dans un mariage indissoluble, partageant les travaux et les périls

de son époux, objet de sa fidélité et du respect de tous les autres hommes, tenue enfin au respect d'elle-même par l'horreur publique contre l'adultère et l'immoralité. Il y a plus, la femme était réputée chez ces peuples avoir quelque chose de divin et de prophétique. Ses conseils et ses prédictions y étaient reçus avec égard. La virginité l'élevait dans l'opinion à une communication plus immédiate avec le ciel, et valait à plusieurs d'elles, telles que Velléda, Aurinie et beaucoup d'autres, un culte d'adoration.

C'est d'après Tacite, dans ses *Mœurs des Germains*, que nous traçons ce portrait. En le considérant dans l'original on reçoit une double impression. La première est celle de l'étrangeté de ces mœurs, dans l'opinion du peintre, qui en fait valoir l'opposition avec la condition de la femme dans le monde païen ; ce qui confirme tout ce que nous avons dit de celle-ci. Ensuite c'est son intention de faire tourner ce tableau des mœurs des Germains en censure des mœurs romaines, et d'en diriger chaque trait contre l'immoralité de son temps. Cette intention, il faut le dire, enlève de l'autorité à cette peinture comme parfaite exactitude (outre que Tacite n'avait pas étudié à fond la législation et les mœurs domestiques des Germains). L'allusion y fait suspecter la partialité ; et il est permis de croire que le sujet n'a fourni que ce qui était favorable aux vues de l'écrivain.

Ce soupçon est éveillé par cette réserve de Tacite lui-même : « Presque seuls entre les barbares, ils se con-« tentent d'une femme, hormis un très-petit nombre « de grands qui en prennent plusieurs, non par sen-« sualité, mais par noblesse. » Ce dernier trait ne laisse

pas d'être plaisant. En le prenant à la lettre, il n'a que plus de portée contre les intentions de Tacite ; car il montre, non-seulement que la polygamie était reçue chez les Germains, mais qu'elle y était de bon ton.

Balmès traitant le même sujet fait cette réflexion : « Qui peut savoir ce qu'était la moralité au milieu de « ces forêts ? S'il est permis de raisonner par analogie, « quelle idée nous formerons-nous des mœurs des Ger- « mains, d'après les coutumes des Bretons ? Ceux-ci, « réunis au nombre de dix ou douze, principalement « les frères avec les frères, les pères avec les fils, pos- « sédaient leurs femmes en commun ; en sorte que les « familles n'étaient distinguées entre elles que par l'effet « d'une convention, les enfants de chaque femme étant « attribués à l'homme qu'elle avait eu pour premier « époux. C'est un témoin oculaire, César [1], qui le rap- « porte. »

Qu'il en fût ainsi des Bretons, nous ne pouvons en douter. Mais l'analogie qui comprendrait dans ces mœurs tous les Germains serait peut-être excessive, en face du témoignage de Tacite. Ce témoignage est plus sérieusement atteint par l'étude approfondie de la législation et des mœurs des *Germains avant le Christianisme* que nous a léguée la science si scrupuleuse et si sincère de notre cher Ozanam.

« La constitution de la famille, dit-il, ne laisse voir « d'abord, chez les Germains, que le règne de la force. « Dans chaque maison, il n'y a qu'une personne libre, « et c'est le chef (*Karl*, *Ceorl*). Point de liberté pour la

[1] *De Bello Gall.*, lib. v.

« femme. Fille, elle est, selon l'énergique expression du « droit, dans la main de son père; mariée, dans la main « de son mari; veuve, dans la main de son fils ou de « ses proches. Le mariage n'est qu'un marché dont plu- « sieurs coutumes germaniques ont conservé les termes. « Au moyen âge, on disait encore *acheter une femme* « (*ein Weib kaufen*). Celui qui en achète une en peut « acheter plusieurs. *La polygamie est le droit commun* « *des peuples du Nord*. L'homme puissant fait gloire « de ses épouses, mais comme autant de choses dont il « use et abuse, qu'il peut abandonner, vendre ou « détruire, et qu'on brûlera peut-être à ses funé- « railles [1]. »

Le joug tyrannique et dégradant qui pesait sur la femme antique s'étendait donc aux régions barbares comme aux civilisations païennes, et l'opinion qui veut expliquer l'amélioration sociale du sort de la femme par le respect dont ces barbares l'entouraient et qu'ils auraient importé dans la société moderne, ne peut se soutenir. M. Guizot rejette avec raison cette opinion, en faisant observer que « des phrases semblables à celles « de Tacite, des sentiments, des usages analogues à « ceux des anciens Germains, se rencontrent dans les « récits d'une foule d'observateurs des peuples sau- « vages ou barbares sans que cela ait plus de por- « tée. »

Cela dit, il faut néanmoins convenir qu'il y avait dans les races germaines un respect, non pas légal, social, ou

[1] OZANAM, *Etudes germaniques*, t. I, p. 115. — Ce que dit Tacite de l'indissolubilité du mariage est vrai, mais contre la femme qu'elle enchaînait, et au profit de l'homme qui pouvait l'enfreindre.

domestique, mais *religieux* pour la femme. Respect dont elle était victime puisqu'il allait jusqu'à l'immoler aux funérailles, dans la croyance que si l'épouse suivait son époux dans la mort, il franchirait le seuil de l'enfer sans que la lourde porte retombât sur ses talons. — « En attribuant à la femme, dit Ozanam, le pouvoir « de frayer au trépassé l'entrée du monde invisible, on « supposait en elle je ne sais quoi de divin. Cette com« pagne frêle et charmante, que l'homme aurait pu « écraser, l'étonnait et le maîtrisait. Au réveil des no« ces, il lui faisait le don du matin. Plus tard, il lui « portait ses blessures et ses doutes : il attendait de « ses soins la santé, et de sa bouche des oracles. Une « trace de cette vénération s'est conservée dans les lois « de presque tous ces peuples qui punissent d'une « peine pécuniaire plus forte l'injure faite à la femme, « *parce qu'elle ne peut se protéger elle-même par les* « *armes*[1]. »

Il y a là certainement un double élément religieux et généreux à l'égard de la femme, qui était étranger aux civilisations païennes, et qui permet jusqu'à un certain point de voir, avec M. Dabas, dans l'esprit germanique, comme une prédisposition providentielle à l'affranchissement de la femme par le Christianisme. Cependant, quand on considère que ce respect pour la femme était plutôt *superstitieux* que religieux, et que cette générosité qui la protégeait contre l'insulte d'un étranger la laissait livrée à toute la brutalité des siens; quand on sait tout ce que le Catholicisme a eu à faire pour combattre les superstitions germaniques, et pour refréner le

[1] Ozanam, *Etudes germaniques*, p. 118.

penchant des princes à la polygamie et sauver l'indissolubilité du mariage, on reste convaincu que l'obstacle égalait et même surpassait le concours.

Chez le peuple juif il en était autrement. Là seulement nous voyons une éclatante dérogation au sort universel de la femme dans tout le reste du genre humain. Et quel argument anticipé n'en résulte-t-il pas en faveur de la vérité que nous avons en vue ! Quelle preuve plus manifeste que le Christianisme, et Dieu seul dans le Christianisme, est l'auteur de la réhabilitation de la femme, que de ne trouver la femme relativement honorée dans l'Antiquité que chez le seul peuple de Dieu, chrétien en espérance ? Il en est de l'honneur de la femme chez le peuple juif comme des grands dogmes de l'unité de Dieu et de la rédemption du genre humain. Ils étaient, en cet aîné des peuples, comme un majorat constitué par avancement d'hoirie, en vertu de l'*Ancien Testament*, jusqu'à l'ouverture du *Testament Nouveau* qui devait en enrichir, avec accroissement et diffusion, toute la famille humaine. Comment se ferait-il autrement que ce fût précisément ce peuple et non le peuple égyptien, grec, romain, ou germain qui ait connu et gardé à la fois le respect de la femme, l'unité de Dieu, et l'attente prophétique du Rédempteur...?

Et combien cet aperçu devient-il plus éclatant lorsqu'on considère le rapport de ce respect de la femme avec les dogmes chrétiens dont le peuple juif avait la promesse et la figure ! D'où vient que la femme avait tant d'importance chez les Juifs, et que tant de femmes illustres y ont joué de si grands rôles, si ce n'est parce que la destinée et la gloire de cette Nation-Mère était de porter en quelque sorte dans le sein de ses femmes le

salut du genre humain, et de l'enfanter un jour par l'une d'elles? N'est-ce pas à une idée d'*enfantement* qu'est suspendue toute l'espérance d'Israël, comme au *prodige* en qui Dieu doit faire éclater toute sa puissance; et ce prodige n'est-il pas tout à l'honneur de la femme, puisqu'il consiste en ce que l'homme par excellence sera produit par elle sans générateur humain, en ce qu'UNE FEMME RENFERMERA UN HOMME (*virum*)[1]; en ce qu'UNE VIERGE CONCEVRA ET ENFANTERA UN FILS QUI SERA DIEU AVEC-NOUS[2]; en ce que le Dominateur ajourne sa venue jusqu'au temps où CELLE QUI DOIT ENFANTER AIT ENFANTÉ[3]?

N'en doutons pas, telle était chez le peuple juif la cause profonde et comme la racine de la considération dont la femme y était l'objet. Depuis les promesses faites à Abraham, renouvelées à ses enfants et entretenues dans sa race, d'une *bénédiction universelle en Celui qui sortirait de lui*[4] après une longue suite de générations, comme la *semence* en vue de laquelle Dieu multiplierait sa race, la femme juive fut consacrée par une mission religieuse et nationale de fécondité. Chaque femme concourut à l'accomplissement des divines promesses, en produisant le peuple qui devait en être l'héritier. De là l'honneur dont elle était entourée comme épouse et comme mère. Dieu même, faisant cesser sa stérilité, la constituera dans sa maison mère joyeuse de ses fils : *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum læ-*

[1] Jérémie, XXXI, 22.
[2] Isaïe, VII, 14.
[3] Michée, V, 3.
[4] Genèse, XXII, 18.

tantem[1]. Elle est l'orgueil de l'époux, comme une vigne abondante dont les pampres chargés de grappes étendent leurs festons le long de sa demeure : *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ*[2]. Elle lui est chère *en tout temps* comme une biche très-aimée et un faon dont il fait ses délices, il s'enivre de son sein, et c'est un amour fidèle et constant qui doit être le principe et le couronnement de sa fécondité : *Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ, Cerva carisima, et gratissimus hinnulus. Ubera ejus inebrient te in omni tempore, in amore ejus delectare jugiter*[3]. Dans sa vieillesse, elle reçoit *à l'égal du père* les respects et *les soumissions* de ses fils, et elle est armée à leur égard d'une puissance de bénédiction ou de malédiction que Dieu ratifie : *Qui timet Dominum honorat parentes et quasi dominis serviet his qui se genuerunt*[4]. *Benedictio patris firmat domos filiorum ; maledictio autem matris eradicat fundamenta*[5]. Le mariage, où elle recueille ainsi la tendresse, l'honneur et la vénération, ne se forme pas sans son agrément : elle n'est pas, comme partout ailleurs, donnée, vendue ou enlevée : elle est demandée et consultée : *Appelons la jeune fille et lui demandons quelle est sa volonté*, se disent les parents de Rebecca à la demande d'Éliézer[6] ; et ce n'est que de son plein gré que le fidèle serviteur la conduit à son maître Isaac, qu'elle aborde avec la dignité voilée de l'épouse, et par

[1] Ps., CXII, 9.
[2] Ps., CXVII, 3.
[3] Prov., V, 19.
[4] Eccles., III, 8.
[5] *Id.,* III, 11.
[6] Genèse, XXIV, 57.

qui elle est reçue d'un cœur si tendre et si pur qu'elle tempère la douleur que la mort d'une mère avait causée. — Enfin n'oublions pas d'ajouter que la possession et l'administration des biens, signe et moyen de la considération dont la femme était privée chez les autres peuples, pouvaient être dévolues à la femme juive, soit comme héritière de son père, soit même comme donataire de son époux[1].

Quant à sa participation aux affaires publiques et aux intérêts généraux de la nation, toute l'histoire des Juifs est là pour dire la grande part que la femme pouvait être appelée à y prendre. Sara, Rebecca, Rachel, Marie, Debora, Jahel, Ruth, Anne, Judith, Esther, l'héroïque mère des Machabées, et bien d'autres, nous montrent la femme élevée à l'honneur d'influer sur les destinées religieuses ou politiques de ce peuple, jusqu'à les sauver plusieurs fois et à mériter ce chant de triomphe : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous « êtes la gloire d'Israël, vous êtes l'honneur de notre « race[2]. »

Toutes ces femmes, et la femme juive en général, étaient honorées en vue d'une Femme unique dont elles étaient la figure, et qui devait seule réaliser ce à quoi toutes concouraient; d'une femme qui devait être *Bénie entre toutes les femmes*, et en qui toutes les femmes devaient être bénies, comme appelée à être pour tout le genre humain ce que celles-là étaient pour le seul peuple de Dieu : la cause de notre salut, « la gloire, la joie, « l'honneur de notre race. »

[1] Nombr., XXVII.
[2] Judith, XV, 10.

Telle est, dans son phénomène et dans sa cause, la considération relative dont la femme juive jouissait au sein de la dégradation universelle de la femme.

Je dis *relative*. Je n'ignore pas, en effet, que cette médaille a un revers. Je ne l'ignore pas et je m'en prévaux. Outre que cet honneur dont jouissait la femme juive aurait été éternellement infécond pour toutes les autres femmes (de même que le dogme de l'unité de Dieu pour les autres peuples), il était loin d'être pour la femme juive elle-même ce qu'il est devenu par le Christianisme pour le sexe entier. On peut dire même que, relativement à la femme chrétienne, la femme juive rentrait sous le joug de la dégradation universelle de la femme : tant le Christianisme seul est l'auteur immédiat de son affranchissement ! tant il manifeste par là sa divinité !

Que voyons-nous encore, en effet, chez ce peuple juif où la femme était relativement si honorée ? La polygamie, la répudiation, le divorce. Tout y était sacrifié à la fécondité. Malheur à la stérile ! Elle était sous le coup d'un opprobre dont rien ne pouvait la relever. De là le partage de la couche conjugale avec des esclaves et des rivales, à la honte de l'épouse, ou, ce qu'il y a de pis, de son plein gré et à son instigation. De là le prix de la virginité inconnu, celui de la pudeur même et de la dignité trop souvent sacrifié dans des licences d'autant plus humiliantes pour la femme en général, qu'elles étaient dans les mœurs plutôt que dans les intentions, et que la honte même ne l'en vengeait pas[1]. Cette honte

[1] Les filles de Loth; Abraham désavouant Sara pour épouse, et l'exposant à être enlevée par Abimélech, de peur d'être tué par ce

s'offense en nous de ces licences, jusqu'au scandale et à l'impiété à l'égard d'un peuple que la Religion propose à nos respects, et qui, comme le Patriarche endormi, mérite de notre piété filiale que nous allions à reculons étendre notre manteau sur sa nudité. Cette honte cependant à qui la devons-nous, si ce n'est au Christianisme ? Quelle supériorité n'atteste-t-elle pas dans nos mœurs ! Quelle piété et quelle foi ne doit-elle pas nous inspirer pour la source virginale qui en a mis le sentiment dans le monde !

III. — Ainsi donc on peut dire que la femme était généralement dégradée, avilie ou méconnue dans sa dignité, dans sa pudeur, dans les égards dus à sa faiblesse, dans son caractère propre de femme, avant le Christianisme, comme elle l'est encore en dehors du Christianisme, *sacrifiée dans l'Inde, sur le tombeau de son époux ; esclave sous le Coran; bête de somme chez le sauvage*[1]. Ç'a été là un fait universel, un fait de race.

C'était plus qu'un fait, c'était un *principe;* et c'est là ce qui mettait le comble à cette dégradation. Si c'eût été un *abus*, en effet, la femme aurait eu au moins pour elle le droit et l'espérance d'un redressement; mais non, son sort était l'exécution d'un anathème primitif,

prince; le Lévite d'Éphraïm abandonnant la sienne aux brutalités des hommes de Gabaa pour s'y soustraire lui-même ; le bon vieillard qui lui avait donné l'hospitalité offrant, pour le protéger, sa propre fille vierge aux outrages de ces misérables : ces exemples prouvent assez ce qui manquait à la femme en dignité et en estime chez les Juifs.

[1] De Maistre.

d'une opinion reçue qu'elle le méritait, d'un mépris traditionnel, d'une sentence philosophique, d'un axiome même physiologique et médical : tout se réunissait pour river la femme au joug de sa dégradation. Elle-même enfin prenait contre elle-même le parti de la justifier.

Nous ne croyons pas qu'il ait été jamais dit, en dehors du Christianisme, un *seul mot* en faveur de la femme. Tout a été contesté dans le monde, excepté l'incapacité morale et la malice native de la femme. Quelque souvenir de la fatale initiative qu'elle eut dans le drame de la faute originelle avait été conservé dans les traditions de tous les peuples. Hésiode, rapporteur des mythes grecs, nous dit qu'en forgeant Pandore, Vulcain, *au lieu d'un bien fabriqua un* BEAU MAL[1], et après avoir représenté cette beauté soulevant le couvercle d'un grand vase d'où se répandent les maux, et au fond duquel reste *la seule espérance*[2], il ajoute : « C'est d'elle que « vient la race des femmes au sein fécond ; d'elle qu'est « sortie cette engeance pernicieuse, grand fléau pour « les mortels, etc., etc. Les femmes, ces complices de « tout mal, ont été données aux hommes, par le Maître « de la foudre, comme le plus funeste des présents[3]. » — « O femmes, s'écrie le grave Eschyle, créatures in« supportables, sexe haï des sages, avec lequel on ne « devrait jamais habiter, premier fléau d'une famille et « d'un État[4]. » — Euripide exprime dans son *Hippolyte* le vœu bizarre de voir la race humaine se perpétuer

[1] Hes., *Theog.*, v. 584.
[2] *Ibid.*, v. 94, 98.
[3] *Ibid.*, v. 589, 601.
[4] Esch., *Sept. c. Th.*, v. 165, 169, 172.

sans le secours des femmes, pour ne pas introduire cette peste au logis. — Simonide conclut comme Hésiode contre la femme et il déclare qu'*en la créant, Dieu lui a fait une âme à part et des matières empruntées aux divers animaux*[1]. — « La femme, dit Hippocrate, est perverse « par nature : son penchant doit être journellement « réprimé, autrement il pousse en tous sens, comme les « branches d'un arbre[2]... » — Platon veut que les lois ne perdent pas de vue les femmes même un instant : « Car, « dit-il, si cet article est mal ordonné, elles ne sont plus « la moitié numérique du genre humain ; elles sont plus « de la moitié, *et autant de fois plus la moitié qu'elles « ont de fois moins de vertu que nous*[3]. » — Quant à l'opinion romaine, elle ne leur était pas plus favorable : *Lâchez la bride au caprice de ces animaux indomptables*, s'écriait Caton, *et flattez-vous ensuite de les voir mettre elles-mêmes des bornes à leur licence*[4]. Comme on dit aujourd'hui le *beau sexe*, ou le *sexe pieux*, on disait alors le sexe incapable, impropre aux travaux, étourdi, ambitieux, *imbecillis*, *impar laboribus*, *levis*, *ambitiosus*, par opposition à la Majesté des hommes, *Majestas virorum*[5]. — Enfin, la Sagesse sacrée elle-même venait jeter la pierre à la femme par cette sentence qui n'était que trop vraie et qui faisait le fond de la malédiction universelle dont elle était l'objet : *A muliere factum est initium peccati et per illam omnes morimur*[6]. « C'est

[1] Simonid., cité par M. Dabas.
[2] *Hipp.*, cité par M. de Maistre.
[3] *De Leg.*, VI.
[4] Tite-Live, liv. XXXIV, chap. II.
[5] M. Troplong.
[6] Eccles., XXV, 33.

« par la femme qu'a été introduit le péché, et c'est par « elle que nous mourons tous. »

C'est sous cet amas de mépris et d'imprécations que la femme était courbée. Tel est le principe de toutes les coutumes et de toutes les lois qui lui refusaient partout *le feu et l'eau* du respect et de la dignité, et qui la tenaient en servitude sous la pesante main de l'homme. C'était l'exécution de l'arrêt porté au commencement par Dieu même : « Parce que vous avez fait cela, vous « serez sous la puissance de l'homme et il vous domi- « nera[1]. »

La femme était cette infortunée Io, qu'Eschyle nous représente dans son drame mythique de *Prométhée*, incessamment déchirée par le taon vengeur, universellement poursuivie par le fouet que tient une main divine, et qui l'atteint en tous lieux, et faisant retentir toutes les contrées qu'elle parcourt de ses lamentations : « Ah! « ah! hélas! hélas! malheureuse! oh! oh! grands « Dieux! grands Dieux! en quels lieux m'amènent tant « de courses vagabondes? Pourquoi donc, ô Fils de « Saturne, pour quel crime m'attacher sous le joug de « telles souffrances? Assez! assez! Oh! si je pouvais « apprendre quelle sera la fin de mes maux[2]! »

§ II.

I. — « L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une « ville de Galilée appelée Nazareth à une Vierge appe- « lée Marie, et étant entré où elle était il lui dit : *Je vous*

[1] Genèse, III, 16.

[2] ESCHYLE, *Prométhée enchaîné,* trad. d'Alexis Pierron, p. 23.

« *salue, ô pleine de Grâce : le Seigneur est avec vous :* « *vous êtes bénie entre toutes les femmes*... Ne craignez « point, Marie ; car *vous avez trouvé grâce devant Dieu.* « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du « Très-Haut vous couvrira de son ombre... Vous con- « cevrez dans votre sein et vous enfanterez un Fils à « qui vous donnerez le nom de *Sauveur*. Il sera appelé « le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura point de « fin. » — « Marie dit : *Voici la servante du Seigneur,* « *qu'il me soit fait selon votre parole.* » — Marie partit en ce même temps et s'en alla visiter sa cousine Élisabeth. A sa voix Élisabeth, remplie du Saint-Esprit, s'écria: « *Vous êtes Bénie entre toutes les femmes et le Fruit de* « *votre sein est béni! Bienheureuse* vous qui avez cru! » — Et Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon « esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il « a regardé la bassesse de sa servante : car *désormais* « *je serai appelée Bienheureuse à jamais*, *parce que le* « *Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses*... »

Tel a été le dénoûment des maux de la femme. Ainsi s'est opérée sa réhabilitation. — En Marie, c'est tout son sexe, c'est la femme à qui il est dit par un Ange : *Je vous salue, ô pleine de grâce;* à qui il est dit : *Vous êtes bénie et vous avez trouvé grâce devant Dieu;* à qui il est dit : *Bienheureuse* qui avez cru ; et qui chante elle même ce chant de délivrance, contre-partie des lamentations d'Io : *Mon âme glorifie le Seigneur*, etc.

Sans doute, ce mystère est propre à Marie *entre toutes les femmes;* mais l'honneur s'en répand sur tout son sexe, la grâce le rend même propre à quelque degré à toutes les femmes qui marcheront sur ses traces, et qui, à sa suite, participeront à l'apothéose de sa glorieuse

Assomption et à tous les priviléges de sa Maternité bienheureuse. « Oh! quel beau jour, s'écrie saint Jérôme « dans sa lettre à la vierge Eustochium, que celui où « tu verras Marie entourée de chœurs de vierges, Marie, « la Mère de ton Dieu, venir à ta rencontre! où tu l'en-« tendras, comme cette autre Marie, lorsqu'au passage « de la mer Rouge Pharaon fut submergé avec son ar-« mée, chanter au bruit des instruments : « Chantons « les louanges du Seigneur; il vient de signaler sa gloire « et sa puissance. Son bras a renversé dans la mer et « le cheval et le cavalier. » Ton Époux lui-même pa-« raîtra et dira : « *Lève-toi, viens, ô ma sœur, ma « bien-aimée, ma colombe, l'hiver est passé, la pluie « a cessé.* » Alors les Anges dans l'étonnement diront : « *Quelle est donc Celle-ci qui s'avance comme une au-« rore naissante, belle comme la lune, unique comme « le soleil!* »

Saint Jérôme ne craint pas d'appliquer ainsi à toute femme chrétienne les bénédictions les plus personnelles à Marie, et saint Bernard, après saint Augustin, de s'écrier aussi : « Réjouis-toi, Adam, notre père, mais plus en-« core, ô Ève, notre mère, réjouis-toi!... Tous deux « consolez-vous dans votre fille et dans une telle fille; « toi surtout par qui le mal s'est d'abord introduit, et « dont l'opprobre s'est étendu à tout ton sexe. Le temps « approche où cet opprobre va être levé, et où l'homme « n'aura plus lieu de s'en prendre à la femme. Que dis-« je, au lieu de la charger, il la bénira, et changeant « son excuse criminelle en actions de grâces, il dira : « La femme que vous m'avez donnée m'a présenté le « fruit de vie, et j'en ai été régénéré [1]. »

[1] Sermon 17, *de Diversis.*

Sous l'empire de la foi chrétienne, et en particulier de la dévotion à Marie, quelle révolution ces grandes croyances n'ont-elle pas dû opérer dans le sort social de la femme? *Il faut tenir compte,* disait un poëte du treizième siècle, *à toutes les femmes de ce que la Mère de Dieu a été femme.* — On raconte du bienheureux Henri Suzo que, rencontrant un jour une femme dans la rue la plus sale de la ville, il se mit aussitôt dans la boue pour la laisser passer dans le seul endroit sec qu'il y avait. La femme remarqua cet acte d'humilité et lui dit : Mon père, que faites-vous, vous êtes prêtre et religieux; pourquoi céder le chemin à moi qui ne suis qu'une pauvre femme, et me faire rougir de confusion ? — Frère Henri répondit : Ma sœur, j'ai l'habitude d'honorer et de vénérer toutes les femmes, parce qu'elles rappellent à mon cœur la puissante Reine du Ciel, la Mère de mon Dieu, envers qui j'ai tant d'obligation. La femme leva les mains et les yeux au ciel en disant : Je supplie cette puissante Reine que vous honorez en nous autres femmes, de vouloir bien, avant votre mort, vous favoriser de quelque grâce particulière [1].

II. — Ce sentiment exclusivement chrétien, nous devons dire catholique, fit *faire place* à la femme, non-seulement dans les rues, mais dans les mœurs et dans les lois; et cela dès les premiers siècles chrétiens. Le Christianisme a fait prendre aux femmes *le haut du pavé.* Elles lui doivent d'être devenues :

« Compagnes d'un époux, et reines en tous lieux,
« Libres sans déshonneur, fidèles sans contrainte,
« Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte. »

[1] *Vie du bienheureux Suzo.*

La femme chrétienne est le nœud et le cœur de la famille. Dans sa multiple fonction d'épouse, de mère, de fille, de sœur, elle en relie tous les membres et en inspire toutes les relations, par la plus irrésistible de toutes les influences : celle qu'on subit sans le savoir. L'homme, dans la famille, est comme l'aiguille qui marque les heures; la femme, comme le ressort caché qui fait mouvoir tous les rouages de la maison. Ce que vaut la femme, la famille le vaut, et par conséquent la société. — La femme chrétienne influe plus directement sur la société en formant l'homme dans l'enfant et dans le frère, et en le reformant souvent dans l'époux et dans le père. Ce qu'un homme apporte de mœurs, de caractère, de résolutions dans la société, c'est dans le commerce de la femme le plus souvent qu'il l'a puisé. La fable d'Égérie est devenue la réalité la plus commune : chacun de nous a son Égérie derrière le rideau, souvent même derrière le tombeau. Que de femmes, que d'épouses, que de mères qui ne paraissent pas ou qui ne sont plus, et qui, invisibles et présentes, inspirent les pensées, les sentiments, les rôles des acteurs de la vie humaine ! — Enfin, dans les relations publiques et apparentes, la Dame chrétienne influe éminemment sur les mœurs de la société dont elle reçoit l'hommage. Elle établit, au milieu d'un monde de dissentiments et de conflits, un centre de conciliation et d'égards, où chaque prétention dépouille ce qu'elle a d'exclusif et de personnel, pour recomposer dans une appréciation plus tempérée la notion du juste et du vrai aux dépens de laquelle elle subsistait; elle tient le niveau moral à une élévation sur laquelle chacun vient s'édifier et régler ses défaillances; elle assainit enfin l'opinion par la pureté de son influence.

Le Christianisme a ainsi fait de la femme chrétienne trois figures que ne connaissait pas la société antique : la Maîtresse de Maison, l'Égérie de l'homme, la Dame.

Un illustre publiciste, qui fut parmi nous le type de la distinction de l'esprit, de l'intégrité du caractère et de la noblesse du cœur, écrivant à une dame, qui a été de nos jours la plus rare personnification de la femme chrétienne dans le monde, qu'elle continue à charmer et à édifier après sa mort par la publication des trésors de son âme, sauvés par une main pieuse de l'oubli où sa modestie les avait exposés ; M. de Tocqueville écrivant à madame Swetchine, disait : « Rien ne m'a plus frappé, « dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des « affaires publiques, que l'influence qu'exercent tou- « jours les femmes en cette matière, influence d'autant « plus grande qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce « ne soient elles qui donnent à chaque nation un certain « tempérament moral qui se manifeste ensuite dans la « politique. Je pourrais citer nominativement, et en « grand nombre, des exemples qui achèveraient d'éclair- « cir ce que je dis. J'ai vu cent fois dans le cours de « ma vie, des hommes faibles montrer de véritables « vertus publiques, parce qu'il s'était rencontré à « côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans « cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes « en particulier, mais en exerçant une influence for- « tifiante sur la manière dont ils devaient considérer « en général le devoir ou même l'ambition. Bien plus « souvent encore, il faut l'avouer, j'ai vu le travail in- « térieur et domestique qui transformait peu à peu un « homme auquel la nature avait donné de la générosité, « du désintéressement et de la grandeur, en un ambi-

« tieux lâche, vulgaire et égoïste, qui, dans les affai-
« res de son pays, finissait par ne plus envisager que
« les moyens de rendre sa condition particulière
« commode et aisée. Et comment cela arrivait-il?
« Par le contact journalier d'une femme honnête,
« épouse fidèle, bonne mère, de famille, mais chez
« laquelle la grande notion du devoir en matière po-
« litique, dans son sens le plus énergique et le plus
« élevé, avait toujours été, je ne dirai pas combattue,
« mais ignorée[1] !.....

Nous ne nous porterons pas ici le champion des femmes contre la sévérité d'un jugement qui nous paraît sujet à révision. Nous tirerons plutôt de cette sévérité même la conséquence générale que nous voulions faire ressortir par cette citation, savoir, que telle est l'influence des femmes dans les sociétés modernes, qu'on peut dire que *ce sont elles qui donnent à chaque nation un certain tempérament moral qui se manifeste ensuite dans la politique*, jusqu'à les rendre responsables de l'affaiblissement de ce tempérament, alors même qu'elles sont *femmes honnêtes*, *épouses fidèles*, *bonnes mères de famille*, et uniquement parce qu'elles n'ont pas exercé cette influence. Certes, une telle responsabilité suppose un bien grand pouvoir[2]!

[1] *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, publiées par M. le comte de Falloux, de l'Académie française, t. I, p. 459.

[2] Je ne veux pas *revenir au moyen âge*; j'apprécie tout comme un autre les ressources de mon temps, et je le préférerais quand même, parce qu'il est *mon temps*, celui dans lequel la Providence a daigné me faire naître : cependant on me permettra de faire observer (et en cela je préconise ce qui doit être commun à tous les âges) combien la foi donnait anciennement à la femme un ascendant plus salutaire sur les mœurs publiques, par le culte plus profond dont elle était l'objet.

Ce pouvoir se manifeste, comme un phénomène nouveau, dès les premiers siècles chrétiens. « Entre Con-« stantin et Justinien, dit M. Troplong, se placent des « événements qui prouvent que la femme a su s'élever « à la hauteur de ses nouvelles destinées. Il y a des « femmes qui soutiennent les empires, d'autres qui les « convertissent; il y en a pour la culture des lettres, « pour les aventures romanesques, pour de sublimes « renoncements religieux, pour toutes les choses enfin « qui alimentent ce grand drame qui va se dénouer par « le moyen âge... Déjà les femmes marchent à la tête de « leur siècle, conduisent de grands événements, figurent « sur le premier plan de l'histoire de leur pays qu'elles « dirigent, agitent, ou pacifient [1] ! »

Cette émancipation morale de la femme, effet de son émancipation religieuse, dut avoir elle-même pour effet son émancipation légale. Celle-ci ne se fit pas en effet longtemps attendre. Le premier empereur chrétien, Constantin, déjà en situation d'apprécier la grandeur de

De telle sorte que ce serait à l'affaiblissement du Christianisme qu'il conviendrait d'attribuer cet affaiblissement de l'influence de la femme que M. de Tocqueville signalait. Lui-même ne me démentirait pas, si j'en juge par ce passage d'une autre de ses lettres sur le même sujet : « Il n'en était pas ainsi dans cet ancien régime, qui, au milieu de « beaucoup de vices, renfermait de fières et mâles vertus. J'ai souvent « entendu dire que ma grand'mère, qui était une très-sainte femme, « après avoir recommandé à son jeune fils l'exercice de tous les devoirs « de la vie privée, ne manquait point d'ajouter : Et puis, mon en-« fant, n'oubliez jamais qu'un homme se doit avant tout à sa patrie, « et que Dieu exige de lui qu'il soit toujours prêt à consacrer son « temps, sa fortune et même sa vie, au service de l'État et du Roi. » (MADAME SWETCHINE, etc., etc., t. I, p. 457.)

[1] M. TROPLONG, *De l'Influence du Christianisme sur le droit civil des Romains*, p. 306-307.

la femme chrétienne dans l'illustre sainte Hélène, sa mère, pour laquelle il professait un si grand respect, et dans le type de cette grandeur, la Mère de Dieu, à laquelle il consacra la nouvelle capitale de son empire, rompit les liens qui avaient assujetti jusqu'à lui la femme à une dégradante infériorité, et la fit monter au niveau de l'homme.

Voici comment M. Troplong consigne ce grand changement. Après avoir peint la diminution successive de la tutelle des femmes luttant contre ce joug, il dit : « Tel « fut l'état des choses jusqu'aux derniers empereurs « païens. On trouve encore sous Dioclétien des vestiges « vivants de cette tutelle dégénérée. Mais Constantin « l'abolit en 321, et reconnut aux femmes majeures des « droits égaux à ceux des hommes : *In omnibus con-* « *tractibus jus tale habeant* QUALE VIROS. Justinien fit « disparaître jusqu'au souvenir de leur ancienne dépen- « dance, en retranchant de ses compilations tout ce qui « pouvait la rappeler. C'est aussi dans cette année 321, « consacrée par Constantin à donner au Christianisme « tant de gages de dévouement, et mémorable surtout « par sa loi sur les affranchissements, que ce prince « accorda aux mères le droit général de prendre part à « la succession de leurs enfants. Je ferai ressortir bien- « tôt l'importance de cette innovation, qui se développa « de plus en plus sous les autres empereurs chrétiens; « innovation mémorable par laquelle la femme balança « les droits attribués à la parenté masculine, et qui « rendit à la nature l'une de ses prérogatives les plus « sacrées.

« En attendant, ajoute M. Troplong, nous ne pou- « vons nous empêcher de reconnaître dans tout ceci le

« passage du Christianisme, qui, dans sa morale et « dans son culte, a donné à la femme un rôle si élevé. « C'est évidemment lui qui a, *non pas créé, ce serait « trop dire, mais hâté le mouvement* que je viens de « signaler, qui l'a *régularisé et consommé*[1]. » Plus loin, M. Troplong croit trouver dans la propagation des idées orientales, sous les Césars africains et syriens qui laissèrent prendre à leurs mères ou à leurs femmes une part au gouvernement, l'annonce d'un *nouvel élément* dans les destinées futures de l'humanité. Il n'y voit toutefois que *des préparations partielles et combattues*, *des espèces d'affluents passagers qui viennent porter leur tribut à une idée que le Christianisme a seul réalisée systématiquement et complétement*[2]. Plus loin encore, M. Troplong, après avoir fait un rapide tableau de l'émancipation morale et doctrinale de la femme par le Christianisme, et y avoir vu *une existence toute nouvelle*, dit : « Après cela, que ce système se soit appuyé de *cer-« taines données* antérieures ou collatérales ; qu'il ait « été *secondé* par une sorte de *prédisposition* qui *favo-« risait l'anéantissement* ou la modification *de tous les « genres de servitude*, c'est ce qu'on ne saurait contes-« ter. Mais quel argument y aurait-il à tirer de là contre « l'influence chrétienne? N'est-ce pas au contraire un « des mérites du Christianisme d'avoir été *l'expression « des tendances et des besoins contemporains?* Est-ce « que, malgré tous les précédents, ce n'est pas lui qui a « *généralisé* l'idée de l'affranchissement de la femme? »

[1] *De l'Influence du Christianisme sur le droit civil des Romains*, p. 295-297.

[2] *Ibid.*, p. 300-301.

Nous avons commencé par professer cette conviction, que nous n'admettions pas ce partage de l'action du Christianisme avec des prédispositions et des tendances dont il n'aurait été que *l'expression*, et qu'il n'aurait fait que *hâter*, que *régulariser* et que *consommer*. Selon nous, ce n'est pas *trop dire* que d'attribuer au Christianisme d'avoir CRÉÉ (c'est là en effet le vrai mot) ce mouvement. La manière de voir contraire tend cependant à se faire jour, même parmi des catholiques. Nous osons le dire, c'est là un malheur. Assurément, qu'une pareille transaction soit proposée par des hommes qui, si honorables et si éclairés qu'ils soient, humainement parlant, sont privés des lumières de la foi, on le conçoit; car le mot CRÉER ne pourrait être souscrit par eux sans abjuration de leur incrédulité ou de leur scepticisme, et ils doivent le réserver pour le jour béni de leur complète soumission. Mais que cette transaction soit acceptée par des fidèles, par des croyants : c'est ce que nous ne concevons pas et ce que nous déplorons; car elle implique un abandon que ne saurait justifier l'intention de ménager les susceptibilités et de concilier les âmes.

Quant à nous, nous la repoussons, parce qu'elle est fausse; et nous la combattons parce qu'elle est dangereuse; parce qu'elle met les incroyants honnêtes, comme il y en a tant de nos jours, dans la plus pernicieuse de toutes les situations par rapport au Christianisme, dans *l'équivoque*, où l'on s'endort, entre le respect qui satisfait et l'incrédulité qui dispense.

Donc, en ce qui touche notre sujet, nous combattrons l'opinion de M. Troplong; et cela avec d'autant plus de confiance que nous la combattrons par lui-même.

Commençons par prendre acte d'abord de ce qu'il établit lui-même en deux belles pages (303,304) concernant l'investiture pour la femme chrétienne de nouveaux devoirs et de nouvelles missions qui lui feront déployer des vertus et revêtir des caractères dont la supériorité constituera *un système complet d'émancipation et d'égalité morale.* Notons que tous les éléments de ce système, et ce système par conséquent étaient nouveaux, entièrement nouveaux, étaient, comme il le dit, *chose inouïe jusqu'alors.* — Rappelons que l'opinion et la conduite de Celui qui est la Vérité même, et dont l'Évangile va devenir le Code des codes, la Loi des lois, l'opinion et la conduite de Jésus-Christ à l'égard de la femme renversaient de fond en comble les idées et les mœurs : d'abord et au plus haut point par le prodige de la Maternité divine, de la Virginité féconde, d'où il avait voulu naître, non par une conception passive en Marie, mais active, délibérée, consentie librement avec le Ciel même, et fruit d'une *plénitude de grâce* qui élevait la femme à la hauteur méritée [1] de Mère de Dieu ; ensuite par l'hommage qu'il avait voulu rendre à cette Maternité glorieuse en l'associant à tous les mystères de notre salut, en lui demeurant soumis jusqu'à l'âge de trente ans, en recevant d'elle l'impulsion anticipée de sa vie de miracles, en la léguant à tout le genre humain du haut de la Croix, et en l'élevant par l'Assomption à la gloire de Reine des Anges et du Ciel même. A cette conduite du souverain Législateur à l'égard de cette Femme, type de la femme nouvelle, joignons sa conduite libératrice à l'égard des autres femmes : à l'égard de Madeleine *la*

[1] *Quem meruisti portare.*

pécheresse publique, qui *sera préconisée dans tout l'Univers* [1]*;* de Madeleine, prise à l'extrémité opposée de *la Vierge Marie*, et comprenant avec elle le sexe entier réhabilité par la virginité ou par la pénitence, et par l'amour qui les unit au pied de la Croix, où elles ont sur l'homme le privilége de la fidélité; sa conduite si compatissante et si délicate à l'égard de la Femme Adultère, qu'il délivre de ses accusateurs en même temps que de son péché; de la Samaritaine, à qui il donne l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle en échange de celle du puits où il l'entretient, et dont il fait d'une schismatique un apôtre; de la Chananéenne, dont il préconise et récompense la foi, méconnue des Apôtres, comme incomparable en Israël; de Marthe et Marie *qu'il aimait*, dont il fait le type de la vie active et de la vie contemplative, et qui obtiennent de lui la résurrection de Lazare; de la Veuve de Naïm, dont les larmes maternelles tombent sur son cœur, et à laquelle il rend le fils qu'elle suivait au sépulcre; de cette autre pauvre Veuve dont le denier est exalté par lui au-dessus des plus riches offrandes; des Saintes Femmes qui pleuraient sur lui dans le trajet de son supplice, et sur lesquelles il reporte leur propre compassion; enfin de celles qui, les premières du genre humain, sont attirées au sépulcre, et reçoivent de l'Ange le premier *Alleluia* de la Résurrection qu'elles vont porter aux Apôtres. Toute cette conduite du divin Maître à l'égard des femmes, dont il se montre toujours entouré, et qui figureront éternellement dans son Évangile à ce rang d'honneur comme les favorites et les messagères de sa grâce, constitue pour la femme une *charte* d'émanci-

[1] Matthieu, XXVI, 13.

pation exclusivement *évangélique*, et dont rien, absolument rien dans le monde n'a le droit d'approcher.

Ajoutons la doctrine non moins évangélique et tout étrangère, tout opposée même aux idées et aux mœurs du monde ancien, touchant la virginité, le mariage et l'égalité des sexes en Jésus-Christ. — La virginité, qui franchit le seuil du Royaume céleste où le mariage ne continue pas, *ubi nec nubent neque nubentur* [1]*;* qui, en affranchissant la femme de l'homme, lui constitue un état plus parfait, *semblable à celui des Anges*, et honoré du choix de Dieu lui-même dans le prodige de la Virginité de laquelle il a voulu naître. — Le mariage, rendu à son indissolubilité première contre la coutume de tout le genre humain [2], assujettissant l'homme autant que la femme à son joug, ne faisant de tous deux *qu'une seule chair* où « la femme, il est vrai, n'est pas maîtresse de « son corps, mais le mari, — mais où le mari non plus « n'est pas le maître de son corps, mais la femme [3]; » réciprocité de droit qui renferme toute une révolution dans la condition de la femme, qui fond en quelque sorte les deux sexes dans leur union; honneur plus grand ! qui fond cette union elle-même dans la mystique union de Jésus-Christ avec son Église, en n'assujettissant la femme au mari, comme l'Église à Jésus-Christ, qu'à la condition de l'amour et de la protection du mari pour la femme, se livrant lui-même pour elle, et la traitant avec honneur afin de la sanctifier, de la purifier et de la glorifier [4]; de telle sorte, comme le dit saint Jean Chry-

[1] Luc, XX, 35.
[2] Matthieu, XIX, 4-6. — Marc, X. — Luc, XVI.
[3] I aux Corinthiens, VII, 4.
[4] Aux Éphésiens, V, 22-27. — Saint Pierre, ép, III, 1-7.

sostome, commentant saint Paul, *que l'homme ne doit pas s'enorgueillir de son privilége, ni la femme s'humilier du devoir de l'obéissance, puisqu'*ILS DÉPENDENT L'UN DE L'AUTRE, *et que tous deux ont Dieu pour auteur.* — Enfin, en dehors du mariage, l'égalité des sexes en leur commun Libérateur Jésus-Christ, proclamée par cette grande parole de saint Paul : « Il n'y a plus de Juif « ni de Grec, de libre ni d'esclave, *d'homme ni de « femme*, vous êtes tous un en Jésus-Christ [1]. »

Pour nous résumer : — A la base, *l'égalité des sexes* en Jésus-Christ, érigée en doctrine, après avoir été consacrée par la faveur marquée de Jésus-Christ pour la femme dans l'Évangile ; — sur ce fondement, *l'indissolubilité du mariage*, la mutuelle dépendance dans la réciprocité des droits des époux, et la dignité de l'union même de Jésus-Christ avec son Église imprimée à leur union ; — au-dessus du mariage, *la virginité*, constituant pour la femme un état plus indépendant, plus honoré, et qui la rend semblable aux Anges ; — au faîte, enfin, *la Maternité divine* de Marie, Reine de la terre et du ciel, et nouvelle Ève à qui tout le genre humain devra son salut : voilà, dans son ensemble et dans son corps, tout le système de la réhabilitation de la femme par le Christianisme, qui de la Religion a passé dans les mœurs et dans les lois. Eh bien, je le demande, y avait-il le *soupçon* même de cela dans tout le monde ancien? n'y avait-il pas au contraire à cet égard opposition violente dans les idées et dans les mœurs? N'est-ce pas là une *création* dans toute la force et la propriété du mot?

On ne peut en disconvenir. Sur quoi donc se fonde-

[1] Aux Galates, III, 28.

t-on pour en décliner la conséquence? Voici. On dit : en soi c'est bien là un *système complet d'émancipation et d'égalité morale;* c'est bien là *une existence toute nouvelle qui apparaît.* « Mais ce système s'est appuyé de « certaines données antérieures ou collatérales, il a été « secondé par une sorte de prédisposition qui favorisait « l'anéantissement ou la modification de tous les gen- « res de servitude. » — Qu'entend-on dire par là, en ce qui touche la femme? — On veut parler du mouvement qui s'était déjà déclaré dans la législation romaine en faveur de la femme ; mouvement très-réel, parfaitement dessiné par M. Troplong, et qui, par une succession de diminutions de la tutelle qui enchaînait la femme, avait commencé et préparé son affranchissement lorsque les premiers empereurs chrétiens vinrent le consommer.

Voilà l'objection. Elle est très-spécieuse ; mais, j'en demande bien pardon à son savant auteur, elle ne se soutient pas. Ce n'est pas assez dire : elle profite à notre thèse. En effet :

Le mouvement qui avait produit le relâchement du joug domestique de la femme dans la législation romaine, sous les empereurs païens, était-il de même nature que celui qui l'a brisé sous les empereurs chrétiens? avait-il le même mobile et atteignait-il le même but pour qu'on puisse dire que le Christianisme n'en a été que la plus haute *expression?* — Tout au contraire. Ce n'était pas seulement un mouvement *autre* mais *adverse.* C'était l'*antipode* de l'affranchissement chrétien, c'était par conséquent la servitude et la pire de toutes les servitudes, s'il est vrai qu'il n'y ait rien de plus parfaitement opposé à la liberté que la licence.

La *licence,* — cela résulte des pages de M. Troplong

lui-même, — fut en effet le mobile de l'affaiblissement successif de la tutelle; comme la *répression* en fut le résultat. «La conjuration des Bacchanales, les sourds com-« plots contre la pudeur et la paix publique, les divorces « indécents, les adultères audacieux, tout ce déborde-« ment de mauvaises mœurs dépeint par les philosophes, « les historiens, les satiriques, et qui obligea Auguste « *à aller chercher dans les lois politiques un remède que* « *ne donnaient plus les lois de la famille:* » voilà le ferment de cet affranchissement prétendu que le Christianisme n'aurait fait que consommer. — M. Troplong montre d'ailleurs très-bien, lui-même, que la tutelle domestique des femmes céda, comme une digue minée, battue et emportée par les flots, sous les séductions, les ruses féminines, les manéges corrupteurs et les audacieuses impudences des femmes, à ce point qu'elles faisaient trembler leur tuteur; que « ce n'est pas lui qui « exerçait l'autorité sur la femme, c'est la femme qui « avait l'autorité sur lui; ce n'est pas lui qui était le « tuteur, c'était elle qui avait la tutelle[1]. » — C'était l'accomplissement de la prédiction du vieux Caton lorsqu'il s'écriait : « Ce qu'elles veulent, c'est la liberté la « plus entière, ou plutôt la licence, pour appeler les « choses par leur nom. Si elles triomphent aujour-« d'hui, que n'oseront-elles pas demain? Rappelez-vous « toutes les lois par lesquelles nos aïeux ont enchaîné « leurs caprices et les ont soumises à leurs maris. Avec « toutes ces entraves, à peine pouvez-vous les contenir. « Que sera-ce si vous leur permettez d'attaquer vos lois « l'une après l'autre, si vous souffrez qu'elles vous ar-

[1] *De l'Influence du Christianisme*, etc., p. 291.

« rachent des concessions et qu'elles finissent par s'é-
« galer aux hommes? Pensez-vous que vous pourrez « les supporter? Elles ne seront pas plutôt vos égales « qu'elles vous domineront[1]. » — Voilà quel était l'affranchissement dont on parle. C'était la *dissolution ;* la dissolution de la constitution domestique par une corruption qui, comme une marée montante, attaquait la constitution sociale, à ce point qu'*on était obligé d'aller chercher contre elle dans des lois politiques un remède que ne donnaient plus les lois de la famille.*

M. Dabas dit donc avec beaucoup de sens : « Qu'on « suppose l'empire romain prolongé jusqu'à nos jours; « jamais la femme ne s'y fût relevée de la servitude; et « la raison en est bien simple : c'est qu'à défaut de lois « morales, il fallait des règlements tyranniques pour la « contenir. Elle put bien, vers la fin de la république, « rompre quelques anneaux d'une chaîne qu'à force de « la secouer elle avait fini par user un peu. Mais cette « émancipation par la licence n'était pas de nature à « durer : déjà sous Tibère on commençait à regretter « la sévérité des lois Oppiennes, et nul doute que, sans « l'avènement du Christianisme, on n'eût vu les fers de « la femme se river de nouveau[2]. »

Avions-nous raison de dire que ce qu'on voudrait considérer comme une préparation au Christianisme en était la plus parfaite contradiction? Une préparation : oui : comme la démolition est la préparation de la reconstruction.

La reconstruction, non par des lois suite d'autres

[1] TITE-LIVE, liv. I, XXXIV, c. 2 et 3.

[2] *De la Déchéance de la femme et de sa Réhabilitation*, p. 73.

lois ; car, *quid leges sine moribus?* comme le disait si bien Tacite en parlant de ces lois même dont on se prévaut ; mais par des *mœurs* nouvelles, fondées sur un *principe* nouveau, le principe *chrétien* de la réhabilitation de la femme, par la grâce du sang divin qui est tombé sur elle du haut de la Croix.

Par cette grâce, dont la plénitude en Marie a relevé son sexe de la déchéance où la faute d'Ève l'avait précipité, la femme a été réhabilitée avant tout du *péché*, dans l'ordre religieux ; puis du *mépris*, dans l'ordre moral ; et enfin de la *servitude*, dans l'ordre légal. Les lois n'ont fait que décréter une réhabilitation qui était déjà faite dans les mœurs, parce qu'elle l'était dans les âmes. En un mot la femme n'a été émancipée par la loi que parce qu'elle a été rendue digne de l'être par la Religion. C'est ce qu'il nous faut considérer en un dernier paragraphe.

§ III.

La femme a été rendue *meilleure* par le Christianisme. C'est là sa réhabilitation. La dignité et le droit n'en ont été que la suite. Dans Marie, qu'il faut toujours prendre pour type de la femme chrétienne, la gloire et la puissance de Mère de Dieu ne lui ont été conférées que parce qu'elle s'en est montrée digne en correspondant par ses vertus à la grâce dont elle avait été comblée ; par sa foi, par son humilité, par sa charité : *Bienheureuse vous* QUI AVEZ CRU ! — Il en est de même de Madeleine : il lui a été *beaucoup remis* PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ ; de même des autres femmes que Jésus

favorisait : *soyez guérie*, VOTRE FOI VOUS A SAUVÉE. C'est ainsi que la femme chrétienne en général a été réhabilitée. Ses vertus, dont elle a été rendue capable par la grâce, ont frayé la voie à son affranchissement.

Entre autres vertus qui ont fait à la femme chrétienne une situation nouvelle, à côté et souvent au-dessus de l'homme, et qui lui ont fait conquérir sa réhabilitation, nous en examinerons quatre : la Virginité, le Martyre, la Charité et l'Apostolat ; vertus entièrement nouvelles dans le monde, et dont Marie a été le type créé.

I. —La Virginité, non la virginité négative, fastueuse, rétribuée et temporaire, comme celle des vestales, qu'on pouvait encore à peine rassembler au nombre de *sept ;* mais la virginité active, humble, désintéressée et perpétuelle, embrassée pour elle-même, par l'union de l'esprit à Dieu et par sa domination sur les sens qu'elle transfigure, est une vertu exclusivement chrétienne, et qui enfanta de bonne heure des légions d'Anges humains. Elle fut la grande protestation de la sainteté chrétienne contre la corruption antique ; elle enleva l'étonnement et l'admiration du monde. « Appuyés sur elle, « dit saint Jean Chrysostome, nous terrassons nos en- « nemis... car parmi les Gentils quelques personnes « avaient bien pu mépriser les richesses ou surmonter « la colère, mais on n'avait jamais vu chez eux la fleur de « virginité ; en ce point ils nous cèdent le pas, avouant « que c'est chose au-dessus de la nature : c'est pourquoi « nous avons été pour eux tous les sujets d'une haute « admiration. »

Cette vertu fut commune aux deux sexes : cependant

les femmes eurent le pas dans sa profession. *Il faut avouer ingénument*, dit Thomassin, *que la profession des veuves et des vierges est beaucoup plus ancienne que celle des moines*. Elle éclatait d'ailleurs d'autant plus dans la femme, que son sexe est plus exposé aux embrasements dont il est le foyer, et que la continence n'est pas lestée en elle par tous les contre-poids d'activité qui en diminuent le mérite chez l'homme. Saint Jean Chrysostome avait donc bien raison de s'écrier : « Qui pour-« rait contenir son admiration et son étonnement en « trouvant ainsi dans une nature de femme une vie an-« gélique? Quel homme oserait approcher, lequel ose-« rait toucher cette âme éblouissante? Tous s'éloigne-« ront; car ils sont dans la stupeur comme à l'aspect « d'un or éclatant et en feu. La nature de l'or est de « briller; mais au milieu des flammes il a bien plus « d'éclat et de splendeur... »

Ce spectacle, auquel nous sommes habitués, comme à toutes les autres merveilles du Christianisme, était alors d'autant plus étonnant qu'il contrastait avec la mollesse, la frivolité et la corruption de la femme païenne. On avait alors en présence deux femmes, et en elles deux sociétés, deux mondes : l'un sensuel, l'autre angélique; l'un déchu, l'autre réhabilité; l'un sorti d'Ève, l'autre sortant de Marie. Car c'est Marie qui a levé la première l'étendard de la céleste Virginité dans le monde : c'est de cette Virginité que le Fils de Dieu a voulu être le fruit, *le froment qui fait germer les vierges*[1]. « C'est pour cela « que Marie n'eut point de lait, dit Clément d'Alexan-« drie, ou plutôt qu'elle eut pour lait ce bel Enfant de

[1] Zacharie, IX, 17.

« son cœur, le corps de Jésus-Christ, qui, par le Verbe « qui lui est uni, élève la jeune génération...[1] » C'est là un des premiers éléments *créateurs* de la réhabilitation de l'humanité et plus particulièrement de la femme. C'est ce que saint Jérôme, ce grand défenseur de la perpétuelle virginité de Marie, écrivait à la vierge Eustochium en ces paroles remarquables : « Quelques hommes « seulement, et en petit nombre, avaient goûté (dans « l'ancienne Loi) les douceurs de la virginité; pour « Ève, elle accomplissait sa destinée, elle enfantait par- « tout dans les douleurs. Mais depuis qu'une Vierge eut « conçu dans son sein virginal, et qu'elle eut mis au « monde un Fils qui a porté sa principauté sur ses « épaules, un Dieu fort, un Dieu puissant, le Père des « siècles à venir, sa malédiction est anéantie. La mort « était venue par Ève, la vie nous est venue par « Marie; et voilà pourquoi, dans la nouvelle Loi, le don « de la virginité a été répandu plus abondamment sur « la femme... Aussitôt que le Fils de Dieu a été descendu « sur la terre, il a voulu s'y former une nouvelle fa- « mille; il était adoré dans le ciel par les Anges, il a « voulu être également adoré par des Anges sur la terre. « C'est alors qu'on vit la véritable Judith couper la tête « à Holopherne... »

Les lettres de saint Jérôme, de saint Basile, de saint Cyprien, divers traités de Tertullien et nombre d'autres écrits sortis de la plume des premiers Pères, adressés à des femmes ou traitant de leurs devoirs, jettent un jour curieux sur la *nouveauté* de la condition de la femme chrétienne dans le monde, et sur l'importance que lui

[1] *Pædagogus*, lib. I, cap. VI.

donnait la profession de virginité ; profession qui n'était pas encore cloîtrée, et qui, sous le voile reçu de la main des parents, ou plus solennellement de celle d'un pontife, édifiait le monde en s'y faisant une libre retraite au milieu de sa corruption, et en éclatant dans ses flammes. Les plus grands noms de l'antique Rome, dégénérés dans les hommes de l'héroïsme qui les avait illustrés, refleurissaient dans les femmes par un héroïsme plus éminent : Marcelle, Aselle, Albine, Marcelline, Fabiole, Læta, Paule et tant d'autres, se faisaient gloire de marcher sur les traces de Marie, et d'être les épouses du Crucifié.

Je dis les *épouses ;* car la virginité chrétienne n'est pas froide et stérile, elle est embrasée et féconde comme l'amour. C'est l'amour, c'est l'hymen spirituel de l'âme avec Dieu : c'est le *Bien-Aimé*, c'est Jésus préféré à tous les autres époux ; et la légende de sainte Catherine recevant de l'Enfant-Dieu l'anneau des fiançailles, par l'entremise de la Vierge, n'est que le symbole de ce mystique mariage dont les fruits sont les grâces et les vertus, et qui s'appelle la Virginité.

Le mariage humain n'est pas déprimé par là, il est plutôt relevé, en venant se rattacher à la virginité par la chasteté qui en est la sœur, et qui, par les épreuves au milieu desquelles elle peut grandir, monte quelquefois à la hauteur de son aînée. Cette parenté morale se voit tous les jours entre la vierge et la mère chrétiennes ; il y a de la mère dans la vierge, comme il y a de la vierge dans la mère : et pourquoi ? parce que toutes deux sont filles de la Vierge-Mère.

Toute femme chrétienne, vierge, épouse, mère, a reçu de sa régénération en Jésus-Christ comme une fleur

nouvelle de pudicité et de chasteté dont Marie est la plus exquise production, et qui d'elle se répand sur tout son sexe. La femme est devenue par là un objet de respect et presque de culte pour l'homme, qu'elle domine de la supériorité de l'ange. Elle est devenue en même temps un objet d'attrait plus vif, parce qu'il est plus pur, et qu'il revêt le charme de la grâce la plus victorieuse, que la sainte Écriture appelle *la grâce des grâces*, celle de la sainteté et de la pudeur : *Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata*[1].

Attiré et contenu par cette nouvelle Ève, l'homme, de tyran de la femme, devient son servant et son chevalier; et dans ce charme, dont la corruption avait fait pour lui un *beau mal* dont il se vengeait par le mépris, il trouve un mobile de vertu qu'il exalte de son hommage.

Ainsi s'est opérée la réhabilitation de la femme par la Virginité, et par toutes les vertus, toutes les grâces de pudeur chrétienne et de chasteté qui en sont le cortége.

II. — La seconde vertu qui mit en évidence, qui *donna en spectacle aux anges et aux hommes*[2] la femme chrétienne comme une création nouvelle dans le monde, ce fut le Martyre. Le Martyre! cette grande preuve de la divinité d'une religion qui s'est fait suivre à travers les supplices et à travers la mort par un monde arraché à toutes les voluptés et à toutes les délices de la vie; qui a fait jaillir la vérité de sa doctrine avec le sang de ses enfants, et qui a fait éclater les vertus surnaturelles de l'âme régénérée à travers les blessures et les brisures du

[1] Eccli., XXVI, 19.
[2] I Corinth., IV, 9.

corps ; le Martyre fit voir la femme, si faible par nature, si amoindrie par les mœurs, si incapable de sacrifice, si impropre aux ardeurs de la vertu et de la vérité, et en même temps si passionnément en proie à toutes les frivolités et à toutes les corruptions de la vie, dépouiller toutes ces frivolités et ces corruptions, s'élever au-dessus des affections les plus tendres et les plus légitimes, s'affranchir de toutes les tyrannies de l'opinion, et, ne gardant que la pudeur, donner sa vie, dans les supplices, en témoignage de la vérité.

Le sacrifice volontaire de la vie pour la vérité a immortalisé *un seul homme* dans l'Antiquité, et encore cette vie qu'il sacrifiait était déjà avancée et dépouillée, et la mort vint à lui douce comme un sommeil et honorée comme un triomphe. Mais la mort de nos millions de Socrate était hérissée des plus affreux supplices, chargée d'opprobres, multipliée par tous les liens de la famille et de la nature qu'elle tranchait, et enfin volontaire jusqu'au dernier soupir contre toutes les supplications et les séductions : eh bien, c'est une telle mort, déjà si sublime pour le pontife et le philosophe, dont on vit la femme, la mère, l'épouse, la jeune fille, la pauvre esclave, la vile courtisane, disputer et ravir la palme. « Ah ! Dieu « soit béni, s'écrie saint Jean Chrysostome, à la vue de « ce nouveau prodige, Dieu soit béni ! La femme est in« trépide contre la mort. La femme qui a introduit la « mort dans le monde, c'est elle qui brise aujourd'hui « cette arme antique du démon. Être faible, et de sa na« ture exposé à tous les outrages, elle est devenue elle« même une arme invincible entre les mains de Dieu. « La femme est intrépide contre la mort. Qui n'admire« rait avec stupéfaction ? Que les Gentils rougissent, que

« les Juifs soient confondus, eux qui ne croient pas à la « résurrection de Jésus-Christ; car, je le demande, « quelle preuve plus grande de la résurrection qu'une « *révolution aussi étonnante?* La femme est intrépide « contre la mort que les Saints eux-mêmes trouvaient « auparavant si formidable et si terrible[1] ! »

N'oublions jamais, pour tenir bien compte d'un tel prodige, de dépouiller nos mœurs chrétiennes, et de nous déshabituer d'un spectacle qui, à force de profusion, nous est devenu familier (car alors ce serait le surcroît même du prodige qui le cacherait à nos yeux)[2], et reconnaissons, dans cet accent de saint Jean Chrysostome, *la nouveauté* d'une telle *révolution.*

Et combien les caractères et les circonstances de ces sublimes dévouements, se produisant au sein d'une société si dégénérée, en font ressortir encore la grandeur morale et la surnaturelle vertu ! Rappelons-en quelques-uns des plus célèbres.

Dès le premier siècle apparaissent sainte Thècle et sainte Flavie Domitille : la première, disciple de saint Paul, versée dans la philosophie et les belles-lettres, passionnément recherchée par un jeune païen qui eut l'infamie de punir son refus d'une dénonciation, et livrée nue aux bêtes de l'amphithéâtre, où elle parut éblouissante de pudeur, et vengée de la férocité des hommes par la douceur des tigres et des lions ; — la seconde, proche parente de l'empereur Domitien[3], exi-

[1] S. J. Chrys., *de SS. Bernice et Prodosce, virg.*

[2] A l'heure même où nous écrivons, les *Bulletins de la propagation de la foi* nous apportent les Actes de plusieurs femmes martyres de la foi chrétienne dans l'Orient.

[3] Il y a eu deux Domitille, l'une appelée l'*Ancienne,* propre nièce

lée par celui-ci dans l'île de Pontia, puis brûlée à Terracine sous Trajan pour avoir refusé de sacrifier aux idoles.

Au second siècle, sainte Symphorose de Tibur, et sainte Félicité de Rome, toutes deux dames illustres, toutes deux mères de sept fils et soumises au supplice de la mère des Machabées, avec cette diversité qui fait hésiter entre les douleurs de la grâce et celles de la nature, que la première précéda de son supplice celui de ses enfants, les laissant exposés à une épreuve où ils pouvaient fléchir (pendue par les cheveux elle fut précipitée dans ces cascades de Tibur qui avaient baigné les courtisanes et rafraîchi les vins d'Horace, dit Chateaubriand), et que la seconde suivit le supplice des siens, et fut martyrisée autant de fois.

Sainte Blandine, humble et frêle esclave qui, comme pour faire voir qu'*il n'y a plus ni maîtres ni esclaves en Jésus-Christ*, et que, même, comme portent les Actes de son martyre, *les créatures viles et méprisées des hommes sont celles que Dieu se plaît à combler d'honneur*, s'éleva à la hauteur des saintes matrones et princesses romaines que nous venons de nommer, soutint de son angélique intrépidité les héros mêmes, compagnons de son martyre. Épuisant, dans un corps épuisé, tous les genres de supplices : les fouets, les lames ardentes, les bêtes, la chaise de fer, le filet, *avec autant de joie que si elle fût allée au banquet nuptial*, elle arracha l'admiration de ses bourreaux, et eut la gloire

de l'empereur, qui fut exilée seulement, et à qui l'on doit les catacombes de saint Nérée et saint Achillée ; l'autre qui mourut dans le supplice du feu.

de mourir enfin du supplice de la croix où elle parut, aux yeux de ses compagnons, transfigurée en Jésus crucifié.

La jeune vierge romaine Théodore. Elle avait résisté à l'infamie; elle est condamnée au supplice. Un chrétien nommé Didyme, déguisé en soldat, pénètre dans sa prison et l'en fait sortir. Le prêteur fait saisir Didyme et conduire au supplice. Théodore l'apprend et se présente aussitôt au bourreau pour lui disputer le martyre : — C'est moi, disait Didyme, qui ai été condamné. Et moi, disait Théodore, je ne veux pas être coupable de votre mort. Si vous m'aviez privée du martyre, vous m'auriez trompée. — Tous deux furent exaucés : ils périrent ensemble[1].

On connaît les martyres de sainte Perpétue et de sainte Félicité, où l'on vit la dame et l'esclave devenues sœurs par le baptême du sang, et par le partage d'une gloire qui les tient perpétuellement associées dans le souvenir que nous en faisons au Sacrifice de nos autels. Le récit en a été fait plusieurs fois : nous tenons cependant à en parfumer nos pages; d'autant qu'il n'en est peut-être pas où la femme paraisse plus femme, et où le sacrifice soit plus relevé par toute la délicatesse et toutes les grâces de la victime.

[1] C'est à une chrétienne de la trempe de celles-là, à madame Swetchine, que nous avons emprunté le tableau de ce martyre, qu'elle avait pris elle-même dans Fleury. Elle le fait suivre d'une admirable note qui commence ainsi : « Combien le trait le plus touchant de l'Antiquité païenne est loin de la beauté de celui-ci! Le généreux dévouement d'Oreste et de Pylade leur était dicté par l'amitié; la douleur de se survivre les y entraînait. Ici, ce n'est point le moi humain, ni sa dualité plus humaine encore, c'est l'ardente et libre charité, fruit de la régénération et de la grâce. »

Perpétue, femme noble, était âgée de vingt-deux ans; son père et sa mère vivaient ; elle avait deux frères ; elle était mariée et nourrissait un enfant. Félicité était esclave et enceinte. Le père de Perpétue, païen zélé, engageait sa fille à sacrifier.

« Après avoir été quelques jours sans voir mon père (c'est « Perpétue qui écrit elle-même la relation du commencement de « son martyre), j'en rendis grâce au Seigneur, et son absence « me soulagea. Ce fut dans ce peu de jours que nous fûmes bapti- « sées : je ne demandai, au sortir de l'eau, que la patience dans « les peines corporelles. Peu de jours après, on nous mit en pri- « son; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténè- « bres. La rude journée! un grand chaud à cause de la foule! les « soldats nous poussaient. Enfin je mourais d'inquiétude pour « mon enfant[1]. Alors les bienheureux diacres, Tertius et Pom- « pone, qui nous assistaient, obtinrent pour de l'argent que nous « pussions sortir, et passer quelques heures en un lieu plus com- « mode dans la prison. Nous sortîmes; chacun pensait à soi : je « donnai à teter à mon enfant, je le recommandai à ma mère; « je fortifiai mon frère; je séchais de douleur de voir celle que « je leur causais; je passai quelques jours dans ces angoisses.

. . . .

« Le bruit se répandit que nous devions être interrogées. Mon « père vint de la ville à la prison, accablé de tristesse ; il me di- « sait : Ma fille, prends pitié de mes cheveux blancs ! aie pitié de « moi ! si je suis digne que tu m'appelles ton père, si je t'ai moi- « même élevée jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à tes frères, ne « me rends pas l'opprobre des hommes[2] ! Regarde ta mère, re-

[1] Admirable délicatesse de naturel, bien propre à faire ressortir cette vertu de Dieu qui éclate dans l'infirmité

Et dans un faible sein allume un grand courage!

[2] A quel point fallait-il que les chrétiens fussent un objet d'opprobre, pour que ce père fût ému de le devenir lui-même, plus encore, ce semble, que de la douleur de perdre sa fille!

« garde ton fils qui ne pourra vivre après toi : quitte cette fierté « qui nous perdra tous ; car aucun de nous n'osera plus parler, « s'il t'arrive quelque malheur.

« Mon père s'exprimait ainsi par tendresse, me baisant les « mains, se jetant à mes pieds, pleurant, ne me nommant plus sa « fille, mais sa dame. Je le plaignais, voyant que de toute ma fa- « mille il serait le seul à ne pas se réjouir de mon martyre. Je lui « dis pour le consoler : Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il plaira « à Dieu ; car sachez que nous ne sommes point en notre puis- « sance, mais en la sienne. Il se retira contristé.

« Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous chercher « pour être interrogées. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les « quartiers voisins ; il s'amassa un peuple infini. Nous montâmes « au tribunal.... Le procureur Hilarion me dit : Épargne la fai- « blesse de ton père ; épargne l'enfance de ton fils ; sacrifie pour « la prospérité des empereurs. — *Je n'en ferai rien*, répondis-je. — « Es-tu chrétienne? me dit-il. — Et je répliquai : *Je suis chré- « tienne* [1]. Comme mon père s'efforçait de me tirer du tribunal, « Hilarion commanda qu'on l'en chassât, et il reçut un coup de « baguette ; je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même, « tant je souffris de voir mon père maltraité dans sa vieillesse [2]. « Alors Hilarion prononça notre sentence, et nous condamna tous « à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes joyeux à la prison. « Comme mon enfant avait été accoutumé de me teter et de de- « meurer avec moi, j'envoyai aussitôt le diacre Pompone pour le « demander à mon père : mais il ne le voulut pas donner, et Dieu

[1] On a essayé d'expliquer la conduite des martyrs par l'exaltation, par l'*enthousiasme*. Mais, outre que cette explication aurait singulièrement besoin d'être expliquée, ce qui frappe précisément dans toutes les paroles et dans la tenue des martyrs, c'est l'absence la plus complète d'exaltation ; c'est la simplicité calme et contenue de leurs réponses. Dans une nature de femme, c'est plus remarquable encore.

[2] Admirable trait de noble émotion, qui fait voir toute la sensibilité de la nature dans le triomphe de la grâce : elle est plus sensible à un coup de baguette donné à son père, qu'elle ne le sera à la fureur des bêtes et au glaive du bourreau !

« permit que l'enfant ne demandât plus la mamelle, et que mon « lait ne m'incommodât plus. »

La relation de Perpétue finit à la troisième des visions qu'elle eut dans son cachot.

« Félicité était grosse de huit mois ; et voyant le jour du spec- « tacle si proche, elle était fort affligée, craignant que son mar- « tyre ne fût différé, parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les « femmes grosses avant leur terme. Les compagnons de son sa- « crifice étaient sensiblement tristes, de leur côté, de la laisser « seule dans le chemin de leur commune espérance. Ils se joi- « gnirent donc tous ensemble à prier et à gémir pour elle trois « jours avant le spectacle. Aussitôt après leur prière, les douleurs « la prirent ; et comme cet accouchement était anticipé, son tra- « vail fut rude, et elle se plaignait. Un des guichetiers lui dit : « Tu te plains ; que feras-tu quand tu seras exposée aux bêtes ? « il eût donc mieux valu sacrifier aux dieux. » Félicité répondit ; — « *Maintenant c'est moi qui souffre, mais là il y en aura un* « *autre en moi, qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour* « *lui*[1]. » — Elle accoucha d'une fille, qu'une femme chrétienne « éleva comme son enfant. . . . .
« . . . . . Le jour du combat étant venu, les martyrs sor- « tirent de la prison pour l'amphithéâtre comme pour le ciel.

[1] Châteaubriand, dans ses *Etudes historiques*, auxquelles nous avons emprunté la traduction de ce récit, a supprimé cette réponse de Félicité. Ne l'aurait-il pas comprise ? Elle est le plus beau trait du tableau qu'elle éclaire d'un jour surnaturel. Elle explique non-seulement ce martyre, mais tous les martyres : elle donne le secret de ce courage, de cette force calme et sereine des chrétiens dans les supplices ; et elle ressort admirablement dans la bouche d'une faible femme qui n'a pu supporter sans se plaindre les douleurs de l'enfantement. Jésus-Christ, en effet, était dans les martyrs, ses membres, et il y souffrait pour eux. Ou plutôt il avait souffert pour eux tous sur la croix d'une souffrance qui comprenait toutes celles qu'ils devaient affronter pour

« Perpétue suivait d'un visage serein et d'un pas tranquille, « comme une personne chérie de Jésus-Christ, baissant les yeux « pour en dérober aux spectateurs la vivacité.... Félicité était « ravie de se bien porter de sa couche, pour combattre les « bêtes.... Perpétue et Félicité furent dépouillées et mises dans « des filets pour être exposées à une vache furieuse. Le peuple « en eut horreur, voyant l'une si délicate et l'autre qui venait « d'accoucher; on les retira, et on les couvrit d'habits flottants. « Perpétue fut secouée la première et tomba sur le dos; elle se « mit sur son séant, et voyant son habit déchiré par le côté, elle « le retira pour se couvrir la cuisse, plus attentive à la pudeur « qu'à la souffrance [1]. Elle renoua ses cheveux épars, pour ne « pas paraître en deuil, et voyant Félicité toute froissée, elle lui « donna la main afin de l'aider à se relever. Elles allèrent ainsi « vers la porte Sana Vivaria, où Perpétue fut reçue par un ca- « téchumène nommé Rustique.... Elle fit appeler son frère, et « dit, à lui et à Rustique : « Demeurez fermes dans la foi; aimez- « vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de nos « souffrances.... » Cependant le peuple demanda qu'on les ra- « menât au milieu de l'amphithéâtre. Les martyrs y allèrent « d'eux-mêmes après s'être donné le baiser de paix. Félicité « tomba en partage à un gladiateur maladroit, qui la piqua entre « les os et la fit crier, car ces exécutions des bestiaires demi- « morts étaient l'apprentissage des nouveaux gladiateurs. Per- « pétue conduisit elle-même à sa gorge la main errante du « confecteur [2]. »

Lui, et dont la réversibilité devenait l'adoucissement et le charme de leur supplice. De là vient dans le Christ, au jardin des Olives et sur la croix, un abattement et une angoisse qui ne se sont pas fait voir dans les plus frêles de ses martyrs. Ceux-ci ne paraissaient pas souffrir. Au surplus tout chrétien peut ressentir quelque chose de ce prodige de force dans l'infirmité et de charme dans la souffrance, par l'union de ses souffrances à celles de son Dieu.

[1] Ad velamentum femorum adduxit, pudoris potius memor quam doloris.

[2] Act. sinc. Martyr.

La longueur de ce récit ne nous laisse plus de place pour d'autres. Aussi bien, nous n'en finirions pas.

Qu'il nous suffise donc de nommer, pour toutes celles encore que nous omettons : sainte Sabine et sainte Sérapis, sainte Cécile, sainte Anastasie, sainte Lucie, sainte Catherine, sainte Agathe, sainte Agnès, dont les martyres se disputeront à jamais l'admiration du monde.

Voilà ce que le Christianisme a fait de ce sexe réputé jusque-là *pusillanime*, *impropre à la peine*, *futile*, *pervers par nature*, *et de moitié moins vertueux que nous*, comme disait la sagesse humaine[1]; et cela sans le dénaturer, en lui laissant toutes ses gracieuses et pudiques délicatesses, en les déployant.

D'où lui est venu ce courage plus que viril, cette force sur laquelle s'est brisée toute la puissance romaine? Elle lui est venue de Celui *qui a pris sur lui toutes nos langueurs et toutes nos infirmités*[2], et qui nous a donné toute sa force et sa puissance; de Jésus crucifié, le grand Martyr du genre humain, dont le supplice a charmé et charmera tous les supplices endurés pour son amour. Elle lui est venue après lui du grand exemple de la première femme qui ait partagé son supplice, de sa sainte Mère transpercée dans son âme, selon la prophétie, du *même glaive* de douleur qui l'a déchiré, *et tuam ipsius animam pertransivit gladius*[3]; douleur à laquelle nulle autre douleur n'est comparable, parce que nul amour n'a été comparable à son amour, et que ce qui fait la

[1] Platon, Hippocrate, Caton, etc.
[2] Is., LIII, 4.
[3] Luc, II, 35.

consolation de tous les supplices, Jésus crucifié, faisait le déchirement du sien ; et douleur ressentie en martyr, *debout*, *avec un courage*, dit saint Ambroise, *qui ne dégénérait pas de celui qu'elle avait devant les yeux*. Voilà le Modèle qui, par la même grâce qui l'a produit, a élevé à soi tout son sexe, et l'a réhabilité dans des douleurs et par un martyre qui lui ont valu le titre de *Mère des Douleurs*, et de *Reine des Martyrs*.

C'est ainsi que la femme a été réhabilitée par le martyre comme elle l'a été par la Virginité, sur les pas de la Vierge-Mère.

III. — Elle l'a été en troisième lieu par la Charité. Là encore Marie se présente la première, éprouvant à elle seule toute la charité qui a ému après elle le cœur de la femme chrétienne, et influant sur son effusion par la plénitude de grâce qui l'en a comblée entre toutes les femmes.

Voltaire relève un beau mot de Cicéron : *Caritas humani generis ;* mais lui-même est obligé de convenir que ce n'était qu'un *mot*. « On ne voit point, dit-il, que « la police et la bienfaisance des Romains aient établi « de ces maisons de charité où les pauvres et les malades « fussent soulagés aux dépens du public. Les hôpitaux « pour les pauvres semblent avoir été inconnus dans l'an- « cienne Rome [1]. »

Mais *le public* aurait eu beau pourvoir à la dépense des hôpitaux, ils ne se seraient jamais élevés et ils tomberaient dès demain s'ils n'étaient fondés sur la charité catholique

[1] Voltaire, *Œuvres*, t. XXVIII, p. 13. Édit. Beuchot.

de la femme chrétienne, de la *Sœur de charité*, soignant les malheureux aux *dépens* de tous les sacrifices et de toutes les répugnaces de la nature. Cette vérité a arraché à Voltaire cet autre aveu : « Peut-être n'est-il rien « de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un « sexe si délicat de la beauté et de la jeunesse, souvent « de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux « ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue « est si humiliante pour l'orgueil humain et si révol- « tante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de « la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement « une charité si généreuse ; *mais aussi cette congréga- « tion si utile est la moins nombreuse*[1]. » — Passons à Voltaire cette grimace par laquelle il termine un bel aveu ; elle prouve la force de la vérité se faisant jour par sa bouche ennemie.

Il n'en est pas moins remarquable que Voltaire estime qu'*il n'y a rien de plus grand sur la terre* que la Sœur de charité. Voltaire est chrétien dans cette admiration, et même catholique ; et cela prouve à quel point le Christianisme a créé de nouvelles mœurs. Les ancêtres de Voltaire, Celse, Porphyre, Lucien, étaient loin de là ; ils dénonçaient les chrétiens à la risée publique, comme s'étant laissé persuader par leur Législateur qu'ils étaient tous frères[2]. La société païenne vit avec un long étonnement les filles de l'Évangile soigner les maladies et les douleurs, secourir les malheureux et laver leurs plaies. C'était là le parfait antipode de la femme et de la vierge antique dont la suprême prérogative était, dans

[1] VOLTAIRE, *OEuvres*, t. XVII, p. 337. Édit. Beuchot.
[2] Voir Lucien, dans son *Philopatris*, et dans sa *Vie de Peregrin*.

les jeux sanglants du cirque, de refuser la grâce au pauvre gladiateur qui l'implorait, et de donner le signal de son égorgement en levant le pouce :

> Pectusque jacentis
> Virgo modesta jubet, converso pollice, rumpi[1].

La charité, et la charité pour le premier venu, ou plutôt pour les plus pauvres et les plus délaissés, sans distinction de rang ni de race, la charité pour tout le genre humain, *Caritas humani generis*, est donc encore une création du Christianisme, comme la Virginité et le Martyre ; et dans la carrière de cette vertu qui a élevé le cœur de l'homme à la hauteur, si j'ose ainsi dire, du cœur de Dieu, la femme a égalé, sinon surpassé l'homme. Elle s'est *émancipée* de l'égoïsme, du luxe, de la sensualité, de la paresse et de la nullité où elle gisait dédaignée, et elle a conquis, par le sacrifice et le don d'elle-même, l'admiration et le culte de l'humanité.

Cette femme nouvelle apparaît sur le seuil du Christianisme, même avant les Apôtres : — On la voit dans ces saintes femmes de Jérusalem qui, parmi la multitude déicide poussant Jésus sur le chemin de son supplice, *se frappaient la poitrine et le pleuraient*[2], et dans celles qui *vinrent au Sépulcre de grand matin apportant des parfums pour l'embaumer*[3]. On la retrouve dans cette Tabithe ou Dorcas, dont parlent les Actes, *remplie de bonnes œuvres et d'aumônes*, et dont toutes *les veuves pleuraient la mort en montrant à saint Pierre les tuni-*

[1] Prudent, *De Vestal.* — Juvenal, satir. III.
[2] Luc, XXIII, 27.
[3] Luc, XXIV, 1.

ques et les robes qu'elle leur faisait[1]. Elle nous est peinte par saint Paul dans ces conditions d'admission à l'ordre des Diaconesses : « Qu'on puisse rendre témoignage de « ses bonnes œuvres ; si elle a bien élevé ses enfants, « si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des « saints, si elle a secouru les affligés, si elle s'est appli- « quée à toutes sortes de bonnes œuvres[2]. » La charité était déjà pour les femmes chrétiennes une *profession*, et dans sa lettre à Trajan, Pline, qui en fit mettre deux à la torture, nous apprend qu'on les appelait du nom de *Ministræ*. Mais bientôt la charité devint la profession de toute femme chrétienne. Elle apparaît d'une manière éclatante dans ces illustres Romaines prodiguant aux membres de Jésus-Christ les héritages fondés par leurs ancêtres sur les sueurs des esclaves et l'oppression des peuples; dans cette Domitille, qui acheta pour la sépulture des chrétiens le vaste champ qui a perpétué, par les peintures de la chapelle souterraine qu'elle y fit bâtir, le témoignage de la dévotion du premier siècle à Marie ; dans cette Fabiola, qui vendit son patrimoine pour fonder le premier hôpital que Rome ait opposé aux monuments de sang et de prostitution ; et dans cette descendante des Gracques et des Scipions, dans cette Paula, en qui saint Jérôme peignait ainsi à l'avance la chère sainte Élisabeth de Hongrie : « Paula se vit enfin réduite à pleurer son « époux. Dans sa douleur on eût dit, en voyant la vivacité « de ses regrets, que le chagrin d'une telle perte allait lui « faire accompagner cet époux au tombeau; et en voyant « avec quel empressement elle se consacra au Seigneur,

[1] Actes, IX, 36-41.
[2] I Thimoth., V, 10.

« on aurait cru qu'elle attendait avec impatience cette « mort qui lui donnait la liberté de suivre ses pieux « projets. Parlerai-je ici de cette prodigieuse charité « pour les pauvres, qui lui fit répandre dans leur sein « les trésors d'une maison si opulente et si ancienne? « Parlerai-je de sa douceur inaltérable, de cette bonté « qui la faisait courir avec empressement au-devant des « besoins des personnes mêmes qu'elle ne connaissait « pas? Combien de fois ne l'a-t-on pas vue se dépouiller « de ses propres vêtements pour couvrir un malheureux « moribond et se priver elle-même du nécessaire pour « soulager les malades! Elle cherchait avec soin dans « les retraites les plus ignorées de cette ville immense « l'infortuné qui languissait sans secours, et elle regar- « dait comme une perte pour elle qu'un indigent eût été « consolé par une autre main que la sienne; elle sacri- « fiait tout à une ardente charité, et lorsque quelqu'un « venait à lui représenter qu'elle faisait par là tort à ses « enfants, dont elle diminuait l'héritage, elle répondait « qu'elle leur laissait un héritage bien plus précieux, la « miséricorde de Jésus-Christ[1]. »

Quel spectacle nouveau pour Rome païenne! Depuis ces premiers temps, la charité de la femme chrétienne n'a fait que se déployer, se diversifier et s'organiser : elle est devenue un combat régulier contre tous les maux de l'espèce humaine; et aujourd'hui, la première et la plus avancée sur toutes les routes que l'industrie ouvre à la civilisation, elle étreint le monde.

Or, le premier cœur de femme qui ait battu de ce divin sentiment, et qui, le recevant de Jésus-Christ, l'a

[1] Lettre de saint Jérôme à la Vierge Eustochium.

communiqué à tout son sexe, est le grand cœur de Marie. Aussi, témoignage remarquable, les Orientaux, dans le respect et l'étonnement que leur cause le dévouement de nos Sœurs de charité, ne croient-ils pas mieux les caractériser et les louer qu'en les appelant *des Marie* : désignation touchante, et qui, débris, chez ces infidèles, de l'antique tradition, renferme toute une doctrine !

La Dame de charité est née de la mort du Christ et de la *compassion* de sa Mère, si justement appelée *Notre-Dame de Pitié*. Dans le Christ, c'est à l'humanité souffrante que compatissait la Vierge, comme dans l'humanité souffrante, c'est au Christ que compatit la Dame, la Sœur de charité. — L'une compatissait aux membres dans le Chef; l'autre compatit au Chef dans ses membres. — Ce sont les membres de Jésus-Christ, en effet, que voit, qu'honore, et que secourt la femme chrétienne dans tous les malheureux du genre humain; c'est là ce qui l'émeut et ce qui l'enflamme : c'est la compassion de Marie passée dans son cœur, et qui fait réellement d'elle *une Marie*, comme elle fait de tout malheureux *un Jésus-Christ*. — Et cette compassion est d'autant plus un écoulement de celle de Marie, que celle-ci n'était elle-même qu'une anticipation de la charité que le Christianisme a inspirée à toutes les femmes chrétiennes pour l'humanité. C'est la charité, l'amour du genre humain qui a fait porter si généreusement à Marie le poids du sacrifice de son divin Fils. Si elle ne s'est pas affaissée, c'est que son amour pour nous la soutenait, c'est qu'il faisait équilibre à celui qu'elle avait pour son divin Fils, ou même qu'il l'emportait jusqu'à la faire adhérer à son sacrifice. Quelle charité peut être comparée à une telle charité? Qui ne voit qu'elle comprenait et dépassait

toute la charité qui pouvait être ressentie plus tard par la femme chrétienne ; et qu'elle devait l'inspirer, comme montrant dans tous les malheureux les rachetés du sang de Jésus-Christ et des larmes de Marie ?

IV. — Enfin la femme a été rachetée par l'Apostolat. L'Apostolat, voilà encore une vertu, un sentiment nouveau, *créé* par le Christianisme dans le cœur de l'homme, et à la hauteur duquel la femme s'est élevée jusqu'à égaler, si ce n'est surpasser, le sexe qui l'écrasait jusque-là de sa dédaigneuse et exclusive supériorité.

« Que votre Nom soit sanctifié ; — que votre Règne « arrive ; — que votre volonté se fasse en la terre, « comme elle se fait au ciel, » — tels sont les premiers vœux que la Vérité même met dans nos cœurs et sur nos lèvres, dans notre recours au Père céleste, avant la préoccupation de nos plus impérieux besoins. Que Socrate avait raison de dire à Alcibiade : *Le meilleur parti à prendre, dans l'ignorance où nous sommes de ce que nous devons demander, c'est d'attendre que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et envers les hommes!* Qui se serait jamais douté que le *souci des intérêts de Dieu*, à qui rien ne manque, dût passer avant celui des nôtres, et que nous dussions nous inquiéter de sa gloire avant de lui demander notre pain? Il en est pourtant ainsi. Le zèle de la gloire de Dieu, de l'accroissement de son règne, de l'accomplissement de sa volonté ; non en lui-même qui se suffit pleinement ; non dans le ciel où les Anges et les Saints le bénissent de toute leur félicité ; non dans la nature qui raconte sa gloire de toute l'harmonie de ses mouvements : mais sur la terre et dans les

âmes à qui il a donné la liberté de le méconnaître et de le blasphémer, pour tirer de leur fidélité et de leur adoration une plus grande gloire; le zèle, dis-je, de cette gloire, voilà le feu *nouveau* que le Christianisme est venu allumer dans le cœur de l'homme, et qui a reçu le beau nom d'*Apostolat*.

Chose prodigieuse! honneur inouï! l'homme est investi par là de la mission et du pouvoir d'*étendre le Règne de Dieu*, de lui *gagner des âmes*, d'accroître sa gloire, et d'en être non-seulement le héraut mais l'auteur; et l'auteur non-seulement dans le temps, mais dans toute l'éternité qui lui succède.

Eh bien, ce service de l'Apostolat dont Dieu veut être *redevable* à l'homme, et à qui il a promis pour récompense la splendeur des astres du firmament [1], la femme a été élevée à l'honneur de le rendre au Tout-Puissant. La femme, réputée par l'Antiquité païenne avoir reçu *une âme à part faite de matières empruntées aux divers animaux*, a été promue par le Christianisme au ministère de former des âmes, et de les enfanter à la vie de Dieu; d'être l'initiatrice et la messagère de la Lumière éternelle dans le monde. « Il y aura à cet égard, dit « M. Troplong, des dignités pour elle dans l'Église, « elle sera chargée (chose inouïe jusqu'alors) d'une par- « tie de l'instruction. Elle partagera l'Apostolat; elle « prêchera aux femmes et revêtira un caractère offi- « ciel [2]. »

Mais ce n'est là que la partie très-exceptionnelle de l'action apostolique de la femme; car le propre de cette

[1] Daniel, XII, 3.

[2] *De l'Influence du Christianisme*, p. 304.

action n'est pas d'être publique et officielle, le Catholicisme en transformant tout ne dénature rien, et ce serait dénaturer la femme que de lui permettre de prêcher, ce que lui défend expressément saint Paul. Mais c'est par un caractère privé et officieux que s'est distingué, dès l'origine du Christianisme, l'Apostolat de la femme : par l'exemple, par le dévouement, par un mot dit à propos, plus encore, quelquefois, par le silence de l'improbation ou d'un désir patient, par l'ascendant d'une vie qui prêche la vérité par la vertu, et la foi par la charité ; par l'amour enfin qui persuade plus encore que la science, et par l'influence du sacrifice et du bienfait. La femme a *insinué* le Christianisme dans le monde. Cette action a été puissante, au point d'attirer au Christianisme naissant ce reproche de Celse de s'appuyer principalement sur des femmes : *mulieribus credulis, muliercculas imperitas;* reproche que Celse croyait injurieux pour le Christianisme, et qui est devenu glorieux pour la femme. Partout où le Christianisme a pénétré, partout où il a grandi, c'est sans doute par l'action ostensible d'un homme ; mais, regardez bien derrière cet homme, quelquefois au-devant, qu'il s'agisse du monde entier, d'un empire, ou d'une seule âme, vous verrez toujours une femme.

Ainsi de saintes femmes suivaient le Christ et ont précédé les Apôtres dans l'annonce de sa résurrection. On les voit partout mêlées à leur prédication, entreprenant des courses et des voyages, affrontant des fatigues et des périls, secourant les indigents et les malades, visitant les captifs, lavant leurs pieds, baisant leurs fers, bénissant leur martyre, et, par ces témoignages de charité, confessant, propageant la foi. Depuis lors, cette coopération,

j'allais dire cette conjuration apostolique de la femme ne s'est pas démentie. Elle y a toujours été fidèle comme à une mission instinctive de sa nature régénérée. Les plus illustres Pères de l'Église ont dû la foi qu'ils ont prêchée et soutenue à des Mères Chrétiennes qui les ont enfantés au Christianisme et à l'Apostolat par l'instruction, par la prière, et souvent par les larmes. Ainsi nous devons saint Grégoire de Nazianze, dont le père était païen, à sainte Nône et à sa sœur aînée sainte Gorgonie; saint Basile le Grand, et ses deux frères saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste, à leur mère sainte Emmélie et encore à une sœur aînée sainte Macrine; saint Jean Chrysostome, à sa mère Anthusé devenue veuve à vingt ans, et qui faisait l'admiration des païens par les vertus que lui inspirait la foi qu'elle inspira elle-même à ses enfants; saint Ambroise, à sa sœur aînée sainte Marcelline; et saint Augustin, à sainte Monique. Ces grands docteurs nous ont eux-mêmes laissé le témoignage de cette dette qu'ils devaient et que la foi chrétienne doit en eux à la femme.

Mais c'est plus à découvert et par une plus haute portée que l'Apostolat de la femme était appelé à se manifester : sainte Hélène, de qui saint Grégoire le Grand dit que « elle allumait dans tous les chrétiens le feu dont « elle était embrasée, » fait monter le Christianisme sur le trône dans son fils l'empereur Constantin, dote l'univers du bois retrouvé de la Croix, et consacre les Lieux Saints par des basiliques somptueuses; — l'impératrice Pulchérie, qui « joignait, dit Gibbon, aux vertus d'une « vierge chrétienne le zèle et la libéralité d'une souve- « raine, » remplit l'Orient d'églises magnifiques élevées à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, de charitables fonda-

tions en faveur des pauvres et des étrangers, de donations considérables aux monastères, et de ses pieux efforts pour détruire les hérésies opposées de Nestorius et d'Eutychès[1] ; — elle transmet cet apostolat impérial à Eudoxie, dont les fondations pieuses, les aumônes, les largesses pour le culte chrétien surpassèrent, dit encore Gibbon, la munificence d'Hélène la Grande[2]. — Placidie, fille de Théodose le Grand, après avoir sauvé Rome et la Catholicité par son mariage avec Ataulphe, roi des Goths, dont elle tourne les armes contre les Vandales, gouverne pendant trente-cinq ans l'empire d'Orient sous le nom de son fils Valentinien III, et consacre ce pouvoir à réprimer les hérésies et à faire régner la vraie foi[3].

Apôtre des païens, la femme devait l'être encore des Barbares ; et elle a droit à une part de ce bel éloge que Gibbon fait du Christianisme : « Le Christianisme remporta successivement deux victoires glorieuses et décisives : la première sur les citoyens civilisés de l'Empire romain, et l'autre sur les Barbares de la Scythie et de la Germanie, qui renversèrent l'Empire et embrassèrent la religion de Rome[4]. » — Le même auteur, en effet, attribue l'extinction de l'Arianisme chez les Barbares, et la soumission du monde entier à la foi de Nicée, à la conversion d'Hermenegilde, prince visigoth, par l'influence de sa vertueuse épouse Ingonde, persécutée pour sa foi par Goisviutha, sa grand'mère maternelle. Cette influence fut si pure et si profonde qu'Her-

[1] GIBBON, t. VI, p. 186.
[2] *Ibid.*, p. 195.
[3] *Ibid.*, p. 212. — *Biographie universelle*, Placidie.
[4] GIBBON, t. VI, p. 502.

menegilde paya de sa tête la foi qu'Ingonde lui avait fait partager. Il s'attira le coup fatal par cette noble réponse qu'il fit à son bourreau, qui était son père : « Je suis prêt « à vous rendre le sceptre que vous m'avez donné. Je « suis disposé même à perdre la vie plutôt que d'aban- « donner la vérité. Je conserverai jusqu'au dernier sou- « pir le respect que je vous dois; mais il n'est pas juste « qu'un père ait plus de pouvoir sur son fils que Dieu et « sa conscience [1]. » Cet événement amena l'extinction de l'Arianisme dans le monde germain. — Quelque temps avant, Clovis tombait aux pieds du *Dieu de Clotilde*, et la France, sauvée du *Fléau de Dieu* par sainte Geneviève, commençait ces grandes destinées que devait rétablir Jeanne d'Arc.

Nous aurions pu multiplier encore les exemples : l'histoire en est remplie. Ceux-ci suffisent pour montrer la haute mission à laquelle la femme a été promue par le Christianisme. D'esclave de l'homme, elle est devenue *la servante du Seigneur*, l'apôtre, la propagatrice de sa gloire. Une passion nouvelle a été allumée dans son âme : c'est de *faire les affaires de Dieu :* elle qui était jugée impropre aux affaires domestiques; c'est d'*étendre son Règne :* elle qui était réputée incapable de se gouverner [2] ; et le succès le plus prodigieux est venu couronner

[1] Gibbon, t. VI, p. 532 et 535. — *Biographie universelle*, Hermenegilde.

[2] Comme nous écrivions ceci, nous recevions d'une dame les lignes suivantes : « .... Si dès mes premières années je me fusse rendue aux « appels de la grâce, je n'aurais plus qu'à vivre de la vie intérieure, « et, n'étant pas mère, j'oublierais le monde.... Regret inutile! Je « suis liée à ce monde, il me faut y marcher jusqu'au jour du re- « pos.... Mais pourquoi encore ne pas m'y borner au soin de mon « propre salut, et me laisser consumer par le stérile désir de travailler

cette ambition comme d'une auréole : succès, remarquez-le bien, dont la femme chrétienne ne se prévaut jamais, tant est pur le zèle qui le lui fait poursuivre ; succès dont le retard ne la décourage pas, tant ce même zèle est patient. Il n'est pas besoin d'évoquer de grandes figures historiques pour montrer ce phénomène. Il est partout autour de nous. Ce sont nos mères, nos femmes, nos sœurs, nos filles, qui, sous tous ces états et par toutes ces relations, sont apôtres. Je les dénonce. Qui dira les prodiges de leur persistance, de leur résignation, de leur charité, de leur industrie, de leur discrétion, de leur piété, de leur douleur ou de leur joie dans cette conspiration tacite pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? La nature même, avec les ivresses de la maternité et de l'amour, est dépassée par ces émotions de la grâce, quand elles ont réenfanté un fils à la vie de Dieu, conquis un père ou un mari à sa félicité et à sa gloire : doublement passionnées de cette gloire de Dieu et de cette félicité des âmes [1].

« à celui des autres, et d'étendre le règne de Dieu?..... Est-ce « présomption, inquiétude d'esprit, vanité, orgueil? Peut-être, je ne « sais; qui me le dira nettement?..... Aveuglées sans doute par quel- « ques apparences, plusieurs voix imposantes me disent le contraire; « ne dois-je pas croire que l'affection les trompe, lorsque je vois « échouer presque tous mes efforts, presque toutes mes tentatives? » — Après avoir raconté l'insuccès actuel d'une de ces tentatives pour le salut d'une âme : « Ah! s'écrie-t-elle, je souffre vraiment, je com- « patis et je demande à Dieu lumière pour cette âme et patience pour « moi.... » — Généreux tourment, dont les scrupules font ressortir toute la délicatesse; et les épreuves, toute l'intensité!

[1] La bénédiction que Dieu a répandue sur nos travaux nous a mis, à cet égard, dans des confidences qu'il y aurait indiscrétion de notre part à révéler, même en les laissant sous le voile de l'anonyme, tant le désintéressement et l'humilité des saintes âmes qu'elles concernent

Mais ce ne sont pas des âmes isolées, c'est la société tout entière qu'elles ramènent de nos jours à la foi. C'est bien elles, en effet, c'est bien le *sexe dévot* qui a gardé le feu sacré durant tant d'années où leur présence seule venait consoler la Religion de la désertion universelle qui la reléguait dans ses temples, et du respect humain qui en écartait les hommes au dehors. C'est bien elles qui les y font rentrer et qui, ouvrières infatigables de la grâce, ont fait et achèvent cette rénovation religieuse à laquelle nous assistons. Il y a vingt-cinq ans, Chateaubriand écrivait ceci : « Accomplissement

nous ont attribué un mérite qui leur revient. Nous devons, au contraire, rendre ce témoignage, que *jamais* nos *Études* n'ont atteint leur but que par la main d'une femme. En voici un exemple des plus touchants. Une jeune femme se mourait. Sa suprême douleur n'était pas de quitter la vie, de laisser même en bas âge de tendres enfants; c'était de laisser un père qui l'aimait passionnément, et qui n'avait, pour éviter l'abîme du désespoir où allait le plonger sa perte, aucune des espérances et des consolations de la foi. Elle avait vainement poursuivi sa conversion depuis plusieurs années, et elle n'avait plus que quelques moments. Voici comment elle les mit à profit. Elle lui dit qu'on lui avait parlé d'un ouvrage sur la religion qu'elle aurait désiré beaucoup connaître, mais que son épuisement ne lui permettant pas cette lecture, elle le priait de vouloir bien l'ouvrir et chercher les pages qui pourraient l'intéresser. Ce pieux stratagème fut béni. Mû par l'empressement de lui donner cette satisfaction, le père ouvre le livre, s'en rend compte avec ardeur pour elle, et, par la grâce de Dieu, y prend goût pour lui. Ces pages, lues au chevet d'un lit qui en offrait un si pénétrant commentaire, à la double lueur d'une vie en qui se consommaient tant de vertus et de l'éternité qui en projetait déjà sur elle la récompense, s'illuminèrent des reflets de la vérité. La foi envahit cette âme jusque-là si fermée à ses inspirations, et lui amena le courage et l'espérance au moment où la mort allait la livrer à l'abattement et au désespoir. Le même Dieu, reçu en communion, donna au père la force de vivre, et à la jeune femme celle de mourir. C'est de la bouche de ce père que nous tenons ce touchant récit.

« des choses ! Les femmes, qui adorèrent les premières « au fond des Catacombes, remplissent les dernières ces « églises où elles amenèrent les pères, où elles ne peu- « vent retenir les fils. Elles pleurèrent au pied du Cal- « vaire qui vit expirer la grande Victime : elles pleurent « encore au pied de ce Calvaire ; mais celui qu'elles « mirent au tombeau est remonté au ciel : il n'y a plus « rien sur la Croix, rien au Saint-Sépulcre[1]. » — Si Chateaubriand revenait, il effacerait ces lignes, et il mettrait à la place : — Accomplissement des choses ! Les « femmes, qui adorèrent les premières au fond des Ca- « tacombes, ont les premières réadoré dans ces églises où « elles n'ont pu retenir les pères, mais où elles ont ra- « mené les fils. Elles ne pleurent plus au pied du Cal- « vaire, car celui qu'elles mirent au tombeau creusé par « l'impiété a réapparu au monde qui le confesse d'une « foi plus ferme : le Sépulcre est vide, mais le Cénacle « est plein. »

Entraîné par la séduction d'un sujet si riche, nous avons presque oublié sa conclusion dans son développement. Mais elle y apparaît si manifeste, qu'il n'est pour ainsi dire pas besoin de la tirer. Qui ne voit, en effet, qu'il en est de l'*Apostolat* comme de tous les autres éléments de l'émancipation de la femme ; qu'elles ne font en cela que perpétuer la Vierge Marie, et qu'on peut les appeler encore *des Marie?* Marie la première a engendré le Christianisme même dans son Auteur par un acte héroïque de sa foi. La première elle a procuré *la gloire de Dieu* et *la paix aux hommes*, comme le chantaient les Anges sur son enfantement. La première elle a réalisé ce

[1] *Etudes historiques*, Etude IV.

Règne de Dieu que Gabriel proposait à son consentement quand il lui disait : *Celui qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu... et son Règne n'aura point de fin.* La première elle a fait que la volonté de Dieu soit accomplie sur la terre comme elle l'est au ciel, par cette parole : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* La première elle a pu dire : *Mon âme glorifie le Seigneur!* La première enfin, non-seulement avant toute autre femme, mais avant les hommes et les Anges, elle a été apôtre, et elle a mérité d'être appelée *la Reine des Apôtres.*

Ce que toutes les femmes chrétiennes ont fait ou peuvent faire pour *enfanter des âmes à Jésus-Christ*, ce que tous les apôtres et missionnaires ont jamais fait pour convertir les nations, ce que l'Église fait pour la catholicité tout entière, Marie l'a fait, la première, pour le monde : « Elle a épandu la Lumière éternelle « dans le monde, Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui « non-seulement les hommes confessent Dieu, mais les « Anges le louent, les Dominations l'adorent, les Puis-« sances tremblent, les Cieux et les Vertus des Cieux « célèbrent d'un commun transport sa Majesté[1]. »

C'est de ce centre, de ce foyer apostolique de Marie que sont partis et que partiront à jamais tous les rayons de l'Apostolat. La Lumière éternelle elle-même, pour mieux faire ressortir cette source virginale d'où elle a voulu se répandre dans le monde, a encore voulu, même après en être sortie, lui rester jointe, et lui conférer le ministère

[1] Quæ... Virginitatis gloriâ permanente LUMEN ÆTERNUM MUNDO EFFUDIT *Jesum Christum Dominum Nostrum*, per quem Majestatem tuam laudant Angeli, etc., etc. Préface pour les fêtes de la Sainte Vierge.

de sa dispensation. Ainsi c'est par elle, c'est par Marie qu'elle a été susciter son Précurseur dans le sein maternel ; c'est par elle, c'est par Marie qu'elle a voulu être portée au temple et y apparaître comme *la Lumière qui doit éclairer toutes les Nations ;* c'est par elle, c'est par Marie qu'elle a voulu être ramenée de l'éclat anticipé qu'elle avait jeté parmi les Docteurs à l'obscurité d'une soumission filiale qui prévaut, ce semble, sur l'*occupation du service de son Père ;* c'est par elle, c'est par Marie qu'elle a voulu entrer *avant son heure* dans la carrière de ces prodiges et de son propre apostolat ; c'est par elle enfin, c'est par Marie qu'elle a voulu, en remontant au Ciel, *être conçue* de nouveau en quelque sorte *du Saint-Esprit* dans le cénacle et dans l'Église, comme l'expriment ces antiques témoignages de la vraie Doctrine : « La Vierge Mère de Dieu, dit saint Ildephonse, « était la noble contubernacle des Apôtres ; elle vivait « dans leur société habituelle ; et parce qu'elle con- « naissait avec plus d'étendue et d'exactitude que per- « sonne les actes et les paroles du Verbe fait chair, elle « en conférait sans cesse avec eux, pour les instruire « avec plus de vérité et dans un plus grand détail. » — « En remontant vers son Père, dit à son tour saint « Thomas de Villeneuve, le divin Maître a légué son « école et sa chaire à Marie : *Scholas et cathedram suam* « *reliquit Mariæ ;* non pas afin que Marie gouvernât « l'Église, ce qui appartenait à Pierre ; mais afin qu'elle « enseignât aux disciples la céleste Sagesse qu'elle « avait apprise dès le commencement. » — Par suite de cela : « Quoi d'étonnant, observe saint Ambroise, que « saint Jean ait excellé sur tous les autres à énoncer les « divins mystères, lui qui pouvait consulter à toute

« heure le dépôt vivant des secrets éternels? » — As-
« surément les Apôtres et les écrivains sacrés étaient
« instruits par le Saint-Esprit. Mais, s'écrie le docte abbé
« Ruppert, parce que le Saint-Eprit les enseignait, n'a-
« vaient-ils donc aucun besoin de l'enseignement magis-
« tral de votre voix, ô Vierge sainte ? Ah ! bien plutôt
« votre voix fut pour eux la voix de l'Esprit-Saint :
« *Imò, vox tua, vox illis fuit Spiritus sancti*[1]. »

Voilà à quelle sublimité la femme a été élevée en Marie, et d'où procède la mission apostolique qu'elle n'a cessé de remplir depuis lors dans le monde.

V. — Un mot de saint Paul résume toute cette Étude : — « Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé « son Fils *fait de la femme.* » *Ubi venit plenitudo temporis, Deus misit Filium* FACTUM EX MULIERE.

La femme avait été primitivement *faite de l'homme*, et, dégénérée, par le péché qu'elle lui communiqua, de son rang de compagne, elle était devenue universellement son esclave, en exécution de la divine sentence : *sub viri potestate eris et ipse dominabitur tuî.*

Dans la restauration du genre humain, c'est l'homme, et quel homme ! l'Homme-Dieu qui est *fait de la femme;* et celle-ci, par la plénitude de la grâce qu'elle a reçue la

[1] Nous avons emprunté ces précieuses citations au *Discours prononcé par Monseigneur l'évêque de Poitiers à la solennité de la consécration de l'église Notre-Dame de Bon-Encontre*. Nous avons été d'autant plus empressé de nous enrichir de l'opulence du savant et éloquent prélat, qu'elle vient réparer heureusement l'indigence de nos citations, à l'appui de la doctrine que nous avons professée dans le chapitre de *La Vierge Marie d'après l'Evangile*, intitulé : MARIE AU CÉNACLE, TÉMOIN FONDAMENTAL DE LA FOI CHRÉTIENNE.

première pour la déverser sur l'humanité, non-seulement est affranchie de la servitude de l'homme, mais elle en devient la souveraine, *la Dame*.

La *domination* de l'homme, non-seulement est abolie, mais, en un sens, elle passe à la femme. Domination par le respect, par l'hommage, par la reconnaissance, par le dévouement et par l'amour que lui concilient ses nouvelles vertus et les grâces nouvelles qui en découlent, et dont le culte s'exprime par ce mot, moderne comme la chose : *la Dame*.

La Dame est une création du Christianisme. Elle a sa plus haute personnification dans l'humble Mère du Rédempteur, NOTRE DAME, — LA DAME DE TOUT LE MONDE, comme on disait autrefois : Dame, en effet, de toute la terre, qui la révère, qui l'invoque et la proclame Mère bienheureuse et Patronne secourable du genre humain; Dame du Ciel, qui la salue Reine des Anges et pleine de grâce; Dame dominatrice de l'Enfer, dont elle écrase la tête et déjoue toutes les fureurs; Dame du Seigneur même, en quelque sorte, par l'empire que sa Maternité donne à ses prières sur le cœur de son divin Fils; Dame, en un mot, de la nature, de la grâce et de la gloire dont elle noue et concentre tous les rapports, et dont le triple éclat la décore : *Vêtue du soleil, la lune sous les pieds, les étoiles entourant sa tête*[1].

Voilà la Dame, voilà la Femme, telle que le Christ l'a faite, par un juste retour de ce que lui-même a été fait de la femme, *Factum ex muliere*.

Or, ce qui s'est passé en Marie se reproduit dans toute femme chrétienne. Le Christianisme a continué

[1] Apocalypse.

comme il a commencé; et il est toujours vrai de dire de lui qu'il est *fait de la Femme*, de sa Chasteté, de son Martyre, de sa Charité, de son Apostolat, de toutes les vertus que la grâce fait fleurir en elle et de leur influence dans l'humanité;—et comme il est ainsi fait de la femme, il la fait à son tour, il l'élève, il la constitue en dignité, en honneur et en gloire, il lui soumet les cœurs, il la revêt de grâce et d'amour. —*Et vestis illum, et vestiris ab illo.* — Il y a entre la femme et le Christianisme une étroite réciprocité d'intérêt et de destinée. Si elle devenait infidèle à sa mission chrétienne, le premier effet de cette infidélité serait de la faire déchoir : elle perdrait dans la proportion de ce qu'elle refuserait. Le Christianisme est comme un Domaine dont elle a l'usufruit ; elle est intéressée à le conserver et à l'accroître.

De Maistre avait vu cela : « La femme protégée par le « Christianisme, a-t-il dit, le protége à son tour. On « serait tenté de croire que cette influence tient à quel- « que affinité secrète, à quelque loi naturelle. Le salut « commence par une Femme annoncée depuis l'origine « des choses. Dans toute l'histoire évangélique, les « femmes jouent un rôle très-remarquable, et dans tou- « tes les conquêtes du Christianisme, faites tant sur les « individus que sur les nations, on voit toujours figurer « une femme[1]. »

Si tout cela est vrai, si tout ce que nous avons exposé dans cette Étude est fondé, une grande conséquence se dresse sur ce fondement, savoir, que ce que la femme doit *protéger* surtout dans le Christianisme, après le culte

[1] De Maistre, *Eclaircissement sur les sacrifices.*

de Dieu et de Jésus-Christ, ce qu'elle doit vénérer et chérir comme le principe, le modèle et le gage de sa réhabilitation, c'est le culte de cette *Femme annoncée depuis l'origine des choses et par qui le Salut a commencé*, par qui il se continue. Et cet intérêt, ce devoir de piété et de culte envers Marie ne peut toucher la femme dans tous ses états de vierge, de mère, d'épouse, de fille, de sœur, de dame, sans toucher et intéresser l'homme, la famille et la société, qui reçoivent d'elle l'influence qu'elle puise dans cette dévotion.

Car, — je recommande ce dernier aperçu, — la famille, la société moderne, à la différence de la famille et de la société antiques, qui étaient constituées sur l'homme, sont constituées sur la femme. C'est un fait et un principe dont la destruction nous ferait retomber dans l'état d'où le Christianisme nous a tirés. Ce que saint Paul a dit du Christ, ce que nous avons dit du Christianisme, on doit logiquement le dire de la société et de la civilisation qui en sont les fruits : tout cela est *fait de la femme*. C'est là une vérité qui nous enveloppe et nous saisit de toute part, et que nous avons suffisamment démontrée. Mais si tout cela est fait de la femme, il importe à tout cela que la femme soit faite elle-même d'après le type de sa réhabilitation, et soit maintenue en rapport avec lui par le culte.

Le culte de la Femme modèle, de la Vierge Marie doit donc être la profession d'une société qui a l'intelligence, la conscience et le courage de son destin.

CHAPITRE II

INFLUENCE DU CULTE DE LA VIERGE SUR LA VIE DES INDIVIDUS.

En influant sur la femme, et en l'élévant par le culte de la Vierge, le Christianisme a élevé tout ce qui relève de l'influence de la femme : l'individu, la famille, la société.

Ce serait toutefois abuser de cette vérité que de borner la portée sociale du culte de la Vierge à cette influence *indirecte*, et de n'y voir qu'une dévotion de femme. Si grande que soit une telle influence, si agissante qu'elle soit sur une société où elle a donné à la femme tant d'empire, si considérable que soient les titres qu'elle s'est acquis par là à la reconnaissance de tous ceux qui participent aux mœurs qu'elle a formés et qu'elle nourrit, ce n'est là cependant qu'un degré de la vérité.

Il faut aller plus loin. Il faut reconnaître, qu'outre cette influence indirecte, le culte de la Vierge exerce, à un égal degré, une influence *directe* sur chaque individu, sur la famille et sur la société, et qu'il s'adresse immédiatement à l'homme dans tous les états de son existence.

Cette riche vérité serait beaucoup plus longue à explorer qu'à établir. Pour l'établir, en effet, il suffit de quelques simples réflexions.

La première, c'est que, indépendamment des vertus

de son sexe, la Vierge Marie offre au degré le plus éminent les vertus les plus générales et les plus fondamentales de l'âme chrétienne, et qu'elle a été *posée comme l'Exemplaire universel de toutes les vertus*, selon l'expression de l'Ange de l'École [1].

En second lieu, c'est que Marie a été constituée Mère et Patronne de toute la famille humaine, et que le titre d'enfant lie à un égal degré envers une Mère, et n'en réclame pas moins de sollicitude et de protection. Le culte de la Mère oblige toute la famille. Il semble même, par une harmonie qui est dans la nature et que nous retrouverons dans la grâce, que ce culte filial envers la Mère trouve plus de tendresse et de dévotion chez les fils.

Mais la raison la plus irréfutable de cette influence directe du culte de la Vierge sur tous les membres de l'humanité, est tirée de l'influence indirecte elle-même qu'on lui reconnaît, et à laquelle on voudrait le réduire. Si la femme, en effet, améliore l'homme, la famille, la société, à proportion qu'elle s'améliore elle-même par le culte de la Femme modèle, par l'imitation et la reproduction de ses vertus, tellement que la femme qui se rapprochera le plus de Marie agira le plus efficacement sur tout ce qui l'entoure, il faut en conclure, à plus forte raison, que Marie elle-même aura une telle influence.

Par cette influence directe, et par le culte qui l'établit, Marie prend ainsi la place de la femme dans la vie de l'individu, dans la famille et dans la société. Elle devient ce que la femme chrétienne est pour nous tous, mais la femme chrétienne par excellence, bénie entre

[1] Div. Thom., *Opusc.*, I.

toutes, élevée au plus haut degré de grâce et de vertu. Que seraient un individu, une famille, une société, qui auraient Marie même pour Mère, pour Dame, pour Reine; qui la posséderaient, qui l'aimeraient, qui l'honoreraient, qui seraient élevés et formés à son école, régis par sa direction, placés sous l'influence directe de ses grâces et de son crédit auprès de Dieu!

Eh bien! voilà ce que fait la dévotion à la Sainte Vierge. Par elle cet idéal devient une réalité.

Apprécions-en d'abord la portée dans la vie de l'individu, et particulièrement de l'homme.

Quand Dieu eut créé l'homme, il dit : « Il n'est pas « bon que l'homme soit seul; faisons-lui un aide sem- « blable à lui [1], » et la femme fut créée semblable à l'homme, en effet, mais diversement semblable, pour lui être un aide, par l'harmonie que cette diversité dans la similitude établit entre ces deux sexes de l'humanité. Quel est l'homme qui peut se passer de la femme sans en être diminué. L'homme n'est complet que par la femme. Aussi la Genèse, avec un sens profond, racontant la formation de l'homme, avant que la femme fût tirée de lui, dit : « Dieu créa donc l'homme à son image, il *le* « créa à l'image de Dieu, il *les* créa mâle et femelle [2]. « — Dieu *les* bénit, et il *leur* dit : Croissez et multi- « pliez-vous, etc. » — Comment ne parlant que de l'homme et qu'à l'homme, Dieu le nomme-t-il déjà comme couple et au pluriel? Comment surtout, dans la même phrase, est-il dit successivement : « Il *le* créa, il

[1] Genèse, II, 18.
[2] Genèse, I, 27.

« *les* créa? » — C'est pour montrer à la fois et que l'homme n'est pas complet sans la femme, sans la dualité des sexes : de là le pluriel; et que l'harmonie produite par cette dualité compose l'unité humaine : de là le singulier. De sorte qu'il soit vrai de dire que de même qu'ils sont deux en un, de même ils sont un en deux. — Tel est le plan sur lequel l'humanité a été dressée et vit. Aussi l'homme n'est jamais sans la femme.

Mais de tous les rapports de la femme avec l'homme, celui qui est le plus nécessaire, celui sans lequel aucun homme ne saurait exister, celui sans lequel Dieu lui-même se faisant homme n'a pas voulu exister, c'est le rapport de *Maternité.* Par ce rapport sacré, la femme exerce sur l'homme une influence qui, prenant sa source dans les entrailles dont il est le fruit, se fait sentir en lui toute la vie, alors même que l'éducation maternelle ne vient pas la prolonger. Il y a de la femme, il y a de la mère dans tout homme, et on peut parler au pluriel à chacun de nous comme Dieu le fit au premier homme dans la Genèse. Que serait un homme qui ne serait pas le fruit d'une femme? On ne peut le concevoir que comme un être qui serait dépourvu de cet élément sympathique qu'il tient de la femme, et sans lequel il ne serait pas un être *humain.*

Cela posé, et la grâce ne détruisant pas la nature, mais étant plutôt ordonnée sur elle pour l'élever et pour l'enrichir, l'homme a besoin de retrouver dans cet ordre supérieur de la grâce ce qui tient intrinsèquement à sa nature, ce sans quoi il ne serait plus lui : une femme, une Mère. Et comment douter qu'il ait été dans le plan de sa régénération de lui ménager ce secours, lorsque nous voyons le Fils de Dieu lui-même qui pouvait le

plus s'en passer, et le Fils de Dieu se faisant le Chef et le type de l'homme régénéré, se donner une mère, et, après l'avoir consacrée par sa longue soumission, et par la place qu'il lui a faite dans tous ses mystères, nous la léguer à sa mort, comme celle qui devait concourir avec cette mort à nous donner la vie ; comme celle qui devait être pour le disciple ce qu'elle avait été pour le Maître ; pour les membres ce qu'elle avait été pour le Chef : une Mère !

Par ce visible dessein, la grâce vient réparer et combler la nature. Chaque individu chrétien a ainsi une mère. Combien qui n'en ont pas ou qui n'en ont plus ! et celui qui est le plus favorisé à cet égard ne l'est que dans l'ordre inférieur de la nature, avec toute l'insuffisance et la fragilité de ce qui est mortel. Lorsqu'il entre dans l'ordre surnaturel de la grâce, cette mère mortelle ne le suit pas. Tous donc nous réclamons une Mère de la grâce comme supplément ou complément de la nature ; une mère nouvelle, comme nous devenons des hommes nouveaux. C'est là Marie. En elle l'individu le plus déshérité, l'orphelin le plus abandonné trouve une mère dont la dignité, dont la puissance, dont la tendresse, dont la sollicitude et dont l'amour feraient envie à celui qui a été le plus favorisé de Dieu par le don d'une mère, si lui-même il ne pouvait prétendre à celle-là : la propre Mère de Dieu ! — « Fils, voilà votre « Mère ! »

Quel don ! Combien il est approprié au cœur de l'homme ! L'homme semble ne plus avoir besoin de la femme lorsqu'il entre dans l'âge viril. Il se suffit à lui-même, dirait-on, et c'est plutôt la femme qui paraît avoir besoin de son secours. Illusion ! que l'expérience

de la vie dément à chacune de ses épreuves. L'homme, si fort et si fier qu'il paraisse, si affranchi qu'il soit des soins de la femme par l'âge et la virilité de sa vie, reste toujours vulnérable par quelque endroit, soit au dehors, soit surtout au dedans. Déceptions, découragements, défaillances, ennuis, revers, fautes, anxiétés, dangers, maladies, souffrances, mort : voilà ce dont toute vie humaine est semée. Or, dans tous ces fléchissements qui font sentir à l'homme sa misère native, quand les appuis lui manquent, un seul semble lui être réservé pour les remplacer tous : la femme. Tout ce que la nature, tout ce que le Christianisme surtout a mis en elle de sympathie, de douceur, de charité, de patience, de dévouement, de délicatesse, de fidélité, d'affection, de charme ingénieux et de tact à traiter ou pour endormir les maux du cœur et de l'esprit comme ceux du corps, tout cet ensemble, en un mot, réel et idéal, humain et angélique qui compose la femme, est comme la *réserve* qui a été ménagée à l'homme dans les lassitudes et les défaillances de sa mortalité. Par le bien qu'elle lui fait, la femme prend alors sur l'homme une sorte d'ascendant maternel. Toute femme devient mère en quelque sorte par cette salutaire influence, et l'homme se laisse consoler et diriger par elle comme un enfant.

Que n'avons-nous pas vu et admiré de cette maternelle influence de la femme, par les sentiments si touchants que les maux de la guerre ont fait éclater dans les cœurs de nos soldats ? Quel est le sentiment, quelle est l'image qui surgissait, qui grandissait dans leur âme avec les souffrances et avec la mort, qui succédait immédiatement à l'héroïsme de leur intrépidité et faisait la su-

prême douleur ou la suprême consolation de leur sacrifice? C'était la mère, son souvenir, sa présence secourable dans ces Sœurs de Charité qui la représentaient, dans cette Religion surtout qui la leur donnait en Marie. Leur dévotion si admirable envers cette Mère des chrétiens prenait sa racine dans les instincts de la nature, en les élevant aux consolations de la foi.

Dans un tout autre ordre de situation, nous recueillons un témoignage non moins expressif de cette vérité. Je veux parler de l'influence qu'il a été donné à certaines femmes d'élite d'exercer sur d'illustres contemporains. Le culte, l'espèce d'idolâtrie dont une femme célèbre du commencement de ce siècle a été l'objet pour des natures supérieures, ne peut s'expliquer complétement que par ce besoin moral que nous avons décrit, et qui va jusqu'à idéaliser et surnaturaliser la femme en qui il trouve sa satisfaction.

« Madame Récamier, dit M. Guizot, était pour Bal-
« lanche une créature céleste, un ange, l'idéal qu'il
« passait sa vie à contempler, à admirer et à aimer,
« comme Dante contemplait, admirait et aimait Béatrice
« en traversant le Paradis. « Vous êtes mon étoile, lui
« écrivait-il.... votre présence si pleine de charme, les
« doux reflets de votre âme, seront pour moi une inspi-
« ration puissante. Vous êtes ma poésie tout entière ;
« vous êtes la poésie même, etc. » — Ce culte, qui n'avait rien que de légitime, si ce n'est son excès, était ressenti par une autre âme plus grande et qui l'a exprimé avec un accent plus grave et plus pénétrant.
« Agité au dehors par les occupations politiques ou
« dégoûté par l'ingratitude des cours, dit Chateau-
« briand, la placidité du cœur m'attendait au fond de

« cette retraite, comme le frais des bois au sortir de « la plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une « femme dont la sérénité s'étendait autour d'elle, sans « que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle « passait au travers d'affections profondes... En ap- « prochant de ma fin, il me semble que tout ce qui « m'a été cher, m'a été cher dans madame Récamier, « et qu'elle était la source cachée de mes affections... « Elle réglait mes sentiments, de même que l'autorité « du Ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans « mes devoirs. »

« Qui expliquera, dit M. Guizot, ce charmant et salutaire empire ? » A cette question, qu'il résout difficilement, on peut répondre, sans exclure les explications secondaires : le besoin du cœur humain, tel que l'a fait le Christianisme, témoignant par ses idolâtries la vérité d'un culte où il ne va pas chercher sa satisfaction. Que faudrait-il pour appliquer au culte de la Vierge les sentiments qui s'exhalaient ainsi aux pieds d'une imparfaite créature ? Plus de Christianisme ; c'est-à-dire plus de raison, plus de pureté, plus d'élévation, plus de piété et plus de foi.

Et qu'on ne dise pas que le Christianisme est trop au-dessus de ces sentiments pour avoir voulu les satisfaire. Dieu ne dédaigne rien de ce qu'il a fait, et la grâce, loin d'étouffer la nature, la déploie et l'enrichit en l'élevant et la purifiant. Les plus grands Saints ont eu de ces prédilections sympathiques pour de saintes femmes, et s'en sont aidés pour leur perfectionnement. Le Fils de Dieu lui-même, en prenant tous les sentiments de la nature humaine, n'a pas écarté celui-là, il s'est même complu à le montrer et à l'exprimer : « Or Jésus *aimait* Marthe

« et Marie sa sœur[1], » et l'on sait le prix qu'il mit aux parfums et aux larmes de Madeleine.

Et comment le Christianisme n'aurait-il pas tenu compte de l'influence de la femme et du besoin moral qu'elle satisfait, lorsque c'est lui-même qui a créé cette influence et ce besoin? Ce culte de la femme était, en effet, complétement inconnu de l'Antiquité : nous l'avons vu. C'est un fruit propre au Christianisme. Eh quoi! le Christianisme ne satisferait pas un besoin qu'il a créé? Il le laisserait s'égarer et se corrompre sans le régler et l'épurer? — Et comment encore l'a-t-il créé? — Par la grâce et la bénédiction qu'il a répandue de Marie sur toutes les femmes, par l'honneur qu'il a fait à leur sexe en élevant cette Vierge à la dignité de Reine des Anges, de Mère de Dieu. Et cette même bénédiction, ce même honneur qui a valu à toutes les femmes le culte dont elles sont l'objet, laisseraient la Vierge sans culte ou sans un culte proportionné à sa dignité? Et ce culte n'aurait pas l'influence qu'il a communiquée à celui des autres femmes? Parfaitement légitime en s'adressant à nos dames et à nos mères, il deviendrait idolâtrique en s'adressant à NOTRE-DAME et à la MÈRE DE DIEU? L'homme se croirait affranchi d'hommage envers une seule femme, et ce serait celle que révèrent les Anges et à qui le Fils de Dieu était *soumis?* Il n'attendrait rien de Celle par qui tout a été donné? — Ah! que de déraison il y a hors du Catholicisme!

Mais c'est à un point de vue plus immédiat que l'influence individuelle du culte de la Vierge veut être envisagée.

[1] Évangile selon saint Jean, XI, 5.

Si par sa nature primitive *il n'est pas bon que l'homme soit seul*, et s'il lui faut *un aide semblable à lui*, s'il lui faut la femme pour traverser la vie, même au delà de l'enfance et jusqu'à ses derniers jours, combien plus la lui faut-il pour *naître* à la grâce et pour se soutenir et avancer dans cette nouvelle existence, où il n'est jamais ici-bas qu'un petit enfant ! Sa nature, conservée dans la grâce, demande, là surtout, ce qu'elle demande dans l'enfance : une femme, une mère. Aussi la Religion, l'Église, prennent-elles les sentiments et la figure d'une mère à l'égard des chrétiens ; et qui aura étudié tous les sentiments de l'âme chrétienne dans ses rapports avec Dieu et avec Jésus-Christ, y trouvera tous les traits de l'enfance, ses tâtonnements, ses débuts, ses balbutiements, ses faux pas, ses frayeurs, ses incorrigibles faiblesses, ses éternels recommencements : *Quasi modo geniti infantes*[1].

Combien la Religion s'est montrée divine en ménageant à la nature humaine, dans cet état, l'assistance et le patronage d'une vraie Femme, d'une vraie Mère, *semblable* à nous pour être à notre portée, élevée en gloire pour nous être *un aide* auprès de Dieu! Qui n'admirera la convenance de ce secours et la gradation de condescendance par où il se relie à tout le système chrétien ? Le même dessein qui a porté le Fils de Dieu à se revêtir de notre nature pour nous élever à la sienne et à son Père, dont tant d'abîmes nous séparaient, lui a fait placer entre sa personne divine et notre indignité humaine, pour nous faire venir à Lui, la femme même par laquelle il est venu à nous ; de telle sorte qu'il y eût entre

[1] I Pierre, II, 2.

Lui et nous un lien commun ; que cette même femme fût à la fois sa Mère et la nôtre : sa Mère pour le crédit, la nôtre pour la tendresse, et que par elle, à travers elle en quelque sorte, et sous le couvert de cette commune Maternité, nous puissions l'aborder sans crainte, nous élever graduellement de la Mère au Fils et du Fils au Père, et consommer notre destinée de Chrétiens.

Voilà le Christianisme intégral. La femme en Marie se trouve là, pour exercer dans l'ordre de la grâce l'influence qu'elle exerce dans l'ordre de la nature, et y recevoir le culte qui en est la condition.

Elle satisfait par là non-seulement à tous les besoins de la grâce, mais à ceux même de la nature qui s'y trouvent transformés. Sans exclure le culte des influences secondaires de la femme, ou plutôt en l'inspirant, le culte de Marie lui enlève ce qu'il a d'excessif, en en réservant les sentiments immodérés pour cette Vierge en qui ils ne sauraient l'être. Pour le cœur pur, pour l'âme chrétienne, Marie fait sentir un charme de confiance, de repos, de pureté, de douceur, d'abandon, de rafraîchissement et d'apaisement, qui répond aux plus délicats et aux plus naïfs comme aux plus élevés et aux plus nobles sentiments de la nature humaine ; qui fait naître ou qui accroît en nous ces sentiments par la satisfaction même qu'il leur donne, et qui enrichit l'âme de nouveaux trésors. Les expressions mêmes de ce culte en témoignent toute la vérité et toute la puissance : Marie est *notre Étoile sur la mer de ce monde*. Elle est pour nous *la Porte fortunée du ciel, d'où la lumière s'est levée sur le monde*. Elle est *la Mère du bel amour, de la crainte salutaire, de la vraie grandeur et de la sainte espérance*. Elle est *la Reine des cieux, la Souveraine des*

Anges, la Vierge glorieuse qui l'emporte sur toutes en beauté. Elle est *la Reine et la Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, vers qui nous élevons nos cris du fond de cet exil où nous a plongés la faute d'Ève; à qui nous adressons nos gémissements et nos soupirs avec nos pleurs, du creux de cette vallée de larmes. O Patronne!* lui disons-nous, *ô Vierge incomparable et qui n'avez pas d'égale en douceur, tournez vers nous ces yeux qui ne sont que miséricorde. Montrez-vous Mère. Que par vous reçoive nos prières Celui qui pour nous a daigné être votre Fils*; *et montrez-nous, à la sortie de cet exil, ce Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie*[1] *!*

Assurément, on peut ne pas ressentir ces sentiments, mais on ne peut en nier la vérité, la pureté et la puissance; car leur expression en fait foi. On ne peut nier la profonde influence qu'ils doivent exercer dans l'âme et dans la vie du Chrétien pour soutenir sa faiblesse, apaiser ses troubles, sauver sa fragilité, consoler ses douleurs et consacrer ses joies.

Il a été donné à deux écrivains illustres, tous deux protestants, Goëthe et Schiller, de le comprendre, et d'en tirer des effets pénétrants de pathétique vérité.

On connaît, dans la tragédie de *Faust*, la situation de Marguerite, lorsque tombée de l'innocence dans le crime, et devenue *le péché même*, comme elle dit; jouet des sarcasmes de ses compagnes dont elle avait fait l'envie, et rebut du monde dont elle avait été l'admiration, abîmée dans la honte et dans les remords, et n'ayant plus où se réfugier dans toute la nature, elle rencontre

[1] Extraits de diverses prières liturgiques à la Sainte Vierge.

dans le creux d'un mur solitaire l'image de la *Mater dolorosa*, et trouve à son aspect la force d'exhaler cette prière : — « Abaisse, ô Mère des douleurs ! un regard de « pitié sur ma peine ! — Le glaive dans le cœur, tu « contemples avec mille angoisses la mort cruelle de « ton Fils ! — Tes yeux se tournent vers son Père, et « tes soupirs lui demandent de vous secourir tous les « deux ! — Qui sentira, qui souffrira le mal qui dé- « chire mon sein ! l'inquiétude de mon pauvre cœur, « ce qu'il craint, et ce qu'il espère ! Toi SEULE, *hélas ! « peux le savoir*. — Secours-moi ! sauve-moi de la honte « et de la mort ! Abaisse, ô Mère des douleurs ! un re- « gard de pitié sur ma peine ! »

Dans Schiller, l'intelligence de la dévotion à Marie a été de beaucoup plus pénétrante ; elle s'est élevée réellement jusqu'au génie. Ce n'est pas le sentiment de la douleur dans la honte, naturellement suppliante, qui conduit chez lui à la dévotion : c'est celui du bonheur dans un chaste amour, exalté à un idéal de félicité auprès duquel tout lui paraît indigne et grossier, jusqu'aux plus légitimes sentiments de la nature. C'est dans *les Piccolomini*, troisième partie de la tragédie de *Wallenstein*. Max, voyant ses vœux pour Thécla, à la main de laquelle il aspirait, couronnés par l'entremise de la comtesse, sa tante, qui lui recommande de n'en rien dire encore à personne, pas même à son père, répond : — « Il est inutile de me prescrire cette discrétion. Il « n'est pas une physionomie, ici, qui sympathise en « rien avec tout ce qui émeut si puissamment mon « âme. Je me trouve comme au milieu d'un peuple « étranger. Mes compagnons me sont devenus insup- « portables. Mon père lui-même, je n'ai plus de paroles

« à lui donner. Le service, les armes me paraissent de « fastidieuses et vulgaires minuties. C'est ce que ressen- « tirait une âme bienheureuse qui, du séjour des éter- « nelles félicités, reviendrait à ses jeux puérils, à ses « travaux, à ses goûts, à ses liaisons et à toute sa misé- « rable humanité... Où pensez-vous que j'étais, chère « tante?... Mais ne vous raillez pas de moi. Ce bruit du « camp, ce ramas importun d'hommes qui me sont « connus, cette insipide gaieté, ces frivoles propos m'é- « taient à charge; je me sentais mal à l'aise; j'étais « forcé de m'éloigner. J'ai cherché le silence nécessaire « à ce cœur trop plein ; j'ai cherché à mon bonheur un « asile pur. Ne riez point, comtesse, j'étais à l'église. « Près d'ici est un cloître; je suis allé à la rampe du « sanctuaire. Là, j'étais seul. Au-dessus de l'autel est « suspendue l'image de la Mère de Dieu : un mauvais « tableau; mais c'est le seul ami qu'aujourd'hui j'aie « voulu chercher... Combien de fois j'avais vu la Divi- « nité dans son éclat, au milieu de l'adoration des fi- « dèles, sans que jamais ce spectacle m'ait ému, et « maintenant, tout à coup, *j'ai compris la dévotion aussi « bien que l'amour*. »

Quelle dévotion que celle qui répond ainsi à toutes les cordes du cœur humain, à la joie comme à la douleur, à l'innocence comme au remords, à l'exaltation comme au brisement du cœur, pour les aider à supporter le poids toujours excessif de la destinée!

Et cependant la dévotion à la Sainte Vierge paraît petite à ceux qui ne la ressentent pas; elle qu'on sent d'autant plus, que l'âme est dans une situation plus grande! C'est-à-dire que le cœur rétréci par le culte de la personnalité se suffisant à elle-même ne comprend

pas une satisfaction dont il ne sent plus le besoin. C'est son appauvrissement qu'il prête à la dévotion. Cette dévotion aviverait en lui des sentiments qui y sont atrophiés ; elle le ferait palpiter d'une vie plus pure, plus humble, plus affective, plus épanouie, plus grande ; de la vraie Vie, dont Marie est l'initiatrice et la Mère, *Vitæ suppeditatrix, et vita viventium et causa vitæ.*

Il en est ainsi, du reste, de tout le Christianisme. Jésus-Christ aussi paraît un mythe, et Dieu même une abstraction à l'indifférent et au déiste. Qui est-ce qui en fait pour le chrétien le *Dieu vivant*, le *Dieu-avec-nous ?* Qui est-ce qui nous fait ressentir en Dieu la tendresse d'un père, et en Jésus-Christ l'amour d'un frère ? Qui est-ce qui nous fait vivre avec eux dans ces rapports de grâce et de vie dont les effets sont si sensibles et si personnels, si ce n'est le culte de la pensée et de la volonté soumises aux opérations de la grâce ? — Pareillement de la sainte Vierge. — Cette mère paraît une superfétation au chrétien qui la néglige, qui la tient à l'écart, qui rougit d'elle, qui passe devant ses autels sans l'honorer et sans l'invoquer, et qui s'autorise de sa propre froideur pour nier sa tendresse. Mais que ce chrétien acquitte la dette du culte et de la dévotion si légitime envers cette Mère de son Dieu, qu'il se mette en rapport avec elle par les dispositions qui caractérisent son culte, et qui le recommandent si éminemment à tous ceux qui ont le sens chrétien, par la simplicité et l'humilité ; qu'il se montre fils en un mot : et bientôt il sentira Marie lui être une Mère ; et il le sentira, non-seulement à son amour pour elle, mais aux grâces qu'il en recevra, et à son amour plus grand pour Jésus-Christ et pour Dieu, témoignage de ces grâces. Il *comprendra la dévo-*

tion aussi bien que l'amour. Il éprouvera enfin la vérité de cette mémorable parole de saint Bernard : « Il est inouï, ô douce Vierge Marie ! qu'aucun de « ceux qui ont eu recours à votre protection, qui ont « imploré votre secours, et qui ont sollicité vos suf- « frages, ait jamais été méprisé ou abandonné ! »

CHAPITRE III

INFLUENCE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE SUR LA FAMILLE.

De l'influence du culte de Marie sur l'individu à son influence sur la famille, la transition est aussi naturelle que la conséquence est certaine.

On peut dire même qu'elle est croissante.

I. — Dieu, qui est le grand *Unisseur*, comme parle saint François de Sales, se plaît dans l'union. L'*Univers*, comme le mot lui-même l'indique, n'est qu'une vaste union des êtres tirés de la confusion. Pour ne parler que de l'homme, nous avons vu que Dieu ne l'a pas même conçu un instant solitaire. Il le créa en double et en un. Mais cette première union ne devait être encore que le principe d'une union plus multiple. En vertu de cette parole : *Multipliez-vous*, les enfants naquirent ; d'époux, l'homme et la femme devinrent *parents*, et la famille fut instituée, pour devenir elle-même, par son union, l'élément d'une union plus grande, la nationalité de chaque peuple, de chaque *gens*, dont la réunion forme le genre humain.

L'Antiquité n'avait compris qu'une seule union, à laquelle elle avait sacrifié toutes les autres : la nationalité. Point de famille pour elle, point de genre humain. Elle avait dénaturé par là même la nationalité, en la déta-

chant et de ce qui la forme et de ce qu'elle doit elle-même former. Elle n'avait gardé qu'un anneau de la chaîne entre celui qui précède et celui qui suit; elle l'avait même forgé de leur absorption, et lui avait ôté par cela même son caractère.

Cette rupture était d'autant plus fatale, que la chaîne devait avoir une plus grande portée encore, et ne devait pas aller seulement de l'union des sexes à celle des nations, de la dualité humaine au genre humain. Sa destinée était d'aller de Dieu à Dieu.

Adam, en effet, *qui fut de Dieu*, comme dit l'Évangile[1], par le souffle de vie qu'il reçut de Lui, devait, en transmettant ce souffle à sa postérité, le communiquer à Dieu lui-même, dont le Fils devait venir le prendre dans le sein d'une femme. L'*homme de Dieu* devait devenir l'*Homme-Dieu*. Mais ce n'était pas là encore le terme de l'union ; c'en était la *voie*. Cet Homme-Dieu, Fils de Dieu et fils de l'homme, devait réaliser en lui l'union générale de l'humanité à la Divinité, en communiquant à tout homme qui la recevrait de sa grâce, la qualité d'enfant de Dieu ; en ramassant en lui la généralité des hommes, et l'élevant à sa propre union avec son Père, « afin que tous ensemble ils ne soient qu'un, « de même que lui et son Père ne sont qu'un ; et que « l'universalité soit ainsi consommée dans l'unité[2]. »

En se consommant, cette union merveilleuse devait resserrer, on le conçoit, toutes les unions secondaires dont elle est le terme. Elle devait réagir sur elles et les inspirer. De là, en effet, l'indissolubilité du mariage

[1] Luc, III, 38.
[2] Joan., XVII, 22.

scellée de l'union même de Jésus-Christ avec son Église; la famille constituée sur ce fondement et sur la coexistence religieuse et civile de la triple personnalité de l'homme, de la femme et de l'enfant; la nationalité assurée par l'obligation de rendre à César ce qui est à César, sous la garantie réciproque entre les peuples et leurs souverains de rendre à Dieu ce qui est à Dieu; enfin le genre humain constitué sur le droit des gens de l'Évangile en une seule famille de frères, rachetés du sang de Jésus-Christ, et disant ensemble à Dieu : NOTRE PÈRE.

Cette Paternité céleste inspire toutes ces relations et les relie, en imprimant à chacune d'elles un caractère de *famille*, dont le cercle va tout à la fois en s'élevant et en se concentrant, comme la voûte d'un édifice. L'humanité est ainsi constituée religieusement sur le plan de la famille. Combien plus la famille elle-même doit-elle donc répondre à ce plan !

Or, la Paternité céleste, qui en est le foyer, ne résulte pour nous que de la Fraternité de Jésus-Christ; et la Fraternité de Jésus-Christ ne résulte elle-même que de la Maternité de Marie. Cela est certain. « Dieu « a envoyé son Fils *fait de la femme*, pour que nous « reçussions l'adoption des enfants, et étant enfants, « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, « qui crie : PÈRE[1]. » Voilà la constitution de la famille céleste. Dieu n'est notre Père que parce que son Fils s'est fait notre Frère; et il ne s'est fait notre Frère qu'en tant qu'il a pris Marie pour Mère. C'est cette Maternité de Marie, commune à Lui son *Premier-*

[1] Galat., IV, 4 et 6.

né[1] selon la nature et selon la chair, et à nous *ses autres enfants*[2] selon la grâce et selon l'esprit, qui nous fait entrer dans la fraternité de Jésus-Christ et dans la filiation de Dieu. La famille céleste est ainsi constituée sur la *femme*, sur Marie.

Or, s'il est vrai que le céleste doit être le type du terrestre, doit l'inspirer et l'informer, Marie doit avoir dans la religion de la famille la place que nous venons de lui reconnaître dans la famille de la religion. Le culte du Père, du Fils et du Saint-Esprit doit venir s'*incarner* en quelque sorte dans celui de la Vierge Marie. De là le mot si vrai d'un petit enfant à sa mère qui lui faisait faire le signe de la croix : *Maman ! et il n'y a pas de Mère?*

II. — La convenance d'un tel culte, et l'influence qu'il doit exercer sur la famille chrétienne résulte, du reste, de celle qu'il a déjà eue sur sa formation. S'il est vrai, en effet, que l'émancipation de la femme et le prix de l'enfant, que ces deux personnalités sans lesquelles il ne saurait y avoir de famille et qui étaient absorbées dans celle du père, sont une création du Christianisme ; s'il est vrai que le culte de la Vierge-Mère et de l'Enfant-Dieu a puissamment contribué à cette création, il doit être vrai que ce même culte doit contribuer au maintien et au perfectionnement de son propre ouvrage.

Qu'on le remarque bien, la tendance de la nature déchue vers la brutalité de la force n'a pas été détruite,

[1] Matth., I, 25.
[2] Apocalypse, XII, 17.

mais domptée seulement par le Christianisme : elle se relèverait soudain si le Christianisme suspendait le prodige continu de son céleste empire. Bientôt l'enfant et la femme seraient absorbés par le père et le mari, le pauvre par le riche, le faible par le fort, les petits États par les grands, et la tyrannie antique relèverait sa tête hideuse. Or, dans la famille chrétienne, qui est-ce qui fait contre-poids, pour la femme et pour l'enfant ? qui est-ce qui maintient le mari et le père, à leur égard, dans l'équilibre de la justice, dans l'inclination même de la tendresse et du respect? Nos lois, dira-t-on, nos mœurs ; sans aucun doute : mais remontez à la source de ces lois et de ces mœurs, considérez encore aujourd'hui ce qui les alimente, et vous trouverez la Religion et plus particulièrement le culte de l'Enfant-Dieu et de la Vierge-Mère consacrant la Mère et l'Enfant. — Ah ! que ce culte, que cette douce et sainte image de la Vierge, tenant, pressant dans ses bras l'Agneau qui doit juger la terre, impriment à la fois de respect, de douceur et de crainte, entre les parois de nos demeures, dans cette domesticité où la nature de l'homme, contenue au dehors par l'opinion, n'est que trop portée à s'échapper ! De quel reflet protecteur il couvre la femme et l'enfant ! quel supplément pour leur faiblesse !

III. — Le culte de la Vierge verse dans la famille une autre influence non moins essentielle, une influence de pureté et de chasteté. — *Casta pudicitiam servat domus*, disait le poëte latin, en opposant l'imaginaire bonheur de la vie champêtre à la dissolution des mœurs romaines. Il était réservé au Christianisme de réaliser cette fiction dans toute famille qui reconnaît sa loi. Il contient

les écarts des sens en consacrant leur légitime usage. Il fait la garde autour du sanctuaire de la fécondité, pour en écarter toute profanation, et il préserve les sources de la vie de toute altération et de toute souillure. Or, dans ce commun respect des époux, quelle est l'influence que la Religion oppose alors avec le plus d'efficacité, et de laquelle rayonnent, pour ainsi parler, la pudeur et la chasteté comme de leur foyer céleste? Qui est-ce qui consacre en particulier l'épouse chrétienne, la fait respecter de l'époux même qui ne se respecterait pas, et lui fait remplir tous ses devoirs, sauvegardant l'honneur, qu'elle ne perd jamais sans perdre son empire, si ce n'est le culte de la chasteté dans la plus haute expression qu'elle ait jamais reçue, la Vierge des vierges, en qui la virginité a été élevée au suprême honneur de la fécondité, et qui est devenue Mère de Dieu, ne *connaissant point d'homme?*

IV. — L'éducation de l'enfant ne se ressent pas moins de cette sainte influence; on peut dire même qu'elle ne saurait s'en passer. Deux vies s'éveillent en même temps et se développent parallèlement dans l'enfance chrétienne: la vie de la nature et la vie de la grâce, la vie du temps et celle de l'éternité. Ces deux vies se pénètrent réciproquement, de telle sorte, cependant, que c'est la vie de la grâce qui *élève* la vie de la nature, et qui en fait réellement l'*éducation*. La famille naturelle prête alors ses analogies à la Religion, qui le lui rend en influence. De la notion corrélative de mère et d'enfant qui lui est personnelle ou immédiate, l'enfant s'élève à celle de leur type, la Vierge-Mère et l'Enfant-Dieu; et de celle-ci à celle du Père céleste et invisible dont ils lui offrent le

reflet. Présenter à l'enfant la notion abstraite de Dieu serait peine perdue. On ne pourrait même dès l'abord le lui faire concevoir sous la vague notion de Père, et surtout le lui faire aimer. Pour l'élever à cette sublime notion, il faut la lui faire aborder par celle de *Fils*, de Jésus-Christ, Homme-Dieu, mort sur la croix pour nos péchés. Mais cette notion d'Homme-Dieu crucifié est encore bien abrupte et bien escarpée pour l'enfant; comment la faire descendre à sa portée? Comment? Par le même procédé qu'a réellement employé le Fils de Dieu pour se mettre à la portée de l'homme qui, relativement aux choses divines, n'est jamais qu'un enfant; par la vérité même du fait et de la doctrine qui nous présentent le Verbe fait *petit enfant*, naissant d'une Vierge-Mère, recevant ses soins prolongés, *grandissant en âge et en sagesse* sous sa garde jusqu'à l'âge de trente ans, et s'immolant à la justice de son Père, pour le salut des hommes qu'il réconcilie avec lui par sa mort. C'est là le Christianisme même : c'est ainsi que la Sagesse éternelle a fait l'éducation de l'humanité. C'est ainsi que toute éducation doit se faire. Par là, chose admirable et touchante ! la mère s'appuie sur l'autorité de Marie à l'égard de Jésus, et sur l'exemple de Jésus obéissant à Marie pour captiver l'attention et la soumission de l'enfant; et l'enfant s'autorise à son tour de la sainteté de Marie et de la sagesse de Jésus pour obliger la mère à être digne de cette sublime analogie. La leçon et l'autorité sont doubles : elles descendent de la mère à l'enfant, et elles remontent de l'enfant à la mère; elles profitent aux parents autant qu'à l'enfant : elles constituent pour ceux-là un sacrement en quelque sorte d'autorité, et pour celui-ci un sacrement de liberté de conscience.

Liberté et autorité qui se concilient comme la prédication de l'Enfant-Dieu parmi les Docteurs avec sa soumission à Marie, et qui sont le germe de ce tempérament d'autorité et de liberté que l'enfant devenu homme portera plus tard dans la vie publique. — Tout ceci n'est pas de la spéculation, c'est de la pratique. Qu'on nie que ce soit la mère chrétienne qui fasse la première éducation et le tempérament moral de l'enfant, ou qu'on reconnaisse qu'elle ne le fait pas sans l'influence évangélique de la Sainte Enfance de Jésus et de la Maternité de Marie.

V. — Mais le culte de cette sainte et virginale Maternité exerce dans la famille une influence plus générale et plus intime encore.

Si, comme nous l'avons reconnu dans la précédente Étude, ce culte influe puissamment dans la vie de l'homme pris individuellement, combien cette influence ne doit-elle pas se faire sentir dans la vie de famille, dans cette vie où l'homme est le plus homme, si je peux ainsi dire, et le plus réciproquement homme ; sur ce théâtre intime d'affections et d'émotions où la nature se déploie dans toute l'intensité et la liberté de ses plus vifs sentiments et de ses plus chers intérêts ; à ce foyer domestique où se passent tant d'événements personnels, tant de soucis, tant d'épreuves, tant de douleurs, tant de joies, tant d'illusions, tant de déceptions ; où l'homme naît, vit, souffre, meurt, dans tous ses membres, et où s'amasse au jour le jour ce poids de mérites ou de torts qui doit peser dans la balance de sa destinée ! Ah ! combien là se fait sentir le besoin d'un Dieu familier, du *Dieu-avec-nous*, naissant, vivant, souffrant, mourant comme nous ;

et sanctifiant par la grâce de ses mérites et de ses exemples toutes ces vicissitudes de la mortelle condition ! Et comment pouvons-nous avoir ce Dieu avec nous sans la Vierge par qui il est venu, avec qui il a ressenti toutes nos misères depuis la crèche jusqu'à la croix, avec qui il a vécu *en famille*, pour qui son dernier soupir a été un soupir de famille ? Sur trente-trois ans, le Fils de Dieu en a consacré trente à la vie de famille. Il nous a préparé dans *la Sainte Famille*, dont il a voulu être si longtemps le nœud, le modèle sanctifiant et protecteur de toute famille chrétienne. Or, sur qui reposait cette céleste famille, si ce n'est sur la Maternité de Marie ? Joseph n'était le père de Notre-Seigneur, que parce qu'il était l'époux de Marie ; sainte Élisabeth, saint Jean-Baptiste, les autres cousins de Jésus, et toute sa parenté, ne tenaient à lui que par Marie. Lui-même n'a voulu tenir sa qualité de Fils de l'homme que de Marie. Et lorsque toute cette parenté humaine du Fils de Dieu s'est éteinte ou dispersée, qui est-ce qui a vécu seule avec lui, si ce n'est encore Marie ? Enfin la mort elle-même n'a pu rompre ce lien de sang de Jésus et de Marie ; elle l'a transformé en un lien spirituel d'adoption, en l'étendant à toute la famille humaine. Jésus a voulu se survivre comme Fils de Marie dans la personne du bien-aimé Disciple à qui il la lègue en mourant, et qui « à dater de « cette heure la prit à son foyer, » dit l'Évangile : *Ex illa hora accepit eam Discipulus* IN SUA [1]. Le Disciple n'était en cela que la personnification de tout disciple du Christ qui, lui aussi, doit prendre Marie à son foyer, doit l'honorer d'un culte domestique, doit honorer et

[1] Jean, XIX, 27.

chérir en elle le dépôt de Jésus mourant, et continuer ce que ce divin Fils a voulu être pour elle toute sa vie et après sa vie[1]. Quel témoignage de tendresse intime de Jésus envers le Chrétien que de lui léguer sa Mère ! et quel précieux moyen de fidélité et d'amour du Chrétien envers Jésus que le culte domestique d'une telle Mère ! Jésus, qui a dit : « Quand vous serez plusieurs « réunis en mon nom, je serai au milieu de vous, » peut-il manquer de se trouver dans une famille qui possède ainsi Marie, et Dieu, qui nous est rendu propice par Jésus, ne doit-il pas habiter dans une telle maison ?...

Et combien ce culte n'est-il pas approprié à ce caractère privé, intime et domestique qui constitue la famille ! Point de famille sans une mère, et la famille vaut ce que vaut cette mère. Qu'est-ce donc d'une famille qui a pour mère la *Mère de Dieu*, qui vit et agit sous l'œil et l'influence de Marie ! Son culte tempère celui de Dieu et de Jésus-Christ, et le fait descendre, sans en compromettre la majesté, dans le cercle de la vie privée. Dans toutes

[1] On ne voit d'ordinaire qu'une circonstance *privée* de la vie de Jésus dans le don qu'il fit de sa mère à son Disciple. Comme s'il y avait eu quoi que ce soit de *privé* dans la vie du Fils de Dieu, et qui ne rentrât dans sa mission publique et universelle de *Sauveur des hommes !* Comme si tout ce qu'il a fait et dit, surtout du haut de la Croix, comme si *sa suprême parole* n'avait pas toute la portée de sa mort et n'y était pas annexée ! Comme si lui-même ne l'avait pas dit expressément par cette réflexion de son Disciple, qui suit immédiatement le don qu'il lui fait de Marie : « *Après cela, Jésus sachant que toutes choses étaient accomplies !* » — Le don de Marie rentre évidemment dans ces *toutes choses* dont l'accomplissement constituait la mission du Fils de Dieu. C'est un don *mystique* qui s'adresse dans saint Jean au genre humain. — Revoir ce que nous avons dit sur ce sujet dans *la Vierge Marie d'après l'Évangile*.

les peines, dans toutes les joies, dans tous les intérêts, dans toutes les épreuves, Marie est de la famille, comme elle était des noces de Cana ; *et Jésus y est convié* par la présence et l'entremise de Marie, qui lui dit plus d'une fois : « Ils manquent de vin ; » ils manquent de consolation, de force, de grâce, de vie. C'est à elle qu'on s'adresse pour tout obtenir de son divin Fils. On ose tout avec elle ; car elle est Mère : on espère tout ; car elle est Mère de Dieu. Par elle enfin Dieu se fait de la famille, pour en faire la famille de Dieu.

VI. — Et qu'on ne voie pas dans tout ceci une pieuse fiction. C'est une vérité tout à la fois de doctrine et de pratique. Marie sans doute est au haut du ciel, auprès du trône de Dieu ; et c'est de là qu'elle parle et qu'elle agit en notre faveur, de là qu'elle fait couler abondamment sur nous les trésors célestes, de là qu'elle se rend attentive à nos vœux et pourvoit à tous nos besoins : mais tout cela à proportion que nous l'honorons, et que nous l'invoquons sur la terre. Ce culte la fait descendre en quelque sorte au milieu de nous par les grâces qu'elle distribue ; il *spécialise* ces grâces, et les approprie à nos situations et à nos besoins. Ainsi le culte domestique de Marie obtient des grâces domestiques, des bénédictions de famille, comme le culte national obtient des grâces nationales et des bénédictions de peuple. La famille, comme *famille*, reçoit donc du culte de Marie une influence de grâce et de bénédiction qui découle de l'impression de ses vertus, de la faveur de son entremise, et de la puissance de son crédit ; et il n'y a pas de famille consacrée à Marie qui n'éprouve les effets sensibles de ce patronage maternel.

Pour en revenir à l'idée d'où nous sommes partis dans cette Étude, outre l'influence du culte de Marie sur l'individu, ce culte a une influence sur la famille; influence plus grande et autre : plus grande, en tant que la famille chrétienne réalise davantage ce qui est le propre du Christianisme, l'*union;* autre, en tant que ce culte est merveilleusement approprié aux conditions, aux besoins et aux mœurs de la famille.

Bourdaloue, dans un beau sermon *sur la dévotion à la Vierge*, prêché pour la fête de l'Assomption, après avoir rappelé le vœu de Louis XIII, dont on faisait la commémoration au sein des pompes nationales de la cour, de la magistrature, et de tout le peuple, ajoutait ces paroles par lesquelles nous ne pouvons mieux terminer :

« Voulez-vous, mes chers auditeurs, que je vous « donne une pratique digne de votre piété? Elle est « aisée, il n'y a point de prétexte qui vous en puisse « dispenser. Faites, chacun dans votre condition, ce que « fit ce prince très-chrétien et très-religieux, dont nous « accomplissons le vœu. Il consacra son royaume à la « Reine des vierges; consacrez-lui vos familles et vos « maisons : il lui dévoua sa personne et celle de ses « peuples; dévouez-lui la vôtre et celle de vos enfants. « Ce n'est pas assez : mais comme ce grand Monarque, « par une conduite solidement pieuse, qui ne lui acquit « pas moins devant Dieu que devant les hommes la qua-« lité de Juste, voulut que son dévouement fût public, « ne rougissons point de faire connaître le nôtre; con-« fessons librement ce que nous sommes, puisque c'est « la profession de ce que nous sommes qui nous doit « sauver. Ne souffrons pas que les libertins du siècle « soient plus hardis à railler le culte que nous rendons à

« la Mère de Dieu, que nous à le défendre... Surtout,
« Chrétiens, souvenez-vous de cette parole de saint An-
« selme, que, *comme toute famille solidement et sain-*
« *tement dévouée à la glorieuse Vierge ne périt pas,*
« *aussi ne devons-nous pas compter que la bénédiction*
« *de Dieu se trouve dans une famille où la glorieuse*
« *Vierge n'est pas honorée.* »

CHAPITRE IV

INFLUENCE DU CULTE DE MARIE SUR LA SOCIÉTÉ.

1° Le culte de Marie exerce une influence sur la société.

2° Quelle est cette influence ?

§ I.

I. — Un incrédule d'une haute portée d'esprit, mais qui avait joui trop longtemps de l'impiété pour avoir le goût et le sens du Christianisme fut, après une controverse amicale que j'eus un jour avec lui, entraîné par le courant des idées à laisser tomber de sa bouche cette vérité qui le dominait jusqu'à lui faire oublier l'avantage que je pouvais en tirer contre lui : « Si le Christianisme « venait à disparaître, que deviendrait la société ! » Cette exclamation, dont le geste et l'accent doublaient l'expression, lui était venue à propos d'une autre vérité dont il avait parfaitement senti la portée : c'est que le Christianisme n'agit pas seulement sur le petit nombre relatif des *dévots*, mais par eux dans la masse des indifférents ou même des impies; et que la moralité telle quelle dont ceux-ci se prévalent pour se passer de religion, leur arrive de cette Religion même qu'ils renient, et de cette dévotion qu'ils méprisent.

On ne peut en effet méconnaître *la puissance des*

milieux et des foyers. Le Christianisme n'est pas seulement dans les tabernacles et dans les temples, il est au dehors, sur les places, dans les maisons, dans les familles, dans les institutions, dans les mœurs, dans les idées, dans l'air. C'est l'impression ineffaçable de la piété du premier âge qui se réveille de loin en loin dans le cœur; c'est le souvenir profond de la sainteté d'une mère aimée, d'un père vénéré qui se confond avec le respect douloureux que nous portons à leur mémoire; c'est la vue d'un digne prêtre, l'exemple ou le discours d'un ami, l'innocence d'un enfant, la piété d'une épouse, d'une fille ou d'une sœur; le dirai-je? c'est la foi et la régularité d'un domestique, d'une pauvre servante, qui *édifient* quelquefois toute une maison, qui y répandent un parfum de religion et de vertu, et qui montent jusqu'à la haute intelligence du maître pour y déposer des impressions et des germes de moralité dont il ne se doute pas, et qu'il reçoit cependant, tout en disant qu'il lui suffit de sa conscience.

Le Christianisme pénètre tout. Nous vivons, nous nous agitons, nous flottons dans le Christianisme : *In e o vivimus, movemur et sumus*. Qu'il vienne à tarir, qu'il cesse d'alimenter la charité des saintes Sœurs vouées au soulagement de toutes les misères humaines; le dévouement des humbles Frères qui sèment sa doctrine et sa morale dans les générations successives du pauvre et de l'ouvrier; le zèle des Prêtres qui maintiennent les populations des campagnes et des faubourgs dans le respect de Dieu et la patience de leur condition; l'autorité des Évêques qui évangélisent incessamment leurs diocèses, et y font entendre périodiquement ou dans chaque circonstance solennelle cette grande parole qui a converti

le monde et qui le rappelle à ses destins; qu'il cesse de soutenir et d'animer cette multitude innombrable d'institutions charitables par lesquelles il pénètre dans tous les pores, pour ainsi dire, du corps social; qu'il cesse d'inspirer ces convictions et ces écrits qui défendent pied à pied le patrimoine de la vérité divine et en étendent le règne dans les intelligences; en un mot, que le Christianisme arrête un seul jour le vaste mécanisme de son action civilisatrice, qu'il cesse de dire et d'inspirer son *Sursum corda!*... et la société est abîmée.

Elle est abîmée sans pouvoir se retenir au degré même de décomposition d'où le Christianisme est venu la retirer; car, selon la loi de la pesanteur morale, elle tombera autant au-dessous qu'elle a été élevée au-dessus.

II. — Cela posé, nous devons en tirer, en ce qui touche notre sujet, une conclusion bien simple, à savoir, que le culte de la Très-Sainte Vierge a dans cette influence du Christianisme sur la société, la part qu'elle a dans le Christianisme même pris à son foyer.

Je dis *pris à son foyer;* car autrement ce ne serait pas le culte de la Vierge seulement, mais le culte de la Présence réelle, le culte de la divinité de Jésus-Christ, le culte du Dieu vivant lui-même qu'on pourrait éliminer du Christianisme. Il y a une multitude de christianismes de convention, aujourd'hui, qui répudient ces divers éléments du Christianisme réel. Le *Siècle* a son christianisme, M. Renan a son christianisme, Strauss avait son christianisme; si Voltaire revenait, il aurait le sien; car le moyen de combattre le Christianisme, aujourd'hui, autrement qu'en lui dérobant son titre et le falsifiant? Il y a même beaucoup de ces christianismes de bonne foi

autant que peut l'être l'accommodement d'une règle aux vues et aux penchants individuels qu'elle doit redresser; ainsi en est-il de toutes ces sectes et nuances du christianisme protestant depuis le puséisme jusqu'à l'unitarisme. Mais tout ce chaos est-il LE *Christianisme?* Qui oserait le dire sérieusement? Tout ce qu'on peut accorder, c'est que c'est DU *christianisme* à divers degrés de décomposition, dont le foyer est dans le Christianisme *intégral*, dans le Catholicisme; de même que les divers degrés de lumière et de chaleur qui se font sentir dans une atmosphère chargée de vapeurs, proviennent de l'astre qui darde ses rayons dans la haute sérénité de l'air.

C'est donc à cet unique foyer du Christianisme qu'il faut étudier la part du culte de la Vierge dans l'émission de sa vivifiante influence.

Or, là, ce culte nous apparaît *inhérent* au Christianisme. Nous ne voyons *jamais* un religieux, un prêtre, un chrétien actif, un ouvrier évangélique, une institution, une œuvre, une influence quelconque émanant directement et efficacement du Christianisme, qui ne s'inspire éminemment de cette dévotion. — C'est un fait.

Il faut reconnaître même que cette dévotion est le propre caractère de l'activité et de la fécondité chrétiennes, qu'elle en est la profession et la perfection. Le rosaire pend à toute ceinture de Sœur de charité, de Frère de la doctrine, de religieux ou d'apôtre, et sa récitation entre dans la vie pratique de tout prêtre et de tout chrétien, à proportion qu'on est plus fervent et plus actif dans le service de Dieu et dans l'exercice du Christianisme. L'image de la Vierge est le signe caractéristique de toute Œuvre chrétienne, et ses dévotions sont l'aliment de tout zèle et de toute charité. En un mot,

si on supprimait tout ce qui se nourrit du culte de la Vierge dans le Christianisme, on supprimerait le Christianisme même pris à ce foyer d'où émane tout christianisme dans le monde et toute influence chrétienne sur la société.

III. — On en sera plus convaincu si, de ce foyer du Christianisme, on porte la vue sur le sujet collectif de son action, sur cette partie de la société qu'on appelle la *société des fidèles*, les chrétiens pratiquants dans la plus large acception du mot; c'est-à-dire tous ceux qui entrent dans nos églises, et qui revenant ensuite dans le monde, y apportent les impressions religieuses qu'ils ont reçues, et les communiquent à divers degrés à la masse qui se meut en dehors. Si, dis-je, on porte la vue sur cette société qui comprend ainsi directement ou indirectement toute la société, on ne peut méconnaître encore la part considérable du culte de la Vierge dans l'action sociale du Christianisme.

La Religion chrétienne n'a aucune fête où la Vierge ne soit honorée. Je ne parle pas encore des dévotions facultatives, comme le rosaire, le mois de Marie, les confréries, les pèlerinages, etc., etc., je parle du culte régulier, liturgique et *officiel*, sans lequel on ne prend pas de part à la communion des fidèles. Le culte du Christ, le culte *divin* proprement dit, dans le Saint-Sacrifice qui en est l'âme, et dans la célébration de ses mystères les plus essentiels : les mystères de l'Avent, de Noël, de l'Épiphanie, de la Présentation, de la Passion, de Pâques, de la Pentecôte, est tout imprégné du culte de la Vierge; et réciproquement, le culte liturgique de la Vierge, les fêtes de l'Immaculée Conception, de la

Nativité, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Purification, de l'Assomption, sont toutes imprégnées du culte divin. L'Assomption, qui est la fête des fêtes de la Vierge, est même la fête nationale et sociale entre toutes, et la Religion semble ramasser et réchauffer en ce jour, la société chrétienne tout entière, comme sous les ailes maternelles de Marie. Quelle doit donc être l'influence d'un culte aussi éminent et aussi collectif?

Que dire maintenant du culte *facultatif* de la Vierge? quelle action puissante n'exerce-t-il pas sur la société? action d'autant plus grande qu'elle est plus libre, qu'elle est sollicitée par ceux mêmes sur qui elle se fait sentir, et qu'elle meut les multitudes par leur propre spontanéité. Quelle influence profonde et réellement sociale toutes ces manifestations de la foi des masses à Marie n'attestent-elles pas? Ces déplacements de populations attirées par la dévotion à ses sanctuaires privilégiés; ces commémorations de fêtes locales amassant des provinces entières sur un seul point; ces fondations de sanctuaires et ces érections de statues par le concours de vastes diocèses; ces manifestations de villes entières mues d'un même transport, et le faisant éclater par des illuminations qui font de toute une vaste cité un temple et un sanctuaire à Marie; enfin ces images et oratoires qui consacrent nos demeures, ces médailles ou ces symboles qui individualisent le culte de Marie, et en font un culte domestique et privé autant qu'il est extérieur et public : toutes ces manifestations accusent une influence qu'on ne peut méconnaître comme la plus vaste et la plus profonde, la plus collective et la plus intime que puisse sentir et exprimer une société.

Si donc le Christianisme a une influence vivifiante sur

la société moderne, s'il en est la vie même, il faut reconnaître que le culte de Marie entre dans cette influence pour une immense part.

IV. — On dira, je le sais, que c'est là le catholicisme, et que toute la partie si considérable du monde protestant atteste la superfluité du culte de la Vierge comme influence *chrétienne* sur la société.

Je réponds ce que j'ai déjà dit, et en y insistant. Le Catholicisme est au protestantisme dans le monde chrétien, ce que, dans chaque pays du monde chrétien, le Christianisme est aux déistes et aux impies. Dans chaque pays chrétien, les déistes et les impies, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, vivent du Christianisme, et sont à quelque degré chrétiens. De même, dans le monde chrétien, le protestantisme vit du Catholicisme : il en subit l'influence en l'attaquant. Ce qu'il y a de Christianisme dans les pays protestants est vivifié par la grande unité centrale du Catholicisme en Europe, qui agit à distance sur les sectes qui s'en sont détachées, et dont il retarde la décomposition ou opère le retour par une force de gravitation proportionnelle, si je peux ainsi parler, qui se fait sentir à divers degrés aux plus rebelles et aux plus révoltés. Je n'en veux pour preuve que cette révolte même. Il y a de la religion dans le blasphème, a-t-on dit très-justement : il y a de même du Catholicisme dans le protestantisme ; et on ne proteste que contre ce qui agit. La haine *spéciale* dont le culte de la Vierge est l'objet de la part du protestantisme, atteste ainsi la spécialité de son action.

Et puis, qui peut nier l'influence de la France dans le monde, et que ce par quoi elle exerce le plus cette

influence, ses *Sœurs*, ses apôtres et ses soldats, ne soit à la fois, et ce qu'il y a de plus français, et ce qu'il y a de plus chrétien, et ce qu'il y a de plus pieux envers la Vierge ?

V. — Mais ce n'est pas seulement dans ce qu'elle est aujourd'hui que l'influence du culte de la Vierge veut être appréciée, c'est aussi dans ce qu'elle a été. La société présente, dans toutes ses parties, est fille du Catholicisme. Elle a du Catholicisme dans le sang. Si donc nous voulons étudier les éléments religieux qui sont entrés dans son tempérament et qui le constituent, l'influence sous laquelle elle a grandi, dont elle a emporté avec elle les impressions, et qui continue à se faire sentir en elle comme tout ce qui est primitif et constitutif, il faut observer ces éléments à l'âge, pour ainsi parler, de son adolescence, au moyen âge. Nous avons beau faire, nous sommes les *fils des croisés*. Je ne veux pas donner à cette expression le sens étroit qui s'attache aux mœurs *sociales* du moyen âge : la société ne doit pas plus revenir au moyen âge, sous ce rapport, qu'elle ne doit s'arrêter à l'âge présent : elle ne le peut pas ; le développement est la loi de sa destinée ; mais le développement dans l'ordre immuable de foi. Immutabilité qui n'est pas une *borne*, mais qui est une *carrière ;* parce que c'est l'immutabilité de l'infini, qui comprend et mesure tout développement ; l'immutabilité de Dieu, de sa parole et de ses mystères. Je veux donc dire que nous sommes les *fils des croyants*, que nous sommes de *race* chrétienne, que nous portons tous en nous un principe vital qui remonte à l'âge de notre formation. et qui, par conséquent,

pour être bien apprécié, doit être observé à cet âge.

Or, à cet âge, quelle place le culte de la Vierge n'occupait-il pas dans la profession du Christianisme? Nous l'avons sommairement exposé, et les monuments qui couvrent notre sol en font foi. Nos *trente* cathédrales consacrées à la Vierge, sans compter la multitude des autres sanctuaires qui lui sont également dédiés, perpétuent au milieu de nous cette dévotion de nos pères dans les plus sublimes proportions et les plus magnifiques expressions que l'art puisse donner au culte dont il s'inspire. Ces étonnantes basiliques, pour lesquelles les plus indifférents professent aujourd'hui une savante admiration, versent sur nos têtes et dans nos âmes l'influence de cette dévotion à Marie qui les éleva, et la font rayonner au loin dans l'espace. Il en est de même de toutes les autres expressions de la foi de nos pères : la poésie, la statuaire, la peinture, l'éloquence, la légende, les innombrables écrits théologiques, apologétiques ou ascétiques qui ont été inspirés par le culte de la Vierge et qui entrent pour une si grande part dans cet héritage historique de lumières, de science et d'art que nous recueillons aujourd'hui avec un soin si scrupuleux, exercent sur notre société une influence qu'on ne saurait méconnaître sans méconnaître la valeur même que nous y attachons. Cette valeur, je le sais, est, pour beaucoup de ses appréciateurs, purement artistique ou archéologique; mais par eux elle devient, dans la société, comme un courant de goût, de sentiment, d'impression et d'opinion qui influe sur la croyance et sur les mœurs. Ce sont des titres de famille retrouvés, qui réveillent le culte des ancêtres, et d'où s'échappe une émanation de foi naïve que nous aimons

à respirer comme notre air natal. Nous nous retrouvons, sous cette impression, plus chrétiens, plus catholiques, plus pieux enfants de la Vierge[1]. En un mot, s'il est vrai que nous *provenons* du Christianisme, il est vrai que nous provenons de la Vierge qui l'a produit et dont l'influence n'a cessé de le vivifier ; et malgré les profondes altérations que l'hérésie ou l'impieté nous ont fait subir, on peut dire encore de nous, en nous regardant bien, ce qu'on disait de notre Auteur : *Nonne hic est Filius Mariæ?* CELUI-CI N'EST-IL PAS LE FILS DE MARIE?

Aussi la rénovation religieuse revêt-elle partout, de nos jours, le caractère de dévotion pour Marie. Le Christianisme, dont l'éclipse a plongé la société dans une si affreuse confusion, en se dégageant aujourd'hui des vapeurs de l'impiété, reparaît avec ce même caractère qu'il avait au moyen âge. Il en renoue la tradition ; il en déploie même la doctrine. Tant le culte de la Vierge est inhérent au Christianisme ! tant il a de part à l'influence que le Christianisme exerce sur la société !

Mais cela va devenir plus manifeste, si, de la constatation de cette influence, nous venons à examiner en quoi elle consiste et quelle elle est.

§ II.

Elle est de trois sortes : de doctrine, de morale et de culte.

[1] Les journaux américains ont rapporté l'impression que produisit aux États-Unis, il y a un an, l'exposition d'une *Immaculée Conception* de Murillo. Du culte de l'art, les esprits passèrent presque au culte de l'idée et du dogme.

I. — Nous avons montré avec développement, dans notre exposition historique, l'influence doctrinale du culte de la Sainte Vierge. Sous ce rapport capital, ce culte est de beaucoup antérieur au moyen âge. Il date du Christianisme primitif, de l'Antiquité évangélique et apostolique. Il nous apparaît dès lors comme l'élément le plus actif du triomphe de la doctrine sur toutes les hérésies qui éprouvèrent son essor, dans ces quatre premiers siècles de lutte que l'Église naissante eut à soutenir contre la brutalité de la force et la subtilité de l'erreur, et qui aboutit au triomphe de la Maternité divine à Éphèse. Ce triomphe clôt l'âge primitif, et il ouvre le moyen âge. Il résume la doctrine de la Maternité divine, et il en déploie le culte. Ce culte, si considérable dès lors et qui n'a cessé de grandir depuis, était l'expression même du Christianisme vainqueur. Et comme il est dans la destinée du Christianisme d'être toujours en lutte contre l'erreur, le culte de la Maternité divine a toujours eu et aura toujours, dans la conservation du Christianisme, la part qu'il a eue dans son triomphe primitif. Ce culte est le concile d'Éphèse continué ; c'est-à-dire le Christianisme même, dont ce concile résumait la doctrine contre toutes les hérésies qui avaient précédé, et celles mêmes qui devaient suivre.

Cette vérité ne résulte pas seulement de sa plus solennelle expression à Éphèse. Elle éclate à chaque page de l'histoire dogmatique du Christianisme en remontant jusqu'aux Apôtres. Nous l'avons montré et démontré.

Nous ne rappellerons ici, de tous les témoignages si forts, si pleins, si décisifs que nous en avons produits,

de saint Ignace à saint Cyrille, que celui de saint Archélaüs dans sa discussion contre Manès. Ce saint et éloquent évêque, comme on le sait, voulant faire ressortir l'importance du dogme de la Maternité divine que niait Manès, déroula, anneau par anneau, toute la chaîne des vérités religieuses et morales qui prend son point d'attache dans ce dogme, et il montra, soit en la descendant, soit en la remontant, tout l'ordre social suspendu à cette chaîne, comme Homère représente le monde suspendu à la chaîne d'or de son Jupiter. « Montrons « ouvertement, dit-il, combien ton assertion recèle « d'impiété. Si, comme tu le dis, le Christ n'est pas né « de Marie, sans nul doute il n'a pas souffert; car souf- « frir est impossible à qui n'est pas né. Que s'il n'a pas « souffert, il faut faire disparaître jusqu'au nom de « Croix. La Croix supprimée, Jésus n'est pas ressuscité « des morts. Que si Jésus n'est pas ressuscité des morts, « aucun autre ne ressuscitera. Que si nul ne doit ressus- « citer, il n'y aura pas de jugement. Que s'il ne doit pas « y avoir de jugement, c'est gratuitement qu'on obser- « verait les commandements de Dieu; il n'y a plus lieu « de nous contraindre; mangeons et buvons, car nous « devons mourir demain. Toutes ces choses s'enchaînen « pour celui qui nie que Jésus soit né de Marie. — Si au « contraire tu confesses cette naissance de Marie, la « Passion la suit nécessairement; la Résurrection, la « Passion; le Jugement, la Résurrection; et tous les pré- « ceptes de l'Écriture sont sauvés. — Ce n'est donc pas « là, conclut-il, une vaine question, mais elle contient « beaucoup de choses dans ce seul mot. De même, donc, « que toute la Loi et les Prophètes sont contenus « dans le double précepte, de même toute notre espé-

« RANCE EST SUSPENDUE A L'ENFANTEMENT DE LA BIENHEU-
« REUSE MARIE[1] »

Ceci est vrai d'une vérité absolue, que l'expérience vient confirmer.

Beaucoup de gens se flattent d'être moraux sans religion, d'autres d'être religieux sans christianisme, d'autres enfin d'être chrétiens sans dévotion à la Vierge. Ils opposent l'exemple du sentiment religieux dans l'Antiquité païenne, tel qu'il s'est produit dans les écrits des poëtes et des philosophes, etc., etc. — Quand j'accorderais tout cela, il n'en serait pas moins vrai que ce qui aurait lieu pour quelques individus ne saurait avoir lieu pour la société, comme société. La société peut-elle se passer d'une religion positive? Non. Peut-elle avoir une autre religion positive que le Christianisme? Non, encore. Le Christianisme peut-il subsister sans la croyance à l'Incarnation et sans le culte de la Maternité divine de Marie, formule et aliment de cette croyance? Non, enfin. — Comme nous l'avons vu, en effet, toute activité chrétienne positive se nourrit de ce culte; et le protestantisme, qui l'a rejeté, a perdu ou perd tous les jours la croyance à l'Incarnation du Verbe, et n'est retenu dans sa ruine chrétienne que par la vigueur catholique de cette croyance dans le monde, entretenue elle-même par le culte de la Maternité divine de Marie.

Quant aux individus qui prétendent se passer de ce culte ou même du Christianisme, je leur répondrai qu'ils s'en nourrissent, par le fait, comme membres parasites de la société chrétienne; — que s'ils n'avaient que le sentiment religieux des Anciens pour soutenir leur

[1] Voir page 114 du présent volume.

moralité, cette moralité ferait bientôt le même naufrage que celui dont les mœurs païennes nous offrent le hideux tableau; — enfin, que ce sentiment religieux des Anciens n'était religieux que parce qu'il était *tout ce qu'il pouvait être* alors en lumière et en piété, tandis que le Christianisme étant venu agrandir la sphère du sentiment religieux, on ne peut plus, sans irréligion et sans impiété, se borner à ce que ce sentiment était chez les Anciens :

Une grande espérance a traversé la terre,
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux [1].

Il est donc vrai que, même pour les individus, et à plus forte raison pour la société, toute religion sérieuse et positive consiste dans le Christianisme : c'est-à-dire, — rappelons-le, — dans l'obligation morale de bien vivre, fondée sur la croyance à un jugement à venir; — dans la croyance à ce jugement, fondée elle-même sur la croyance à la résurrection qui nous y fera comparaître ; — dans la croyance à cette résurrection de chacun de nous, fondée sur la croyance à la résurrection de Jésus-Christ ; — dans la croyance à la résurrection de Jésus-Christ, fondée sur sa Passion; — et dans la croyance à sa Passion, fondée elle-même sur *sa Naissance de Marie*, à l'enfantement de laquelle sont ainsi suspendues toute croyance et toute moralité.

En défendant le dogme de la Maternité divine, en le professant par le culte le plus fervent, le Catholicisme défend et professe ainsi tout l'Ordre religieux, moral, et par conséquent social. Et l'hérésie de tous les temps,

[1] Alfred de Musset, *Espoir en Dieu.*

en attaquant toujours ce même dogme, et en tombant aussitôt dans toute la série des négations opposées aux croyances qui en dérivent, justifie au plus haut point le culte dont il est l'objet.

Sans doute, la société chrétienne, en recevant l'influence dogmatique qui découle de ce saint culte, ne s'en rend pas compte, comme nous venons de le faire, par la déduction de toutes les vérités qui s'y rattachent, et dont la chaîne compose sa foi ; mais ce ne sont pas les raisonnements explicites qui déterminent le plus les convictions et les volontés, c'est la raison implicite, c'est le sens infus d'une vérité ; c'est surtout son expérience, et la vie qui en résulte pour l'âme qui s'en nourrit. Et c'est là aussi ce que produit le culte de la Sainte Vierge. L'âme s'y abreuve de doctrine, comme aux mamelles de la foi ; elle reçoit la croyance toute faite et à l'état concret, pour ainsi parler, comme l'enfant reçoit à l'état de lait la substance des divers aliments dont se nourrit la mère ; ou bien encore, comme on recueille à une source le volume de toutes les eaux qui se distribuent dans toutes ses dérivations. A ce point de vue si essentiel, le culte de la Vierge ne peut être suppléé par aucun autre. Il a une propriété unique, et qui est merveilleusement adaptée au besoin de l'humanité. Toute la Religion y est ramassée sous sa forme la plus complète, et tout à la fois la plus simple et la plus saisissable. En y professant la Maternité divine de Marie, on professe tout le Plan divin. Aussi les plus pieux envers Marie ont-ils été toujours les plus croyants et les plus fidèles; et réciproquement ceux dont la foi a été la plus riche, la plus lumineuse et la plus pénétrante, ont-ils toujours été les plus fidèles serviteurs de Marie.

Telle est l'influence doctrinale du culte de Marie dans la société.

II. — Son influence morale n'est pas moins grande.

Je ne sais si l'on a jamais bien réfléchi sur le prodige moral que présente le culte de la Vierge dans le monde. Il est tel, selon nous, qu'il ne faut pas hésiter à le ranger parmi les plus grandes preuves de la divinité du Christianisme, comme étant absolument inexplicable sans la *vertu* de Dieu; cette même vertu qui a fait tomber le monde au pied de la Croix.

Concevoir la pensée, — dans un monde aux instincts pervers, comme est le nôtre; dans un monde qui, livré à lui-même, avait été et irait encore jusqu'à diviniser ces instincts, à les adorer dans des personnifications, et à s'y livrer dans des *mystères* tels que nous en offre la *civilisation* païenne; les mystères de Vénus, de Bacchus, de Cybèle, de Priape, d'Adonis, de Flore, d'Aphrodite, — concevoir, dis-je, la pensée de fonder, dans un tel monde, le culte de la virginité, de la douceur, de l'humilité, de la pureté, de la sainteté, élevées à un type qui épuise tout idéal fini, qui domine la spiritualité de l'Ange, et qui n'a au-dessus de lui que la sainteté infinie du Dieu qui en est l'auteur, le culte de LA VIERGE MARIE : voilà qui ne peut être que divin, absolument divin; car c'est le plus parfait renversement de cet *homme animal qui n'est point capable des choses qui sont de Dieu*, comme saint Paul l'écrivait aux Corinthiens.

Et maintenant, réussir dans une telle entreprise, et réussir jusqu'à faire redouter l'excès : enthousiasmer, non quelques âmes d'élite, mais les multitudes, enivrer le monde de ce culte virginal; incliner au pied de ses

autels les natures les plus sauvages; lui donner la puissance de se faire ériger, par le concours social de toutes les âmes et de tous les bras, des temples comme Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Strasbourg, Notre-Dame d'Amiens, Notre-Dame de Paris, et cette quantité innombrables de sanctuaires, qui sont comme autant de foyers de toutes les vertus qu'il inspire; en faire le charme des imaginations, des esprits et des cœurs; le faire régner et briller dans l'art, dans l'éloquence, dans la science, par des chefs-d'œuvre immortels qui en respirent la pureté sans pouvoir l'épuiser jamais; lui vouer des institutions, des sociétés, des royaumes; confondre à ses pieds toutes les conditions de la vie humaine, et lui assurer les hommages de toutes les générations qui se succéderont à jamais : voilà un prodige de succès qui n'a d'égal que celui de la conception d'un tel culte.

On crie à l'idolâtrie! quel hommage rendu à l'action de ce saint culte, et en même temps quelle contradiction! C'est dire, en effet, qu'il a passionné le monde jusqu'à l'idolâtrie, pour des vertus qui sont le plus parfait renversement de l'idolâtrie. — Quoi qu'il en soit; telle est l'action du culte de la Vierge dans le monde, que ses ennemis lui en font un grief, et l'accusent d'excès : l'*excès* d'une influence de chasteté, d'humilité, de piété, de sainteté!!!

Telle a été, telle est en effet l'influence morale du culte de la Très-Sainte Vierge.

Il est, après la Croix de Jésus-Christ, le moyen le plus puissant de la régénération du monde par le Christianisme.

« Nous languirions encore dans les liens de la chair,

« chante un poëte allemand dans une belle hymne à « Marie, la femme porterait encore le joug de la servi- « tude, si l'amour pur et sublime que l'on te voue n'a- « vait fait en nous violence à la fougue des désirs, et « courbé aux pieds de ta sainte beauté des sens qui « s'emportaient effrénés et sauvages. »

La beauté morale des vertus chrétiennes qui respirent en Marie aurait été trop abstraite si cette beauté ne nous avait été proposée qu'en elle-même ; elle n'aurait pas eu de prise sur notre nature sensible, qui ne peut quitter la terre qu'en s'y appuyant, et qui « s'élève des beaux « corps aux belles âmes et des belles âmes à l'éternelle « beauté[1]. » — Il fallait donc que ces vertus eussent une expression, et une expression humaine. C'est pour cela que le Verbe s'est fait chair, et que la Beauté éternelle nous a apparu en Jésus-Christ. Mais en Jésus-Christ cette beauté n'est pas encore tout à fait à notre portée : elle y est en effet défigurée pour le grand nombre par le sacrifice même qui la fait moralement éclater, qui lui a fait dire à lui-même : « Je suis un ver et non un « homme[2] ; » ou bien, dans cet éclat moral, pour l'œil qui la découvre, elle a un caractère personnel de divinité qui éblouit. Il convenait donc que cette beauté fût ramenée plus encore à notre portée, en venant se reproduire dans un type d'imitation plus naïf et plus familier, et où elle ressortît en raison même de la faiblesse et de l'infériorité naturelle de son sujet. C'est ce qui nous apparaît dans l'humble Vierge Marie. En elle la douceur, l'humilité, la chasteté, la piété, la sainteté y apparaissent

[1] PLATON, *le Banquet*.
[2] Psalm., XXXI, 7.

telles qu'elles doivent être en nous; non pas à l'état de nature comme en Jésus-Christ, mais à l'état de grâce; non pas à l'état de sacrifice, mais à l'état de produit du sacrifice.

Il convenait d'ailleurs que la beauté morale eût son expression dans les deux sexes; — non pas seulement, remarquez-le bien, pour que chaque sexe eût un modèle correspondant, — mais pour que l'influence naturelle d'un sexe sur l'autre se fît sentir dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la réhabilitation comme dans celui de la déchéance.

En effet : l'influence de séduction que la femme avait eue dès l'origine, et qu'elle aura toujours sur l'homme, est une propriété de la nature humaine que la grâce, qui saisit toutes les propriétés de la nature pour les élever et les sanctifier, ne pouvait négliger. Cette influence si considérable, qui avait, à l'origine, renversé le genre humain, et qui n'avait cessé depuis de le corrompre, qui avait avili et asservi la femme de tout ce mauvais empire qu'elle exerçait elle-même sur l'homme; cette influence, dis-je, devait passer du mal au bien. D'obstacle elle devait devenir moyen. La femme, ce BEAU MAL, devait devenir un BEAU BIEN.

C'est là la Vierge Marie, dont la contre-partie, dans tout le monde ancien, était... Vénus. — De Vénus à Marie : quelle révolution!!!

L'expression de beauté, de grâce, d'attraits (*Venus*, *Venustas*) était synonyme, dans l'Antiquité, ou dérivait généralement de celle de corruption. Elle s'y confondait du moins dans cette divinité, la plus inexorable de toutes, qui se jouait des hommes et des dieux; qui s'attachait

aux sens et au cœur de l'homme comme à une proie :

. . . . C'est Vénus tout entière à sa proie attachée[1] ;

qu'Homère nous représente armée de tous les appas de la concupiscence dont il compose sa ceinture ; qu'Horace appelait si justement « la Mère fatale des impurs « désirs, »

Mater sæva cupidinum ;

qui se faisait immoler la pudeur dans vingt temples fameux, et dont le culte empoisonnait le monde.

Abolir ce culte, extirper cette divinité des entrailles de la société et y ériger à la place le culte de la Vierge Immaculée, encore une fois quelle révolution ! Comment ne pas l'attribuer au bras du Tout-Puissant, et ne pas s'écrier avec la Vierge elle-même : *Fecit potentiam in brachio suo !*

Dans la Vierge Marie, Dieu a réalisé un idéal de pureté que l'homme n'aurait jamais imaginé. La Vierge, en effet, n'est pas Vierge seulement, mais elle est *Vierge-Mère :* c'est-à-dire que la Virginité y est à l'épreuve de ce qui la fait universellement périr : la Maternité. Merveille unique de Virginité enrichie de Maternité, que le Prophète avait raison d'annoncer comme le Prodige par excellence, celui que l'homme n'aurait jamais osé demander, et que Dieu lui seul pouvait concevoir comme lui seul pouvait le faire[2]. — Et de qui la Vierge est-elle

[1] RACINE, *Phèdre.*

[2] « Le Seigneur continua de parler à Achaz, et lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la terre ou du plus haut du ciel. — Achaz répondit : Je ne le de-

ainsi Mère? — de Dieu! — Quel surcroît, quel comble de pureté! Comme il s'harmonise avec le prodige d'une Vierge-Mère et vient admirablement le compléter : comme la Tige est faite pour produire et porter la Fleur; et comme la Fleur vient couronner et parfumer la Tige!

Il suffit de ces simples réflexions, sur lesquelles nous n'appuyons pas davantage, pour mettre le lecteur sur la voie d'une contemplation dont le sujet dépasse tout idéal de pureté et de sainteté dans l'ordre créé, qui a élevé l'art appliqué à le reproduire à une hauteur entièrement inconnue dans la nature, et qui, par la révolution qu'il a faite et l'influence qu'il exerce dans le monde, justifie cette parole du Dieu qui l'a produit : « Je créerai une « nouvelle terre et de nouveaux cieux. »

Le culte de la Vierge, Mère de Dieu, a opéré et opère incessamment dans la société humaine, par l'influence de cette pureté et de toutes les vertus qui en sont le cortége, une action moralisatrice, soit de préservation, soit de réparation, que je n'essayerai pas de décrire, tant elle est immense et profonde. Elle est aussi considérable pour le bien, on peut le dire, que celle que la Vénus antique exerçait pour le mal. Elle est plus considérable, même, puisqu'elle a renversé celle-ci et qu'elle la tient toujours en échec. Sans doute la divinité de la corruption avait pour elle la nature; mais la Vierge de toute pureté a pour elle la grâce. Par cette grâce elle foule aux pieds le Serpent, et préserve ou guérit, de son venin, tous ceux qui ont recours à elle. Elle réalise ce que nous lui

manderai point, je ne tenterai pas le Seigneur. — Et Isaïe dit : C'est pourquoi le Seigneur vous donnera *lui-même* un prodige. *Une Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera appelé* EMMANUEL. » — Isaïe, VII, 11-14

demandons lorsque, la saluant des noms de *Mère très-pure*, *Mère très-chaste*, *Mère toujours Vierge*, *Mère sans tache*, nous lui disons : *Priez pour nous ; faites que, délivrés de nos fautes, nous soyons chastes et doux. Veillez sur la pureté de notre vie, écartez les périls de notre route, afin que, parvenus à la vue de Jésus, nous partagions vos joies célestes*[1].

Quelle influence de pureté, de chasteté, de sainteté, de moralité un tel culte ne doit-il pas faire rayonner dans la société, par tous ces foyers de dévotion, par tous ces sanctuaires, toutes ces associations, toutes ces confréries, tous ces saints exercices qui le font pénétrer dans les âmes ; — par toutes ces images de *la Vierge immaculée*, *de Marie conçue sans péché*, dont la vue seule dissipe les mauvais désirs, et qui, planant du haut de nos temples et des points les plus élevés de nos cités sur nos demeures, assainissent en quelque sorte l'atmosphère et y combattent les *mauvaises puissances de l'air*[2] !

III. — Enfin la Vierge Marie exerce dans la société une influence *de culte*.

Le Culte, en général, est éminemment collectif et social. Divisés par les intérêts du temps, les hommes ne sont réellement *associés* que par la possession du Bien indivisible et inépuisable, de Dieu, et par la Religion qui les y convie. La famille, la patrie sont déjà de puissants modes de cette sociabilité qui est un des grands attributs de l'homme. Mais la famille, la patrie sont temporaires

[1] Hymnes et Litanies en l'honneur de la Sainte Vierge.

[2] Adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ, in cœlestibus. — *Ad Ephesios*, VI, 12.

comme la vie, et insuffisantes comme tout ce qui est humain. Pour se consolider et se compléter, elles doivent venir se rattacher à la famille et à la patrie célestes par la Religion, par le Culte. Le Christianisme a *créé* encore, dans cet ordre, ce qui n'existait pas. Il a fait descendre l'Immuable et l'Éternel dans le temps, *Dieu-avec-nous;* et il nous a mis tous en *communion* avec Lui, par cette charité qui a fait de Lui la victime de notre réconciliation avec son Père, qui nous a tous rendus les membres d'*un seul corps* dont il est le Chef, et qu'il nourrit de lui-même. Admirable union, qui a demandé des significations nouvelles et inconnues de l'Antiquité pour s'exprimer, dont la plus haute et la plus parfaite est l'ÉGLISE. L'Église, *épouse* de Jésus-Christ, qui n'est *vraie* par conséquent que si elle est *unique;* car Jésus-Christ ne saurait avoir plusieurs épouses, encore moins des églises rivales et divisées qui démentent le mot de l'Apôtre que *dans le Christ le* OUI *et le* NON *ne sauraient habiter!* De quel aveuglement ne faut-il pas être frappé pour ne pas voir que le principe du Christianisme étant l'union, et par conséquent l'*unité* qui en est la forme, les mots de communion et d'église au pluriel sont un non-sens chrétien, et constituent la plus parfaite de toutes les divisions: la *division organisée.* Tel est le spectacle que nous offre le Protestantisme, dont le principe est tellement la division et la séparation que c'est la loi de son développement. Comment un tel principe qui, appliqué à toutes les associations humaines, à la famille, à la nationalité, serait réputé absurde, est-il raisonnable, appliqué à la *Religion,* dont la fin est de perfectionner et de consommer l'union des hommes?

Combien L'ÉGLISE CATHOLIQUE répond-elle au con-

traire à cette fin de la Religion, et qu'elle brille comme la vraie Épouse de Jésus-Christ au sein de tout ce tumulte d'églises qui, au lieu de réunir les hommes dans le Christ, divisent le Christ dans les hommes !

Or, l'Église, en cela, n'est que le déploiement de la Vierge Marie, dont la Maternité est le type inspirateur et comme le *Sacrement* de l'Église, selon l'expression de M. Olier. De là vient que dans la plus haute antiquité chrétienne on donnait à Marie le nom d'*Église*. « Je lui « donne avec joie le nom d'*Église*, » disait Clément d'Alexandrie[1]. — Marie vit dans l'Église. — Plus que cela : elle épanche à l'Église elle-même la vie que la première elle a reçue dans sa plénitude, pour en être la dispensatrice dans tout le corps. « Elle appelle ses enfants « auprès d'elle, ajoute excellemment Clément d'Alexan- « drie, et les nourrit d'un lait sacré, du Verbe devenu « enfant. » — Marie, en un mot, est Mère des hommes, Mère des chrétiens; non pas seulement d'une manière indirecte et par *ellipse*, comme leur ayant enfanté *une fois* la Vie, le Verbe; mais au sens propre et direct, comme le leur communiquant en particulier, en concourant, par sa maternelle charité, à leur naissance spirituelle dans l'Église. — Telle est la doctrine.

Quelle influence d'union une telle doctrine ne doit-elle pas exercer sur la société chrétienne, par l'action *réelle* de Marie dans le corps de l'Église, par la persuasion de foi et de piété qui fait accourir, qui assemble les Chrétiens au pied de ses autels ! — C'est l'influence de la maternité, si puissante dans la famille que sans elle la famille n'existe pas, c'est cette influence de la maternité

[1] Voir ci-dessus, p. 103, etc.

étendue à la société tout entière et se faisant sentir à elle, comme à la famille, par tout ce que le cœur d'une Mère, et d'une telle Mère, répand de tendresse, de charme sympathique et d'union.

Et avec quelle richesse le culte catholique n'inspire-t-il pas ces sentiments, par toutes ces bénédictions et toutes ces invocations adressées à Marie, lorsque, dans nos vastes basiliques, la multitude des chrétiens, dépouillant tout ce qui les distingue dans la société humaine, se confondent dans un seul sentiment, une seule expression, une seule voix de filial amour envers Marie ! Lorsqu'ils la saluent, lorsqu'ils la louent de concert par ces éclatants *Salve* qu'accompagnent tant de titres glorieux de *Reine des cieux*, de *Souveraine des Anges*, d'*Étoile de la Mer*, de *Porte du Ciel*, de Mère, surtout, *Mère du Rédempteur*, *Mère de la Miséricorde*, *Mère de la divine grâce !* Lorsqu'ils l'invoquent, l'appelant *notre vie*, *notre douceur*, *notre espérance !* Lorsqu'ils *se réfugient sous sa protection*, *la suppliant de ne pas rejeter leurs prières dans les nécessités qui les pressent*, *mais de les délivrer de tous périls ;* lorsque, de tant de qualifications qui les distinguent dans le monde, ils ne gardent tous que le titre commun *d'exilés et d'enfants d'Ève*, et que, *soupirant*, *gémissant* et *pleurant*, *du fond de cette vallée de larmes*, ils lui crient : Montrez-vous Mère : *tournez vers nous ces yeux pleins de miséricorde ; établissez-nous dans la paix ; rompez nos liens ; écartez de nous les maux, obtenez-nous les biens ; que par vous nos prières soient agréées de Celui qui pour nous a daigné être votre Fils ; frayez-nous la voie de retour, et au sortir de cet exil montrez-nous ce Jésus le Fruit béni de vos entrailles !*

Tous ces accents de l'âme humaine, déjà si puissants pour lui inspirer à la fois le sentiment de sa misère et la confiance dans le céleste secours, lorsqu'ils sortent de la bouche de l'individu ou de la famille, le sont bien davantage lorsque c'est la société tout entière qui les fait éclater ! Quelle réaction profonde de vie religieuse, morale et sociale ne doivent-ils pas exercer, en se multipliant par le nombre et en se concentrant par l'union !

Qu'est-ce donc lorsqu'on vient à penser que le Ciel les écoute et y répond, que, pressée déjà par son cœur maternel, et par la charité de son divin Fils qui le remplit, Marie verse dans l'Église qui l'invoque des flots de grâce et de vie, qui y produisent des moissons de sainteté et de vertu !

Tout cela n'est pas une pieuse imagination : c'est une sensible réalité qu'éprouve dans chacun de ses membres, comme dans son corps, la société chrétienne, l'Église catholique ; qu'elle sent circuler en elle comme la sève et l'aliment de cette vie surnaturelle dont elle vit, et dont elle fait vivre le monde.

Telle est l'influence du Culte de Marie sur la société, dans sa triple action de doctrine, de morale et de culte.

Mais, après l'avoir vue dans son effet collectif, il faut la voir encore dans son appropriation à toutes les conditions de la vie humaine, et pour ainsi dire dans sa répartition à toutes les veines du corps social.

CHAPITRE V.

HARMONIES DU CULTE DE LA VIERGE DANS SES RAPPORTS AVEC LES DIVERSES CONDITIONS DE LA VIE HUMAINE.

C'est une propriété merveilleuse du culte de la Vierge, de s'adapter à toutes les situations et à toutes les conditions de la vie humaine, à ce point, qu'en même temps qu'il est tout ce qu'il y a de plus général et de mieux fait pour agir sur les masses, il se distribue et s'applique à toutes les catégories d'existences qui les composent, comme s'il n'était fait que pour chacune d'elle en particulier. C'est le culte de tous et le culte propre à chacun. Par lui le Christianisme se particularise sans cesser d'être collectif, il saisit chaque personnalité par ce qui la distingue et l'unit au corps sans l'y absorber. C'est le caractère et le rôle de la mère dans la famille. Caractère admirable, qui justifie le culte de la Vierge par le service le plus éminemment chrétien et *religieux*, celui de *relier* tous les membres au Chef, comme le Chef relie tout le corps à Dieu.

Ainsi le culte de la Vierge est le culte propre de la femme, et le culte propre de l'homme ; — le culte propre de l'enfance, et le culte propre de la jeunesse, ainsi que de l'âge mûr, ainsi que de la vieillesse ; — le culte propre du simple et de l'ignorant, et le culte propre du docteur et du savant ; — le culte propre du juste, et le culte propre

du pécheur ; — le culte propre du religieux, et le culte propre du séculier ; — le culte propre du peuple, et le culte propre du souverain ; — le culte propre enfin de chaque nationalité, et le culte propre du genre humain.

Cette thèse est aussi considérable qu'elle est incontestable. Elle prêterait à des développements infinis, et son énoncé seul suffit presque à sa justification. Peu de mots donc seront nécessaires pour la faire admettre, en laissant à chacun le plaisir de l'explorer et de la suivre dans toutes ses applications.

I. — Nous disons d'abord que le culte de la Vierge est le culte propre de la femme, et le culte propre de l'homme.

Personne, en effet, ne contestera que ce ne soit le culte propre de la femme. Ce que nous honorons en Marie, en effet, c'est *la Femme*, dans la contre-partie du rôle qu'elle eut au commencement ; reprenant sur l'ennemi du genre humain l'avantage qu'elle lui avait laissé prendre, et distincte de l'homme par une initiative de réparation qui est aussi propre à son sexe que l'avait été l'initiative de la faute. C'est même plus ; car la réparation a lieu en Marie par une opération plus exclusivement propre à son sexe que l'événement de la chute, par une opération de *Maternité*, et par le privilége d'une *Virginité* qui tire de cette maternité un caractère de prodige qui en rend l'honneur particulier à la femme. C'est donc au plus haut degré la femme comme femme que nous honorons en Marie, comme réparatrice et modèle de son sexe dans tous ses états de Vierge et de Mère, et par des vertus qui sont de son tempérament et de sa vocation : la modestie, la douceur, la discrétion, la rési-

gnation, le silence, l'obscurcissement, l'effacement, ce qu'il y a en un mot de plus réservé, de plus voilé, de plus femme entre les femmes. « Venez donc, dit saint Augus-« tin, venez, vierges, à la Vierge ; venez, vous qui con-« cevez, à Celle qui par excellence a conçu ; venez, vous « qui enfantez, à Celle qui a enfanté ; venez, mères, « à la Mère ; venez, vous qui allaitez, à Celle qui a « allaité : simples jeunes filles, venez, vous aussi, trou-« ver en elle la jeune Fille. La Vierge Marie a pris « ainsi, en Notre Seigneur Jésus-Christ, tous les états « de son sexe pour être secourable à toute femme qui « recourrait à elle, et pour restaurer, nouvelle Ève, tout « le sexe des femmes, de même que tout le sexe des « hommes l'a été par l'Adam nouveau, Jésus-Christ, « Notre-Seigneur[1]. »

Nous avons dû insister en rappelant tous les caractères du culte de Marie qui en font le culte propre de la femme, tant il est, d'un autre côté, le culte propre de l'homme.

Il l'est en effet jusqu'à faire croire qu'il soit plus encore le culte de l'homme que de la femme.

Comme nous l'avons déjà dit, en effet, la Religion est adaptée à la nature pour la refaire sans la défaire ; pour en faire l'éducation céleste. Tout ce qu'il y a de *foncier* dans la nature est donc pris comme sujet et comme moyen de la grâce. Or l'influence d'un sexe sur l'autre est ce qu'il y a de plus propre à la nature humaine : non-seulement pour le rapport de la reproduction, mais pour les rapports intellectuels, moraux et sociaux qui distinguent notre espèce. Cette influence se retrouve dans tous les

[1] Sermon : *De Ortu veritatis è terrâ Virgineâ*, 15 de Tempore.

rapports de l'homme et de la femme ; et elle est réciproque. Il y a, outre le mariage, alliance entre les deux sexes, dans toutes les situations de l'existence humaine. Ainsi de la mère par rapport aux fils, et des filles par rapport au père, ainsi des frères par rapport aux sœurs, etc. Les deux sexes inclinent l'un vers l'autre par une réciproque sympathie qui vient de leur distinction. Cela est tellement vrai, que plus une femme sera femme, plus elle aura d'influence sur l'homme, et réciproquement.

Cela reconnu, tout ce que nous avons dit pour établir que Marie est la femme par excellence, et qu'à ce titre son culte est propre à la femme, établit qu'il est plus encore peut-être propre à l'homme. Et rien n'est plus vrai. Du vivant de Marie elle-même Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. Quoique vierge, elle est confiée non à une femme mais à un homme, qui l'honore d'un culte de protection, de respect et de chaste fidélité ; à Joseph. Joseph mort, elle ne se retire auprès d'aucune femme, et c'est son divin Fils Jésus, seul, qui continue jusqu'à trente ans à l'honorer de sa soumission, et à consacrer, à consolider ce rapport qu'il voulait établir entre sa sainte Mère et le sexe de l'homme. Durant la vie apostolique de Jésus, avec qui l'Évangile nous montre-t-il le plus souvent Marie, si ce n'est avec sa parenté masculine, avec les *frères* ou cousins de Jésus ? A sa mort, ce divin Fils ne confie sa Mère ni à Marthe ni à Marie, dont lui-même aimait à recevoir les hommages et les soins : non, il la sépare de ces saintes femmes, et il crée exprès pour elle un fils dans un homme, son Disciple bien-aimé, avec qui elle acheva sa vie, influant sur lui et par lui sur l'Église de toute sa grâce de Mère de Dieu devenue Mère des

hommes. Enfin, à sa mort et à son Assomption bienheureuse, de qui, selon la tradition, reçoit-elle les premières ovations de la terre ? Des Apôtres seuls, accourus de tous les points pour acclamer en elle la Reine des Apôtres, comme elle l'était des Prophètes et des Patriarches, depuis l'origine des temps.

Il en a toujours été de même dans la suite. Les hommes nous apparaissent toujours plus empressés que les femmes à honorer la Vierge et à la préconiser. Nous l'avons vu dans cette succession de Pères et de Docteurs qui se transmettent en quelque sorte le privilége de saint Jean, d'avoir Marie en garde et en culte spécial : saint Ignace, saint Justin, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Archélaüs, saint Grégoire de Néocésarée, saint Éphrem, saint Épiphane, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Cyrille et tous les Pères d'Éphèse, saint Ildephonse, saint Jean Damascène, saint Anselme, saint Bernard, Albert le Grand, saint Dominique, saint François, Gerson, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, Bossuet : voilà le cortége de Marie. Les artistes le savent bien. Ils ne se sont pas mépris à cet égard. Vous ne verrez presque jamais de femmes dans les tableaux consacrés par nos grands maîtres à Marie ; toujours des hommes au pied de son trône maternel : saint Jean, ou saint Jérôme, ou saint François, ou saint Augustin, recevant d'elle, comme le lait de la pure doctrine, le Verbe devenu enfant. Ils ont admirablement compris cette opposition des sexes, comme constituant une des plus riches harmonies de la nature, de la grâce et de l'art.

Par suite de la même loi, les ordres religieux d'hommes ont toujours été beaucoup plus déclarés pour le

culte de Marie que ceux de femmes. Vous ne trouverez aucun Saint qui n'ait eu une dévotion tendre et filiale à la Vierge, à proportion qu'il est plus grand par la sainteté : tandis que les plus grandes Saintes, alors même qu'elles attribuent leur sainteté à la protection spéciale de la Vierge, comme sainte Thérèse[1], absorbent souvent son culte dans celui de Notre-Seigneur[2]. Les hommes, dont le sentiment est moins exclusif, l'emportent sur la femme, en ce que la réciproque n'a pas lieu ; sans être moins embrasés pour le culte du Fils, comme saint Bernard et saint François, par exemple, ils ont de plus un culte fervent pour la Mère ; et sont ainsi plus riches et plus complets dans leur manière de concevoir et de sentir l'ordre surnaturel.

Le culte de la Vierge est ainsi, en un sens, le culte propre de l'homme, comme en un autre sens il est le culte propre de la femme.

II. — Il en des âges comme des sexes : le culte de Marie est le culte propre des quatre âges de la vie humaine.

[1] Voir le premier chapitre de sa vie.

[2] Madame Swetchine avouait très-franchement cette disposition, qu'on retrouve chez d'autres saintes femmes : « Depuis que je vous ai « écrit, dit-elle, j'ai reçu le sacrement de la confirmation. J'y ai pris « le nom de Jeanne à l'intention de saint Jean l'Évangéliste, pour qui je « me suis toujours senti une dévotion particulière. J'ai balancé un « peu entre ce nom et celui de Marie ; mais je comprends encore « mieux l'ami que je ne puis espérer comprendre la Mère et le pre- « mier l'a emporté. » (*Madame Swetchine, sa vie*, etc., t. I, p. 273, 1re édition.) — Madame Swetchine, en fervente catholique, n'en avait pas mois au-dessus de l'autel de sa chapelle une statue en argent de la Sainte Vierge, dont le socle était orné du chiffre en diamant qu'elle avait porté comme demoiselle d'honneur de l'Impératrice Marie.

Qu'il soit le culte propre de l'enfance, cela est de la dernière évidence. Il est, en effet, moulé en quelque sorte sur elle. L'enfant ne connaît longtemps dans le monde que lui et sa mère. C'est là tout son horizon. Ce n'est donc que par ce rapport de l'enfant et de la mère qu'on peut le saisir pour l'élever à la notion de Dieu. Le culte de la Vierge-Mère et de l'Enfant-Dieu est donc admirablement approprié au besoin de l'enfance. Sans lui la première éducation de l'homme serait privée de ce qui doit en être le premier fondement : la Religion; par lui il est initié dès le début à la Religion tout entière.

Mais comment un tel culte peut-il convenir aux autres âges de la vie humaine ? Par cela même qu'il est si bien approprié aux besoins de l'enfance, il doit, ce semble, être dépouillé avec elle, pour faire place à un culte plus viril, et ne peut également convenir au jeune homme, à l'homme, au vieillard.

Je ne répondrai pas ce que j'ai dit ailleurs, que, relativement aux choses de Dieu et à la vie supérieure de la grâce, l'homme est toujours enfant, toujours naissant ici-bas ; que, même, il est souvent d'autant plus enfant qu'il est plus âgé, et que par conséquent il réclame toujours une mère. Ceci ne serait pas assez spécial.

Mais je dirai que le culte de la Vierge est d'abord le culte *propre* de la jeunesse, comme s'il n'était fait que pour elle, en ce qu'il est le culte de la pureté, de la chasteté, qu'on ne saurait trop opposer à l'essor des sens, pour en contenir ou en régler l'ardeur. Dans les tempêtes si fréquentes à ce *Cap de Bonne-Espérance* de la vie, combien de naufrages sont conjurés par cette

Étoile de la mer dont l'influence virginale prévient ou réprime le soulèvement des flots! Que d'innocences ont été sauvées ou réparées par la protection de Marie! Pour combien de périls ses autels n'ont-ils pas été le port! Que de destinées auraient sombré qui ont été soutenues ou arrachées aux écueils par sa main puissante, et ont vogué vers les continents de la vertu et de l'honneur sous le souffle purifiant de sa sainteté!

Et maintenant, ce *Cap* doublé, à cet âge mûr de la vie où l'homme fait fortune et multiplie son existence avec ses intérêts; où il devient chef responsable de la famille; où il est lancé dans les emplois et les affaires; où il revient comme un vaisseau chargé d'or et de produits; où il se prépare des successeurs de son nom et de son honneur dans ses enfants, et où il présente tant de prises, tant de faces aux disgrâces et aux coups de la fortune; à cet âge des *Ex-voto*, quel culte plus approprié au salut de tant d'intérêts et à l'acquit de tant d'obligations que ce culte de Marie, de qui *on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui se sont mis sous sa protection, ou qui ont réclamé son assistance aient été abandonnés?*

Enfin la vieillesse! ah! combien le culte de Marie est-il fait pour elle! Cette seconde enfance réclame la femme comme la première. Mais la femme a disparu le plus souvent; et, solitaire, délaissée, la vieillesse cherche en vain autour d'elle ce flexible appui, d'autant plus nécessaire à cet âge que le besoin en est croissant. C'est ce qui lui est donné dans le culte de la Vierge Marie. En cet hiver de la vie, le cœur flétri et glacé trouve à la fois auprès des autels de Marie un rafraîchissement et un foyer, et comme une jeunesse nouvelle.

Il s'épure et renaît, comme le phénix, au brasier de cette charité virginale, d'où, trompant la tombe, il prend son essor vers le ciel. — C'est en cela surtout que le culte de la Vierge est secourable à la vieillesse, pour la déprendre de la vie, et lui adoucir le passage à l'éternité.

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret,

a très-justement dit le poète. Toute l'existence écoulée laisse voir alors le fond de la misère humaine, et ses fautes accumulées dont la responsabilité pèse sur la conscience du vieillard. Ce qu'il faut alors, c'est le sentiment profond de la divine miséricorde, telle que nous la montre l'Évangile dans le Sauveur Enfant, reçu des mains de Marie par le vieillard Siméon, à qui il inspire la joie de quitter la vie, et de chanter son *Nunc dimittis*...

Ainsi le culte de Marie est le propre de chaque âge comme de chaque sexe.

III. — Il l'est aussi de chaque état de l'intelligence ; du simple et de l'ignorant, comme du docteur et du philosophe.

La première partie de cette nouvelle proposition est toute prouvée. On renvoie même d'ordinaire le culte de la Vierge aux *bonnes gens*. Et en effet, si on retirait ce culte aux deux tiers de l'espèce humaine, elle ne saurait où se prendre pour s'élever à Dieu ; mais par Marie et Jésus Enfant, les plus pauvres d'esprit se trouvent initiés à la science céleste. Mais qui n'admirera la divinité de la Religion dans cette propriété du culte de Marie

d'initier les simples à la science de Dieu, lorsqu'il saura que ce même culte est en même temps le plus puissant moyen par où le philosophe et le docteur puissent s'élever aux plus hauts mystères de cette science ?

C'est ce que dans le ravissement de son génie chantait saint Anselme, lorsqu'il disait à Marie :

Generans perennem lucem Et inaccessibilem, Sophorum super ascendens Omnium scientiam ; Animarum tu sanctarum Splendor et prudentia. Sacrarium Spiritus sancti, Ora pro nobis[1].	Génératrice de l'éternelle et inaccessible Lumière, qui surpassez en hauteur la science de tous les philosophes, vous êtes la splendeur et le génie des âmes saintes, Sacré trésor de l'Esprit-Saint, priez pour nous !

Si nous avons, par le Christianisme, une notion philosophique de Dieu plus sublime et en même temps plus pratique, ce n'est pas que le Christianisme nous ait donné directement de Dieu une telle notion. Dieu s'est fait connaître à nous, non pas en Lui-même et dans le Ciel des cieux ; mais dans son Verbe et dans le Ciel de la terre, qui est Marie. Le *point visuel* par où Dieu s'est mis à la portée de notre œil est dans l'abaissement, l'anéantissement du Verbe. Autrement, pourquoi se serait-il abaissé ? pourquoi se serait-il anéanti ? C'est donc dans son anéantissement qu'éclate sa connaissance. Or quel est le *siége* de cet anéantissement, et par conséquent de cette connaissance, si ce n'est Marie ? — Si vous voulez étudier Dieu en lui-même, assurément

[1] Hymne à la Vierge, citée en entier à la page 394 du tome Ier de cet ouvrage.

vous le pouvez et je vous y invite : mais, outre que ce que vous en découvrirez sera en grande partie une réminiscence du Christianisme, vous arriverez à un résultat inférieur à la notion de Dieu en Jésus-Christ. — Si vous voulez pareillement étudier Jésus-Christ en lui-même, assurément vous le pouvez encore, et par là vous arriverez à une connaissance de Dieu supérieure au théisme. Mais, si supérieure que soit cette connaissance, elle sera inférieure encore à celle que vous aurez si vous étudiez Jésus-Christ en Marie, comme vous aurez étudié Dieu en Jésus-Christ. Cela doit être, s'il est vrai que la Sagesse éternelle ne fait rien sans raison, et si ce n'est pas sans raison qu'elle a voulu se montrer au monde par Marie.

On peut du reste se rendre compte de cette fonction *scientifique* de Marie. C'est dans l'anéantissement du Verbe, comme nous l'avons exposé dans *la Vierge Marie et le Plan divin*, qu'éclatent tous les attributs de Dieu à un degré inimaginable à toute pensée humaine : sa *Sainteté*, qui lui fait rejeter toutes les hosties et n'agréer que cette oblation de son Fils : Me voici *pour faire, ô Dieu, votre volonté!* — sa *Justice*, qui lui fait exiger cette Victime infinie comme la seule expiation du péché ; — son *Amour*, en ce qu'*Il a tant aimé le monde qu'il a donné son propre Fils;* — sa *Grandeur*, qui réclame pour pontife de l'adoration que lui doivent toutes ses œuvres un Dieu comme Lui ; — sa *Puissance*, qui, du plus profond anéantissement où se réduit ce Dieu pontife et victime, l'élève, dans l'humanité qu'il a prise à ce dessein, jusqu'à faire *fléchir tout genou devant Lui au ciel, sur la terre et dans les enfers* ; — sa *Sagesse* enfin, dans ce merveilleux concert de sa *Puissance*, de

sa *Grandeur*, de son *Amour*, de sa *Justice* et de sa *Sainteté*. — Or, tous ces attributs de la Divinité, qui la révèlent à un degré que le Ciel même ne connaissait pas, n'éclatent qu'en ce que LE VERBE S'EST FAIT CHAIR dans le sein de Marie. — Marie est ainsi comme le *foyer optique* du Plan divin, en qui tous les rayons venant de l'infini se croisent et se concentrent, pour s'épanouir dans l'humanité.

Rappelons enfin ce que nous avons expliqué dans le commentaire des magnifiques Oraisons de saint Éphrem, que les *abaissements* du Verbe ne nous révèlent ainsi les attributs de Dieu que tout autant que nous avons *conscience* de ces abaissements; et que rien ne nous donne plus conscience des abaissements de Jésus, que les *grandeurs* correspondantes de Marie. Ce qui nous fait sentir, en effet, que *Dieu* lui-même en Jésus-Christ s'est fait *Fils de Marie*, c'est que Marie soit *Mère de Dieu*, et que cette dignité lui vale les hommages du ciel et de la terre. Les grandeurs de Marie deviennent ainsi comme une *échelle de proportion* qui nous sert à mesurer quel est le Fils qui lui vaut de tels honneurs : comme le Fils nous sert à mesurer quel est le Père.

C'èst ce que nous avons essayé d'exposer dans les quatre volumes de cet ouvrage, qui en aurait demandé cent pour approcher un peu d'un tel sujet.

C'est ce qui explique les *quarante mille* volumes que la pensée humaine y a déjà consacrés. C'est le sujet le plus inépuisable et le plus fécond, et celui qui a exercé le plus l'intelligence sanctifiée par le Christianisme. Il n'y a pas un génie chrétien qui ne s'y soit épanoui, qui ne s'y soit élevé et reposé, comme sur ces cimes solitaires d'où l'aigle contemple de plus près le soleil. Cela est tel-

lement vrai, qu'on peut mesurer, historiquement, la profondeur de la science et la hauteur du génie parmi les Docteurs de l'Église à leur culte pour Marie et pour ses grandeurs.

Ainsi ce culte est le culte de chaque état de l'intelligence; des grands esprits comme des simples.

IV. — En quatrième lieu, il est le culte propre de chaque état de la conscience; du juste comme du pécheur.

Cette proposition est d'une évidence pratique. La Religion reçoit de l'expérience, à cet égard, la plus admirable justification. Et quelle chose merveilleuse cependant, et qui porte plus le caractère divin, qu'un culte qui est à la fois, et ce qu'il y a de plus en rapport avec la plus pure innocence, et ce qu'il y a de plus en rapport avec la plus profonde iniquité! C'est ce qui se voit en Marie, *Reine des Anges* et *Refuge des pécheurs*.

Quelle est l'innocence, quelle est la pureté qui n'ait pas à profiter au culte de Marie; de cette Vierge immaculée, Jardin clos que la Sainteté même de Dieu a embaumé de sa Fleur, et d'où elle a exhalé ses parfums dans le monde? L'Ange n'a pas de hiérarchie, de domination, de trône si élevé qui ne s'abaisse devant Marie et qui ne proclame qu'*Elle est plus élevée en sainteté au-dessus du Séraphin, que celui-ci ne l'est par rapport à toute la milice céleste*[1]. Enfin, par l'affinité spirituelle que lui donne avec son Dieu l'opération corporelle qui en a fait son Fils, elle *confine*, dit l'Ange de l'École, *à la*

[1] Gerson, tract., 4. *Super Magnificat.*

Divinité : SUA OPERATIONE FINES DIVINITATIS PROPINQUIUS ATTINGIT[1].

Voilà la Vierge des vierges, dont l'influence fait germer et croître tant de fleurs de justice et de sainteté dans l'Église, par la grâce dont elle a été remplie entre toutes les créatures, et qui de son sein déborde et s'épanche sur les chrétiens. De là ces confréries, ces chœurs de vierges et d'enfants qui environnent partout les autels de Marie, qui viennent se retremper incessamment dans son culte, et qui en expriment la pureté par la candeur de leur âme et la fraicheur de leurs chants.

Eh bien, ce même culte est le culte propre des plus abandonnés pécheurs. C'est le dernier que l'âme dépouille dans ses égarements : c'est le premier auquel elle a recours dans ses repentances. Quand il a quitté Dieu et même Jésus-Christ, le pécheur tient encore à la religion par Marie, par quelque signe de ses dévotions qu'il porte encore sur lui, par quelque prière qu'il ose encore lui adresser : faible lien, qui en le suivant le ramènera. Si pure que soit Marie, elle n'est qu'une créature, elle est femme, elle est Mère ; elle s'identifie dans les souvenirs du cœur avec la mère qui en a enseigné le culte à l'âge d'enfant : tout cela entretient encore ce culte dans les désordres de la vie, comme une étincelle de souvenir et d'espérance qui deviendra peut-être un jour un foyer de sainteté. Et quand ce jour béni approche, qui est-ce qui favorise la réconciliation, si ce n'est encore Marie ? Comment aborder Dieu après tant d'offenses ? Le Sauveur même, Jésus-Christ, bien qu'il soit homme, et qu'il ait revêtu dans ses paraboles les plus rassurantes,

[1] DIV. THOM., I, p. 9, 25. A. b.

les plus attrayantes significations de la miséricorde et de la douceur, ne peut dissiper toute crainte. Le caractère de Juge, renfermé en lui, épouvante encore le pécheur : et cela convient, pour que la confiance n'aille pas jusqu'à la présomption. Mais ce qui convient aussi, c'est que la crainte n'aille pas jusqu'au désespoir ; c'est que Marie ménage à cet effet la transition, et se montre la première, ou plutôt que Dieu se montre par elle au pécheur comme il s'est montré au monde ; c'est que par le tout-puissant Patronage de la Mère de Jésus, le plus craintif *soit confiant*, comme dit saint Éphrem, *jusqu'à l'audace*.

C'est ce qui se voit tous les jours, et ce qui vaut à l'Église et à la société tant de conversions, tant de retours à la vertu.

Le culte de Marie est ainsi tout à la fois le culte de l'innocent et le culte du criminel. Et cela s'explique admirablement. La miséricorde que réclame le pécheur réclame elle-même l'intercession de l'innocence pour fléchir la justice qui la retient, mais d'une innocence qui n'ait pas droit de justice, sans quoi elle serait retenue à son tour par les exigences de cet attribut. Plus Marie est pure et immaculée, n'ayant d'ailleurs aucun droit de justice, plus elle est en situation par conséquent de *plaider* la miséricorde. Il n'appartient sans doute qu'à la souveraine Justice de *faire* miséricorde : aussi la miséricorde qui nous est obtenue par Marie n'est que la miséricorde de Dieu acquise par les mérites de Jésus-Christ. Mais comme en Jésus-Christ même elle nous apparaît mêlée encore de justice, sa *dispensation* a été attribuée à Marie par surcroît de miséricorde, pour que rien ne nous empêchât de la solliciter et de l'espérer, et que la justice du côté de Dieu et la confiance du côté de l'homme fussent

également ménagées par cette admirable médiation. Marie, en cela, ne fait d'ailleurs que continuer l'office de sa divine Maternité, par laquelle *la Bénignité de Dieu Notre Sauveur a paru au monde*[1]. Elle n'a été comblée la première de la miséricorde et de la grâce que pour en être la dispensatrice et le ministre; et la grâce insigne de sa Conception Immaculée ne l'élève au-dessus de la nature déchue que pour la mieux mettre en situation de la secourir. Marie a été *Conçue sans péché*, pour être le *Refuge des pécheurs*.

V. Une cinquième harmonie du culte de la Vierge se découvre en ce qu'il est à la fois le culte du contemplatif et du solitaire, et le culte de l'homme d'action et de société.

C'est le culte, en effet, du cénobite et du religieux, dont il peuple la solitude par tous les chœurs des Anges qui accompagnent leur Reine; dont il tempère l'austérité par toute la douceur de la Vierge pleine de grâce; et dont il écarte les tentations par toute la pureté de Celle qui foule aux pieds le Serpent. — Nous reviendrons sur ces aperçus dans le prochain chapitre : leur énoncé suffit ici pour l'objet que nous nous proposons. Ce n'est pas là, en effet, ce qui étonne, et il est tout naturel que le culte de la Reine du ciel et de la Vierge soit le propre de ceux qui font profession de contemplation et de chasteté.

Mais comment se fait-il que ce même culte soit à un égal degré le culte du missionnaire dans l'action de l'apostolat; le culte du marin dans la tempête et du soldat

[1] Tite, III, 12.

dans la mêlée ; le culte de la jeune femme et du jeune homme parmi les séductions du monde et tous les écueils de la société?

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur toutes ces harmonies du culte de la Vierge. Nous nous bornerons à un ou deux aperçus généraux.

Dans l'humanité refaite par le Christianisme, l'homme est éminemment religieux, et le religieux n'est pas moins homme. La grâce, disons-le toujours, ne détruit rien et concilie tout. Elle ménage les instincts de la nature humaine sous le froc du trappiste et du chartreux, et les aspirations de la nature céleste sous l'armure du soldat et la tenue de l'homme du monde. Or le culte de la Vierge répond à ces deux besoins, en ce qu'il est à la fois, et ce qu'il y a de plus humain dans la religion, et ce qu'il y a de plus céleste dans la nature, et comme la jonction de l'homme et de Dieu : *Dieu-avec-nous*. De là deux contre-parties dans le culte de la Vierge-Mère et de l'Enfant-Dieu. Le religieux y trouve l'abrégé de la nature humaine sanctifiée, et le séculier l'abrégé de la religion humanisée. Ainsi ce qu'il y a d'*humain* dans Marie, et, par elle, dans le Fils de Dieu, ce qui rappelle l'enfance, la famille, la mère, et les plus pures impressions de l'humanité, tempère la rigueur, charme la solitude du religieux ; et ce qu'il y a de céleste, de virginal, de *divin* dans ce même culte, corrige la dissipation, sanctifie l'action du séculier. — Ces tempéraments et ces accords de la nature et de la grâce, qui révèlent si bien leur commun Auteur, et dont l'Homme-Dieu nous offre la perfection adorable, sont restés le privilége du Catholicisme. Le Protestantisme les a faussés en roidissant l'homme et en desséchant Dieu ; et il en est venu à les

méconnaître, jusqu'à faire un grief au Catholicisme de ces caractères de la vraie Religion.

A l'explication que nous venons de donner de la double convenance du culte de la Vierge pour le religieux et le séculier, on peut ajouter celle-ci, que le haut caratère de *Maternité* imprimé en Marie, Mère du Rédempteur et de toute la famille des rachetés, la constitue, en outre, au sein de l'humanité, comme une vraie Mère par rapport à une famille d'enfants qui ont embrassé des professions diverses. Elle les suit dans chacune de leurs carrières, si opposées qu'elles soient, et leur fait passer des secours et des grâces adaptées à leur situation ; elle comprend leurs besoins, quelle qu'en soit la nature ; elle entend leur appel, de quelque côté qu'il vienne ; elle leur inspire à tous une même confiance : enfin elle est toujours également Mère, en l'étant diversement.

La Providence, voulant s'abaisser à la portée de l'homme, pouvait-elle se manifester par un instrument plus expressif tout à la fois et plus transparent ? Je dis plus transparent, car dans toutes ces applications du culte de Marie, c'est son *intercession* qui est en jeu. Sa Maternité n'a de puissance que pour *obtenir;* pour découvrir par conséquent la main du souverain Donateur dont elle est elle-même la plus gratifiée, et que la première elle glorifie pour tout ce qu'elle a reçu.

VI. — Le culte de Marie, avons-nous dit encore, est le culte propre du peuple et des humbles, et le culte propre des souverains et des grands.

Marie est du peuple. Fille d'un pasteur de Juda, épouse d'un pauvre charpentier, elle enfante dans une

crèche. Le fils qu'elle met au monde est un Dieu ; mais un Dieu non-seulement fait homme, mais fait pauvre, pour être le Dieu des pauvres. C'est pour cela que l'humilité et *la bassesse de sa servante* lui ont valu la grâce de devenir sa Mère. Fidèle à cette grâce, elle reste associée à la destinée de ce Dieu humilié, pour l'humilier, ce semble, davantage. Ce sont des pâtres qui sont les premiers appelés à honorer sa Maternité en adorant l'Enfant qu'elle leur présente. Elle le porte bientôt après au temple, pour l'y consacrer par l'humble sacrifice de deux colombes. Elle fuit avec lui en Égypte, dans un pauvre équipage, pour le soustraire à la fureur d'un roi ; et elle ne revient dans la bourgade méprisée de Nazareth que pour l'y faire oublier dans l'obscurité dont elle le couvre jusqu'à trente ans. Quand il se manifeste par les prodiges de ses miracles et de sa doctrine, elle disparaît dans la foule du peuple qui le suit et qui l'empêche de l'aborder. Quand il meurt du plus infâme supplice, elle en reçoit toute l'ignominie et en partage toute l'horreur au pied de sa croix. Enfin, il n'est plus parlé d'elle que pour dire qu'elle était dans la société des Apôtres, pris d'entre le bas peuple, et plus particulièrement dans celle de Jean le batelier.

Que le culte d'une telle femme soit le culte de prédilection du pauvre et de l'humble, on le conçoit ; car en elle et par elle c'est la cause du pauvre et de l'humble qui a triomphé dans l'univers. Aussi son chant de triomphe, le *Magnificat*, est-il le chant libérateur de l'humble contre le superbe, du petit contre le grand, du pauvre contre le riche. « Mon âme glorifie le Sei-« gneur et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur, « parce qu'il a regardé *la bassesse* de sa servante... Il

« a déployé la force de son bras ; il a confondu les su-
« perbes et dissipé les desseins de leur cœur ; il a ren-
« versé du trône les potentats, et il a érigé les humbles ;
« il a rempli de biens ceux qui en étaient dénués, et il a
« congédié les riches avec les mains vides. »

La destinée du culte de Marie a parfaitement répondu à cet oracle et à ce début. Il est le culte populaire par excellence. C'est par le libre concours et l'élan spontané des peuples que lui ont été élevés ses temples les plus fameux ; et, si splendide qu'y soit son culte, il est encore moins fervent que dans ces multitudes d'humbles sanctuaires où la misère humaine l'invoque sous tous les noms qui répondent à ses besoins. Le peuple est toujours le plus empressé auprès de Marie, et ne permet guère aux grands d'en approcher. Il fait autel de tout pour *la bonne Vierge*. L'humble chaumière voit briller sa douce image, enfumée par la domesticité dont elle console les rigueurs ; le pan d'un mur, le creux d'un chêne, un tertre de gazon, tout ce qu'il y a de plus naïf et de plus humble, suffit pour l'honorer, et n'exprime que mieux la confiance populaire qui l'invoque.

Et cependant, ce même culte est en même temps le culte par excellence des Souverains et des Grands. Il n'est parlé que de royauté, que de couronne, que de trône, que de puissance, que de victoire, que de gloire, que de grandeur et que d'honneur dans la destinée et dans le culte de Marie.

De la race de David, et de ce Salomon qui avait ébloui l'Orient par l'éclat de sa puissance, Marie reçoit l'hommage d'un Ange, qui lui annonce un Fils dont la grandeur éclipsera celle de ses aïeux : « Il sera Grand, et « s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu

« lui donnera le Trône de David son père, et son Règne « n'aura point de fin [1]. » La gloire de Marie accompagne, précède même celle de ce Fils qui la lui vaut, et dont elle est comme l'aurore. Elle est déjà saluée, par l'Envoyé de Dieu, *pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes;* elle comble de l'honneur de sa visite Élisabeth, qui la proclame Bienheureuse, pour avoir cru à cette Grandeur qui lui a été prédite. Elle-même, dans la conscience des *grandes choses* qu'a faites en elle le Tout-Puissant, prophétise le culte dont elle sera l'objet dans tous les siècles à venir. A peine a-t-elle mis au monde le Fruit béni de ses entrailles, que les Souverains et les Empires sont *dans le trouble* [2], comme à la venue du *Roi* [3] qui doit les soumettre à son empire universel ; et que les Rois de l'Orient viennent abdiquer à ses pieds leurs couronnes. Le culte de la Maternité divine de Marie est dès lors le culte des Rois; car c'était la Royauté qui lui rendait ce culte dans la personne des Mages, comme la Pauvreté dans celle des Bergers. Les uns et les autres n'étaient que la tête de ces deux conditions extrêmes de l'humanité régénérée par le Christianisme. Marie était associée en cela à la destinée de Jésus. Elle le fut jusqu'au bout, jusqu'à la Croix, dont l'ignominie et les douleurs ne furent pour Elle comme pour Lui que le chemin de la gloire [4]. Aussi pour que le culte de Marie, en cela, fût propre et distinct, tout en étant associé à celui de son Fils, il reçut dans sa glorieuse Assomption

[1] Luc, I, 32.

[2] Matthieu, II, 3.

[3] Matthieu, II, 2.

[4] Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? — Luc XXIV, 26.

une institution spéciale. *Élevée* par les Anges *au céleste appartement où le Roi des rois est assis en un Trône étoilé*, elle y a été intronisée *Reine* et *Dame* de tous les Royaumes. De cette élévation, qui domine non-seulement les Rois de la terre, mais les Trônes, les Dominations, les Puissances et les Principautés mêmes du ciel, elle reçoit les hommages de toutes les Souverainetés, et elle les sert de son crédit auprès de *Celui qui tient au plus haut des Cieux les rênes de tous les Empires.* Par là son culte est véritablement inférieur à celui de son Fils, qu'elle relève de ses intercessions ; mais par cela même il en est distinct, et constitue pour Marie un culte propre d'invocation et de recours qui lui vaut les hommages et les vœux de toutes les Puissances. Les Empereurs et les Rois se conduisent à son égard comme leurs sujets auprès des Ministres de leurs grâces. Ils se font ses courtisans pour obtenir par elle les grâces du Roi des rois ; et comme ces grâces sont des grâces de règne et de gouvernement, ils appuient en quelque sorte leur autorité sur leur soumission envers Marie, et font de son culte le palladium de leurs Couronnes et de leurs États.

C'est ainsi que le culte de Marie est éminemment le culte des Rois autant qu'il l'est des peuples, et que toute son histoire, depuis Constantin jusqu'à Louis XIII, jusqu'à Napoléon, nous le représente sous ce double aspect. Son chiffre et son image brillent dans les décorations des Grands autant que sur la bure ou les haillons du pauvre ; le sceptre et la béquille se croisent au pied de ses autels.

Outre les raisons particulières, que nous avons données de chacune de ces propriétés du culte de Marie, il y a une raison générale qui en montre le rapport. C'est le rapport de l'humilité de Marie avec sa gloire. Elle est

la plus humble des créatures, et par là son culte est le culte des humbles ; mais, parce qu'elle est la plus humble, elle est la plus glorifiée et la plus puissante, et par là son culte est le culte des Grands.

Cette raison est très-simple ; mais elle n'en est que plus merveilleuse.

VII. — Enfin le culte de Marie est le culte propre de chaque nationalité, et le culte propre du genre humain.

On peut dire de Marie ce qui a été dit de son Fils : *Toutes les nations lui ont été données en héritage*. Mais ce qui est particulièrement admirable, c'est que chaque nation, malgré la profonde diversité de mœurs, de climat, de destinée qui les distingue, honore Marie, non d'un culte commun et général, mais d'un culte propre et *national*. — Que le culte de Marie ait été le culte enthousiaste de l'Empire d'Orient, on le conçoit, selon les mœurs et les destinées de cet Empire : mais qu'il ait été à un égal degré le culte de ces peuples nouveaux, de ces races franques, saxonnes, normandes, gothes qui ont paru avec des mœurs et des destinées tout opposées : voilà qui est surprenant. Dans la multitude si diverse des établissements et des nationalités que ces peuples ont fondés en Europe, que chacun d'eux ait pris Marie en égale dévotion, et qu'il ait gravité en quelque sorte autour de son culte ; que l'Angleterre, la France, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, le Danemark, la Hongrie, l'Allemagne, l'Italie, la Sicile, que chacun de ces royaumes se soit fait gloire d'être plus particulièrement la nation privilégiée de Marie ; qu'il n'y ait pour ainsi dire pas un événement public et national, pas une bataille, pas une entreprise, pas une

institution, dont le succès n'ait été fondé sur un *Vœu* fait à Marie, et qui n'ait laissé de cette dévotion nationale et historique des monuments qui couvrent encore le sol, ou des traces qui se voient partout dans les chroniques et les archives : voilà qui est vraiment merveilleux. Enfin qu'à l'heure qu'il est, le culte de Marie soit la dévotion du Napolitain et du Moscovite, de l'Espagnol et du Dalmate, du Canadien et du Français, du Brésilien et du Maronite, en un mot de tous les antipodes ; et qu'il soit partout national, partout local : voilà qui ne peut être que divin.

Évidemment il y a là quelque chose qui domine l'homme.

Et en même temps que Marie est la Patronne nationale de chaque peuple, elle est la Patronne générale du genre humain. La fraternité universelle, dont la première source, empoisonnée par la souillure originelle de l'ancienne Ève, avait produit, dès le premier couple de frères, la désunion fratricide des races et des nations, s'est reconstituée dans l'Ève nouvelle, Mère du Vivant et des vivants, qu'elle unit de sa Maternité virginale. Cette grande et belle notion d'*Humanité*, de *Fraternité* et de *Famille*, étendue à tout le genre humain, dont nous sommes si pénétrés, et qui revient à chaque instant dans nos idées et dans nos mœurs, n'a pas d'autre principe et d'autre aliment. *Nous sommes tous frères en Jésus-Christ*, disons-nous ordinairement. Qu'est-ce dire, sinon que nous sommes tous *enfants de Marie* comme nous sommes tous *enfants de Dieu?* Notre commune fraternité roule sur cette double filiation ; puisqu'elle repose sur le Christ comme sur son axe, et que le Christ est Fils de Marie et Fils de Dieu. Ce n'est même qu'en tant qu'il

est Fils de Marie et *fait de la Femme* qu'il nous élève à *l'adoption d'Enfants de Dieu*. Cette céleste filiation, et la fraternité chrétienne qui en découle, a donc son principe initiateur dans la Maternité virginale de Marie.

Le culte de cette auguste Maternité fait ainsi de tout le genre humain une famille, et y inspire la fraternité. Ce que nous avons reconnu de l'influence de ce culte sur les individus, sur la famille, sur la société, sur les diverses conditions de la société et sur chaque nation du globe, s'applique donc au globe entier et à toute la race humaine. Marie exerce sur le genre humain une influence générale et spéciale : générale, en tant qu'elle s'étend à tous les hommes ; spéciale, en tant qu'elle est distincte de celle qu'elle exerce sur les nations, sur les sociétés, sur les familles et sur les individus, et qu'elle est propre au genre humain comme genre humain.

C'est même là l'influence principale de la Maternité de Marie. Elle est, avant tout, Mère et Patronne du genre humain. C'est là son Ministère immédiat ; et ce n'est que comme telle qu'elle est Mère et Patronne des groupes secondaires qui le composent. Tous les mystères auxquels elle a pris part, l'Incarnation, la Visitation, la Nativité, la Présentation, la Rédemption, ont eu pour objet le genre humain. Aussi lui donne-t-on le nom générique d'Ève. C'est pourquoi encore toutes les expressions de son culte comprennent l'humanité tout entière, et en ont la proportion universelle. De là une ampleur, une solennité, une sublimité incomparables dans ce culte ; et en même temps une douceur, une naïveté, une grâce touchante, dont l'influence prenant les hommes dans ce qu'ils ont de plus *homme*, les unit au Christ, pour les porter à Dieu.

Ce culte de la Vierge-Mère comprenant toute la famille humaine, de l'origine à la fin des temps, l'intéressant à sa Maternité, la rassemblant autour d'un berceau, lui offrant un Sauveur que cette Mère élève à travers toutes les vicissitudes de la pauvreté, qu'elle offre en sacrifice pour la Rédemption universelle, et dont elle monte partager la gloire pour nous assister de sa céleste protection, ce culte, dis-je, est ainsi ce qu'il y a de plus puissant et de plus touchant pour saisir l'humanité dans toutes ses situations, et lui faire accomplir sa destinée ; parce qu'il agit de toute la force de la divine Charité à travers le cœur d'une Mère[1].

Telles sont les harmonies du culte de la Vierge dans ses rapports avec les diverses conditions de la vie humaine. Ces quelques pages prêteraient à un volume de développements. Nous avons dû nous contenir, et nous borner à ouvrir les sources. La justification du culte de Marie en jaillit avec une telle plénitude de raison et de vérité, qu'elle suffirait à prouver la Religion tout entière.

Mais l'influence de Marie dans l'Église et sur le monde ne doit pas seulement être envisagée dans l'individu, la famille, la société, et les diverses conditions de la vie humaine : il faut encore la voir dans les Institutions chrétiennes qui influent si puissamment elles-mêmes sur la constitution, la vie et la marche du genre humain.

[1] Il est question d'instituer une nouvelle fête de la Sainte-Vierge, sous le vocable de MARIE, REINE DU MONDE : les réflexions qui précèdent se trouveraient la justifier (1867).

CHAPITRE VI

INFLUENCE DU CULTE DE LA VIERGE SUR LES INSTITUTIONS CHRÉTIENNES.

ORDRES RELIGIEUX. — INSTITUTS ET CONGRÉGATIONS. — ŒUVRES DE CHARITÉ ET DE BIENFAISANCE.

Marie vit en tout dans l'Église et dans le monde. Il faudrait donc tout étudier, tout explorer, pour apprécier cette vie prodigieuse de l'humble Vierge de Nazareth, élevée à la hauteur de Mère de Dieu et de Patronne du genre humain. Cette tâche excède nos forces : nous sommes vaincu par son immensité. Nous ne pouvons que jeter quelques pensées dans cet abîme, sans espérer le combler jamais. Nous aurons du moins donné quelque idée de son étendue et de sa profondeur.

Quelles idées n'éveille pas, par exemple, le titre de cette nouvelle Étude !

Qu'ont été les Ordres religieux dans la formation du monde moderne ? Que sont les associations, les congrégations, les œuvres de charité et de bienfaisance dans son existence actuelle, et dans son évolution vers l'avenir ? La réponse à ces questions devra remonter à celle-ci : Quelle est l'influence du culte de la Vierge ? Car le culte de la Vierge concourt tellement à la vie de ces institutions, que tout ce qu'elles sont et tout ce qu'elles font doit lui être imputé, non comme au principe, mais

comme au moyen *vital* de leur existence et de leur action.

I. — Nous n'avons pas à faire l'apologie des Ordres religieux, et de tous les services qu'ils ont rendus à la société et à la civilisation ; et nous n'étonnerons que les esprits arriérés en disant que sans ces institutions le monde moderne serait encore dans le chaos. Cette vérité sort de toutes les études historiques qui ont eu lieu depuis cinquante ans, bien que leurs auteurs, philosophes ou protestants, n'aient pas été en parfaite situation de justice à cet égard. En relisant les belles pages que Balmès a écrites sur ce sujet, nous avons senti tout le progrès que la vérité avait fait dans l'opinion. Chose consolante, ces pages qui étaient hasardées il y a vingt ans, sont déjà presque surannées aujourd'hui. La cause est jugée en cassation contre tous les aveugles préjugés de l'hérésie et de l'impiété. Et comment ne rendrait-on pas justice aux Ordres religieux, dans un siècle éminemment archéologique, et dont la gloire sera la savante impartialité avec laquelle il recueille l'héritage du passé ? Impartialité qui est souvent de l'indifférence, il est vrai, comme celle du notaire qui inventorie une succession vacante, et pour compte de qui il appartiendra ; mais qui n'en est que plus exacte dans ses appréciations. Or cette succession, qui occupe de ses richesses toute la science de nos jours, est la succession des Ordres religieux, des moines, des couvents. A travers les ruines de nos révolutions, nous correspondons avec ces vénérables proscrits, et, prenant leurs lumières sans partager souvent la foi qui en a été le foyer, nous en composons le trésor de nos connaissances. Nous trouvons, il est vrai, quel-

quefois à les critiquer; mais en cela même nous leur sommes redevables ; car sans eux, nous n'aurions pas cet avantage sur eux. — Et nous ne parlons ici que de l'ordre intellectuel ; mais il en est de même de tout le reste, même de l'ordre industriel. Les découvertes dont nous sommes si fiers pour le perfectionnement de la vie sociale en toutes choses, n'ont eu de raison d'être qu'après la satisfaction des plus impérieux besoins. Or, ce sont les moines qui ont défriché, assaini, desséché, fondé le sol sur lequel nous posons nos rails. Ils ont été en leur temps des industriels de premier ordre. Ils ont créé ce que nous perfectionnons. Ils ont travaillé de première main à tout ce dont nous jouissons. — Je ne parle pas maintenant des sciences métaphysiques et théologiques : ils sont restés, dans cet ordre fondamental, nos maîtres ; et plût à Dieu que nous fussions leurs disciples! mais nous leur sommes tellement inférieurs que nous ne les comprenons même pas. Nous les admirons du moins, avec la conscience de cette infériorité, dans ces créations architecturales, qui sont comme la forme en relief de cette science, de cette vie religieuse qui les illuminait et les animait ; dans ces merveilleuses basiliques, qui sont comme de vastes traités, comme des *Sommes* théologiques, où, par un art qui confond, la pierre, le bois, le plomb, ce qu'il y a de plus insensible et de plus brut dans la nature est élevé à l'honneur d'exprimer et d'inspirer ce qu'il y a de plus spirituel et de plus surnaturel : le céleste, l'infini, la prière, l'adoration, l'extase. — Enfin, que dire de ce que nous leur devons dans l'ordre moral et social? C'est eux, j'ose le dire, qui ont fait l'air chrétien que nous respirons : ce milieu d'idées et de mœurs que nous attribuons à la philosophie, et qui *était*

dans l'Évangile bien avant d'être dans nos livres, comme le dit très-bien Rousseau. Il ne suffisait pas que ce fût dans l'Évangile. Il fallait l'inoculer au monde, l'y maintenir à travers toutes les révoltes de la corruption et de la barbarie, et le faire passer dans les mœurs jusqu'à l'assimilation ; de telle sorte que, quelles que fussent les infractions individuelles, ou même les sacriléges des révolutions, on y fût toujours ramené par la force logique du tempérament social. Or, qui a fait cela ? Le Catholicisme, sans doute, l'Église : mais l'Église par les Ordres religieux. Voici comment.

L'Évangile se compose de préceptes et de conseils. Or, sans les Ordres religieux, toute la partie de l'Évangile qui est de conseil n'aurait pas eu d'application sociale, eût été vaine ; ce qu'on ne peut raisonnablement supposer. L'Évangile, en ce point, n'a pour sa justification que les Ordres religieux. Mais, en outre, sans la pratique des conseils, que seraient devenus les préceptes ? Ils eussent été réputés aussi impossibles par ceux mêmes qui en sont venus à les pratiquer, que le sont encore pour eux les conseils. Il fallait donc que le joug de l'Évangile fût porté par quelques-uns jusqu'à la sainte rigueur du conseil, pour que la masse ne reculât pas devant les préceptes, pour qu'elle fût persuadée que *qui peut le plus peut le moins*, et que la lâcheté fût stimulée ou confondue. Il fallait qu'il y eût dans le monde comme des foyers d'édification et de sainteté, où l'esprit de l'Évangile, concentré jusqu'à la perfection, rayonnât dans la société au profit de l'obligation stricte. Tels ont été les Ordres religieux, bons en tout temps, pour ne pas laisser prescrire ou dégénérer l'Évangile, mais surtout au sein de la corruption et de la barbarie, d'où la

civilisation chrétienne devait sortir. Les Ordres religieux ont été les *Remorqueurs* du monde moderne. Par la profession du vœu de virginité, ils ont mené le monde à la chaste indissolubilité du mariage; par la profession du vœu de pauvreté, à la modération dans les richesses et les désirs; par la profession du vœu d'obéissance, à la soumission et à la résignation dans toutes les rigueurs et dans tous les devoirs de la vie : par la vie régulière, par la discipline monastique, par les constitutions et les lois qui faisaient de leurs associations de véritables Ordres *religieux* admirables, où toutes les conditions de gouvernement et de sociabilité étaient dans la plus belle harmonie au sein du chaos, ils ont tiré le monde de ce chaos, et l'ont mené à ce grand Ordre *social* dont nous jouissons aujourd'hui, quand l'esprit opposé à sa formation ne vient pas le dissoudre. En un mot, par des prodiges de vertu, ils ont combattu des prodiges de licence. Comme les héros de la Fable, ils ont dompté les monstres de l'humaine perversité. Cette lutte a été sublime. La grandeur de ses proportions échappe à la petitesse et à la partialité de nos vues. Nous allons même quelquefois jusqu'à faire partager aux Ordres religieux la solidarité des désordres au sein desquels ils ont vécu, au lieu d'y voir la mêlée d'un grand combat, dont ces désordres mêmes attestent l'acharnement, mais où ils ont été les vainqueurs, et dont nous sommes la conquête.

Nous ne finirions pas si nous voulions même simplement rappeler ce que le monde doit à ces vénérables Institutions. Qu'il nous suffise de dire, en livrant aux méditations du lecteur un sujet que nous ne pouvons qu'effleurer, que six grands périls ont menacé l'exis-

tence du monde moderne dans sa formation et dans son développement, lesquels n'ont été conjurés que par les Ordres religieux, par le contre-poids de leur sainteté et l'énergie de leur activité : — la *corruption païenne*, par les Pères du désert et les Ordres monastiques d'Orient; — la *barbarie germanique*, par le grand Ordre de saint Benoît et ses rejetons immédiats, ceux des Chartreux et de Cîteaux ; — la *barbarie musulmane*, par les Ordres militaires de Malte, des Templiers, des Teutons et de la Merci[1] ; — le *socialisme des Albigeois et des Vaudois*, par les deux saints Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François ; — le *Protestantisme* et le *Jansénisme*, par les célèbres Instituts des Jésuites, des Oratoriens, des Lazaristes, des Sulpiciens, et tant d'autres ; — enfin le *Socialisme* de nos jours, par les congrégations des Frères de la Doctrine chrétienne, des Petites-Sœurs des pauvres, des sociétés de saint Vincent de Paul, etc. Dans ces six phases, viennent se placer une multitude d'autres Ordres qui répondaient aux besoins des temps, et qui, en élevant les cœurs vers le ciel, tenaient lieu de l'ordre social sur la terre et l'élaboraient. Nous en appelons sans crainte, sur la vérité de ces appréciations, à tout esprit vraiment éclairé et impartial. Il reconnaîtra avec nous, que le vaisseau qui portait les destinées sociales a été sur le point de sombrer autant de fois dans ces six grandes crises, souvent si prolongées et renouvelées, et que les Ordres religieux en ont été les sauveurs

Cette vérité est acquise à la science et à la bonne foi.

II. — Or, chose digne d'une profonde réflexion, il

[1] Il y a eu un ordre *militaire* de la Merci, outre l'ordre purement religieux, dont nous parlerons plus loin.

n'est pas un de ces Ordres qui, dans sa formation et dans son action, n'ait été le *produit* et l'agent de la dévotion à la Vierge ; qui n'ait reçu d'elle son investiture, qui ne se soit proposé d'honorer ses grandeurs, de reproduire ses vertus, de faire de son culte le moyen de sa perfection au dedans, et le ressort de sa persuasion au dehors.

La théorie et le fait s'unissent étroitement pour mettre cette vérité hors de toute controverse.

La *virginité* étant le nerf de ces institutions, elles devaient naturellement naître du culte de Celle qui la personnifie et qui l'inspire, du culte de la VIERGE. — L'esprit de *fraternité* en étant l'âme, elles devaient encore se constituer sous l'influence de la MÈRE, qui est le sein et le nœud de toute union fraternelle, et qui a aussi sa plus haute et sa plus pure expression dans Marie. — Enfin la *fécondité* régénératrice étant leur but, elles devaient la puiser dans le culte de celle en qui elle a été élevée jusqu'au prodige, dans le culte de la VIERGE-MÈRE. — Comme Vierge, comme Mère, comme Vierge-Mère, le culte de Marie répond ainsi admirablement à la constitution des Ordres religieux.

Marie, en outre, est le type et comme la forme de la vie religieuse dans ses trois vœux : le vœu de chasteté, porté jusqu'à cette question faite à l'Ambassadeur céleste : *Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme?* le vœu d'obéissance, si heureusement professé par cette grande réponse : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole;* et le vœu de pauvreté et de sacrifice si admirablement pratiqué dans l'étable de Bethléem et sur le Calvaire.

Outre ces caractères fondamentaux de tout Ordre reli-

gieux, Marie offre encore le type des quatre diverses applications de la vie religieuse : la vie contemplative, la vie ouvrière, la vie apostolique et la vie militante : la première dans son cœur, où *elle gardait et repassait tout ce qu'elle entendait de Jésus;* la seconde à Nazareth, où elle soutenait son existence et celle de Jésus du travail de ses mains; la troisième au Cénacle, où elle instruisait les Apôtres; et la quatrième au ciel, d'où elle écrase le Dragon, et lui est *terrible comme une armée rangée en bataille.* Ainsi tous les Ordres religieux sans exception ont trouvé en Marie un attribut correspondant à leur caractère distinctif : les Ordres contemplatifs, les Ordres travailleurs, les Ordres apostoliques et les Ordres militaires.

Enfin l'influence que nous avons reconnue au culte de Marie sur la vie chrétienne en général doit se faire sentir au plus haut degré dans la vie religieuse qui en est la perfection. Membres plus étroitement unis à Jésus-Christ, les religieux se trouvent par cela même en rapport plus filial avec la Mère de ce divin Chef. La vie chrétienne étant en eux plus intense, le sein maternel d'où elle a été donnée au monde leur est plus intime et plus familier. Aspirant à la perfection évangélique, ils s'y élèvent par l'imitation et le secours de Celle qui en a été le chef-d'œuvre. Plus pénétrés, à raison même de la sainteté de leur profession, de l'indignité humaine, de son opposition avec le but céleste où ils tendent, et de la rigueur du compte qui leur sera demandé, le miséricordieux patronage de Marie leur est plus approprié. Et en même temps qu'il répond à la hauteur de leur vocation en les aidant à s'y élever, il en tempère la sévérité par tout le charme de la femme bénie entre toutes les

femmes, de la Vierge pleine de grâce, de la Reine des Anges, de la Mère de Dieu.

Telle est, sommairement envisagée dans sa théorie, l'influence du culte de la Vierge sur les Ordres religieux.

III. — Or, toute l'histoire de ces Ordres nous en offre la plus parfaite application.

Chose convaincante pour la valeur chrétienne de ce culte, et qui doit le recommander à tous ceux qui ont à cœur d'être chrétiens, il n'y a pas d'Ordre religieux qui n'ait été jaloux d'être plus particulièrement consacré à Marie, qui n'ait fleuri par cette dévotion, qui n'ait dégénéré quand il lui a été infidèle, et qui ne s'y soit retrempé quand il a voulu se réformer. Il y a eu entre tous les Ordres religieux une émulation et une rivalité filiales à ce sujet. Aucun n'a voulu le céder aux autres, et chacun se prévalant de telle ou telle faveur, de telle ou telle dévotion, et reproduisant tel ou tel attribut de Marie, tous ont offert le spectacle d'une famille d'enfants qui se disputent les tendresses d'une mère, et l'honneur de la servir.

Ainsi donc, ceux d'entre les chrétiens qui ont voulu être et qui ont été le plus chrétiens, ont été les plus dévots à Marie. C'est un fait constant dans l'histoire du Christianisme. Qu'on vienne taxer ce culte, maintenant, de superfétation ! Prétendre se passer de lui, en face d'un tel témoignage, c'est avoir une bien grande confiance, ou une bien petite ambition.

Outre l'usage général, dans tous les Ordres religieux, d'honorer Marie chaque jour par ce chant collectif du *Salve* qui la proclame *Mère*, et qui place le repos de la communauté sous sa garde, l'Ordre patriarcal de Saint-Benoît a eu en usage, selon la prescription expresse

de son illustre fondateur, d'honorer la Vierge par la première station de la procession qui doit avoir lieu tous les dimanches. La plupart des abbayes de Cluny ont été en outre consacrées à Marie, suivant les intentions de saint Benoît, qui lui avait voué l'un des six premiers monastères de son Ordre, sur le lieu où il avait reçu lui même l'inspiration de son grand dessein et la révélation de la bénédiction qui lui était réservée.

En sortant de cette souche commune, les autres Ordres religieux ont déployé, sous des caractères divers, ce culte de la Vierge-Mère, en lui attribuant leur naissance et leurs progrès. Ainsi, l'ordre contemplatif de Saint-Bruno a eu pour berceau le sanctuaire de *Casalibus*, consacré à Marie, et pour dévotion *constitutive* la récitation de son office tous les jours.

L'Ordre travailleur de *Cîteaux*, qui eut pour premiers fondateurs les abbés Robert et Albéric, sortit de l'Ordre de Cluny par un zèle de réforme dont l'inspiration fut hautement attribuée à la Sainte Vierge. On raconte qu'elle donna elle-même les constitutions qui devaient le régir. Pour reconnaître son virginal Patronage, la coule blanche fut substituée à la robe noire de Cluny, et il fut décrété que tous les monastères de Cîteaux seraient universellement consacrés à Marie. Saint Bernard porta plus haut encore la dévotion à Marie qu'il avait puisée dans ce saint Ordre. Quand on lit les suaves expressions de sa piété envers elle, on ajoute foi à ce qui est rapporté qu'il avait reçu du lait de ses chastes mamelles : du lait, c'est-à-dire le Verbe Enfant, comme l'entendait Clément d'Alexandrie[1], et comme l'expriment ces pa-

[1] Quæ suos accersens infantulos, sancto lacte, nempe Verbo

roles qu'on lisait longtemps après au socle de la statue de Marie où saint Bernard avait reçu cette faveur :

Bernard, molt amé, mon Chappellain,
Prenez, recevez de ma main
Le doux Sauveur du monde.

De la même inspiration naquit l'Ordre clérical et apostolique des *Prémontrés*, fondé par saint Norbert pour former des ouvriers évangéliques, réformer les chapitres, évangéliser les peuples, et qui, se répandant partout en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre, répara les ravages de l'hérésie socialiste de Tanquelin dans les Pays-Bas, et arrêta ceux de l'immoralité par l'austère pureté de sa règle, au douzième siècle. Ce saint Ordre fut consacré à la Vierge par le vêtement blanc qu'il en reçut, pour *pré-montrer* la pureté de l'âme et la candeur de l'esprit dont il devait briller au sein de la corruption des peuples [1]. — N'est-ce pas un beau spectacle que cette philosophie pratique de la candeur de l'esprit et de la pureté de la vie, proposée à l'ambition des âmes généreuses comme la première de toutes les richesses, *montrée* au sein des désordres les plus antisociaux par la

INFANTILI, ENUTRIT. — CLEM. ALEX., *Pædagogus*, lib. I, cap. VI. — Voir ci-dessus, p. 104.

[1] C'est ce qu'on trouve très-bien exprimé dans une chronique en vers, dont nous extrayons ce passage :

Qui Christo intrepido pia pectore jura fatentur,
Et Domini debent pascere rite gregem,
Hos vitæ certe integritas purissima, mentes
Candor, et ingenuus, dexteritasque decet.
Hoc Regina poli volvens in pectore circum,
Quæ Dominum vitæ Mater honesta tulit,

blancheur d'un vêtement reçu de la Vierge Immaculée, et prêchée par des légions d'anges voués à sa profession!

L'Ordre des *Servites* naquit aussi du vœu de pénitence et de pauvreté que firent à la Vierge sept riches marchands de Florence. Ils se retirèrent à cet effet à *Monte-Senario*, où ils vécurent dans la retraite et la mortification, portant un vêtement noir pour exprimer le saint veuvage de Marie après l'Ascension de son divin Fils. Cet Ordre fut redevable ensuite de ses principaux accroissements à saint Philippe Benizzi, son général, qui institua la dévotion à *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, dont il opposa le culte à l'hérésie des Hussites, et qui édifia l'Europe entière, pendant une grande partie du treizième siècle, par son zèle et par ses vertus. L'écusson de cet Ordre portait sept lis en champ d'azur reliés par une M couronnée, exprimant la royale Maternité de Marie, dont les sept pieux marchands de Florence s'étaient déclarés les *Servites* ou serviteurs.

L'Ordre de *la Merci* ou de *la Rédemption des Captifs*, si honorable pour la religion et l'humanité, naquit également, on le sait, de la dévotion à la Vierge. Aux trois vœux ordinaires de religion, les religieux de cet Ordre joignaient celui d'employer leurs biens, leur liberté et leur vie au rachat des captifs, si nombreux en ces temps

Præmonstrantes, æternæ lumina vitæ
    Monstrantes, quæ sit vitaque grata Deo,
Pura uti voluit veste et candore notata,
    Ut candorem animi significaret, opes :
Mentis opes, quibus haud meliores sustinet orbis,
    Quas quicumque tenet, optima quæque tenet.
Idcirco hanc olim a summo demisit Olympo;
    Dixit et : Hoc animi pignus habeto mei.
. . . .

Gaspar Bruschius, *in suo monaster. German. Chron.*

où les puissances barbaresques se jouaient impunément de l'Europe, et en écumaient les côtes, comme une proie qu'on leur avait arrachée et qu'elles menaçaient toujours de ressaisir. C'est à une triple apparition de la Vierge que fut due l'institution de cet Ordre héroïque. Aussi les troncs destinés aux aumônes recueillies par les religieux de la Merci devaient-ils porter l'image de Marie tenant son Fils entre ses bras ; et à ses pieds, d'un côté quelques captifs chargés de chaînes, et de l'autre un religieux de l'Ordre prenant d'une main le pan de la robe de la Mère de miséricorde, et élevant l'autre au-dessus des captifs en geste de supplication accompagnant ces paroles sortant de sa bouche : *Mère de Dieu*, *déliez les chaînes des prisonniers!*

Nous n'avons besoin que de nommer les trois grands Ordres du Carmel, de Saint-Dominique et de Saint-François, pour rappeler à la fois ce qu'il y a eu de plus secourable au monde et de plus civilisateur. Ces trois Ordres se disputent entre eux l'honneur d'être plus particulièrement les Ordres de Marie, et attribuent également leur origine à une impulsion de sa divine Maternité. Ils en portent l'investiture et le gage : les Carmes dans le *Scapulaire*, les Dominicains dans le *Rosaire*, et les Franciscains dans le privilége de la *Portioncule*. En eux et par eux, le culte de la Vierge a sauvé le monde des ténèbres et de la corruption. Nous en avons parlé plus amplement dans notre Tableau historique.

IV. — Il faut nous borner à ces principales mentions. Nous devons y joindre cependant celle des Ordres militaires. Ces Ordres, comme on sait, naquirent des croisades; quelques-uns préexistaient aux croisades comme

Ordres simplement hospitaliers, établis à titre de tolérance dans la Palestine, pour y servir les pèlerins, les indigents et les malades, et y faciliter le culte des Lieux-Saints : tels furent l'Ordre de *Saint-Jean de Jérusalem*, devenu depuis l'Ordre de *Malte*, l'Ordre des *Templiers* et l'Ordre du *Saint-Sépulcre*. Cette même dévotion des Lieux-Saints donna naissance à l'Ordre des chevaliers *Teutoniques*, importé depuis en Allemagne. Ces Ordres ne tardèrent pas à devenir militaires par la nécessité de se défendre et de protéger la civilisation chrétienne contre le Croissant. — Quand on voit aujourd'hui le soleil de cette civilisation monté jusqu'à l'épanouissement majestueux du siècle de Louis XIV, jusqu'aux merveilles industrielles de notre temps ; et d'un autre côté l'ignoble dégradation et stagnation où sont plongées les races turques, on ressent comme un remords d'ingratitude et d'injustice à l'égard de ces Ordres célèbres qui firent la garde autour du berceau de l'Europe, qui pendant tant de siècles refoulèrent ou continrent la barbarie rugissante qui le menaçait, et contre qui nous avons tourné ces lumières que nous leur devons. — Sans doute, ils dégénérèrent de la pureté de leur première institution ; mais qui est-ce qui ne dégénère pas dans l'humanité, excepté ce grand prodige de l'Église et de la Papauté que Dieu même assistera jusqu'à la fin du monde ? Les Ordres militaires étaient plus exposés à cette altération que les Ordres purement religieux, parce que leur organisation était plus complexe, et parce que le but qui en déterminait la *tension* n'étant pas aussi permanent que le combat spirituel contre les vices, le relâchement devait succéder à l'effort et au succès. Mais la question de justice à leur égard consiste à savoir

s'ils ont atteint ce but de leur institution : s'ils ont sauvé l'Europe du Croissant. — Nous sommes nous-mêmes la réponse à cette question.

Or tous ces Ordres se sont fait gloire, non moins que les Ordres purement religieux, de relever de la Reine du ciel, et lui ont rapporté toutes leurs victoires. — Les chevaliers de Jérusalem se placèrent dès l'origine sous la sauvegarde de la Vierge, à qui ils dédièrent leur première église et leur premier monastère près du Saint-Sépulcre, sous le titre de *Sainte-Marie-Latine*. Plus tard, quand ils furent constitués militairement par Innocent III, pour devenir le boulevard de la Chrétienté sous le nom de chevaliers de Malte, ils prirent la livrée de Notre-Dame, qui fut une croix blanche sur leur manteau noir, et ils obtinrent dans maintes entreprises des témoignages signalés de la céleste assistance de Marie, notamment dans ce célèbre siége de Rhodes, où le Turc lui-même couvrit la confusion de sa défaite de l'aveu de cette miraculeuse intervention. — Il en a été de même de l'Ordre des Templiers ; et la blancheur de leur tunique était encore le signe de leur consécration à la Vierge. — Quant aux Chevaliers Teutoniques, qui rendirent un double service à la Chrétienté, contre les Sarrasins en Orient, et contre les Idolâtres dans le nord de l'Europe, où ils conquirent à la civilisation la Prusse, la Poméranie et la Lithuanie, leur nom de *Soldats de la Vierge* ou de *Chevaliers de Notre-Dame* dit tout. Ils portaient en signe de cette virginale consécration la robe et le manteau blanc avec une croix noire faisant ressortir une plus petite croix blanche sur leur poitrine ; enfin, après avoir arraché la Prusse au paganisme, ils y bâtirent, en mémoire de leur dévotion à Marie, une ville qu'ils nom-

mèrent *Marienbourg*. Ces hommes de fer, ces marteaux d'armes se pliaient ainsi sous le joug de la plus douce et de la plus humble des créatures, et rapportaient à la puissance spirituelle de son Patronage auprès de Dieu tous les prodiges de leur force et de leur valeur.

Nous ne ferons que rappeler d'autres Ordres de chevalerie également institués pour honorer la Vierge par une dévotion spéciale, et s'inspirant de cette dévotion pour la défense de la Chrétienté : tels que l'Ordre de *Notre-Dame de l'Étoile*, fondé par le roi Robert ; l'Ordre de *Notre-Dame du Lis*, fondé par don Garcie de Navarre ; l'Ordre des *Chevaliers d'Avis* ou des *Frères de Sainte-Marie d'Évora*, en souvenir de la victoire de ce nom, remportée sur les Maures, en Portugal ; l'Ordre de *la Milice de la Vierge*, institué par Urbain IV pour secourir les pauvres veuves et les orphelins ; l'Ordre de *l'Annonciade*, fondé par Amédée de Savoie ; l'Ordre du *Chardon de Notre-Dame*, fondé par Louis de Bourbon, neveu de Charles VI, en acquit d'un vœu fait à la Mère de Dieu pour obtenir la fin des maux que les Anglais faisaient éprouver à la France ; l'Ordre du *Vase de Notre-Dame*, fondé par Ferdinand de Castille contre les Maures ; l'Ordre de *la Toison d'or* ou de *la Toison de Gédéon*, figure de la Mère de Dieu ; l'Ordre de *la Milice de la Vierge Marie du Mont-Carmel*, fondé par Henri IV, et composé des plus vaillants gentilshommes, pour être auprès de lui dans les combats ; l'Ordre de *la Milice de l'Immaculée Conception*, fondé par trois gentilshommes italiens contre les dernières entreprises des Infidèles. Tous ces Ordres composaient dans l'Europe, n'ayant pas encore de forces réglées pour se défendre et d'institutions nationales pour se gouverner,

des sentinelles contre la barbarie, et des centres de ralliement contre l'anarchie des sociétés.

V. — Nous n'avons rien dit encore des Ordres religieux de femmes institués sous le patronage de la Vierge : mais ils sont innombrables, et n'ont pas été moins secourables contre les désordres de l'ignorance et de l'immoralité. Outre ceux de ces Ordres qui correspondaient aux Ordres religieux d'hommes, et qui en reproduisaient les institutions adaptées à la sanctification de la femme, commes les Bénédictines, les Cisterciennes, les Carmélites, etc., on peut citer comme institués spécialement pour les femmes : — le grand Ordre de *Fontevrault*, dont nous avons déjà parlé dans notre Tableau historique, fondé sur la maternité de Marie à l'égard de saint Jean, et appliqué au secours des victimes de l'immoralité publique ; — l'Ordre des *Dames de Saint-Jean de Jérusalem*, fondé en faveur des pauvres demoiselles par la femme d'Alphonse le Sage, à l'occasion d'une apparition de la Sainte Vierge ; — l'Ordre de *Notre-Dame de la Tour aux Miroirs*, fondé par la bienheureuse sainte Françoise Romaine, dont la vie, écrite de nos jours par des plumes séculières, nous apporte les parfums des vertus dont ce saint Ordre fut comme le brasier ; — l'Ordre de *l'Annonciade de Bourges*, fondé par l'infortunée Jeanne de France, cette pauvre fleur venue parmi tant d'épines, fille de Louis XI, sœur de Charles VIII, femme de Louis XII, et qui, parmi tant de grandeurs, n'eut que des tortures, au sein desquelles Dieu lui fit atteindre la plus haute perfection, « afin, dit une histo-
« rienne de sa vie, que les plus grandes dames apprissent
« de son exemple qu'il se peut faire des martyrs entre les

« balustres et sous le dais, aussi bien que sur les écha-
« fauds et sur les amphithéâtres[1]. » Ce saint Ordre est admirable et bien digne d'une fondatrice qui avait été formée à toutes les vertus par toutes les épreuves, en ce qu'il a pour règle spéciale l'imitation de *la Vierge Marie d'après l'Évangile*, notamment les dix vertus que nous y admirons, savoir : la Chasteté, la Prudence, l'Humilité, la Foi, la Dévotion, l'Obéissance, la Pauvreté, la Patience, la Charité et la Compassion, d'où est venu à ce saint Ordre le nom d'Ordre *des dix Vertus de la Vierge Marie*[2] ; — le grand Ordre de *la Visitation de Sainte-Marie*, éclos de la sainte amitié de saint François de Sales et de madame de Chantal, dans le double but de *visiter* les pauvres et de soigner les malades, et de faire l'école aux petits enfants, pour *instiller en leurs tendres âmes* la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse, et son amour qui en est la perfection[3] ; — enfin, pour abréger, les trois Ordres voués à l'éducation des jeunes filles sous les titres si populaires d'*Ur-*

[1] La R. Mère de Blémur.

[2] Il y a un autre ordre qu'on appelle l'ordre de l'*Annonciade de Gênes*, fondé depuis celui de Bourges, et se proposant à peu près la même dévotion.

[3] L'ordre fondé par saint François de Sales a gardé le nom de *la Visitation*, bien qu'il ne visite plus les pauvres. Ce nom, au surplus, ne lui avait pas été donné par son saint fondateur. En voici l'origine : « Le peuple, voyant que les nouvelles religieuses avaient choisi la « Sainte Vierge pour patronne, et orné leur autel de son image, les « avait d'abord appelées *Sœurs de Sainte-Marie* ; mais quand il les vit « si dévouées à la visite des pauvres et des malades, il ne les nomma « plus que les *Sœurs de la Visitation*, nom qu'elles ont toujours gardé « depuis, quoique ne remplissant plus le même ministère. » — *Vie de saint François de Sales*, par M***, curé de Saint-Sulpice, t. II, p. 43.

sulines, de *Sœurs Notre-Dame*, et de *Congrégation de Notre-Dame*.

Nous n'avons cité que les Ordres religieux, soit d'hommes, soit de femmes, *ostensiblement* consacrés à la Vierge, et ce sont les plus considérables ; mais tous les autres ne l'étaient pas moins : on ne pourrait en citer un seul où cette dévotion n'ait eu la même importance.

Toutes ces Institutions religieuses se ramifiaient dans la société, et en pénétraient toutes les conditions par les *Tiers Ordres;* c'est-à-dire par l'affiliation des personnes laïques à leur esprit, moyennant certaines observances appropriées à la vie séculière; et aussi par les dévotions et les pèlerinages dont la plupart des Ordres religieux avaient le privilége : de sorte qu'en influant sur ces institutions, le culte de Marie rayonnait par autant de foyers de grâce et de vertu dans le monde.

VI. — Quelque rapide et quelque incomplète qu'ait été cette revue, elle suffit cependant pour justifier ce que nous avons posé en tête de cette Étude, savoir, que la théorie et le fait s'unissent étroitement pour établir que le culte de la Très-Sainte Vierge a été par excellence le moyen générateur et vital des Institutions religieuses, et que c'est à l'influence de ce saint culte que doit remonter l'influence si considérable qu'elles ont exercée elles-mêmes sur la société.

Au surplus, si l'on pouvait douter encore de cette influence du culte de la Vierge pour la perfection de la vie chrétienne dans les Ordres religieux, on achèverait d'en être convaincu par le rapport de cause à effet qui a toujours existé entre ce culte et ces institutions dans

toute leur destinée, soit de fondation, soit de relâchement, soit de réforme, soit de suppression. Ainsi, comme il n'y a pas d'Ordre qui ne soit fondé sous le patronage de la Vierge, il n'y en a pas dont le relâchement n'ait commencé par l'affaiblissement de cette dévotion, et dont la réforme n'ait débuté par un retour à sa ferveur. Quant à leur suppression par le protestantisme, on sait qu'elle a concouru partout avec la destruction du culte de la Vierge. — Comment en aurait-il été autrement, puisque c'était la suppression de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance? Quelle horreur ne devaient pas ressentir pour la Vierge, qui a professé ces vertus jusqu'à devenir par elles la Mère de Dieu, ceux qui les ont violées jusqu'à en détruire tous les asiles?

Nous avons fait assez amplement le procès à la Réforme sur ce point, dans le troisième livre de notre ouvrage sur *le Protestantisme*. Qu'il nous suffise de dire que la haine profonde, que les *inimitiés* implacables de la Réforme contre le culte de la Mère de Dieu, concourant avec la destruction des Ordres religieux, sont la plus glorieuse apologie de ces Institutions. C'est l'accomplissement de l'antique prophétie : *Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta semence et sa semence.* Les Ordres religieux ont paru clairement la *semence de la Vierge*, par ces communes *inimitiés* dont ils ont été l'objet avec elle, et qui ont été le signe de réprobation de la fausse réforme.

Par contre, la vraie réforme, celle qui se fit en dedans de l'Église, et qui, en la sauvant, sauva la fausse réforme elle-même de ses derniers excès, et la retint sur la pente des abîmes où elle entraînait le monde, se signala par le réveil de la dévotion à la Sainte Vierge, et par de nou-

velles institutions religieuses qui s'inspirèrent de cette dévotion.

Telles furent notamment la *Société de Jésus*, les *Oratoriens*, les *Lazaristes*, les *Sulpiciens*, auxquels sont venus se joindre de nos jours les *Maristes*, les *Oblats de Marie*, la congrégation *du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie*, la société des *Prêtres de l'Immaculée Conception*, les *Frères de la Doctrine chrétienne*, etc.

Toutes ces saintes institutions ont été et sont la *semence* de Marie. La *Société de Jésus* est née, on le sait, du dévouement chevaleresque de saint Ignace à la Mère de Dieu ; l'*Oratoire* a jailli en France du grand cœur de ce cardinal de Bérulle, qui a mérité d'être appelé par Urbain VII l'*Apôtre des Mystères du Verbe incarné*, par ses beaux *Discours sur les grandeurs de Jésus et de Marie;* et cette savante congrégation, appauvrie depuis par le souffle du jansénisme, qui avait éteint en elle cet esprit de son institution, a reparu de nos jours avec un éclat que tout le monde admire, sous le nom significatif et béni d'*Oratoire de l'Immaculée Conception;* — les congrégations des Prêtres de Saint-Lazare et des Sœurs de la Charité, qu'il suffit de nommer, sont nées d'une sainteté qui a reçu ses premières inspirations de *Notre-Dame de Buglose*, la sainteté du grand Vincent de Paul, si dévot au culte de l'*Immaculée Conception*, qui attribuait la délivrance de sa captivité au secours de la Vierge, et dont les *Filles* sont si justement appelées par les Orientaux des *Maries;* — la communauté de Saint-Sulpice, si pieusement fidèle à l'esprit sacerdotal qu'elle a reçu de M. Olier, et qu'elle inspire au clergé de France, n'a cessé de professer avec ce saint fondateur que *Marie est comme un* SACREMENT *supérieur sous*

lequel le Verbe incarné distribue ses biens et ses grâces à tout le corps de l'Église[1]... — Nous nous bornons à ces principales Communautés, comme exemples de cette influence du culte de Marie qu'on retrouvera dans toutes les autres institutions catholiques, et qui en est comme l'arome.

VII. — Ce patronage inspirateur de Marie s'étend enfin aux *Œuvres* de charité et de bienfaisance religieuses ou laïques, qui combattent sous toutes les formes la misère, l'infirmité, l'ignorance, la corruption, tous les maux de la nature et de la société, et par lesquelles le Christianisme sauve chaque jour le monde.

Parcourez tous ces établissements et toutes ces œuvres : celles qui regardent l'enfance et l'adolescence, comme les *Crèches*, les *Salles d'Asile*, les *Associations des Mères de famille*, etc.; celles qui regardent les jeunes garçons, comme les *Ecoles chrétiennes*, les Œuvres des *Orphelins*, des *Apprentis*, des *Catéchismes*, des *petites Conférences*, etc.; ou les jeunes filles, comme les *Ecoles des Sœurs*, les *Ouvroirs*, les *maisons de Préservation*, et trente autres qu'il serait trop long de nommer; celles qui ont pour objet les maux de naissance ou du jeune âge, comme les *Enfants trouvés*, les *Sourds-Muets*, les *Jeunes Aveugles;* ou la pauvreté, la maladie et la vieillesse, l'instruction, l'hospitalité, comme les sociétés de *Saint-Vincent-de-Paul*, l'œuvre des *Familles*, des

[1] *Vie de M. Olier*. Voir ci-dessus, p. 82, toute la suite de cette belle citation. — La dévotion à la Vierge a mis son *cachet* sur tout ce qui appartient à cette pieuse communauté : le linge, l'argenterie, les livres, tout, jusqu'aux portes, y est marqué au chiffre de Marie.

Pauvres Malades, des *Petites Sœurs des Pauvres*, des *Savoyards*, des *Allemands;* toutes celles qui ont pour objet la pénitence et la réhabilitation, comme les sociétés de patronage pour les *Jeunes Libérés* ou *Prévenus acquittés*, les maisons de *Miséricorde* ou du *Bon-Pasteur*, l'œuvre de *Saint-François-Régis*, les colonies agricoles, etc., etc.; en un mot qui comprend tout, la *Charité* dans toutes ses industries : parcourez, dis-je, le *Manuel des Œuvres* à la main, toutes ces *Œuvres* qui, pour Paris seulement, dépassent le nombre de deux cents; et partout la Religion vous y apparaîtra sous le signe de la VIERGE-MÈRE.

Rien n'est plus logique et plus aisé à concevoir.

Chacune de ces œuvres est le Christianisme s'adressant à tel ou tel besoin de l'humanité, comme il s'est adressé au monde entier. Pour le monde entier, le Christianisme a été une *Œuvre :* c'est cette Œuvre dont parlait le Prophète quand il disait : « Seigneur, vous vivifierez « *votre Œuvre* au milieu des temps; quand après vous « être irrité, *vous vous souviendrez de votre miséri-* « *corde* [1]. » C'est cette même Œuvre dont Marie louait l'accomplissement, lorsqu'elle chantait : *Il s'est souvenu de sa miséricorde;* et que Jésus proclamait, lorsqu'il disait : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les « lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts « ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres [2]. » Voilà toutes les œuvres dans la grande Œuvre du Christianisme. Le Christianisme, c'est le Christ continué,

[1] Domine, Opus tuum in medio annorum vivifica illud ; in medio annorum notum facies ; cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis. HABACUC, III, 2.

[2] Matth., XI, 5.

traversant les âges en faisant le bien, et venant à chaque misère en particulier, comme il est venu à la misère humaine en général.

Or, comment est-il venu à la misère humaine en général? Comment a-t-il VIVIFIÉ *son Œuvre au milieu des temps*, si ce n'est en *prenant vie* dans le chaste sein de la Vierge Marie ? C'est de là, c'est de cette humble source, que jaillit et que se répand dans toute l'humanité la céleste Miséricorde. Aussi Marie, après avoir chanté les *grandes choses* que Dieu a faites en elle, *fecit mihi magna qui potens est*, continue-t-elle, en disant : « Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui « le craignent. » *Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum;* et elle continue en chantant les effets de cette miséricorde dans la confusion des superbes, le renversement des tyrans, la condamnation des riches et l'élévation des petits, le rassasiement des affamés, le salut de l'humble Israël.

Israël, c'est-à-dire toute âme qui languit, et que le Christ vient relever, *suscepit Israël puerum suum*.

Voilà ce que le Christ fait dans chaque œuvre, de la même façon qu'il l'a fait dans l'Œuvre des œuvres. Il vivifie celles-ci comme il a vivifié celle-là, en Marie et par Marie.

Le principe vivifiant et fécondant dans chaque œuvre chrétienne, qui rapproche et lie les éléments dont elle se compose, qui en fait un être moral distinct, *une Œuvre;* qui lui inspire un souffle de vie, et la fait mouvoir et fonctionner avec cette merveilleuse organisation que nous admirons dans chaque œuvre chrétienne, c'est Dieu ; mais *Dieu-avec-nous* par Marie. Marie est ainsi le *nœud vital* de chaque œuvre, et de toutes les œuvres, comme

étant elle-même, par excellence, l'Ouvrière de la grâce, l'Ouvrière de qui l'Ouvrier lui-même a voulu être fait.

En un mot, toute œuvre est le produit d'un enfantement qui s'inspire du grand Enfantement ; de celui qui a produit l'Œuvre des œuvres.

C'est cette belle vérité qu'a proclamée le vénérable curé de Saint-Sulpice, en plaçant toutes les œuvres, auxquelles il a élevé un vaste local de réunion, sous le patronage de *Notre-Dame des Œuvres.*

Le Protestantisme, dont il s'est plus particulièrement proposé de combattre l'action, ne peut qu'être vaincu sur un tel terrain. Il pourra, à force d'argent et d'opposition, former des coalitions, jamais des *Œuvres*. L'esprit de bienfaisance, le zèle chrétien même, que je reconnais volontiers chez plusieurs de ses membres, et dont je suis d'autant plus disposé à honorer les efforts que j'en plains l'impuissance, est frappé de stérilité. Il y a entre le Protestantisme et le Catholicisme, sous ce rapport, une inégalité décisive. D'où vient cette inégalité ? Le Protestantisme n'est pas moins ardent, humainement parlant : il l'est même plus, il dispose de beaucoup plus de ressources. Il est plus libre et plus agile dans ses mouvements, n'ayant pas toutes ces contraintes, toutes ces mortifications, toutes ces retenues et tous ces scrupules dont il a rejeté la surcharge, et cependant il est vaincu en fait d'œuvres de charité. On l'a vu en Crimée, on le voit de même partout. Et si l'on veut être édifié complétement sur cette question, on n'a qu'à lire les enquêtes et les rapports officiels du Protestantisme lui-même, découvrant les plaies sans fond du paupérisme et de l'immoralité dont il est atteint dans la plus industrieuse de ses capitales, sans pouvoir leur opposer au-

cune de ces Œuvres par lesquelles le Catholicisme les combat ou les prévient.

D'où vient cela? — De ce que le Protestantisme a rompu les canaux de la vie et de la fécondité chrétiennes, dont le premier est le culte de la Mère de Dieu, par qui la *Vie* même a été donnée au monde.

VIII. — C'est ainsi que la Vierge Marie vit et *opère* dans l'Église par l'influence de son culte sur les Ordres religieux, les Congrégations et les Œuvres. Elle les enfante, les nourrit, les féconde du haut du ciel de sa Maternité puissante.

On raconte qu'un religieux de l'Ordre de Cîteaux, élevé, par sa dévotion à la Vierge, à la contemplation de la gloire céleste dont elle jouit dans le ciel, la vit environnée de tous les *Ordres* célestes et terrestres, de l'ancienne comme de la nouvelle Loi; des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, chacun avec leurs caractères distincts; et aussi des Bénédictins, des Chartreux, des Prémontrés, des Dominicains, des Fransciscains, enfin de tous les Ordres religieux [1]; et que, ne voyant pas son Ordre dans cette multitude d'enfants de la Vierge, il en exprima son étonnement et sa douleur à celle-ci, qui lui dit : « C'est la prédilection même que j'ai pour les tiens qui « fait que tu ne les vois pas; les ayant placés, comme « mes favoris, sous mes bras, pour les y réchauffer de « ma tendresse. » Puis, entr'ouvrant le manteau dont

[1] C'est ce que le pinceau de Lemoine a représenté dans la *Gloire* qui décore la voûte de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice. Une pareille *Gloire* pourrait être représentée dans la chapelle des *OEuvres*.

elle paraissait vêtue et qui était d'une ampleur merveilleuse, elle lui découvrit une multitude innombrable de religieux et de saints de son Ordre, dont la vue le ravit de joie.

Ainsi Marie couvre de sa Maternité, réchauffe de sa charité tout ce qui a vie dans l'Église et dans le Christianisme. L'Amour éternel, Jésus-Christ, s'est allumé en elle comme dans son foyer, et c'est de ce foyer qu'il ne cesse d'enflammer les âmes. C'est de là que les Institutions qui ont pour objet de le communiquer rayonnent dans l'Église, toutes par une même inspiration, chacune dans un sens divers ; puisant dans cette plénitude de grâce et de vertu la spécialité de caractère et d'action que réclame l'application qui en est faite au monde.

CHAPITRE VII

Marie objet de la raison, de l'imagination et de la sensibilité dans les sciences, la poésie, les arts.

Plus on écrit sur un sujet, plus d'ordinaire on l'épuise. Le contraire a lieu pour le Christianisme : plus on le traite, plus on l'avive. C'est le propre de l'infini, du divin. Le sujet de la Vierge Marie présente au plus haut degré ce caractère chrétien d'intarissable fécondité. Il s'en élève une preuve générale plus grande que toutes celles que nous donnons : celle que nous ne donnons pas, et qu'on y sent comme *en puissance*. Notre ambition dans cet ouvrage n'est pas autre que de faire sentir cette plénitude potentielle du culte de Marie. Ce que nous en disons n'a qu'une valeur d'initiation à cet effet ; ce sont des ouvertures et des échappées de vue sur l'Infini, ou comme des préludes d'un concert d'harmonies.

Par exemple, comment épuiser, ou même un peu traiter l'objet de ce chapitre ? Ce qu'on peut en dire à première vue, c'est qu'il est tout ou qu'il n'est rien. Comment en effet l'humble Vierge de Nazareth peut-elle être le moins du monde l'*objet de la raison, de l'imagination et de la sensibilité dans les sciences, la poésie et les arts?* Ou cette proposition est insensée, ou, si elle a quelque fondement, elle donne singulièrement à penser. La disproportion naturelle entre le sujet et l'objet est telle, que leur rapport ne peut le moins du

monde s'expliquer que par le surnaturel. Ce qui suffit, dès lors, c'est de faire entrevoir ce rapport. C'est ce que nous allons essayer de faire.

§ I.

Marie objet de la raison dans les sciences.

I. — La raison, dans les sciences, se propose la connaissance des choses en elles-mêmes, et dans leurs rapports avec le monde qu'elles composent, pour en découvrir la fin, et se diriger en vue de cette fin. Elles rentrent toutes dans la philosophie, qui les inspire de ses vues, qui recueille leurs résultats, et qui en tire LA SCIENCE, dans son acception la plus générale, en vue de son application suprême, qui est LA SAGESSE.

Ainsi en est-il de la science des choses naturelles, ou des *Sciences naturelles;* de la science des choses humaines ou de l'*Histoire;* de la science de la justice appliquée à l'ordre des sociétés, ou de la *Jurisprudence;* de la science des expressions de l'âme humaine, ou des *Lettres;* de la science de cette âme elle-même dans ses facultés et dans ses affections, et de la science de Dieu dont elle est l'image et dont l'univers est la manifestation, ce qui est le propre de la *Philosophie* proprement dite, dans ses diverses branches, la *psychologie,* la *morale* et la *théodicée.*

Telle est la famille des sciences humaines, par lesquelles l'homme, livré à lui-même, cherche, à l'aide de la raison naturelle, à se reconnaître et à se diriger en vue de sa fin.

Mais, au-dessus de ces sciences, plane une science

d'un ordre très-différent et très-distinct, en ce que ses éléments, au lieu d'être découverts par la raison, sont révélés à la raison, comme étant au-dessus de sa portée naturelle ; la science surnaturelle de Dieu dans ses rapports avec le monde, LA THÉOLOGIE.

Cette science, si distincte qu'elle soit par le genre de ses notions, n'est pas sans rapports avec la science humaine : tant s'en faut ; car elle se propose le même but, et n'a été donnée que pour aider l'homme à l'atteindre. Il faut dire, même, qu'elle a porté ce but plus haut en même temps qu'elle a rendu son accès plus certain.

Toutes les sciences humaines comprises dans la philosophie se proposent, par elle, de connaître la fin pour laquelle l'homme est ordonné, qui est Dieu. La théologie se propose le même but, porté plus haut et rendu plus déterminé. La différence qu'il y a, quant au genre, entre la philosophie et la théologie, c'est que la philosophie cherche à connaître Dieu par la connaissance que les créatures nous en donnent, et que la théologie nous le fait connaître par la connaissance que Lui-même nous a donnée de Lui-même.

Il en résulte bien évidemment que la Théologie comprend toutes les sciences humaines dans leur raison d'être et dans leur fin supérieure. Cela est tellement vrai, que, réduite même à sa plus simple expression, au *Catéchisme*, la théologie peut suppléer à toutes les connaissances humaines, et que, finalement, un enfant muni de cette divine connaissance en sait plus, comme disait très-bien Jouffroy, que les cinq classes de l'Institut.

Ce n'est pas que les sciences humaines soient absor-

bées ou annihilées par la théologie : loin de là ; elles en sont au contraire enrichies et fécondées.

Une comparaison va le faire sentir.

Les ouvriers qui travaillent à préparer les matériaux destinés à la construction d'un vaste édifice, la pierre, le bois, le fer, si appliqués qu'ils soient à faire leur œuvre d'après les épures partielles qu'ils en ont, recevraient un grand secours de la connaissance générale de l'édifice où cette œuvre doit s'adapter. Ainsi les diverses sciences, travaillant à construire l'édifice général de la Science d'après les épures de la nature, sont aidées par la philosophie, qui est cette science générale des choses par rapport à leur fin dans l'univers ; et qui est comme le *contre-maître* à l'égard des *ouvriers* qui nous servent de comparaison. — Mais la philosophie elle-même, ne connaissant l'édifice que par conjectures et par hypothèses, peut singulièrement hésiter et se tromper dans ses plans ; l'histoire de ses erreurs est là pour attester son insuffisance. Dans cette situation, que le *Maître*, que l'*Architecte* lui-même survienne en personne, qu'il explique son propre plan, qu'il daigne s'abaisser au contre-maître et aux plus humbles ouvriers, qu'il se mette lui-même à leur tête pour les élever à la connaissance de l'édifice et au partage de sa destination : quelles lumières, quelle émulation, quelle ferveur et quelle impulsion n'en résultera-t-il pas dans le travail !

II. — Cet Architecte est venu ; c'est le Verbe fait chair : JÉSUS-CHRIST.

Sans doute, il n'est pas venu comme savant, ni comme philosophe ; sa révélation n'a pas pour objet la

science des choses en elles-mêmes; et c'est là ce qui laisse l'esprit humain libre dans son domaine; mais il est venu comme *Principe*, comme *Voie*, et comme *Fin* des choses, et c'est là ce qui éclaire et ordonne ce domaine de l'esprit humain, en lui donnant son *Orientation*.

A cette belle vérité se rapporte cette grande parole de saint Paul : *Instaurare omnia in Christo, quæ in cælis, et quæ in terra sunt, in ipso.* « Établir toutes choses « sur le Christ, soit celles qui sont au ciel, soit celles « qui sont sur la terre[1]. » Dans le Christ tout a été mis respectivement à sa place : Dieu, l'homme, les créatures, la famille, les sociétés, les pouvoirs, les peuples, le genre humain, les destinées terrestre et céleste de l'humanité. Tout a été ordonné sur Lui. Il est devenu dans le monde la raison des choses, le mot de l'énigme de l'univers. En cela évidemment il influe sur la science des choses, puisqu'elles ne sont que par rapport à Lui, et qu'il en fait toute l'ordonnance. Ce qui a fait dire au même Apôtre que « dans le Christ, tous les trésors de la sagesse et de « la science sont renfermés. » *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*[2].

Cette vérité ne craint pas le contact de l'observation, non-seulement par rapport à la Science en général, mais par rapport à chaque science en particulier : aux Sciences naturelles, à l'Histoire, à la Jurisprudence, aux Lettres, à la Philosophie.

Ainsi, les *Sciences naturelles,* qui ont pour objet la connaissance des êtres étudiés selon les lois qui les dis-

[1] Ad Eph., I, 10.
[2] Ad Coloss., II, 3.

tinguent et qui les unissent dans la création, ne trouvent leur suprême objet que dans la raison d'être de la *création* elle-même. Or, quelle est la raison d'être de la création? Quel en est le principe, et quelle en est la fin? Par qui et pour qui a-t-elle été faite? Elle a été faite, nous dit l'Apôtre, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. *Per quem omnia — propter quem omnia*[1]. Et en effet, c'est *par le Verbe que tout a été fait*[2] : il est le *sens* de ce discours, dont tous les êtres de la nature sont les *expressions*, de cet hymne dont les cieux, la terre et les mers sont les strophes. Et c'est pour le même Verbe que tout a été fait : il est venu s'incarner dans son propre ouvrage, *in propria venit*, pour en être la fin dans son humanité, comme il en est le principe dans sa divinité, et pour clore ainsi le cercle des choses dans sa personne. Assurément, sans gêner le moins du monde les sciences dans leurs observations, cette révélation du principe et de la fin de la création, dans l'unité personnelle du Verbe incarné, constitue une vue sublime qui, si elle était bien approfondie, serait des plus fécondes pour la science, dont elle illumine toutes les issues et dont elle est comme la *clef*.

Jésus-Christ est pareillement la clef de l'*Histoire*. Tous les événements qui composent la destinée du genre humain sur cette terre, toutes les révolutions des sociétés et des empires, sont l'objet de cette science ; et elle est libre dans ce vaste champ. Mais Jésus-Christ étant la raison suprême de ces événements et de ces révolutions, comme l'a si bien montré Bossuet, on n'a le

[1] Ad Hebræos, II, 10.
[2] Jean, I.

sens général de l'histoire qu'en Jésus-Christ. Il est la raison de tout ce qui se passe.

Il en est encore de même de la *Jurisprudence*. Que signifie la science du droit et des lois dans leur codification, si l'on ne remonte à cette *Loi véritable et primitive* dont parle si bien Cicéron, *ayant seule caractère pour ordonner et pour défendre, laquelle ne commence pas à être loi du jour où elle est écrite, mais du jour où elle est née, c'est-à-dire en sortant de l'Intelligence divine à qui elle est consubstantielle, et dont elle est la droite Raison*[1] ? Et quelle est cette *Loi*, cette *Raison*, si ce n'est encore cette *Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, et que *les ténèbres ne comprenaient plus*[2], ce Verbe de Dieu manifesté en Jésus-Christ, qui est la *Vérité*, et par cela même la *Loi* selon la parole de son Psalmiste[3], dont l'Évangile est devenu la Loi des lois, et a influé, comme l'a si bien montré M. Troplong, sur le droit privé lui-même ?

Les *Lettres*, pareillement, n'ont leur raison que dans l'idéal du Vrai et du Beau, dont elles sont l'expression, et qui est ce même Verbe qui se fait entendre dans la nature et dans la conscience, et qui a paru dans le Christ, selon que lui-même s'est annoncé en ces paroles : « Moi « qui parlais autrefois, me voici présent. » *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum*[4]. Quelle influence la science de ce Verbe divin ne doit-elle pas exercer sur celle du verbe humain, qui n'en est que l'écho ! Quelles inspira-

[1] CICER., *De Legibus*, II.

[2] Jean, I.

[3] Justitia tua Justitia in æternum, et Lux tua veritas (Ps. CXVIII, 142). — Voir cet admirable psaume qui, d'un bout à l'autre, n'est qu'un hymne à la *Justice* et à la *Loi*.

[4] Isaïe, LII, 6.

tions n'en a pas ressenties l'esprit humain, depuis celles qui descendirent sur les pêcheurs de Galilée, et qui firent tomber dans les filets de leur parole les discoureurs d'Athènes et de Rome, jusqu'à celles qui éclatent dans les tonnerres de Bossuet!

Enfin, que dire de la *Philosophie?* Dieu, l'homme, et leur rapport : voilà son objet, sous les noms de théodicée, de psychologie et de morale, et elle ne saurait trop s'y exercer pour l'honneur de l'esprit humain. Mais, pour ce même honneur, qu'elle ne rejette pas la science du Verbe fait chair, si elle ne veut donner dans les écarts les plus humiliants et les plus funestes. Ce Verbe, en effet, étant dans sa génération divine le miroir en qui Dieu même se voit et se connaît; dans sa génération humaine celui où l'homme apprend à se connaître; et dans l'union de l'une et de l'autre la *Voie* qui conduit de la *Vérité* à la *Vie*, de la science à la sagesse, toute philosophie n'arrive à sa plénitude et à sa certitude qu'en Jésus-Christ.

C'est ainsi que le Verbe incarné, Jésus-Christ, étant la raison première et finale des choses, éclaire les sciences dont elles sont l'objet : les sciences naturelles, l'histoire, la jurisprudence, les lettres, la philosophie. Il est leur fin synthétique, le sommet commun vers lequel elles gravissent par des sentiers divers, et où elles se fondent dans la lumière.

De là le nom de *Dieu des sciences* qu'il s'est donné à lui-même par son prophète [1]. De là le mot de Bacon, que la *Foi est l'aromate des sciences;* et cette parole d'un grand naturaliste : *La Révélation est le port et le*

[1] I Reg., II, 3.

lieu de repos de toutes les contemplations humaines[1].

Sur quoi M. de Maistre fait cette solide réflexion : « Plus la théologie sera cultivée, honorée et dominante « dans un pays, et plus, toutes choses égales d'ailleurs, « ce pays sera fécond en véritable science. Voilà pour- « quoi les nations chrétiennes ont surpassé toutes les « autres dans les sciences. Copernic, Képler, Descartes, « Newton, les Bernouilli, etc., sont des productions de « l'Évangile[2]. »

III. — Cela posé, l'application s'en fait aisément à la Vierge. Tout ce que nous venons de dire, en effet, du Verbe incarné, comprend Marie et lui est connexe comme l'agent béni de sa manifestation.

Ainsi les Sciences naturelles, qui ont pour objet les œuvres de Dieu, doivent venir s'incliner les premières devant cette Vierge en qui, comme nous l'avons dit, le Verbe, *par qui tout a été fait,* selon sa divinité, a été lui-même *fait* dans son humanité, pour être, dans cette merveilleuse opération, la *fin* de toutes ces œuvres dont il est le *principe*, et dont Marie forme le *nœud*.

L'Histoire doit pareillement saluer en Marie celle qu'on a si justement appelée l'*Affaire des siècles*, NEGOTIUM SÆCULORUM. C'est Elle, en effet, c'est son Enfantement divin qui marque cette intersection des temps antiques et des temps nouveaux que chantait ainsi Virgile :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo[3];

[1] DE LUC, *Précis de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 288.

[2] DE MAISTRE, *OEuvres posthumes. — Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 274.

[3] VIRGILE, églog. IV, vers 4 et 5.

cette PLÉNITUDE DU TEMPS, *où Dieu devait envoyer son Fils*, *fait de la Femme*, comme dit l'Apôtre[1]. C'est Elle qui ferme l'Ère des promesses, et qui ouvre celle de leur accomplissement, en mettant au monde Celui qui a été le *Désiré de toutes les nations*, depuis l'origine des choses, pour être le *Père du siècle futur*, jusqu'à leur consommation : point de vue culminant de toute l'histoire, qui la partage en deux versants unis par son sommet, au haut duquel Marie, fille des Patriarches et Mère des Chrétiens, présente aux uns et aux autres *Emmanuel*, ce *Dieu-avec-nous*, ce *Roi des siècles*, dont l'avénement et la royauté ont été et seront à jamais l'objet de toutes les révolutions humaines.

Marie n'a pas moins de droit aux hommages de la Jurisprudence, comme étant le *Miroir de cette Justice* essentielle par qui les législateurs ordonnent ce qui est juste ; la *Table* virginale, où cette *Loi véritable et primitive*, dont parle Cicéron, *sortant de l'Intelligence divine*, est venue s'inscrire aux regards des hommes, pour y devenir la règle de leurs jugements, l'esprit des lois, la base du droit, la haute garantie et la suprême sanction de la justice humaine.

Les Lettres doivent aussi célébrer à l'envi cette Vierge en qui la pensée éternelle s'est exprimée, et est *venue converser avec les hommes*[2] ; cette Reine des Apôtres, des Docteurs et des Orateurs, que les Chrysostome et les Bossuet invoquent au commencement de leurs discours, pour qu'elle leur obtienne ce *verbe* dont elle a été remplie, et dont toute leur éloquence n'est qu'un rejaillissement.

[1] Galat., IV, 4.
[2] Baruch, III, 38.

Enfin Marie est le *Siége de la Sagesse* où aspire la Philosophie. Surpassant en hauteur la science de tous les philosophes, *Sophorum superascendens omnium scientiam,* comme dit un des plus éminents d'entre eux [1], elle possède en plénitude et elle produit en effusion l'éternelle et inaccessible Lumière, dont la sagesse humaine ne perçoit que des reflets.

C'est ainsi qu'il est vrai de dire que, par la grâce de sa divine Maternité, l'humble Vierge de Nazareth, *Nœud du Christ*, *Affaire des siècles*, *Miroir de Justice*, *Génératrice du Verbe*, *Siége de la Sagesse*, est l'objet de la raison dans les sciences, comme étant la Mère de celui qui en est le *Dieu*, et la dispensatrice de ces *trésors de science et de sagesse* dont il est l'abîme [2].

§ II.

Marie objet de l'imagination et de la sensibilité dans la poésie.

I. — La poésie est au *Beau* ce que la science est au *Vrai,* ce que la sagesse est au *Bien.*

Or, le Beau, le Vrai et le Bien, ramenés à leur source, sont trois manières d'être de Dieu, dont le Vrai est le caractère le plus essentiel. Le Vrai et Dieu se définissent de la même façon : *Ce qui est*, ou *Celui qui est.* Le Beau en est la splendeur, et le Bien le souffle. Tous deux se résument dans le Vrai ; on peut y voir la Trinité ; car

[1] Saint Anselme, Hymne à la Vierge.
[2] Ad Coloss., II, 3.

le Vrai est le père du Beau, dont la contemplation produit le Bien, comme l'esprit de leur amour réciproque.

Le Beau est donc le Fils de Dieu, que saint Paul appelle si parfaitement *la figure de sa substance* [1], et Salomon, *la vapeur de la vertu de Dieu et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant, l'éclat de la Lumière éternelle, le miroir sans tache de la Majesté de Dieu et l'image de sa bonté* [2] : expressions où le Beau s'est défini lui-même en termes dignes de lui, et que Platon a heureusement rencontrées quand il a appelé le Beau, comme nous : *la Splendeur du Vrai* — *splendor Patris* [3].

Le Beau est par conséquent *immatériel* comme le Vrai, comme le Bien. Les beautés sensibles de la nature ou de l'art sous lesquelles il nous affecte ici-bas ne tiennent pas de lui en tant que *sensibles*, mais en tant que *belles*. Il reluit en elles comme l'âme dans le corps, comme l'idée dans l'expression, leur donnant sa beauté et en recevant sa manifestation pour se transmettre à l'âme. Comment s'opère cette alliance de la Beauté immatérielle et de ses formes sensibles, et comment l'intermédiaire de celles-ci est-il nécessaire pour cette transmission, dont le principe et le terme (le Beau et l'âme) sont cependant immatériels? Ce n'est là qu'un cas particulier de ce mystère de l'union de la matière et de l'esprit dont nous sommes à nous-mêmes le spectacle le plus certain et le plus inexplicable. — Toujours est-il que le Beau est distinct de ses formes. Il subsiste en lui-même,

[1] Ad Hebr., I, 3.
[2] Sap., VIII, 25, 26.
[3] Litanies du saint nom de Jésus.

en Dieu, immatériel, sans forme, et d'autant plus lui-même, d'autant plus Beau.

En cet état, le Beau est le Verbe de Dieu, son effusion et sa poésie. Il est la poésie même : celle que Dieu se chante à lui-même dans la plénitude de ses perfections, et *en qui il met toutes ses complaisances* [1].

Le même Beau, le même Verbe, poésie de Dieu dans l'éternité, est le poëte de la création dans le temps, le grand Artiste, et, comme l'appelait encore Platon, l'*éternel Architecte*. Le monde est son poëme. Toutes les créatures, dans l'infinie variété de leurs qualités, de leurs aspects, de leurs contrastes, de leurs harmonies, de leurs expressions, de leurs effets : les cieux, la terre, les mers; toute cette poésie de la nature, dont le spectacle, incessamment diversifié et renouvelé, affecte l'âme de tant d'impressions profondes, est comme l'instrument sur lequel le Verbe de Dieu traduit visiblement ses perfections invisibles : *Fide intelligimus aptata esse sæcula Verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent* [2].

Le Verbe, Beau infini, est donc l'idéal, la source du Beau fini et de toute poésie créée : d'abord de la création, qui est sa propre poésie; puis, par dérivation, de

[1] Matth., III, 17.

[2] Ad Hebr., XI, 3. — « Les perfections de Dieu sont celles de nos « âmes et de toute la nature, dit Leibnitz; mais il les possède sans « bornes; il est un Océan, dont nous n'avons reçu que quelques « gouttes; il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, « quelque bonté; mais elles sont tout entières en Dieu. L'ordre, les « proportions, l'harmonie qui nous enchantent, la peinture et la mu- « sique en sont des échantillons. Dieu est tout ordre; il garde toute « la justesse des proportions; il fait l'harmonie universelle, toute la « beauté est un épanchement de ses rayons. » (*Théodicée*, Préface.)

nos poésies, qui sont notre création. La poésie humaine, en effet, qu'elle s'exprime par le langage, par la musique ou par la plastique, n'est pas autre chose que Dieu, en tant que beau, vu, senti et saisi dans l'univers ou dans la conscience, pour être interprété et rendu dans des œuvres de notre création.

La poésie n'a pas même besoin d'être rendue pour exister. Elle naît et s'éveille au dedans de nous, le plus souvent, pour nous y abreuver de ses délices, sans en sortir; ou plutôt elle passe de Dieu en nous par les merveilles de la nature, comme elle passe du poëte en nous par les merveilles de l'art. Ce que l'*Iliade* nous fait goûter de poésie, la grande Iliade de la création nous le fait éprouver. Seulement, c'est à nous à la dégager; et en cela, nous sommes poëtes pour notre propre compte, si je peux ainsi dire, et à l'intérieur. Poésie ineffable et réservoir de toute autre poésie, en ce qu'elle est plus immédiate, plus mystérieuse, plus face à face avec le Beau.

Que sera-ce donc lorsque le voile de la nature elle-même, qui nous le cache encore en l'exprimant, sera enlevé, et que notre âme, affranchie des sens qui l'assujettissent à ce mode de communication, *entrera dans les puissances* du Beau, ne le verra plus *en miroir et en énigme*, mais *tel qu'il est* [1]?

Tel est le pressentiment que le Christianisme nous donne du Beau. Il dépasse tout ce qu'en avait conçu jusque-là la conscience humaine. « L'œil n'a jamais vu, « l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a « jamais éprouvé ce que Dieu a préparé pour ceux qui

[1] I Corinth., XIII, 12.

« l'aiment[1] », lorsqu'il les abreuvera du torrent de sa « volupté[2], lorsqu'ils seront assouvis à l'apparition de « sa gloire[3]. »

Le paganisme était loin d'avoir une telle conception du Beau. Son beau était un beau fini et humain. Dieu n'était pour lui que l'homme embelli. Satisfait dans cette conception, l'art y concentrait la perfection et la portait à son comble. Mais rien ne le sollicitait à franchir ces limites de la beauté purement humaine. La poésie, sous toutes ses manifestations, était emprisonnée dans la nature. Elle en avait un sentiment exquis, qu'elle rendait avec d'autant plus de goût qu'aucun idéal surnaturel ne venait en troubler l'enchantement. Elle en tirait tout son merveilleux; et, si religieuse qu'elle fût souvent dans la peinture des passions aux prises avec la conscience et avec la justice, le drame de la destinée humaine ne se jouait pour elle qu'entre le berceau et la tombe, et n'avait tout au plus de retentissement que dans la postérité. L'enfer était un mythe. Le ciel, patrie du Beau, était fermé à ses conceptions[4].

[1] I Corinth., II, 9.

[2] Torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ps. XXXV, 9.

[3] Satiabor cum apparuerit gloria tua. Ps. XVI, 15.

[4] Le procès a été fait depuis longtemps à l'Antiquité, sous ce rapport, par l'Esprit de Dieu lui-même. « Tous les hommes, est-il dit « dans le livre de *la Sagesse*, qui n'ont point la connaissance de Dieu, « ne sont que vanité; ils n'ont pu comprendre par les biens visibles « le Souverain être; et, dans l'attention qu'ils ont donnée à ses ou- « vrages, ils ont tout admiré, excepté la main qui les a faits. Que si « la beauté qui les a séduits est telle qu'ils ont pris ces créatures pour « des Dieux, qu'ils se figurent donc combien doit être plus beau Ce- « lui qui les domine. Car c'est Lui, l'auteur de leur beauté, qui l'a « donnée à toutes ces choses. » (*La Sagesse*, chap. XIII, 1-3.)

II. — Ce ciel s'est ouvert à l'âme humaine. Il lui a fait entrevoir ce Beau infini et essentiel qu'elle ne soupçonnait pour ainsi dire pas, et qui est venu la blesser de son idéal. De là toute une révolution dans le sentiment poétique : une aspiration ardente vers ce Beau céleste ; une tristesse et une mélancolie indicibles au milieu de toutes les formes éphémères sous lesquelles il nous affecte ici-bas, et dont l'insuffisance et la fuite nous emplissent de souffrances, quand elles ne nous ramènent pas à leur type et à leur auteur.

Ce n'est pas seulement par la notion de ce Beau que s'est opérée cette révolution, mais c'est surtout par son attrait surnaturel, ou sa *grâce ;* par l'union de l'âme avec lui, par le contact du cœur avec sa perfection adorable, par ce ravissement qui faisait pousser à saint Augustin ce cri de l'humanité régénérée : « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que tard je t'ai connue ! « que je t'ai tard aimée ! »

La beauté, dans l'ordre naturel, agit sur nous par la grâce, par cet attrait victorieux qui gagne les cœurs et qui est la séduction de la beauté :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

La Beauté divine a de même sa *grâce*, à laquelle rien ne résiste. Seulement, au lieu que la grâce de la beauté créée agit sur nous par l'entremise des sens, et par un empire naturel sur notre âme, la grâce de la Beauté divine agit spirituellement et surnaturellement. Mais son effet est le même : c'est un *attrait* : tellement, que c'est aux charmes de l'amour humain que la grâce divine, en les purifiant, a emprunté ses allégo-

ries et ses expressions, dans son *Cantique des Cantiques*[1].

La grâce divine n'agit toutefois ainsi que par la vertu d'un mystère sensible qui en est le foyer au milieu de nous. Le Beau lui-même, tel que nous l'avons défini, est venu dans ce monde de beautés qu'il avait fait et qui ne le connaissait plus, l'Idéal s'est fait visible. *Comme de sa nature il était Dieu, il a pris la forme de l'homme*, dit saint Paul[2] : « C'est lui, avait dit son Pro-« phète, qui a affermi la terre et qui l'a peuplée de tous « les animaux ; lui qui envoie la lumière, et elle part ; « qui l'appelle, et elle vient ; et auprès de qui rien ne « subsiste si on le compare à ce qu'il est... *Après cela « il a été vu sur la terre et il a conversé avec les « hommes*[3].

« Le Beau essentiel, en tant qu'objet de l'art, a dit un « génie tombé de la hauteur de ce mystère, est le Christ, « en qui l'idéal existe à son plus haut degré. Qu'est-ce, « en effet, que le Christ ? le Verbe *fait chair*, le Dieu-« Homme, l'être en qui l'amour substantiel a couronné « l'union du fini et de l'infini, et qu'il pénètre, qu'il « anime comme il anime Dieu même. Le Verbe est « descendu jusqu'à l'humanité, l'humanité s'est élevée « jusqu'au Verbe. Sous cette forme sensible, expression « de notre nature, resplendit sa forme incréée, inac-« cessible aux sens, en qui se contemple le souverain « Etre et par laquelle il se connaît. Le Créateur et la « Création sont là tout ensemble distincts et un, celui-

[1] Le mot *grâce* a la même étymologie dans le sens religieux que dans le sens humain (χάρις), d'où le beau mot *Eucharistie*.

[2] Philipp., II, 6.

[3] Baruch, III. 32-38.

« là incorporé dans son Œuvre, celle-ci spiritua-
« lisée dans son exemplaire éternel. C'est le Beau com-
« plet, le Beau dans ses rapports avec le Vrai et avec le
« Bien[1]. »

De là deux caractères du Beau chrétien que l'Antiquité ne connaissait pas : l'infini et l'amour. Le Christ est *infini* en perfection ; c'est plus que le beau de Platon, puisqu'il est identique à Dieu que Platon ne concevait pas comme nous sous la notion infinie de *Créateur*. Le même Christ est *amour*, personnellement manifesté à la terre pour s'allumer lui-même dans les cœurs : c'est Dieu sensible au cœur, et non pas seulement à l'intelligence, comme le dieu de Platon. L'Antiquité n'avait pas le sentiment de l'infini, porté chez nous jusqu'au tourment[2]. Elle ignorait pareillement le sentiment de l'amour divin. Le Beau n'était l'objet d'aucun amour personnel, et laissait le cœur en proie à toutes les idolâtries de ses ouvrages et de ses copies. Le Beau divin, dans le Christianisme, s'est fait aimer comme un homme, avec l'infinité de Dieu.

En se manifestant sous le voile de l'humanité, le Beau, il est vrai, se cachait encore, il s'ensevelissait même dans l'horreur et l'ignominie de la croix, jusqu'à faire dire de lui : *Nous l'avons vu, et il n'avait ni grâce ni beauté*[3],

[1] LAMENNAIS, *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 130.

[2] Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui, du sobre Épicure, a fait un demi-dieu,
. . . .
Je ne puis, — malgré moi l'infini me tourmente.
ALFRED DE MUSSET.

[3] Isaïe, LV, 2.

et jusqu'à dire de lui-même : *Je suis un ver et non un homme* [1]. Mais plus il se cachait de la sorte, plus il se sacrifiait et se donnait; et plus, en se sacrifiant et en se donnant, il révélait sa suprême beauté, qui est celle de l'amour; plus il nous purifiait par le partage de ce sacrifice, et, nous détachant du trompeur enchantement des créatures, nous préparait à sa vision [2].

Aussi devait-il porter plus loin encore ce mystère d'amour, en se faisant notre aliment, sous cette forme du pain et du vin qui le révèle d'autant plus qu'elle le cache, et où il se fait d'autant plus sentir qu'il ne se fait pas voir. Dans ce comble de l'anéantissement, mais de l'amour, nous possédons, nous recevons le Beau identique au Bien et au Vrai par essence, identique à Dieu, le *Beau de Dieu*. C'est ce qu'avait vu et annoncé le Prophète : « Quel est le Bien de Dieu, disait-il, et quel est « *son Beau*, si ce n'est le froment des élus et le vin qui « germe les vierges? » *Quid enim Bonum ejus est et*

[1] Ps., XXI, 7.

[2] « Si vous envisagez la miséricorde qui l'a réduit à cet état il vous « paraîtra beau : *Si consideres misericordiam qua factus est, et ibi pulcher est*, dit saint Augustin : beau dans le sein de la Vierge où, sans « dépouiller la divinité, il a revêtu l'humanité; beau dans son état « d'enfant naissant, puisque comme il était dans cet état, qu'il suçait « le sein de la Vierge, et qu'il était porté dans ses mains, les Cieux « ont parlé, les Anges l'ont glorifié, l'Étoile a dirigé vers lui les « Mages, et sa crèche les a vus prosternés. Il est donc toujours beau : « beau dans le ciel, beau sur la terre; beau dans le sein maternel et « dans les bras de Marie; beau dans ses miracles; beau dans sa flagellation; beau sur la croix; beau dans le sépulcre; beau dans sa « résurrection. Que l'infirmité de la chair ne trompe donc pas vos « yeux sur l'éclat de sa beauté; car, comme la vraie et souveraine « beauté est la justice, plus il vous apparaît juste, plus il doit vous « apparaître beau. » (*Enarrat. in Ps.*, XLIV, 3.)

quid Pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines [1] ?

III. — Cette *Présence réelle* du Beau dans le Catholicisme y est une source de poésie autant que de lumière et de sainteté. Car, par sa *grâce*, ses effets en nous y sont aussi *réels* que sa présence. — Qui connaît la poésie, qui en a ressenti les indicibles suavités dans les émotions de la nature et de l'art, la reconnaît à cette ambroisie de l'amour divin qu'on appelle *Onction*, et que l'âme, unie au *Beau eucharistique,* savoure dans le mystère de sa communion... C'est inutilement que j'en dirais davantage ; car, comme je parle d'un effet surnaturel, ceux qui ne l'ont pas éprouvé ne sauraient le comprendre, et pour ceux qui l'ont goûté je ne peux que l'affaiblir.

Je dirai seulement ce qui reluit, ce qui respire dans les traits, dans l'attitude, dans le regard, dans les paroles, dans tous les mouvements et tous les actes de l'âme, sortant de ce *banquet* avec le Beau infini : c'est la sainteté du Bien, c'est la splendeur du Vrai ; c'est l'enchantement du Beau ; c'est la trinité des grâces célestes dans l'unité de l'amour divin : c'est l'*Eucharistie*, en un mot, qui rayonne et se répand sur tout ce qui l'entoure ; qui embellit, qui *poétise* toutes choses, même les plus vulgaires et les plus viles, sans avoir besoin elle-même d'être poétisée ; qui se suffit pleinement : pour mieux dire, qui agit en raison du détachement de toutes les choses créées, tant le fond en est *réel*, surnaturel et divin. — C'est là le trésor inépuisable du Catholicisme. La

[1] Zacharie, IX, 17.

poésie y *vit de réalité,* comme partout ailleurs elle *vit de fiction.*

De là une chose très-remarquable. Dans la poésie liturgique, et dans tout ce qui tient de plus près à l'expression de nos mystères, la forme laisse à désirer si on la considère en elle-même en l'isolant du fond. Et cependant l'effet, pour ceux qui la prennent avec le fond, est tout ce qu'il y a de plus émouvant et de plus suave. C'est que le fond y est au plus haut degré ; c'est qu'il éclate dans l'indigence de la forme ; c'est que la poésie même y est en essence, et qu'on peut dire d'elle comme de la grâce de Zaïre :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

C'est l'inverse de la poésie humaine. Otez à celle-ci la forme, que reste-t-il le plus souvent ? Rien ou peu de chose. De là la mauvaise fortune de toutes les traductions de poésie. Dans la poésie liturgique, c'est tout le contraire : elle se sauve par le fond, par le sentiment ; tellement que l'oubli de l'art y est un art, et que, sous ce rapport, les hymnes incorrectes de l'Office du Saint-Sacrement, composées par saint Thomas, sont d'un bien plus grand et plus émouvant effet que les odes classiques de Santeuil.

De là encore, chose admirable ! cette religion qui, prise dans l'expression sacramentelle de ses mystères, néglige l'art, produit l'art au plus haut degré : l'architecture, la peinture, la musique, l'éloquence et toutes leurs merveilles : elle inspire et alimente tous les arts ; mais en Souveraine, qui n'en a pas besoin, et qui s'y prête avec la grâce de la condescendance ; parce qu'elle

porte en elle le Roi de l'art, le Beau infini dont elle est la fille, et qu'au milieu de toutes ses pompes il est toujours vrai de dire d'elle : « Toute la gloire de « cette fille du Roi lui vient du dedans, au milieu des « franges d'or et des divers ornements dont elle est en- « vironnée [1]. »

Toute la poésie de la Religion lui vient ainsi du dedans, *ab intus,* de ses tabernacles, où son Roi réside sous la forme la moins poétique, parce qu'il est l'essence même de la poésie, et qu'on peut encore lui appliquer cette autre parole de son Prophète : « Il s'exhale de vos habits « et de vos tabernacles d'ivoire un parfum de myrrhe, « de cannelle et d'aloès [2]. »

Tout le Christianisme est pénétré de ce parfum, de cet arome du Beau, sortant du Vrai et du Bien, se reproduisant dans l'âme de ses disciples, et y réalisant la suprême poésie, la poésie de la sainteté.

Cet arome est la grâce, dont l'effet est de transfigurer l'âme chrétienne dans le Christ, c'est-à-dire dans le Beau. Cette opération, toutefois, si admirables qu'en soient les effets et les produits, dans la beauté morale des Saints reluisant dans leurs traits et dans leur vie, n'est ici-bas qu'en travail et qu'en épreuve. De là ce caractère indicible de souffrance, de tristesse, de mélancolie méditative qui voile encore le Beau surnaturel ici-bas ; mais qui, en le voilant, l'embellit de la grâce la plus touchante qui soit en ce monde : la grâce du sacrifice par amour. C'est la grande source de la poésie en général,

[1] Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus, in fimbriis aureis, circumamicta varietatibus. — Ps. XLIV, 15.

[2] Myrrha et gutta, et casia a vestimentis tuis a domibus eburneis. — Ps. XLIV, 9.

même chez les Anciens, car l'*âme est naturellement chrétienne*[1]; mais qui a été portée à son comble dans le Christianisme, par la rencontre de son véritable objet : le Beau infini, se faisant connaître, désirer et mériter par l'âme humaine, en l'élevant, par la double souffrance du détachement et de l'aspiration, à sa vision et à sa possession dans la *gloire*.

IV. — Cette poésie n'est pas seulement une poésie de sentiment, elle est aussi, et au plus haut degré, une poésie d'action, une poésie *dramatique*. L'âme du chrétien est un théâtre de combats et de sacrifices, où la destinée humaine s'agite entre les séductions de la nature et les attraits de la grâce; où elle se balance entre des abîmes éternels de ténèbres ou de gloire, de damnation ou de salut. Ce sont là comme les deux pôles de la poésie dramatique, sur lesquels roulent toutes ses

[1] « La mélancolie est la source de toute poésie, de toute philosophie, de tout art... Elle n'est autre chose que l'amour et le sentiment du divin, la tristesse de ce que les choses sont passagères, mobiles, périssables, mêlées de mal et de bien, de ce que rien ne demeure; et c'est un retour sur nous-mêmes, une aspiration de ce monde imparfait à la perfection suprême, de ce monde dépendant à l'indépendance souveraine, de cette vie dispersée à cette vie pleine et identique à elle-même. Voilà ce qu'elle est. Dans ce sens, pas de grands hommes sans mélancolie; et, en effet, voilà le fond de ce que nous appelons communément de ce nom : la fuite du temps, le regret du passé, les aspirations vers un avenir meilleur. Il y a donc une mélancolie saine et vraie. Son abus, c'est quand elle ne sert pas à nous faire passer de ce monde à un monde supérieur, mais qu'elle s'enferme et se consume dans un vain cercle de regrets stériles, sans nous élever de ce temps fugitif et morcelé à l'éternité. — *Fragments sur l'Art et la Philosophie*, par ALFRED TONNELLÉ. — Voir aussi les belles pages que Balmès a écrites sur ce sujet.

émotions, et qui ont été portés à l'infini par le Christianisme. Le jeu des passions y est à la fois plus intense et plus déployé : c'est l'infini en bien ou en mal, en beau ou en laid, en vrai ou en faux, en bonheur ou en malheur : c'est, en un mot, le Ciel ou l'Enfer, ou Christ et Satan, avec toute leur répulsion réciproque, concentrés dans l'âme humaine, et y faisant comme explosion vers l'une ou l'autre destinée.

Et la destinée individuelle du chrétien est la destinée de l'humanité et de la création tout entière. Le Christianisme est une immense épopée qui comprend tout : Dieu, avec tous ses attributs et toutes ses perfections ; la créature, avec tous les dons qu'elle en a reçus, l'usage qu'elle en fait et les destins qu'elle se prépare ; le Christ, en vue de qui et par qui ces destins sont ordonnés, réparés et consommés. Tels sont les données et les personnages de ce grand drame, qui commence dans les profondeurs de l'éternité par la génération éternelle du Verbe ; qui s'expose dans la création des anges et des mondes ; qui se noue dans la chute des démons et de l'humanité ; qui se poursuit à travers toutes les transformations des peuples et les révolutions des empires, jusqu'à la venue du Christ, en qui l'action se dénoue sur le Calvaire, d'où elle se prolonge en se reproduisant dans son Église, jusqu'à la consommation finale du temps et de ses épreuves, par le jugement universel qui commencera les gloires ou les supplices de l'éternité. — Et dans ce vaste cadre, quelle infinie diversité de scènes venant toutes se rapporter à ce Verbe incarné, à ce Christ qui en est le héros, et par lui à l'humanité, dans chacun de nous qui sommes ses membres ! Il n'est rien dans la création, rien dans la nature sen-

sible, morale ou intellectuelle, qui ne soit impliqué dans cette vaste *Action*, et qui ne gravite autour de Celui qui en est le centre. Par lui tout le monde de la *nature* vient s'engrener à celui de la *grâce*, qui l'élève à celui de la *gloire*, pour que toutes choses soient consommées dans l'unité de l'Être, comme elles ont été tirées du néant.

Telle est la poésie du Christianisme, dont le Christ est à la fois l'essence et l'objet : l'essence, comme Beau incarné; l'objet, comme héros de ce poëme, de ce plan divin qui comprend toutes choses dans le Christ, soit celles qui sont dans le ciel, soit celles qui sont sur la terre.

Ainsi peut-on dire que dans le Christ *tous les trésors de la poésie*, comme ceux *de la science et de la sagesse, sont contenus*, n'étant le Vrai et le Bien que s'il est le Beau, par l'identité divine de ces trois puissances.

V. — Et maintenant, pour faire application de tout ceci à la Vierge Marie, nous n'avons qu'à recueillir en quelque sorte ce que nous avons semé.

Marie est la mère du Beau infini manifesté dans le fini. Ce Beau est une fleur dont elle est la tige. Tout ce que cette fleur exhale et produit de poésie est donc en Marie comme dans sa première et sa plus immédiate émanation. Seule elle l'a reçu tel qu'il est en lui-même, dans cette Beauté essentielle et incréée qui ravit les Anges et Dieu lui-même, qui reluit à travers toutes les merveilles de la nature, et qui inspire toutes celles de l'art. Ce que l'artiste, ce qu'Homère, ce que Phidias, ce que Raphaël, ce que Mozart ont perçu et rendu de ce Beau ineffable n'a été qu'un souffle, qu'un trait, qu'une

nuance, qu'une note de l'Idéal, dont Marie a conçu, contenu et produit la pleine réalité. Marie est l'Artiste par excellence, la Reine de l'art et de la poésie ; car elle a conçu, elle a produit pour œuvre, l'Auteur même ou l'inspirateur de toutes les œuvres, le Beau en personne, en qui tous les trésors de la poésie et de l'art sont contenus, *l'Arche de l'Idéal*, comme l'appelle saint Thomas.

Marie est par cela même la première œuvre, le chef-d'œuvre de ce Beau incarné en elle. Car, comme il est venu pour se reproduire dans les âmes, par la vertu surnaturelle de sa grâce inhérente à son incarnation, la première âme qu'il ait embellie est celle de la Vierge où il s'est fait chair. Sa chair divine étant l'élément sacramentel de sa communication, étant *le Beau qui germe les Vierges*[1], il a germé spirituellement Marie, la Vierge des vierges, comme il en a été germé corporellement. Le rapport de son humanité avec les entrailles où il l'a prise nous donne la proportion du rapport de sa divinité avec cette âme de Marie qui animait le sang qu'il en a reçu. Rapport incomparable et qui atteint aux limites de la Divinité, *attingit fines Divinitatis*, dit l'Ange de l'École.

C'est pourquoi, avant même de descendre en elle, il l'a prévenue de ses grâces : il l'a préservée de toute souillure dès sa conception ; il l'a ornée et embellie avec tout l'art d'un Dieu et tout l'amour d'un Fils, comme le tabernacle de sa venue, comme la substance de laquelle lui-même voulait être fait. Elle était dès lors *pleine de grâce:* et quelle ne devait pas être sa beauté, pour que la nature angélique s'inclinât devant elle, et que Dieu

[1] Zacharie, IX, 17.

lui-même, dans l'admiration de son ouvrage, s'écriât à sa vue : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non* « *est in te!* Vous êtes toute belle, ô mon aimée, et au-« cune tache n'est en vous! »

Marie est élevée en beauté comme elle est élevée en grâce, puisque l'effet de la grâce est de transfigurer la Beauté. — La plus sainte des créatures, elle en est encore par cela même la plus belle, par l'identité du Bien et du Beau.

Comme on a appelé Marie la *Sainteté créée*, on peut donc l'appeler la *Beauté créée*, c'est-à-dire la Beauté par excellence entre toutes les beautés créées, depuis la fleur des champs jusqu'au Séraphin, n'ayant au-dessus d'elle que le Beau infini et créateur qui a été ici-bas le fruit de sa Virginité, et qui, en sortant d'elle, lui a laissé sa forme, cette forme de toutes les beautés qu'il a semées dans l'Univers. Comme il s'est exprimé dans la création, il s'est exprimé en Marie, avec toute la supériorité de la personne même sur l'image et sur le discours.

Ce n'est donc pas par une vaine amplification, mais bien par une rigoureuse conséquence de doctrine que la poésie s'exalte et s'enflamme au contact de Marie, et qu'elle épuise pour la louer toutes les comparaisons et toutes les images que lui offre la nature, comme celle qui en concentre et qui en domine toutes les beautés. Le satirique et politique Érasme lui-même, ému et ravi à cette contemplation de la Vierge, ne peut la louer autrement :

« Vous êtes plus brillante que l'aurore, lui dit-il, vous êtes « plus douce que la lune argentée, plus pure que le lis frais « éclos, plus blanche que la neige encore intacte, plus gracieuse

« que la rose printanière, plus précieuse que les rubis, plus « douce que le miel, plus suave que la vie, plus élevée que les « cieux, plus chaste que les anges. Salut, noble sanctuaire du « Dieu éternel, trône sublime de la Divinité[1] ! »

L'Écriture Sainte a précédé tous les poëtes dans cette manière de concevoir et de louer Marie, et elle leur a donné elle-même l'exemple avec le précepte, en revêtant le culte de cette Vierge sainte de toutes les couleurs et de toutes les figures qu'elle a pu cueillir dans l'univers. C'est ce que nous avons admiré dans notre *Exposition liturgique*, qui est comme l'Éden poétique de cette nouvelle Ève, dont la beauté reflète et embellit toutes les beautés de la création

VI. — Dans cette beauté souveraine, il faut relever plus particulièrement toutes les beautés naturelles de la femme, de la vierge, de la mère, surnaturalisées dans la femme bénie entre toutes les femmes, dans la Vierge, Mère de Dieu.

La femme a été crée par Dieu pour être la poésie de l'homme. Elle est comme le prisme à travers lequel il voit toutes choses sous un jour enchanté. Charme devenu funeste depuis le péché auquel il concourut, et qui, en ouvrant les yeux à l'innocence, fit baisser ceux de la pudeur.

La pudeur a été dès lors la première condition de la vertu chez la femme. Mais, par une relation admirable et qui tient à l'identité du Beau et du Bien, la pudeur s'est trouvée en même temps la première condition de

[1] Pœan.

ce charme dont elle est le voile. La beauté a été intéressée à son préservatif, tellement que, alors même qu'elle veut s'en affranchir, elle s'en fait encore un art pour s'en faire une arme [1]. Les vraies Grâces, chez les anciens, étaient décentes, *Gratiæ decentes :* c'est ainsi qu'elles sortirent du ciseau de Socrate. Mais pour que les grâces soient parfaites, il ne faut pas que la pudeur soit seulement une parure, mais bien une vertu embrassée pour elle-même, par l'oubli même de ces grâces, qui en ressortent alors plus exquises, comme le trio des vraies grâces : les grâces du Vrai, du Bien et du Beau.

De là ce beau mot de la sainte Écriture : « La femme « sainte et pudique est une grâce qui passe toute grâce.» *Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata* [2]; et cet autre mot : « Comme le soleil se levant sur le « monde dans les hauteurs de Dieu, ainsi la chaste « beauté de la femme est l'embellissement de sa mai- « son. » *Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei, sic mulieris bonæ species in ornamentum domus ejus* [3].

Si tout ceci est vrai, la Vierge Marie en est la personnification la plus achevée, et à un degré qui domine tout : elle en qui la pudeur a été élevée jusqu'à la Virginité, et la Virginité jusqu'à la Maternité divine. Bénie entre toutes les femmes, sainte entre toutes les créatures, elle est par cela même beauté entre toutes les

[1] La célèbre Poppée, dont l'impudique beauté entraîna Néron au parricide, est peinte ainsi par Tacite : « Un air de modestie servait « d'assaisonnement à la licence de ses mœurs. Elle sortait rarement, « et toujours à demi voilée, soit pour piquer les regards des curieux, « soit parce qu'elle avait ainsi plus de grâce. » (*Annales*, XIII, 45.)

[2] Eccli., XXVI, 19.

[3] Eccli., XXVI, 21.

beautés, grâce entre toutes les grâces. Tout ce qu'il y a eu, tout ce qu'il y aura de chaste beauté, de grâce pudique, entre toutes les femmes, a été rassemblé jusqu'à la plénitude en Marie ; tout ce qu'il y a eu d'*angélique* dans son sexe a été élevé en elle jusqu'à la constituer *Reine des Anges*. Ce que les poëtes disaient de la première femme que les dieux douèrent à l'envi de toutes les grâces et de tous les dons, et qui n'était qu'une allégorie de la beauté d'Ève avant le péché, est d'autant plus vrai en Marie, qu'en elle la grâce a surabondé sur le péché. Marie est la vraie *Pandore* : elle a été comblée de tous les dons. En un mot, elle est *pleine de grâce* dans le double sens ; car la grâce divine produit la grâce humaine ; et dans une correspondance, dans une transparence aussi parfaite que celle que lui a offerte Marie, la grâce dont elle a été remplie n'a rien perdu de son effet et de son éclat. Elle a relui en elle comme une vive flamme dans une lampe d'albâtre. — Qu'est-ce donc lorsque l'on vient à penser que ce n'est pas la grâce seulement, mais l'Auteur même de la grâce, le Beau lui-même, qui a été en elle et qui y est resté par sa sainteté, par sa beauté. *Deus in medio ejus est* [1]. Si *Dieu est admirable dans ses Saints* [2], combien n'est-il pas plus admirable dans sa Mère? « Par sa propre vertu, dit saint « Ambroise, il a revêtu le monde, et, comme sous ce « vêtement universel, il resplendit dans tous les êtres. » Ainsi, et dans un sens plus personnel, il a revêtu Marie, et sous ce vêtement virginal, il resplendit en elle de cette splendeur dont il brille dans tous les êtres; dans le firmament, dans les astres, dans le soleil.

[1] Office de la Vierge.

[2] Ps. LXVII, 36.

C'est pourquoi la Vierge est offerte à notre culte, par l'Apôtre des visions, dans cet éclat universel qu'elle concentre en sa personne : vêtue du soleil, la lune sous les pieds, et la tête couronnée d'étoiles. — C'est pourquoi encore l'Église épuise, en l'empruntant aux Ecritures qui le lui avaient destiné, le langage de la grâce et de la beauté pour louer Marie dans son Office :

Ainsi que la myrrhe choisie, ô sainte Mère de Dieu ! vous avez rendu une odeur de suavité ;

La grâce est répandue sur vos lèvres, c'est pourquoi Dieu vous a bénie pour toute éternité ;

Avec votre grâce et votre beauté, formez des desseins, avancez en prospérité et régnez.

Tels que des gens tout comblés de joies, tels sont ceux qui demeurent en vous, sainte Mère de Dieu.

Nous courrons sur vos pas à l'odeur de vos parfums : les jeunes filles vous ont extrêmement aimée.

Vous êtes belle et éclatante, fille de Jérusalem ; terrible en vos victoires, comme une armée rangée en bataille.

Vous êtes devenue belle, et pleine d'une admirable douceur en vos délices, ô sainte Mère de Dieu !

Quelle est celle qui s'avance comme une aurore à son lever, belle comme la lune, éclatante comme le soleil ?

Je suis la Mère du bel amour, et de la crainte, et de la grandeur, et de la sainte espérance.

Ce sont là quelques traits de cette beauté de Marie qui se compose de toutes les beautés : des beautés de la femme, de la vierge, de la mère ; des beautés de l'homme, de l'Ange, de Dieu ; des beautés de la nature, de la grâce et de la gloire : en un mot de toutes les beautés de l'HOMME-DIEU reluisant dans la VIERGE-MÈRE.

Quelle palette pour l'imagination ! quelle source de suavité pour le cœur ! quel trésor de poésie !

Mais ce qui double encore ces beautés en Marie, ce qui les met au plus haut point en rapport avec l'imagination et la sensibilité, et en fait l'objet par excellence de la poésie, c'est qu'elles nous y apparaissent voilées par toutes les épreuves de notre mortalité régénérée ; voilées d'humilité, de silence, de souffrance, de compassion, de résignation, de recueillement, d'acquiescement et d'amour ; voilées, en un mot, de cette grâce suprême du sacrifice qui ennoblit et embellit toujours la victime. Grâce d'autant plus éminente en Marie, que ce sacrifice n'a d'égal que la sainteté de son acceptation ; grâce d'autant plus touchante pour nos cœurs, que d'une part elle unit Marie à la grande Victime par toutes les douleurs de sa Maternité qui l'offre à la Justice ; et que d'autre part elle l'unit au genre humain par toute la Charité qui la lui fait offrir pour notre salut.

Toutes les grâces, toutes les beautés de Marie sont ainsi tournées vers nous en quelque sorte, et sont comme appliquées à nos maux et à nos souffrances pour en être le baume et la guérison. C'est ce que sentait excellemment Érasme, lorsque, après avoir exalté toutes les gloires et toutes les grandeurs de cette Vierge auguste, il ajoute :

Comment donc moi, faible vermisseau, osé-je élever les yeux vers vous, qui êtes placée si fort au-dessus des grands de la Cour céleste ? Ce qui me donne cette hardiesse, ô Marie ! ce n'est point l'arrogance, mais c'est l'impérieux besoin de ma condition malheureuse ; c'est mon affreuse pauvreté qui me fait dépasser les bornes de la retenue ; c'est votre douceur qui m'inspire du courage ; c'est votre insigne bonté qui me remplit de confiance. Si vous n'étiez qu'admirable, ô Vierge, Mère de Dieu ! et si vous

n'étiez encore exorable, notre faiblesse n'oserait crier vers vous : mais autant notre bassesse est effrayée par votre majesté, autant elle est ranimée par votre clémence; autant l'éclat de vos beautés éblouit nos yeux, autant l'ombre de votre miséricorde les repose et les charme. Vous avez enfanté Dieu, et le ciel est dans l'admiration ; mais vous l'avez enfanté pour nous, et les hommes respirent. Vous avez enfanté Dieu, et la nature en est dans la surprise; mais vous ne l'avez point enfanté qui tonne, qui lance la foudre; vous l'avez enfanté qui vagit.

De là une chose admirablement poétique dans le culte de Marie ; c'est que toute la poésie de la misère humaine, source de toute grande poésie ici-bas, y trouve sa plus pénétrante expression, et comme son écho céleste. C'est l'hymne de la terre, le concert de toutes les plaintes de l'âme humaine *gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes*, qui monte vers son trône maternel, qui exhale l'infinie diversité de nos tristesses et de nos douleurs; qui invoque toutes les grandeurs et toutes les gloires de la Vierge compatissant, du haut du ciel, à tous ces maux qu'elle a ressentis sur la terre; qui sollicite de sa miséricorde la multitude des dons et des grâces dont elle est la dispensatrice; et qui lui rapporte les bénédictions et les joies de la reconnaissance émue par ses bienfaits. Il y a là comme un flux et un reflux de maux et de biens, de douleurs et de joies, de périls et de secours, de hontes et de vertus, dont le mouvement ébranle tous les ressorts et toutes les émotions de la poésie :

De toutes parts, poursuit Érasme, la foule des malheureux élève des cris vers vous; c'est l'appui de Marie que réclament tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions. C'est Marie que les jeunes enfants et les jeunes filles, c'est Marie que les vieillards,

que les grands et les petits implorent d'une voix unanime. C'est à vous que le marchand confie ses intérêts; à vous que le nautonier recommande sa vie; à vous encore que le pauvre laboureur recommande l'espoir de l'année. C'est à vous que le soldat, qui se jette dans les hasards des batailles, se hâte d'adresser ses vœux, c'est vous que le coupable, harcelé de remords, réclame pour son avocate; vous qu'un pur amour choisit pour confidente et gardienne de son bonheur. C'est vous que les orphelins nomment leur mère; les pupilles, leur tutrice; les criminels, leur patronne; les captifs, leur libératrice; les voyageurs égarés, leur guide salutaire; les affligés, leur consolatrice; les malades, leur guérison; toutes les âmes désespérées, leur espoir. — O Vierge! quelqu'un jamais vous supplia-t-il en vain? Quelqu'un jamais s'éloigna-t-il de vos autels sans avoir été écouté?... Voilà pourquoi la piété reconnaissante des chrétiens vous a élevé partout des sanctuaires, pourquoi l'encens fume partout en votre honneur.

C'est ainsi que le culte de la Vierge est comme l'écho harmonique de tous les maux de la terre et de tous les biens du ciel, qu'il est comme la poésie de tous les drames de la destinée humaine dans l'infinie diversité de ses situations.

Enfin, ce que Marie est à chacun de ces drames, elle l'est au grand drame qui les comprend tous; à cette épopée du Christianisme dont nous avons tracé plus haut la vaste action. Si le Christ en est le héros, la Vierge en est évidemment le nœud à qui se rapportent tous les préludes et d'où sortent tous les dénoûments. Prédestinée de toute éternité, de la prédestination même du Christ, elle a été présente à la pensée de la Sagesse éternelle avant que les abîmes fussent creusés, alors que Dieu préparait les cieux, et qu'il concevait la création comme le théâtre extérieur de sa gloire. Par cette connexité éternelle que sa Maternité lui donne avec son

divin Fils, elle a été présentée en même temps que lui à la soumission des Anges, et a fait dès lors la gloire de ceux qui furent fidèles et la confusion des apostats. C'est elle que Dieu avait en vue dans la première Ève qu'il tira d'Adam, comme celle de qui il devait tirer l'Adam futur, dont le premier n'était que la figure. C'est d'elle qu'il fut dit qu'elle écraserait la tête du Tentateur et qu'elle reprendrait sur cet ennemi la domination qu'il avait usurpée sur notre race. C'est elle qui n'a cessé d'être préfigurée sous toutes les ombres de l'ancienne Loi, et qui a été montrée si lumineusement par Isaïe et les prophètes, pendant que tous les peuples de la gentilité accomplissaient dans les ténèbres de l'erreur les révolutions qui devaient aboutir à son virginal Enfantement, comme à leur terme. Outre cet Enfantement divin, dont le grand événement a été déterminé par son *Fiat*, et dont toutes les suites sont et seront à jamais l'effet de sa foi au message de l'Ange, il n'est pas un mystère de l'Homme-Dieu qui ne comprenne la Vierge-Mère, qui ne nous la montre associée avec Lui à l'œuvre du salut humain, et gérant auprès de ce divin Chef le grand ministère de sa Maternité étendue à tous ses membres : depuis l'Incarnation où elle reçoit Dieu dans son sein, jusqu'à l'Assomption où elle est reçue par lui dans la gloire. Tous les mystères de l'Évangile : la Visitation, la Nativité, la Présentation, la Fuite en Égypte, la Vie cachée à Nazareth, la Rencontre dans le temple, les Noces de Cana, la Vie apostolique de Jésus, le Calvaire, le Cénacle : toutes ces scènes adorables où le Beau divin brille de soi, dans sa nudité de tout ornement ; où il fait éclater, par les infirmités et les humiliations mêmes dont il se revêt, toutes les grâces de la justice, de la sagesse, de la

sainteté, de la miséricorde, de la puissance et de l'amour : toutes ces scènes, dis-je, tirent de la figure de Marie une douceur, un attendrissement, un charme, une beauté dont le sentiment ne trouve pas d'expression : sentiment d'autant plus vrai, qu'il jaillit de la doctrine ; parce que, comme nous l'avons dit tant de fois, tous ces mystères étant les mystères de l'*Homme-Dieu*, n'ont un sens que par la *Vierge-Mère*, qui nous le montre partout dans cette véritable humanité par laquelle il nous élève à sa divinité, dans cette *filiation* de Marie qui nous fait enfants de Dieu. C'est là le fond permanent et le nœud de cette *Action* par excellence qui se dénoue, pour chacun de nous, comme elle s'est dénouée dans le Christ et dans sa sainte Mère, par la gloire, par le Ciel, où Marie nous aide à parvenir, en répondant, par toutes les grâces qu'elle nous obtient, à tous les hommages et à tous les vœux que nous lui adressons sur la terre.

Voilà ce qu'est Marie pour l'imagination et la sensibilité dans la poésie, soit que l'on considère cette Vierge en elle-même, soit qu'on la prenne dans l'exécution du Plan divin. Tout ce que nous venons de dire à ce sujet n'est rien, s'il ne se réfère à toutes les impressions de cette vérité que le lecteur a pu ressentir dans toutes les autres parties de cet ouvrage ; s'il ne se réfère surtout à l'expérience qu'il peut en faire lui-même par sa dévotion envers Marie. Quel est celui qui aura essayé de cette dévotion, qui aura été s'agenouiller, dans la simplicité filiale du cœur, au pied des autels de Marie, et qui n'aura pas ressenti ces traits de miel, qui font à l'âme une blessure de grâce et de suavité, dont ces paroles, abaissées à une idole de l'amitié, ne sont que la juste expression, en remontant à Marie : « Vous êtes mon

« Étoile, votre présence si pleine de charme, les doux « reflets de votre âme, sont pour moi une inspiration « puissante. Vous êtes ma poésie tout entière; vous « êtes la poésie même [1] ! »

§ III.

Marie objet de l'imagination et de la sensibilité dans les arts.

Saint Augustin ressentait et exprimait, avec son âme d'artiste et de saint, la théorie, ou plutôt la vivante réalité du Beau que nous avons essayé d'exposer dans le paragraphe qui précède, lorsqu'il s'écriait : « Que de séduc- « tions sans nombre dans les œuvres de l'art et de l'in- « dustrie : vêtements, vases, tableaux, statues; abus d'une « nécessité, abus même d'une intention pieuse; nouveaux « enivrements que les hommes ajoutent aux convoitises « des yeux! Répandus au dehors à la suite de leurs « œuvres, oubliant en eux-mêmes celui qui les a faites, « ils gâtent, en se défigurant, le chef-d'œuvre divin. — « Ici même, ô mon Dieu! ô ma gloire! ici, je trouve à « glorifier votre nom, ô mon sanctificateur ! car ces beau- « tés que vous faites passer de l'âme à la main de l'artiste « procèdent de cette Beauté supérieure à nos âmes vers « laquelle mon âme soupire nuit et jour. Mais ces ama- « teurs, ces fabricants de beautés extérieures, emprun- « tent à l'Invisible la lumière qui les leur fait agréer et « non la règle qui en dirige l'usage. Elle est présente et « ils ne la voient pas. C'est en vain qu'elle leur dit de « ne pas aller plus loin et de vous conserver toute leur « force, au lieu de la dissiper dans ces délices éner-

[1] Ballanche à madame Récamier.

« vantes. — Et moi qui en parle ainsi, qui en parle avec « discernement, j'engage encore mes pas aux filets de « ces beautés; mais vous me délivrez, Seigneur; vous « me délivrez, « parce que votre miséricorde est toujours « présente à mes yeux. » Ma faiblesse se laisse prendre, « votre miséricorde me délivre, parfois sans souffrance, « quand je tombe par mégarde, parfois avec douleur, « quand le lien s'est resserré [1]. »

Voilà à quelle hauteur de vue et de sentiment du Beau le Christianisme a élevé l'âme humaine, sanctifiée par sa grâce. Ce n'est pas le beau dans l'art et pour l'art, le beau fini et captif dans la forme, et y servant à captiver les cœurs : c'est le Beau affranchi, et planant au-dessus de toutes les œuvres qu'il inspire : le Beau pour lui-même; plus que cela, le Beau pour le Bien, le Beau en Dieu et pour Dieu.

Cette élévation du cœur, ce *Sursum corda* opéré par le Christianisme dans l'humanité, dut avoir pour effet d'imprimer à l'art une direction céleste, en plaçant son but dans l'Infini divin. Et comme ce même Infini s'était fait humain dans le Christ, et par le Christ dans Marie, et par sa grâce dans les Saints, l'art trouvait dans ces nouveaux modèles tout ce qu'il lui fallait de forme pour exprimer ce Beau céleste et pour s'y élever.

Les conditions de l'art furent dès lors interverties : ses pôles furent, pour ainsi dire, retournés. La forme était la maîtresse, elle devint la servante. L'*expression* prévalut. L'art passa de l'extérieur à l'intérieur; il devint spirituel, animé, et animé d'une vie supérieure, d'un souffle surnaturel. Au lieu de nous attacher à ses formes

[1] *Confessions*, Liv. X, ch. XXXIV.

et par elle à la partie sensible de la nature où il les puise, au lieu de nous retenir dans ses filets et de nous y énerver, il eut pour effet de nous recueillir, de nous détacher de ce foyer sensible par la spiritualité de ses œuvres; de nous détacher de ces œuvres elles-mêmes par le sentiment céleste qu'elles respirent; et de nous élever à ce foyer divin d'où il émane et où il fraternise avec la science et la sainteté.

Tel est l'art chrétien comparé à l'art païen dans toutes ses branches : l'architecture, la statuaire, la peinture, la musique. Il eut sur son devancier la supériorité de l'expression sur la forme, de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps, de la grâce divine sur la grâce humaine. Il plut moins, parce qu'il nous sevrait de la beauté créée, sans nous mettre encore en possession de la beauté incréée, et qu'il nous provoquait à une ascension dont le terme n'est pas ici-bas; mais, d'un autre côté, il alluma en nous un tel sentiment de cette beauté incréée, qu'il nous fit perdre le repos dans la beauté créée, ou qu'il ne nous le laissa qu'au prix de la diminution de nous-même et de l'abjection.

C'est ce qu'on a vu dans la déviation et la décadence de l'art à partir de la Renaissance. Le retour à l'Antique fut tenté, mais il fut manqué. De la hauteur où le Christianisme l'avait élevé, l'art ne pouvait tomber qu'au-dessous du point où il l'avait pris. Dans cette chute, on ne put plus se prendre en quelque sorte et se retenir à ce beau antique, dont le secret fut perdu du jour où celui du beau chrétien fut révélé. La Renaissance a introduit un faux antique, un art *métis*, qui n'est qu'une apostasie et une corruption de l'art chrétien, pire que l'art païen. N'insultons pas à celui-ci en lui rattachant

ces productions adultères. L'art qui a produit la Vénus de Milo est saint, en comparaison de celui qui a produit la Diane de Poitiers. Celle-là n'est que nue; celle-ci est déshabillée. On peut appliquer à l'art cette parole du divin Maître : *Si je n'étais pas venu, ils n'auraient pas le péché qu'ils ont* [1]. Le péché peut surprendre le goût, mais il n'aura jamais son hommage ni son adhésion. En rompant la relation de l'âme avec le Bien, il la rompt avec le Beau, et la chute de l'art qui s'y prostitue est infaillible.

Nous sommes arrivés au dernier fond de cette chute. L'art n'est plus. Il a fait lui-même son épitaphe : *l'Art pour l'Art;* épitaphe encore fastueuse si l'on considére ce qu'elle recouvre : le métier pour le vice.

La devise de l'art antique était l'Art pour le Beau : à quoi le Christianisme est venu ajouter le Beau pour le Bien et pour le Vrai, à cette hauteur où ils s'identifient et où ils sont Dieu.

S'il veut se relever de sa chute, l'art doit venir se retremper dans la grâce de ce Dieu fait homme pour devenir notre *modèle* et notre *forme* en toutes choses : dans le Beau, comme dans le Vrai et dans le Bien. A l'art comme à la conscience et à la science, à tout l'homme dans ses aspirations, il a été dit : — « Regarde et fais « selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne; » *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* [2].

Mais pour le voir, il faut fermer les yeux à toutes ces fausses beautés qui troublent le regard; il faut avoir le cœur pur, comme il l'a dit lui-même : *Beati mundo*

[1] Jean, XV, 22.
[2] Exode, XXV, 40.

corde, quoniam Deum videbunt [1]*;* il faut le *goûter*, comme il l'a dit encore : *Gustate et videte, quoniam suavis est* [2]. Alors vous le verrez éclater au-dessus de tout ce qui est beau, *super omne quod visu pulchrum est* [3], comme le Beau même. Il mettra en vous un sentiment exquis de lui-même, qui surpassera tout sentiment, et qui sera la source suréminente de l'art dans toutes ses applications.

Mais pour cela, il faut le voir comme il s'est fait voir, en Marie et par Marie. En elle il a mis toute sa grâce et sa beauté : il s'est mis Lui-même; et ce n'est que par elle qu'il a voulu se montrer et se donner à nous. En cela, comme en tout, il a élevé, non défait son premier ouvrage. A la femme a été donnée la beauté avec toutes ses grâces, pour qu'elle en fût le temple vivant et le type créé. Souillé et dégénéré, ce temple a été purifié, ce type a été réparé par le Dieu lui-même l'Archétype de la beauté. C'est donc toujours la femme qui a le sceptre de la beauté : seulement, en Marie, ce sceptre est Jésus-Christ, le Beau lui-même, rayonnant en elle et par elle dans l'humanité.

Laissons parler sur cet ineffable sujet deux maîtres, Lamennais et de Maistre. Ils lui ont consacré des pages que nous tenons d'autant plus à citer, qu'elles sont comme inédites, tant elles sont cachées dans des œuvres posthumes qui ne les annoncent pas.

« En recherchant les types divers que présente l'Art
« avant le Christianisme, dit le premier, on trouve chez

[1] Matth., v, 8.
[2] Ps. XXXIII, 8.
[3] Isaïe, II, 16.

« les Anciens le type de la femme, sous ces différentes « modifications d'épouse, de mère, de jeune fille; mais « celui de la Vierge-Mère, né du dogme chrétien, leur « est totalement étranger. Sainte comme le Christ, qui « a pris en elle notre nature afin de la régénérer, elle « est la femme selon l'esprit, comme la Vénus antique « était la femme selon la chair. Aussi dans la Vierge « tout détache de cette pensée de la chair. Telle qu'une « fleur aérienne, elle flotte au milieu d'une limpide lu- « mière qui semble en la révélant la voiler encore. Un « parfum exquis d'innocence s'exhale d'elle et l'enve- « loppe comme un vêtement. Sur son front serein, et « où cependant apparaît déjà le germe d'une douleur « immense pressentie et pleinement acceptée, sur ses « lèvres qui sourient à l'Enfant divin, dans son regard « virginal et maternel, dans la pureté de ses traits pleins « d'une grâce céleste, on reconnaît tout ensemble et la « simple naïveté de la fille des hommes, et l'auguste et « ineffable sainteté de celle en qui le Verbe éternel « s'est incarné pour le salut du monde. Voilà la femme « selon le Christianisme, la seconde Eve réparatrice de « l'humanité ruinée par la première; et lorsque après « une vie cachée, on la revoit au pied de la croix sur « laquelle se consomme le volontaire sacrifice de son « Fils, lorsqu'elle est là défaillante sous le poids de ses « inénarrables angoisses, et toutefois recevant de la main « du Père le calice d'amertume et l'épuisant jusqu'à la « lie, sans proférer une plainte : quelle distance de la « mère du Christ à l'antique Niobé [1] ! »

L'ouvrage de M. de Lamennais, d'où nous avons

[1] *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 223.

extrait cette admirable page, est postérieur à sa chute, et en ce sens nous avons pu dire qu'il est *posthume*. Mais bien certainement cette page même, ainsi que plusieurs autres, est antérieure. Nous savons, du reste, que les plus belles parties de cet ouvrage remontent au temps où il *vivait*.

Écoutons maintenant M. de Maistre :

« Les premiers essais et les premiers grands efforts « de la peinture et de la sculpture représentèrent jadis « les héros et les dieux. A la renaissance des arts, le « Christ et ses héros s'offrirent à l'imagination des « artistes, et lui demandèrent des chefs-d'œuvre d'un « ordre supérieur. L'art antique avait senti et rendu le « *beau idéal;* le Christianisme exigea un *beau céleste*, « et il en fournit des modèles dans tous les genres : ses « vieillards, ses jeunes gens, ses enfants, ses femmes, « ses vierges, sont des êtres nouveaux qui semblent « défier le génie. Saint Pierre recevant les clefs, saint « Paul parlant devant l'Aréopage, saint Jean écoutant « les trompettes, ne laissent rien à désirer à l'imagina- « tion tout à la fois la plus brillante et la plus sage. La « beauté mâle dans sa fleur respire dans la figure des « anges; en eux se réunit la grâce sans mollesse et la « vigueur sans rudesse. Ils ont la beauté des deux sexes, « et cependant ils n'ont point de sexe. Le goût même « se croirait coupable s'il y pensait. Une éternelle ado- « lescence brille sur ces visages célestes; jamais ils n'ont « été enfants, jamais ils ne seront vieillards; en les « contemplant nous avons l'idée de ce que nous serons, « lorsque nos corps se relèveront de la poussière pour « n'y plus rentrer. »

« L'enfance surnaturelle se montre déjà dans ses ini-
« mitables chérubins placés au-dessous de la Reine des
« anges dans l'un des plus beaux tableaux de Raphaël.
« Ces têtes sont pleines d'intelligence, d'amour et d'ad-
« miration. C'est la grâce des amours fondue dans l'in-
« nocence et la chasteté. Mais tous ces efforts de l'art
« ne sont que des préparations et comme des degrés qui
« doivent élever l'artiste jusqu'à la figure de l'*Enfant-*
« *Dieu*. Le voyez-vous sur les genoux de sa Mère! Elle
« embrasse son Créateur qui lui demande du lait. La
« *Parole éternelle* balbutie ; elle joue, elle dort ; mais
« le *Verbe*, qui se rapetisse pour nous en voilant sa
« grandeur, n'a pas voulu l'éclipser. Le nuage qui couvre
« l'astre épargne l'œil sans le tromper, et jusque dans les
« moindres traits de l'enfance mortelle on sent le Dieu. »

. . . .

« La beauté ayant été donnée à la femme, la femme
« devait être le modèle de choix pour les deux premiers
« arts d'imitation. L'Antiquité, chez qui le vice était
« une religion, pouvait se donner carrière sur ce point;
« mais le Christianisme, qui n'admet rien de ce qui
« peut altérer la morale, a prononcé à cet égard une
« loi bien simple. Cette loi proscrit toute représentation
« dont l'original offenserait dans le monde l'œil même
« de la sagesse humaine... On n'a pas manqué d'ob-
« server que cette réserve nuit à l'art ; mais c'est une
« erreur qui repose sur une fausse idée du beau, que le
« vice définit à sa manière, en confondant *ce qui plaît*
« avec *ce qui est beau*, ou, en d'autres termes, ce qui
« platt aux sens et ce qui plait à l'intelligence. — *Le*
« *beau* dans tous les genres imaginables est *ce qui plaît*
« *à la vertu éclairée*. Toute autre définition est fausse

« ou insuffisante. — Ces maximes pernicieuses ne sont « propagées que par la médiocrité, qui se met à la solde « du vice pour s'enrichir. Le beau religieux est au« dessus du beau idéal, puisqu'il est l'idéal de l'idéal [1] ; « mais peu de gens peuvent s'élever à cette hauteur, « l'artiste vulgaire quitte ce qui est beau pour ce qui « plaît. Écrasé par le talent qui produit la *Transfigu« ration* et la *Vierge à la chaise*, il s'adresse aux sens « pour être sûr de la foule. Il sait bien que le vice s'ap« pelle *légion*. — Une loi sévère, qui se mêle à toutes « les pensées de l'art, lui rend le plus grand service en « s'opposant à la corruption, qui détruit à la fin le beau « de toutes les classes, comme un ulcère malin qui ronge « la vie [2].

« La femme chrétienne est donc un modèle surna« turel comme l'ange. Elle est *plus belle encore que la « beauté*, soit que, pour confesser sa foi, elle marche « au supplice avec les grâces sévères de son sexe et le

[1] Ne pourrait-on pas dire qu'il en est la réalité ?

[2] Ces belles vérités devraient être gravées dans toutes les salles de nos *Expositions*, et surtout dans celles des jurys d'examen.

M. Cousin, s'inspirant de Platon et du Christianisme, s'est admirablement rencontré avec M. de Maistre dans ce passage de son Argument du *Gorgias* : « Tout ce qui ne réussit qu'en flattant les passions « inférieures de la nature humaine ne saurait être appelé du nom « d'*art*, dont le caractère est de s'adresser à ce qu'il y a de plus « noble en nous, et de réveiller les sympathies puissantes, mais ca« chées, de l'âme avec la vérité, par l'intermédiaire de la beauté em« ployée comme une forme de la vérité elle-même. Le beau est agréable « et l'art plaît, sans doute ; mais l'agrément n'est pas la beauté, et « l'art se propose autre chose que de faire plaisir. Ce qui substitue « l'agrément à la beauté, et cherche seulement à plaire, n'est donc « pas un art, c'est une pratique servile, dit Platon, un métier comme « la cuisine. » — *Gorgias*, Argument, page 140, tome II, de la traduction de Platon.

« courage du nôtre; soit qu'auprès d'un lit de douleur « elle vienne servir et consoler la pauvreté malade et « souffrante, ou qu'au pied d'un autel elle présente sa « main à l'homme qu'elle aimera seul jusqu'au tom- « beau. Dans toutes ces têtes d'un caractère si diffé- « rent, il y a cependant toujours un trait général qui « les fait remonter au même principe de beauté.

. . . . Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

« Et comme de la réunion d'une foule de traits, em- « pruntés à différentes beautés, on vit naître jadis un « modèle fameux dans l'Antiquité, tous les traits de la « beauté sainte se réunissent de même, comme dans un « foyer, pour enfanter la figure de Marie; le désespoir « et cependant l'objet le plus chéri de l'art moderne « dans toute sa vigueur. Il semble que l'empire du sexe « pénètre jusque dans ce cercle religieux, et que les « hommes saisissent avec empressement l'idée de la « femme divinisée. La fabuleuse *Isis*, ayant aussi un « enfant mystérieux sur ses genoux, obtenait déjà je ne « sais quelle préférence de la part des imaginations an- « tiques. Chacun voulant en posséder l'image, un poëte « a dit :

Par Isis, comme on sait, les peintres sont nourris[1].

« Dans l'ordre de la vérité et de la sainteté, Marie « peut faire naître une observation semblable. *Toujours « la même et toujours nouvelle*, nulle figure n'a plus « exercé le talent imitatif. Le pinceau des plus grands

[1] .... Pictores quis nescit ab *Iside* pasci? (Juven., xii, 28.)

« maîtres semble en avoir fait un objet d'engagement et « d'émulation. Sur ce sujet, mille et mille fois répété, « tantôt ils surpassaient leurs rivaux, tantôt ils se sur- « passaient eux-mêmes. Il n'y a pas un cabinet distin- « gué, en Europe, qui ne renferme quelque chef-d'œuvre « de ce genre; et tandis que l'amateur s'extasie devant « eux, le missionnaire armé de la même figure, quoique « faiblement exécutée, commence efficacement l'œuvre « de la régénération humaine.

« Les considérations précédentes expliquent pourquoi « nous avons été, suivant toutes les apparences, aussi « supérieurs aux Anciens dans la peinture qu'ils nous « ont eux-mêmes surpassés dans la statuaire, ou du « moins pourquoi nous n'avons jamais pu parvenir à la « même perfection dans les deux genres : c'est que la « peinture n'ayant point eu de modèle parmi nous, elle « est née tout simplement dans l'Église, et que cette « naissance étant naturelle, elle a produit librement tout « ce qu'elle pouvait produire. Dans la sculpture, au « contraire, nous avons copié; et c'est encore une loi « universelle que toute copie demeure au-dessous de « l'original. C'est en vain d'ailleurs que, pour les repré- « sentations religieuses, on chercherait un ange dans « l'Apollon du Belvédère, une vierge dans la Vénus de « Médicis, un martyr dans le Laocoon, un saint Jean « dans Platon, etc. : ils n'y sont pas.

« Lorsque, autrefois, quelqu'un dit à Phidias qui « *pensait* son Jupiter : *Où chercheras-tu ton modèle?* « *monteras-tu sur l'Olympe?* Phidias répondit : *Je l'ai* « *trouvé dans Homère*.

« Pareillement, si l'on eût dit à Raphaël : *Où donc* « *as-tu vu* MARIE? il aurait pu répondre : *Je l'ai vue*

« *dans saint Luc;* parce qu'il n'y avait en effet, de part « et d'autre, qu'un modèle intellectuel. »

Nous résumerons cette Étude par cette belle vérité entrevue par Platon, et presque aussitôt évanouie dans le vague de la sagesse antique, comme tant d'autres vérités auxquelles le Christianisme est venu donner un sens :

« Il y a une sympathie intime entre la pureté et la « vérité, et la beauté : ce qu'il y a de plus pur est es- « sentiellement ce qu'il y a de plus vrai et de plus « beau [1]. »

La Religion du Fils de Dieu né de la Vierge-Mère étant la religion de la pureté, et d'une pureté qui, dans cette Vierge *Immaculée*, s'élève jusqu'au prodige, est la religion de la vérité et de la beauté. De là cette alliance constante de pureté et de beauté, autant que de vérité, dans les expressions du culte de Marie : *Columba mea, immaculata mea, formosa mea;* « Ma colombe, ma « toute *pure*, ma toute *belle* [2]. »

Telle est Marie, en qui le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous *plein de grâce et de vérité* [3], et par qui nous a été ainsi donné au plus haut degré le *sens du vrai* dans les sciences, et le *sens du beau* dans la poésie et dans les arts.

[1] *Philèbe*, Argument de M. Cousin, t. II, p. 259 de sa traduction de Platon.

[2] *Cantique des Cantiques* et Office de la Vierge.

[3] Jean, I, 14.

CHAPITRE VIII

RAPPORT DE MARIE AVEC LA FRANCE, SON ROYAUME.

Sur le point de nous séparer de cet ouvrage, et de déposer le fruit de tant de labeurs et de tant de veilles aux pieds de la Souveraine à qui nous l'avons consacré, nous éprouvons le besoin de lui imprimer le signe du pays et du temps où il nous a été donné de l'écrire, et où le Ciel a noué nos jours.

Outre le rapport général entre tout ouvrage et la société dont il est plus ou moins l'expression, il y a, entre le sujet de celui-ci et le pays de l'auteur, entre Marie et la France, un rapport *national* que nous tenons à professer.

Ce rapport national est ordinairement contesté ou négligé en France, dans tout ce qui touche la Religion : celle-ci a été comme expatriée, par la Révolution, de la société civique. On ne l'admet qu'à l'état individuel : peu s'en faut même qu'elle ne préjudicie dans ses disciples à leur qualité de citoyens, comme s'ils obéissaient à une inspiration rivale de celle de l'État. Cette espèce de proscription est une iniquité à laquelle nous ne saurions souscrire. Il faut dire aussi que les Chrétiens s'y résignent trop aisément. Considérant trop exclusivement la Religion dans ce qu'elle a de surnaturel et d'universel, ils ne revendiquent, ils n'exercent pas assez les droits qu'elle a dans la patrie et dans le siècle auxquels ils ap-

partiennent. Ils ne sont de leur pays et de leur temps que par les sacrifices et les devoirs; et, alors qu'ils les acquittent mieux que les autres, ils laissent à ceux-ci le monopole du patriotisme. En cela ils sont par trop injustes envers eux-mêmes. Ils ne le sont pas moins envers la Religion. Le Christianisme, le Catholicisme est de tous les temps et de tous les lieux, non en ce sens qu'il ne fait pas acception des temps et des lieux, mais en ce sens qu'il entre dans chaque temps et dans chaque lieu pour y vivifier tous les états de la personnalité humaine; et par conséquent non-seulement les états privés et domestiques, mais l'état public de citoyen. Le Christianisme est essentiellement civique et patriotique, étant le perfectionnement de l'homme en tout. Voyez-le dans les larmes divines qui tombent des yeux du Christ sur les ruines futures de Jérusalem; voyez-le dans le transport de Marie louant Dieu de ce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde et a relevé *Israël* son serviteur; voyez-le dans la patriotique susceptibilité de saint Paul terrifiant le tribun qui l'avait fait lier sans condamnation par cette parole : *Je suis citoyen romain.* Et comme le tribun répondait bassement : *Il m'en a coûté une grosse somme pour acquérir ce droit-là*, Paul de lui répliquer : *Et moi je l'ai par ma naissance* [1]. Voyez-le encore dans les premiers Chrétiens, dans la légion *fulminante,* qui sauva l'empire par les prodiges de sa valeur et de sa foi; et enfin dans nos glorieuses légions, versant notre sang avec un patriotisme d'autant plus français qu'il est plus chrétien, qu'il est plus pieux envers la Vierge.

Ce qui est ainsi vrai de l'action patriotique du Chris-

[1] *Actes*, XXII, 25-29.

tianisme dans tous les pays l'est en France d'une manière toute spéciale et privilégiée entre tous les Etats chrétiens.

La France est d'essence catholique. Toutes ses origines, toutes ses gloires, tous ses monuments sont catholiques. Elle a été faite par les évêques comme une ruche par des abeilles, a dit un ennemi de sa foi. Et non-seulement elle est catholique pour elle-même, mais elle l'est pour le compte de l'univers, et, si j'ose ainsi dire, pour le compte de Dieu lui-même. *Gesta Dei per Francos* sera toujours sa devise, aujourd'hui, comme du temps de Charlemagne, comme du temps de saint Louis. Son épée a toujours fait pénétrer la foi dans les brèches qu'elle a faites, et elle en a toujours été le boulevard contre l'infidélité. Cette *Ruche* a surtout pour abeilles ses Sœurs de charité, ses Missionnaires, ses Martyrs. Toute son expansion est catholique : tellement qu'à l'étranger et dans tout l'Orient le nom de *Catholique* est synonyme de *Français*. Il y a même ceci de remarquable, que ce patriotisme, qu'on ose bien contester à ses prêtres, à ses religieux, à ses moines, jusqu'à les insulter au cœur même du pays, n'a pas de front plus noble et plus généreux que le leur pour le porter et le faire respecter à l'étranger. — En un mot la France est la *Fille aînée de l'Église*.

Or en tout cela la France est la nation de Marie. Elle l'est par prédestination, et n'a cessé de l'être dans tout le cours de son histoire.

La Gaule, qui devait être son territoire et le premier fonds de sa population, professait déjà, au sein des ténèbres du paganisme, le culte prophétique *à la Vierge qui devait enfanter*. — Les Francs, qui vinrent mêler

leur race généreuse à cette couche indigène, apportèrent avec eux ce culte religieux de la femme et de la vierge, que Tacite signale dans les peuples germains. — Les premiers Apôtres qui l'évangélisèrent lui vinrent de l'Église d'Orient, où le culte de la Mère de Dieu était comme la tradition immédiate et le déploiement apostolique de la piété filiale de saint Jean envers cette Mère qui lui fut donnée du haut de la croix ; et ce fut un arrière-disciple de cet Apôtre, et un des plus éclatants panégyristes de Marie, saint Irénée, qui fonda ce culte de Marie avec celui de Jésus-Christ dans cette Église de Lyon qui en a si fidèlement gardé le dépôt. — Dès lors, des sanctuaires chrétiens s'élevèrent sur tous les points de la France sous l'invocation de la Vierge : ce fut la forme qu'affecta plus particulièrement l'introduction du Christianisme dans ce pays ; et, bien avant Charlemagne, ce culte était arrivé déjà à une richesse et à une ampleur que nous avons eu lieu d'admirer dans les liturgies Franque et Gallicane que ce grand homme sacrifia à l'unité de la liturgie Romaine dans son vaste empire. — Les Normands, dont l'invasion contenue quelque temps par une résistance qui s'appuyait sur la protection de Marie, comme on le voit dans le poëme sur le siége de Paris que le moine Abbon, qui y avait pris part, consacra à ce grand événement, ne purent triompher de cette céleste protection qu'en s'y soumettant : ils ne devinrent enfants de la France qu'en devenant enfants de Marie ; et ils apportèrent dans ce culte, déjà si national, toute l'ardeur aventureuse de leur caractère, toute la naïve passion de leur âme étrangère à tout autre joug. Ce fut là un des éléments les plus expansifs et les plus féconds de cet apostolat chevaleresque et religieux

qui devait caractériser la France, et qui marquait toutes ses entreprises et ses conquêtes du sceau de *Ma Dame sainte Marie,* comme de la Suzeraine à la gloire de qui on les consacrait. — Alors commencèrent à s'élever, à la place des anciens sanctuaires et sur mille autres points, ces féeriques basiliques dont la dévotion à Marie sema le sol français, et qui semblaient y germer de la foi des peuples, comme une luxuriante végétation sur un terrain prédestiné. Nulle nation au monde n'a témoigné de sa foi par des monuments aussi merveilleux et aussi multipliés. C'est le pays des prodiges en ce genre ; et c'est Marie qui les a inspirés, c'est à elle qu'ils sont consacrés. —Ce culte, comme nous l'avons vu, a été le culte inspirateur et vital de tous les Ordres religieux. Or il est encore extrêmement remarquable non-seulement que ce soit la France qui ait produit le plus d'inspirations de ce genre, mais que ce soit en France qu'aient été appelés à les réaliser ceux qui les recevaient ailleurs, tels que saint Bruno, saint Norbert, saint Dominique, saint Ignace, qui vinrent d'Allemagne ou d'Espagne fonder en France leurs admirables institutions, comme dans le pays où l'influence de Marie leur était le plus favorable ; tels encore l'Ordre du Carmel, dont le germe apporté d'Orient par saint Louis ne se développa qu'en France, et l'Ordre séraphique de saint *François* lui-même, dont le nom rattache encore à la France l'institution. — Les foyers de science devancèrent en France ceux qui s'allumèrent dans les autres parties de l'Europe. La France fut la patrie universelle de l'enseignement, d'où le nom d'*Université* donné à son corps enseignant, parce qu'il embrassait l'*universalité* des maîtres et des étudiants, à quelque nation qu'ils appartinssent. Or ce fut là en-

core une institution tout imprégnée de la dévotion à la Vierge et consacrée à la préconiser. Marie fut en France la *Mère du Verbe* enseignant, et sa *Conception Immaculée* fut la thèse nationale par excellence, la thèse française, au triomphe de laquelle, depuis Albert le Grand jusqu'à Bossuet, n'ont cessé de se vouer toutes les générations de ses Docteurs. — La vitalité du lien qui unit la France à Marie ne s'est pas moins fait voir dans l'impuissance de tous les efforts de l'hérésie pour le rompre. Le Protestantisme a échoué en France, et pourquoi? Ce n'est pas, comme en Espagne et en Italie, qu'il n'ait pu y pénétrer et y faire toutes ses expériences de séduction et de révolte : non, il y est entré par toutes les portes; il y a organisé des forces rivales et supérieures quelquefois à celles de l'État; il a appelé à son aide l'étranger et lui a livré les clefs du royaume; il a occupé des postes éminents partout, dans la magistrature, dans l'armée, dans la politique, à la cour; il a été près de s'asseoir sur le trône; pendant deux siècles, enfin, il a joué chez nous sa grande partie, celle d'où dépendaient les destins religieux du monde, et il a été vaincu. Il a été vaincu, non par un système politique ou religieux de répression, mais par la seule force du tempérament français éminemment catholique; par la *Ligue*, c'est-à-dire par la Nation. Et en cela c'est le culte de la Vierge qui a surtout caractérisé la lutte et qui en a eu toutes les épreuves comme tous les honneurs : c'est par l'insulte à ce culte qu'a débuté et que s'est signalée partout la Réforme; c'est par son zèle à le défendre et à la venger que la France s'est montrée ce qu'elle était; c'est la Vierge qui a ainsi sauvé la France, et, par la France, l'Europe et le monde, de

l'hérésie, laquelle, à dater de cette défaite, n'a cessé, disent ses propres historiens, de décliner [1]. — C'est donc avec l'âme de la France, pour ainsi parler, qu'à l'issue de cette lutte décisive, et au moment où allait en sortir le grand siècle, Louis XIII, *prenant la Bienheureuse et Très-Glorieuse Vierge Marie pour Patronne spéciale de son Royaume, lui dédia et consacra d'une manière expresse Lui, son sceptre, sa couronne et ses sujets, et fonda le vœu solennel et perpétuel de renouveler cette consécration tous les ans le jour de la fête de l'Assomption, pour que, par le secours de ce puissant Patronage, la France soit toujours sauvegardée, et que le Dieu tout bon et très-grand soit tellement honoré dans ce culte que souverains et sujets puissent tendre et parvenir à cette fin céleste pour laquelle nous sommes tous créés* [2].

Depuis lors, la France a traversé d'épouvantables crises, elle a subi d'horribles profanations; elle n'y a pas péri; elle n'y a pas perdu son rang; elle n'y a pas laissé sa foi. C'est sa gloire propre, entre toutes les nations du monde, de ne pouvoir s'acclimater à l'erreur et à l'impiété, et au lendemain de ses convulsions, de se retrouver toujours catholique, comme elle se retrouve toujours la France [3].

[1] RANK, *Histoire de la papauté*. — MACAULAY, compte rendu de cet ouvrage dans *la Revue d'Édimbourg*.

[2] Déclaration de Louis XIII.

[3] Nous disons au lendemain de ses convulsions; nous pourrions dire, en ce qui touche le culte de la Vierge, dans ses convulsions mêmes. Voici, en effet, ce qu'on a vu en 1831, lors du saccagement de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois. La destruction s'étendit à tout : autels, chapelles, chaire, confessionnaux, tombeaux, tout fut brisé, arraché; les dalles mêmes furent enlevées, cassées. Eh bien! dans cette aveugle

Par quel retour merveilleux ne revient-elle pas aujourd'hui à la foi de ses pères, et ne surprend-elle pas le monde par ses œuvres et ses manifestations catholiques, après l'avoir épouvanté par ses sacriléges et ses profanations ? Toutes les mauvaises ou folles intentions qu'elle recèle encore ont beau se liguer, et, par la plus formidable alliance entre la révolution et la politique, entre la violence et l'hypocrisie, entre le crime et la déraison, menacer le Chef vénérable de sa foi, le Vicaire de son Christ, et jouer contre sa faiblesse sacrée toutes les forces de l'Enfer : *elles ne prévaudront pas;* et l'un des moyens les plus puissants dont Dieu se servira pour tenir sa promesse sera la force de résistance que puisera la France au foyer ranimé de sa foi.

Et, en cela, disons-le, par un suprême et véridique hommage, qui est-ce qui aura surtout contribué à ranimer cette foi, à opérer ce grand retour, à remporter ce grand triomphe, si ce n'est le culte de Marie, dans toutes ses manifestations et ses dévotions ; ce culte universel dont Paris est le siége privilégié sous le nom si catholique et si français de NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES ; ce culte national qui, sous le nom de NOTRE-DAME-DE-FRANCE, érige en ce moment à la Vierge, au cœur même de la France, cette colossale image de bronze faite de

fureur à qui rien n'était sacré, il ne fut pas fait la plus petite offense à la chapelle de la Vierge ; pas une fleur ne fut dérangée ; les voiles, les draperies qui la revêtaient furent trouvés intacts. « J'habitais le plus proche voisinage de l'église, nous a dit un témoin oculaire de l'événement, et je mêlai mon admiration à celle de toutes les personnes qui venaient s'en assurer, soit par dévotion, soit par curiosité. Le fait frappa tout le monde. » Admirable instinct catholique du caractère français, qui lui faisait ainsi respecter dans le culte de la Mère de Dieu tout ce qu'il détruisait dans la généralité de ses sacriléges.

canons pris à l'ennemi? — Quel est pareillement le grand événement religieux du siècle, qui a été comme l'épreuve des cœurs chrétiens, par qui l'Eglise a fait acte de vie et d'autorité dans le monde, et auquel le monde a répondu par ses acclamations, si ce n'est cette proclamation de Marie conçue sans péché, qui a exaucé le vœu, l'antique vœu, tout à la fois le plus populaire, le plus doctoral, et le plus national de la France?

C'est sous l'influence de ces sentiments que nous avons composé cet ouvrage. Nous aimons à rapporter une grande part de l'inspiration qui nous l'a dicté au pays et au temps auxquels nous avons l'honneur d'appartenir. Non que la société tout entière soit encore parvenue au point où nous nous sommes placé; mais elle y tend visiblement; elle y arrive chaque jour; et nous l'y attendons avec confiance.

ÉPILOGUE.

On raconte d'Adam de Saint-Victor — ce grand poëte latin du moyen âge, dont les compositions illustrèrent durant tant de siècles le missel de l'Église de Paris, et furent si longtemps populaires dans l'Allemagne, l'Angleterre et généralement toutes les Églises du nord de l'Europe, — que lorsqu'il composait ses Proses, il aimait à venir chercher l'inspiration au pied de ces autels et sous ces voûtes mêmes qui devaient retentir de leurs mélodies; et que, spécialement, quand il voulait écrire à la louange de la Vierge quelques-unes de ces hymnes où la plus pure doctrine revêt la grâce de la plus musicale poésie, il se retirait dans une crypte de l'Église abbatiale, consacrée de toute antiquité à la Mère de Dieu, ornée de son image appliquée contre un des piliers, et que sa demi-obscurité autant que sa consécration particulière devait rendre chère à un poëte chrétien[1].

Un jour qu'Adam s'était retiré dans cette crypte, il s'y sentit, dit le pieux et savant historien de sa vie, comme enivré par l'inspiration, et composa avec transport les premières strophes du *Salve, Mater Salvatoris,* sa prose la plus célèbre, que nous avons admirée dans notre *Exposition liturgique*. Quand il fut arrivé à ces strophes magnifiques, où il montre toute la dignité de la Vierge qui, ainsi que nous avons essayé de le montrer

[1] *OEuvres poétiques de Saint-Victor*, par L. Gautier, p. LXXVIII.

dans notre *Plan divin*, complète la Trinité dans son œuvre, et a fait dépendre de son chaste consentement les destinées de l'Incarnation :

Salve, mater pietatis
Et totius Trinitatis,
Nobile triclinium;

Verbi tamen Incarnati
Speciale majestati
Præparans hospitium!

alors eut lieu un des plus beaux miracles de la Vierge Marie, dont l'événement, attesté par toute l'abbaye de Saint-Victor, fut représenté dans un monument consacré à en perpétuer le souvenir, dans cette même crypte qui en avait été le théâtre sanctifié. Quand Adam eut fini d'écrire cette strophe, il vit tout à coup la crypte inondée de lumière, et la Mère de Dieu, devant lui, qui lui souriait avec un geste de remercîment : « Gloriosa Virgo, « apparens ei, cervicem inclinavit. »

En finissant ce long ouvrage, et en le déposant aux pieds de cette même Vierge qui apparut à son poëte, nous sommes loin de prétendre à une telle faveur. Ce n'est pas un remercîment que nous osons attendre de Marie, c'est un pardon : un pardon pour la témérité et pour l'imperfection de notre œuvre. Et toutefois, si l'intention et l'effort peuvent nous faire trouver grâce auprès de la Mère de toute grâce, nous lui demanderons de vouloir bien bénir de son sourire ces pages qui nous ont tant coûté; de les illuminer de cette clarté céleste

dont elle fit resplendir la crypte de son abbaye; et d'y apparaître à l'intelligence et à l'âme de nos lecteurs avec ce charme de persuasion qui faisait dire à un autre gratifié de sa présence : *Elle n'a rien dit, et j'ai tout compris :* Elle n'a rien dit par son apologiste, et j'ai tout compris par son inspiration.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 6, rue des Poitevins.

